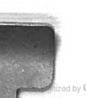
OEUVRES DRAMATIQUES DE CALDERON TRADUCTION DE M. ANTOINE DE...

Pedro Calderón de la Barca




gitized by Google

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

CALDERON

TRADUCTION

DE

M. ANTOINE DE LATOUR

AVEC UNE ÉTUDE SUR CALDERON

DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

I

DRAMES

La Dévotion à la croix. — Le Médecin de son Honneur. — La Vie est un Songe. A Outrage secret secrète Vengeance. — Le Magicien prodigieux. L'Alcade de Zalamea. — Aimer après la Mort.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

CALDERON

TRADUCTION

DE

M. ANTOINE DE LATOUR

AVEC UNE ÉTUDE SUR CALDERON

DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES



I

DRAMES

La Dévotion à la croix. — Le Médecin de son Honneur. — La Vie est un Songe. A Outrage secret secrète Vengeance. — Le Magicien prodigieux. L'Alcade de Zalamea. — Aimer après la Mort.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1871

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

CALDERON

I

DRAMES

CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS

COLLECTION DE BEAUX VOLUMES IN-8, A 6 FR. LE VOL.

ONT PARU :

SHAKSPEARE, traduction de M. Guizot. 8 vol. in-8.
SCHILLER, traduction de MM. de Barante et de Suckau. 3 vol. in-8.
LOPE DE VEGA, traduction de M. E. Baret. 2 vol. in-8.
LESSING ET KOTZEBUE, traduction de MM. de Barante et Frank. 1 vol. in-8.
CALDERON DE LA BARCA, traduction de M. Ant. de Latour. 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE :

ŒHLENSCHLÆGER ET HOLLBERG, traduction de MM. Marmier et Soldi. 1 vol. in-8.
THÉATRE TRAGIQUE ITALIEN, traduction de MM. Moland, Martin, etc.
TIECK, IMMERMANN, traduction de MM. Frank, etc. 1 vol. in-8.
GŒTHE, traduction de MM. de Rémusat et Guizard, etc., etc.

PARIS. — IMP. VIÉVILLE ET CAPIOMONT, RUE DES POITEVINS, 6.

AVANT-PROPOS

Si cette traduction du théâtre choisi de Calderon avait un avantage sur celles qui l'ont précédée, ce serait d'avoir été presque tout entière écrite en Espagne, à la source des renseignements de tout genre, avec le secours des livres où il a été le mieux parlé du grand poëte, des éditions où le texte de ses comédies a été reproduit avec le plus de soin, et des amis les plus capables d'abord de nous diriger dans le choix des compositions qui devaient entrer dans notre recueil, et ensuite de nous venir en aide dans l'interprétation des passages qui offraient une sérieuse difficulté.

Mais si à une vie de Calderon, où il semble que tout a dû être dit, nous venons encore ajouter un avant-propos, c'est apparemment que nous croyons devoir, sur notre traduction en elle-même, quelques explications au lecteur.

Notre collection, comme celle de Lope de Vega, forme deux volumes : le premier contient des drames, le second des comédies.

Mais nous ne nous dissimulons pas que cette distinction appliquée aux œuvres dramatiques d'un poëte espagnol doit paraître un peu arbitraire. Dans l'ancien théâtre de l'Espagne, il y a presque toujours de la comédie dans le

drame et du drame dans la comédie. Toutefois, chez Calderon comme chez Lope de Vega, il y a un certain nombre de pièces animées de passions plus véhémentes, où figurent des personnages d'un ordre plus élevé et dont l'action tragique se dénoue ordinairement par le fer ou par le poison. C'est entre ces pièces que nous avons choisi celles dont se compose notre premier volume et que nous appelons des drames. Nous avons pris celles du second parmi les pièces qui appartiennent à un genre plus tempéré, et dont l'intrigue plus familière, parce que les personnages en sont plus humbles, aboutit, comme nos comédies à nous, à un mariage, souvent à plusieurs. Nous leur avons donné particulièrement le nom de comédies. Mais nous ferons remarquer que, dans l'habitude espagnole, les unes comme les autres, portent ce même titre. Et nous-mêmes, dans le récit où nous avons essayé de rassembler tout ce que l'on sait de la vie du grand poëte, ayant à parler à tout instant de ses créations diverses, il nous est arrivé souvent de leur conserver indistinctement ce nom de comédies, tout simplement pour parler sa langue, et sans trop nous préoccuper des différents groupes auxquels elles se rattachaient.

En abordant la traduction elle-même, les difficultés abondaient, et on n'ose se flatter de les avoir toutes surmontées. Nous avons eu souvent l'occasion de nous demander si c'est la meilleure manière de traduire un auteur, que de faire dans une autre langue un calque rigoureux de l'original. Devions-nous, par exemple, conserver le *tu* partout où le poëte l'emploie? Le tutoiement chez nous, sauf dans la prière, est toujours une marque de familiarité. Évidemment il n'en est pas toujours ainsi en Espagne, où il se concilie avec une certaine

mesure de respect. Si, dans une traduction française, on conservait le tutoiement partout où l'auteur original s'en est servi, on serait très-souvent infidèle à sa pensée. Dans la difficulté de tomber toujours juste à cet égard, nous avons surtout pris conseil de la situation et des rapports naturels des personnages entre eux ; nous avons consulté certaines convenances générales ou logiques. Puissions-nous avoir été habituellement bien inspiré!

C'est encore à une transaction analogue que nous ont amené nos réflexions sur la traduction des noms propres. Les noms propres, dans une pièce étrangère, sont une condition essentielle de la couleur locale. Nous devions donc, à ce titre, leur garder leur physionomie; elle fait partie de celle des personnages eux-mêmes. Toutefois, lorsque les noms ont un sens déterminé, auquel il est souvent fait allusion dans le dialogue, comment ne pas les traduire? On s'en tirerait, sans doute, avec une note. Mais rien ne refroidit le mouvement du dialogue comme cette nécessité de chercher au bas de la page la signification de ce qu'on lit dans le texte. Parfois aussi il est des noms, à la fois étrangers ou français, anciens ou modernes, mais qui, en nous devenant familiers, ont pris la forme française. Devions-nous, par scrupule de fidélité, leur laisser leur terminaison étrangère? On nous eût justement accusé d'affectation. *Brute* et *Cassie* ont toujours paru étranges dans Corneille. Mais qui, traduisant, même aujourd'hui, un Cinna latin, anglais ou espagnol, s'aviserait de dire Augustus ou Augusto? Nous avons cru devoir continuer à nous soumettre à l'usage qui, de nos jours, comme à l'époque d'Horace (faut-il dire Horatius?) est le souverain maître en fait de langage. Ici encore nous avons suivi notre instinct, et nous

espérons qu'il n'en résultera, dans l'ensemble de notre travail, aucune disparate sensible.

Nous avons suivi pour ce travail le texte de l'édition donnée par don Juan Eugenio Hartzenbusch, dans l'estimable collection de Rivadeneyra, généralement suivie elle-même par don Patricio de la Escosura, pour l'édition nouvelle de Calderon, dont il a été chargé par l'Académie espagnole et qui n'est pas encore terminée. L'un et l'autre a maintenu la division en trois journées, mais en y introduisant une distribution de scènes aussi rigoureuse, aussi multipliée qu'elle pourrait l'être sur notre théâtre. Nous ne savons trop sur quel motif les deux célèbres éditeurs ont fondé cette nouveauté que ne leur conseillaient ni les anciennes éditions, ni les manuscrits. Elle ôte, ce nous semble, un peu de sa largeur et de son mouvement à l'action. Toutefois, nous n'avons pas cru devoir prendre sur nous de changer en France ce qui avait été fait en Espagne, sans qu'aucune voix autorisée se fût élevée pour réclamer.

En terminant chacune de ses comédies, Calderon demande pardon au spectateur pour les fautes de l'auteur. Que le lecteur veuille bien pardonner les siennes au traducteur.

PEDRO CALDERON DE LA BARCA

SA VIE ET SES OEUVRES

L'Espagne n'a pas, à proprement parler, de poëme épique, puisque l'*Araucana* n'est qu'un admirable poëme héroïque. Mais si l'épopée est le miroir où se reproduisent avec grandeur et naïveté le génie et la civilisation de tout un peuple, à l'une des époques décisives de son existence, on a pu dire avec raison que l'Espagne a eu son épopée dans le Romancero, l'épopée de son âge héroïque.

Elle en a eu encore une autre, selon nous, celle de son âge historique, dans son magnifique théâtre. Qu'on dise ce qu'on voudra, et que n'a-t-on pas dit déjà, de cet amas aussi incohérent qu'il est grandiose de créations infinies, qu'elles sont souvent bizarres dans leurs conceptions, démesurées dans leurs proportions, violentes ou affectées dans l'expression. Une qualité, à nos yeux, rachète tous ces défauts et couvre tout: c'est que l'œuvre, dans son ensemble, et c'est par où elle revêt ce caractère épique dont nous parlions, est profondément nationale. Elle l'est dans ses origines souvent puériles ou barbares, elle l'est dans son immense développement, elle l'est dans ses derniers et stériles avortements qui la font ressembler à un grand fleuve expirant au milieu des sables; mais elle l'est surtout chez Calderon.

La vie de ce grand poëte embrasse les règnes des trois derniers princes de la maison d'Autriche, de Philippe III, de Philippe IV et de Charles II, et elle a ses racines dans celui de

Philippe II. Sa vie, avons nous dit, son génie aussi. Ce tragique moment de l'histoire d'Espagne est comme le prologue et le berceau de la brillante époque littéraire qui suit, et si Calderon, dans la partie la plus populaire de son théâtre, a été surtout le peintre des mœurs de cette époque, par un certain nombre, et ce sont les plus élevées, de ses comédies, il est aussi de l'âge qui précède; et ce passé déjà lointain en apparence, quoique si voisin en réalité, éclaire encore d'un reflet à la fois mystique et chevaleresque cette part philosophique, religieuse et en quelque sorte sacerdotale de ses ouvrages.

Lope de Vega, né en 1562 et mort en 1635, était encore dans la plénitude de son incomparable renommée, lorsqu'un jeune étudiant de Salamanque, âgé, disait-on, de treize ans à peine, donnait, on ne sait à quel théâtre, une comédie dont le prophète Élie était le principal personnage et qui avait pour titre *le Char du ciel*. Cette comédie n'a jamais été retrouvée, et aucun témoignage contemporain ne fait présumer qu'elle annonçât un génie naissant. On eût donc bien étonné le *Phénix* des beaux esprits, si on eût osé lui dire que le précoce écrivain qui venait de naître à la vie littéraire pourrait un jour le renverser, le mot n'est pas trop fort, de ce trône de gloire où il devait se croire aussi solidement assis que Philippe IV sur celui de ses ancêtres. Rien de plus vrai cependant, car cet enfant c'était Calderon. Il se doutait peu lui-même, à cette époque, qu'il dût un jour remplacer et, pour un temps, faire oublier Lope de Vega, si jamais il en eut l'ambitieuse pensée. Que ce fût de sa part dédain ou confiance, il laissa perdre sa première comédie; mais l'année même de sa mort, dans une liste qu'il fit de ses ouvrages pour le duc de Veragua, l'auteur de l'*Alcade de Zalamea* ne dédaigna pas de se souvenir du *Char du ciel*.

Quel était donc ce futur rival de Lope de Vega, qui lui-même ne devait pas avoir de rival?

Partout ailleurs qu'en Espagne, c'est dans les comédies du poëte que l'on chercherait sur sa vie intime, sur ses goûts, sur ses sentiments ce que les biographes proprement dits ne nous en apprennent pas. Mais il faudrait pour cela que les indiscrétions des contemporains nous eussent mis sur la voie. Or, ceux des amis de Calderon qui ont cru avoir écrit sa vie, se bornent à quelques dates et à des détails généraux. En Espagne, hélas!

tout est encore à faire ou presque tout, en fait de biographie. De nos jours seulement, de patients et ingénieux critiques se sont mis en quête des sources cachées, des gazettes oubliées, des correspondances enfouies, et travaillent à faire, nous ne dirons pas mieux connaître, mais simplement connaître les grands écrivains dont les ouvrages sont dans toutes les mains. Quand on en saura un peu plus sur les écrivains, alors on pourra chercher dans les ouvrages mêmes le témoignage du poëte sur lui-même ; jusque-là on courrait trop souvent le danger de prendre ses inventions pour ses souvenirs. Que de révélations précieuses gardent à ceux qui viendront après nous les cent dix-huit comédies de Calderon ! Mais en les relisant aujourd'hui, nous avons dû nous défier et de lui et de nous, et craindre, en l'interrogeant sur lui-même, de nous méprendre sur la portée de ses réponses.

I

Don Pedro Calderon de la Barca, dit le plus autorisé de ses biographes, don Juan de Vera Tasis y Villaroel, son contemporain et son ami, appartenait à une famille distinguée. Son père était don Calderon de la Barca Barrera, originaire des montagnes de Burgos où ses ancêtres étaient venus de Tolède se réfugier, après la conquête de l'Espagne par les Maures ; sa mère, doña Maria de Henao y Ruano, appartenait à une famille de Mons, en Hainaut, comme son nom l'indique. Peut-être, sans abuser des théories modernes, serait-il permis de rechercher si le génie de Calderon n'a pas reçu quelque secrète influence de cette double origine.

Selon Vera Tasis, il serait né le 1er janvier 1601. Mais comment se fait-il que Vera Tasis, qui vivait dans l'intimité du poëte, ait pu ignorer que Calderon lui-même avait rectifié cette date ? L'honnête biographe, passablement déclamateur, avait tiré de cette date, d'abord sans doute acceptée de bonne foi, un assez méchant effet de style auquel il eut plus tard peut-être quelque peine à renoncer. Calderon avait dû dire à Vera Tasis, comme il l'avait dit à un autre de ses amis, don Gaspar Agustin de

Lara, auteur d'un long et curieux poëme dédié à sa mémoire[1], qu'il était né le 17 janvier 1600. Ce jour-là, chaque année, il avait coutume de s'entourer de ses meilleurs amis, et il se plaisait à leur raconter, entre autres anecdotes de son enfance, rappelées avec grâce, qu'il préférait les corrections de son maître d'école au sobriquet que lui donnaient ses petits camarades, l'appelant Peranton, parce que son prénom était Pedro et qu'il était né le jour de Saint-Antoine. Quant à l'année de sa naissance, elle se trouve confirmée par les registres de la paroisse de Saint-Martin, où on lit qu'il fut baptisé le 14 février 1600 : Calderon était donc né le 17 janvier de cette même année.

Sa vocation tragique se serait annoncée dès le sein de sa mère et d'une singulière façon. Il pleura trois fois avant que de naître, au dire de son biographe qui tenait le fait d'une sœur du poëte, religieuse dans un couvent de Tolède, laquelle l'avait souvent recueilli de la bouche même de ses parents. Il ne fallait pas moins que ce double témoignage pour nous enhardir à tenir compte d'une anecdote dont nous étions d'abord tenté de laisser l'entière responsabilité à Vera Tasis, chez qui l'emphase n'exclut pas la naïveté. Depuis les abeilles de Platon, la biographie se fait peu de scrupule de recueillir sur l'enfance des grands hommes des anecdotes de ce genre.

Quoi qu'il en soit, les parents de Calderon ne consentirent qu'un peu tard à se séparer de lui, et voulurent veiller eux-mêmes sur sa première éducation. Mais lorsqu'il eut atteint sa neuvième année, craignant que les rares dispositions qu'il laissait voir ne se perdissent dans la chaude et énervante atmosphère du toit paternel, ils se décidèrent à l'envoyer au collége des jésuites où ses progrès furent rapides. Calderon resta assez longtemps sous la direction de ces maîtres habiles, et ne les quitta que pour aller chercher un enseignement plus étendu à la célèbre université de Salamanque. Cinquante ans plus tôt, il y eût eu pour maître le grand lyrique Luis de Leon ; mais au commencement du dix-septième siècle, les excellents docteurs ne manquaient pas dans cette illustre école, et en très-peu d'années le jeune Calderon s'y appropria tout ce qu'on y ensei-

1. *Obelisco funebre, Piramide funesto à la inmortal Memoria de don Pedro Calderon de la Barca.* — Madrid, 1684.

gnait en fait de lettres divines et humaines, de sciences, de droit, d'histoire et de géographie. Nous appuyons sur ces deux derniers mots, afin qu'il demeure bien établi que si Calderon, dans un certain nombre de ses comédies, en prend si fort à son aise avec ces deux branches sœurs des connaissances humaines, c'est qu'au lieu d'élever jusqu'à lui l'ignorance du public dont il recherchait les applaudissements, il a trouvé sans doute plus commode d'abaisser jusqu'à elle une érudition qui n'avait pourtant rien de vulgaire.

A l'âge de dix-neuf ans, il revenait à Madrid, et tout porte à croire qu'il entra résolûment dans cette carrière du théâtre, où de Salamanque même, et encore affublé de la soutanelle de l'étudiant, il avait fait, non sans succès, plus d'une incursion furtive. Ces premiers succès et sans doute aussi les bonnes relations de sa famille lui acquirent d'illustres protections qui devinrent plus tard et restèrent pour lui, dans tout le cours de sa vie, de glorieuses amitiés. Il y préludait alors, en ne dédaignant pas d'accepter dans l'une de ces grandes maisons, peut-être celle du duc d'Albe, l'humble charge d'écuyer.

Mais dans ces premières années, le théâtre ne l'absorba pas uniquement. Il saisissait avec avidité toutes les occasions de marquer son rang au milieu des beaux esprits de l'époque. Ainsi, lorsqu'en 1620, la ville de Madrid célébra une joûte poétique, c'était un usage du temps, en faveur de saint Isidro, son rustique patron, on y voit apparaître le nom de Calderon entre ceux de Lope de Vega, de Zarate, de Jauregui, de Vicente Espinel, de Belmonte, de Montalvan. Il y a dans le recueil des pièces envoyées au concours un sonnet de Pedro Calderon y Riaño, ce n'était pas encore Calderon tout court, sonnet un peu maniéré, comme toute la poésie lyrique de cette époque, mais qui se distingue de tout ce qui l'entoure par une nouveauté d'accent qui étonne et par un singulier éclat poétique. On remarque aussi dans le recueil des octaves dont la dernière se termine par cette belle et fière apostrophe adressée à Madrid : « Vis, ô toi qui, plus puissante que la mort, non-seulement égales « le chaume au sceptre, mais qui, fidèle aux lois divines, mets « tes pauvres laboureurs au-dessus de tes rois ! »

Lope de Vega, qui, à la fin du recueil, résume tout le concours dans des vers aimables et faciles où il fait la part de

chacun, en maître généreux à qui la gloire a déjà fait la sienne, loue beaucoup trop Calderon pour que l'éloge ne paraisse pas un peu banal. Mais, deux ans plus tard, un second concours ayant eu lieu avec plus de solennité encore pour la canonisation du saint laboureur, Lope de Vega, qui cette fois encore en est le président, parle de Calderon avec une simplicité mieux sentie, et l'on croit démêler que l'avénement de ce nouveau venu ne doit pas lui être tout à fait indifférent. « Pedro Calderon, dit-il, a mérité, dans un âge tendre, le laurier que le « temps d'ordinaire ne produit que pour les cheveux blancs. » Et il lui décerne, pour une *cancion*, un troisième prix assurément fort honorable, quand le premier c'est Lope de Vega, en personne, qui l'obtient, et le second Francisco Lopez de Zarate.

Dans cette cancion, que nous aimons peu d'ailleurs, il y a deux ou trois pensées brillantes qui avaient dû frapper Lope de Vega. On lui préférerait sans hésiter quatre dizains qui sont dans le même recueil, et dont Calderon s'est souvenu longtemps après dans un de ses plus beaux drames, où se retrouvent les mêmes images rendues avec plus d'art et de charme : « Les « oiseaux que la lumière éveille avec ses splendeurs, chantant « leurs douces amours, étaient, dans leur beauté suprême, des « fleurs de plume au milieu des champs, des oiseaux de fleurs « sur l'aile du vent. »

Ne craignons pas de citer encore, le lecteur fera la part de l'époque et celle de l'âge du poëte. Il s'agit toujours de ce saint aimable, oubliant dans l'extase le sillon commencé qu'en revenant à lui il trouvera ensemencé par les anges :

« Avant de labourer la terre, ô lenteur pleine d'un saint « amour! il labourait d'abord le ciel aux pieds de Notre-Dame « d'Almudena, et comme son zèle demeurait suspendu ou pieu« sement distrait par la céleste Marie, il ne pensait pas, les « yeux toujours fixés sur le soleil, que le jour dût finir. »

Vient ensuite un *romance* sur le Carmel, d'une affectation à réjouir Gongora lui-même, mais auquel on pardonnerait plus encore pour ces deux dernières stances sur sainte Thérèse : « Chaste lis ou jasmin suave dont les cieux recueillent pieuse« ment le vivant arome, divin Carmel, Thérèse est ta plante sa« crée, et tu jouis de sa beauté que le vent ne peut ni flétrir ni « briser. »

Ailleurs, dans un sonnet, tout entier à l'honneur de la grande sainte de l'Espagne, il relève noblement, dans des vers que l'on voudrait non moins enflammés mais plus simples, l'héroïque combat de Thérèse contre l'hérésie.

Viennent enfin quelques tercets trop maniérés pour qu'on veuille en rien détacher, et une glose dont le tour est assez ingénieux.

Un jeune homme de vingt-deux ans, loué par cette bouche presque auguste de Lope de Vega, devait être sensible à un tel éloge. Aussi s'empressa-t-il de remercier par un dizain dont Lope de Vega dut être content, puisqu'il le publia en tête du volume, lorsqu'il réunit en recueil toutes les pièces du concours de 1622. Le voici :

« Quoique le mérite craigne la persécution de l'envie, qu'il « ne la regarde pas comme une offense, car en le persécutant, « elle ne fait que l'affirmer ; ceux qui ont de toi la plus haute « idée, ô Lope, sont justement ceux dont tu excites l'envie, et « c'est l'idée qu'ils ont de toi qui surtout atteste ta gloire, car « ceux-là te grandissent le plus qui te portent le plus d'envie. »

Mais après ce dizain, le silence se fait entre le vieux génie et le jeune poëte, et c'est inutilement que nous avons cherché dans les œuvres de l'un et de l'autre la trace écrite de l'amitié qu'auraient dû former entre eux d'une part une admiration respectueuse et de l'autre une sympathie toute paternelle. Seul et une seule fois, Lope de Vega s'est souvenu de Calderon; c'est dans ce *Laurier d'Apollon* où il se souvient de tout le monde. Voici comment il y parle de Calderon, dans la VIIe *silve* où il énumère tous les beaux esprits originaires de Madrid :

« Rien qu'à te dire ses qualités, quand je tairais son nom cé« lébré depuis tes rivages, ô Manzanarès, jusqu'aux rocs sour« cilleux du Pinde, baigné par le fleuve au bord duquel naissent « les beaux génies qui se plaisent aux doctes veilles, tu recon« naîtrais don Pedro Calderon. C'est la vérité, et non une vaine « louange que je lui donne, que par la poésie de son style et « par la douceur de ses chants, il atteint la cime dernière du « mont sacré. »

Mais si on ne trouve pas trace d'une amitié particulière et suivie entre Lope de Vega et Calderon, ce dernier paraît avoir entretenu avec Montalvan, le disciple préféré du maître, des

relations plus familières. D'abord nous trouvons deux comédies faites en collaboration avec lui, même avant la mort de Lope de Vega, et lorsqu'en 1647 Montalvan mourut lui-même, presque aussi jeune encore qu'était alors Calderon, celui-ci consacra à la mémoire de son ami quelques dizains touchants où il l'apprécie avec une affectueuse justesse. Montalvan lui-même, dès 1632, énumérant, dans ce livre qu'il intitule *Para todos*, et où il y a de tout, les beaux esprits de Madrid, y dit de notre Calderon : « Don Pedro Calderon, poëte fleuri, galant, « héroïque, lyrique, comique et brillant, a écrit beaucoup de « comédies, d'*autos* et d'œuvres diverses, à l'applaudissement « général de tous les gens d'esprit. Dans les académies il a « tenu la première place ; dans les joutes poétiques il a em- « porté les meilleurs prix, et sur les théâtres il s'est conquis « la réputation la plus solide. Il a aussi commencé à écrire, « pour le donner à la presse, un très-élégant poëme qu'il intitule « *le Déluge universel.* »

Voilà, sauf ce poëme sur le déluge dont on n'a jamais, ce nous semble, ouï parler ailleurs, un Calderon assez complet à cette date de 1634. Mais n'oublions pas que nous n'en sommes encore qu'au Calderon de 1622.

En cette même année 1622, les Jésuites, à leur tour, instituèrent une joute poétique en l'honneur de leurs deux saints les plus fameux, récemment canonisés, saint François-Xavier et saint Ignace de Loyola. Calderon y fut deux fois couronné, et son nom seul paraît avoir jeté un certain éclat sur ce concours. On aurait de la peine à faire accepter à des lecteurs français cette poésie alambiquée et hérissée de pointes, difficile à comprendre, plus difficile à traduire. Toutefois, à travers ce cliquetis de mots, d'idées et d'images, on sent venir, d'un peu loin, il est vrai, le poëte qui écrira un jour *la Dévotion à la croix*. On le trouve tout entier plus tard dans une *cancion* qu'il écrivait en 1671, en l'honneur d'un autre saint du même ordre, saint François de Borgia ou Borja, pour parler comme les Espagnols. Cette grande et poétique figure avait plus d'une fois, dans l'intervalle, paru sur la scène espagnole. Calderon avait-il mis la main à quelqu'une des comédies où on le vit paraître, les meilleurs critiques en ont douté. Mais il est bien l'auteur de cette *cancion* dont l'accent plus doux révèle une imitation de la

manière de Garcilaso; il l'est surtout d'un beau sonnet écrit en l'honneur de ce grand saint et où il n'imite personne. Calderon devait se sentir naturellement attiré vers ce noble duc de Candia qui, par sa double vie, dans le monde et dans le cloître, était une proie marquée d'avance pour son génie ascétique et chevaleresque.

Mais si, à cette date de 1622, on cherche quelles œuvres avait déjà produites le poëte dramatique, une seule attire l'attention, celle qui a pour titre : *Dans cette vie tout est vérité et tout est mensonge*. C'est, comme chacun le sait, le titre de l'Héraclius de Calderon. Il ne paraît avoir été publié qu'en 1664, c'est-à-dire vingt ans après celui de Corneille ; mais ce n'est nullement une preuve qu'il ait été imité du nôtre, car en réalité il fut représenté plus de vingt ans avant celui-ci. Quelle admirable occasion on aurait ici de discuter de nouveau et à fond une question iniquement posée par Voltaire, et de nouveau remise sur le tapis en toute convenance et avec une compétence incontestable, en France, par le savant et très-regrettable M. Viguier, en Espagne, par don Juan Eugenio Hartzenbusch ! Si nous n'y revenons pas à notre tour, ce n'est pas qu'il nous suffise de la petite gloire d'avoir mis hors de doute[1], nous le croyons du moins, sinon le premier, du moins avec un peu plus de preuves que nos devanciers, la priorité de Corneille sur Diamante. Nous avons deux meilleurs motifs pour ne pas aborder la question, à l'occasion de l'*Héraclius*. Le premier, c'est qu'elle nous a toujours paru insoluble. Évidemment Calderon n'a pas imité Corneille, qui pouvait avoir seize ans quand Calderon écrivait sa comédie. Et d'autre part, Corneille n'ayant jamais dit ou écrit qu'il avait ici imité Calderon, le silence de ce candide grand homme équivaut presque pour nous à une démonstration. Ne pourrait-on point se demander s'ils n'ont pas puisé l'un et l'autre à quelque source commune? quelque histoire, quelque mauvais roman où se rencontre la première idée des trois vers célèbres qui font pencher la plupart des critiques en faveur de Calderon. En attendant qu'une heureuse découverte complète la démonstration dans un sens ou dans l'autre, notre

1. V. *l'Espagne religieuse et littéraire, Pierre Corneille et Jean-Baptiste Diamante*, p. 113. — Paris, Michel Lévy, 1863.

second motif, et nous demandons à Corneille et à Calderon la permission de le dire en toute franchise, c'est qu'il nous semble que ce n'est pas là une de ces provinces que deux grands monarques se disputent par une guerre à mort. Le Cid à la bonne heure! Chacun des deux *Héraclius* a ses beautés très-diverses, et qui, à part toute querelle de priorité, resteront toutes, ou peu s'en faut, la propriété exclusive de chaque nation et de chaque poëte. Laissons donc ce problème assez curieux en lui-même, nous en convenons, mais d'un ordre et d'un intérêt secondaires, aux érudits de loisir et aux dissertateurs en quête de sujets, et retournons à Calderon.

Mais pendant qu'il écrivait l'*Héraclius* ou telle autre comédie, pendant qu'il poursuivait de plus modestes et de moins bruyantes victoires dans les joutes poétiques, quelle était sa vie? Il est permis de croire qu'elle était celle de la jeunesse noble de son temps. On ne peint pas avec cette vigueur les mœurs d'une époque, quand ces mœurs sont d'ailleurs romanesques, passionnées, souvent violentes ou peu scrupuleuses, sans avoir soi-même passé plus ou moins à travers la flamme ou la poussière. Ce n'est pas dans les livres ou les comédies des autres, fussent-ils Lope de Vega, Moreto, Alarcon et Tirso, que l'on apprend la vie de son temps et que l'on trouve le secret de la peindre avec ces ardentes couleurs. « Il faut avoir « sillonné l'Océan, dit le dernier biographe de Calderon, il faut « avoir connu les tempêtes, il faut même avoir fait quelquefois « naufrage pour décrire la mer sociale et ses fureurs avec au- « tant d'éloquence que le fait notre auteur. » Nous croyons donc, avec don Patricio de la Escosura, qu'il connut par lui-même cet Océan et ces tempêtes.

Sous l'impression que l'on a gardée des graves portraits de Calderon, qui tous nous le montrent dans un âge assez avancé, frappé d'ailleurs que l'on est du caractère héroïque et parfois sacerdotal de son théâtre, on s'accoutume volontiers à se représenter le poëte sous les traits de tel ou tel de ses personnages dont la vie est austère comme le visage. Il eut d'assez bonne heure, nous le croyons, cette haute physionomie, et elle est celle des trente dernières années de sa vie. Mais en relisant quelques-unes de ses comédies de cape et d'épée, on se fait sans trop d'efforts l'idée d'un autre Calderon, le Calderon

de la vingtième année, comme nous dirions aujourd'hui, toujours noble et loyal, mais plus sensuel que passionné, peu scrupuleux en amour, et sans être querelleur, se servant volontiers de l'épée qu'il a au côté, malgré la tonsure que, pour ne pas contrarier sa mère, il s'est laissé mettre sur la tête. Eh bien, nous avions raison de le rêver ainsi, car c'est bien ainsi qu'il se peint au vif, dans un *romance* qu'il écrivait lui-même à cette époque et qui s'est heureusement retrouvé, à Séville, il y a peu d'années[1]. On ne nous pardonnerait point, malgré certains détails, de ne pas le citer tout entier. Voici le titre :

ROMANCE DE DON PEDRO CALDERON

A UNE DAME QUI DÉSIRAIT ÊTRE INFORMÉE DE SON ÉTAT, DE SA PERSONNE ET DE SA VIE.

« O la plus curieuse des belles, qui vous informez de mon état, et prétendez m'examiner *de moribus et vitâ*, qui que vous soyez, écoutez ce que j'ai à vous répondre en style plaisant : c'est un romance qui ne laissera aucun doute dans votre esprit.

« Faisons d'abord mon portrait, et ensuite, s'il plaît à la muse, nous parlerons de mes mœurs, où j'aurai bien à taire quelque chose. Prenons pour toile une feuille de papier, une écritoire pour palette et pour pinceau une plume, et Dieu veuille que la peinture me ressemble !

« Je suis un homme d'une stature si peu sociable que, grande entre les petites, elle est petite entre les grandes. Je suis montagnard, et quelque peu parent, au dire des bonnes gens des Asturies, de ces deux juges de Castille, Lain Calvo et Nuñez Rasura. Demandez plutôt à mon crâne rasé et à mon front dénudé. Voyez que de choses je vous apprends là en quatre mots : ma race et ma calvitie. J'ai le front gros de je ne sais quoi,

1. Il fait partie d'un manuscrit appartenant à un digne et savant ecclésiastique qui vient de mourir, vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu, et nous sommes du nombre, don Jorge Diaz, ancien directeur d'un collége de l'État, à Séville. En 1853, ce précieux document fut communiqué à don Juan Eugenio Hartzenbusch, et aussitôt publié par l'illustre poëte, en appendice au tome I du Théâtre de Lope de Vega, dans la grande et belle collection de Rivadeneyra.

sans que jamais arrive l'heure de l'enfantement, mais j'en ressens les douleurs à chaque quartier de la lune. J'ai, à la tempe gauche, certaine cicatrice que, pour cause de jalousie, me fit la pointe d'une épée. Puis viennent les sourcils qui, par des rides inégales, se vont, en se fronçant, rejoindre l'un à l'autre. On ne me trouve pas aisément les yeux, si on ne les cherche avec grand soin; enfoncés dans leurs orbites, s'ils pleurent, l'un est le Huescar, l'autre le Jucar [1]. La pointe de mes moustaches se dresse hardiment vers eux, vrais corbeaux que j'ai élevés moi-même pour m'arracher les yeux. J'ai le teint pâle, la peau sèche et rude, depuis certain mal qui me vint. Le nez est à sa place, point trop bête, ni trop pointu, mais discret à tel point que le tabac même ne lui arrache pas un éternument. La bouche est un vrai panier rompu qui, par ses déchirures, laisse échapper tout ce qu'on y met. Elle ne garde que les dents, ces outils de la mâchoire. Mes mains sont des pieds de porc, avec leurs soies et leurs ongles, et si maigres que si je les ronge, après autre chose, cet autre chose paraît succulent. J'ai la taille longue, s'il plaît à mon tailleur, sinon elle sera courte, car, de la fraise à la ceinture, il est le maître chez moi. De la ceinture aux jarretières, rien de caché, rien d'inutile, sauf quatre poches où il n'y a ni *plus*, ni *ultra*. Ma jambe est ma jambe, rien de plus, ni belle, ni robuste, avec les pieds tant soit peu en dedans, mais non cagneuse du genou. Le pied est la seule partie de ma personne dont je puisse dire du bien, sauf pourtant qu'il est mal fait, qu'il est long, qu'il est large et qu'il sue. Me voici peint au naturel, sans me flatter aucunement, et si c'est ainsi que je me vois, bonté du ciel! comment me verrez-vous? Mais laissons pour ce qu'elle est ma sublime figure, et allons à la folle bande des aventures de ma vie, et que, tout en raillant, leur souvenir ne m'en soit point trop amer.

« Je suis né à Madrid, et j'y suis né sous une fâcheuse étoile. J'y ai connu un certain Ventura, mais c'est tout le bonheur que j'y ai connu [2]. Je grandis, et ma sainte mère, pieusement

1. Deux rivières d'Espagne, le Huescar, dans le royaume de Grenade, (vieux style), le Jucar dans celui de Valence.
2. Le poëte joue ici sur le mot *ventura* qui veut dire *bonheur* et qui est en même temps un nom propre assez commun en Espagne.

rusée, eut l'idée, comme elle pouvait en avoir une autre, de me faire prêtre. L'évêque de Troie me donna la première tonsure. De ce commencement des ordres la petite couronne est maintenant tout ce qui me reste. Ce fut lui aussi qui, à Salamanque, me fit bachelier[1], vrai brevet de licence qui sert d'excuse à bon nombre de mes actes. L'envie de gagner un boursicot dans la joute littéraire d'Isidro me fit poëte. J'oubliai aussitôt Barthole et Baldo, et au lieu d'étudier les lois, j'écrivis à jeun des *coplas*. Le goût du théâtre me jeta dans les coulisses : je fis des comédies. Sont-elles bonnes, sont-elles mauvaises, jugez-en vous-même. Me voilà donc devenu d'homme de loi poëte. Mais voyant que certains vieillards traitent la poésie d'impertinence usée, je songeai à changer d'état, et cherchant une religion moins relâchée que celle des muses, je me fis recevoir dans le cloître[2] des Écuyers. Le lecteur peut maintenant se faire une idée, s'il y a un lecteur qui ait idée de quelque chose, des phases diverses par lesquelles a passé ma fortune. J'ai été et serai éternellement un parasite, un poëte, un écuyer. O sublime patience de Job, as-tu jamais essuyé plus de calamités réunies? Avec ces trois professions, on n'imaginera guère, je suppose, qu'aucune belle-mère ait été tentée de vouloir de moi pour sa fille. Je suis donc resté garçon jusqu'à ce jour, et je le suis aujourd'hui plus que jamais, pour des raisons dont la faute est à monseigneur le duc, car Son Excellence ayant fait de moi un écuyer, toutes les femmes me fuient, aucune ne voulant être écuyère. De ce dédain du grand nombre, je me rattrape avec quelques-unes qui veulent bien supporter mes défauts, pour que je supporte les leurs; quoique les temps soient si durs, sans doute à cause des grandes pluies, que l'amour lui-même crie misère. Mais un sage, je ne sais lequel, ayant dit qu'il fallait se conformer au temps, s'il faut à mon amour une provision de trois dames, je me conforme, en m'arrangeant de deux. Dans la troupe de théâtre la plus modeste, ne faut-il pas, pour remplir les divers rôles, une première dame et une

1. Il y a ici un jeu de mots fort joli, mais intraduisible. Le *bachiller* est comme chez nous l'étudiant gradué d'un premier titre, mais c'est aussi l'adolescent folâtre et babillard dont Chérubin est le type incomparable. Dans la suite de la phrase, Calderon continue à jouer sur les divers mots de la langue des universités, *la licence*, *les actes*, etc.

2. Nous dirions en France dans la *faculté*.

seconde? et comme, dans la nature, la variété fait la beauté, des deux maîtresses dont je me contente, si l'une est blonde, l'autre est brune. L'une est une dame de haut parage, avec son petit contingent d'aventures, l'autre est d'humble condition; l'une a de l'esprit, l'autre de l'instruction. L'une est laide, l'autre n'est pas belle, et tout ce qu'on voudra. Elles ne se ressemblent qu'en cela, car j'aime mieux deux laideurs qu'une seule beauté. Je les aime véritablement l'une et l'autre. Si Platon s'est permis de dire, je ne sais plus où, que celui-là qui aime deux femmes n'en aime bien aucune, Platon a menti. Qu'est-ce, en effet, qu'aimer une femme, sinon la vouloir bien portante, bien parée et fêtée? et je fais de mon mieux pour qu'elles soient toujours l'une et l'autre en santé, en fête et richement vêtues, bien que... »

Ici s'arrête, non le romance évidemment, mais le manuscrit; hélas! le dernier feuillet manque, et c'est grand dommage, on en conviendra, car le poëte était en veine de franchise, et à part certains détails du portrait qui nous le gâtent un peu et beaucoup, il y avait plaisir à l'entendre. Mais nous aurons d'autant plus à faire désormais pour remonter de ce Calderon un peu effronté au Calderon presque auguste de l'âge mûr et de la vieillesse.

On n'y arrive pas tout d'un coup; et dans un recueil de 1670, lorsque depuis vingt ans bientôt Calderon avait pris les ordres, on trouve encore un autre romance quelque peu parent de celui-ci. Mais ce qui nous fait croire qu'il appartient à une époque intermédiaire, c'est la perfection de la forme. On voudrait pouvoir ajouter et le ton, qui est plutôt encore celui de la galanterie que de la passion, si ce que nous venons de citer n'était une preuve trop éloquente que la jeunesse elle-même ne porte pas toujours dans l'amour cette délicatesse de sentiments qui naît de sa candeur et est une partie de son charme.

Ce romance est adressé à une dame dont le poëte sollicite les faveurs : le sujet dit assez que, quelle que soit l'époque de sa publication, ce morceau est antérieur à l'entrée de Calderon dans les ordres sacrés. En voici un passage :

« Si ton cœur a un maître, dérobe-le au pouvoir de ce « maître... J'ai vu des jasmins se détourner d'un mur le long

« duquel ils grimpaient déjà, pour faire à un arbre voisin une « part dans leurs embrassements. Laisse-toi persuader de te « rendre à mes désirs, par ce lierre qui s'enlace à deux or- « meaux, par cette vigne qui embrasse deux peupliers. »

Au milieu de cette vie mêlée d'étude et de plaisir, on le voit tout à coup disparaître de Madrid, et on le retrouve au service du roi, à Milan. Quel événement l'avait arraché à ses amours et à la poésie? Peut-être quelque aventure scandaleuse, quelque coup d'épée trop bien donné, mais mal adressé, et qui lui fit offrir à Philippe IV cette épée qui s'employait si mal à Madrid; peut-être le besoin, étant né gentilhomme, de se choisir une carrière plus digne de sa naissance que le métier de faiseur de comédies; peut-être ce goût d'aventures qui depuis bientôt un siècle poussait l'Espagne vers l'Italie comme vers l'Amérique; peut-être enfin, pour un poëte, le secret désir de chercher à son tour l'inspiration là où avant lui l'avaient trouvée souvent Garcilaso et Quevedo, Cervantes et les Argensolas.

Calderon resta dix ans en Italie, de 1625 à 1635, et si le soldat n'y fit pas une brillante fortune, on peut dire que le poëte n'y perdit pas son temps; car tout en s'acquittant avec honneur de son métier de soldat, il continuait à observer la vie et les hommes et à écrire de beaux drames. On en rapporte une vingtaine à cette période de dix années, et dans le nombre plusieurs de ses chefs-d'œuvre : *Maison à deux portes*, *l'Esprit Follet*, *Il est mieux qu'il n'était*, *le Médecin de son honneur*, *la Vie est un songe*, et nous y rangerions volontiers *la Dévotion à la croix*, dont le sujet et les personnages appartiennent à l'Italie. Le bruit que ses ouvrages faisaient à Madrid venait caresser Calderon au milieu des rudes épreuves de la milice et le consolait sans doute un peu de la patrie absente. Il ne parait pas cependant que le métier des armes lui ait été jamais bien dur, car chaque fois qu'il en parle dans ses comédies, même dans celles qu'on pourrait attribuer à cette époque, il le fait avec une bonne humeur toute guerrière et qui témoigne qu'il y avait pris goût.

J'ai paru dire plus haut, et on a généralement supposé jusqu'ici, que de 1625 à 1635 Calderon avait guerroyé en Italie ou en Flandre, sans revenir en Espagne. Il fallait bien se faire quelque violence pour le croire et pour imaginer qu'un jeune auteur avait toujours résisté à la tentation de venir assister au succès de ses

pièces. Mais voici un document qui semble prouver que, dans l'intervalle, le poëte était revenu quelquefois à Madrid, qu'il s'y trouvait du moins au printemps de 1629 : c'est un mémoire adressé au roi par le fameux prédicateur fray Hortensio Felix Palavicino. On y voit que le comédien Pedro Villegas, ayant blessé mortellement et traîtreusement un frère de don Pedro Calderon, s'était réfugié dans l'église des Trinitaires déchaussées, qu'il y fut suivi par la justice, le frère du blessé, ses parents et une foule nombreuse. Pour atteindre l'agresseur qui s'était caché dans l'intérieur du couvent, on enfonça les portes et on dépouilla de leurs voiles des religieuses qui furent reconnues, sinon *injurieusement*, dit le mémoire, du moins *grossièrement*. L'auteur du délit finit par être arrêté. Palavicino profita du premier sermon qu'il eut à prêcher devant le roi, dans la chapelle du palais, pour se plaindre de ces violences. Calderon s'en vengea, en mettant dans la bouche du gracioso de sa comédie, *le Prince constant*, qui fut représentée quelques jours après, des vers (qu'on supprima plus tard quand on imprima la pièce), où il se moquait des panégyriques funèbres de l'orateur ampoulé. Le cardinal Trejo, à qui le roi donna le mémoire pour en avoir son avis, le formula longuement, et opina que l'inconvenante personnalité du poëte devait être châtiée ; que, quant au père Hortensio, dans ses qualifications exagérées du fait de rechercher le coupable dans le monastère, il avait passé les bornes de la justice, *et qu'on devait s'abstenir de censurer si amèrement des juges, quand on se plaignait si vivement soi-même d'être censuré dans ses paroles*[1].

Outre le fait que Calderon se trouvait à Madrid en 1629, ce document mettrait en lumière la vraie date du *Prince constant* et de ses premières éditions, contrairement à l'opinion qui les reporte à une époque de beaucoup postérieure.

Mais il y avait à Madrid quelqu'un à qui cette absence pesait plus qu'au poëte lui-même : c'était le roi. Philippe IV aimait les lettres et avait pour les choses du théâtre une passion assez manifestée par deux ou trois comédies qui ne sont pas

1. Toute cette aventure a été mise en lumière avec autant d'intérêt que de nouveauté dans un très-curieux mémoire que le marquis de Molins vient de publier à Madrid sous ce titre : *La Sépulture de Michel de Cervantes*.

sans mérite et qu'on a pu lui attribuer sans trop d'invraisemblance. Il avait fait construire deux théâtres dans son palais du *Buen-Retiro*, et il se plaisait à y donner l'hospitalité aux œuvres des beaux esprits de son temps. Celles de Calderon avaient pour lui un attrait tout particulier, et il eût voulu en avoir l'auteur près de lui et pour ainsi dire sous sa main. Il lui semblait que lui commander les comédies, c'était en quelque sorte entrer en partage de la gloire qui en revenait au poëte. Nous sommes loin on le voit, de ces temps sévères de Philippe II, où la cour, comme le maître, se tenait si scrupuleusement éloignée du théâtre. Philippe IV avait Lope de Vega, Tirso, Alarcon et quelques autres; mais leur célébrité datait déjà d'un autre règne. Calderon et lui avaient commencé le leur presque en même temps. Philippe IV allait succéder à Philippe III, lorsque Calderon revint, précédé de sa jeune renommée, de l'université de Salamanque. Il se décida donc à le rappeler d'Italie.

Le moment était bien choisi, c'était en 1635; Lope de Vega était à son couchant. Cervantes appelle sa longue domination une monarchie. Ce roi de la scène allait mourir, et son trône vacant demandait un successeur. Jusque-là, la gloire éclatante de Lope avait empêché qu'on ne remarquât assez l'héritier présomptif, et relégué ses chefs-d'œuvre dans une demi-ombre. La mort de Lope le fit tout à coup paraître au grand jour, et le lendemain de ces magnifiques funérailles que Madrid fit à son poëte, et qui ont gardé dans l'histoire des lettres en Espagne un renom devenu proverbe, personne ne s'étonna de trouver rempli le grand vide qu'il avait laissé. A l'auteur de *l'Étoile de Séville* avait succédé celui du *Médecin de son honneur:* le roi est mort, vive le roi! En cette même année 1635, et comme pour prendre plus fièrement possession de la place, Calderon écrivait *le Purgatoire de saint Patrick*, et *Le plus grand des monstres, c'est la jalousie.*

Philippe IV, quoiqu'il fît lui-même des comédies, eut le grand mérite de comprendre que celles de Calderon étaient l'honneur de son règne; et il avait à peine commencé à faire de notre poëte l'illustre pourvoyeur de son théâtre du Buen-Retiro, qu'il se souvint qu'il y avait chez lui tout un passé de gloire à récompenser, et par la nature de la récompense il se plut à reconnaître et à confondre les services de l'homme d'épée en même temps que

ceux du poëte. On raconte que Velasquez étant occupé à achever son célèbre tableau de *las Meninas*, où il se représente lui-même peignant l'infante Marguerite, entourée de ses nains et de ses menines, Philippe IV, qui survint, trouva qu'il manquait quelque chose au tableau, et prenant le pinceau, traça de sa main sur la poitrine du grand peintre la croix de Santiago. L'histoire confirme la légende, car deux ans après un décret royal accordait, en effet, cette faveur à Velasquez. Philippe IV, en 1636, traita son grand poëte comme il devait, en 1658, traiter son grand peintre, et lui accorda l'habit de Santiago. Ce qui eût été dans tous les temps une digne récompense parut à plusieurs, sous Philippe IV, une compensation suffisante des dix années que le poëte avait passées en Italie, sans en rapporter autre chose que l'honneur d'avoir bien rempli son devoir.

Ce fut en 1636 que Calderon fut nommé chevalier de Santiago, et seulement l'année suivante qu'il en prit l'habit. Il y avait des preuves à faire, et il employa sans doute une partie du temps à la poursuite toujours difficile des titres qu'il lui fallut produire. Mais, heureusement pour sa gloire, il ne l'y employa pas tout entier; car, en cette même année 1637, il donnait au théâtre, parmi d'autres œuvres remarquables : *A outrage secret secrète vengeance* et *le Magicien prodigieux*.

Ce n'était pas un vain honneur que cette croix de Santiago. Si l'expulsion des Morisques, impolitiquement achevée sous le règne précédent, avait enlevé aux quatre ordres militaires leurs derniers et véritables ennemis, à défaut des Maures, les rois d'Espagne ne se faisaient aucun scrupule d'employer ces saintes épées contre les chrétiens, et Philippe IV, en 1640, les envoyait en Catalogne pour y combattre une armée française. Calderon prenant sa chevalerie au sérieux, trouva tout naturel de se joindre à ses frères d'armes. Mais ce n'était pas le compte de Philippe IV; ce monarque se plaignait quelquefois que le comte-duc d'Olivarès ne le laissât pas sortir de l'enfance pour régner à son tour. Si le tout-puissant ministre l'eût pris au mot, et mis en demeure de sacrifier aux austères devoirs de la royauté ses petites joies d'impresario, nous croyons volontiers que le roi serait allé de nouveau présenter les mains aux chaînes du favori. Précisément à cette époque, il avait en vue une comédie à représenter sur le grand étang du Buen-Retiro, et cette comédie c'était Calderon

qui devait l'écrire. On juge si ce dernier avait bonne grâce à vouloir guerroyer en Catalogne.

Déjà, l'année précédente, une première tentative avait eu lieu sur cette scène mouvante. L'idée en était due à un machiniste italien, Cosme Lotti, secondé pour les paroles par Calderon, Solis et Rojas, trois beaux talents, on ne saurait le nier, et qui eussent mérité d'être employés à une œuvre plus littéraire. Mais le talent se fait partout sa place, et nous-mêmes ne devions-nous pas voir en France, quelques années plus tard, associés dans une œuvre pareille, Corneille, Molière et Quinault, trois noms plus beaux encore? Calderon fera aussi une Psyché (*l'Amour lui-même n'échappe pas à l'amour*); mais la pièce qu'il fit alors pour l'Italien, en collaboration avec Solis et Rojas, c'était une Circé, ou, pour parler à la façon des dramaturges espagnols, une comédie qui avait pour titre : ***l'Amour est le plus grand des enchanteurs.*** Elle devait être représentée le dimanche de la Pentecôte qui, en 1639, tombait le 12 juin. On avait formé, au milieu de l'étang, une île fixe, élevée de sept pieds au-dessus de la surface de l'eau, avec un degré qui s'arrêtait à l'entrée de l'île et se terminait en un parape garni de rocs, de coraux, de nacre, de coquillages et autres curiosités de la mer, sans parler des cascades. Au milieu de l'île se dressait une montagne, percée de grottes. Là devait se trouver le palais de Circé, dont nous épargnons la description à nos lecteurs. Si le théâtre était fixe, la salle ne l'était pas; car c'était l'eau même de l'étang sillonné par un certain nombre de barques qui allaient et venaient, chargées de spectateurs et de lumières. A la comédie devait succéder un souper qui aurait eu lieu également sur l'eau. C'était le comte-duc qui donnait cette fête au roi et à la cour, et qui en payait tous les frais. Mais à peine commençait-elle qu'il s'éleva un violent ouragan que l'Italien n'avait ni inventé, ni prévu, et qui, eteignant toutes les lumières, jeta les gondoles les unes contre les autres. La fête en resta là, Mais ni le roi, ni le duc, ni les poëtes, ni le machiniste ne se découragèrent. La représentation, manquée le 12, fut reprise le 16, répétée le 17, et renouvelée encore le 20 avec un plein succès. On eût dit que la baguette de Circé fût elle-même venue au secours de ceux qui avaient mis en scène la magicienne de l'*Odyssée*.

C'était une représentation du même genre qu'il s'agissait de donner, l'année suivante, sur ce même étang du Buen-Retiro, et la pièce, commandée à Calderon, devait avoir pour titre : *Combat de l'amour et de la jalousie*, quand le poëte, qui avait à l'occasion toute la grandeur de ses héros, déclara tout à coup qu'il partait pour la Catalogne, où les chevaliers de Santiago étaient déjà et l'attendaient. Qui fut bien embarrassé, ce fut le roi, lequel mit tout en œuvre pour retenir l'intrépide poëte. Celui-ci touché, mais ne se rendant pas, chercha le moyen de s'acquitter à la fois de deux devoirs aussi opposés l'un à l'autre. Lope de Vega, qui tenait à garder son rang sur l'invincible Armada, placé dans une situation identique, eût écrit sa comédie en douze heures et serait allé s'embarquer le lendemain. Calderon faisait les choses avec plus de sang-froid; il prit le temps d'achever sa pièce et partit ensuite pour la Catalogne.

Il y resta plusieurs années et jusqu'à la paix. Mais, dans l'intervalle, il eut une occasion de revoir le roi, dont l'un et l'autre se réjouirent beaucoup, on peut le croire. On lit, en effet, dans un journal historique écrit par la plume autorisée de don Jose Pellicer y Tovar, chroniqueur du royaume d'Aragon, à la date du 5 novembre 1641 : « Don Pedro Calderon, chevalier de « l'ordre de Santiago, fut envoyé de Tarragone par le marquis « de la Hinojosa, pour rendre compte au roi de l'état de l'armée « et de l'organisation qu'il lui avait donnée... Calderon passa à « l'Escurial où se trouvait le roi, que Dieu garde! et s'en re- « tourna dans le carrosse du comte-duc, auquel il rendit de tout « un compte exact, avec la dernière ponctualité, y compris de « l'échange des prisonniers que réclamaient les Catalans. » Il fallait que Calderon passât pour homme de tête, d'expérience et de bon conseil, pour que le marquis de Hinojosa lui confiât une pareille mission. Mais l'honnête chroniqueur est-il bien sûr que le roi et le poëte, en se retrouvant en face l'un de l'autre, ne parlèrent que de l'organisation de l'armée et de l'échange des prisonniers? Ne se trouva-il pas une petite place dans cet entretien de l'Escurial, et malgré la solennelle mélancolie du lieu, pour ces brillantes fêtes du Buen-Retiro, et pour ces deux théâtres qui avaient vu tant de chefs-d'œuvre et qui en attendaient encore? Ce serait mal connaître les poëtes, et le roi en était un aussi à sa manière, que de croire qu'en cette oc-

casion la Catalogne ne fût pas un peu sacrifiée. Quoi qu'il en soit, la guerre finie ou ayant l'air de l'être, Calderon revint à Madrid, où les fêtes continuèrent de plus belle. Dans l'intervalle il avait écrit les comédies qui ont pour titre, je ne cite que les meilleures : *les Engagements du hasard*, que Thomas Corneille a imitée, *les Mains blanches n'offensent pas*, *Matinées d'avril et de mai*.

On a dit en vers et en prose que Calderon avait tiré de médiocres avantages de sa carrière militaire ; médiocres si l'on veut, surtout à considérer le maigre traitement de trente écus par mois qui lui fut assigné pendant quelques années. Mais il résulte de nouveaux documents qu'à ce traitement payé sur l'artillerie, à laquelle Calderon appartenait, était joint le titre d'*entretenido*. Les *entretenidos* de l'artillerie étaient des officiers de cette arme détachés dans les garnisons, ou qui travaillaient dans le cabinet du capitaine général ; les jours de bataille ils portaient les ordres, comme les aides de camp d'aujourd'hui, ou formaient la garde du guidon, toujours placé sous les yeux et à la portée du capitaine général. L'entretenido faisait donc partie d'une sorte d'état-major spécial. C'était pour servir cet emploi, à la fois de plume et d'épée, que par une royale cédule, en date du 21 septembre 1645, Calderon reçut une pension mensuelle de trente écus. Il en jouit jusqu'au 31 juillet 1649, où il fut compris dans une réforme générale ; mais une nouvelle cédule du 26 juillet 1650 le rétablit dans la jouissance de son traitement, et il y fut maintenu par une autre encore, même après qu'il fut entré dans les ordres. Il est constaté que ces diverses grâces lui sont accordées en considération de ses services et aussi de ceux de son frère, don Jose Calderon de la Barca, qui, arrivé au grade de lieutenant mestre de camp général, mourut glorieusement en combattant sur le pont de Camarasa.

Mais par quelle suite d'événements Calderon se trouvait-il en 1649 à Alba de Tormes, chez le duc d'Albe, qui était aussi un de ses protecteurs et voulait être compté au nombre de ses amis ? Avait-il été entraîné dans la disgrâce du comte-duc, et comme le croit don Patricio de la Escosura, en quittant la Catalogne, au lieu de revenir à Madrid où régnait un nouveau favori, avait-il jugé prudent d'aller attendre les événements en lieu sûr ? Il n'est pas non plus défendu de croire qu'il avait

éprouvé le besoin de revoir, après tant d'années et de fortunes diverses, cette ville de Salamanque où l'humble étudiant avait rêvé la gloire. Alba en est voisine. Il s'y reposait, en adressant à une dame des vers assez maniérés, pour l'inviter à s'aventurer sur le Tormes gelé, quand un décret de Philippe IV le rappela tout à coup à Madrid. Les biographes se sont étonnés avec juste raison qu'il fallût un décret du roi, là où il semble qu'un ordre ou même une invitation dût suffire, et ce grand mot a fait penser à quelques-uns que cette retraite du poëte pourrait bien avoir été une espèce d'exil. A cet égard, rien n'est certain, et nous ne ferons pas au roi l'injure gratuite de supposer qu'il avait permis que son poëte fût enveloppé dans la disgrâce du favori. Mais si le roi était tenté depuis si longtemps de se séparer de son premier ministre pour se sentir tout à fait roi, ne pouvait-il aussi avoir eu la pensée d'éloigner le poëte, pour ne point être soupçonné de ne pas être le seul auteur de ses comédies? Non, mille fois non. Ce sont les procédés de Richelieu envers Corneille qui nous donnent de ces mauvaises pensées sur Philippe IV; nous aimons mille fois mieux croire à la reconnaissance du poëte envers le ministre déchu qu'à un misérable calcul de son confrère couronné.

Voici cependant ce qui était arrivé. Veuf depuis 1645 de sa première femme, Philippe IV avait été pressé de se remarier, et il avait demandé la main de sa nièce, Marie-Anne d'Autriche. Le mariage fut retardé jusqu'au mois d'août 1649. C'est à cette époque que Calderon fut rappelé. Il ne s'agissait pas pour lui d'écrire des comédies, mais de donner les idées des arcs de triomphe qu'on élèverait sur le chemin pour l'entrée de la jeune reine. Il en résulta un grand in-folio, imprimé en 1650, sous ce titre : *Notice de la réception et de l'entrée de la reine, notre dame, dona Maria Ana d'Autriche dans la très-noble et très-loyale ville couronnée de Madrid.* Le magistrat qui avait la haute main sur ces préparatifs, don Lorenzo Ramirez de Prado, du conseil suprême et de la chambre de Castille, trouva le livre si fort à son gré, qu'il daigna permettre qu'on l'imprimât sous son nom, et Calderon, en le permettant à son tour, eut l'air d'accueillir ce désir comme une faveur. Don Patricio de la Escosura nous semble prendre trop au sérieux la déférence un peu forcée du poëte. Nous ne voulons y

voir de sa part qu'une parfaite indifférence et même un dédain assez peu dissimulé pour une œuvre qui ne pouvait rien ajouter à sa gloire.

Où il faut chercher la poétique description de ces fêtes, ce n'est pas dans l'in-folio dont nous venons de parler, mais dans une comédie que Calderon écrivit peut-être à cette occasion, et qui a pour titre : *Gardez-vous de l'eau qui dort ;* et dans laquelle du moins, s'il l'avait faite auparavant, il introduisit avec art le récit du voyage de la jeune reine et de sa brillante entrée dans Madrid; c'est d'ailleurs une vive et amusante comédie de mœurs.

L'année 1651 marque une grande date dans la vie de Calderon. C'est une des plus fécondes dans sa féconde carrière. L'année d'avant avait vu naître le *Peintre de son déshonneur* et le *Secret à haute voix;* dans celle-ci il débute par l'*Alcade de Zalamea*, un de ses chefs-d'œuvre, peut-être son chef-d'œuvre, aussitôt suivi du *Geôlier de soi-même*, d'*Aimer après la mort*, le *Schisme d'Angleterre, Quelle est la plus grande perfection? Luis Perez de Galice*, et tant d'autres. On eut dit que Calderon voulait régler ses comptes avec son génie, pour reprendre haleine et s'élancer vers un autre but.

Que se passa-t-il à cette époque dans son âme? Les grandes pensées d'où étaient nées, à divers moments de sa vie, ces drames sublimes, la *Dévotion à la croix*, le *Magicien prodigieux*, le *Purgatoire de saint Patrick*, et qui laissent voir, au plus profond de son âme, de si religieuses perspectives, s'étaient-elles emparées de tout l'homme? S'il en eût été ainsi, il se fût arrêté tout à coup et complétement. Rien de pareil; il continua à écrire des comédies, et dans cette nouvelle période, il y en a encore d'excellentes. On ne peut nier cependant qu'un changement ne se soit fait en lui. Quand on voit, en 1651, le conseil des ordres lui accorder par une royale décision la permission de se faire prêtre, on se demande tout d'abord s'il avait éprouvé un de ces grands chagrins de cœur qui changent brusquement toutes les habitudes de la vie. Mais ce n'est guère à cinquante ans que le ciel envoie de ces coups soudains; rien d'ailleurs dans les témoignages contemporains, rien dans les œuvres de Calderon ne nous met sur cette voie. Mais il avait l'âme naturellement haute et grave, malgré quelques écarts

soupçonnés plutôt que certains; et, arrivé au milieu de ce chemin dont parle Dante, il voulut sans doute que tout en lui se mît en harmonie avec son âge et ses pensées habituelles, et il lui parut que le manteau du prêtre lui irait mieux désormais que l'habit de cour et l'épée du soldat. Il ne faisait pas une fin, comme on dit vulgairement; il ne changeait pas de régiment pour tenter la fortune sous un autre uniforme, et s'il la trouva plus favorable sous le dernier drapeau, n'allons pas en conclure qu'il y avait compté. Le passage d'une milice à l'autre n'avait rien qui étonnât à cette époque; tout grand poëte, dans l'ancienne Espagne, a été prêtre ou soldat. Calderon, comme Lope de Vega, voulut être et fut l'un et l'autre. Pour le monde comme pour lui-même, la chose sembla toute naturelle, le conseil de l'ordre n'y mit pas le moindre obstacle; pour devenir prêtre, Calderon ne sortait pas de l'ordre, et sa gloire demeurait le patrimoine de Santiago. On sait par un document nouvellement découvert que Calderon chanta sa première messe à Madrid, le 9 octobre 1651. On lit dans une lettre de l'époque : « Don « Pedro Calderon a chanté sa messe, et j'ai eu l'honneur de lui « baiser la main, à cette occasion, il y a six jours. »

Philippe IV lui-même ne perdait pas son poëte. Pour mieux se l'assurer, il le nomma, en 1653, chapelain des *rois nouveaux* de Tolède. Qu'on ne se méprenne pas à ce titre : la chapelle qui le porte, dans la cathédrale de Tolède, est une fondation de Henri de Transtamare, ce roi de *douce mémoire*, comme il est écrit sur son tombeau, dans cette chapelle même. Parmi les chapelains des rois nouveaux on trouve des noms de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de chanoines, de chevaliers des ordres militaires, de recteurs d'université. Calderon ne dérogeait donc pas en y ajoutant le sien. Il prit aussitôt possession de son bénéfice et s'établit à Tolède. Le roi n'avait peut-être pas compté qu'en récompensant ainsi d'anciens services, il allait se priver de ceux que le poëte pouvait encore lui rendre. Un chemin de fer n'avait pas encore à cette époque mis Tolède à quelques heures de Madrid. Dix-huit lieues d'une pareille route, c'était alors tout un voyage à faire. Il est probable que Calderon le faisait rarement. Le roi, pour le lui rendre plus facile, le nomma chapelain d'honneur dans son propre palais, tout en lui conservant son bénéfice de Tolède avec le privilége d'en toucher les

émoluments à Madrid. Il y ajoutait même une pension sur les revenus de la Sicile. Ceci se passait en 1663.

Mais quoi? Le poëte continuait donc à écrire pour le théâtre? Sans doute, et il ne croyait pas plus offenser Dieu, en le faisant, que Lope de Vega ne l'avait craint, en continuant à le faire, après être devenu non pas seulement prêtre, mais familier de l'inquisition. Il est à croire cependant que l'opinion devenait plus scrupuleuse à cet égard. Il existe, à la Bibliothèque nationale de Madrid, une lettre de Calderon au Patriarche des Indes, qui peut donner lieu à bien des commentaires. Le poëte ayant reçu l'ordre d'écrire, comme il le faisait tous les ans, les *autos* qui devaient être représentés à la Fête-Dieu, s'en excuse pour cette année. Tout à l'heure on verra pourquoi. Il n'a jamais vu dans la culture de la poésie qu'un ornement de l'âme et un exercice de l'esprit, et rien qui relève ou rabaisse le rang, d'ailleurs modeste, où il a plu à Dieu de le faire naître. Mais quoiqu'il ait toujours cultivé l'art des vers avec prédilection, cependant, depuis le jour où il a revêtu l'habit sacerdotal, il a pris cet art en dédain. « Et pour que j'y revinsse, dit-il, il fallut que le seigneur don Luis de Haro me le commandât de la part de Sa Majesté elle-même, à l'occasion des fêtes qui eurent lieu pour le retour à la santé de notre reine, que Dieu ait en sa sainte garde! et pour triompher de ma répugnance, il fallut que ce seigneur ne me dit pas moins que ces propres paroles : « Qui « vous a dit que le plus grand des prélats ne se ferait pas un « honneur de posséder un talent, un génie capable de dissiper « les soucis de Sa Majesté? » Ces paroles ont levé tous ses scrupules, et, à dater de ce moment, il a repris la plume, mais pour la consacrer uniquement aux fêtes du roi et à celles du Saint-Sacrement. Mais on a fait renaître ces scrupules. Quelqu'un qu'il ne nomme pas lui a représenté comme incompatibles le sacerdoce et la poésie; et quoiqu'il ait pour lui l'ordre du roi et le sentiment des prélats qui lui transmettent cet ordre, cependant, si convaincu qu'il soit, tant que le doute exprimé n'a pas été levé, il ne croit pas devoir passer outre. Vainement on essayera de faire une distinction entre les *autos* et tel autre exercice de sa muse, la question est une. Il s'agit de savoir, non s'il peut écrire telle ou telle chose coupable dans telle circonstance, innocente dans telle autre, il entend qu'on dise net-

tement si le culte de la poésie est en lui-même permis ou non. Ici nous voulons citer le texte même, car on y sent toute la dignité d'un vrai poëte, en même temps que le sentiment d'une conscience droite et fière :

« L'honnêteté du sujet et de l'emploi n'exclut pas l'indignité « de l'exercice; et tant qu'on ne m'aura pas donné l'exercice « pour digne, on ne me fera pas accepter comme digne l'usage « quelconque qui peut en être fait. Outre, seigneur, que de se « livrer à la pratique d'un art qui est bon en particulier, « qu'est-ce autre chose que de pratiquer un art qui, en général, « est mauvais? Qu'on dise s'il l'est, ou ne l'est pas. S'il est bon, « me voici tout prêt à servir le roi, à lui obéir le reste de ma « vie; mais, s'il ne l'est pas, ni Sa Majesté, ni Votre Seigneurie « Illustrissime ne peuvent trouver mauvais que, connaissant « mon erreur, je travaille à m'en corriger, et le Saint-Sacre- « ment lui-même y gagnera. Car ce qui est qualifié d'inconve- « nant pour un autel, ne saurait servir aux fêtes d'un autre. « Enfin, seigneur, permettez-moi d'être le premier exemple « d'un sujet qui a bien mérité en désobéissant, et réduisons « tout ce discours à deux mots, car il n'est pas juste que vous « négligiez pour moi des soins plus importants : ou ceci est « bien ou c'est mal. Si c'est bien qu'on ne m'oppose pas d'ob- « stacles, et si c'est mal qu'on ne me le commande pas. »

Ainsi posée, la question était d'avance résolue, et évidemment elle le fut sans ambages, puisque nous voyons Calderon continuer paisiblement son œuvre, j'allais dire son service; toutefois en se bornant, nous l'avons dit, à écrire pour les fêtes royales et pour celles du Saint-Sacrement. Mais de cette lettre, qui est un acte, il résulte clairement qu'il y avait dans le clergé déjà deux partis bien distincts, et nous en verrons une nouvelle preuve et le chemin que l'opposition au théâtre avait fait en quelques années, à l'occasion des honneurs rendus par l'Église même à la mémoire de Calderon.

La vivacité des paroles que nous venons de rapporter et l'importance que Calderon semble attacher à une décision de son supérieur, le Patriarche des Indes était le sien, comme chapelain d'honneur, nous feraient croire que ce n'était pas le premier venu qui avait cherché à inquiéter sa conscience; et que ceux-mêmes qui, en public, lui demandaient des *autos* et des comé-

dies, cherchaient peut-être à le retenir en secret. C'est le moment de dire en quels termes et par quels organes respectables, l'Église, d'autre part, donna son approbation à chaque volume de Calderon qui se publiait alors.

Voici comment s'exprimait, au nom du cardinal-archevêque de Tolède, son autre chef hiérarchique, en tête de la première édition de la première partie de ses comédies, le 28 novembre 1625, le Maître Josef de Valdivieso: « Il n'y en a aucune, dit-il, « qui ne renferme une grande doctrine morale pour la réforme « de la vie, beaucoup de bons avis contre les dangers de ce « monde, beaucoup d'utiles exemples pour la jeunesse, beaucoup « d'avertissements pour les imprudents, beaucoup de satires ingénieuses pour la distraction de l'esprit, etc. » Et en tête de la seconde partie, le 22 avril 1637, le même répétait les mêmes éloges et ajoutait, dans les mêmes termes, « qu'il n'y trouvait « rien de contraire à la vérité catholique de notre sainte reli« gion, ni de dangereux pour les mœurs. » Mais le Maître Valdivieso était, je crois, du métier.

En tête de la troisième partie, ce n'est plus lui, c'est un évêque qui, regardant le reste comme acquis, se contente de donner les plus magnifiques louanges à l'œuvre littéraire.

Dans toutes les parties qui suivent, de volume en volume, chaque théologien s'en réfère à l'approbation donnée par un célèbre trinitaire de Madrid, grand prédicateur en outre, Fray Manuel Guerra y Ribera. Nous avons recherché cette approbation, et nous n'avons pas été médiocrement étonné de voir le saint religieux, à l'exemple de l'évêque, insister particulièrement sur le mérite poétique, tant la question religieuse lui semblait désormais hors de cause. Le morceau est long, c'est une véritable page de critique; nous n'en citerons que le début.

« Les comédies sont de trois sortes: il y a aussi trois sortes « d'esprits. Pour les esprits médiocrement ouverts, elles sont « indifférentes; pour les intelligents elles sont bonnes, pour « les sots, elles peuvent être mauvaises. C'est sur la nature « même que se fonde cette distinction. Les esprits médiocre« ment ouverts sont, pour l'ordinaire, de ces génies doux qui « n'approfondissent pas beaucoup les choses, et qui n'expri« ment qu'à demi le suc de ce qu'ils voient et entendent. Ils « acceptent cette légère distraction des yeux et des oreilles,

« sans pénétrer plus avant dans le fond caché des objets.
« Pour ceux-ci donc la comédie est purement indifférente.

« Elle est bonne aux esprits délicats. Si c'est un saint que le « poëte met en scène, comme ils sont sensibles à la grâce de sa « poésie, le sujet les émeut et les attendrit. S'il est historique, « c'est un exemple qui les frappe; si c'est un sujet d'amour, et « qu'il ne soit pas rendu avec la pureté qu'ils y voudraient voir, « ils s'offensent. Chaque sujet a donc pour eux son utilité; pour « eux point de danger, et la raison en est que leur entende- « ment étant occupé à discerner les défauts ou les beautés, « leurs sens n'ont pas le loisir de se laisser égarer.

« C'est cette même raison qui fait que pour les sots la comé- « die peut être mauvaise; car n'ayant pas de facultés intel- « lectuelles à occuper, ils appliquent tous leurs sens à regarder, « et il est aisé que l'entendement se trouvant dépourvu de guide, « tel ou tel de leurs sens fasse fausse route. Je voudrais de tout « cœur qu'à ceux-là on pût fermer la porte. Car, bien que je « sache que l'éventualité du mal est éloignée, je crois celle du « bien moins voisine encore. »

Nous voilà un peu loin, convenons-en, des foudres de Bossuet, et nous ne le faisons remarquer que parce que le père Guerra, un moine, écrit ces choses là en Espagne, ce prétendu pays du fanatisme, tandis que c'était en France, cette patrie de la mesure en toutes choses, que Bossuet, un évêque et un génie, ne trouvait pas assez d'anathèmes contre la comédie, les poëtes dramatiques et les comédiens. Il est vrai qu'à la même époque, dans son admirable lettre à l'Académie, Fénelon, un autre évêque et un génie aussi, parlait de Molière, en toute aisance, et sans damner personne. Il y avait donc chez nous aussi, à la même époque, ce double courant que nous fait pressentir la lettre de Calderon au Patriarche des Indes.

De nouveau fixé à Madrid, Calderon continua à travailler pour le roi et pour l'Ayuntamiento, mais dans une mesure qu'expliquent à la fois le progrès des années et sa scrupuleuse fidélité à remplir ses devoirs d'une autre sorte. Il s'était fait recevoir dans la Congrégation des prêtres originaires de Madrid, placée sous l'invocation de saint Pierre, et trois ans plus tard il en devenait le chapelain-major : ce fut désormais sa famille. Il ne s'était jamais marié, et lorsqu'il mourut, c'est à

la congrégation de San-Pedro qu'il légua tous ses biens. Un dernier rejeton de la famille de Calderon vivait encore, il y a quelques années, et peut-être y vit-il encore, dans la petite ville de Mora, de la province de Tolède; on se souvient que l'invasion des Maures en avait chassé jadis les ancêtres du poëte.

Calderon mourut le 25 mai 1681, le dimanche de la Pentecôte. Sa dernière comédie fut : *Sort et devise de Léonide et de Marphise*, écrite en 1680, lorsqu'il avait plus de quatre-vingts ans. Mais, en réalité, ce ne fut pas son dernier ouvrage. Voici, en effet, ce qu'on lit dans une lettre du poëte et historien Solis : « Notre ami Calderon est mort et il a fini comme on dit que « finit le cygne, en chantant. Car, étant dans le danger même « de la maladie, il fit tout ce qu'il put pour terminer le second « *Auto* du jour du *Corpus*, qu'il acheva ensuite ou qu'acheva avec « lui don Melchor de Léon. C'est, assure-t-on, un des meilleurs « qu'il ait faits de sa vie. »

C'était mourir en poëte, et ajoutons en poëte chrétien. Quand on n'en aurait pas d'autres plus explicites encore, ce témoignage, répond d'avance à ce que dira, un an après sa mort, un de ses éditeurs, que, dans les derniers temps, les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus de porter sur ses comédies un jugement sérieux.

Dans ces derniers temps, il avait fait une chute dont il resta empêché pendant plusieurs semaines, et dont il ne paraît pas s'être relevé complétement. Au dire de tous, sa fin fut pleine de sérénité. Il rendit le dernier soupir dans les bras du meilleur ami de son âme, comme dit un autre de ses amis, don Mateo Lozano, comme lui chapelain d'honneur, et curé de la paroisse de San-Miguel, dont il fit un de ses exécuteurs testamentaires.

Il avait dicté son testament quatre ans auparavant. Par ce testament, il nommait, avons-nous dit, la congrégation de San-Pedro sa légataire universelle, à la seule condition qu'elle servirait la rente de tous ses biens, sa vie durant. à sa sœur doña Dorotea, religieuse dans le couvent de Santa-Clara, à Tolède. Doña Dorotea ne lui survécut qu'un an. Il avait eu deux frères, don Diego et don Jose, ce dernier mort longtemps avant lui, dès 1645.

Nous avons eu sous les yeux, en écrivant cette notice, deux portraits de Calderon. L'un des deux conservé à la Bibliothèque

nationale de Madrid et provenant du palais, mais qui n'est pas celui qui avait été placé sur son tombeau, et qui, un beau jour, faillit être volé : on arriva à temps pour arrêter le voleur; le second que nous avons consulté est attribué à Alonso Cano, ami de Calderon. L'un et l'autre représentent le poëte déjà avancé en âge, mais n'ayant encore rien perdu de la mâle beauté de ses traits. La gravité du visage encadré de cheveux blancs, et la croix rouge de Santiago brodée sur la poitrine, font penser moins à un poëte qu'à l'un de ces maîtres héroïques des ordres militaires qui ont vieilli à pourfendre les Maures. Mais ce front songeur, mais ce vif regard, mais ces lèvres qui vont s'ouvrir vous avertissent assez que, sous l'homme d'action, il y a ici le génie qui médite et conçoit son œuvre.

Rien dans la noble expression de ses traits ne dément le portrait moral que les contemporains nous ont laissé de ce grand homme. Calderon, suivant eux, était doué d'une humilité sincère, d'une rare modestie, d'une grande courtoisie naturelle. Ses relations était sûres, agréables et profitables à tous. Ses contemporains parlent de la douceur mélodieuse de sa voix; il ne s'en servait que pour rendre hommage au mérite, jamais pour attaquer la réputation d'autrui. Sa maison était le refuge des malheureux. Mais, simple dans toutes ses vertus, il donnait sans ostentation et sans bruit. « Le don, dit à ce pro- « pos, un de ses âmis, en deux vers charmants, doit venir si « lentement que celui à qui il arrive puisse à peine s'en aperce- « voir; » et il loue Calderon d'avoir eu l'heureux secret de donner d'une main silencieuse et *légère*.

La mort de ce grand homme excita des regrets universels et sa mémoire fut célébrée à l'envi, à Lisbonne, à Naples, à Milan et à Rome. Nous ne parlons ni de Madrid ni de l'Espagne, et il suffira de rappeler le long poëme de don Gaspar Agustin de Lara.

Calderon avait voulu que ses obsèques fussent simples. Il fallut bien obéir à cette volonté souveraine; mais si elles furent célébrées sans faste, le lendemain 26 mai, comment s'y fût-on pris pour empêcher qu'une foule immense, ayant à sa tête la Congrégation entière des prêtres de Madrid, accompagnât ses restes jusqu'à l'église de San-Salvador, où il fut enseveli? Le corps fut déposé dans un caveau construit sous une chapelle

de saint Joseph, située au bas de l'église, à la gauche de la porte principale, et qui appartenait à un chevalier de Calatrava, don Diego Ladron de Guevara, ami de Calderon et aussi l'un de ses exécuteurs testamentaires. Mais, le 2 juin suivant, la Congrégation des prêtres de Madrid, qui ne se crut pas obligée de compter avec la modestie de l'illustre défunt, célébra en son honneur, à San-Miguel, sa paroisse, un service où toute la noblesse tint à honneur de figurer, et l'église se trouva trop petite pour les assistants. Solis, dans la lettre que nous avons citée plus haut, aurait voulu que la noblesse elle-même prît l'initiative pour faire à Calderon des obsèques en quelque sorte nationales, et il regrette qu'elle en ait laissé l'honneur aux comédiens qui firent les invitations en leur nom, et eurent pour prédicateur le père Guerra, ce célèbre trinitaire dont nous avons parlé ailleurs. Solis est le seul qui nous ait transmis la mémoire de cet hommage solennel rendu à Calderon par ceux qui avaient dû à ses œuvres richesse et renommée.

Cependant la Congrégation, ne se croyant pas encore quitte envers le plus illustre de ses membres, lui fit élever à San-Salvador un tombeau de marbre surmonté de son portrait à l'huile. Sur ce tombeau fut gravée une épitaphe latine où le sentiment de l'humilité chrétienne se mêlait discrètement à l'éloge du grand poëte. Elle se terminait, en effet, par ces paroles : « Ne « te fie ni aux applaudissements des rois ni à ton génie. » Chaque année, à la même époque, une cérémonie funèbre devait réunir autour de cette tombe respectée la Congrégation entière.

Mais, ici, nous retrouvons encore cette sourde opposition dont nous parlions plus haut. Que l'inquisition, se fondant sur la nature des œuvres de Calderon, s'opposât à ce que, décoré du titre de Vénérable, d'autres honneurs fussent rendus, à Rome, à cette grande mémoire, on le comprend. Mais que l'Ordinaire, après avoir blâmé l'érection du tombeau et les dépenses faites pour l'épitaphe, fit, huit ans plus tard, supprimer l'anniversaire, on ne s'explique une telle sévérité que par les préventions qui commençaient à prendre crédit contre le théâtre. La licence de la scène ne devait pas tarder à justifier ces préventions.

Le temps, à son tour, parut vouloir se mettre du côté de ces juges trop sévères. San-Salvador tombait en ruines et faillit ensevelir sous ses décombres la précieuse relique qui lui avait

été confiée. En 1840, trois membres de la fabrique d'une autre église s'en émurent et vinrent au secours; leurs noms méritent d'être conservés : c'étaient don Joaquin Marraci y Soto, don Antonio de Iza Zamacola, et don Francisco Perez. Ils supplièrent la Congrégation des prêtres de Madrid, qui existait encore, comme elle existe encore aujourd'hui, de permettre que ces glorieux restes fussent transportés dans la chapelle du cimetière que leur paroisse possédait à la porte d'Atocha. La Congrégation y consentit, et avec son agrément et celui du comte del Asalto, descendant du poëte, l'exhumation eut lieu le 12 juin 1840, et l'humble cercueil qui contenait ces précieux restes, presque réduits en poussière, fut déposé dans l'église de San-Nicolas. Mais ce ne devait être qu'un dépôt provisoire, car, le 6 novembre 1837, une loi avait décidé que l'ancien couvent de San-Francisco el Grande serait converti en Panthéon national, et le 7 février 1841, un décret avait ordonné l'exécution de cette loi. Oubliée ou négligée depuis, comme la pensée d'une époque révolutionnaire, le nouveau gouvernement de l'Espagne vient de la remettre en vigueur. Nous n'avons pas à examiner ici si cette décision, très-louable pour l'avenir et en ce qui touche les grands hommes dont Madrid s'honore, ne paraît pas moins heureusement applicable au passé, et s'il convient de dépouiller les provinces des tombeaux de leurs plus glorieux enfants; nous nous bornons à constater le fait. Quant à Calderon, il appartenait à tous les titres au Panthéon projeté, et le 20 juin de l'année même où nous écrivons, au milieu d'une cérémonie qui pouvait être auguste, mais qui, par trop de côtés, a été théâtrale et païenne, Madrid a vu, pour la troisième fois, défiler devant lui, au milieu d'une foule d'autres, le cercueil du plus grand de ses poëtes dramatiques. Le char qui le portait venait le huitième et était placé sous la garde de don Patricio de la Escosura, qui, ainsi que Calderon, a porté l'épée et tenu la plume, et que l'Académie espagnole a délégué, il y a quelques années, pour surveiller une édition populaire du maître, qui se poursuit encore[1]. Cette fois non plus, la Congrégation des prêtres de Madrid n'avait pas voulu se séparer de celui qui, vivant, lui avait appartenu.

1. Par une pensée délicate, l'édition allemande de Calderon (Leipsick, 1827-1830. 4 vol. in-4°) avait été placée sur le char.

Diverses inscriptions signalent, à Madrid, les maisons où ont vécu, où sont morts Cervantes et Lope de Vega. A-t-on rendu le même honneur au dernier logis de Calderon ? Nous savons du moins qu'il a été pieusement et éloquemment réclamé par un écrivain distingué, l'un des doyens de la littérature espagnole contemporaine, don Ramon Mesonero Romanos. Quoi qu'il en soit, la dernière maison qu'habita le grand poëte est celle qui, dans les platerias, réunies maintenant à la Calle-Mayor, porte le nº 95 nouveau, ancien nº 4. Elle n'a qu'un balcon à chaque étage ; Calderon occupait le premier. Maison modeste, d'ailleurs, elle n'a que dix-sept pieds de façade, mais telle qu'un poëte les aime. Dieu veuille que, pendant que nous écrivons, celle-ci qui, dès 1860, menaçait ruine, n'ait pas achevé de tomber. De celle où s'éteignit Cervantes il ne reste aujourd'hui que la place, et c'est sur un édifice moderne qu'une inscription attire maintenant le regard du voyageur.

On trouvera peut-être que nous remplaçons ici par trop de détails sur ses restes mortels ceux que nous n'avons pu donner sur la vie même de Calderon. Revenons du moins à ses œuvres, ce vrai Panthéon de son génie, plus impérissable que celui de San-Francisco el Grande.

II

On ne saurait s'en prendre qu'à Calderon même, si ses œuvres nous sont arrivées défigurées. Jamais on ne put obtenir de lui qu'il les publiât lui-même, ou seulement qu'il aidât de sa mémoire et de ses avis ceux de ses amis qui, indignés de les voir devenir chaque jour la proie de l'ignorance ou de la cupidité, voulurent lui épargner le soin de surveiller leur impression. A ceux qui l'engageaient à les corriger, il répondait non sans une certaine brusquerie : — « Que ceux-là les corrigent, qui « prennent sur eux de les imprimer sans mon aveu. » Dans une lettre qui se trouve en tête de la quatrième partie de son théâtre, publiée en 1672, on trouve l'étrange confession qu'on va lire. Afin de complaire à un ami qui lui demande des livres pour charmer sa solitude, et en particulier des recueils de comédies où il y

en ait de sa façon, il a cherché à rassembler quelques-uns de ces volumes, et n'a pas vu sans peine qu'on lui ait attribué ce qui était à d'autres et qu'on ait falsifié ses propres ouvrages; à ce point que, pour économiser le papier, il arrive souvent que l'éditeur finit la Journée avec la page et la Comédie avec le cahier; puis il ajoute :

« Un ami me dit: Puisque le passé est sans remède, corrigez « du moins l'avenir. — Comment cela, lui demandai-je? Et il « me répondit: — En imprimant vous-mêmes vos comédies, « vous empêcherez qu'un autre ait l'impudence de le faire. — « Mais vous voyez, lui dis-je, que je ne les recherche pas pour « les envoyer à qui me les demande, mais pour les détruire. « Comment donc me conseillez-vous d'en augmenter le nombre? « A quoi il répliqua : — Il n'est guère possible qu'on les rattrape toutes, ni d'empêcher que le nombre s'en accroisse. « Sachez que, des dernières qui n'ont pas encore eu cette mauvaise fortune, il y a une personne qui en possède un volume « tout prêt pour l'impression, et pour ne pas vous faire de peine, « cette personne, qui sait vivre, m'a chargé de vous demander « votre permission. — Ne m'en parlez pas, lui dis-je, je ne la « donnerai jamais. — Tenez-vous donc pour averti, continua-« t-il, que la personne pour laquelle je vous demande cette « permission n'est pas la seule qui les possède, et que, faute à « elle de les imprimer à Madrid où, avec mon assistance, l'édi-« tion sera plus pure, d'autres les enverront à Sarragosse ou à « Séville, d'où elles reviendront aussi mal corrigées que les pre-« mières, et sans que nous puissions y remédier. Voyant alors « que ce qui avait commencé en prière, finissait en menace, et « en menace trop facile à mettre à exécution, et cédant, je ne « sais si ce fut à un mouvement d'acquiescement ou de dépit: — « Faites en ce que vous voudrez, lui dis-je, mais à la condi-« tion, si cela s'imprime, que la comédie de Lucanor sera du « nombre. Et ici arrive la preuve de ce que je disais tout à l'heure, « que même les miennes ne sont pas les miennes; car, pour peu « qu'on ait la curiosité de comparer cette pièce avec celle qui se « trouve dans la quinzième partie de mes œuvres, on verra que, « commençant par un petit nombre de vers qui sont, en effet, « de moi, elle continue avec ceux d'un autre. S'ils sont bons ou « mauvais, que l'on compare et que l'on juge. Il me prit au mot,

« et au bout de quelques jours, il me rapporta le volume im-
« primé. »

On a ici la mesure exacte du médiocre intérêt que mettait Calderon à la révision et à l'impression de ses comédies. On en a une preuve nouvelle dans une correspondance qu'il eut à se sujet avec le duc de Veragua, l'année même qui précéda celle de sa mort, et cette date rend plus précieux encore les renseignements qui s'y trouvent. Le descendant de Christophe Colomb était, en 1680, vice-roi et capitaine général de Valence. C'était, à ce qu'il paraît, et comme celui de ses héritiers que nous avons eu l'honneur de connaître nous-même, il y a quelques années, un homme d'instruction et d'esprit, et qui se piquait de goûts littéraires. Il aimait Calderon, et dans les loisirs de son gouvernement, il lui était venu la pensée de réunir toutes les comédies du poëte. On a vu, par ce qui précède, que ce n'était pas une entreprise facile. Précisément parce que le père lui-même se mettait peu en peine de pourvoir au sort de ses enfants, on ne se faisait aucun scrupule de lui en attribuer un grand nombre qui n'étaient pas de lui. Ce qu'il fallait donc avant tout au duc de Véragua, c'était une liste exacte des comédies que le poëte avouait pour siennes, et c'était d'abord cette liste qu'il lui demandait. Mais il n'eût pas été fâché d'obtenir mieux encore. Tout en causant, il reproche à son ami le peu de soin qu'il a pris de ses ouvrages. « Permettez-moi, lui dit-il, de vous chercher
« cher querelle, quand je vois que tout ce que vous avez reçu
« du monde en applaudissements, vous semblez vouloir le lui
« rendre en mépris. Si rigides que soient les préceptes de la
« philosophie, je ne trouve pas que le désabusement qu'elle
« conseille doive aller jusqu'à l'ingratitude.

« Comment se fait-il qu'étant la gloire de notre nation, vous
« le preniez si froidement, que vous en oubliez l'obligation où
« vous êtes de ne pas laisser s'aventurer l'honneur qui à tous
« les Espagnols revient de vos ouvrages, dans le hasard de les
« voir se perdre?

Calderon fit attendre sa réponse pendant un mois entier. Quand il reçut la lettre du vice-roi, il venait de faire la chute dont nous avons parlé, et dont les suites l'avaient mis dans l'impossibilité d'écrire. On voit d'ailleurs qu'il lui en coûte de se justifier sur les reproches du vice-roi. Il s'en prend de son dé-

couragement aux mauvais tours que lui ont joués les libraires et les imprimeurs. « Je reconnais mes pièces dans le titre, dit-il, « mais je ne les retrouve plus dans le texte. » Toutefois, pour complaire au duc, il dresse la liste qui lui est demandée et l'envoie à Valence. Cette liste se compose de cent douze comédies. On a donc le répertoire exact et à peu près complet du théâtre de Calderon. Sur ce nombre cent et une pièces seulement sont arrivées jusqu'à nous, les autres ont été perdues ; mais en revanche d'autres ont été retrouvées qui ont pu lui être attribuées avec apparence de raison. Aux premières on en a réuni quelques autres encore écrites en collaboration avec Belmonte, Montalvan, Moreto, Rojas, Mira de Mescua, Solis et Velez de Guevara. Cela fait un ensemble de cent dix-huit. Mais tous les chefs-d'œuvre étaient déjà dans la liste dressée pour le duc de Véragua.

Dans cette liste, au surplus, que nous venons de compléter en la rectifiant, ne se trouve pas toute l'œuvre dramatique de Calderon. La collection de ses *Autos sacramentales* tient dans cette œuvre une grande place. C'était aussi pour le presser d'achever l'impression des *autos* que le duc de Véragua écrivait au poëte, et celui-ci, moins indifférent sur cette partie de son répertoire que sur ses comédies, entrait plus volontiers dans la pensée de son ami; on eût dit que c'était pour lui affaire de conscience, et qu'il y sentait sa foi intéressée. Aussi, quoique cette collection de soixante-douze *autos*, commencée de son vivant et par lui, n'ait été achevée que bien des années après sa mort, c'est-à-dire en 1779, imprimée sur ses manuscrits, elle nous est venue exempte de la plupart des fautes qui déshonorent les comédies.

A cette liste manquaient aussi, cela va sans dire, les bluettes, les saynètes, les intermèdes. Calderon, si négligent de ses grandes compositions, n'avait garde de recueillir tout ce menu butin de l'abeille dramatique. Les plus graves ne regardaient pas comme au-dessous d'eux de s'exercer en ces genres secondaires, et Calderon avait laissé échapper comme les autres un grand nombre de ces lestes ébauches. On se demande comment il se fait que la Congrégation que Calderon avait nommée son héritière et don Juan Mateos Lozano, cet ami si cher, auquel il avait légué tous ses papiers, n'aient pas regardé comme un devoir de suppléer à la négligence du poëte, et d'élever à sa mémoire un

monument plus durable que le tombeau de San-Salvador, en préparant, dès le lendemain de sa mort, une édition exacte et épurée de tout ce qu'il avait reconnu pour sien. Avec quelques sacrifices on eût aisément sans doute rassemblé la plupart des manuscrits égarés. Plus tard, lorsque des admirateurs plus diligents, ou des amis moins dédaigneux de la gloire humaine que ceux qui avaient rédigé l'épitaphe, voulurent prendre ce soin, rien ne se retrouva dans les archives de la Congrégation. Où chercher aujourd'hui?

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ce théâtre qui, sous sa forme imparfaite, garde encore tant de grandeur et d'éclat et souvent même une si rare perfection, à en marquer le caractère général, et à signaler les divers ordres d'idées sous lesquels se groupent ses parties diverses.

Lorsqu'on prétend juger un poëte étranger, la première chose à faire, selon nous, c'est de se dépouiller, non pas seulement des préjugés naturels et étroits, mais de toutes les habitudes d'esprit de son propre pays. Il faut, nous ne dirons pas pour l'apprécier, mais simplement pour le comprendre, se replacer par une complète abstraction de l'intelligence, par un vigoureux élan de l'imagination, dans le milieu où il a vécu, au point de vue de ceux pour lesquels il a écrit, dans le courant d'idées, de passions et de mœurs auquel il s'est laissé emporter, au cœur même des croyances qui, souvent à son insu, ont donné l'initiation à sa pensée; en un mot on ne pénètrera bien un génie espagnol qu'en se faisant Espagnol soi-même, et s'il s'agit de Calderon, Espagnol du dix-septième siècle, catholique de son temps et sujet de Philippe IV. Et nous-mêmes, est-ce que pour bien goûter toute la saveur de Molière, de La Fontaine, de Racine, nous ne commençons pas par nous reporter, par un effort d'esprit presque involontaire, tant il nous est devenu naturel, au siècle de Louis XIV? Notre poésie à nous a tout à gagner à ce que nous demandons ici pour la complète intelligence de celle des autres nations. Mettez un Allemand, un Anglais, un Espagnol en présence des monuments les plus accomplis, mais par cela même les plus français de notre littérature, et s'il n'a mis de côté d'abord tout ce qui le rend si sensible au génie d'un Shakespeare, d'un Lope de Vega, d'un Goethe, ce qui fait

qu'il est de leur famille, essayez de lui faire comprendre cet accord intime et profond, cette harmonie merveilleuse entre le fond et la forme, entre la pensée et le style, entre le sentiment et la langue, entre la conception première et l'expression définitive qui constituent nos chefs-d'œuvre, et qui font que pour la troisième fois, depuis que le monde existe, l'esprit humain a retrouvé dans l'art la beauté idéale, accomplie, achevée. L'étranger que nous mettons ici en scène se laisse gagner du premier coup, nous n'en doutons pas, à la grandeur de Corneille, à l'originalité de Molière, comme tout le monde chez nous comprend Cervantes ou Milton. Mais, s'il rend un égal hommage à Racine et à La Fontaine, ne croyons-nous pas qu'il le fera un peu sur parole, et pour ne pas être accusé de manquer de finesse et d'étendue dans le goût? Pour peu qu'il veuille faire acte d'indépendance d'esprit, il dira à cet égard les choses les plus étranges, et s'il s'appelle Schlegel, il écrira sur les deux *Phèdres*, par exemple, la grecque et la française, cette impertinente dissertation qui scandalisa l'Allemagne elle-même, mais qui, venant d'un tel homme, est une démonstration éclatante de ce que nous osons avancer. Faisons-nous donc Espagnols pour comprendre Calderon.

Il avait dû hésiter un moment à rester lui-même un pur Espagnol. En présence de la réforme littéraire que la renaissance italienne avait fait prévaloir en Espagne, à une certaine époque, il avait dû être tenté par l'exemple de Garcilaso, de Luis de Leon, des Argensolas. Toutefois, le premier charme dissipé, il aima mieux être franchement de son pays. Le brillant étudiant de l'Université de Salamanque avait lu, on ne saurait en douter, Aristote et Horace. Lope de Vega, avant lui, les avait lus aussi; mais après avoir salué respectueusement les règles, il avait passé outre, forcé, disait-il, avec une hypocrite humilité, d'écrire pour un public ignorant et grossier. Ne nous laissons pas prendre à cette apparente candeur. En ceci, Lope de Vega, Calderon, Tirso, Moreto en avaient très-peu. S'ils parlaient des anciennes règles en se découvrant le front, c'était, nous le craignons, pour ne pas paraître en savoir moins que les érudits et les sages. Dans le fond, ils s'en souciaient très-peu, et sentaient que, tout en admirant les anciens, il y avait autre chose à faire pour les modernes. Espagnols et catholiques du

seizième et du dix-septième siècle, ils étaient trop fortement menés par les idées et les passions de leur temps pour tenter péniblement une œuvre alexandrine, et pour présenter à un peuple qui n'y eût rien compris, et dans une langue qui l'eût laissé froid, autre chose que ce que poëte et spectateurs avaient dans l'âme, dans le cœur et dans l'imagination. Lope de Vega l'avait dit, ouvertement, et comme lui, Calderon et les autres le firent.

Calderon peignit donc naturellement ce qu'il avait sous les yeux avec les idées, les sentiments et les croyances qui étaient en lui. Mais entendons-nous; à tout poëte il faut un idéal, même à celui qui s'inspire le plus directement du spectacle de son temps. Calderon trouva cet idéal dans le passé héroïque dont l'âge où il vivait était la continuation, mais la continuation affaiblie et pâlie. Il peignait les mœurs de ses contemporains, mais en leur rendant l'énergie qu'elles avaient eue dans l'âge précédent. Les croyances qu'il met en scène étaient encore celles de son époque; mais elles avaient eu, dans l'époque antérieure, un accent enflammé qu'il cherchait à retrouver. Les caractères avaient encore une trempe énergique et fière; il leur restitua la grandeur épique qu'ils commençaient à perdre sous des souverains de moindre taille que Charles-Quint et Philippe II. Devant ce lointain grandiose s'agitera je ne sais quoi de nouveau, qui aura encore le même éclat, mais avec une pointe d'ironie railleuse qui laisse entrevoir l'avénement de l'âge moderne; pour tout dire, en un mot, Sancho, un peu dégrossi, raffiné, et de paysan en passe de devenir bourgeois, commence à laisser dans la société qui se transforme une place moindre à don Quichotte. Mais ne voyait-on pas déjà quelque chose de cela dans cette odieuse suite que le prétendu Avellaneda essaya de donner à la première partie du livre de Cervantes? Le bon hidalgo qui, dans ce livre, est bien le plus héroïque, le plus adorable et quelquefois le plus sensé des fous, et dont on regrette que le temps soit passé pour ne plus revenir, n'est dans cette suite de contrebande qu'un pauvre insensé, grossier, irritant, ridicule. Le côté chevaleresque a complétement disparu dans le récit. Sancho, en revanche, est sur le premier plan et occupe toute la scène. Nous ne voulons pas dire que la seconde partie d'Avellaneda ait sur le roman de Cervantes l'avantage d'être plus vraie;

la société espagnole était loin, très-loin d'en être venue là. Si l'Espagne n'avait plus Charles-Quint ni Philippe II, elle avait Philippe IV. Si elle ne remportait plus de victoire de Lépante, Lépante était de la veille, et du jour au lendemain une nation ne passe pas de la poésie à la prose, et de l'épopée à l'histoire. Nous voulons marquer seulement le changement qui se faisait dans les mœurs et dans les caractères ; il était grand, mais Calderon, qui était trop bon observateur pour ne pas le voir, n'oubliait pas non plus qu'il écrivait pour des spectateurs dont les pères avaient connu don Juan d'Autriche, et il peignait le présent, les regards attachés sur ce passé plein de grandeur.

Les critiques espagnols rapportent à plusieurs groupes distincts les comédies de Calderon. Nous les suivrons dans ce classement, en faisant toutefois cette observation que, dans le libre système où elles sont écrites, toute classification est nécessairement un peu arbitraire, et qu'il arrive souvent que l'imprévu des situations et le génie hardi du poëte dérange les symétries de la logique. On se demande donc s'il ne serait pas d'une critique plus large de respecter la puissante unité de l'œuvre. Mais, d'autre part, est-ce la détruire que d'y reconnaître des sources d'inspirations diverses, que de montrer par combien de voies différentes le poëte arrive à un même but? Il suffira, pensons-nous, de réduire à un nombre raisonnable ces divisions trop multipliées.

La première serait celle des comédies mystiques où viendraient se placer, au premier rang, la *Dévotion à la croix*, que Ticknor apprécie peu sous ce rapport, le *Purgatoire de saint Patrick* auquel il rend plus de justice, et nous y ajouterions volontiers le *Magicien prodigieux*, où d'autres ont été plus frappés de l'idée philosophique que de la pensée religieuse, mais qui nous paraît appartenir de droit à ce premier groupe. On aurait droit de s'étonner si, dans le pays de sainte Thérèse, de Louis de Grenade, de Melon de Chayde et de tant d'autres, le mysticisme n'avait pas cherché aussi au théâtre son expansion naturelle. Avant Calderon lui-même, Tirso de Molina avait donné son *Damné pour manque de confiance*, œuvre étrange et sublime, qui avait préparé un public pour la *Dévotion à la croix*. Ce public devait d'ailleurs naître et se former de lui-même dans un pays et à une époque où les questions les plus hardies de la théologie

chrétienne ont longtemps préoccupé même les âmes ordinaires. Essayez chez nous de mettre sur la scène un bandit qui, au moment de frapper le dernier coup ou de s'emporter au dernier outrage, s'arrête devant une croix imprimée sur la poitrine de ses victimes, et qui, dans sa criminelle carrière, ne désespère jamais de la clémence divine, parce qu'il a gardé pour la croix le respect de son premier âge. En Espagne cela paraissait tout simple, du vivant de Calderon, et peut-être en serait-il encore ainsi, s'il se rencontrait quelque grand acteur capable de jouer ce singulier personnage d'Eusebio.

Rien ne prouve mieux combien les drames de ce genre allaient au génie, ou plutôt à l'âme de l'Espagne, que la passion qu'elle a longtemps gardée pour les *Autos sacramentales*. Quoique ces allégories sacrées et dialoguées forment une œuvre à part dans l'œuvre de Calderon, et une œuvre considérable, nous croyons devoir les rattacher ici au groupe des inspirations mystiques : mystiques, les *autos* le sont au premier chef. Rien non plus ne prouve davantage combien cette source était naturellement ouverte dans le génie et dans l'âme de Calderon que le grand nombre d'*autos* qu'il a écrits, et le soin que, par exception, il apporta à leur publication. Ce n'était pas, remarquez-le bien, un prince, catholique raffiné, ou quelque grand seigneur touché de dévotion sincère qui se donnait le spectacle et le régal de ces représentations toutes chrétiennes; c'était une fête que l'ayuntamiento offrait sur la voie publique à son peuple; c'était Madrid, c'était Tolède, c'était Séville, c'était Grenade qui, chaque année, chargeaient un poëte en renom d'écrire quelqu'une de ces profondes et pieuses allégories qui se produisaient, le jour du Saint-Sacrement, et tout le mois où tombait cette fête, sur des tréteaux dressés dans la rue, devant la porte des principales autorités. Madrid, pour sa part, en commandait quatre. Calderon, de bonne heure, fut chargé de l'un, et peu à peu, on n'en voulut plus que de lui. Il en fit cent, dont soixante-douze environ ont été recueillis, et dans ce genre que nous trouverions froid, Calderon, au dire de tous les critiques de son pays, a fait preuve d'une fertilité d'invention, d'une souplesse de talent, d'une hardiesse théologique dont pouvait seul être capable celui qui a écrit la *Dévotion à la Croix*. Ajoutons enfin que c'était vingt ans avant de se faire prêtre qu'il

écrivait ce drame religieux, et qu'il commençait la série de ces *autos* dont il murmurait encore des vers, on l'a vu, dans les angoisses de l'agonie.

Ayant admis dans le premier groupe le *Magicien prodigieux*, nous ne voyons plus que *la Vie est un songe* à placer dans le second, celui des comédies philosophiques; mais l'œuvre est bien de taille à former, à elle seule, toute une division. Nous ne répondrions pas pourtant que la signification abstraite de ce grand drame en ait jamais fait le succès au théâtre; il y est plutôt dû à la beauté du caractère principal, à l'intérêt des situations et au charme poétique des détails. Mais, parmi les lettrés, l'idée philosophique de *la Vie est un songe*, bien ou mal comprise, a surtout maintenu ce drame en haute estime[1].

Nous ne voyons pas pourquoi on séparerait les comédies historiques des comédies héroïques, des tragédies proprement dites ou des tragi-comédies. Il nous semble que c'est tout un. Que les principaux personnages appartiennent à l'histoire ou relèvent exclusivement de la fantaisie du poëte, ce sont toujours les mêmes passions qui les animent, et dans le cercle où ils s'agitent l'élément comique tient rarement moins de place. Il nous paraît donc difficile de distinguer entre les nombreuses comédies que nous pourrions énumérer ici; il est rare que par quelque côté ou par tel ou tel personnage, elles ne tiennent pas à l'histoire. *L'Alcade de Zalamea*, par exemple, et nous n'en citerons pas d'autres, cette pièce que l'on range en Espagne parmi les tragi-comédies et que Calderon avait peut-être lui-même qualifiée ainsi, se trouve traversée par Philippe II et par Lope de Figueroa, deux figures historiques, s'il en fût. Rien ne démontre mieux combien ces divisions sont arbitraires.

Un dernier groupe, et qui méritait assurément d'être mis à part dans l'œuvre de Calderon, c'est celui des comédies qui, en Espagne, ont longtemps été appelées de *cape et d'épée*. La société moyenne, à cette époque, portait l'épée et le manteau, et ce titre fut naturellement donné aux comédies dont les personnages étaient empruntés à cette société moyenne, en portaient le costume, comme ils en avaient les mœurs, les idées, les

1. Ici comme avant, et plus loin encore, nous n'analysons aucune des pièces que nous énumérons, les meilleures appartenant à notre recueil, où elles seront précédées de notices.

passions. La comédie de cape et d'épée était connue avant Calderon, et on ne serait nullement en peine pour en trouver chez ses devanciers des types excellents. Ce genre existait avant lui, mais il se le rendit propre. Les qualités originales de son talent l'y préparaient admirablement; car, doué moins d'invention, quoiqu'il en eût beaucoup, que d'une rare fécondité de combinaisons et d'un art merveilleux pour amener, embrouiller, serrer et dénouer une intrigue, s'il y avait un genre qui demandât l'étude approfondie des caractères et l'analyse du cœur humain, mais surtout l'intérêt des situations et l'émotion qui naît des péripéties et des surprises de l'action, c'est dans ce genre que Calderon devait se déployer tout entier et mettre le mieux en lumière toutes les ressources de sa prodigieuse imagination. La comédie de cape et d'épée est, à proprement parler, et surtout dans Calderon, la comédie même, mais dans son expression la plus large, et si elle descend jusqu'aux détails les plus familiers de la vie ordinaire, s'élevant parfois jusqu'au dernier effort, jusqu'au plus sublime élan de la passion, et touchant par bien des côtés encore aux premiers groupes dont nous avons parlé. Il se donne là autant de coups d'épée que dans les comédies héroïques ou tragi-comiques, seulement il est plus rare qu'on en meure; il s'y jette des cris de passion aussi retentissants, mais qui n'aboutissent pas de toute nécessité au dénoûment sanglant du *Médecin de son honneur* ou de telle autre tragédie domestique. Calderon a écrit dans ce genre un grand tiers de ses chefs-d'œuvre; on n'en citera que les plus populaires : ***Maison à deux portes***, ***Quelle est la plus grande perfection?*** les ***Engagements du hasard***, l'***Esprit Follet***, ***Méfiez-vous de l'eau qui dort***, ***On ne badine pas avec l'amour***, ***Matinées d'avril et de mai***, le ***pire n'est pas toujours le certain***, ***Rien de tel que de se taire***, le ***Secret à haute voix***. Nous ne séparons pas de ce groupe une sous-division où les critiques espagnols réunissent celles de ces comédies dont les personnages appartiennent à la cour, et qu'ils appellent pour cela ***palaciegas***. Que ces personnages d'une catégorie particulière portent le manteau et l'épée à la cour au lieu de les porter à la ville, ils s'agitent dans un même milieu moral, et littérairement parlant, le genre est le même. Enfin, si dans plusieurs de ses comédies, Calderon s'est montré plus hardi et plus

grand, c'est dans celles-ci qu'il a donné de son immense génie la mesure la plus complète. Il y est sans rival; il y développe un art si consommé, il se jette dans tous les hasards de l'action la plus confuse avec une si charmante témérité, il s'y démène avec tant d'aisance, et, comme un hardi plongeur, il reparaît sur la surface de l'eau avec tant de grâce et par où on l'attend le moins, qu'il était devenu proverbial de dire de ces aventures où le hasard vous jette, mais d'où on se tire avec une audace que le bonheur justifie : *Lances de Calderon*.

Quelques-uns ont fait une place à part, dans cette œuvre si variée, aux comédies empruntées à la mythologie, à la chevalerie, à la magie même. Mais en laissant de côté ce qui est de circonstance dans ces pièces, c'est-à-dire la part des machines, de la musique et de la mise en scène, dans le reste l'action reprend tout l'entrain du drame, et sous le rapport dramatique, chacune d'elles peut être revendiquée par l'un ou l'autre des groupes indiqués. Calderon, comme notre Molière, après avoir donné de son esprit ce qu'il en fallait pour animer d'un souffle de poésie légère la partie matérielle et passagère de ces créations d'aventure, en gardait la meilleure part pour un certain côté personnel et dramatique où il se retrouve souvent tout entier.

Avons-nous bien tout dit? Non, pas encore : de Calderon, comme de Molière dont nous parlions tout à l'heure, rien ne doit être perdu; et l'auteur de la *Vie est un songe* et du *Médecin de son honneur* s'étant donné la peine d'écrire des saynètes, des intermèdes, des *Jacaras*, il faut bien savoir ce que c'était que ces improvisations familières où se jouait assez souvent ce grave génie. C'est d'ailleurs un coin à décrire dans ce vaste domaine de la littérature dramatique en Espagne. En Espagne, l'art ne déroge pas. Chez nous, il se gourme volontiers, et vous trouverez peut-être encore des gens pour ne pas pardonner à Racine d'avoir écrit les *Plaideurs* entre *Andromaque* et *Britannicus*. Les *Plaideurs!* il s'agit bien ici d'autre chose. Que dirait-on, si l'auteur d'*Athalie* eût écrit une saynète ou un intermède?

Il n'est pas rare, dans le pays de Calderon, de voir un acteur, qui vous a donné des frissons de terreur dans un drame, reparaître, un quart d'heure après, dans une farce, appelons les

choses par leur nom. C'est tout simple; outre qu'en Espagne tout est dans tout, et que le familier y touche au sublime, un directeur est d'ordinaire le premier acteur de sa compagnie; et comme cette compagnie il la promène de Madrid aux provinces, et d'un chef-lieu de province dans une ville de second, de troisième, de quatrième ordre, il lui faut souvent payer lui-même de sa personne et compter avec toute espèce de public. Nous nous garderons bien assurément de faire ici une allusion quelconque au roman comique, mais on s'en souvient un peu malgré soi.

Quelque chose de cette nécessité journalière qui tenait, qui tient encore l'acteur sous le joug, atteignait alors l'auteur lui-même, et Calderon dut s'y soumettre, comme l'avaient fait avant lui Lope de Vega et les autres. C'est ainsi qu'il avait écrit une centaine de saynètes dont aucun ne s'est retrouvé. Il dut se donner, pour les sauver de l'oubli, moins de peine encore qu'il n'en avait pris pour ses œuvres plus sérieuses. Il faut le regretter, car, dans ces légères esquisses de la comédie familière, il avait dû répandre à pleines mains ces vives et heureuses saillies qui ailleurs demandent grâce pour ses *graciosos*. Ce qui reste de ses intermèdes et de ses *Jacaras* peut, au besoin, en donner une idée. Ce sont des scènes à peine indiquées; mais, dans le nombre, il y en a deux ou trois où a passé le sourire de la muse, et à travers l'état d'imperfection où elles nous sont parvenues, on reconnaît encore je ne sais quelle rapide et vigoureuse empreinte d'une main maîtresse. Dans la bluette, entr'autres, qui a pour titre les *Jacaras*, il y a quelque chose de plus que la fantaisie d'un grand esprit en débauche.

Il ne faut rien perdre d'un tel homme. Outre ce livre sur l'entrée à Madrid de la reine Marie Anne, et ce poëme du Déluge dont parle Montalvan, Calderon avait encore écrit, suivant le témoignage de Vera Tasis, un traité où il défendait la noblesse de la peinture, un autre où il faisait l'apologie de la comédie, un assez grand nombre de poésies diverses dont nous avons signalé quelques-unes et un vaste poëme en octaves sur les quatre fins dernières. Il en avait communiqué déjà trois cents à don Gaspard Augustin de Lara qui les qualifie d'inimitables, et lorsqu'il les lut à ses amis, il lui en restait encore une centaine à écrire. Que seront devenus tant de précieux ouvrages?

Essayons du moins d'en retrouver l'auteur et de l'apprécier dans son vrai domaine; mais auparavant commençons par mettre de côté une idée qui a pu venir au lecteur, comme elle nous était venue à nous-même, à première vue. La querelle qui s'est élevée en France et en Espagne et qui dure encore, sur la question de savoir si Corneille s'est inspiré de l'*Héraclius* de Calderon, a pu accoutumer les esprits à rapprocher ces deux noms. Ils ont vécu à la même époque; Corneille était né en 1606, étant mort en 1684; tous deux se sont appelés Pierre. Autour de ces deux graves figures flotte je ne sais quelle auréole de gravité suprême. On peut dire encore, que de fois on l'a dit, que, dans sa grandeur un peu emphatique, Corneille est plutôt espagnol que romain; mais hors de là, dans la physionomie comme dans l'œuvre, tout n'est plus que contrastes.

Quand Corneille arriva, à part quelques heureux essais, tout était à faire, et il fit tout, ne laissant à Racine que le soin d'ajouter la perfection et l'harmonie là où d'une main prodigue, mais inexpérimentée, il avait, comme au hasard, jeté toutes les beautés au milieu de tous les défauts. Corneille a la grandeur inégale d'un initiateur qui ignore en partie sa puissance créatrice. Calderon, au contraire, venu après Lope de Vega et Tirso, trouvait tout inventé, le fond et la forme, et dans ce vaste champ où toutes les routes étaient tracées et tous les sillons ouverts, il n'avait plus qu'à semer pour récolter : ses moissons furent magnifiques.

Mais ce qu'il y a encore de commun entre les deux poëtes, c'est ce respect des contemporains et même des rivaux, si l'un ou l'autre en avait eu. On se souvient de ce beau et noble passage du Saint Genest, où l'acteur qui n'est pas encore un saint, interrogé par l'empereur qui lui demande si quelque nouveau génie illustre la scène en ce moment, répond par ce magnifique éloge de Corneille dont le spectateur pardonne si aisément à Rotrou la rare et touchante invraisemblance.

Ne serait on pas tenté de croire que Rotrou, qui lisait beaucoup les maîtres espagnols et les traduisait volontiers, s'est souvenu de ce passage d'une comédie de Moreto? Mais Rotrou n'avait besoin de recevoir de personne l'inspiration d'une pensée généreuse.

« DON PEDRO. — Et qu'y a-t-il de nouveau, à Madrid en « fait de comédie?

« DON MANUEL. — On en sert fort peu, excepté de loin en loin « quelqu'une d'un poëte qui, par ordre supérieur, écrit pour le « palais, mais avec un tel art, une telle nouveauté qu'il semble « se surpasser lui-même.

« DON PEDRO. — Celui-là, c'est Calderon.

« DON MANUEL. — Sans doute. Il n'y a que son génie pour « exciter ainsi l'admiration de tous ceux qui ont bu aux sources « sacrées. »

A l'époque où Lope de Vega s'empara de la scène espagnole avec cette toute puissante audace qui fit reculer Cervantes lui-même, lequel cependant y était entré d'un pas assez hardi, deux chemins s'ouvraient devant lui, celui de l'antiquité classique et celui de l'originalité nationale: le premier un peu étroit, mais lumineux et attrayant, ouvert par la renaissance dont quelques heureux génies avaient rapporté d'Italie en Espagne le goût délicat et les fines élégances; l'autre, hardi, raboteux, inégal, pittoresque, rempli de fondrières, mais le vrai chemin du génie espagnol. Lope de Vega avait reçu de la nature un talent assez souple, une imagination assez facile, un goût assez ouvert aux conseils de la tradition, pour réussir dans le premier, s'il eût voulu y entrer, et peut-être l'Espagne l'y eût-elle suivi. Mais les secrets instincts de son tempérament et de son génie le poussaient dans l'autre et il s'y jeta résolûment, tout en gardant l'air, toute sa vie, d'obéir malgré lui au goût dépravé de ses compatriotes et de son temps. Il n'eut qu'à suivre sa pente naturelle pour s'établir sans effort sur ce vaste domaine sans limites précises et dont il occupa successivement avec plus ou moins de bonheur les monts et les vallées. Ceux qui vinrent après lui ne purent que cultiver mieux ou autrement, mais le champ était défriché. En d'autres termes et pour quitter la métaphore, on pourra trouver des combinaisons plus savantes, étudier plus à fond les caractères, apporter une vérité plus complète dans la peinture des mœurs, un art plus délicat dans l'analyse des sentiments et des passions, dans le style enfin plus de perfection et de goût; mais on ne sortira plus du cercle tracé par Lope de Vega, et si dans ce cercle un de ses successeurs se montre plus grand, ce

sera sans l'élargir et sans reculer ses bornes : c'est là l'immortelle gloire de Lope de Vega.

Celle de Calderon sera d'avoir laissé des modèles plus accomplis de l'art dramatique, et sans rien changer au système et à la forme, de les avoir justifiés et consacrés, si on peut parler ainsi, par des chefs-d'œuvre.

Pendant les dernières années de Lope de Vega, quoique celui-ci ne produisît plus guère de ces œuvres hâtives mais grandes qui avaient passionné la foule, et que Calderon eût déjà enfanté qnelques-unes de ses meilleures pièces, sa gloire nouvelle se perdait, pour ainsi dire, dans le rayonnement de celle de Lope de Véga. Le jour où Lope mourut, le nom de Calderon grandit tout-à-coup, et quand on s'aperçut que Lope était remplacé, on fut en même temps tout surpris de voir qu'il était dépassé; et comme la foule ne s'arrête jamais à mi-chemin, de l'admiration sans bornes pour l'enchanteur disparu elle passa vite à l'indifférence et même à l'oubli. Cet enthousiasme de tant d'années s'était comme épuisé dans ces magnifiques funérailles qui réunirent une ville entière autour du convoi d'un simple poëte. Le lendemain ce peuple ne savait plus que le nom de son successeur.

On s'est demandé pourquoi doué d'un génie penseur, et né avec le sentiment d'un art plus réfléchi, Calderon n'avait pas rompu en visière avec le système de son devancier. Mais ce qui eût été possible à Lope de Vega, quarante ans plus tôt, et quand tout était à créer ou peu s'en faut, ne l'était plus quand tout avait été essayé avec plus ou moins de bonheur, mais avec une impétuosité qui avait emporté toutes les digues, aux applaudissement de tous ou de presque tous. Une seule chose restait à oser et Calderon l'osa : ce fut de donner des rivages à cette mer débordée, de purifier ses eaux du limon qui la souillait, de les rendre enfin assez limpides pour réfléchir le ciel parfois orageux, mais plus souvent éclatant et pur de l'Espagne. Sous cette forme plus contenue, sans être au fond moins libre, le drame espagnol resta plus que jamais national, c'est-à-dire chevaleresque, passionné, catholique et romanesque.

Calderon l'a fait large et puissant comme la vie elle-même: tous les types humains s'y rencontrent et s'y dessinent avec un relief énergique, toutes les passions y luttent d'emportement et

d'audace; le sentiment de l'honneur y est devenu lui-même une passion, la plus ardente de toutes, et d'où il semble que les autres dérivent; la jalousie surtout en découle et avec une telle force que l'amour lui-même n'y tient plus que la seconde place. Comparez, sous ce rapport, *Othello* au *Médecin de son honneur*: ce sont deux mondes tout différents. Dans le premier, c'est la jalousie qui étouffe Desdemona; dans le second, c'est l'honneur qui saigne froidement doña Mencia. Cette passion héroïque, qui fait le sujet de certaines comédies de Calderon, est le fond même d'un grand nombre d'autres; elle est partout, pour ainsi dire, éclairant d'un reflet sombre les passions bruyantes qui s'agitent sur le premier plan; elle donne à la plupart des personnages je ne sais quoi d'austère qui du visage d'airain de l'homme passe, pour l'attrister, sur le front charmant de la femme et lui ôte une partie de ce charme. La femme, dans Lope de Vega, est héroïque au besoin, mais elle garde toujours la grâce de la femme. « Aussi altière avec son « amant, dit Patricio de la Escosura, qu'elle a de soumission « pour son père ou de déférence pour son frère; intrépide jus- « qu'au moment où son bonheur est en question; discrète et « retenue dans la conversation, pleine d'astuce dans les situa- « tions délicates et ne perdant pied que quand la jalousie « l'emporte; abusant sans cesse du sarcasme lorsqu'elle se « trouve en face d'une rivale supposée, et même quand l'amour « la domine; plus spirituelle et hardie que tendre et docile, la « femme de Calderon, si elle étonne davantage, intéresse « moins que celle de Lope de Vega; mais si elle n'atteint pas au « sentiment d'élévation morale qu'elle a dans Alarcon, jamais « en revanche elle n'arrive à la liberté d'allures qu'elle prend « dans Tirso de Molina. »

C'est la femme qui, en général, donne la mesure de la moralité d'un théâtre. On ne saurait donc conclure de tout ce qui précède que celui de Calderon soit immoral. Quelques-uns cependant l'ont accusé de l'être, mais la majorité des critiques a aussitôt protesté, et tout dernièrement encore don Juan Eugenio Hartzenbusch l'a fait avec une autorité souveraine. Les moralistes ont toujours été trop portés à confondre une libre et exacte peinture des mœurs avec une sympathie coupable pour ces mœurs, lorsqu'elles sont corrompues.

Il semble, au contraire, que cette incessante préoccupation du sentiment de l'honneur, même quand il n'est que le point d'honneur, jetée au milieu de ces libres peintures de la vie, en est comme le correctif et le châtiment sans cesse menaçant. D'autre part, il en résulte peut-être un peu de monotonie dans l'action, et c'est aussi un défaut dont on a accusé Calderon, et qui a fait dire avec une apparence de raison qu'il avait moins d'invention première que de ressources pour l'exécution.

Il en a d'infinies dans le style. C'est un des brillants côtés de son génie, et il faut que chez lui ce don du style ait été prodigieux pour qu'il ait résisté à toutes les altérations dont nous avons parlé. Il n'a pas le naturel facile et la fluidité de Lope de Vega; il n'a pas non plus la perfection et le tour ingénieux de Moreto, ou le goût délicat et la pureté presque classique d'Alarcon; mais il a souvent ces qualités mêmes à un haut degré, et il y ajoute une ampleur, un éclat, une élévation qui font qu'Alberto Lista a pu, sans quitter le théâtre et chercher ses preuves ailleurs, écrire un long et curieux travail sur Calderon poëte lyrique. Ce serait peut-être l'indication d'un défaut grave, si Calderon n'était en même temps le plus dramatique des poëtes de sa nation. Il est difficile que le drame espagnol, tel que Calderon l'avait reçu des mains de Lope de Vega et l'a continué, ne tourne pas quelquefois au lyrisme, et le public, en Espagne, ne hait pas ces brusques sorties dans l'idéal; mais, même en Espagne, on est d'avis qu'elles doivent être rares et courtes. Cette mesure a quelquefois manqué à Calderon, et on a pu lui reprocher, ayant souvent et avec grâce raillé le gongorisme, de ne pas s'en être assez défendu lui-même. Mais c'est ici le cas de se souvenir de quelle manière ont été imprimées les comédies de Calderon. Un éditeur prétentieux, trouvant son auteur trop simple, aura pu croire qu'il lui rendait service en y glissant çà et là quelques-unes des beautés équivoques si fort admirées alors. Mais toute la faute n'en est pas aux éditeurs qui croyaient bien faire et qui imprimaient le plus souvent sur des textes défigurés; le premier coupable, nous l'avons trop dit, c'est Calderon lui-même.

On eût voulu du moins qu'il fît un pas de plus dans l'épuration du théâtre et qu'il eût eu le courage d'en bannir le *gracioso*. Nous qui avons quelque peine à supporter, dans la comédie

même, la liberté des valets et des soubrettes de Molière, nous ne nous ferons jamais à ce personnage irritant qui, d'un bout à l'autre du théâtre espagnol, jette ses lazzis à tort et à travers, et produit son impertinente personne au milieu des situations les plus saisissantes et souvent à l'endroit le plus pathétique. Il est impossible que le mâle et sévère génie de Calderon n'ait pas été frappé comme nous des inconvénients de ce personnage. Mais c'était là sans doute un des points où il croyait devoir plier sa noble tête sous les fourches caudines de la multitude. La licence était, là surtout, la conséquence et la rançon de la liberté; et puis, ne pourrait-on se demander tout bas si ce qui plaisait si fort à la foule ne rencontrait pas une secrète sympathie chez le poëte lui-même? Il y voyait peut-être la nécessaire réclamation du bon sens contre les élans généreux, mais désordonnés, de l'âme, contre les emportements de l'imagination. C'est, a dit un critique avec une justesse peut-être trop hardie, le chœur antique introduit dans la comédie moderne; nous dirions nous, pour ne pas sortir de l'Espagne, c'est Sancho à côté de don Quichotte. Qu'est-ce autre chose d'ailleurs que le *gracioso* de la comédie, sinon ce fou, ce nain que l'on rencontre partout, auprès de tous les souverains de cette époque? Calderon eût éprouvé quelque scrupule à trouver déplacé dans le monde de son théâtre ce qu'il heurtait, à chaque pas, dans les palais de Philippe IV. Mais ce que pouvait faire Calderon, et il l'a fait le plus souvent, c'est de lier autant que possible le gracioso à l'action; c'est d'en faire, au lieu d'un bouffon qui lance ses lazzis à la partie infime du public, comme pour se moquer de celui qui prend intérêt à la pièce, un observateur malin, en même temps qu'un serviteur fidèle et discret, qui mêle à son dévouement une pointe d'ironie railleuse, en un mot le conseiller indirect d'un maître qui le jetterait sans doute à la porte s'il lui parlait un langage plus sérieux.

Résumons-nous en quelques lignes. Calderon est, dans le théâtre espagnol, la plus haute, la plus éclatante, la plus parfaite personnification de l'Espagne. Si ses personnages sont rarement, on le lui a assez reproché, des types moraux ou des portraits historiques, ce sont toujours des types espagnols. Le roi,

le héros, le magistrat, le prêtre, la dame, le gentilhomme, le soldat, la soubrette, l'aventurier, le bandit, le rufian, tout ce qui vit en Espagne, dans le palais, sous le toit paternel, au couvent, sous la tente; tout ce qui, en Espagne, court la rue ou les grands chemins; tout ce qui y guette le passant du haut d'un balcon, ou l'attend derrière le grillage d'une fenêtre basse revit, dans cette œuvre grandiose, d'une vie énergique et propre, tout y croit en Dieu, au Dieu de l'Évangile et du Calvaire, à l'amour, à l'honneur, au droit de l'épée. Quoique pris au cœur de l'humanité, ces personnages ont rarement cette allure personnelle et propre qui fait, comme dans Molière ou Shakespeare, qu'on reconnaît au passage et qu'on appelle de leur nom des êtres qui n'ont pas vécu. Espagnols d'abord, *Españoles sobre todo*, Espagne est leur nom; mais c'est, avons-nous dit, le cœur de l'humanité qui bat en eux, et c'est par là que Calderon, poëte éminemment national, en Espagne, est, par tout pays, un grand poëte.

Sanlucar de Barrameda. Août 1869.

LA DÉVOTION

A LA CROIX

(LA DEVOCION DE LA CRUZ)

Écrit probablement avant 1620, imprimé en 1634.

NOTICE

SUR

LA DÉVOTION A LA CROIX

Ce drame, imprimé seulement en 1634, quoique l'approbation remonte à l'année précédente, parut d'abord sous le nom de Lope de Vega, et avec ce titre : *La Cruz en la sepultura*. Mais Calderon lui rend son vrai titre en le déclarant sien sur la liste qu'il fait de ses ouvrages, à la demande du duc de Veragua. Quoi qu'il en soit, il doit être de beaucoup antérieur à l'époque où il paraît avoir été publié pour la première fois. Est-ce à dire qu'il faille le dater de Salamanque et de l'époque où l'auteur n'était encore qu'un écolier? Don Patricio de la Escosura est de cet avis, mais il ne l'appuie sur aucune raison directe. Sans doute, cette exaltation dans le sentiment religieux est bien de la jeunesse, comme toutes les nobles passions; mais cette considération suffit-elle pour que l'on attribue à un jeune homme de moins de dix-neuf ans, toute preuve d'ailleurs absente, une œuvre de cette portée et où déjà se manifestent tant de qualités éclatantes? Non : croyons plutôt qu'elle est de l'époque où Calderon guerroyait en Italie. L'action, en effet, se passe en Italie, et tous les personnages sont Italiens. Ce n'est pas pour nous une raison d'imaginer que le poëte, effrayé lui-même de la hardiesse de la pensée sur laquelle est fondé son drame, a voulu en atténuer la témérité en le reculant dans une sorte de lointain. Nous sommes persuadé, au contraire, que cette croyance lui aura paru la plus naturelle du monde; elle était partagée par tous ses contemporains. Il aura entendu raconter, à Milan ou ailleurs, la légende d'Eusebio, ou il l'aura lue dans un de ces recueils de nouvelles où Shakespeare avait déjà puisé Othello, Romeo et Juliette et Shylock.

Quant à l'idée catholique du sujet, Ticknor s'y méprend complétement, quand il écrit que le bandit est sauvé, malgré tous ses crimes, parce qu'il a toujours gardé un respect *extérieur* pour tout ce qui a la forme d'une croix. Oui, sans doute, les catholiques ont une vénération profonde pour la croix, mais uniquement parce que sur la croix ils voient toujours le crucifié. Calderon lui-même exprime admirablement cette pensée, lorsqu'il fait dire à la première victime qui tombe sous les coups d'Eusebio : « Ne me tuez pas, au nom de cette croix, sur laquelle « le Christ est mort. » Schlegel ne s'y trompe pas, quand il dit de la *Dévotion à la croix* que c'est une des pièces qui font de Calderon le grand et divin maître de l'art dramatique chrétien. Il fit mieux, il traduisit le drame, et l'Allemagne de son temps en jugea comme lui.

Mais, dans la *Dévotion à la croix*, il y a autre chose encore que cette question du respect des catholiques, je ne dis pas de leur culte, remarquez-le bien, pour les signes extérieurs et matériels de la piété. Il y a une doctrine que la philosophie humaine pourrait être en peine d'expliquer, mais que le catholicisme accepte pleinement et qui a sa base dans l'idée qu'il se fait de la miséricorde divine : savoir que le repentir de la dernière heure efface toutes les fautes d'une longue vie.

Voici le drame en deux mots : un enfant, recueilli par la charité d'un berger au pied d'une croix solitaire, porte imprimé sur la poitrine ce signe vénéré de la rédemption de l'homme, et plus tard, lorsqu'il est devenu jeune homme, et que les passions le subjuguent, lorsque les hasards d'une vie aventureuse le poussent jusqu'au crime, il s'arrête, ému et dompté, chaque fois que le hasard dresse entre lui et sa victime ce signe extérieur de la foi chrétienne. Ce respect de la croix, qui survit dans son cœur à cette foi de son enfance, le sauve miraculeusement lui-même, non pas en rachetant tous les méfaits de sa vie, mais en réveillant tout au fond de son âme avec sa foi éteinte ce repentir du moment suprême qui est la vraie rançon de ses crimes.

Rien dans tout ceci, ce nous semble, ne doit porter atteinte au sentiment le plus scrupuleux de la croyance chrétienne. Ce qu'il y a d'étrange ici, ce n'est donc ni le sujet ni la doctrine ; ce qui est étrange, à nos yeux du moins, c'est qu'il se soit rencontré un pays où le poëte ait pu aborder sans se troubler des idées aussi élevées, et un public assez préparé à de telles questions pour que de pareils drames, car celui-ci est loin d'être une exception, aient pu être représentés devant lui ; fait incontestable cependant, et qui ne prouve qu'une chose, c'est que ce pays et ce public étaient profondément catholiques.

Le peuple recevait l'enseignement de l'Église ; il lui devait, en même temps que la connaissance des lettres humaines, les premiers éléments d'une théologie courante qui lui ouvrait dans le domaine de la foi des perspectives infinies et lui offrait les plus attrayants horizons. La parole de la religion se mêlait aux actes les plus familiers de la vie. Du temple elle passait au théâtre ; et supposez que là elle anime d'un souffle puissant un groupe d'êtres distincts et passionnés, dont chacun prendra son rôle dans une action vive et intéressante, en un mot, que la comédie vivante se substitue au sermon grave et abstrait, ne voyez-vous pas aussitôt ce peuple regardant de tous ses yeux, écoutant de toutes ses oreilles, et aspirant à la fois par tous ses pores le drame et la doctrine qui ne font qu'un ? Supposez encore que le héros du drame soit un bandit, et l'héroïne une nonne échappée de son couvent, et dites-moi comment fera ce public, imprégné des idées et des sentiments dont nous avons parlé, pour résister à ces enchantements.

Ce n'est pas seulement la doctrine qui rend le bandit et la nonne intéressants par l'expression touchante d'un repentir sincère ; c'est la nonne et le bandit qui, à leur tour, illustrent la doctrine et en font matière de théâtre et de poésie.

Ce drame de la *Dévotion à la croix* est un des plus pathétiques que Calderon ait écrit. Il y a encore là bien des invraisemblances, bien des choses impossibles, violentes, exagérées ; mais en somme il est conduit avec art, les caractères s'y développent dans une progression logique et forte, l'intrigue s'y noue hardiment, les scènes y sont bien amenées et bien dialoguées. Le personnage principal n'a rien d'odieux ni de repoussant ; ce n'est pas un bandit vulgaire, c'est un jeune homme qu'un duel malheureux a forcé de se jeter dans la montagne, et que toutes les fatalités de la nécessité et de la passion entraînent, comme un autre Œdipe (nous ne sommes pas le premier à prononcer ce nom), entraînent de crime en crime jusqu'à ce moment suprême de l'expiation, où le salut de son âme est le prix de sa dévotion à la croix, dernier souvenir d'une foi qui n'est pas tellement morte qu'elle ne puisse revivre. Malgré les péripéties romanesques de l'action et quelques scènes d'un réalisme très-vif, comme nous dirions aujourd'hui, le sujet et les préoccupations mystiques des principaux personnages maintiennent l'âme du lecteur ou du spectateur dans une région si élevée que le miracle qui amène le dénoûment n'a rien qui étonne outre mesure.

Ce qui a donné lieu de supposer que la *Dévotion à la croix* appartenait à la première jeunesse de l'auteur, c'est d'abord qu'on y a trouvé

des traces assez nombreuses d'imitation. Il aurait ici emprunté quelques vers et même plusieurs intentions à l'*Esclave du démon, de Mira de Mescua*, comme dans son Héraclius (*En cette vie tout est vérité et tout est mensonge*), il avait déjà imité ou devait imiter je ne sais quel autre drame du même poëte. Mais cet argument ne prouve rien ; car, si riche qu'il fût de son fonds, Calderon ne se fera plus tard, en 1641, aucun scrupule d'introduire dans son *Magicien prodigieux*, l'un de ses chefs-d'œuvre, un autre passage de ce même *Esclave du démon*, comme la même année encore, dans le beau drame qui a pour titre : *A outrage secret secrète vengeance*, il empruntera à Tirso de Molina la double idée de son dénoûment.

Une autre raison pour attribuer à une main inexpérimentée l'œuvre dont nous nous occupons, c'est une espèce de scène à tiroir qui se trouve dans l'édition première et qui a disparu des suivantes. Dans la seconde scène de la troisième journée, on amène à Eusebio, en même temps que Julia voilée, un peintre, un poëte, un astrologue, tombés avec elle entre les mains des voleurs, et qui profitent de l'occasion pour amuser de leurs lazzis, plus ou moins spirituels, les spectateurs aussi impatients que le capitaine des bandits de savoir quelle est cette inconnue. « Si ce morceau assez informe, dit don Eugénio Hartzenbusch, « est de Calderon, la *Dévotion à la croix* est une des comédies qu'il « écrivit à ses débuts, et quand il étudiait encore à Salamanque. » — Que ce passage soit d'un écolier ingénieux, rien de plus vraisemblable ; mais à coup sûr le drame lui-même n'est pas d'un commençant, et rien ne prouve que ce passage épisodique, si peu digne du reste, n'est pas une interpolation de quelque bel esprit de l'époque.

La *Dévotion à la croix* n'est point, au surplus, le seul drame où Calderon ait célébré la croix, à laquelle il avait sans doute lui-même une dévotion particulière. Dès 1635, il écrivait encore l'*Exaltation de la croix*, « de ce bois souverain, dit-il, Iris de paix qui est venu se pla- « cer entre le courroux du ciel et les crimes de la terre. » Dans cette comédie qui ne fut représentée que beaucoup plus tard, Calderon met de nouveau en scène l'empereur Héraclius, et le montre reprenant la vraie croix sur les païens. Il n'y a pas à douter que cette autre comédie ne soit la même que, sur la liste adressée au duc de Véragua, Calderon, ou quelque copiste distrait appelle le *Triomphe de la croix*.

LA

DÉVOTION A LA CROIX

PERSONNAGES

EUSEBIO.
CURCIO, vieillard.
LISARDO.
OCTAVIO.
ALBERTO, prêtre.
CELIO, RICARDO, CHILINDRINA, } bandits.
GIL, villageois, *gracioso*.
BRAS, TIRSO, TORIBIO, } villageois.
JULIA, dame.
ARMINDA, suivante.
MENGA, villageoise, *graciosa*.
BANDITS, VILLAGEOIS, SOLDATS.

La scène se passe à Sienne et dans les environs.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Un bouquet d'arbres près d'un chemin qui conduit à Sienne.

MENGA, GIL.

MENGA, *derrière la scène.* — Voyez un peu où va cette bourrique!

GIL, *derrière la scène.* — Jo! coquine. Jo! enragée!

MENGA. — Voyez donc où elle va marcher! Arre! Ici!

GIL. — Que le diable t'étouffe! Que personne ne vienne m'aider à tirer cette queue[1], quand il y a des milliers de gens qui pourraient en avoir une!

(Entrent Gil et Menga.)

1. En traduisant ainsi, je ne me fais nullement l'illusion de traduire

MENGA. — Tu as fait là quelque chose de beau, Gil!

GIL. — Tu as fait là quelque chose de beau, Menga! C'est toi qui en as la faute. Tu montais la bête, et tu lui auras dit à l'oreille d'aller se fourrer dans le bourbier, pour me faire enrager.

MENGA. — C'est toi que le lui as dit, pour avoir le plaisir de me voir tomber, voilà qui est sûr.

GIL. — Comment la tirer de là maintenant?

MENGA. — Tu vas la laisser dans la boue?

GIL. — Je ne suis pas assez fort pour l'en tirer tout seul.

MENGA. — Je la tirerai par la queue; tire, toi, par les oreilles.

GIL. — Ce qu'il y aurait de mieux, ce serait de faire ce qui réussit à un carrosse qui s'embourba, l'autre jour, à la ville. Ce carrosse, que Dieu bénisse, traîné par deux haridelles, avait l'air, au milieu des autres, d'un pauvre carrosse honteux et maudit à coup sûr par père et mère (je plains son sort). Il allait, non pas de porte en porte, mais d'un marche-pied à l'autre; il était arrêté au milieu d'un ruisseau, et le cavalier en priant, le cocher à grands coups de fouet, ici par force, là de gré à gré, moitié par bonne volonté, moitié par peur, travaillaient à le tirer de là. Mais ils avaient beau faire de leur mieux, mon carrosse ne bougeait pas. Voyant alors que rien n'y faisait, ils placèrent devant une mesure d'avoine; les chevaux alors pour manger tirèrent de si belle manière qu'ils enlevèrent le carrosse, et c'est ce que nous pouvons faire.

MENGA. — Tes contes ne valent jamais deux maravedis.

GIL. — Menga, je souffre de voir un animal affamé, où il y en a tant de repus.

MENGA. — Je vais voir sur le chemin s'il passe quelqu'un du village, le premier venu, afin qu'on vienne t'aider. Tu sais si peu t'ingénier.

textuellement ce passage. Le voici mot à mot : « N'y a-t-il personne qui ait une queue? Mille pourraient en avoir une. » Si cette plaisanterie plus ou moins équivoque ne paraît pas tenir beaucoup à la situation, il faut se souvenir que Calderon lui-même écrivait quelquefois aussi pour les grossiers spectateurs du parterre.

GIL. — Tu recommences, Menga?
MENGA. — Ah! bourrique de mon âme!

(Elle sort.)

SCÈNE II

GIL, *seul.*

Ah! bourrique de mes entrailles! tu étais la plus honnête bourrique de tout le village. Qui t'a jamais vue en mauvaise compagnie? Tu ne courrais pas les rues, et tu avais plus de contentement à rester devant ta crèche que tu n'en trouvais à sortir, quand on t'emmenait dehors. Étais-tu capricieuse et légère? Je jurerai bien qu'aucun âne ne t'a vue mettre le nez à la fenêtre. Je sais que sa langue ne méritait pas qu'on lui fît une mauvaise réputation, car jamais pour mal parler elle n'a dit : cette bouche est la mienne. Et quand elle a trop à manger, vite on la voit donner le superflu à quelque bourrique pauvre. (*Bruit derrière la scène.*) Mais quel est ce bruit? Deux hommes descendent de cheval et viennent de mon côté, après avoir attaché leurs montures. Pâles et aux champs de si bon matin! il est clair qu'ils mangent de la terre glaise ou qu'ils ont des obstructions[1]. Mais si c'étaient des voleurs? C'est cela même; il en sera ce qu'il voudra; je me cache ici. Ils vont, ils courent, ils sortent, ils entrent.

(Il se cache.)

SCÈNE III

EUSEBIO, LISARDO, GIL, *caché.*

LISARDO. — N'allons pas plus avant; ce lieu couvert et écarté du chemin est ce qu'il faut pour mon dessein. Dé-

1. De même que chez nous on voit des jeunes filles manger des crayons ou du charbon, il y a des gens, en Espagne, qui ont la manie de manger de la terre. *Mangeur de terre* se dit aussi dans un sens proverbial. Quant au remède que l'on cherchait aux obstructions dans les promenades matinales, je laisse ce point à débattre aux médecins.

gaînons, Eusebio; c'est ainsi que j'amène sur le terrain les hommes comme vous.

EUSEBIO. — Quoique ce me soit un motif suffisant que de m'être laissé mener ici, je voudrais savoir ce qui vous pique. Dites-moi, Lisardo, en quoi avez-vous à vous plaindre de moi?

LISARDO. — J'en ai tant de sujets que la parole manque à la langue, les raisons à la raison, la patience à la patience même. Je voudrais les taire, Eusebio, et même les oublier, car les répéter, c'est renouveler l'offense. Connaissez-vous ces papiers?

EUSEBIO. — Jetez-les à terre, je les relèverai.

LISARDO. — Prenez... Qu'est-ce qui vous arrête? Qu'est-ce qui vous trouble?

EUSEBIO. — Maudit soit l'homme, maudit mille fois, celui qui livre ses secrets à un morceau de papier! C'est une pierre jetée en l'air; on sait qui la jette, on ne sait pas qui la reçoit.

LISARDO. — Les avez-vous reconnus?

EUSEBIO. — Ils sont tous de ma main, je ne saurais le nier.

LISARDO. — Je suis Lisardo de Sienne, fils de Lisardo Curcio. Des prodigalités bien inutiles dévorèrent en peu de temps tout le bien que mon père avait reçu de ses ancêtres. Celui-là ne sait pas à quel point il fait mal, dont les dépenses excessives laissent ses enfants pauvres. Mais la pauvreté, quoiqu'elle avilisse la noblesse, ne dispense pas de certaines obligations ceux à qui leur naissance les impose. Julia donc (Dieu sait ce qu'il m'en coûte pour la nommer!) ou ne les connût pas, ou ne sût pas les observer. Mais enfin Julia est ma sœur, et plût à Dieu qu'elle ne le fût pas! Sachez du moins qu'on ne courtise pas les femmes de son rang avec des billets doux, avec des propos flatteurs, avec des messages corrupteurs, avec des entremetteuses corrompues. Je ne vous accuse pas uniquement en tout ceci. Je confesse que j'eusse agi comme vous avec une dame qui m'eût donné congé de la servir. Mais vous étiez mon ami, et c'est ce qui fait que sa

faute est devenue la vôtre. Si ma sœur vous agréait comme femme (et je ne suppose pas qu'il pût entrer dans votre pensée de la voir à autre intention ni même avec celle-ci, car vive Dieu! avant de la voir mariée avec vous, j'aimerais mieux la voir morte de ma main), enfin si vous l'aviez choisie pour femme, vous deviez faire connaître vos vœux à mon père, avant de les découvrir à ma sœur. C'était la juste mesure, et mon père aurait vu s'il lui convenait de vous la donner, et je ne crois pas qu'il l'eût fait. Car un gentilhomme pauvre, lorsqu'en pareille matière il ne peut mettre de niveau la qualité et la fortune, pour ne pas déconsidérer son sang, met sa fille dans un couvent. Pour lui, la pauvreté est un vice. Le couvent attend ma sœur, et dès demain elle sera nonne, de gré ou de force. Et comme il ne serait pas convenable qu'une religieuse conservât des gages d'un si fol amour et d'une si sotte inclination, je les remets dans vos mains avec la résolution invincible non-seulement de vous les arracher, mais d'en détruire la cause avec eux. En garde donc, et que l'un de nous meure ici; vous cesserez de la servir, ou moi je cesserai de le voir.

EUSEBIO. — Arrêtez encore, Lisardo, et puisque j'ai eu assez de sang-froid pour entendre vos méprisants discours, écoutez du moins ma réponse. Mon récit sera long, et quoique au point où nous sommes, il semble que ce soit demander trop de patience, comme nous ne pouvons plus nous dispenser de nous battre, et qu'il faut que l'un de nous meure, si le ciel veut que j'aie le malheur de succomber, apprenez des choses qui vous étonneront, des merveilles qui vous raviront, et que je ne voudrais pas voir ensevelies par ma mort dans un éternel silence. J'ignore quel a été mon père; mais je sais que mon premier berceau fut le pied d'une croix, ma première couche une pierre. Ma naissance fut singulière, au dire des pasteurs qui me trouvèrent au bas de ces montagnes. Ils disent que, durant trois jours, ils entendirent mes gémissements, et que la peur des bêtes féroces les empêcha d'atteindre au lieu escarpé où j'étais. Aucune cependant ne me fit de mal; qui doute que ce ne fût par respect pour la croix qui

protégeait ma faiblesse? Un berger me découvrit en cherchant une brebis perdue dans cette partie sauvage de la montagne; il me porta au village d'Eusebio, qui alors ne s'y trouvait pas sans motif. Il lui raconta ma naissance merveilleuse, et la clémence du ciel vint en aide à la sienne. Il me fit apporter dans sa maison, où je fus élevé comme son fils, et je suis Eusebio de la Croix, de son nom, et en souvenir de celle qui fut mon premier guide, ma première garde. Par goût je me livrai aux armes, et aux lettres par passe-temps. Eusebio mourut, et j'héritai de ses biens. Si ma naissance fut prodigieuse, mon étoile ne le fut pas moins, qui tantôt ennemie me menace, et tantôt bienfaisante me préserve. J'étais encore un faible enfant dans les bras de sa nourrice, quand mon humeur farouche en toutes choses donna témoignage d'elle-même. Avec mes seules gencives, mais avec une force diabolique, je déchirai le sein de qui je recevais ma douce nourriture, et ma nourrice, dans l'emportement de sa douleur et l'aveuglement de sa colère, me jeta dans un puits, sans que personne songeât à moi. On m'entendit rire; on descendit dans le puits, et on raconta que je flottais sur l'eau, et que mes petites mains formaient une croix qu'elles appuyaient sur mes lèvres. Un jour que la maison brûlait, et que le feu fermait toute issue à la fuite et la porte tout chemin à la sortie, je demeurai au milieu des flammes, libre de toute atteinte et sans qu'elles me fissent aucun mal; et je remarquai plus tard, ne croyant pas à la clémence du feu, que c'était le jour de la Sainte-Croix. Je comptais à peine trois lustres, lorsque, par mer, j'allai à Rome, et dans une affreuse tempête, mon navire perdant tout espoir, heurta une roche cachée sous l'eau, et, se déchirant en lambeaux, s'ouvrit sur le côté. J'embrassai un madrier et gagnai heureusement la terre: ce madrier avait la forme d'une croix. Je cheminais avec un autre homme dans la sierra voisine, et dans un carrefour où il y avait à choisir entre deux chemins se dressait une croix. Pendant que je m'arrêtai à prier, mon compagnon avait gagné du terrain et m'étant hâté de le rejoindre, je le trouvai mort par les mains san-

glantes d'une bande de voleurs. Un jour, dans une querelle, je tombai à terre frappé d'une estocade, et sans avoir pu opposer aucune résistance; et quand tout le monde croyait le coup sans remède, on ne trouva qu'une marque de la pointe de l'épée sur une croix que je portais à la gorge, et qui reçut le coup à ma place. Une fois que je chassais dans les escarpements de cette sierra, le ciel se couvrit de sombres nuages, et déclarant par le tonnerre une guerre effroyable au monde, lui envoyait des coups de lance sous forme de pluie et des balles sous forme de grêle. Tous mes compagnons cherchèrent sous les feuilles un asile contre les nuages, convertirent en tentes les plus occultes halliers, et un trait de la foudre, véritable comète dans le vide nébuleux, réduisit en cendres les deux qui se trouvaient le plus près de moi. Aveuglé, troublé, hors de moi, je me hasarde à aller voir ce qui en était, et je trouve à mon côté une croix, la même, je suppose, qui avait assisté à ma naissance, la même dont je porte la marque empreinte sur ma poitrine. Le ciel ne m'a, sans doute, marqué de ce signe que pour manifester publiquement quelque cause secrète. Quoique j'ignore qui je suis, un tel espoir m'anime, une telle inclination me pousse, une telle ardeur m'emporte, que j'ai cru pouvoir mériter Julia. La noblesse héritée est-elle donc supérieure à la noblesse acquise? Voilà qui je suis, et quoique j'aie pour moi la raison et que je puisse vous donner toute satisfaction, je suis tellement irrité, indigné de vous entendre me parler de la sorte, que je ne veux ni me justifier près de vous, ni écouter vos plaintes. Et puisque vous voulez à tout prix empêcher que je sois son mari, que sa maison la garde, ou qu'un couvent la protége, rien ne l'assure contre moi. Elle n'est pas bonne pour être ma femme? Eh bien! elle sera ma dame; et puissent ainsi mon amour réduit au désespoir et ma patience poussée à bout châtier vos dédains et venger mon affront!

LISARDO. — Là où le fer doit parler, la langue doit se taire. (*Ils tirent l'épée et se battent. Lisardo tombe, cherche à se relever et tombe de nouveau.*) Je suis blessé!

EUSEBIO. — Mais non mort?...

LISARDO. — Non... J'ai encore dans le bras assez de force... Oh! la terre manque sous mes pieds.

EUSEBIO. — Et que le souffle manque à ta vie.

LISARDO. — Ne me laisse pas mourir sans confession.

EUSEBIO. — Meurs, infâme!

LISARDO. — Ne m'achève pas, au nom de cette croix sur laquelle le Christ est mort.

EUSEBIO. — Que ce mot te sauve de la mort. Relève-toi; il suffit que tu m'invoques en son nom, pour que toute rigueur manque à ma colère, toute force à mon bras. Relève-toi.

LISARDO. — Je ne puis, je ne tiens plus à ma vie qui se roule dans mon sang, et si mon âme ne m'a pas encore quitté, c'est qu'entre tant d'issues elle ne sait laquelle choisir.

EUSEBIO. — Appuie-toi sur mon bras et reprends haleine; il y a ici près un petit hermitage de moines pénitents où tu pourras te confesser, si tu arrives vivant à la porte.

LISARDO. — A mon tour je te donne ma parole, par cette pitié que tu me témoignes, que s'il m'est accordé de me voir en la divine présence de Dieu, je lui demanderai de ne pas te laisser mourir sans confession.

(Eusebio l'emporte dans ses bras.)

GIL. — Ses comptes sont réglés. La charité est bonne; mais, grand merci! le tuer, et après l'emporter sur ses épaules!

SCÈNE IV

BRAS, TIRSO, MENGA, TORIBIO, GIL.

TORIBIO. — C'est ici, dis-tu, qu'il est resté?

MENGA. — C'est ici qu'il est resté avec la bourrique.

TIRSO. — Vois-le là-bas tout abasourdi.

MENGA. — Gil? que regardais-tu là?

GIL. — Ah! Menga!

TIRSO. — Que t'est-il arrivé?

GIL. — Ah! Tirso!

TORIBIO. — Qu'as-tu? réponds-nous donc.

GIL. — Ah! Toribio!

BRAS. — Dis-nous ce que tu as, Gil, à te lamenter?

GIL. — Ah! Bras! ah! mes amis! Je ne le sais pas plus qu'une bête. Il l'a tué, puis chargé sur ses épaules; et il l'emporte sans doute pour le saler.

MENGA. — Qui l'a tué?

GIL. — Est-ce que je sais, moi!

TIRSO. — Qui est-ce qui est mort?

GIL. — Je ne sais qui c'était.

BRAS. — Et qui l'a emporté?

GIL. — Qui a voulu. Mais si vous voulez le savoir, venez tous.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une salle dans la maison de Curcio, à Sienne.

JULIA, ARMINDA.

JULIA. — Laisse-moi, Arminda, pleurer ma liberté perdue, et dis-moi, si tu veux, qu'où finit la vie finit aussi le chagrin. N'as-tu jamais vu d'une source un paisible ruisseau descendre et se reposer mollement dans la vallée, et, quand les belles fleurs le croient à bout de force, reprendre brusquement sa course et passer au-dessus d'elles? Ainsi font mes peines et mes ennuis; ils se sont arrêtés d'abord dans ma poitrine, puis ont fait irruption par mes yeux. Laisse que je déplore la cruauté d'un père.

ARMINDA. — Remarquez, madame...

JULIA. — Quelle plus heureuse destinée que de mourir de douleur! Une peine qui triomphe de la vie devient une gloire, car celle-là n'est pas grande qui n'en finit pas avec la vie.

ARMINDA. — Qu'est-ce qui fait encore couler vos larmes?

JULIA. — Ah! chère Arminda, toutes les lettres que j'avais d'Eusebio, Lisardo les a trouvées dans mon écritoire.

ARMINDA. — Il a donc su qu'elles étaient là ?

JULIA. — Ma mauvaise étoile l'a voulu ainsi. Hélas ! quand je l'ai vu venir tout soucieux, j'ai bien vu qu'il avait quelque soupçon, mais non qu'il savait tout. Il s'est approché de moi tout pâle, et d'un air à demi amical et à demi fâché, il m'a dit, Arminda, qu'il avait joué et qu'il avait perdu, et il m'a prié de lui prêter un de mes bijoux pour retourner au jeu. Si vite que j'aie voulu le lui donner, il n'a pas attendu que je le cherchasse; il a pris la clef et a ouvert avec une colère inquiète, et, dans le premier tiroir, il a trouvé les papiers. Il m'a regardé et a refermé. Puis, sans me rien dire, hélas ! il a cherché mon père, et tous deux (sans doute pour délibérer sur ma mort), ils ont longtemps parlé, enfermés dans l'appartement de mon père. Ensuite ils sont sortis et ont ensemble dirigé leurs pas vers le couvent, d'après ce que m'a raconté Octavio. Et si mon père a déjà accompli ce qu'ils ont résolu ensemble, j'ai bien raison de m'effrayer. Si c'est ainsi qu'on veut me faire oublier Eusebio, avant de me voir religieuse, je me donnerai la mort à moi-même.

SCÈNE VI

EUSEBIO, LES MÊMES.

EUSEBIO, *à part*. — Personne n'est venu avec autant d'audace, sinon avec autant de désespoir, chercher un asile dans la maison de l'offensé. Avant que la belle Julia n'apprenne la mort de Lisardo, je voudrais m'entretenir avec elle, car je vois encore quelque remède à mon infortune déplorable, si, ignorant ce qui s'est passé, l'amour peut l'obliger à me suivre. Plus tard, quand elle saura le sort injuste de Lisardo, se voyant en mon pouvoir, elle se résignera à son malheur. (*Haut.*) Belle Julia ?

JULIA. — Quoi donc ? toi dans cette maison ?

EUSEBIO. — La rigueur de ma destinée et mon amour pour toi m'en font une dangereuse nécessité.

JULIA. — Mais comment as-tu osé entrer ici, et en venir à une si folle extrémité ?

EUSEBIO. — Comme je ne crains pas la mort...

JULIA. — Mais quel est ton dessein, en venant ici?

EUSEBIO. — Je veux t'obliger, Julia, afin que ta reconnaissance prête une nouvelle vie à mon amour, une nouvelle ardeur à mon désir. J'ai su combien ma passion irritait ton père; qu'il a eu connaissance de notre amour, et qu'il prétend t'imposer demain un établissement de son choix, pour rendre vaines, tout ensemble, mon espérance et ma félicité. Si je dois croire, en effet, que tu as pour moi quelque préférence, quelque amour, s'il est vrai que tu m'as aimé, s'il est vrai que tu me chérisses, viens-t'en avec moi. Puisque tu vois qu'il n'y a pas à résister à ton père, abandonne ta maison; et nous aurons ensuite mille moyens de tout arranger. Une fois que tu seras en mon pouvoir, il faudra bien qu'il en prenne son parti et tienne l'offense à bienfait. J'ai des maisons de plaisance pour te garder, des gens pour te défendre, des trésors à t'offrir et une âme pour t'adorer. Si tu désires me donner la vie, si ton amour est véritable, ose, ou la douleur fera que tu me verras mourir à tes pieds.

JULIA. — Ecoute, Eusebio.

ARMINDA. — Voici Monseigneur, madame.

JULIA. — Hélas!

EUSEBIO. — La fortune pouvait-elle se montrer plus rigoureuse à mon égard ?

JULIA. — Peut-il encore sortir ?

ARMINDA. — Impossible qu'il s'en aille. Monseigneur frappe à la porte.

JULIA. — Cruel contre-temps !

EUSEBIO. — Peine terrible! que faire?

JULIA. — Il faut te cacher.

EUSEBIO. — Où?

JULIA. — Dans cette chambre.

ARMINDA. — Vite, j'entends son pas.

(Eusebio se cache.)

SCÈNE VII

CURCIO, JULIA, ARMINDA; EUSEBIO *caché.*

CURCIO. — Ma fille, si dans l'heureux état que tu ambitionnes, et qui t'est désormais assuré, tu ne payes pas les peines que je me suis données de toute la gratitude de ton âme, tu n'en reconnais pas le prix. Tout est terminé et tous les préparatifs si bien achevés, qu'il ne te manque plus que de te faire la plus belle et la plus parée des femmes pour devenir l'épouse du Christ : vois l'heureuse destinée qui t'attend! Aujourd'hui tu te places au-dessus de toutes celles que le monde envie, par la célébration de ces noces divines. Que dis-tu?

JULIA, *à part.* — Que puis-je faire?

EUSEBIO, *à part.* — Si elle répond oui, je me donne la mort ici-même.

JULIA, *à part.* — Je ne sais que répondre. (*Haut.*) Seigneur, l'autorité d'un père est la première et a tout pouvoir sur la vie, mais non sur la liberté. N'eût-il pas été naturel de commencer par me faire connaître vos intentions? et ne devez vous pas, Seigneur, vous informer aussi de mon goût?

CURCIO. — Non, juste ou injuste, tu ne dois avoir d'autre goût que ma volonté.

JULIA. — Un enfant est libre de se choisir un état; une force injuste ne doit pas contraindre le libre arbitre. Laissez-moi y penser et examiner la chose à loisir; et ne vous étonnez pas de me voir vous demander du temps. Ce n'est pas en un instant qu'on décide du sort de sa vie entière.

CURCIO. — Il suffit que j'y aie pensé, et j'ai consenti pour toi.

JULIA. — Si vous vivez pour moi, prenez aussi un état pour moi.

CURCIO. — Tais-toi, infâme! silence, folle! Je ferai de ces cheveux une corde pour ton cou, ou bien mes propres mains arracheront de ta bouche la langue téméraire que je m'indigne d'entendre.

JULIA. — Je défends ma liberté contre vous, Seigneur, mais non ma vie. Achevez son triste cours, et avec elle finira votre déplaisir. Je ne saurais vous disputer la vie que vous m'avez donnée; mais la liberté que je tiens du ciel, voilà ce que je vous refuse.

CURCIO. — Je commence à croire, cruelle, ce que j'ai parfois soupçonné, c'est que ta mère n'a pas été une honnête femme, et que quelqu'un a souillé mon honneur. Car ta résistance importune offense l'honneur d'un père dont le soleil lui-même n'égale pas, en éclat et en beauté, le sang, le lustre, la noblesse.

JULIA. — Je ne vous comprends pas, Seigneur, voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu.

CURCIO. — Arminda, laisse nous seuls.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

CURCIO, JULIA.

CURCIO. — Après avoir tenu secrète pendant tant d'années une peine amère, l'ennui cruel que tu me causes oblige ma langue à te dire ce que jusqu'ici mes yeux seuls t'ont donné à entendre. La Seigneurie de Sienne, pour relever la gloire de mon sang, m'envoya en son nom rendre hommage au pape Urbain III. Ta mère, qui jouissant à Sienne de la réputation d'une sainte y eût été le commun exemple des matrones romaines, comme elle l'était de celles de notre âge (je ne sais comment mes lèvres consentent à l'outrager, mais hélas! on éprouve à se plaindre une satisfaction qui soulage), demeura à Sienne, et mon ambassade me retint huit mois à Rome; car, à cette époque, il était question de céder cette Seigneurie au Pontife. Dieu fasse à cet égard ce qui conviendra le mieux à son état, ceci importe peu ou point à mon récit. Je revins à Sienne et j'y trouvai... ici le souffle me manque, ici ma langue devient muette, ici le courage m'abandonne, je trouvai (crainte injuste sans doute) ta mère dans un état de grossesse si avancée qu'il ne manquait plus aucun symptôme à ceux qui marquaient

la date de sa prochaine et malheureuse délivrance. Ses lettres menteuses m'avaient déjà averti de ce malheur, en me disant qu'à l'époque où j'étais parti, elle avait déjà quelques pressentiments; et j'en eus moi un si clair de mon déshonneur, qu'en réfléchissant à mon outrage, j'eus l'idée de mon infortune. Je ne dis pas que c'était la vérité, mais quand on a le sang noble, il ne faut pas attendre à croire, il suffit d'imaginer. Qu'importe qu'un noble soit malheureux (oh! loi tyrannique de l'honneur, oh! droit barbare du monde!), si l'ignorance est son excuse? les lois sont menteuses; oui, elles sont menteuses. Quelle juste loi peut condamner un innocent? quelle juste opinion déshonore celui qui n'est pas responsable? Elle ment, je le répète, si elle le fait; c'est un malheur, ce n'est pas un crime. Il est étrange qu'en matière d'honneur l'infamie atteigne le Mercure qui dérobe, comme l'Argus qui se laisse abuser. Si le monde flétrit ainsi l'innocent, que réserve-t-il à celui qui sait et se tait? En proie à tant de pensées contraires, à de si cruelles incertitudes, je ne trouvai plus aucun charme à la table, aucun repos dans ma couche. Je vivais si las de moi-même, que mon cœur me traitait en étranger, et mon âme en tyran; et quoique souvent il m'arrivât de prendre sa défense, et de trouver l'excuse vraisemblable, la crainte de l'offense eut sur moi un si grand pouvoir que, si convaincu que je fusse de sa chasteté, je finis par me vouloir venger, non de la faute, mais de mes propres soupçons; et pour le faire avec plus de succès, je feignis une partie de chasse, car un jaloux ne se plaît qu'aux fictions. J'allai à la sierra, et pendant que tous les autres n'étaient occupés que des plaisirs de la chasse, avec d'amoureuses paroles (on les trouve si bien quand on ment, on les croit si bien quand on aime!) j'emmenai Rosmira, ta mère, par un sentier écarté du chemin, et sans s'en apercevoir, elle arriva ainsi à un secret endroit de cette montagne dont le soleil ignorait l'entrée, défendue de ses rayons par des arbres, des rameaux et des feuilles rustiquement pour ne pas dire amoureusement enlacées. Et là, à peine eût-elle imprimé sur le sol la trace mortelle de son pied, que, nous trouvant seuls...

SCÈNE IX

ARMINDA, LES MÊMES.

ARMINDA. — Si le courage que respire votre cœur généreux, seigneur, si l'expérience que vous devez à ces nobles cheveux blancs ne vous font point défaut dans la disgrâce actuelle, elle sera l'épreuve de votre constance.

CURCIO. — Quel motif te fait ainsi m'interrompre?

ARMINDA. — Seigneur...

CURCIO. — Achève, le doute est plus pénible.

JULIA. — Qu'est-ce qui t'arrête? Parle.

ARMINDA. — Je ne voudrais pas être la voix chargée d'annoncer mon chagrin et votre malheur.

CURCIO. — Ne crains pas de le dire, quand je ne crains pas de l'entendre.

ARMINDA. — Lisardo... Monseigneur...

CURCIO. — Il ne me manquait plus que cela.

ARMINDA. — Est apporté sur un brancard par quatre bergers, baigné dans son sang, et mort hélas! de plusieurs coups d'épée. Mais il arrive, ne le voyez pas.

CURCIO. — Tant de peines, ô ciel, pour un infortuné! Hélas! hélas!

SCÈNE X

GIL, MENGA, TIRSO, BRAS *et* TORIBIO, *qui portent sur un brancard* LISARDO *mort;* LES MÊMES.

JULIA. — Quelle puissance inhumaine a exercé sa furie contre sa poitrine? Quelle main impitoyable s'est baignée dans mon sang, irritée contre son innocence? Hélas!

ARMINDA. — Songez, madame...

BRAS. — Ne le regardez pas.

CURCIO. — Arrière!

TIRSO. — Arrêtez, seigneur.

CURCIO. — Non, mes amis, mon âme ne peut y résister. Laissez-moi voir ce froid cadavre, assemblage infortuné

de veines glacées, ruine du temps, œuvre du sort injuste, théâtre funeste de mes peines. Ah! mon fils, quelle rigueur impitoyable a fait de toi un monument tragique construit sur le sable, pour faire ensuite de mes cheveux blancs, avec mes plaintes vaines, le triste linceuil de tes restes? Mais dites, ô mes amis, quel a été le meurtrier de ce fils dont la vie était ma vie?

MENGA. — Gil peut vous le dire. Pendant qu'on lui portait la blessure, il était caché dans les arbres.

CURCIO. — Dis, ami, dis; qui m'a ôté cette vie?

GIL. — Tout ce que je sais, c'est qu'il s'appelait Eusebio, en se querellant avec lui.

CURCIO. — La honte peut-elle être plus grande? C'est Eusebio qui me ravit l'honneur et la vie. (*A Julia.*) Excuse maintenant l'ambition de ses cruels désirs, dis que son amour était chaste, lorsqu'à défaut de papiers il écrit avec ton sang ses coupables ardeurs.

JULIA. — Seigneur...

CURCIO. — Ne me réponds pas comme à ton ordinaire. Prépare-toi à entrer aujourd'hui même au couvent, si tu ne veux voir ta beauté recevoir avec Lisardo une sépulture prématurée. Ma douleur amère vous ensevelit aujourd'hui même l'un et l'autre : lui, mort au monde, vivant en ma mémoire, toi, vivante au monde, morte dans ma mémoire. Et pendant qu'on prépare vos funérailles, pour t'empêcher de fuir, je fermerai cette porte. Reste avec lui, et que la mort te donne ainsi des leçons pour mourir.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE XI

JULIA, LISARDO *mort*, EUSEBIO.

JULIA. — Mille fois j'ai voulu te parler, cruel Eusebio, et mille fois mon âme a hésité, le souffle m'a manqué, ma langue est demeurée muette. Je ne sais, je ne sais comment te parler, car il me vient tout à la fois des colères pleines de compassion et des compassions pleines de colère. Je voudrais fermer les yeux devant ce sang inno-

cent qui coule et demande vengeance, et je voudrais trouver ta justification dans les larmes que je te vois répandre. Car enfin les blessures et les yeux sont des bouches qui ne mentent jamais. Sensible à l'amour d'un côté, accablée de l'autre par le malheur présent, je voudrais en même temps te châtier et te défendre, et dans la confusion mortelle de mes pensées, la clémence me combat et le ressentiment me pousse. Est-ce donc ainsi que tu disais vouloir m'obliger? ainsi, Eusebio, qu'au lieu de bons procédés, c'est par des cruautés que tu prétends à ma main? Quand, décidée en ta faveur, j'attendais le jour de mes noces, au lieu de ces noces si douces, ce sont des funérailles qu'il me faut célébrer! Quand, par amour pour toi, je désobéissais à mon père, tu me couvres d'habits de deuil au lieu de superbes parures. Quand, au risque de ma vie, je rendais notre union possible, au lieu de lit nuptial, c'est un sépulcre, ô ciel, que tu me préparais! Et quand je t'offre ma main, foulant aux pieds les représentations de l'honneur, tu viens m'offrir la tienne baignée dans mon sang. Quel bonheur trouverai-je dans tes bras, si pour donner la vie à notre amour, il me faut me heurter contre la mort? Que dira de moi le monde, s'il sait que j'ai toujours présent, sinon l'outrage, au moins celui de qui je l'ai reçu? Et quand je voudrais l'ensevelir dans l'oubli, ne suffira-t-il pas de te voir dans mes bras pour me le rappeler sans cesse? Alors, tout en t'adorant, je convertirai en fureurs les plaisirs de l'amour, et demanderai vengeance. Comment une âme vivrait-elle en butte à des sentiments si contraires, appelant le châtiment et souhaitant qu'il ne vienne pas. C'est en souvenir de l'amour que j'ai eu pour toi que je te pardonne, mais n'espère ni me revoir ni me reparler de ta vie. Cette fenêtre qui s'ouvre sur le jardin pourra te donner passage; tu peux t'échapper par là : fuis le danger, et que mon père, s'il revient, ne te rencontre pas ici. Pars, Eusebio, et souviens-toi de ne plus penser à moi : d'aujourd'hui, je suis perdue pour toi, parce que tu as voulu me perdre. Pars et sois heureux, sans que le chagrin te fasse payer la rançon de ton bonheur. Pour moi, je ferai de ma cellule une courte prison pour ma vie, ou même

une tombe, puisque mon père veut me voir enterrée. Là je pleurerai les disgrâces d'un sort si impitoyable, d'une fortune si cruelle, d'une inclination si déplorable, d'un astre si contraire, d'une étoile si rebelle, d'un amour si malheureux, d'une main si perfide qui m'a ôté la vie et ne m'a pas donné la mort, afin qu'entre tant de tourments divers, je ne cesse de vivre et ne cesse de mourir.

EUSEBIO. — Si tes mains, plus cruelles encore que tes paroles sont impatientes de leur vengeance, me voici rendu à tes pieds. Mon crime me livre à toi, ton amour sera pour moi une prison sans issues, mes fautes seront mes chaînes, fers que l'âme redoute, ma pensée sera mon bourreau. Si tes yeux sont mes juges, et qu'ils rendent un arrêt, ce ne pourra être qu'un arrêt de mort; mais alors la renommée dira par ses hérauts : « Celui-ci meurt parce qu'il a aimé. » Car mon seul crime est de t'aimer. Je ne veux pas me justifier, une si grande faute ne se justifie pas. Je ne demande qu'une chose, c'est que tu me tues et te venges. Prends cette dague, et sers-t-en pour percer un sein qui t'offense ; arraches-en une âme qui t'adore, et verse toi-même un sang qui est le tien. Ou si tu ne veux pas me tuer, et que tu aimes mieux que ton père vienne se venger, je vais l'avertir que je suis dans ta chambre.

JULIA. — Arrête, et pour prière suprême, si je ne dois plus te parler de ma vie, fais ce que je vais te dire.

EUSEBIO. — Je te le promets.

JULIA. — Pars donc et protége ta vie. Tu as du bien et des gens pour te défendre.

EUSEBIO. — Il faudra bien que j'y renonce, car si je vis, comment cesser de t'adorer? et quoique enfermée dans un couvent, tu n'y seras pas en sûreté.

JULIA. — Veille sur toi-même, moi je saurai me défendre.

EUSEBIO. — Pourrai-je te revoir?

JULIA. — Non.

EUSEBIO. — C'est sans retour?

JULIA. — Sans retour.

EUSEBIO. — Enfin tu me hais déjà?

JULIA. — Je tâcherai de te haïr.

EUSEBIO. — Et tu m'oublieras?

JULIA. — Je ne sais.

EUSEBIO. — Te reverrai-je ?

JULIA. — Jamais.

EUSEBIO. — Quoi ! cet amour passé ?...

JULIA. — Quoi? ce sang présent?... On ouvre la porte; pars, Eusebio.

EUSEBIO. — Je sors pour t'obéir. Mais ne plus jamais te revoir !

JULIA. — Non, jamais nous ne nous reverrons!

(On entend du bruit; chacun sort de son côté, et quelques domestiques viennent enlever le corps.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

La sierra.

RICARDO, CELIO, EUSEBIO, *en costume de bandits avec des arquebuses.*

(On entend un coup de feu derrière la scène.)

RICARDO. — Le plomb a traversé sa poitrine.

CELIO. — Et c'est le coup le plus sanglant qui ait laissé sur une tendre fleur son empreinte tragique.

EUSEBIO. — Mettez-lui une croix, et que Dieu lui pardonne!

RICARDO. — Les voleurs ont toujours quelque dévotion à leur usage.

(Ricardo et Celio sortent.)

EUSEBIO. — Et puisque une fatale destinée a fait de moi un capitaine de voleurs, je veux que mes crimes soient infinis comme mes peines. On me poursuit ainsi, comme si j'avais tué Lisardo en trahison; et d'une part, la fureur de mes concitoyens, et de l'autre mon ressentiment m'obligent à garder sans ménagement une vie qui en a déjà coûté tant d'autres. On m'a pris mes biens, on a confisqué mes domaines, et on en est venu au point de me refuser les moyens de vivre; aussi, que nul voyageur ne touche la lisière de ce désert, s'il ne veut y laisser la vie.

SCÈNE II

RICARDO, VOLEURS, ALBERTO *prisonnier*, EUSEBIO.

RICARDO. — Quand je suis allé examiner la blessure, écoute, capitaine, l'étrange aventure qui m'est arrivée.

EUSEBIO. — Quelque nouveau désenchantement !

RICARDO. — Je trouvai la balle écrasée sur ce livre qu'il avait contre la poitrine. Elle n'était point entrée et le voyageur n'était qu'évanoui. Le voici devant toi sain et sauf.

EUSEBIO. — J'en suis moi-même rempli d'étonnement et d'épouvante. Qui es-tu, vieillard vénérable, dont les cieux, en te sauvant par un miracle, font un objet d'admiration ?

ALBERTO. — Je suis, capitaine, le plus heureux de tous les hommes qui sont sur la terre, car, quoique indigne, j'ai obtenu d'être prêtre, et pendant quarante-quatre ans, j'ai professé avec zèle la théologie sacrée à Bologne. Pour récompenser ma bonne volonté et mes études, Sa Sainteté m'a donné l'évêché de Trente, et m'étonnant de voir que j'avais accepté la charge de tant d'âmes et qu'à peine je rendais compte de la mienne, j'ai laissé là les honneurs, j'ai dédaigné les palmes, et fuyant leurs trompeuses illusions, je viens chercher le désabusement dans ces solitudes où vit la vérité toute nue. Je vais à Rome, capitaine, demander au pape qu'il me permette de fonder un saint ordre d'hermites. Mais ton audace et ta fureur tranchent le fil de ma destinée et de ma vie.

EUSEBIO. — Quel est ce livre, dis-moi ?

ALBERTO. — C'est le fruit que m'ont rapporté bien des années d'étude et de travail.

EUSEBIO. — Que contient-il ?

ALBERMO. — Il traite de l'origine véritable de ce bois céleste et divin sur lequel, avec un courage sublime, le Christ, en mourant, triompha de la mort. Ce livre enfin a pour titre : *les Miracles de la croix*.

EUSEBIO. — Que ce plomb enflammé fit bien de se montrer plus souple que la cire ! J'eusse mieux aimé que ma main brûlât elle-même plutôt que de faire de ce papier pré-

assez pour me voir triste. Maudite soit l'étoile funeste qui me contraignit à l'aimer! Enfin, Julia... continue.

CHILINDRINA. — Est dans un couvent séculier.

EUSEBIO. — Ma patience est à bout. Que le ciel me châtie par de telles vengeances de tant de désirs stériles, de tant d'espérances mortes! j'en arrive à être jaloux de ce ciel même à qui elle me sacrifie. Mais à l'excès d'audace où j'en suis venu, passant ma vie à tuer, et ne la soutenant que par le vol, je ne puis être pire que je n'ai été jusqu'ici. N'y pensons plus et précipitons l'œuvre, puisque la pensée a pris les devants. Appelle-moi Celio et Ricardo (*A part.*) Cet amour me tue.

CHILINDRINA. — Je vais les chercher.

(Il sort.)

EUSEBIO. — Cours et dis-leur que j'attends ici. J'escaladerai le couvent qui la garde. Aucun châtiment, si grave qu'il soit, ne m'effraye. Pour me voir maître de sa beauté, l'amour me force à attaquer la force, à rompre la clôture et à violer un asile sacré! Mais je n'écoute plus que mon désespoir; l'amour ne me contraindrait pas à toutes ces violences, que je m'y livrerais pour le seul plaisir de commettre tant de forfaits réunis.

SCÈNE IV

GIL, MENGA, EUSEBIO.

MENGA. — J'ai si peu de chance, que nous pourrions bien le rencontrer.

GIL. — Et ne suis-je pas avec toi, Menga? Ne crains pas ce cruel capitaine de voleurs, et ne t'effraye pas de le rencontrer. J'ai une fronde et un bâton.

MENGA. — Je crains, Gil, ses façons brutales. Pense à la pauvre Silvia, quand il l'attaqua ici même; elle entra fille dans la montagne, et de la montagne elle sortit femme[1]. Ce n'est pas un petit danger.

1. Je n'ai pas cru devoir être plus scrupuleux qu'André Chénier quand il dit, traduisant Théocrite :

> J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse;
> — Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

GIL. — S'il allait être cruel envers moi! car enfin j'entre garçon et je pourrais bien m'en retourner...

(Ils aperçoivent Eusebio.)

MENGA, *à Eusebio.* — Ah! seigneur, prenez garde de vous égarer, Eusebio rôde par ici.

GIL. — Ne prenez pas par ce côté, seigneur.

EUSEBIO, *à part.* — Ces gens ne m'ont pas reconnu; feignons un peu.

GIL. — Voulez-vous donc que ce voleur vous tue?

EUSEBIO, *à part.* — Ce sont des villageois. (*Haut.*) Comment pourrais-je payer un si bon avis?

GIL. — En échappant à ce coquin.

MENGA. — S'il vous prenait, seigneur, quoique vous n'ayez rien fait ni rien dit pour lui déplaire, il vous tuerait sans miséricorde; et, après vous avoir tué, sachez qu'il croirait encore vous avoir fait une grande faveur en plantant une croix sur votre corps.

SCÈNE V

RICARDO, CELIO, LES MÊMES.

RICARDO. — Où l'as-tu laissé?

CELIO. — Ici.

GIL, *à Eusebio.* — C'est un voleur, ne l'attendez pas.

RICARDO. — Que voulez-vous, Eusebio?

GIL. — Il l'a appelé Eusebio?

MENGA. — Oui.

EUSEBIO. — Oui, je suis Eusebio; qu'avez-vous contre moi? aucun de vous ne me répond?

MENGA. — Gil, tu avais une fronde et un bâton.

GIL. — J'ai le diable, et qu'il l'emporte.

CELIO. — Dans la paisible vallée où finit la montagne et que garde la mer, j'ai vu une troupe de villageois qui s'avance en armes contre vous, et qui ne doit pas être loin. Curcio met ainsi à exécution la vengeance dont il vous menace. Songez à ce que vous devez faire. Réunissons la troupe et allons-nous-en.

EUSEBIO. — Oui, c'est le meilleur moment pour fuir;

nous avons autre chose à faire cette nuit. Suivez-moi, vous deux, à qui je confie justement le soin de ma réputation et de mon honneur.

RICARDO. — Vous le pouvez sans crainte, car Dieu me damne si je ne meurs à vos côtés.

EUSEBIO, *aux villageois.* — Villageois, je ne vous accorde la vie que pour vous charger de porter un message à mon ennemi. Allez dire à Curcio qu'avec la vaillante troupe que e commande, je me borne à défendre ma vie, mais que je ne le cherche pas, et qu'il n'a lui-même aucune raison pour me persécuter comme il le fait, car je n'ai pas tué Lisardo par ruse ou en trahison. Je l'ai tué corps à corps, n'ayant sur lui que je sache aucun avantage, et avant qu'il n'expirât, je le portai dans mes bras en un lieu où il se confessa, ce dont on devrait me savoir gré; mais s'il tient à se venger, je me défendrai... Et maintenant (*Aux voleurs.*) afin que ceux-ci ne voient pas de quel côté nous allons, attachez-les sous ces arbres, et bandez-leur les yeux, pour qu'ils ne puissent donner aucun avis.

RICARDO. — J'ai là une corde.

CELIO. — Apporte vite.

GIL. — Ils ont fait de moi un saint Sébastien.

MENGA. — Saint Sébastien, tant qu'ils voudront[1]. Attachez tant qu'il vous plaira, seigneur, mais ne me tuez pas.

GIL. — Ne m'attachez pas, seigneur; foin de moi[2], si je m'échappe. Jure aussi comme moi, Menga.

CELIO. — Le voilà attaché.

EUSEBIO. — Tout marche bien. La nuit étend son voile sur nous et promet d'être obscure. Quand le ciel te garderait, Julia, ta beauté m'appartient.

(Ils s'en vont.)

1. Les anciennes éditions disent *Sebastiana*, ce qui a l'air rationnel, au premier abord; mais Hartzenbusch, que suit ici Escosura, maintient *Sebastian*.

2. *Puto sea*, dit l'original, ce qui donne du mordant à l'invitation que Gil adresse à Menga de dire comme lui. Mais on ne traduit pas de pareilles ordures; disons cependant que le mot ne coûte rien à la pruderie espagnole, et qu'il se rencontre à chaque page dans le *Don Quichotte*.

SCÈNE VI

GIL, MENGA, *attachés.*

GIL. — Qui pourra nous voir maintenant, Menga, et ne pas dire, quoiqu'il nous en coûte cher, que c'est ici le village de Peralvillo[1]?

MENGA. — Viens de ce côté, car je ne puis bouger.

GIL. — Viens me détacher, Menga, et j'irai ensuite te délier toi-même.

MENGA. — Viens d'abord, toi, car tu commences à devenir ennuyeux.

GIL. — Est-ce qu'il ne viendra personne? A défaut de quelque arriéro qui chante gaiement ses couplets, on verra bien sur le chemin quelque passant demander l'aumône, un étudiant qui croque quelque chose, une santera[2] qui prie, ce qui ne manque nulle part. Mais c'est bien ma faute.

UNE VOIX, *derrière la scène.* — Je crois entendre parler de ce côté, allons vite.

GIL. — Seigneur, soyez le bien venu à résoudre ici un doute où je me vois arrêté depuis un bon moment.

MENGA. — Seigneur, si par hasard c'est une corde que vous cherchez dans la montagne, j'en ai une à votre service.

GIL. — Celle-ci est plus grosse et meilleure.

MENGA. — Moi, je suis une femme et c'est moi qu'il faut secourir dans mes misères.

GIL. — Laissez de côté les compliments et détachez-moi d'abord.

1. Peralvillo, un bourg près de Ciudad-Rodrigo, où la sainte-hermandad avait coutume de commencer par pendre ceux qu'elle arrêtait en flagrant délit. De là, *justice de Peralvillo*, pour dire une *justice expéditive*

2. La *santera* est la béate qui a soin d'un ermitage et qui fait la quête pour la chapelle du saint.

SCÈNE VII

CURCIO, OCTAVIO, BRAS, TIRSO, SOLDATS; GIL *et* MENGA.

TIRSO. — C'est de ce côté qu'on entend la voix.

GIL. — Tu brûles.

TIRSO. — Gil, que signifie cela?

GIL. — Le diable est fin, détache-moi, Tirso, je te dirai la chose.

CURCIO. — Que vois-je là?

MENGA. — Seigneur, vous arrivez à point nommé pour châtier un traître.

CURCIO. — Qui donc vous a mis dans cet état?

GIL. — Qui? Eusebio qui dit... mais que sais-je ce qu'il dit? Tant il y a qu'il nous a laissés ainsi garottés.

TIRSO. — Ne pleure pas; il a été, ce me semble, assez généreux envers toi.

BRAS. — Il ne t'a fait aucun mal, puisqu'il t'a laissé Menga.

GIL. — Ah! Tirso, je ne me plains pas qu'il n'ait pas été compatissant.

TIRSO. — Alors pourquoi pleures-tu?

GIL. — Pourquoi? parce qu'il m'a laissé Menga. Il avait emmené celle à Anton, et au bout de six jours qu'elle avait disparu, Anton retrouva sa femme un matin. Nous fîmes un fameux bal pour fêter son retour, et il y dépensa cent réaux.

BRAS. — Oui, mais Bartolo n'épousa-t-il pas Catherine, et n'accouchait-elle pas à six mois, et pas complets encore? Et lui, il allait tout joyeux disant partout : voyez-moi cela! ce qu'une autre ne fait qu'en neuf mois, ma femme le fait en cinq.

TIRSO. — Avec lui, l'honneur de personne n'est en sûreté.

CURCIO. — Qu'il me faille entendre raconter cela de ce scélérat! Qui vit jamais pareil désastre?

MENGA. — Voyez comment vous pourrez l'anéantir; il

n'est pas jusqu'à nous autres femmes, si vous le voulez, qui ne prenions les armes contre lui.

GIL. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est ici qu'il se tient; toute cette procession de croix que vous voyez représente, seigneur, autant d'hommes qu'il a tués.

OCTAVIO. — C'est ici le lieu le plus retiré de toute la montagne.

CURCIO, *à part.* — Et c'est ici, ô ciel, que je vis se produire ce merveilleux témoignage d'innocence et de chasteté en faveur d'une beauté que j'ai si souvent offensée par mes soupçons, quand il n'y avait rien à répondre à un miracle si évident.

OCTAVIO. — Seigneur, quel nouveau trouble s'empare de votre imagination?

CURCIO. — Ce sont de cruels souvenirs que mon âme déplore, Octavio; et comme ma langue se refuse à publier des choses qui me font peu d'honneur, mes regrets se font our par mes yeux. Fais que ces gens que je vois me laissent seul, Octavio; je veux ici me plaindre au ciel de mo et avec moi-même.

OCTAVIO. — Allons, soldats, faites évacuer la place.

BRAS. — Que dis-tu?

TIRSO. — Que prétendez-vous?

GIL. — N'entendez-vous pas? évacuons [1].

(Tous sortent, excepté Curcio.)

SCÈNE VIII

CURCIO.

A qui n'est-il pas arrivé, au milieu des plus grands chagrins, de se retirer seul, un moment, pour ne confier sa douleur à personne? Moi, que tant de pensées assaillent à la fois que mes larmes et mes soupirs font concurrence à l'air et à la mer, compagnon de moi-même dans ces

1. On ne peut guère traduire que dans la langue de M. de Pourceaugnac les plaisanteries équivoques d'un contemporain du petit pouilleux de Murillo. Gil joue ici sur le mot *despejad*, *sortez, évacuez*, dont il fait successivement *despiojad* et *espulgad* : — *tuez vos poux, cherchez vos puces.*

muettes solitudes, je veux opposer à mes malheurs le souvenir de mes félicités. Je ne voudrais pour témoins ni les oiseaux ni les sources; car enfin les sources murmurent, et les oiseaux ont une langue. Je ne veux d'autre compagnie que ces saules rustiques; car, qui écoute sans apprendre à coup sûr ne parlera pas. Cette sierra a été le théâtre d'un événement si étrange, que l'antiquité ne pourrait en raconter un pareil parmi les prodiges de la jalousie. Mais comment se croira-t-elle à l'abri des soupçons, celle chez qui la vérité même paraît mensonge? La jalousie est une mort de l'amour, qui n'épargne personne, ne faisant pas grâce au plus humble, et ne respectant pas le plus grave. Un soir, en ce lieu même, Rosmira et moi... Faut-il s'étonner qu'à ce souvenir mon âme frémisse, et que la voix me manque? qu'il n'y ait pas une fleur qui ne me trouble, pas une feuille qui ne m'épouvante, pas une pierre qui ne m'émeuve, pas un tronc d'arbre qui ne m'ôte le courage, pas un rocher qui ne m'oppresse, pas une montagne qui ne menace de m'accabler, car ce sont autant de témoins de mon exploit infâme? Je tirai mon épée; mais elle, sans me craindre et sans se troubler, car dans ces tempêtes de l'amour, l'innocence n'est jamais lâche : « Cher époux, me dit-elle, arrête. Je ne te dis pas « de ne point me tuer, si tel est ton bon plaisir, car com« ment te disputer une vie qui est tienne? Je te prie seu« lement de me dire pourquoi je meurs et de permettre « que je t'embrasse. » Je lui répondis : « Tu portes dans « ton sein, comme la vipère, celui qui doit te donner la « mort. Je ne veux d'autre preuve de ton crime que l'in« fâme délivrance que tu attends. Mais tu ne la verras pas, « car auparavant, te donnant la mort, je serai ton bour« reau et celui d'un ange. — Si par hasard, me dit-elle « alors, si par hasard, cher époux, tu en viens à me croire « coupable, tu seras en droit de me tuer. Mais, poursuivit« elle, je prends à témoin cette croix que j'embrasse (cette « même croix qui se dressait alors devant elle) que je ne « t'ai jamais ni outragé ni offensé, et je ne veux qu'elle pour « me protéger. » Me repentant alors de mes menaces, j'aurais bien voulu me jeter à ses pieds, car son innocence

éclatait sur son visage. Que celui qui médite une trahison regarde bien auparavant à ce qu'il fait, car une fois qu'il s'est déclaré, quoi qu'il fasse pour revenir sur ses pas, pour ne pas nier qu'il eût un motif, il se croit forcé de passer outre. C'est pourquoi, non que je trouvasse sa justification insuffisante, mais pour n'en pas démordre, je levais un bras irrité, et portai mille coups de différents côtés. Mais ils n'atteignirent que l'air. Je la laissai pour morte au pied de la croix, et cherchai à m'échapper. Je revins chez moi, où je la retrouvai plus belle que l'Aurore, lorsqu'elle se lève, et dans ses bras nous présente le Soleil enfant. Les siens m'offraient Julia, divine image de sa beauté et de sa grâce. Quelle joie pouvait égaler la mienne? Ce même soir, au pied de cette même croix, elle avait vu arriver son terme, et comme un signe céleste du grand miracle que Dieu révélait au monde, l'enfant auquel elle avait donné le jour portait empreinte sur sa poitrine une croix de sang et de feu. Mais, hélas! comme un si grand bonheur se trouvait cruellement troublé par la pensée qu'un second enfant était resté dans la montagne! car au milieu de ses grandes angoisses, elle sentait qu'elle en avait mis deux au monde. Moi alors...

SCÈNE IX

OCTAVIO, CURCIO.

OCTAVIO. — Une troupe de brigands traverse la vallée, et avant que la nuit tombe tout à fait, il sera bien, seigneur, que nous descendions à leur rencontre, sans attendre que l'obscurité soit complète, car ils connaissent tous les détours de la montagne, et nous les ignorons.

CURCIO. — Eh bien, réunis tous nos gens et marchons en avant. Il n'y aura pas de bonheur pour moi que je n'aie assouvi ma vengeance.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

Vue extérieure d'un couvent.

EUSEBIO, RICARDO, CELIO, *avec une échelle.*

RICARDO. — Approche sans bruit, et applique ici l'échelle.

EUSEBIO. — Je serai un Icare sans ailes, un Phaéton sans flamme. Je prétends escalader le soleil, et si la lumière vient à mon aide, je dépasserai le firmament lui-même. L'amour apprend à devenir tyran. Dès que je serai en haut, ôtez cette échelle et attendez que je vous donne un signal. Celui qui se précipite en montant, pourvu qu'il monte aujourd'hui, qu'importe s'il tombe demain, réduit en cendres? car la douleur de redescendre n'ôte rien à la gloire d'être monté.

RICARDO. — Qu'attendez-vous?

CELIO. — Quelle pensée ralentit l'élan de votre orgueil?

EUSEBIO. — Ne voyez-vous pas ce feu ardent qui me menace?

RICARDO. — Seigneur, ce sont les fantômes de la peur.

EUSEBIO. — De la peur, moi?

CELIO. — Montez donc.

EUSEBIO. — Je monte. Quoiqu'aveuglé par ces rayons qui m'éblouissent, j'entrerai à travers les flammes; tout le eu de l'enfer ne m'arrêterait pas.

(Il monte et entre.)

CELIO. — Il est entré.

RICARDO. — C'était quelque imagination née d'une terreur secrète, une création de sa pensée, ou quelque illusion.

CELIO. — Ote l'échelle.

RICARDO. — Nous devons l'attendre ici jusqu'au jour.

CELIO. — Il fallait de l'audace pour entrer. J'aurais mieux aimé, pour ma part, aller retrouver ma villageoise, mais il y aura temps pour tout.

SCÈNE XI

La cellule de Julia.

EUSEBIO, JULIA *dans son lit.*

EUSEBIO. — J'ai parcouru tout le couvent, sans que personne m'ait aperçu. J'ai fureté partout, guidé par ma destinée; j'ai pénétré jusqu'à vingt cellules de religieuses dont j'ai trouvé les portes étroites entr'ouvertes, et dans aucune je n'ai vu Julia. Où me conduisez-vous ainsi, espérances sans cesse trompées? Quelle horreur! quel silence muet! quelle obscurité sinistre! Il y a ici de la lumière; c'est encore une cellule, et j'y aperçois Julia. Pourquoi douté-je? (*Il écarte un rideau et voit Julia endormie.*) Le courage m'abandonne à ce point que maintenant j'hésite à lui parler? Qu'est-ce donc que j'attends encore? Si avec un élan qui hésite, je m'encourage en tremblant, mon ardeur aussitôt se glace. L'humilité de ce vêtement ajoute encore à sa beauté. Ah! c'est que la beauté dans une femme, c'est la pudeur. Cette beauté merveilleuse, objet de mon premier amour, produit en moi un étrange effet. En même temps que la beauté excite le désir, la pudeur impose le respect. Julia! ah! Julia!

JULIA. — Qui m'appelle par mon nom? Mais, ô ciel, que vois-je? Es-tu l'ombre du désir? es-tu l'ombre de la pensée?

EUSEBIO. — Es-tu donc si étonnée de me voir?

JULIA. — Ah! qui ne voudrait fuir loin de toi?

EUSEBIO. — Arrête, Julia.

JULIA. — Que veux-tu, forme chimérique, image de l'idée, et qui n'existes que pour les yeux? Es-tu pour mon amour une voix de l'imagination? un portrait du rêve? un corps de la fantaisie? un fantôme de la froide nuit?

EUSEBIO. — Entends-moi, Julia, je suis Eusebio, et me voici vivant à tes pieds. Si je n'étais que la pensée d'Eusebio, jamais elle ne t'eût quittée.

JULIA. — Je me désabuse en t'écoutant, et je sens que ma pudeur offensée aimerait mieux trouver en toi un Eu-

sebio imaginaire que l'Eusebio véritable. Dans ce lieu où je meurs dans les larmes, où je vis dans la douleur, que veux-tu?... je suis toute tremblante. Que cherches-tu?... je me sens mourir. Qu'entreprends-tu?... la crainte me glace. Que prétends-tu faire? je ne sais que croire. Comment es-tu venu jusqu'ici?

EUSEBIO. — L'amour ose tout, et ma douleur et tes rigueurs ont aujourd'hui triomphé de moi. Jusqu'au jour où ici tu es entrée j'ai souffert, gardant la ferme espérance; mais quand j'ai vu ta beauté perdue pour moi, j'ai foulé aux pieds le respect dû à cet asile et les droits du cloître. Si c'est justice ou non, je ne sais; la faute en est à tous les deux. J'obéis à ces deux tyrannies, la force et la passion. Ma prétention ne peut déplaire au ciel. Avant de t'enfermer ici, tu étais mariée en secret, et mariage et cloître ne sauraient aller ensemble.

JULIA. — Je ne nie pas le lien d'amour qui unit nos deux volontés dans le bonheur et par un attrait involontaire. J'avoue que je t'appelai mon époux bien-aimé, et que rien n'est plus vrai. Mais ici, en prononçant mes vœux au pied de l'autel, j'ai promis à Christ d'être son épouse, et il a reçu ma parole et ma main. Je lui appartiens désormais. Que veux-tu de moi? Retire-toi, et retourne au lieu maudit où tu passes ta vie à tuer les hommes et à forcer les femmes. Va-t-en, Eusebio, n'attends aucun fruit de ton fol amour. Pour qu'il te fasse horreur, il doit te suffire de penser que je suis dans ce lieu sacré.

EUSEBIO. — Plus ta résistance est énergique et plus elle enflamme ma passion. J'ai escaladé les murs de ce couvent, je t'ai vue; ce n'est plus l'amour qui vit en moi, c'est je ne sais quelle influence plus secrète. Livre-toi à mes désirs ou je dis que tu m'as appelé toi-même, que tu m'as tenu enfermé plusieurs jours dans ta cellule, et puisque mon malheur me réduit au désespoir, je crierai : sachez tous...

JULIA. — Arrête! songe, Eusebio... Hélas! mais j'entends des pas de ce côté, on traverse le chœur. Ciel! je ne sais que faire. Entre dans cette cellule et ferme-la sur toi; une peur chasse l'autre.

EUSEBIO. — Que mon amour a de force!
JULIA. — Que mon étoile est cruelle!

(Ils sortent.)

SCÈNE XII

Vue extérieure du couvent.

RICARDO, CELIO.

RICARDO. — Déjà trois heures! il tarde bien.

CELIO. — Celui qui dans la nuit obscure, Ricardo, jouit de son bonheur, se met rarement en peine du soleil; je parie qu'il trouve que jamais le soleil ne s'est levé si matin, et qu'aujourd'hui il a devancé l'heure.

RICARDO. — Le jour se lève toujours tôt pour celui qui désire, tard pour celui qui jouit.

CELIO. — Ne crois pas qu'il attende que le soleil apparaisse à l'orient.

RICARDO. — Deux heures déjà!

CELIO. — Je ne crois pas qu'Eusebio les ait comptées [1].

RICARDO. — C'est possible, car enfin les heures dont ton désir hâte les lenteurs, lui il en jouit.

CELIO. — Sais-tu, Ricardo, le soupçon qui m'est venu tout à l'heure? c'est que Julia l'avait fait appeler.

RICARDO. — Et qui, sans être appelé, eût osé escalader un couvent?

CELIO. — N'as-tu pas entendu quelque bruit de ce côté, Ricardo?

RICARDO. — Oui.

CELIO. — Alors replaçons l'échelle.

SCÈNE XIII

JULIA, EUSEBIO *à une fenêtre*; RICARDO, CELIO.

EUSEBIO. — Femme, laisse-moi.

JULIA. — Lorsque, vaincue par tes désirs, émue par tes soupirs, attendrie par tes prières, touchée de tes larmes, deux fois j'offense Dieu, et comme Dieu et comme époux,

1. Il ne paraît pas que Ricardo les compte bien rigoureusement lui-même, car, plus haut, il a dit qu'il était trois heures.

tu t'enfuis de mes bras avec un dédain sans espérance, avec des mépris que n'a point précédés la possession. Où vas-tu?

EUSEBIO. — Femme, que prétends-tu? laisse-moi; je me sauve de tes bras, parce que j'y ai vu je ne sais quelle divinité. Tes yeux jettent des flammes, tes soupirs sont de feu, chaque mot de ta bouche est un volcan, chacun de tes cheveux un trait de la foudre, chacune de tes paroles est ma mort, chacune de tes caresses un enfer, tant me cause de terreur la croix que j'ai vue sur ta poitrine. C'est un signe miraculeux, et les cieux ne permettront pas, en dépit de toutes mes offenses, que je perde envers la croix le respect qui lui est dû. Si je la rends témoin des fautes que je commets, comment oserais-je ensuite l'appeler à mon aide? Reste dans ton couvent, Julia. Loin de te mépriser, je t'adore plus que jamais.

JULIA. — Écoute, arrête, Eusebio.

EUSEBIO. — Voici l'échelle.

JULIA. — Arrête, ou emmène-moi avec toi.

EUSEBIO. — Je ne puis (*il descend*), puisque je te quitte sans avoir joui du bonheur que tant j'espérais. Que Dieu me protége! je suis tombé.

(Il tombe.

RICARDO. — Qu'est-ce donc?

EUSEBIO. — Ne voyez-vous pas que le vent étincelle de rayons enflammés? Ne voyez-vous pas le ciel s'abaisser sur moi tout sanglant? Où serai-je en sûreté, si le ciel se montre irrité contre moi? Divine croix, je vous promets, je vous fais le vœu solennel, en quelque lieu que je vous rencontre, de mettre les genoux en terre et de dire un *Ave Maria*.

(Il se relève et ils sortent tous trois en oubliant l'échelle.)

SCÈNE XIV

JULIA, *à la fenêtre.*

JULIA. — Je demeure interdite, confuse. Voilà donc, ingrat, ta constance? voilà cette passion sans bornes? Tu

as persévéré jusqu'au moment où, tantôt par des menaces, tantôt par des prières, tantôt avec le langage de l'amour, tantôt avec celui de la force, tu m'as amenée à tes fins; et dès que tu as pu te dire le maître de tes désirs et de ma peine, au moment de vaincre, tu as fui. Qui. ainsi que toi, a pu s'enfuir dans la victoire? Je suis morte, cieux compatissants! Pourquoi la nature a-t-elle inventé les poisons, quand, pour donner la mort, elle avait le mépris? C'est lui qui m'ôte la vie. Car, avide de tourments nouveaux, je cours après qui me méprise. Vit-on jamais l'amour produire de si étranges effets? Lorsqu'Eusebio m'implorait avec tant de larmes, je le dédaignais, et maintenant, parce qu'il me dédaigne, c'est moi qui le prie. Nous sommes ainsi faites, nous autres femmes, que, contre nos propres désirs, nous refusons de rendre heureux ceux que nous désirons nous-mêmes. Qu'on ne nous aime pas trop, si l'on veut obtenir le prix de l'amour; car, chéries, nous méprisons, et haïes, nous aimons. Je ne regrette pas qu'il ne m'aime point; je regrette seulement qu'il m'abandonne. C'est ici qu'il est tombé; jetons-nous après lui. Mais quoi! n'est-ce pas une échelle que je vois? Oui. Quelle pensée terrible! Arrête, ô mon imagination, et ne me précipite pas. Consentir au crime, n'est-ce pas le commettre? Eusebio n'a-t-il pas franchi pour moi les murailles du couvent? Ne me suis-je pas réjouie de le voir à cause de moi s'exposer à tant de dangers? Pourquoi hésiter alors? quelle crainte m'arrête? Je ferai pour sortir ce qu'il a fait pour entrer. S'il n'a point changé, il sera fier de me voir, à cause de lui, me jeter dans de tels hasards. J'ai donc commis la faute, puisque j'y ai consenti, et si le péché est si grand, pourquoi le plaisir le serait-il moins? Si j'ai consenti, et que Dieu ait retiré sa main de moi, ne pourrais-je cependant obtenir le pardon d'une faute si grande? Qu'attends-je donc? (*Elle descend les degrés de l'échelle.*) Je foule aux pieds tout respect envers le monde, envers les hommes, envers Dieu, quand je me jette, les yeux bandés, au fond de cet aveugle tourbillon. Je suis un mauvais ange, qui tombe précipité de ce ciel, où, ne voulant pas me repentir, je perds l'espérance de remonter. Me

voilà hors du couvent, et le silence de la nuit me rend l'horreur de son obscurité redoutable ; je chemine dans une ombre si noire que je trébuche encore dans l'horreur de mon péché[1]. Ou aller ? que faire? que résoudre? Dans la muette confusion où je m'égare, je crains que mon sang ne se glace, que mes cheveux ne se hérissent sur ma tête. Mon imagination troublée forme dans l'air mille fantômes, et la voix de l'écho prononce contre moi des sentences. Le crime dont l'orgueil me soutenait tout à l'heure est maintenant ce qui m'ôte le courage. Je puis à peine mouvoir mes pieds, la terreur les enchaîne. Je crois sentir sur mes épaules je ne sais quel lourd fardeau qui m'accable, et je me sens toute enveloppée d'un manteau de glace. Je ne veux pas aller plus loin. Je veux retourner au couvent pour y recevoir le pardon de mon péché, car telle est à mes yeux la clémence divine, qu'il n'y a pas d'astres au ciel, qu'il n'y a pas de grains de sable dans la mer, qu'il n'y a pas d'atômes dans le vent, qui, joints ensemble, ne forment un petit nombre, à côté des péchés que Dieu peut pardonner. J'entends marcher. J'attendrai à l'écart que les pas se soient éloignés, et je remonterai sans qu'on me voie.

(Elle se retire.)

SCÈNE XV

RICARDO, CELIO, JULIA, *retirée dans un lieu d'où elle ne les voit pas.*

RICARDO. — La terreur d'Eusebio nous a fait ici oublier l'échelle, et je viens la reprendre, de peur que le jour ne vienne et qu'on ne la voie contre le mur.

(Ils ôtent l'échelle et s'en vont. Julia revient où était l'échelle.)

JULIA. — Ils sont repartis, je puis maintenant remonter sans qu'ils m'entendent. N'est-ce pas là le mur où était l'échelle? Mais je crois qu'elle était plutôt de l'autre côté. Elle

1. Il y a ici un jeu de mots mystique : *caer en su pecado* veut dire, proprement parler, *s'apercevoir de son péché*, reconnaître sa faute.

n'y est pas non plus. Cieux!... comment remonter sans elle?... Ah! je comprends toute l'étendue de mon malheur... Vous me fermez ainsi l'entrée de cette maison. Quand je reviens et me repens, impossible de remonter. Eh bien, puisque votre clémence me repousse, les crimes de mon désespoir feront l'étonnement du ciel, l'épouvante du monde, l'admiration du temps, l'horreur du péché et même la terreur de l'enfer.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

La montagne.

GIL, *avec un grand nombre de croix et une plus grande sur la poitrine.*

GIL. — Je viens faire du bois dans la montagne, Menga me l'a commandé. Mais pour me mettre à l'abri de tout danger, je me suis avisé d'une bonne invention. On dit Eusebio dévot à la croix; aussi me suis-je mis en campagne, armé de la tête aux pieds. C'est dit, c'est fait. Mais le voilà, bon Dieu! et je ne sais, dans la peur qui me talonne, où me mettre en sûreté. Je ne respire pas. Cette fois, il ne m'a pas vu. Je voudrais me cacher de ce côté en attendant qu'il soit passé. Cachons-nous derrière ce buisson, il me servira de plastron. Mais, diable! le moindre de ces piquants est terrible. Vive le Christ! mieux vaut encore être piqué que de risquer sa peau entière, ou d'affronter le mépris de quelque dame hautaine qui reçoit tout le monde, ou d'être jaloux d'un sot!

SCÈNE II

EUSEBIO, GIL, *caché.*

EUSEBIO. — Je ne sais où aller. Un malheureux trouve toujours la vie longue, et la mort ne vient jamais pour qui est las de vivre. Julia, je me suis vu dans tes bras, et j'étais si heureux que de tes bras l'amour aurait pu faire de nouveaux nœuds, et je repoussai cependant sans en

jouir ce bonheur dont je n'osai m'emparer. Mais ce dédain ne venait pas de moi, la cause en était plus secrète. Maître de ma volonté, une puissance supérieure a fait que j'ai respecté sur ta poitrine la croix que j'ai sur la mienne. Et puisque, ô Julia, nous sommes nés tous deux avec le même signe, il y eut là un secret mystère dont Dieu seul a la clef.

GIL, *à part.* — Ça pique cruellement, et c'est plus que je n'en puis souffrir.

EUSEBIO. — Il y a quelqu'un derrière ces broussailles. Qui va là?

GIL, *à part.* — Je perds ici le fruit de toutes mes combinaisons.

EUSEBIO, *à part.* — Un homme attaché à un arbre et qui porte une croix au cou. Il faut que je m'agenouille et que j'acquitte mon vœu.

GIL. — A qui adressez-vous votre prière, Eusebio, ou de quoi s'agit-il? Si vous m'adorez, pourquoi m'attachez-vous? et si vous m'attachez, pourquoi m'adorez-vous?

EUSEBIO. — Qui es-tu?

GIL. — Vous ne reconnaissez pas Gil? Depuis que vous me laissâtes ici attaché, avec un message, j'ai eu beau crier, le malheur a voulu que personne ne soit venu me délier.

EUSEBIO. — Mais cet endroit n'est pas celui où je te laissai.

GIL. — C'est la vérité, seigneur; mais ne voyant venir personne, j'allai ainsi attaché, d'arbre en arbre, jusqu'à celui-ci. C'est là le motif d'une si étrange aventure.

EUSEBIO, *à part.* — Il est naïf, et par lui je pourrai savoir tout ce qui m'intéresse. (*Haut.*) Gil, j'ai de l'affection pour toi depuis la première fois que nous avons causé, et je veux que nous soyons amis.

GIL. — Vous avez raison, et je voudrais, puisque nous sommes amis, aller non de ce côté, mais de celui-là; car alors nous serons tous bandits, et avec vous l'on mène, dit-on, joyeuse vie, au lieu de passer l'année entière à travailler.

EUSEBIO. — Alors, reste avec moi.

SCÈNE III

RICARDO, VOLEURS; JULIA, *vêtue en homme et le visage voilé;* EUSEBIO, GIL.

RICARDO. — Au bas du chemin qui traverse cette montagne, nous venons de faire une capture qui, si je ne me trompe, vous fera plaisir.

EUSEBIO. — C'est bien, nous en reparlerons; apprends maintenant qu'il nous arive un nouveau soldat...

RICARDO. — Qui donc?

GIL. — Tu ne me vois pas?

EUSEBIO. — Ce villageois. C'est un homme simple, mais qui connaît admirablement la montagne et la plaine, et il nous servira de guide. En outre, il ira au camp de notre ennemi et y sera mon espion perdu. Tu peux lui donner un vêtement et une arquebuse.

CELIO. — Les voici.

GIL, *à part.* — Pitié de moi, bon Dieu! me voilà embrigandé.

EUSEBIO. — Quel est ce gentilhomme qui se cache le visage?

RICARDO. — Il a été impossible de lui faire dire sa patrie et son nom; il ne veut le dire qu'au capitaine seul.

EUSEBIO. — Te voilà devant moi, tu peux te découvrir.

JULIA. — Vous êtes le capitaine?

EUSEBIO. — Oui.

JULIA, *à part.* — Ah! Dieu!

EUSEBIO. — Dis-moi qui tu es et ce qui t'amène.

JULIA. — Je vous le dirai quand nous serons seuls tous deux.

EUSEBIO, *aux voleurs.* — Éloignez-vous un peu.

(Ils se retirent.)

SCÈNE IV

JULIA, EUSEBIO.

EUSEBIO. — Nous voilà seuls, les arbres et les fleurs seront les muets témoins de tes paroles. Ote ce voile

qui te couvre le visage et dis-moi qui tu es. Où vas-tu ? Quel est ton dessein ? Parle.

JULIA. — Pour t'apprendre à la fois qui je suis et pourquoi je suis venue (*elle dégaine*), tire ton épée, et sache ainsi que je suis quelqu'un qui vient te tuer.

EUSEBIO. — Je me mets en garde contre ton audace. Ta voix d'abord m'avait moins effrayé que ton action.

JULIA. — Défends-toi, lâche, et avec la vie perds l'embarras où je te jette.

— EUSEBIO. — Si je croise le fer avec toi, c'est pour me défendre plus que pour te blesser : je tiens à ta vie, car si je te tue dans ce combat, j'ignorerai pourquoi; si tu me tues, je ne saurai pas davantage pourquoi je meurs. Découvre-toi à présent, si tu le veux bien.

JULIA. — Tu as bien dit. Dans ces vengeances de l'honneur, l'offensé n'est satisfait qu'autant que l'offenseur est châtié et sait pourquoi. (*Elle se découvre.*) Me reconnais-tu ? De quoi t'effrayes-tu ? Pourquoi me regarder ainsi ?

EUSEBIO. — Accablé par la vérité et les doutes contraires qui m'assaillent, je suis épouvanté de ce que je vois, étonné de ce que je regarde.

JULIA — Tu m'as bien vue ?

EUSEBIO. — Oui, et en te voyant, mon émotion s'est accrue à tel point, que si, avant cette heure, mes sens bouleversés ont désiré te voir, désabusés maintenant, ils donneraient pour ne pas t'avoir vue tout ce qu'auparavant ils auraient donné pour te voir. Toi, Julia, dans cette montagne ! toi, sous un vêtement profane, qui fait d'ailleurs offense à ton sexe et à ta profession ! Comment es-tu venue jusqu'ici ? qu'est-ce ceci ?

JULIA. — L'effet de tes mépris et de mon désabusement. Et pour que tu saches qu'une femme qui court où sa passion l'entraîne est une flèche partie du ciel, une balle sortie de l'arquebuse, le trait rapide de la foudre, non-seulement je me suis complue dans les péchés que j'ai commis jusqu'à ce jour, mais j'éprouverai le même contentement à les commettre de nouveau. Je suis sortie du couvent, je suis allée à la montagne, et parce qu'un berger m'a dit que je m'engageais dans un mauvais chemin, sot-

tement craintive, pour le rendre plus sûr, j'ai tué ce berger avec un couteau qu'il portait à la ceinture. Avec ce même couteau, ministre de la mort, je tuai un voyageur qui, me voyant fatiguée, m'avait courtoisement offert de me prendre en croupe, mais qui, à la vue d'un village, voulut y entrer; et c'est ainsi que, dans un endroit écarté, je payai de la mort son bienfait. Pendant trois jours et trois nuits, j'ai fait, dans ce désert, ma nourriture de ses plantes sauvages et mon lit de ses froids rochers. J'arrivai ainsi à une pauvre cabane dont le toit de chaume aurait pu, mieux qu'un palais doré, rendre la paix à mes sens. Une femme de la sierra m'y donná une généreuse hospitalité dont son mari voulut partager les soins. J'oubliai la fatigue et la faim à leur table frugale mais saine, avec leurs mets simples mais propres. Mais en me séparant d'eux, je pris mes mesures pour qu'ils ne pussent pas dire à qui me chercherait: nous l'avons vue; et je tuai l'honnête berger qui m'avait accompagnée à la montagne pour me montrer le chemin, et je revins sur mes pas pour faire le même sort à sa femme. Mais m'apercevant alors que, dans mon vêtement, je portais avec moi mon délateur, je résolus d'en changer. Et enfin, à travers mille incidents, avec l'habit et les armes d'un chasseur dont le sommeil devint non pas l'image, mais la vivante reproduction de la mort, je suis arrivée ici, bravant le danger, méprisant les obstacles et ne reculant devant aucune résolution.

EUSEBIO. — Je t'écoute avec un tel étonnement, je te regarde avec un tel effroi, que tu es en même temps l'enchantement de mon oreille et l'épouvante de mon regard. Non, je ne te méprise pas, Julia, mais je crains les dangers dont le ciel me menace, et c'est pourquoi je m'éloigne. Toi, retourne à ton couvent. J'ai si peur de cette croix que je m'enfuis loin de toi. — Mais que signifie tout ce bruit?

SCÈNE V

RICARDO, BRIGANDS, LES MÊMES.

RICARDO. — Préparons-vous, seigneur, à nous défendre. Curcio et les siens se sont écartés du chemin et se sont jetés dans la montagne à ta poursuite. Leur nombre s'est augmenté des recrues de tous les villages voisins qui envoient contre toi les vieillards, les femmes, les enfants. Ils disent qu'ils ont à venger dans ton sang celui de l'un des leurs mort sous tes coups, et ils jurent que pour te punir et se venger de tant de meurtres ils t'emmèneront mort ou vif à Sienne.

EUSEBIO. — Julia, nous parlerons plus tard. Couvre ton visage et suis-moi; je ne veux pas que tu tombes au pouvoir de ton père, mon ennemi. Compagnons, c'est le moment de montrer du courage et de l'ardeur. Que nul de vous ne recule; songez qu'ils viennent résolus à vous donner la mort, ou à nous prendre, ce qui est la même chose. Défendons-nous vigoureusement, si nous ne voulons nous voir déshonorés et livrés à toutes sortes de misères dans la prison publique; et, puisque nous le savons, qui pour la vie et pour l'honneur n'affronterait le plus grand danger? Ne leur laissons pas croire que nous les craignons, et allons les recevoir; la fortune est toujours du parti de l'audace.

RICARDO. — Il est inutile d'aller les chercher, car ils viennent à nous.

EUSEBIO. — Garde à vous, et qu'aucun ne lâche pied; car, vive Dieu! si j'en vois un qui fuit ou qui batte en retraite, je rougirai dans son sang le fil de cette épée, avant d'en percer le cœur de l'ennemi.

SCÈNE VI

CURCIO *et son monde, derrière la scène*, LES MÊMES.

CURCIO, *derrière la scène.* — Dans les sentiers reculés et

couverts de la sierra j'ai vu le traître Eusebio qui, pour se défendre inutilement, se fait des murailles avec les rochers.

VOIX, *derrière la scène.* — On les découvre d'ici à travers les arbres.

JULIA. — A eux!

(Elle sort.)

EUSEBIO. — Arrêtez, vilains, ou, vive Dieu! votre sang va couler par torrents et teindre ces campagnes.

RICARDO. — Ces lâches vilains forment un nombre infini.

CURCIO, *derrière la scène.* — Où te caches-tu, Eusebio?

EUSEBIO. — Je ne me cache pas, je vais à toi.

(Ils sortent tous, et on entend des coups d'arquebuse derrière la scène.)

SCÈNE VII

JULIA.

A peine avais-je foulé l'herbe de la montagne où je m'étais réfugiée, que j'ai entendu des voix horribles, que j'ai vu les champs couverts de combattants. Des retentissements de la foudre et des tranchants de l'épée, les uns éblouissent la vue, les autres troublent l'oreille. Mais que vois-je? Toute la troupe d'Eusebio, vaincue et dispersée, fuit déjà devant l'ennemi. Rallions ce qui fut la bandé d'Eusebio, et essayons de la ramener au combat. Si je pouvais leur rendre le courage, je serais l'étonnement du monde, le couteau de la Parque, le redoutable fléau de l'ennemi, l'épouvante vengeresse des siècles futurs et l'admiration de notre âge.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

GIL *en brigand, puis* MENGA, BRAS, TIRSO *et* VILLAGEOIS.

GIL. — A peine, pour me mettre en sûreté, me suis-je fait bandit novice, que, pour m'être fait brigand, je me vois dans un danger plus grand. Quand j'étais laboureur, nous

étions les vaincus, et maintenant que je suis de la chiourme, c'est encore la même chose. Sans être avare, je traîne le malheur après moi, et je suis si malheureux que je me suis dit cent fois : si j'étais Juif, les Juifs eux-mêmes seraient malheureux en affaires.

(Entrent Menga, Bras, Tirso et les autres villageois.)

MENGA. — A eux ! à eux ! les voilà qui fuient.

BRAS. — Il ne faut pas en laisser un seul vivant.

MENGA. — J'en ai vu un se cacher de ce côté.

BRAS. — Meure le bandit!

GIL. — Mais songez donc que c'est moi.

MENGA. — L'habit nous dit assez que tu es un bandit.

GIL. — L'habit vous a menti, comme un vaurien qu'il est.

MENGA. — Donne-lui un bon coup.

BRAS. — Fais-lui son affaire.

GIL. — J'en ai assez comme ça. Remarquez...

TIRSO. — Nous n'avons rien à remarquer; tu es un bandit.

GIL. — Mais non, je suis Gil, sang du Christ!

MENGA. — Eh! que ne le disais-tu plus tôt, Gil?

TIRSO. — Eh! si tu es Gil, que ne le disais-tu?

GIL. — Comment plus tôt? Mais tout d'abord, je vous ai dit, c'est moi.

MENGA. — Que fais-tu ici?

GIL. — Ne le vois-tu pas? J'offense Dieu dans le cinquième commandement; je tue, à moi seul, plus que joints ensemble un médecin et un été.

MENGA. — Qu'est-ce que ce costume?

GIL. — C'est le diable. J'en ai tué un et j'ai mis son vêtement.

MENGA. — Mais dis, si tu l'as tué, comment l'habit n'est-il pas teint de sang?

GIL. — C'est bien simple, il est mort de peur, voilà l'affaire.

MENGA. — Viens avec nous; nous sommes les vainqueurs et poursuivons les voleurs, qui ont peur à leur tour et se sauvent.

GIL. — Mais au diable l'habit, quand je devrais grelotter de froid!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

EUSEBIO, CURCIO *combattant.*

CURCIO. — Nous voici seuls tous deux. Je rends grâce à Dieu qui a voulu laisser ma vengeance à mon bras et n'a pas remis à un autre le soin de venger mon outrage, ni à une épée étrangère celui de ta mort.

EUSEBIO. — Le ciel, dans cette occasion, ne se montre pas trop irrité contre moi, Curcio, en permettant que je vous rencontre; car si vous venez à moi offensé, vous vous en retournerez offensé et châtié. Toutefois, vous m'inspirez je ne sais quel respect qui fait que je redoute moins votre épée que l'idée de vous déplaire; et, bien que votre valeur me paraisse à craindre, quand je regarde vos cheveux blancs, eux seuls, je l'avoue, m'ôtent le courage.

CURCIO. — J'avoue à mon tour, Eusebio, que tu as calmé en grande partie la colère que je ressens à te regarder. Mais je ne voudrais pas te laisser croire que la crainte que tu éprouves te vient de mes cheveux blancs et non de mon courage. Reprenons nos épées, car une étoile ou quelque signe favorable ne suffisent pas pour me faire renoncer à la vengeance que je poursuis; reprenons nos épées.

EUSEBIO. — Moi de la crainte? Vous prenez sottement le respect pour de la crainte, quoique, pour dire la vérité, la victoire que je désire, c'est de me voir à vos pieds vous demander pardon. J'y pose cette épée qui a été l'effroi de tant d'autres,

CURCIO. — Eusebio, garde-toi de penser que je veuille profiter pour te tuer de l'avantage que tu me donnes. Voici mon épée. (*A part.*) J'évite ainsi l'occasion de lui donner la mort. (*Haut.*) Luttons corps à corps.

(Ils se prennent à bras le corps et luttent ensemble.)

EUSEBIO. — J'ignore quel effet vous produisez sur moi, et pourquoi repoussant toute idée de vengeance et de

ressentiment, mon cœur s'émeut dans ma poitrine et cherche à se faire passage par les yeux; et dans le trouble profond qui m'agite, je voudrais, pour vous venger, me donner la mort à moi même. Vengez-vous sur moi; ma vie, seigneur, est à vos pieds.

CURCIO. — Le fer d'un noble, même pour punir une offense, ne se souille pas dans le sang d'un homme qui se rend; il y perdrait une grande partie de sa gloire, et ce sang effacerait sa victoire.

VOIX, *derrière la scène.* — Ils sont de ce côté.

CURCIO. — Ma troupe victorieuse vient me chercher, pendant que la tienne cède à la peur et fuit en désordre. Je prétends te sauver la vie. Cache-toi, car je te défendrais mal contre la colère vindicative d'une troupe de vilains. Tu es le seul qu'il serait impossible de laisser vivant.

EUSEBIO. — Moi, Curcio, je me suis trouvé sans force contre vous, mais pas un autre ne me verra reculer. Que mon bras reprenne cette épée, et vous verrez que si mon courage ne peut rien contre vous, j'en ai plus qu'il ne m'en faut contre les vôtres.

SCÈNE X

OCTAVIO, GIL, BRAS *et les autres villageois*, LES MÊMES.

OCTAVIO. — Du plus profond de la vallée à la plus haute cime de la montagne, il n'en est par resté un seul de vivant. Eusebio seul s'est échappé; car ayant pris la fuite...

EUSEBIO. — Tu mens, Eusebio ne fut jamais un lâche.

VOIX. — C'est Eusebio, qu'il meure!

EUSEBIO. — Approchez, vilains!

CURCIO. — Arrête, Octavio, attends.

OCTAVIO. — Quoi, seigneur, vous qui devriez nous animer contre lui, vous nous retenez?

BRAS. — Vous protégez un homme qui dans votre sang et dans votre honneur a mis le fer et le déshonneur?

GIL. — Un homme dont l'audace a saccagé toute cette montagne, qui, dans le village, n'a laissé ni un melon,

ni une fille sans y avoir goûté, et qui a donné la mort à tant de monde, vous le défendez ainsi?

OCTAVIO. — Que dites-vous là, seigneur? que prétendez-vous?

CURCIO. — Attendez, écoutez. Triste événement! Ne vaut-il pas mieux le prendre et l'emmener à Sienne? Rends-toi, Eusebio. Je te promets et t'engage ma foi de gentilhomme de te protéger, et, quoique ta partie, je serai ton avocat.

EUSEBIO. — Je me rendrai sans hésiter à Curcio, mais à Curcio seul; au juge, je ne puis. A l'un, c'était respect, à l'autre ce serait crainte.

OCTAVIO. — Meure Eusebio!

CURCIO. — Fais attention...

OCTAVIO. — Quoi! vous le défendez? Trahissez-vous la patrie?

CURCIO. — Moi, trahir? Puisqu'on m'insulte de la sorte, pardonne Eusebio, mais je vais être le premier à te donner la mort.

EUSEBIO. — Otez-vous de devant moi, seigneur, votre aspect me trouble, et tant que je vous aurai devant moi vos gens auront en vous un bouclier.

(Ils l'attaquent tous en même temps.)

CURCIO. — Ils l'entourent et le serrent de près. Oh! si je pouvais maintenant te donner la vie, Eusebio, quand ce serait la mienne! Criblé de blessures, il est rentré dans la montagne; il bat en retraite en trébuchant vers la vallée. Je cours à son aide, car ce sang glacé qui m'appelle d'une voix timide a quelque chose du mien. Un sang qui ne serait pas le mien ni ne m'appellerait, ni je ne l'entendrais.

(Il sort.)

SCÈNE XI

EUSEBIO, *qui descend en trébuchant.*

Précipité du haut de la montagne, et incertain de la vie, je ne sais où trouver un peu de terre pour y tomber

mort. Mais si je regarde à mes fautes, ce n'est pas de perdre la vie que mon âme se tourmente, mais de voir comment avec une seule vie on peut expier tant de fautes. Voici de nouveau cette troupe ennemie qui se remet à me poursuivre; et si je ne puis lui échapper vivant, il me faut tuer ou mourir. Il serait mieux pourtant d'aller en un lieu où je puisse demander pardon au ciel. Mais arrêtons-nous devant la croix, afin que s'ils me donnent une courte mort, elle me donne, elle, une vie éternelle. Arbre où le ciel voulut faire mûrir le fruit véritable, remède de celui qui perdit l'homme, fleur du nouveau paradis, arc de lumière dont le message sur une mer sans bornes annonça la paix au monde, planète adorable, vigne fertile, harpe du nouveau David, table d'un second Moïse, je suis un pécheur, et j'implore ta grâce comme une justice, puisque Dieu n'a souffert sur ton bois sacré que pour racheter les pécheurs. Tu me dois ta protection, car eussé-je été, moi seul, tout le monde, Dieu serait mort pour moi seul. C'est donc pour moi que tu existes, ô croix, car Dieu ne serait pas mort sur toi, si je n'eusse été pécheur. Ma dévotion naturelle, ô croix sainte, vous demanda toujours de ne pas permettre que je mourusse sans confession. Je ne serai pas le premier voleur qui, attaché à vos bras, se soit confessé à Dieu; et puisque nous voilà déjà deux, et que je ne saurais le nier, je réclame aussi ma part dans la rédemption qui, une fois déjà, s'opéra sur vous. Lisardo, lorsque, offensé par toi, je pouvais te tuer, je t'emportai dans mes bras et te donnai lieu de te confesser, avant qu'achevassent de se dénouer, en de si courts instants, les derniers liens de ta vie. Et maintenant je me souviens aussi de ce vieillard qui sans doute est mort. Je réclame votre compassion à tous deux. Songe que je meurs, ô Lisardo; songe que je t'appelle, Alberto!

SCÈNE XII

CURCIO, EUSEBIO.

CURCIO. — Il doit être de ce côté.

EUSEBIO. — Si vous venez pour me tuer, vous aurez peu de peine à m'ôter une vie que je n'ai déjà plus.

CURCIO. — Quel cœur de bronze ne serait attendri par ces flots de sang? Eusebio, rends ton épée.

EUSEBIO. — A qui?

CURCIO. — A Curcio.

EUSEBIO. — La voici. (*Il la lui donne.*) Et moi aussi, je te demande pardon à genoux de cette ancienne offense. Je n'en puis dire davantage, parce qu'une profonde blessure ôte le souffle à ma vie et répand sur mon âme l'horreur et l'épouvante.

CURCIO. — Je demeure interdit. La main de l'homme pourrait-elle encore y porter remède?

EUSEBIO. — La meilleure médecine est, je crois, celle qui vient du ciel.

CURCIO. — Où est la blessure?

EUSEBIO. — A la poitrine.

CURCIO. — Laisse-moi y porter la main pour voir si le souffle résiste encore. Ah! malheureux que je suis! (*Il examine la blessure et découvre la croix.*) Quelle est cette belle et divine empreinte? En la reconnaissant, toute mon âme s'est troublée.

EUSEBIO. — Ce sont les armes que me donna la croix au pied de laquelle je naquis. C'est tout ce que je sais de ma naissance. Mon père, que je ne connus pas, me refusa même un berceau. Déjà sans doute il pressentait combien je devais être méchant. C'est ici que je suis né.

CURCIO. — Ici ma douleur égale mon contentement; ici ma joie égale mon regret, effet d'une destinée à la fois terrible et douce. Ah! mon fils, j'éprouve à te voir autant de bonheur que de peine. Tu es mon fils, Eusebio, si j'en crois tous ces signes, et c'est justement que je m'afflige, puisque je ne te retrouve que pour te pleurer. Mais je vois clairement, d'après ton récit, ce que mon cœur avait déjà pressenti. Ta mère te déposa dans le lieu même où je te retrouve, où je commis le crime; le ciel m'a châtié, et Dieu même m'avertit de mon erreur. Mais quel plus grand signe que cette croix, si semblable à celle que porte Julia? Ce n'est pas sans un mystérieux dessein que le ciel

vous marqua tous deux pour faire de l'un et de l'autre un prodige pour la terre.

EUSEBIO. — Je ne puis parler, mon père. Adieu! déjà un voile mortel couvre mes yeux, et la mort me refuse, dans son rapide passage, une voix pour te répondre, une vie plus longue pour te connaître et une âme pour t'obéir. Déjà je sens le coup redoutable, déjà arrive le moment fatal. Alberto!

CURCIO. — Qu'il me faille pleurer mort celui que j'abhorrai vivant!

EUSEBIO. — Viens, Alberto!

CURCIO. — Oh! moment cruel! ô guerre injuste!

EUSEBIO. — Albertò! Alberto!

(Il meurt.)

CURCIO. — Sous les coups violents de la mort, il a rendu le dernier soupir. Ah! que mes cheveux blancs payent une douleur si grande!

(Il s'arrache les cheveux.)

SCÈNE XIII

BRAS, *et ensuite* OCTAVIO, CURCIO, EUSEBIO *mort.*

BRAS. — Toutes vos plaintes sont vaines. Mais l'inconstante fortune mit-elle jamais des bornes à votre courage?

CURCIO. — Jamais sa rigueur ne me fut plus cruelle. Que mon désespoir embrase cette montagne avec ses larmes, car les pleurs de mes yeux sont de feu. Ah! fatale étoile! impitoyable destinée! Ah! douleur inexorable!

(Entre Octavio.)

OCTAVIO. — La fortune, ô Curcio, amasse aujourd'hui sur votre famille tous les maux que pouvait supporter un infortuné. Le ciel sait ce qu'il m'en coûte de vous donner ces tristes nouvelles.

CURCIO. — Qu'y a-t-il encore?

OCTAVIO. — Julia n'est plus dans le couvent.

CURCIO. — La pensée même, dis-moi, pourrait-elle inventer quelque chose de comparable à mon malheur, plus grand encore que je ne l'imaginais? Ce cadavre que tu

vois, ce froid cadavre, Octavio, c'est mon fils. Vois si en de si affreuses circonstances le moindre de ses coups ne suffirait pas pour donner la mort. Donne-moi la constance, ô ciel, ou ôte-moi la vie, poursuivie désormais de tourments si cruels.

SCÈNE XIV

GIL, TIRSO, VILLAGEOIS, LES MÊMES.

GIL. — Seigneur!

CURCIO. — Quelque nouveau malheur?

GIL. — Les voleurs que vous aviez châtiés et mis en fuite reviennent ralliés par un démon d'homme qui leur cache à eux-mêmes son visage et son nom.

CURCIO. — Les coups qui m'ont frappé sont si terribles que les plus grands maux me sont presque doux. Qu'on emporte à l'écart ce déplorable corps d'Eusebio, en attendant que mes tristes mains préparent à ses restes une tombe honorable.

TIRSO. — Comment songez-vous à lui donner la sépulture en terre sainte, quand vous savez qu'il est mort excommunié?

BRAS. — Celui qui est mort ainsi ne mérite pas d'autre tombeau que ce désert.

CURCIO. — Oh! vengeance de vilain, l'offense garde sur toi tant de pouvoir, que tu ne t'arrêtes pas devant le seuil de la mort!

(Il sort en pleurant.)

BRAS. — Il ne doit avoir d'autre tombeau que le corps des bêtes féroces et des oiseaux de proie.

UN AUTRE. — Précipitons-le de la montagne, et que pour dernier supplice il soit déchiré en morceaux.

TIRSO. — Donnons-lui plutôt pour le moment une rustique sépulture sous ces branches. (*Ils placent au milieu des branches le corps d'Eusebio.*) Voici la nuit qui descend, enveloppée dans son lugubre suaire. Demeure ici, Gil, avec lui, et qu'un cri de toi nous avertisse, si quelques-uns de ces fuyards revenaient de ce côté.

(Ils s'en vont.)

GIL. — Ils en prennent à leur aise! Ils ont enterré là Eusebio, et moi, ils me laissent seul ici. Seigneur Eusebio, souvenez-vous qu'il y eût un temps où je fus votre ami. Mais que vois-je? Ou l'envie que j'en ai me trompe, ou je vois venir par ici une multitude de personnes.

SCÈNE XV

ALBERTO, GIL, EUSEBIO *mort.*

ALBERTO. — J'arrive de Rome, et trompé par les ténèbres et le silence de la nuit, je me suis de nouveau égaré dans ces montagnes. C'est ici l'endroit où Eusebio me donna la vie, et je crains de ses compagnons quelque mauvais parti.

EUSEBIO. — Alberto!

ALBERTO. — D'où vient ce souffle d'une voix mourante qui, prononçant mon nom, a résonné dans mon oreille?

EUSEBIO. — Alberto!

ALBERTO. — Elle répète encore mon nom, et il m'a semblé que c'était de ce côté. Approchons.

GIL. — Dieu du ciel! c'est Eusebio; jamais peur n'égala la mienne.

EUSEBIO. — Alberto!

ALBERTO. — La voix vient de plus près. O voix qui te perds dans le vent et qui dis mon nom, qui es-tu?

EUSEBIO. — Je suis Eusebio. Approche, Alberto, de ce côté où je suis enseveli et soulève ces branches. — Ne crains rien.

ALBERTO. — Je ne crains rien.

GIL. — Moi si.

(Alberto découvre Eusebio.)

ALBERTO. — Te voilà découvert. Dis-moi, au nom de Dieu, que me veux-tu?

EUSEBIO. — C'est aussi en son nom que ma foi t'invoque, pour qu'avant de mourir tu m'entendes en confession. Il y a déjà un moment que j'ai dû mourir; le corps s'est trouvé libre de l'esprit. Mais ce coup terrible de la mort lui en a ôté l'usage, sans les séparer l'un de l'autre. (*Il se lève.*)

Viens avec moi, Alberto, dans un lieu où je puisse te confesser mes péchés, plus nombreux que les sables de la mer et les atômes du soleil; tel est le pouvoir qu'a sur le ciel la dévotion à la croix!

ALBERTO. — Toutes les pénitences que j'ai faites jusqu'à présent, je te les cède, afin qu'elles servent au rachat de tes fautes.

(Eusebio et Alberto s'éloignent.)

GIL. — Bonté du ciel! il va de son propre pied, et, comme pour le mieux voir, le soleil découvre ses rayons. Je vais raconter la chose à tout le monde.

SCÈNE XVI

JULIA, *quelques* VOLEURS, *ensuite* CURCIO *et les* PAYSANS. GIL.

JULIA. — Maintenant que la victoire les retient sans défiance dans les bras du sommeil, profitons de l'occasion qu'ils nous donnent.

UN AUTRE. — Si vous voulez les surprendre au passage, prenez par ici, car ils viennent de ce côté.

(Entrent Curcio et les paysans.)

CURCIO. — Il faut que je sois immortel, au milieu des maux qui m'accablent, pour que la douleur ne me tue pas.

GIL. — Je vois du monde partout. Apprenez tous par ma voix l'aventure la plus étrange que le monde ait jamais vue. Eusebio s'est relevé du lieu où il avait été enterré, appelant un prêtre à grand cris. Mais qu'ai-je besoin de vous raconter ce que vous pouvez tous voir? Voyez-le dévotement agenouillé.

CURCIO. — C'est mon fils! Dieu du ciel! quelles sont ces merveilles?

JULIA. — Qui fût jamais témoin d'un tel prodige?

CURCIO. — Au moment où le saint vieillard a fait le geste de lui donner l'absolution, il est de nouveau tombé mort à ses pieds.

SCÈNE XVII

ALBERTO, LES MÊMES.

ALBERTO. — Au milieu de toutes ses grandeurs, que le monde apprenne la plus étonnante de ses merveilles, attestée par ma voix. Après la mort d'Eusebio, le ciel a laissé son esprit en dépôt dans son cadavre, jusqu'à ce qu'il se soit confessé. Tel est le crédit dont jouit près de Dieu la dévotion à la croix.

CURCIO. — Ah! fils de mon âme! ne plaignons pas celui qui, dans sa mort tragique, a mérité de si glorieuses faveurs. Plût à Dieu que Julia eût ainsi reconnu ses fautes!

JULIA. — Dieu me protége! que viens-je d'entendre? quel est donc ce prodige? C'est moi qui prétends à l'amour d'Eusebio et Eusebio est mon frère! Que Curcio, mon père, que le monde entier, que tous aujourd'hui apprennent mes fautes criminelles. Moi-même, épouvantée de tant d'abominations, je les proclamerai tout haut. Sachez donc tous, que tous les vivants sachent que je suis Julia, l'infâme Julia, et de toutes les perverses la pire. Mais si mon péché a été public, dès aujourd'hui le sera aussi ma pénitence. Dès aujourd'hui je demanderai humblement pardon au monde de mes mauvais exemples, et à Dieu de ma mauvaise vie.

CURCIO. — Oh! monstrueux assemblage de tous les vices! je veux te tuer de ma propre main, pour que l'horreur de ta mort égale l'horreur de ta vie.

JULIA. — Protégez-moi, croix divine, et je vous engage ma foi de retourner au couvent et d'y faire pénitence de mes égarements.

(Au moment où Curcio veut la frapper, elle embrasse la croix qui était sur la tombe d'Eusebio et disparaît.)

ALBERTO. — Quel miracle!

CURCIO. — Et par ce dénoûment prodigieux, l'auteur achève heureusement la *Dévotion à la croix*.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE MÉDECIN
DE SON HONNEUR

(EL MEDICO DE SU HONRA)

(Imprimé en 1633.)

NOTICE

SUR

LE MÉDECIN DE SON HONNEUR

Pour le vulgaire et le grand nombre des lecteurs, Calderon n'est, hors de l'Espagne, que l'auteur du *Médecin de son honneur*. C'est par ce drame, entre tous, qu'il est connu et caractérisé. Ce n'est pas sans raison; car, de tous ses ouvrages, c'est celui où cette passion de l'honneur qui, dans son théâtre, domine toutes les autres, se manifeste avec le plus d'énergie. Mais, comme si l'Espagne se fut lassée d'entendre le plus grand de ses poëtes dramatiques désigné par ce titre, pendant que pour nous se résumait, pour ainsi dire, dans ce chef-d'œuvre toute la gloire de Calderon, l'Espagne commençait à l'admirer moins et à préférer à celle-là beaucoup d'autres de ses comédies. Il y a déjà plus de trente ans qu'un critique distingué, M. Ochoa, faisait cet aveu du paysan d'Athènes, et s'étonnait qu'en Espagne, comme en France, comme en Allemagne, comme en Angleterre, le *Médecin de son honneur* provoquât cette admiration presque exclusive. Il comparait ce drame à *Othello*, et n'hésitait pas à dire que Shakespeare avait su peindre la jalousie avec une bien autre vigueur. Et, en effet, si l'Espagne, cette terre classique de la jalousie, dans la peinture de cette passion terrible, n'avait à opposer à *Othello* que le *Médecin de son honneur*, le nom de Calderon ne mériterait pas d'être prononcé à côté de celui de Shakespeare. Mais M. Ochoa lui-même se souvient à propos du Tetrarque de Jérusalem (*El mayor monstruo los celos*), et il trouve dans Hérode un caractère digne d'être mis en comparaison avec le More de Venise, et dans Mariamne une figure aussi poétiquement touchante que celle de Desdémona.

Mais c'est que, dans le jugement qu'il porte sur le *Médecin de son honneur*, M. Ochoa nous semble s'être complétement mépris. Ce n'est pas la jalousie proprement dite que Calderon a voulu peindre ici, c'est le sentiment de l'honneur poussé jusqu'à l'excès, jusqu'au crime et au meurtre. Guttiere Alfonso Solis n'est pas précisément un mari jaloux, c'est un gentilhomme qui ne permet pas qu'un autre nom que le sien puisse être prononcé dans sa maison, qui ne souffre pas que la pensée de sa femme ait pu se porter sur un autre, même avant qu'il l'eût épousée. La jalousie, de sa nature, est violente et amère; elle prend toutes les formes de l'emportement, depuis l'adoration la plus passionnée jusqu'à l'outrage le plus irréparable. L'honneur fait moins de bruit. Guttiere ne s'emporte pas; il sait se contenir, il examine froidement et seul. Ce n'est plus un amant, c'est un juge; et quand il a rendu sa sentence, il l'exprime dans ces brèves et terribles paroles : « L'amour t'adore, l'honneur t'abhorre; et ainsi l'un te tue et l'autre « t'avertit. Tu as deux heures à vivre; tu es chrétienne, sauve ton âme, « car la vie pour toi est impossible. » Et cet arrêt d'une mort inévitable, la pauvre femme ne l'entend pas même de la bouche de son mari; elle le trouve à côté d'elle dans un billet venu on ne sait comment, et comme une sentence des Dix. Il en a l'inflexibilité et le mystère. Rien ici n'a les allures bruyantes de la jalousie; le mari qui n'est pas outragé, mais qui soupçonne qu'il pourrait l'être, cherche un remède non à son amour méconnu, mais à son honneur menacé. Il prend aux yeux de tous un masque impénétrable; car, ce qui importe avant tout, ce n'est pas que la coupable soit punie, il n'y a pas de coupable; c'est que l'honneur du mari ne puisse même être effleuré. La sentence sera exécutée comme elle a été rendue, et nul ne devra soupçonner la main qui a frappé, que dis-je? qu'une main a frappé. Que me parlez-vous de la jalousie, passion vulgaire et basse? Il s'agit de l'honneur, qui n'est pas même une passion, mais une religion, une religion implacable. Quand l'honneur est malade, il faut le guérir à tout prix. Là est tout le drame, et le titre du drame le disait déjà avec une incomparable énergie.

Le *Médecin de son honneur* paraît être de 1633; c'est du moins cette année qu'il est imprimé, et, comme la *Dévotion à la croix*, sous le nom de Lope de Vega. Tout ce qui avait quelque valeur, tout ce qui faisait un peu de bruit, et le *Médecin de son honneur* dut en faire beaucoup, était naturellement attribué à Lope de Vega. On ne connaissait, on ne voulait connaître que Lope de Vega. Calderon était en Ita-

lie, employant les loisirs de sa vie militaire à écrire des chefs-d'œuvre, mais ensuite, comme on sait, se mettant peu en peine de leur sort.

Il avait emprunté l'idée de son drame à une anecdote qui se raconte encore en Andalousie. Il n'y a pas bien des années qu'on nous a montré à Séville cette maison des Solis, dont la porte, disait-on, garda longtemps l'empreinte de la main ensanglantée du chirurgien Ludovico. Peut-être existe-t-elle encore sur la place *del Duque*, à moins que le mauvais air qui souffle sur Séville n'ait aussi emporté ce logis légendaire, et qu'il n'ait fait place à quelque belle maison de rapport.

L'action nous reporte vers le milieu du quatorzième siècle, à Séville même ou aux environs, et sous le règne de ce terrible don Pèdre qui inspire encore aux poëtes et aux historiens de l'Espagne presque autant de sympathie que d'épouvante. Ce n'est pas la dernière fois que Calderon rencontrera cette grande figure ; mais nulle part il ne la présentera avec autant de relief et de grandeur, nulle part il ne la rattachera plus étroitement à l'action. D'une tragédie domestique il a fait une page d'histoire. Calderon nous fait voir don Pèdre dans l'Alcazar, où c'est le roi qui reçoit le peuple et les grands ; dans la rue, où, comme ce calife des *Mille et une nuits*, c'est le Justicier qui cherche sa proie. Il nous le montre à côté de son jeune frère Henri de Transtamare, et dans leurs relations froides et sévères, on a déjà le pressentiment de cette autre lutte qui doit aboutir au fratricide, sous la tente de Montiel. Rien n'éclaire d'un reflet plus sinistre le visage de don Pèdre que l'air décontenancé du pauvre Gracioso qui a voulu se jouer du roi, et à qui celui-ci donne un délai pour le faire rire, le menaçant, s'il n'y réussit pas, d'un châtiment exemplaire. M. Ochoa le trouve froid. Je le crois bien. Quelle gaieté ne se fût glacée sous le regard de don Pèdre? Mais cette terreur qui tombe de si haut et qui porte si bas a elle-même son effet tragique.

L'action d'un bout à l'autre est d'un intérêt saisissant. Dès que le mari a paru, on tremble pour cette femme innocente, mais que toute son innocence ne sauvera pas des poursuites de don Enrique et de la vengeance de Guttiere. Je me trompe, Guttiere ne se venge, ni ne punit ; il écarte froidement et sans bruit de son chemin ce qui pourrait porter atteinte à la pureté immaculée de son honneur. Il aime dona Mencia, il la sait innocente ; mais un amant a erré autour d'elle, il faut qu'elle meure. L'émotion va croissant de scène en scène jusqu'au dénoûment, auquel l'intervention tardive de don Pèdre ajoute une sorte de consécration. Le Justicier comprend et se tait, mais il

ordonne à Guttiere d'épouser doña Leonor que celui-ci a aimée jadis, et qu'il a quittée sur un simple soupçon, n'ayant pas le droit de la *saigner*. Dona Leonor sait tout aussi; mais, sûre d'elle-même, elle accepte hardiment, et réclamerait au besoin l'accomplissement de la parole autrefois donnée. Ce dernier trait, s'il n'était sous-entendu, manquerait au dénoûment et à la peinture de l'époque, qui n'est pas le quatorzième siècle mais le dix-septième.

LE MÉDECIN

DE SON HONNEUR

PERSONNAGES

LE ROI DON PEDRO.
L'INFANT DON ENRIQUE.
DON GUTTIERE ALFONSO.
DON ARIAS.
DON DIEGO.
COQUIN, valet.
DONA MENCIA DE ACUNA.
DONA LEONOR.
INÈS, suivante.
TEODORA, suivante.
JACINTA, esclave.
LUDOVICO, chirurgien.
UN SOLDAT.
UN VIEILLARD.

PÉTITIONNAIRES, SUITE, MUSICIENS, DOMESTIQUES DES DEUX SEXES.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Vue extérieure de la quinta (1) de Guttiere, aux environs de Séville.

Bruit de chasse. Entrent L'INFANT DON ENRIQUE, *qui vient de tomber, et un peu après lui,* DON DIEGO *et* DON ARIAS, *et enfin* LE ROI DON PEDRO.

DON ENRIQUE. — Jésus! Jésus!

(Il tombe évanoui.)

DON ARIAS. — Que le ciel vous protége!

LE ROI. — Qu'y a-t-il?

DON ARIAS. — Le cheval s'est abattu et a jeté l'infant à terre.

1. La quinta andalouse est la villa italienne et la maison de campagne française.

LE ROI. — Si c'est de cette façon qu'il salue les tours de Séville, il eût mieux fait de ne pas venir à Séville, et de rester en Castille. Enrique, mon frère!

DON DIEGO. — Seigneur?

LE ROI. — Commence-t-il à revenir?

DON ARIAS. — Il a perdu à la fois le pouls, la couleur et le sentiment. Quel malheur!

DON DIEGO. — Quelle douleur!

LE ROI. — Allez à cette belle quinta qui est sur le bord du chemin, Arias; il suffira peut-être à l'infant d'y prendre un peu de repos pour se remettre. Restez ici, vous autres, et donnez-moi un cheval. J'ai besoin de poursuivre ma route; cet accident a failli me retarder, et je ne veux pas m'arrêter que je ne sois arrivé à Séville. J'y attendrai des nouvelles de l'accident.

(Il sort.)

SCÈNE II

DON ENRIQUE *évanoui*, DON ARIAS, DON DIEGO.

DON ARIAS. — Il vient de donner une preuve assez forte de la dureté de son caractère. Comment peut-on abandonner un frère, après un pareil accident, entre les bras de la mort? Vive Dieu!...

DON DIEGO. — Silence, et songe que si les murs ont des oreilles, les arbres ont des yeux; et nous n'avons rien à y gagner.

DON ARIAS. — Tu peux, don Diego, te rendre à cette quinta et dire que l'infant, monseigneur, vient de faire une chute. Mais non, il sera mieux que nous l'y portions ensemble.

DON DIEGO. — C'est bien dit.

DON ARIAS. — Qu'Enrique vive, et je ne demande rien de plus à la fortune.

(Ils emportent l'infant.)

SCÈNE III

Une salle dans la quinta de don Guttiere.

DONA MENCIA, JACINTA.

DONA MENCIA. — Je les ai vus de la tour, et je ne puis encore distinguer quels ils sont. Tout ce que je sais, c'est qu'il est arrivé là quelque grand malheur. Un brillant cavalier venait sur un cheval si léger qu'on eût dit un oiseau qui fendait l'air; et ce qui ajoutait à la ressemblance, c'est qu'il avait un panache qui flottait au vent. La campagne et le soleil se disputaient la splendeur de ses plumes: la campagne leur prêtait la grâce de ses fleurs, le soleil le feu de ses étoiles; et si rapidement changeaient et étincelaient les couleurs, que tantôt c'était le soleil et tantôt le printemps. Le cheval a trébuché dans sa course, et ce qui avait paru un oiseau, tombé à terre fut une rose, et leur double éclat imitant tour à tour le soleil, le ciel, la terre, et le vent, a été tour à tour oiseau, coursier, étoile et fleur.

JACINTA. — Ah! madame, il est entré dans la maison...

DONA MENCIA. — Quoi donc?

JACINTA. — Une troupe de monde.

DONA MENCIA. — Et tout ce monde est entré avec le blessé dans notre quinta?

SCÈNE IV

DON DIEGO *et* DON ARIAS, *qui portent l'infant dans leurs bras et le déposent sur un siége*, DONA MENCIA, JACINTA.

DON DIEGO. — Le sang royal a de tels priviléges dans les maisons des nobles, que vous excuserez la liberté avec laquelle nous avons cru devoir entrer dans la vôtre.

DONA MENCIA, *à part*. — Que vois-je, juste ciel!

DON DIEGO. — L'infant Enrique, frère du roi don Pedro, a fait une chute à votre porte, et entre chez vous à moitié mort.

DONA MENCIA. — Dieu me soit en aide! Quel malheur!

DON ARIAS. — Veuillez nous dire dans quel appartement nous devons le transporter, en attendant qu'il reprenne connaissance. Mais que vois-je? Madame?

DONA MENCIA. — Don Arias?

DON ARIAS. — Est-ce un songe que tout ce que je vois et entends? que l'infant Enrique revienne à Séville plus épris que jamais et vous retrouve dans une occasion si malheureuse, est-ce croyable?

DONA MENCIA. — C'est la vérité. Plût à Dieu que ce fut un songe!

DON ARIAS. — Que faites-vous ici ?

DONA MENCIA. — Vous le saurez plus tard, ce n'est pas le moment. Songeons d'abord à la vie de votre maître.

DON ARIAS. — Qui lui eût dit qu'il vous reverrait ainsi?

DONA MENCIA. — Silence! il importe beaucoup.

DON ARIAS. — En quoi?

DONA MENCIA. — Il y va de mon honneur. Entrez dans ce cabinet, où il y a un lit couvert d'un tapis de Turquie et de fleurs, il pourra se reposer sur cette couche, si peu digne qu'elle soit de lui. Toi, Jacinta, va chercher du linge, de l'eau, des essences, et tout ce que réclame la présence d'un tel hôte.

(Jacinta sort.)

DON ARIAS. — Nous deux, pendant qu'on prépare la couche, laissons ici l'infant pour nous occuper de lui, et Dieu veuille qu'il y ait remède à son malheur!

(Ils sortent.)

SCÈNE V

DONA MENCIA, DON ENRIQUE, *toujours sans connaissance.*

DONA MENCIA. — Ils sont partis et m'ont laissée seule. Ah! que ne puis-je, ô ciel, sans que l'honneur murmure, m'abandonner aux émotions de mon cœur! Oh! que ne puis-je pousser des cris et rompre avec le silence la prison de neige où est enfermé le feu qui, déjà réduit en cendres, n'est plus qu'une ruine disant : ici fut l'amour! Mais que

dis-je? qu'est-ce ceci? ô ciel! qu'est-ce ceci? Je suis qui je suis. Que le vent rapporte les accents trop répétés qu'il emporta. Quoique perdus dans l'air, il n'est pas bien qu'ils publient ce que je dois taire; car, revenue à moi-même, je ne m'appartiens plus même pour sentir, ou si je me réjouis d'avoir à sentir, c'est uniquement pour vaincre mes désirs; car il n'y a pas de vertu sans l'épreuve. L'or sort parfait du creuset, l'aimant de son contact avec l'acier, le diamant s'éprouve par le diamant et les métaux par le feu, et ainsi mon honneur s'éprouve par lui-même. Que je triomphe de moi-même, car c'est par l'épreuve qu'il arrive à la perfection. Ayez pitié de moi, ô ciel! Que je vive en me taisant, puis que c'est en me taisant que je meurs. Enrique, monseigneur!

DON ENRIQUE, *revenant à lui.* — Qui m'appelle?

DONA MENCIA. — Dieu soit loué!

DON ENRIQUE. — Que le ciel me soit en aide!

DONA MENCIA. — Votre Altesse revient à la vie.

DON ENRIQUE. — Où suis-je?

DONA MENCIA. — En un lieu du moins où il y a quelqu'un pour se réjouir de vous voir sauvé.

DON ENRIQUE. — Je le crois, si ce bonheur, pour être mien, ne s'évanouit pas dans les airs. Je me demande si je rêve éveillé ou si je parle en dormant, car je veille et dors tout ensemble. Mais pourquoi, si par là je mets en plus grand péril la vérité? Ah! que jamais je ne m'éveille, s'il est vrai que je dorme en ce moment, et que de ma vie je ne me rendorme, s'il est vrai que je sois éveillé!

MENCIA. — Que Votre Altesse, seigneur, cherche à se calmer et ne se préoccupe que de sa santé, et que sa vie se prolonge pendant une éternité de siècles. Soyez d'abord le phénix de votre propre renommée, imitant celui qui, dans le feu, tour à tour oiseau, flamme, braise et ver, bûcher, urne, voix et incendie, naît, vit, dure et meurt, père et fils de lui-même; je vous dirai ensuite où vous êtes.

DON ENRIQUE. — Je ne le désire pas, car si je suis vivant et vous vois, je n'aspire pas à une plus grande félicité, et plus grande je ne l'espère pas, si étant mort je vous vois encore; car un si bel ange ne saurait vivre que dans le

paradis. Ainsi, je ne veux pas savoir quel hasard, quels événements m'ont amené ici et vous y ont amenée vous même. Il me suffit, pour être content, de savoir où vous êtes. Je n'ai donc rien à vous dire, rien à entendre de vous.

DONA MENCIA, *à part*. — Le temps, hélas ! ne viendra que trop vite détruire ces enchantements. Dites-moi maintenant comment se trouve Votre Altesse.

DON ENRIQUE. — Si bien, que de ma vie je n'ai été mieux ; j'éprouve seulement un reste de douleur dans cette jambe.

DONA MENCIA. — La chute a été terrible ; mais un peu de repos achèvera de vous rétablir ; on vous prépare un lit pour vous reposer. Je vous prie seulement de pardonner la simplicité du logis, quoique je n'aie pas besoin d'excuse.

DON ENRIQUE. — Vous parlez tout à fait en maîtresse de maison, Mencia. Êtes-vous donc la maîtresse de celle-ci?

DOÑA MENCIA. — Non, seigneur, mais je puis dire que j'appartiens à celui qui en est le maître.

DON ENRIQUE. — Et quel est-il ?

DONA MENCIA. — Un noble cavalier, Guttiere Alfonso Solis, mon époux et votre serviteur.

DON ENRIQUE, *se levant*. — Votre époux ?

DONA MENCIA. — Oui, seigneur. Ne vous levez pas, rasseyez-vous; vous ne pouvez pas vous tenir debout.

DON ENRIQUE. — Si fait, je le puis, je le puis.

SCÈNE VI

DON ARIAS, DON DIEGO, LES MÊMES.

DON ARIAS. — Permettez-moi de vous baiser les pieds, seigneur, et, en les pressant mille fois, de rendre grâce à la fortune qui dans votre salut nous rend la vie à tous.

DON DIEGO. — Votre Altesse peut se retirer à cet appartement, où a été réuni pour la recevoir tout ce que l'imagination pouvait inventer.

DON ENRIQUE. — Don Arias, amenez-moi un cheval :

amenez-moi un cheval, don Diego. Sortons d'ici au plus vite.

DON ARIAS. — Que dites-vous?

DON ENRIQUE. — Que l'on me donne à l'instant un cheval.

DON DIEGO. — Mais, seigneur...

DON ARIAS. — Songez...

DON ENRIQUE. — Troie est en feu, et Énée de mes sens, je veux les soustraire aux flammes.

(Don Diego sort.)

SCÈNE VII

DON ENRIQUE, DONA MENCÍA, DON ARIAS.

DON ENRIQUE. — Don Arias, cette chute n'a pas été l'effet d'un accident, mais un pressentiment de ma mort, et avec raison. C'est le ciel qui a voulu que je vinsse mourir ici d'un si légitime regret, en t'y retrouvant mariée, et qu'on nous félicitât en même temps, toi de ton mariage, moi de mon enterrement. Le cheval, se voyant à l'ombre de ta maison, se sera, altier et fougueux, livré aux plus étranges emportements, lorsque, se croyant un oiseau, il défiait corps à corps, en hennissant, les traits de la foudre, déjà vainqueur du vent. Et pourquoi? Parce qu'en apercevant ta maison, des montagnes de jalousie se sont dressées devant lui et il y aura trébuché; car la jalousie peut faire qu'un cheval même prenne le mors aux dents, et il n'est si habile écuyer qui ne perde les étriers dans cette lutte. Si ma vie en est sortie sauve, ç'a été, je le présume, un miracle de ta beauté. Mais, désabusé maintenant, je crois plutôt que ma mort est ta vengeance, car il est certain que je meurs, et que ce n'est pas la mort qui prouve les miracles.

DONA MENCIA. — Mais, en vérité, qui entendrait Votre Altesse se répandre en plaintes, en injures, en mépris, pourrait concevoir de mon honneur des pensées indignes de lui. Mais si le vent en a répandu quelque chose, sans le disperser en lambeaux, je veux répondre à tous ces outrages

afin que, là où sont allées les plaintes, le même souffle emporte la justification. Votre Altesse, généreuse en ses désirs, libérale de ses joies, prodigue de ses affections, jeta les yeux sur moi; c'est la vérité et je le confesse. Elle a su par bien des années d'expérience avec quel respect mon honneur lui opposa une montagne de glace, si touché qu'il fût de ses galanteries, alliées que donne le temps. Si je me mariai, de quoi vous plaignez-vous? étant une conquête impossible à vos passions, interdite à vos vues plus pures, trop pour votre maîtresse, trop peu pour votre épouse? Et maintenant que la femme s'est disculpée à vos yeux, je viens, seigneur, vous demander humblement à genoux de ne pas sortir de cette maison et de ne point mettre ainsi en un péril si évident une santé si précieuse.

DON ENRIQUE. — Combien le péril est plus grand à rester dans cette maison!

SCÈNE VIII

DON GUTTIERE, COQUIN, LES MÊMES.

DON GUTTIERE. — Permettez-moi, seigneur, de vous baiser les pieds, s'il m'est permis d'atteindre à la grandeur et à la majesté de ce brillant soleil, de ce foudre de l'Espagne. J'arrive à vos pieds avec joie et tristesse, et lynx et aveugle tout ensemble, partagé entre les transports et les défaillances, je me sens un aigle devant de si vifs rayons, un papillon en présence d'une telle flamme: tristesse de la chute qui a failli mettre la Castille en un si grand émoi, allégresse pour la vie rendue à son éclat, à sa beauté première. Mais Votre Altesse a changé ma peine en plaisir, quoique rarement on ait vu l'allégresse triste, et rarement la tristesse joyeuse. Honorez un moment cette humble sphère, si étroite qu'elle soit. Le soleil qui vient d'illuminer un palais ne dédaigne pas de jeter une lueur de topaze sur l'humble paille d'un toit de chaume. Puis donc que vous êtes un astre de l'Espagne, reposez-vous-ici; car c'est le roi qui fait le palais, si c'est le soleil qui fait la sphère.

DON ENRIQUE. — J'apprécie la manière dont vous m'exprimez votre joie et votre déplaisir, Guttiere Alonso Solis; j'en grave l'expression dans mon âme, où je m'attacherai à la garder.

DON GUTTIERE. — Votre Altesse sait honorer ses hôtes.

DON ENRIQUE.— Mais, lors même que la grandeur de cette maison serait pour moi une sphère éclatante comme elle l'a été pour un astre plus brillant, je ne puis m'arrêter davantage; cette chute aurait bien pu me coûter la vie, non-seulement par elle-même, mais en m'empêchant de donner suite à mon dessein; et il importe que je parte, car jusqu'à ce que j'aie éclairci certain doute, chaque minute est pour moi une année, et chaque instant un siècle.

DON GUTTIERE. — Seigneur, Votre Altesse a-t-elle donc de tels motifs, que son impatience aventure le salut d'une vie réservée à tant de triomphes?

DON ENRIQUE. — Il faut que j'arrive aujourd'hui à Séville.

DON GUTTIERE. — J'aurais tort de prétendre pénétrer vos intentions, mais je crois que ma fidélité et mon désir...

DON ENRIQUE. — Et si je vous donne mes raisons, que direz-vous?

DON GUTTIERE. — Je ne vous les demande pas, seigneur; il serait peu convenable à moi de vouloir sonder votre cœur.

DON ENRIQUE. — Écoutez-donc. J'ai eu un ami qui était un autre moi-même.

DON GUTTIERE. — J'envie son bonheur.

DON ENRIQUE. — Pendant un voyage que je fis, je lui confiai ma vie, mon âme, l'amour que j'avais pour une femme. Était-il juste que, manquant à la fidélité qu'il me devait, il me trahît en mon absence?

DON GUTTIERE. — Non.

DON ENRIQUE. — Eh bien! il donna à un autre les clefs de ce cœur. Dans ce cœur que je lui avais confié il introduisit un autre maître; un autre a ses faveurs. Un homme bien épris peut-il rester calme avec un tel souci, avec une telle douleur?

DON GUTTIERE. — Non, seigneur.

DON ENRIQUE. — Quand le ciel me poursuit à ce point, qu'en quelque lieu que je sois je me vois en face de l'objet de ma jalousie, mes ennuis me sont tellement présents qu'ici même je les retrouve. Aussi, je veux m'éloigner d'ici, car, bien qu'ils me suivent partout, je crois qu'ils resteront ici.

DONA MENCIA. — On dit que le premier conseil appartient de droit à la femme. Pardonnez, si j'ose vous conseiller, seigneur, mais je voudrais être la première à vous consoler. Je laisse de côté la jalousie, et je dis que vous devez attendre que votre ami se disculpe, car il est telles fautes qui ne méritent pas le châtiment. Ne vous laissez pas emporter par la vivacité de votre naturel, et songez, si jaloux que vous soyez, que personne n'est le maître de la volonté d'autrui. En ce qui est de l'ami, je crois vous avoir répondu; quant à la dame, il n'y a peut-être eu en ce qui la concerne que contrainte et non changement. Entendez-a, je suis presuadée qu'elle se justifiera.

DON ENRIQUE. — Ce n'est pas possible.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DON DIEGO.

DON DIEGO. — Le cheval est prêt, seigneur,

DON GUTTIERE. — Si c'est celui qui aujourd'hui vous a désarçonné, ne le remontez pas, seigneur, et daignez accepter de moi une belle jument pie, qui porte une palme, signe qui d'avance la faisait vôtre; car un animal a aussi sa bonne ou sa mauvaise étoile. C'est une bête bien proportionnée et bien faite, large de hanches et de poitrine. Elle a la tête courte ainsi que l'encolure, l'épaule et la ambe fortes; tous les éléments ont contribué à la former et à en faire le coursier de la palme. La terre a donné le corps, le feu l'âme, la mer l'écume, et le vent tout le reste.

DON ENRIQUE. — On ne saurait dire ici ce qui vaut le mieux, ou de la jument pie que vous venez de peindre, ou de la peinture que vous venez d'en faire.

COQUIN. — Je fais ici mon entrée, moi. Que Votre Al-

tesse me donne sa main ou son pied, ce qu'Elle aura enfin, c'est plus simple, de plus à la main ou de plus au pied, comme vous voudrez.

DON GUTTIERE. — Hors d'ici, drôle !

DON ENRIQUE. — Laissez-le, son humeur demande grâce pour lui.

COQUIN. — Comme on parlait de la jument pie, ma personne s'est présentée.

DON ENRIQUE. — Et qui es-tu?

COQUIN. — Mon style ne vous le dit pas? En deux mots, je suis Coquin, fils de Coquin, écuyer de cette maison et pourvoyeur de la pie, car je lui rogne sur la mesure la moitié de sa ration, et comme c'est aujourd'hui votre fête, seigneur, je vous présente tous mes compliments.

DON ENRIQUE. — Ma fête?

COQUIN. — C'est tout clair.

DON ENRIQUE. — On appelle le jour de sa fête celui où l'on a lieu de se réjouir; celui-ci est pour moi un jour de deuil. Comment serait-il celui de ma fête?

COQUIN. — Parce que vous êtes tombé aujourd'hui, seigneur; et pour qu'on l'ajoute à tous les almanachs, à da-er d'aujourd'hui, je dirai : Tel jour tombe saint infant don Enrique.

DON GUTTIERE. — Seigneur, que Votre Altesse donne de l'éperon au flanc de la bête, car déjà le jour se fait nuit, enseveli dans la tombe froide et glacée où il est l'hôte du dieu des mers.

DON ENRIQUE. — Que Dieu vous garde, belle Mencia; et afin que vous voyiez que j'apprécie votre conseil, je chercherai cette dame et j'écouterai sa justification. (*A part.*) J'ai peine à réprimer ma douleur, quand je m'efforce de ne pas dire ce que je tais. Ce qu'il y a ici de plus clair peut s'appeler gagner et perdre en même temps. Il m'a gagné a dame, et je lui gagne le cheval.

(Don Enrique, don Arias, don Diego et Coquin sortent.)

SCÈNE X

DON GUTTIERE, DONA MENCIA.

DON GUTTIERE. — Belle maîtresse de mon âme, quoique nos deux âmes ne fassent qu'une vie, et nos deux vies une même volonté, je réclame cependant de ton amour la permission d'aller baiser les pieds du roi, mon seigneur, qui est arrivé de Castille; il est du devoir d'un gentilhomme d'aller lui offrir la bienvenue. Je veux, en outre, porter mes hommages à don Enrique. Il me semble que rien n'est plus juste et plus naturel, puisque j'ai dû à sa chute l'honneur qu'a reçu aujourd'hui notre maison.

DONA MENCIA. — Quelle nouvelle idée te porte à me donner de l'ennui?

DON GUTTIERE. — Il n'y a pas autre chose, j'en jure par tes yeux.

DONA MENCIA. — C'est sans doute quelque désir de voir Leonor.

DON GUTTIERE. — Que dis-tu? qui nommes-tu là?

DONA MENCIA. — Voilà bien les hommes! Hier amour, aujourd'hui oubli; hier passion, aujourd'hui rigueur.

DON GUTTIERE. — Hier, comme je ne voyais pas le soleil, la lune me semblait belle; mais aujourd'ui que j'adore le soleil, je n'hésite plus, n'ignorant pas la distance qui sépare la nuit du jour. Écoute plutôt mon histoire. Au milieu de la nuit obscure brille une belle flamme, pure lumière dont les rayons, dont la douce ardeur illuminent la région de l'air. Paraît le flambeau du ciel, et devant sa splendeur tout se fait ombre; rien ne brille, rien ne luit, rien n'éclaire, le soleil est un océan de rayons. Appliquons l'argument. J'aimais un astre que dominait une planète supérieure qui cachait encore ses rayons, une flamme m'illuminait; mais cette flamme, tu l'éclipses par ta beauté divine, creuset de toutes les lumières. Jusqu'à l'heure où paraît le soleil, une étoile semble belle.

DONA MENCIA. — Comme vous êtes flatteur aujourd'hui, et la belle métaphysique!

DON GUTTIERE. — Enfin, permettez-vous?

DONA MENCIA. — Je vois que vous l'avez à cœur, ce qui fait que je lutte lâchement contre moi-même.

DON GUTTIERE. — Pouvons-nous nous tromper l'un l'autre, quand moi je reste ici avec vous et que vous, vous venez avec moi?

DONA MENCIA. — Si, en effet, vous restez ici, adieu, don Guttiere!

DON GUTTIERE. — Adieu!

(Il sort.)

SCÈNE XI

DONA MENCIA, JACINTA.

JACINTA. — Vous êtes triste, madame?

DONA MENCIA. — Oui, Jacinta, et ce n'est pas sans raison.

JACINTA. — Je ne sais qui vous a émue et troublée ainsi, que je vous trouve inquiète et toute soucieuse.

DONA MENCIA. — C'est la vérité.

JACINTA. — Vous pouvez bien vous fier à moi.

DONA MENCIA. — Vois si j'hésite à te confier ma vie et mon honneur. Écoute-moi avec attention.

JACINTA. — Je vous écoute.

DONA MENCIA. — Je suis née à Séville, où Enrique me vit, me courtisa et prit mon nom pour but de ses hommages. (Heureuse étoile!) Il partit, et mon père ne tint aucun compte de ma liberté. Je donnai la main à Guttiere. Enrique est revenu, et si j'ai eu de l'amour pour lui, l'honneur ne parle pas moins haut. C'est tout ce que je sais de moi.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII

Une salle dans l'Alcazar de Séville.

DONA LEONOR *et* INÈS, *la tête voilée.*

INÈS. — Il sort pour se rendre à la chapelle. Attendez-le ici, et jetez-vous à ses pieds.

DONA LEONOR. — J'aurai atteint mon but, si je tire vengeance de mon outrage.

VOIX, *derrière le rideau.* — Place !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE ROI, SUITE, UN SOLDAT, UN VIEILLARD, DES SOLLICITEURS.

PREMIER SOLLICITEUR. — Que Votre Majesté daigne lire ce papier.

LE ROI. — Il sera examiné.

SECOND SOLLICITEUR. — Que Votre Altesse, seigneur, voie celui-ci.

LE ROI. — C'est bien.

SECOND SOLLICITEUR. — Il est très-court.

TROISIÈME SOLLICITEUR. — Je suis...

LE ROI. — Le placet suffit.

UN SOLDAT, *à part.* — Je suis troublé et cherche à surmonter ma crainte.

LE ROI. — De quoi vous troublez-vous ?

LE SOLDAT. — Ne suffit-il pas de vous voir ?

LE ROI. — C'est bien. Que demandez-vous ?

LE SOLDAT. — Je suis soldat, de l'avancement.

LE ROI. — Ce n'était pas la peine de vous troubler pour demander si peu. Je vous donne une compagnie.

LE SOLDAT. — Je suis le plus heureux des hommes.

UN VIEILLARD. — Je suis un pauvre vieux et je vous demande l'aumône.

LE ROI. — Prenez ce diamant.

LE VIEILLARD. — Vous l'ôtez pour moi de votre doigt ?

LE ROI. — Ne vous en étonnez pas ; pour le donner d'une fois, je voudrais que le monde entier ne fût qu'un diamant.

DONA LEONOR. — Sire, je me jette à vos pieds. Je viens, au nom de mon honneur, vous demander avec des cris qui se perdent dans mes soupirs, avec des soupirs qui se noient dans mes larmes, je viens vous demander justice, et à défaut de vous, j'en appelle à Dieu.

LE ROI. — Rassurez-vous, madame, et relevez-vous.

DONA LEONOR. — Je suis...

LE ROI. — Ne continuez pas ainsi. (*Elle se relève.*) Sortez tous.

(Tous se retirent, excepté la dame.)

SCÈNE XIV

LE ROI, DONA LEONOR.

LE ROI. — Parlez maintenant, car si vous êtes venue au nom de l'honneur, comme vous dites, ce serait une chose indigne que l'honneur proférât ses plaintes en public, et qu'un si beau visage eût à se plaindre de la justice.

DONA LEONOR. — Roi don Pedro, que le monde appelle le Justicier, soleil brillant de Castille, dont la lumière illumine cet hémisphère, Jupiter de l'Espagne dont l'épée lance des éclairs, lorsque brandie par vous elle éclaire, elle brille, elle trace des cercles sanglants, et parmi des nuages d'or fait tomber des têtes de Maures, je suis Léonor que l'Andalousie (pure flatteuse, hélas!) appelle la belle Leonor; non que ce soit ma beauté qui m'ait acquis ce surnom, c'est plutôt mon étoile. Dire belle, c'est dire malheureuse, car, à l'ombre de la beauté, ce nom signifie seulement peu de bonheur et male fortune. Un cavalier, pour mon malheur, jeta les yeux sur moi, et plût à Dieu qu'il eût été pour moi un basilic d'amour, un serpent de jalousie caché dans les fleurs de mon printemps. Le désir bientôt suivit les regards, l'amour le désir, si bien que, ne quittant plus ma rue, il y voyait mourir la nuit, il y voyait expirer le jour. Comment arriva-t-il, Sire, et de quelle voix émue dirai-je à Votre Majesté que rendue à tant d'amour, pendant qu'en public je me montrais dédaigneuse et offensée, je finis cependant par reconnaître que j'étais touchée. De cet aveu je passai à la gratitude, de la gratitude à la passion; car, dans l'université des amoureux, on arrive aussi en prenant ses grades aux dignités de l'amour. Une simple étincelle allume un grand incendie, un souffle d'air provoque une grande tempête, un nuage qui n'est rien au début vomit de son sein un déluge, une faible

lueur produit un vaste foyer de rayons, un peu d'amour aveugle finit par un immense désenchantement. Et ainsi, étincelle, vent, nue, deviennent tout à coup tempête, déluge, incendie, et foyer ardent. Il me donna parole de m'épouser; car c'est toujours, hélas! l'appât avec lequel le rusé pêcheur cherche à séduire l'honneur des pauvres femmes, pâte de l'Érèbe qui endort les sens. Ici ma lèvre se refuse à continuer, et je n'ose dire qu'il mentit. Quoi d'étonnant? donne-t-on sa parole pour la tenir? Il eut ainsi la liberté d'entrer dans ma maison, et quoique mon honneur se soit toujours sévèrement gardé, car prodigue d'amour, mais avare d'honneur, je me retranchai toujours dans ce dernier asile, toutefois cette liaison fit si grand bruit et la nouvelle en courut si loin, qu'il eût mieux valu peut-être avoir perdu l'honneur en secret que de le conserver au prix d'un scandale public. Je demandai justice, mais je suis très-pauvre. J'ai porté plainte contre lui, mais il est très-puissant; et puisqu'il est impossible que je recouvre mon honneur, il s'est marié; noble roi, don Pedro, si votre généreuse pitié, si votre justice ne me repousse pas, je demande qu'il paye ma pension dans un couvent. C'est don Guttiere Alfonso de Solis.

LE ROI. — Madame, je sens vivement vos ennuis, étant l'Atlas sur qui repose tout le poids de la loi. Si Guttiere est marié, il ne peut, comme vous dites, satisfaire qu'en partie à votre honneur; mais je ferai justice dans le reste, comme il convient, puisqu'il ne peut vous rendre un honneur que vous avez encore. Écoutons la partie adverse en sa défense, car il est juste de garder la seconde oreille pour celui qui parle le dernier. Ayez confiance en moi, Leonor; j'examinerai votre cause de telle façon que vous n'aurez pas à dire une seconde fois que vous êtes pauvre et lui puissant, quand je suis, moi, le roi de Castille. Mais voici venir Guttiere; il pourrait croire, s'il vous voyait avec moi, que vous m'avez informé la première. Passez derrière cette tapisserie, et attendez que le moment vienne d'en sortir.

DONA LEONOR. — Mon devoir est de vous obéir en tout.

(Leonor se cache.)

SCÈNE XV

LE ROI, COQUIN.

COQUIN, *à part.* — Je suis venu de salon en salon jusqu'à celui-ci, derrière mon maître qui s'est arrêté là-bas. Dieu me soit en aide, vive Dieu! Le roi est ici; il m'a vu et prend un air sérieux. Dieu veuille que le balcon ne soit pas trop haut, s'il lui vient la fantaisie de me jeter dans la rue.

LE ROI. Qui êtes-vous?

COQUIN. — Moi, seigneur.

LE ROI. — Vous ?

COQUIN. — Moi (Dieu me soit en aide)! ce qu'il plaira à Votre Majesté, sans rien ajouter, ni rien retrancher. Un homme fort sage me conseillait hier encore de ne jamais être autre chose que ce qu'il plaira à Votre Majesté; et j'ai si bien fait mon profit de la leçon, que, avant, maintenant et plus tard, je n'ai jamais été que ce qu'il vous a plu, je ne serai jamais que ce qu'il vous plaira, et ne suis que ce qu'il vous plaît; et, sur ce, voyez avec qui je viens et sans qui je suis. Et à présent, avec votre permission, je m'en retournerai par où je suis venu, sinon avec un pied de mesure, du moins d'un pied mesuré.

LE ROI. — Vous m'avez répondu tout ce que je pouvais savoir; mais je vous ai demandé qui vous êtes.

COQUIN. — Et je vous eusse répondu sur la teneur de la demande, si je n'avais pas craint, en vous disant qui je suis, de me voir jeter par le balcon, pour être entré ici sans raison ni motifs, quand j'exerce un métier dont vous n'avez aucun besoin.

LE ROI. — Et ce métier, quel est-il?

COQUIN. — Je suis un certain courrier à pied, porteur de toutes nouvelles, furet de tous les intérêts, sans que jamais m'ait échappé un moine profès ou un novice, et de celui qui me donne le plus je dis du bien, je dis du mal; toutes les affaires sont les miennes, et malgré cela, j'ai pris aujourd'hui à mon compte, par-dessus le marché, celles de don Guttiere Alfonso qui a confié à mes soins une jument an-

dalouse et de Cordoue. Je suis confrère du contentement; le chagrin, je ne le connais pas, même pour lui avoir tiré ma révérence. Enfin, tel ici que vous me voyez, je suis le majordome du rire, le gentilhomme du plaisir, le valet de chambre de la joie dont je porte la livrée, et voilà pourquoi je ne voulais pas d'abord me faire ici connaître; car un roi qui ne rit pas, on a toujours peur qu'il ne vous traite en vagabond et ne vous fasse donner cent panerées de coups au derrière.

LE ROI. — Enfin, vous êtes un homme qui fait commerce du rire?

COQUIN. — Oui, monseigneur, et pour vous le prouver, je prends le rôle de *gracioso* au palais.

(Il se couvre.)

LE ROI. — A merveille! et à présent que je sais qui vous êtes, voulez-vous que nous fassions un marché tous deux?

COQUIN. — Et ce marché?

LE ROI. — Votre métier est de faire rire?

COQUIN. — C'est la vérité.

LE ROI. — Eh bien! chaque fois que vous m'aurez fait rire, je vous donne cent écus; mais si, d'ici un mois, vous ne m'avez pas fait rire, je vous fais arracher les dents.

COQUIN. — Vous faites de moi un faux témoin, et vous me proposez là un marché illicite et contraire à tous mes intérêts.

LE ROI. — Comment cela?

COQUIN. — Parce que, si je l'accepte, j'en serai pour mes dents, c'est clair. Ne dit-on pas, quand un homme rit, qu'il montre les dents? Mais les montrer en pleurant, ce sera rire à l'envers. On dit que vous êtes si sévère que vous montrez les dents à tout le monde. Que vous ai-je donc fait, moi seul, pour que vous veuillez me les arracher? Mais j'en viens à votre proposition, et pour que maintenant vous me laissiez libre, je l'accepte. Voilà un mois du moins pendant lequel je serai, comme dans la rue, assuré de la vie; et quand il finira, la vieillesse pourra, si bon lui semble, prendre position dans ma bouche. Allons, je vais étudier

l'art de chatouiller les côtes. Pour Dieu! vous rirez ou me direz pourquoi. Adieu, Sire, nous nous reverrons.

(Il sort.)

SCÈNE XVI

LE ROI, DON ENRIQUE, DON GUTTIERE, DON DIEGO, DON ARIAS, DOMESTIQUES.

DON ENRIQUE. — Que Votre Majesté me donne la main.

LE ROI. — Soyez le bienvenu, Enrique; comment vous sentez-vous?

DON ENRIQUE. — Très-bien, Sire; j'ai eu plus de peur que de mal.

DON GUTTIERE. — Que Votre Majesté daigne aussi me donner la main, si je lui parais digne d'une si haute faveur, car le sol que vous foulez est la région supérieure qu'illumine la pourpre des astres. Que Dieu vous amène avec la santé si nécessaire à ce royaume, et que l'Espagne vous adore, couronné de lauriers.

LE ROI. — Don Guttiere Alfonso...

DON GUTTIERE. — Vous me tournez le dos, Sire?

LE ROI. — On m'a fait de vous de grandes plaintes.

DON GUTTIERE. — Qui doivent être injustes.

LE ROI. — Qui est, dites-moi, une doña Leonor, une dame de haut parage, à Séville?

DON GUTTIERE. — C'est une dame belle, illustre et noble, et de l'une des meilleures familles de ce pays.

LE ROI. — N'avez-vous pas quelque dette envers elle, que vous auriez acquittée par l'ingratitude, l'impertinence et la déloyauté?

DON GUTTIERE. — Je dois dire la vérité tout entière, car l'homme de bien ne saurait mentir, surtout devant le roi. Je la servis en effet et mon intention était alors de me marier avec elle, si le cours du temps n'eût pas changé les choses. Je la visitais, j'entrais publiquement chez elle, mais sans contracter envers sa réputation aucun engagement particulier. Affranchi de ce côté, j'ai pu changer plus tard, et, libre de cet amour, j'épousai, à Séville, doña

Mencia de Acuña, dame de haut lignage, avec qui j'habite, aux environs de Séville, une maison de plaisance. Leonor, mal conseillée, car c'est la conseiller mal que de détruire sa réputation, chercha, en me faisant un procès, à empêcher mon mariage; mais le juge le plus rigoureux ne trouva rien à me reprocher, quoiqu'elle dise que j'ai dû à la faveur cette sentence de mon juge, comme si la faveur pouvait jamais manquer à une femme jeune et belle, pour peu qu'elle en ait besoin. Elle prétend par là, vous ne l'ignorez pas, je le vois, obtenir votre appui. A mon tour, j'embrasse vos genoux, et mon épée répondra de ma bonne foi, ma tête de ma loyauté.

LE ROI. — Mais quel motif avez-vous eu pour un si grand changement?

DON GUTTIERE. — Est-il si rare de voir un homme changer? n'est-ce pas chose qui se voit tous les jours?

LE ROI. — Sans doute; mais passer ainsi d'un extrême à l'autre, après qu'on a aimé follement, cela ne se fait pas sans quelque grave raison.

DON GUTTIERE. — Je supplie Votre Majesté de ne pas me presser. Je suis homme à donner ma vie pour ne pas dire, en l'absence d'une dame, quelque chose qui...

LE ROI. — Alors, vous avez eu un motif?

DON GUTTIERE. — Oui, sire; mais croyez que si, pour me justifier, il fallait le dire aujourd'hui, il irait de ma vie et de mon âme que, loyal amant de son honneur, je ne le dirais pas.

LE ROI. — Il faut pourtant que je le sache.

DON GUTTIERE. — Sire...

LE ROI. — Je suis curieux.

DON GUTTIERE. — Songez...

LE ROI. — Pas de réplique, ou je me fâche. Par la...

DON GUTTIERE. — Ne jurez pas, Sire, ne jurez pas; il vaut beaucoup mieux que je cesse d'être qui je suis que de vous voir irrité.

LE ROI, *à part*. — Je l'ai contraint à dire hautement le fait pour que Leonor puisse répondre, si celui-ci me trompe; ou, s'il dit la vérité, pour que, convaincue de sa faute, Leonor sache que je le sais. Parlez donc.

DON GUTTIERE. — Je le dirai donc malgré moi. J'entrais un soir dans sa maison. J'entendis du bruit dans une chambre; je m'avançai, et au moment où j'entrais, je pus apercevoir l'ombre d'un homme qui se jetait en bas du balcon. Je courus après lui; mais, sans me donner le temps de le reconnaître, il s'échappa en fuyant.

DON ARIAS, *à part.* — Dieu me soit en aide! qu'est-ce que j'entends?

DON GUTTIERE. — Et quoi que Leonor pût dire pour se justifier, et bien qu'à demi seulement convaincu de l'outrage dont je l'accusais, le doute me suffit pour m'empêcher de l'épouser, car l'amour et l'honneur sont des passions de l'âme; qui offense l'amour dans l'amour, à mon sens, offense également l'honneur. L'injure que reçoit le cœur, l'âme aussi la reçoit.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DONA LEONOR.

DONA LEONOR. — Que Votre Majesté me pardonne! mais c'est trop de malheurs qui, coup sur coup, m'assaillent à la fois, pour que je puisse me contenir.

LE ROI, *à part.* — Vrai Dieu! Guttiere me trompait; la preuve arrive à point.

DONA LEONOR. — Quand mon honneur est attaqué, ce serait injustice de vouloir me retenir, et à moi lâcheté de ne pas répondre; il importe moins de perdre la vie, dût ma hardiesse causer ma mort, que de perdre à la fois l'honneur et la vie. Ce fût don Arias que Guttiere vit dans ma maison.

DON ARIAS. — Attendez, madame, et arrêtez. Que Votre Majesté, Sire, me permette de parler; c'est à moi qu'il appartient de défendre l'honneur de cette dame. Cette nuit-là, se trouvait dans la maison de Leonor une dame avec laquelle je me fusse marié, si les ciseaux de la Parque n'avaient cruellement tranché le fil de sa vie. Fidèle amant de cette beauté, j'avais suivi ses pas et j'étais entré dans la maison de Léonor, témérité d'amoureux que Léo-

nor n'avait pu réprimer. Arriva don Guttiere, et Leonor alarmée me dit d'entrer dans cette chambre, ce que je fis. Mille fois maudit, et moi tout le premier, celui qui se rend à l'avis d'une femme! Guttiere soupçonna que j'étais là, il entra, et à la voix de celui que je prenais pour un mari je sautai par le balcon; et si alors je lui tournai le dos, le croyant un mari et respectant son autorité, aujourd'hui que j'apprends qu'il ne l'était pas, je me retourne et le regarde en face. Que Votre Majesté daigne m'ouvrir le champ clos et j'y soutiendrai noblement que Leonor n'a point manqué à ce qu'elle est : c'est un droit que la loi ne refuse à aucun gentilhomme.

DON GUTTIERE. — Je ne me ferai pas attendre...

(Ils mettent la main sur la garde de leur épée.)

LE ROI. — Que veut dire ceci? la main sur l'épée devant moi? Ne tremblez-vous pas à voir mon visage? Là où je suis, qui se permet d'être fier et hautain? Qu'on les arrête sur-le-champ, qu'on les enferme dans deux prisons séparées, et rendez-moi grâce si vos têtes ne tombent pas à vos pieds.

(Il sort.)

DON ARIAS. — Si Leonor a perdu sa réputation à cause de moi, par moi aussi elle la doit recouvrer. Je sais ce que l'on doit à l'honneur d'une femme.

DON GUTTIERE, *à part*. — Ce que je regrette, ce n'est pas de trouver le roi rigoureux et cruel, c'est seulement de ne pas te voir aujourd'ui, ô Mencia!

(On les emmène.)

DON ENRIQUE, *à part*. — Voilà Guttiere arrêté, et, sous prétexte d'une chasse, je pourrai voir Mencia, cette après-midi. Suis-moi, don Diego, je n'en démordrai pas, il faut vaincre ou mourir.

(Ils sortent.)

DONA LEONOR. — Je demeure anéantie. Ah! perfide, ingrat et cruel, traître, trompeur, homme sans foi, sans Dieu et sans loi, si je perds mon honneur, tout innocente que je suis, fasse le ciel que je sois vengée! Puisses-tu

éprouver la même douleur que je ressens, et te voir, baigné dans ton sang, témoin de ton propre déshonneur, mourir par les mêmes armes dont tu te sers pour tuer. Amen, amen! Hélas! j'ai perdu mon honneur! hélas! j'ai trouvé ma mort.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Le jardin de la quinta.

JACINTA *et* DON ENRIQUE *marchant à tâtons.*

JACINTA. — Ne faites pas de bruit.

DON ENRIQUE. — A peine si j'ai posé le pied sur le sol.

JACINTA. — Nous voici dans le jardin, et grâce au manteau de la nuit qui vous couvre et à l'absence de Guttiere qui est arrêté, vous allez jouir ici, n'en doutez pas, des douces victoires de l'amour.

DON ENRIQUE. — Je t'ai promis la liberté, Jacinta; mais s'il te semble que c'est payer trop peu un bien si grand, demande davantage et ne t'en gêne pas par timidité. Dispose de ma vie et de mon âme.

JACINTA. — C'est ici que ma maîtresse vient toujours, et son habitude est d'y passer une partie de la soirée.

DON ENRIQUE. — Tais-toi, tais-toi, pas un mot de plus. Je crains que le vent ne nous écoute.

JACINTA. — Moi, de peur qu'une plus longue absence ne me trahisse et ne dénonce ma faute, je ne veux pas rester ici plus longtemps.

(Elle sort.)

DON ENRIQUE. — Amour, protége mon dessein : que ces ombrages me cachent et dissimulent ma présence. Je ne serai pas le premier qui, sous votre ombre, ô verts feuillages, aura dérobé des rayons au soleil. Mon excuse est dans l'exemple d'Actéon et de Diane.

(Il se cache.)

SCÈNE II

DONA MENCIA, JACINTA *et* THEODORA, SUIVANTES.

DONA MENCIA. — Silvia, Jacinta, Teodora !

JACINTA. — Qu'ordonnez-vous, madame?

DONA MENCIA. — Apportez des flambeaux et venez toutes avec moi, pour me distraire de l'absence de Guttiere, dans ce lieu où la nature triomphe encore des beaux paysages que l'art dessine et achève. Teodora !

TEODORA. — Ma chère maîtrese.

DONA MENCIA. — Dissipe ma tristesse par les doux accents de ta voix.

TEODORA. — Je serai charmée que paroles et musique vous plaisent.

(Les flambeaux ont été placés sur une petite table, et doña Mencia s'assied sur des coussins. — Teodora chante :)

Rossignol, qui par ton chant
Réjouis ce jardin,
Ne t'éloigne pas si vite :
Ton absence fait ma peine et mon martyre.

JACINTA. — Ne chantez pas davantage; le sommeil a déjà, je crois, répandu dans son âme l'apaisement et le repos, et puisque ses soucis ont trouvé en lui un asile, ne l'éveillons pas, nous autres.

TEODORA. — Évitons-en l'occasion en nous taisant.

JACINTA. — L'occasion! je la ferai naître, afin que la trouve celui qui la cherche. O servantes, que d'hommes illustres ont été perdus par vous !

(Toutes les suivantes s'en vont.)

SCÈNE III

DON ENRIQUE, DONA MENCIA *endormie.*

DON ENRIQUE. — La voilà seule maintenant, il n'y a plus à douter d'un si grand bonheur. Et puisque j'ai dû faire

naître l'occasion, à défaut de bonne chance, que le temps et le lieu me rassurent. Belle Mencia!

DONA MENCIA, *s'éveillant.* — Que Dieu me soit en aide!

DON ENRIQUE. — Ne t'effraye point.

DONA MENCIA. — Qu'est-ce ceci?

DON ENRIQUE. — Une audace que doivent excuser tant d'années d'espérance.

DONA MENCIA. — C'est vous, seigneur, qui...

DON ENRIQUE. — Ne te trouble pas.

DONA MENCIA. — Avez osé...

DON ENRIQUE. — Ne te fâche pas.

DONA MENCIA. — Pénétrer...

DON ENRIQUE. — Ne te courrouce pas.

DONA MENCIA. — Dans ma maison, et sans craindre de perdre une femme et d'offenser un vassal aussi généreux qu'illustre?

DON ENRIQUE. — Je ne fais que suivre ton conseil. Tu m'as conseillé d'écouter la justification de cette dame, et je viens te prier de justifier tes torts envers moi.

DONA MENCIA. — C'est ma faute, j'en conviens; mais si je me défends, seigneur, c'est en tout bien, tout honneur, que Votre Altesse n'en doute pas.

DON ENRIQUE. — Crois-tu que j'ignore ce que je dois de respect à ton sang et à ta vertu? Si j'ai arrangé cette partie de chasse, ce n'est pas pour faire la guerre aux oiseaux et les empêcher de saluer la venue du jour; c'est toi que je cherchais, ô héron qui t'élèves si haut, qu'à travers les champs de l'azur tes ailes effleurent les balustres d'or des palais de soleil.

DONA MENCIA. — Votre Altesse a raison, seigneur, de me comparer au héron; car le héron a un flair si fin, qu'en s'élevant jusqu'au ciel, rayon de plume sans lumière, oiseau de feu avec une âme, nue ailée douée d'instinct, comète obscure et sans flamme, son dessein est d'échapper aux autours royaux. On dit même que, parmi ceux qui le poursuivent, il reconnaît d'avance celui qui doit le tuer, et alors il entre en lutte avec lui; la peur fait qu'il tremble, qu'il frissonne, que son plumage se hérisse. C'est toute mon histoire. Quand j'ai vu Votre Altesse, je suis

restée muette, anéantie; j'ai connu le danger, j'ai tressailli, j'ai eu peur, j'ai frémi d'horreur; ma terreur n'ignorait pas, mon épouvante ne doutait pas que c'est vous qui devez me donner la mort.

DON ENRIQUE. — J'ai recherché l'occasion de te parler, e l'ai trouvée, je ne la laisserai pas échapper.

DONA MENCIA. — Et le ciel souffre cela? je vais crier.

L'INFANT. — Vous vous couvrez vous-même de honte.

DONA MENCIA. — Et les bêtes féroces ne viendront pas me secourir?

L'INFANT. — Elles craindraient d'irriter ma colère.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUTTIERE.

DON GUTTIERE, *derrière la scène.* — Tiens-moi l'étrier, Coquin, et frappe à cette porte.

DONA MENCIA. — Ciel! mon pressentiment ne m'avait pas trompée, la fin de mes jours est venue; c'est don Guttiere. Oh! Dieu!

DON ENRIQUE. — Je suis né sous une mauvaise étoile.

DONA MENCIA. — Que va-t-il advenir de moi, seigneur, s'il vous trouve avec moi?

DON ENRIQUE. — Que dois-je faire?

DONA MENCIA. — Cachez-vous.

DON ENRIQUE. — Que je me cache, moi?

DONA MENCIA. — Pour l'honneur d'une femme on doit faire plus encore. Vous ne pouvez pas sortir (ah! je suis morte). Mes suivantes, ne sachant ce qu'elles faisaient, ont ouvert et refermé la porte. Vous ne pouvez sortir encore.

DON ENRIQUE. — Que faire dans un tel embarras?

DONA MENCIA. — Cachez-vous derrière cette draperie qui est dans ma chambre.

DON ENRIQUE. — Je ne savais jusqu'ici ce que c'est que la peur. Oh! qu'il faut qu'un mari soit brave!

(Il sort.)

DONA MENCIA. — Si une femme innocente doit s'attendre

à tous les malheurs, Dieu! qu'on doit être lâche quand on se sent coupable[1] !

SCÈNE V

Une chambre.

DON GUTTIERE, COQUIN, JACINTA, DONA MENCIA.

DON GUTTIERE. — Mon bien, ma chère femme, laisse-moi mille fois te presser dans mes bras.

DONA MENCIA. — Maudits soient ces filets dont les enlacements amoureux semblent me disputer vos embrassements!

DON GUTTIERE. — Tu ne diras point que je ne viens pas te voir.

DONA MENCIA. — Aimable surprise d'un amant fidèle et constant.

DON GUTTIERE. — Pour être ton mari, mon bien, je n'ai pas cessé d'être ton amant; la beauté a beau nous appartenir, elle n'en a pas moins droit à toutes les galanteries. Loin de là, elle les encourage et les assure, et à ses risques et périls, elle inspire les moyens et fait naître les occasions.

DONA MENCIA. — Tu ajoutes à mes dettes envers toi.

DON GUTTIERE. — L'alcaïde [2] à qui ma garde est commise est mon parent et mon ami, et, délivrant mon corps de ses fers, il en a chargé mon âme, en me procurant l'occasion d'atteindre au plus grand des bonheurs, qui est de te voir.

DONA MENCIA. — Est-il félicité plus grande?...

DON GUTTIERE. — Que la mienne. Bien qu'à y regarder de près, il ait fait très peu pour moi, en me laissant venir jusqu'ici; car si je vivais sans âme dans ma prison, parce que mon âme était en toi, mon bien, il était juste qu'il me don-

1. Mot à mot : *Que la faute doit être lâche !*

2. L'*alcaïde*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*alcalde*, que nous appelons l'alcade, par euphonie sans doute, est le gouverneur d'une prison, quelque chose de mieux qu'un geôlier, car on donne ce nom au gouverneur d'un palais ou d'une forteresse.

nât la liberté, afin que, dans cette occasion, l'âme et la vie s'unissent de nouveau. Elles étaient froidement séparées l'une de l'autre, l'âme dans une prison et la vie dans une autre.

DONA MENCIA. — On dit que deux instruments accordés ensemble se communiquent leurs accents à travers l'espace. On joue de l'un, et l'autre fait vibrer l'air sans que personne l'ait touché. C'est ce qui arriverait en moi, car si ailleurs un coup te blessait, ici, moi, j'en mourrais.

COQUIN. — Et ne donnez-vous pas aussi la main, madame, à un prisonnier pour la forme, qui pleure, qui sent, et ignore pourquoi il sent, pourquoi il pleure, et qui attend la mort sans savoir ni pourquoi, ni quand? Mais...

DONA MENCIA. — Qu'y a-t-il enfin, Coquin?

COQUIN. — C'est tout un pour Coquin, la fin et le commencement, il y a ce que je vous raconte. Le roi m'aime beaucoup, et j'espère, si sa rigueur va jusqu'au bout, que mon maître sera un mort errant, car il aura un écuyer.

DONA MENCIA, *à Guttiere*. — Je crains de ne pas te bien traiter, car n'attendant personne, je suis prise au dépourvu. Je vais néanmoins te préparer à souper.

DON GUTTIERE. — Une esclave pourrait y aller.

DONA MENCIA. — Et n'est-ce pas une esclave, seigneur, qui y va? Je suis la vôtre et la dois être. Jacinta, viens m'aider. (*A part.*) Il me faut aller au-devant du mal. Regarde, honneur, comment pour te sauver je dois me résoudre à une action téméraire.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI

DON GUTTIERE, COQUIN.

DON GUTTIERE. — Toi, Coquin, ne t'éloigne pas; laisse de côté tes extravagances, et songe qu'il nous faut être de retour à la prison avant le jour. Il s'en faut de peu qu'il paraisse. Tu peux attendre ici.

COQUIN. — Je songeais à vous conseiller une ruse, mais la plus étonnante dont le génie humain se puisse vanter. Votre vie en dépend. O la bonne ruse!

DON GUTTIERE. — Voyons-la donc.

COQUIN. — C'est pour sortir de prison sain et sauf.

DON GUTTIERE. — Et elle consiste ?

COQUIN. — A n'y pas retourner. N'êtes-vous pas sain et sauf? N'y retournez pas, et il est clair que vous en serez sorti sain et sauf.

DON GUTTIERE. — Vive Dieu! sot vilain, je ne sais qui m'empêche de te tuer de ma main. Me conseiller une action si basse, sans considérer ce que je dois à la confiance que m'a témoignée l'alcaïde?

COQUIN. — J'ai peur d'avoir moins de confiance que vous dans l'humeur du roi. L'honneur chez les domestiques ne s'entend pas de la même manière, et je suis bien décidé à vous laisser aller seul et à ne pas retourner à la prison.

DON GUTTIERE. — Et tu me laisserais?

COQUIN. — Et qu'y puis-je?

DON GUTTIERE. — Et que dirait-on de toi?

COQUIN. — Et il faut que je me laisse mourir pour ce qu'on dira de moi? Si mourir, seigneur, souffrait un écart, un amendement quelconque, une chose telle que, sur deux, un homme pût en risquer une, j'essayerais de la première pour vous servir; mais ne voyez-vous quelle loterie c'est que la vie? J'entre, j'arrive, je prends des billets et je perds; comment m'acquitterai-je après? Si je la perds pour vous faire plaisir, elle sera bel et bien perdue d'ici à cent mille ans.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DONA MENCIA *dans le plus grand trouble.*

DONA MENCIA. — Secours-moi, Guttiere.

DON GUTTIERE. — Dieu me protége! Qu'y a-t-il? que peut-il être arrivé?

DONA MENCIA. — Un homme...

DON GUTTIERE. — Je suis là.

DONA MENCIA. — Que j'ai trouvé caché dans mon appartement, un homme masqué de son manteau jusqu'aux yeux. Défends-moi, Guttiere.

DON GUTTIERE. — Que dis-tu? Que Dieu me soit en aide! Je commence à m'inquiéter. Dans ma maison un homme masqué de son manteau?

DONA MENCIA. — Je l'ai vu.

DON GUTTIERE. — Je me sens glacé. Prends ce flambeau.

COQUIN. — Moi?

DON GUTTIERE. — De quoi as-tu peur? ne viens-tu pas avec moi?

DONA MENCIA. — Vilain, n'es-tu qu'un lâche? tire ton épée et je marche devant toi. Ah! le flambeau m'est échappé.

(Elle prend le flambeau qu'elle laisse tomber et qu'elle éteint adroitement.)

DON GUTTIERE. — Il ne manquait plus que cela. Mais j'entrerai sans lumière.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACINTA *et* DON ENRIQUE, *qui la suit.*

JACINTA, *à part, à don Enrique.* — Guidez-vous sur moi, seigneur, le chemin est sûr; je sais toute la maison par cœur.

(Pendant que don Guttière sort par une porte, Jacinta emmène don Enrique d'un autre côté. Don Guttiere rentre et rencontre Coquin.)

COQUIN. — Où irai-je, moi?

DON GUTTIERE, *à part.* — Je tiens l'homme.

COQUIN. — Mais, seigneur...

DON GUTTIERE, *à part.* — Vive Dieu! Je ne le lâche pas que je ne sache quel il est, et ensuite je le tuerai de ma main.

COQUIN. — Songez que je...

DONA MENCIA, *à part.* — Quelle position, si c'est l'infant qu'il a rencontré! Malheureuse que je suis!

(Jacinta revient avec un flambeau.)

DON GUTTIERE. — On apporte de la lumière. Homme, qui es-tu?

COQUIN. — Mais c'est moi, seigneur.

DON GUTTIERE. — Quelle méprise! quelle erreur!

COQUIN. — Mais ne vous le disais-je pas?

DON GUTTIERE. — J'entendais bien que tu me parlais, mais je ne croyais pas que c'était toi que je tenais. O secret abîme de l'âme, ô ma patience!

DONA MENCIA, *bas, à Jacinta.* — Il est sorti, Jacinta?

JACINTA. — Oui.

DONA MENCIA, *à Guttiere.* — Votre absence a été la cause de tout ceci. Fouillez bien toute la maison; les voleurs savent que vous n'y êtes pas, et ça les rend audacieux.

DON GUTTIERE. — Je vais la parcourir. (J'envoie des soupirs vers le ciel, qu'ils y emportent les pensées qui m'assaillent!) Peut-être, en effet, osent-ils attaquer ma maison, parce qu'ils voient que je n'y suis pas.

(Il sort avec Coquin.)

SCÈNE IX

DONA MENCIA, JACINTA.

JACINTA. — Il vous a fallu un terrible courage, madame, pour oser tenter ce que vous venez de faire.

DONA MENCIA. — J'y ai trouvé mon salut.

JACINTA. — Pourquoi l'avez-vous fait?

DONA MENCIA. — Si je n'avais pas parlé ainsi, et que Guttiere se fût aperçu de quelque chose, les apparences étaient contre moi, et jamais il ne se fût persuadé que je n'étais pas complice; et dans une occasion si pressante, je n'ai pas hésité, en ayant l'air de croire au voleur, de tromper avec la vérité même.

SCÈNE X

DONA MENCIA, JACINTA, DON GUTTIERE *avec une dague sous son manteau.*

DON GUTTIERE, *à doña Mencia.* — Quelle illusion, quelle ombre vaine a pu à ce point t'abuser? J'ai visité moi-

même toute la maison, et je n'y ai rien rencontré qui eût l'apparence de ce que tu as cru voir. (*A part.*) Mais je m'abuse moi-même, hélas! Cette dague que j'ai trouvée, ô ciel, porte ma mort en soi par les soupçons et les pressentiments dont elle m'accable. Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Mon bien, mon épouse, ma chère Mencia, déjà la nuit va reployant les froides ombres de son manteau et fuit lâchement devant la belle clarté du jour. Je regrette beaucoup de te quitter en ce moment, d'abord parce que je te quitte, et parce que je te laisse aussi émue; mais il est l'heure.

DONA MENCIA. — Embrasse celle qui t'adore.

(Au moment de l'embrasser, doña Mencia aperçoit la dague.)

DON GUTTIERE. — C'est une faveur que j'apprécie.

DONA MENCIA. — Arrête, seigneur, cette dague est-elle pour moi? Mais de ma vie je ne t'ai offensé. Retiens, de grâce, cette main cruelle.

DON GUTTIERE. — D'où vient ce trouble, mon bien, mon épouse, chère Mencia?

DONA MENCIA. — En te voyant ainsi, j'ai cru que j'allais mourir à tes pieds, baignée dans mon sang.

DON GUTTIERE. — Quand je suis allé visiter la maison, j'ai naturellement tiré cette dague du fourreau.

DONA MENCIA. — Je ne vois partout que des illusions.

DON GUTTIERE. — Jésus! quelle imagination!

DONA MENCIA. — De ma vie je ne t'ai offensé.

DON GUTTIERE. — Quelle ridicule façon de se justifier! mais la préoccupation produit souvent de ces folles alarmes.

DONA MENCIA. — Mes tristesses, mes ennuis, de vaines chimères, des fantaisies entretiennent chez moi ces noires illusions.

DON GUTTIERE. — Si je puis venir, je reviendrai ce soir. Adieu, Mencia.

DONA MENCIA. — Que Dieu vous accompagne, seigneur. Ah! quelles terreurs! quelles émotions cruelles!

DON GUTTIERE. — Ah! mon honneur, nous avons bien des choses à nous dire en tête à tête!

SCÈNE XI

La chambre du roi dans l'Alcazar.

DON DIEGO *et* LE ROI *avec un bouclier et un manteau de couleur. Tout en parlant, il change de vêtement et se met en noir.*

LE ROI. — Prends, Diego, cette épée.

DON DIEGO. — Vous rentrez tard, sire.

LE ROI. — J'ai passé la nuit à rôder par les rues de cette ville. J'apprends ainsi les aventures et les nouvelles de Séville. C'est une ville où chaque nuit produit son conte. J'aime à m'informer ainsi de toutes choses, pour mieux savoir ce qu'il convient de faire.

DON DIEGO. — Vous faites bien; un roi doit être un Argus dont les yeux sont toujours ouverts sur son royaume. C'est pour cela que ce sceptre a deux yeux pour emblème. Mais qu'a vu Votre Majesté?

LE ROI. — J'ai vu des galants qui se dérobaient, des dames qui ne dormaient pas, des sérénades, des fêtes, des bals, force tripots dont l'enseigne toujours en grosses lettres disait: Passant, on joue ici. J'ai vu une multitude de bravaches, et rien ne m'est plus insupportable que de vôir de ces bravaches, et que ce soit ici un métier d'être brave. Mais pour qu'on n'ait pas à me reprocher d'avoir négligé d'examiner de près une si belle profession, j'ai tout seul, dans une rue, tenu tête à une troupe d'entre eux [1].

DON DIEGO. — Votre Majesté a mal fait.

LE ROI. — Très-bien, au contraire, car avec leur sang j'ai enluminé...

DON DIEGO. — Quoi?

LE ROI. — Leur diplôme de capacité.

1. Ce tableau des nuits de Séville, à l'époque de don Pèdre, semble emprunté à certaines nouvelles de Cervantes. Nous y renvoyons le lecteur.

SCÈNE XII

COQUIN, LES MÊMES.

COQUIN, *à part.* — Je n'ai pas voulu rentrer dans la tour avec mon maître, pour savoir ce que l'on dit par là de son arrestation. Mais... (Doucement, ce chien[1] est un très-honorable rejeton de la fameuse race de Castille.) me voici devant le roi.

LE ROI. — Coquin!

COQUIN. — Seigneur?

LE ROI. — Comment allons-nous?

COQUIN. — Je vous ferai la réponse des étudiants.

LE ROI. — Qui est?

COQUIN. — *De corpore bene*, mais *de pecuniis male*.

LE ROI. — Dites-nous donc quelque chose. Pour peu que je sois content, vous savez que j'ai là cent écus pour vous.

COQUIN. — Vous joueriez alors le principal rôle dans la comédie intitulée: le *Roi Ange*. Mais tenez, laissez-moi vous dire un conte qui finit en épigramme.

LE ROI. — Si elle est de vous, elle sera bonne. Mais voyons le conte.

COQUIN. — J'ai vu hier sortir du lit un chapon avec une bourse à moustaches. Ne riez-vous pas à l'idée d'un homme qui se soigne en pleine santé et s'applique un emplâtre dont il a si peu besoin? J'ai fait là-dessus une épigramme. Je ne te demande, ô grand roi don Pedro, ni terres ni maisons, un peu de rire seulement. Laissez tomber un peu de ce bienheureux rire dans le gant que vous présente un pauvre *gracioso* honteux. « Floro, votre mai-« son est tout à fait vide, à en croire l'enseigne de la porte; « voit-on une enveloppe où il n'y a pas de lettre, une écorce « où le fruit manque? Non. Alors fais meilleur usage de ton « temps? J'ai compté sur une récolte, quand j'ai vu labourer « des guérets; mais s'il s'agit d'une terre stérile, nenni[2]. »

1. Le *gracioso* joue ici sur le mot *pero (mais)* qui, écrit avec deux r, signifie chien. C'est une plaisanterie assez familière aux Espagnols.

2. Il y a ici toute une suite de jeux de mots intraduisibles. Le sens général est tout ce qu'il est permis de rendre, et je ne me flatte pas d'y avoir réussi.

LE ROI. — C'est bien froid.

COQUIN. — Je n'ai rien de plus chaud à vous offrir.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DON ENRIQUE.

DON ENRIQUE. — Donnez votre main.

LE ROI. — Infant, comment allez-vous?

DON ENRIQUE. — A merveille, sire, et heureux de trouver Votre Majesté en bonne santé. Mais laissons cela, seigneur: don Arias...

LE ROI. — Don Arias est votre favori; tirez-le de sa prison; réconciliez-les, Enrique, et tous deux vous devront la vie.

DON ENRIQUE. — Que le ciel garde la vôtre, et héritier de vous-même, puissiez-vous lutter avec l'éternité contre le temps.

(Le roi sort.)

SCÈNE XIV

DON ENRIQUE, DON DIEGO, COQUIN.

DON ENRIQUE. — Vous irez à la tour, don Diégo, et vous direz à l'alcaïde d'amener ici ses deux prisonniers. (*Don Diego sort.*) O ciel, donne-moi la patience au milieu de tant de disgrâces, et la prudence au milieu de tant de maux! Tu étais là, Coquin?

COQUIN. — Et j'aimerais mieux être en Flandre.

DON ENRIQUE. — Pourquoi?

COQUIN. — Le roi est un prodige entre tous les animaux.

DON ENRIQUE. — Comment cela?

COQUIN. — La nature permet que le taureau brame, que le lion rugisse, que l'âne braie, que le bœuf mugisse, que l'oiseau chante, que le cheval hennisse, que le chien aboie, que le chat miaule, que le loup hurle, que le porc grogne; il n'a permis le rire qu'à l'homme, et Aristote définit par-

faitement celui-ci : un animal qui rit. Et le roi, en dépit de l'art et de la nature, le roi ne veut pas rire. Que le ciel me donne, pour lui arracher un sourire, toutes les tenailles de la grâce et du bon goût.

(Il sort.)

SCÈNE XV

DON GUTTIERE, DON ARIAS, DON DIEGO, DON ENRIQUE.

DON DIEGO. — Voici les prisonniers, seigneur.

DON GUTTIERE. — Nous vous baisons les pieds.

DON ARIAS. — Vous nous mettez dans le ciel, seigneur.

DON ENRIQUE. — Le roi, monseigneur, à qui j'ai humblement demandé votre grâce, me charge de vous réconcilier.

DON GUTTIERE. — Honorer est le privilége de votre rang. (*A part.*) Mais que vois-je? grand Dieu!

(Il compare la dague qu'il a trouvée avec l'épée de l'Infant.)

DON ENRIQUE. — Donnez-vous la main.

DON ARIAS. — Voici la mienne.

DON GUTTIERE. — Je vous presse dans mes bras, et d'un nœud si étroit, que la mort ne pourra le briser sans les mettre en morceaux.

DON ARIAS. — Qu'une solide amitié confirme désormais nos embrassements.

DON ENRIQUE. — Voilà qui est bien, vous vous êtes montrés tous deux gentilshommes, en ne vous faisant pas prier pour remplir un devoir. Il faut que vous soyez amis désormais, et si l'un de vous pensait le contraire, c'est contre moi d'abord qu'il aurait à croiser le fer.

DON GUTTIERE. — Je m'oblige, seigneur, à rester fidèle à l'amitié jurée; je m'engage à vous obéir, et j'espère que vous m'honorez assez pour croire de moi ce dont vous ne pouvez douter. Vous êtes d'abord un ennemi redoutable, et, à défaut de la loyauté, la crainte seule, vive Dieu! m'empêcherait de manquer à la foi donnée. Vous et moi en valons deux autres. Je saurais aussi, en pareille rencontre, montrer qui je suis, tenir ce que j'ai pro-

mis. Mais vous avoir pour ennemi, qui serait tenté de s'y exposer ? Mon âme prudente et avisée craindrait tellement votre colère, que peut-être n'oserais-je pas vous regarder seulement; et si je me trouvais en passe de croiser mon épée contre la vôtre, quand, sans vous connaître, j'en viendrais à une telle extrémité, je voudrais, pour ne pas vous voir, que s'éteignît la lumière du soleil.

DON ENRIQUE, *à part.* — Ses soupirs et ses plaintes me donnent de grands soupçons. Suivez-moi, don Arias, j'ai beaucoup à vous dire.

DON ARIAS. — Je suis à vos ordres.

(Don Enrique, don Diego et don Arias sortent.)

SCÈNE XVI

DON GUTTIERE.

DON GUTTIERE. — Enrique n'a rien répondu, il a été frappé sans doute de la force de mes paroles. Hélas! pourrai-je enfin me plaindre? Oui, mais me consoler? jamais. Me voilà seul, et je puis parler. Hélas! mon Dieu! comment renfermer en un seul discours, mesurer sur une seule idée tant d'outrages différents, tant de souffrances diverses, qui m'assaillent lâchement, qui m'assiégent audacieusement? C'est maintenant, ô mon courage, que, s'épuisant en plaintes, que, se fondant en larmes, mon cœur doit s'élancer aux portes de l'âme, qui sont les yeux! Ah! dans une occasion comme celle-ci, bien vous pouvez pleurer, ô mes yeux, sans que la honte vous retienne. Maintenant, ô mon courage! il est temps de faire voir que vous savez faire un égal emploi de la prudence et de la valeur. Mais arrière les vains regrets, et qu'à force d'honneur et de courage, je me refuse jusqu'à la licence de me plaindre. Celui-là flatte ses peines, qui en demande justice à la parole. Mais venons au fait, peut-être trouverons-nous une réponse. Oh! je prie Dieu qu'il y en ait une; oh! plaise à Dieu qu'elle me soit donnée! La nuit dernière j'arrive chez moi, voilà qui est certain; mais on m'ouvre aussitôt les portes, et je trouve mon épouse sereine

et tranquille. On m'avertit qu'il y avait un homme dans ma maison, bien; mais ce fut elle-même qui m'avertit. Le flambeau s'éteignit, mais qu'est-ce qui prouve ici que ce ne fut pas un effet du hasard? Je trouve cette dague, c'est vrai; mais elle pouvait appartenir à quelque domestique. Elle a quelque rapport avec l'épée de l'infant, et c'est là une grande douleur; mais il peut y avoir d'autres épées comme la sienne : elle n'est pas d'un travail si rare qu'il n'y en ait mille autres qui lui ressemblent. Mais, pressant le cas davantage, j'accorde, hélas! que cette dague est celle de l'infant; je vais plus loin, j'accorde qu'il était là lui-même, quoiqu'il soit impossible que je ne l'aie point vu. Ne peut-il pas avoir été là sans que Mencia soit coupable? L'or est une clef maitresse qui triomphe souvent de la fidélité des suivantes. Oh! que je me sais gré d'avoir trouvé ces bonnes excuses! Ainsi donc, trêve à tous ces discours, qui tous aboutissent à la même conclusion, que Mencia est qui elle est et que je suis qui je suis, et qu'on ne saurait porter atteinte à la pureté et à l'éclat de cette beauté sans égale. Ce n'est pas impossible pourtant; mais je dis mal. Un nuage obscur peut, sinon tacher, du moins troubler le soleil, et, sans éclipser sa lumière, glacer sa chaleur. Quelle loi injuste condamne un innocent à la souffrance et à la mort? Oh! vous êtes en péril, mon honneur; il n'est pas d'heure en vous qui ne soit critique. Vous vivez dans votre propre tombeau, et puisque c'est par la femme que vous respirez, par elle vous avez toujours les deux pieds dans la sépulture. Il faut que je vous traite, honneur, et puisque, dès le début, ce premier accident présente un si grand danger, le premier remède doit être de fermer la porte au dommage, de couper le chemin au mal. Et ainsi ce que vous ordonne le MÉDECIN DE SON HONNEUR, c'est en premier lieu la diète du silence, qui consiste à veiller sur sa bouche, à prendre patience. Il vous ordonne ensuite de traiter votre femme par les bons procédés, la galanterie, les attentions, les soins amoureux, autant de forces défensives qui empêchent que le refroidissement accroisse le mal. Car les reproches, les dégoûts, la jalousie, les soupçons aggravent, au lieu de l'améliorer, l'état de la

femme, surtout quand c'est la nôtre. J'irai, ce soir, dans ma maison. J'y entrerai secrètement pour me rendre compte de la gravité du mal; et jusqu'à savoir à quoi m'en tenir, je dissimulerai, si je puis, mon malheur, ma peine, ma crainte, mon offense, ma douleur, mon délire, ma frayeur, mon souci, mon affront, ma jalousie. Ma jalousie, ai-je dit? Dangereuse parole! Qu'elle retourne au plus tôt d'où elle est venue. Mais non, car si c'est un venin qu'engendre ma poitrine, et qu'il ne m'ait pas donné la mort, hélas! en partant, il peut le faire en rentrant; car on dit de la vipère que son venin la tue, si elle le rencontre hors d'elle. Jalousie, ai-je dit? ma jalousie! Il suffit. Alors qu'un mari arrive à savoir qu'il y a matière à jalousie, la science est impuissante, et le médecin de l'honneur se verra contraint de recourir au dernier remède.

(Il sort.)

SCÈNE XVII

DON ARIAS, DONA LEONOR.

DON ARIAS. — Ne croyez pas, belle Leonor, que ne point vous voir, c'était une manière de nier la dette que j'ai contractée envers votre réputation. Sachant envers qui il est redevable d'une telle dette, le débiteur cherche non à s'acquitter, il n'est ni assez sot ni assez fou pour présumer qu'il puisse jamais réunir et vous offrir une si grande somme; mais enfin si je ne paye pas, je confesse du moins ma dette, je ne détourne pas le visage, et par là je reconnais mon obligation.

DONA LEONOR. — Seigneur don Arias, c'est moi qui suis votre obligée et qui, dans nos comptes à faire, ai reçu le plus des deux. Je confesse que vous m'avez fait perdre un époux que je chérissais; mais peut-être avez-vous par là amélioré ma fortune, car il vaut encore mieux vivre sans vie, sans réputation que sans amour, et abhorrée de son mari. Le tort fut de mon côté, j'en porte la peine et ne me plains que de moi et de mon étoile.

DON ARIAS. — Non, belle Leonor, me refuser une part

dans la faute, c'est nier à mes désirs le droit de se produire. Si je vous déclare ma peine amoureuse, qu'elle vous dise en peu de mots que c'est l'amour seul qui m'amène à vos pieds. C'est le désir de mon cœur qui m'oblige à vous dire que si j'ai été la cause de toutes vos souffrances, et que si vous avez perdu un époux par ma faute, vous pouvez par moi en retrouver un autre.

DOÑA LEONOR. — Seigneur don Arias, j'estime comme je le dois l'offre que vous me faites, et quoique je la grave dans mon âme, ainsi qu'elle le mérite, vous devez me permettre de vous répondre que la chose tournerait à ma honte : non que je n'y gagnasse beaucoup, mais parce que, ayant fourni à Guttiere le prétexte d'une accusation mensongère, s'il voyait maintenant que vous m'épousez, il ferait aisément de son ancien soupçon une certitude évidente ; et justifié par une preuve en apparence si claire, il se donnerait aux yeux de tout le monde les gants de m'avoir dédaignée, et je tiens trop au droit que j'ai de me plaindre de lui pour lui donner enfin l'occasion de se justifier à mes dépens. Si, dans une circonstance comme celle-ci, tous ceux qui le voient lui donnent tort, je ne veux pas qu'on pense qu'il a bien fait, quand je pense, moi, qu'il a fait mal.

DON ARIAS. — C'est là une raison frivole, belle Leonor, car, lors même que l'expérience vous aurait convaincue d'un ancien amour, c'est elle aussi qui vous justifierait en le consacrant aujourd'hui. Il sera pour vous cent fois plus cruel que celui-là qui l'a inventée tienne l'injure pour certaine, s'il ne voit ensuite comment elle a été réparée.

DOÑA LEONOR. — Celui-là n'est pas, don Arias, un amour prudent et sage, qui me conseille contrairement à mes intérêts ; ce qui fût alors une injure ne cessera pas d'en être une aujourd'hui, parce que vous m'aurez épousée, surtout quand on croira au lieu de soupçonner. A vous-même non plus cela ne ferait pas grand honneur.

DON ARIAS. — Je sais l'innocence de votre vie, et il n'entrera jamais dans ma pensée de me plaindre de vous. Je n'ai jamais connu un amant sot, minutieux et jaloux outre mesure, qui, devenu mari, n'ait été châtié par le ciel. Gut-

tiere en sait quelque chose, Leonor, car celui qui a jeté de si hauts cris, pour un homme qu'il a rencontré dans la maison d'autrui, pourrait en pousser plus encore, quand il vient à savoir ce qui arrive dans la sienne.

DONA LEONOR. — Seigneur don Arias, je ne veux pas écouter ce que vous me dites, vous vous trompez ou vous mentez. Don Guttiere est gentilhomme, et en toute occasion, dans ses actes comme dans ses paroles, il saura, vive Dieu ! s'acquitter de ce qu'il se doit à lui-même. C'est un homme qui, par l'épée ou la prudence, n'hésitera jamais à repousser un outrage, lui vînt-il d'un infant de Castille. Si vous croyez par là flatter mes ennuis, vous croyez mal, don Arias, et à vous parler franchement, vous vous êtes fait grandement tort dans mon esprit; car si vous aviez l'âme noble, vive Dieu ! vous ne parleriez pas ainsi d'un ennemi. Moi-même, bien qu'il m'ait offensée et que je n'hésitasse pas à lui donner la mort de ma main, si je le pouvais, jamais je ne dirais un mot qui mît son honneur en doute. Sachez-le, don Arias, celle qui l'aima bien une fois ne se sent pas vengée en le sachant malheureux.

(Elle sort.)

DON ARIAS. — Je n'ai su que répondre; grande a été ma méprise. A l'école de l'honneur, le cœur de cette femme en sait plus que moi. J'irai trouver l'infant et lui demander humblement de mettre un autre désormais dans la confidence de ses amours. Je ne veux pas qu'il s'y méprenne, et puisque voilà le jour qui meurt, il me tuera s'il veut, mais je ne vais pas à la maison de don Guttiere.

(Il sort.)

SCENE XVIII

Le jardin de la quinta.

Entre don GUTTIERE *en sautant par-dessus un mur,* DONA MENCIA *endormie.*

DON GUTTIERE. — Dans le muet silence de la nuit que j'adore et révère pour ses ténèbres sinistres, tombe de la vie humaine, je suis venu secrètement jusque chez moi,

sans avoir averti Mencia que le roi m'avait rendu ma liberté, pour qu'elle n'ait, hélas! aucun soupçon de ma visite. Je m'appelle le médecin de mon honneur, puisque je veux guérir mon déshonneur, et je suis venu voir mon malade, à la même heure qu'hier, ô ciel! pour voir si l'accident qui a éveillé ma jalousie se répète dans le même période. Que l'honneur protége mon dessein. J'ai franchi le mur de la huerta, n'ayant pas voulu rentrer par la porte. Mais quelle erreur établie dans ce monde, de prétendre étudier son mal, sans se sentir en proie à la défiance et à la peur[1]? Celui qui l'a dit a eu tort de le dire; non, il n'est pas possible qu'un infortuné ne pleure pas sur ses chagrins. Il ment celui qui dit qu'il a pu taire sa jalousie; qu'il me confesse plutôt qu'il ne la sent pas. Mais la sentir et la taire, je vous répète qu'il ment. Voici le lieu où elle a coutume de se tenir le soir. L'écho ne m'apporte encore aucun bruit parmi ces rameaux. Allons doucement, mon honneur, nous arriverons; la jalousie, en pareille conjoncture, marche à pas de larron. (*Il aperçoit doña Mencia.*) — Ah! belle Mencia, que tu traites mal mon honneur et ma foi! je veux m'en retourner, mon honneur est en bon état, et je n'ai, pour le moment, aucun remède à lui appliquer: la santé est bonne. Mais quoi! pas une suivante pour lui tenir compagnie! Se serait-elle retirée ici pour attendre? O injuste pensée! ô crainte pusillanime! ô infame soupçon! Mais avec ce soupçon, comment retourner sur mes pas? et puisqu'un tel désabusement ne me sert de rien, allons jusqu'au fond de la blessure. (*Il éteint la lumière.*) J'éteins la lumière, et j'arrive sans lumière et sans raison, deux fois aveugle. Je puis aisément dissimuler le son de ma voix, en parlant bas : Mencia!

(Il l'éveille.)

DONA MENCIA. — Qu'est ceci? grand Dieu!

DON GUTTIERE. — Ne crie pas.

DONA MENCIA. — Qui êtes-vous?

1. Nous acceptons ici l'heureuse correction proposée dans une note du texte par don Eugenio Hartzenbusch.

DON GUTTIERE. — C'est moi, mon bien, tu ne me reconnais pas?

DONA MENCIA. — Si fait, seigneur, un autre eût-il eu cette audace?

DON GUTTIERE, *à part.* — Elle m'a reconnu.

DONA MENCIA, *à part.* — Qu'il ait pu venir jusqu'ici? Qui aurait pu venir jusqu'ici, si ce n'est vous, sans laisser sa vie dans mes mains, et se voir repoussé par le courage et par l'honneur?

DON GUTTIERE, *à part.* — Que je suis doucement désabusé! Comme on a raison d'aller jusqu'au fond de sa peine! Mencia, ne t'effraye pas de me voir venir ainsi.

DONA MENCIA. — J'ai bien de la peine pourtant à ne pas m'effrayer.

DON GUTTIERE. — Ton courage saura s'en défendre.

DONA MENCIA. — Quelle excuse allez-vous me donner...

DON GUTTIERE. — Aucune.

DONA MENCIA. — Pour être venue ainsi, Altesse?

DON GUTTIERE. — Altesse! ce n'est pas à moi qu'elle croit parler. Qu'entends-je, ô ciel? Me voici en proie à de nouveaux doutes. Quelle douleur! quel malheur!

DONA MENCIA. — Vous voulez donc une seconde fois me voir mourir? Songez que chaque nuit...

DON GUTTIERE. — Funeste conjoncture!

DONA MENCIA. — Vous voulez donc encore vous cacher...

DON GUTTIERE. — O ciel!

DONA MENCIA. — Et éloigner la lumière...

DON GUTTIERE. — Tue-moi, ô jalousie!

DONA MENCIA. — Vous échapper, à mes risques et périls, devant Guttiere lui-même?

DON GUTTIERE, *à part.* — Je doute de moi-même, puisque j'hésite à mourir et ne la tue pas sur le champ. Elle n'a pas été surprise de voir venir l'infant, elle ne s'est pas cachée de lui; elle a regretté seulement de le voir se mettre dans le cas d'avoir à se cacher de nouveau. Je suis perdu: que la vengeance soit digne de l'outrage.

DONA MENCIA. — Seigneur, retirez-vous sur-le-champ.

DON GUTTIERE. — Dieu! je ne suis que rage et fureur.

DONA MENCIA. — Que Votre Altesse évite à l'avenir de se mettre en pareil embarras.

DON GUTTIERE. — Et qui s'en irait pour si peu?

DONA MENCIA. — Songez que c'est l'heure où Guttiere revient.

DON GUTTIERE, *à part.* — Est-il au monde un homme aussi patient? Oui, si la prudence assure à sa vengeance une occasion favorable. Il ne viendra pas, je l'ai laissé occupé, et un ami protége ma retraite, pendant que je suis avec vous; il ne viendra pas, j'en suis sûr.

SCÈNE XIX

JACINTA, LES MÊMES.

JACINTA, *à part.* — J'ai peur et veux voir qui parlait ici.

DONA MENCIA. — J'ai entendu quelqu'un.

DON GUTTIERE. — Que faire?

DONA MENCIA. — Retirez-vous, mais ailleurs que dans ma chambre. Holà!

(Don Guttiere se retire.)

JACINTA. — Madame?

DONA MENCIA. — L'air qui soufflait dans ces rameaux a éteint la lumière pendant que je dormais. Qu'on apporte vite des flambeaux.

(Jacinta sort.)

DON GUTTIERE, *à part.* — Allumés au feu dont je suis dévoré. Si je reste caché ici on me verra, et, reconnu de tous les gens, Mencia pourra savoir que j'ai appris ce qui me torture; et pour qu'elle ne le suppose pas et ne m'outrage pas deux fois, la première par son parjure et l'autre en pensant que je le sais et que j'y consens, j'ajournerai sa mort et sortirai ainsi du pas où je me suis engagé. (*Il s'avance et dit à haute voix.*) Eh bien! qu'est-ce qu'on fait ici?

DONA MENCIA. — C'est Guttiere. Encore une épreuve pour ma lâcheté.

DON GUTTIERE. — Comment! il est si tard et on n'a pas encore allumé?

(Entre Jacinta avec des flambeaux, et don Guttiere sort par un autre côté du lieu où il s'était caché.)

JACINTA. — Voici la lumière.

DON GUTTIERE. — Belle Mencia!

DONA MENCIA. — O mon époux, mon bien, ma gloire!

DON GUTTIERE, *à part.* — Que de faux empressements! Mais, ô mon âme, ô mon cœur, dissimulons.

DONA MENCIA. — Par où donc, seigneur, êtes-vous entré?

DON GUTTIERE. — J'ai ouvert avec la clef que j'ai sur moi la porte de cette huerta. Mais à quoi t'occupais-tu là, mon épouse, ma dame?

DONA MENCIA. — Je venais d'entrer dans ce jardin, et au milieu de ces pures fontaines, l'air, en éteignant la lumière, m'a laissée dans l'obscurité.

DON GUTTIERE. — Je m'en étonne peu, mon bien. Le vent qui a éteint ce flambeau est si froid, qu'on le prendrait pour une émanation du terrible Zéphyre, et qu'il menace d'éteindre non-seulement le flambeau mais la vie elle-même, et que tu aurais pu, pendant ton sommeil, mourir de son souffle violent.

DONA MENCIA. — Je cherche à te comprendre, mais plus j'y travaille et moins j'y réussis.

DON GUTTIERE. — N'as-tu jamais vu une flamme ardente s'éteindre au souffle de l'air qui l'effleure, lorsqu'en même temps il ranime l'étincelle d'une autre flamme, et du même souffle l'une mourir et l'autre revivre? Cette capricieuse langue du vent a pu ainsi éteindre pour toi la lumière et la rallumer pour moi.

DONA MENCIA. Je ne comprends pas bien. On dirait que la jalousie donne un double sens à tes paroles.

DON GUTTIERE, *à part.* — Rien n'est poignant comme la douleur d'un outrage. Mais avec la jalousie fut-on jamais sage? Jaloux! Sais-tu ce que c'est que la jalousie? Vive Dieu! Je ne le sais pas moi, car si je le savais, car si j'en arrivais jamais...

DONA MENCIA. — Pauvre de moi!

DON GUTTIERE. — A devenir jaloux... Qu'est-ce que la jalousie? Un rien, une illusion, un rêve de l'insomnie. Si je pouvais jamais être jaloux, je dis simplement d'une esclave, d'une servante, sur l'ombre d'une idée, je voudrais de ma main, dans l'excès de ma fureur, lui arracher le cœur par lambeaux; puis baigné de sang, et enflammé de colère, ce cœur je le dévorerais à belles dents, ce sang je le boirais. Je lui arracherais l'âme, et cette âme, vive Dieu! je la mettrais en pièces, si l'âme était capable de sentir la douleur. Mais qu'ai-je donc à parler de cette manière?

DONA MENCIA. — Tu pénètres mon âme de terreur.

DON GUTTIERE. — Jésus, mon Dieu! mon épouse, mon bien, mon ciel, ma gloire, ma bien-aimée, ma Mencia, au nom de tes beaux yeux, pardonne-moi ce désordre, cette colère. Je ne sais quelle vision terrible a emporté ma pensée hors de moi. Retire-toi, au nom de ta vie; confus de ma violence, je te le jure, je te regarde avec crainte, avec respect. Jésus! je ne m'appartenais pas, je n'avais pas ma raison.

DONA MENCIA. — Une crainte, une épouvante, une terreur, une horreur si cruelle. Ah! ce sont les préludes de ma mort.

DON GUTTIERE, *à part*. — Puisque je m'appelle le médecin de mon honneur, je couvrirai de terre mon déshonneur.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

L'Alcazar de Séville.

LE ROI *et toute sa suite*, DON GUTTIERE.

DON GUTTIERE. — Roi don Pedro, que l'Inde doit couronner de sa lumière, je voudrais vous parler sans témoins.

LE ROI. — Sortez tous. (*Toute la suite sort.*) Nous voici seuls.

DON GUTTIERE. — Apollon de l'Espagne, astre de la Castille, sur les épaules de qui repose et vit tout un monde de saphir, tout un globe de diamants, je vous apporte et vous livre une vie qui ne sait se défendre des peines qui l'assiégent, si même on peut appeler de ce nom une vie en proie à de si cruels ennuis. Ne soyez pas surpris si mes yeux se plaignent aussi, seigneur. On dit que l'amour et l'honneur peuvent donner à un homme le droit de pleurer sans que nul s'en étonne, et j'ai de l'honneur et de l'amour : un honneur que j'ai toujours gardé comme un gentilhomme et un Espagnol bien né, un amour que j'ai toujours entretenu comme un époux bien épris. Acquis ou hérité, l'un et l'autre n'a cessé de paraître en moi, jusqu'au jour où un nuage fatal a osé ternir une si vive splendeur dans mon épouse, un si grand éclat dans ma loyauté. Je ne sais comment vous faire entendre ma peine... Je me trouble, seigneur... surtout ayant à vous dire que c'est contre votre frère Enrique que je viens réclamer la rigueur de votre justice : non pour qu'il sache que mon honneur entend tenir tête au pouvoir, mais sachant que j'ai de l'hon-

neur, il suffira qu'il m'en croie capable. J'espère de vous le vie de mon honneur. Je le soigne avec précaution et c'est ainsi d'abord que je travaille à le guérir; car, si le mal devenait plus dangereux, dans une passe si cruelle, j'appellerais mes outrages en consultation, et déclarant mon honneur condamné, je le laverais avec du sang, je le couvrirais de la terre du sépulcre. Ne vous troublez pas, sire, je ne parle que du sang de mes veines. Soyez tranquille, Enrique n'a rien à redouter de moi, voici un témoin qui en répond : cette dague, cette brillante langue d'acier lui a appartenu. Voyez maintenant si l'infant peut se croire menacé par moi, quand il m'a confié sa dague.

LE ROI. — C'est bien, don Guttiere; celui qui couronne des palmes d'un si invincible honneur un front dont l'éclat le dispute aux rayons du soleil peut vivre assuré que cet honneur...

DON GUTTIERE. — Que Votre Majesté ne m'oblige pas à penser qu'elle croit que ma bonne renommée a besoin de consolations qui la relèvent à mes yeux. Vive Dieu! j'ai une épouse si honnête, si chaste, d'une vertu si solide, qu'elle laisse loin d'elle ces Romaines, Lucrèce et Porcia, et Tomiris; c'est une simple précaution de ma part.

LE ROI. — Mais dites-moi, pour prendre tant de précautions, qu'avez-vous donc vu, Guttiere?

DON GUTTIERE. — Rien. Les hommes comme moi ne voient pas, il leur suffit d'imaginer, de soupçonner, de prévoir, de deviner, de craindre, de... je ne sais comment dire; il n'y a pas de mot pour exprimer une chose qui n'est pas même un atome indivisible. J'ai averti Votre Majesté uniquement pour qu'elle évite un mal qui n'existe pas; car, s'il existait, qu'il s'en repose sur moi pour y appliquer le remède, seigneur, au lieu de le demander.

LE ROI. — Mais puisque vous vous appelez le médecin de votre honneur, dites-moi, don Guttiere, quels remèdes avez-vous ordonné avant le dernier?

DON GUTTIERE. — Je n'ai point montré de jalousie à ma femme, et depuis lors j'ai redoublé d'amour envers elle. Elle vivait agréablement dans une quinta délicieuse; mais pour lui épargner la tristesse et l'ennui de la solitude, je

l'ai ramenée à Séville, et je suis venu vivre dans une maison où elle trouve toutes les jouissances, sans rien avoir à envier à personne; car les mauvais traitements ne conviennent qu'à ces maris méprisables qui s'accoutument à leurs outrages, en les racontant.

LE ROI. — Voici venir l'infant. S'il vous voit ici, il se doutera infailliblement que vous êtes venu me porter plainte contre lui. Je me souviens qu'un jour on se plaignait de vous à moi, avec force gémissements, et que je cachai alors derrière cette tapisserie la personne qui se plaignait. Dans un cas tout pareil, le mal commis réclame la même épreuve, mais en la répétant en sens inverse. Je veux recommencer avec vous la même chose que je fis alors, mais avec une condition de plus; j'exige que dans aucun cas vous ne vous découvriez. Quoi que vous voyiez, gardez le silence.

DON GUTTIERE. — Je me mets humblement à vos pieds, seigneur; je serai l'oiseau que l'on représente avec une pierre dans le bec.

(Il se cache.)

SCÈNE II

DON ENRIQUE, LE ROI, DON GUTTIERE *caché.*

LE ROI. — Soyez le bien venu, Enrique, ou plutôt non, car vous me trouvez...

DON ENRIQUE. — Ah! ceci me touche.

LE ROI. — Irrité.

DON ENRIQUE. — Et contre qui, seigneur, qui a pu vous y contraindre?

LE ROI. — Contre vous, Infant, contre vous.

L'INFANT. — Ma vie sera malheureuse. Si le soleil est irrité contre moi, je suis menacé d'une éclipse mortelle.

LE ROI. — Vous ignorez donc, Enrique, que plus d'une épée a vengé un outrage dans le sang royal?

DON ENRIQUE. — Et à propos de qui Votre Majesté me dit-elle cela?

LE ROI. — Je le dis pour vous, Enrique, pour vous.

L'honneur est un sanctuaire où l'âme réside. Je ne suis pas le roi des âmes, c'est vous en dire assez.

DON ENRIQUE. — Je ne vous entends pas.

LE ROI. — Si votre amour ne songe pas à s'amender et n'abandonne pas la poursuite de certaines beautés impossibles, sur lesquelles un vassal exerce une autorité souveraine, il se pourrait que mon sang même ne se trouvât pas à l'abri de ma justice.

DON ENRIQUE. — Sire, quoique vos conseils soient pour moi des ordres que votre parole imprime dans mon cœur et qui s'y gravent comme sur le bronze, écoutez mon excuse; vous ne pouvez oublier qu'un juge doit aux deux parties une attention égale. Sire, j'aimai une dame (car je sais maintenant de qui vous parlez, bien que sans grand motif), et je l'aimai à tel point...

LE ROI. — Qu'importe, si c'est une beauté tellement imposssible...

DON ENRIQUE. — C'est la vérité, mais...

LE ROI. — Pas un mot de plus.

DON ENRIQUE. — Mais, seigneur, me défendez-vous de me justifier?

LE ROI. — Il n'y a pas de justification possible. C'est une beauté qui ne souffre pas qu'on suppose...

DON ENRIQUE. — Sans doute; mais le temps vient à bout de tout, et l'amour peut tout.

LE ROI, *à part.* — Dieu me protége! quelle mauvaise pensée j'ai eu là de cacher Guttiere! Taisez-vous, taisez-vous.

DON ENRIQUE. — Ne vous fâchez pas tant contre moi, ignorant la cause qui me fait parler ainsi.

LE ROI. — Je sais tout ce que vous pourriez me dire. (*A part.*) Oh! la terrible situation!

DON ENRIQUE. — Mais il faut que je parle, seigneur. Enfin, quand je l'aimai, elle était libre encore. Mais, dites-moi, je vous prie, qui donc outrage? Qui est outragé? Moi et un vassal...

DON GUTTIERE. — Malheureux que je suis!

DON ENRIQUE. — Qui, avant qu'elle fût son épouse, avait été lui-même...

LE ROI. — Inutile d'en dire davantage; taisez-vous, encore une fois : c'est une idée en l'air, j'imagine, pour vous disculper. Infant, Infant, allons droit au fait. Connaissez-vous cette dague?

DON ENRIQUE. — Je rentrai un soir au palais sans elle.

LE ROI. — Et vous ne savez pas où vous l'avez perdue?

DON ENRIQUE. — Non, seigneur.

LE ROI. — Je le sais, moi. Ce fut en un lieu où celui qui la trouva aurait pu la tacher de votre sang, s'il n'eût été un loyal et généreux vassal. Ne comprenez-vous pas qu'il demande vengeance, l'homme qui, quoique offensé par vous, rend les armes et offre sa poitrine? Regardez bien ce poignard doré, c'est un symbole qui dit votre crime; il porte plainte contre vous, et je dois l'écouter. Prenez sa lame et vous y regardez, Enrique; vous y verrez vos manquements.

DON ENRIQUE. —Vous me traitez si sévèrement, seigneur, que dans le trouble où je suis...

LE ROI. — Prends cette dague. Traître, qu'as-tu fait?

(Il lui donne la dague, et, en la prenant, l'infant troublé blesse le roi à la main.)

DON ENRIQUE. — Moi?

LE ROI. — Et voilà comment tu rougis ton poignard de mon sang? Je te donne une dague, et tu la tournes contre ma poitrine? Tu veux donc me donner la mort?

DON ENRIQUE. — Songez, seigneur, à ce que vous dites, que dans mon trouble...

LE ROI. — Tu oses t'attaquer à moi? Enrique, Enrique, retiens ton poignard, je me sens mourir.

DON ENRIQUE. — Quelle triste méprise! Il vaut mieux que je me retire, et même que je m'absente et m'en aille où je ne vous verrai de ma vie (*il laisse tomber la dague*), pour que vous ne croyiez pas que je puisse verser votre sang, infortuné que je suis!

(Il sort.)

LE ROI. — Le ciel me protége! que signifie tout ceci? quel pressentiment intolérable! Je me suis vu baigné dans mon sang; j'étais mort. Quelle malheureuse vision m'assiége qui, par des terreurs horribles, par des craintes gla-

cées accable ma poitrine et mon âme! Dieu veuille que ces tristes commencements n'aboutissent pas à des fins qui, par des torrents de sang, épouvantent le monde.

(Il sort.)

SCÈNE III

DON GUTTIERE.

DON GUTTIERE. — Quel jour étrange, où tout est prodige, étonnement, terreur! Je ne suis pas surpris que le roi ait oublié que j'étais caché là. Que Dieu me vienne en aide! qu'ai-je entendu? Mais pourquoi ma langue le répéterait-elle, quand l'injure est égale au malheur? Arrachons d'un coup les racines d'un si grand mal. Que Mencia meure! que son sang baigne le cœur où elle règne; et puisque l'infant m'envoie une seconde fois son poignard, qu'elle meure par ce poignard! (*Il relève la dague.*) Mais il ne convient pas que la chose soit publique; car, s'il est vrai que le secret assure d'éclatantes victoires, et qu'un outrage secret demande une vengeance secrète[1], que Mencia meure sans que personne en sache la cause. Mais, avant d'en venir là, que le ciel m'ôte la vie à moi-même, et que je ne voie pas la fin tragique d'un amour si malheureux! Qu'attend donc le ciel pour lancer sur moi un des carreaux de sa foudre? N'est-il pas temps que la miséricorde divine tourne ses traits contre moi? Ne pouvez-vous, cieux éclatants, envoyer la mort à un infortuné? N'as-tu pas un trait, ô foudre, pour le plus malheureux des hommes?

(Il sort.)

SCÈNE IV

Une salle dans la maison de don Guttiere, à Séville.

DONA MENCIA, JACINTA.

JACINTA. — Quelle mélancolie, madame, attriste ainsi

1. C'est presque le titre d'une autre comédie de Calderon, qui figure également dans ce recueil, et qui est comme la contre-partie de celle-ci.

votre merveilleuse beauté, que jour et nuit vous ne faites que pleurer?

DONA MENCIA. — Ma peine n'est pas de celles qui se rendent à des raisonnements, dans ce chaos confus d'inquiétudes folles et sans mesure. Depuis la triste nuit que, dans la quinta où nous vivions alors, je te dis, si tu t'en souviens, Jacinta, que don Enrique venait de m'entretenir (je ne sais comment je te fis connaître mon mal), et que tu me répondis que ce n'était pas possible, l'infant, à cette même heure, t'ayant parlé dehors à toi-même, je me sens triste, inquiète, troublée, distraite et craintive, et je me dis que c'était peut-être Guttiere qui m'avait parlé.

JACINTA. — Une telle méprise était-elle possible?

DONA MENCIA. — Oui, Jacinta; il faisait nuit et on parlait bas; moi, j'étais toute troublée, et ayant l'idée que c'était l'infant, la méprise était naturelle. Ajoute à cela qu'avec moi il se montre enjoué, et que, dans le particulier, il pleure, car enfin les soucis qui sont grands amis des yeux ne leur cachent rien. Voilà ce qui me tient plongée dans un profond chagrin.

SCÈNE V

LES MÊMES, COQUIN.

COQUIN. — Madame?

DONA MENCIA. — Qu'y a-t-il de nouveau ?

COQUIN. — J'ose à peine vous le raconter; l'infant don Enrique...

DONA MENCIA. — Arrête, Coquin, pas un mot de plus; son nom seul m'épouvante, tant je le crains et l'abhorre.

COQUIN. — Il ne s'agit pas d'une aventure amoureuse, et c'est pourquoi je la dis.

DONA MENCIA. — Parle alors, je t'écoute.

COQUIN. — L'infant, madame, qui eût jadis sur votre cœur des prétentions impossibles, s'est querellé avec son frère don Pedro. Mais j'aurais de la peine à vous raconter la chose : d'abord je ne la sais pas bien, et ensuite il n'est pas dans l'ordre qu'un bouffon de mon espèce se permette

de parler des rois. Enfin, Enrique m'a fait appeler et m'a dit en grand secret : Fais savoir à doña Mencia que ses rigueurs m'on fait perdre les bonnes grâces de mon maître, et que, fuyant de mon pays, je m'exile aujourd'hui sur la terre étrangère, où j'espère ne pas vivre longtemps, puisque je meurs détesté de Mencia.

DONA MENCIA. — L'infant s'exilant à cause de moi et perdant la faveur du roi, voilà un événement qui va livrer ma réputation aux propos du vulgaire. Que ferai-je, mon Dieu ?

JACINTA. — Je n'y vois qu'un remède, madame, prévenir ce malheur.

COQUIN. — Et de quelle manière?

JACINTA. — En priant l'infant de rester. S'il part et à cause de vous, comme on le dit déjà, le scandale sera public; un infant ne s'absente pas ainsi sans qu'on dise aussitôt comment et pourquoi.

COQUIN. — Mais si, quand cette prière lui arrivera, don Enrique a déjà chaussé l'éperon et court en imagination?

JACINTA. — Il faut alors que ma maîtresse lui écrive un billet où elle lui dise qu'il y va de sa réputation, qu'il ne parte pas, et il arrivera à temps si tu le portes.

DONA MENCIA. — Les épreuves de l'honneur sont de périlleuses épreuves. Je veux toutefois écrire le billet, car il me semble que ce n'est pas une mauvaise pensée, et que de deux maux celui-ci est encore le moindre, si, parmi les maux qui m'accablent, il en est un moindre que l'autre. Restez-ici tous deux pendant que j'écris.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

COQUIN, JACINTA.

JACINTA. — Qu'as-tu donc depuis quelques jours, Coquin, que je te vois si triste? Tu étais si gai habituellement. Qu'est-ce qui t'est arrivé?

COQUIN. — J'ai voulu faire l'homme d'esprit, pour mon

malheur, et il m'en est résulté dans ce côté une si grande hypocondrie que j'en meurs.

JACINTA. — Hypocondrie! qu'est-ce cela?

COQUIN. — Une maladie qu'on ne connaissait pas, il y a deux ans, et qui n'existait pas dans le monde; elle commence à peine. Mais qu'une chose se porte, ma chère, tout le monde en veut, et une dame, ayant appris que cette maladie était de mode, dit un jour à son galant tout triste de la quitter : Apportez-moi, je vous prie, un peu d'hypocondrie. Mais voici le maître.

JACINTA. — Ah! ciel! Je cours avertir ma maîtresse.

SCÈNE VII

DON GUTTIERE, COQUIN, JACINTA.

DON GUTTIERE. — Arrête, Jacinta, attends. Où courais-tu de la sorte?

JACINTA. — J'allais prévenir madame de votre arrivée.

DON GUTTIERE, *à part.* — Oh! les domestiques! Autant d'ennemis dont on ne se méfie pas; ils ont eu peur et se sont troublés tous deux. (*A Jacinta.*) Avance, toi, et dis-moi de quoi il s'agit. Pourquoi courais-tu?

JACINTA. — Mais pour prévenir ma maîtresse que vous arriviez, seigneur.

DON GUTTIERE, *à part.* — Bouche close; j'en saurai plus de celui-ci que de l'autre. Coquin, tu m'as toujours fidèlement servi. Tu as été élevé dans ma maison. Je me confie à toi : dis-moi, dis-moi, au nom du ciel, ce qui s'est passé.

COQUIN. — Si je savais quelque chose, seigneur, je vous le dirais par pure compassion. Plaise à Dieu, seigneur!...

DON GUTTIERE. — Plus bas : pourquoi t'es-tu troublé tout à l'heure?

COQUIN. — C'est que je me trouble facilement. Que vous dirai-je?

DON GUTTIERE. — Ils se font des signes l'un à l'autre, rien à tirer de leur lâcheté. Sortez tous deux. (*Ils sortent.*) Nous voici seuls, honneur. Me voilà en face de mon

malheur, allons. Qui a jamais vu, dans une si grande épreuve, les mains tuer et les yeux pleurer?

(Un rideau s'ouvre et laisse voir doña Mencia écrivant.)

SCÈNE VIII

DONA MENCIA, DON GUTTIERE.

DON GUTTIERE, *à part.* — Il faut que je voie ce qu'elle peut écrire.

(Il s'approche d'elle et lui enlève le papier.)

DONA MENCIA. — Ah! que le ciel me protége!

(Elle s'évanouit.)

DON GUTTIERE. — La voilà changée en une statue de glace. (*Il lit.*) *Que votre Altesse, seigneur...* (Que par une Altesse mon honneur soit venu donner dans une telle bassesse!) *ne s'absente pas.* Arrête-toi, ma voix. Elle le prie de ne pas s'absenter! La douleur que j'endure est si grande, que je me sais gré, pour ainsi dire, de tant souffrir. Si je la tuais maintenant, ici même?... Mais non, il faut s'y prendre d'autre sorte. Je commencerai par éloigner servantes et domestiques : je veux rester seul avec mon désespoir; et puisque Mencia a été la femme que j'ai le plus aimée dans ma vie, je veux que dans le suprême adieu, le dernier sanglot, elle me soit encore redevable de la plus nouvelle pitié, de l'action la plus nouvelle. Si je me résous à lui appliquer le dernier remède, que l'âme du moins ne meure pas avec la vie.

(Il écrit et sort; doña Mencia revient à elle.)

SCÈNE IX

DONA MENCIA.

DONA MENCIA. — Seigneur, retiens ton épée, ne me crois pas coupable. Dieu sait que je suis innocente. Quelle main cruelle, quel fer sanglant tu tournes contre mon sein! Arrête, ne tue pas une femme innocente. Mais quoi! Est-ce que Guttiere n'était pas ici, il n'y a qu'un instant?

N'a-t-il pas vu (qui a pu l'ignorer?) que j'étais là baignée dans mon sang, et me mourais noyée dans ses flots de pourpre? Ah! Dieu! cet évanouissement a été comme un essai de ma mort. Quelle illusion! En vérité, j'en doute et le crois tout ensemble. Je vais déchirer ce billet. Mais que vois-je? L'écriture de mon époux, et c'est ainsi qu'il me signifie mon arrêt de mort. (*Elle lit.*) « *L'amour t'adore, l'honneur te déteste; c'est pourquoi l'un te tue et l'autre t'avertit. Il te reste deux heures à vivre; tu es chrétienne, sauve ton âme; ta vie, c'est impossible.* » Que Dieu me soit en aide! Jacinta! holà! Qu'est ceci? Personne ne répond? Autre crainte funeste! Pas un domestique? Mais, hélas! la porte est fermée, personne ne m'entend dans la maison; mon épouvante est extrême, extrême ma douleur. Les barreaux de ces fenêtres sont de fer, et en vain chercherais-je à qui faire entendre mes plaintes. Ces fenêtres donnent sur des jardins où à grand'peine une oreille s'ouvrirait à mes cris redoublés; où donc irai-je ainsi, trébuchant dans l'ombre de ma mort?

(Elle sort.)

SCÈNE X

Une rue.

LE ROI, DON DIEGO.

LE ROI. — Enfin don Enrique est parti?

DON DIEGO. — Oui, sire, il a quitté Séville, cette après-midi.

LE ROI. — Le présomptueux s'était imaginé, je crois, que lui seul, dans le monde, pouvait se flatter d'échapper à ma justice? Et où va-t-il?

DON DIEGO. — A Consuegra, je suppose,

LE ROI. — Le Maître est là [1], et tous deux s'entendront pour se venger de moi.

DON DIEGO. — Ils sont vos frères, sire, et doivent vous

1. Don Fadrique, frère de don Pèdre et grand maître de l'ordre de Santiago.

aimer comme frère et vous adorer comme roi. Ce sont deux obéissances naturelles.

LE ROI. — Et Enrique, qui emmène-t-il avec lui?

DON DIEGO. — Don Arias.

LE ROI. — C'est son favori.

DON DIEGO. — Il y a de la musique dans cette rue.

LE ROI. — Rapprochons-nous, elle me calmera peut-être.

DON DIEGO. — L'harmonie est un antidote à bien des maux.

(On chante derrière la scène.)

L'infant don Enrique
A pris aujourd'hui congé du roi.
Dieu veuille que son chagrin et son absence
Ne soient un malheur pour personne!

LE ROI.—Quelle triste voix! Suivez cette rue, don Diego, et ne laissons pas échapper le drôle qui chante de pareilles folies!

(Chacun prend par une rue différente.)

SCÈNE XI

Une chambre dans la maison de don Guttiere.

DON GUTTIERE, LUDOVICO *avec le visage couvert.*

DON GUTTIERE.— Entre et ne crains rien. C'est le moment pour toi de découvrir ton visage, et pour moi de couvrir le mien.

(Il se couvre.)

LUDOVICO. — Que Dieu me protége!

DON GUTTIERE. — Que rien de ce que tu verras ne t'effraye.

LUDOVICO. — Seigneur, vous êtes venu me chercher, cette nuit, dans ma maison, et à peine étions-nous dans la rue, que vous m'avez mis un poignard sur la gorge, sans que ma lâcheté m'ait permis d'opposer à votre dessein aucune résistance; et vous m'avez bandé les yeux, masqué le visage et fait faire cent tours devant le seuil de ma

propre maison. Vous m'avez dit qu'il y allait de ma vie à ne pas me découvrir. J'ai marché ainsi une heure avec vous, sans savoir quel chemin vous me faisiez prendre ; et comme si ce n'était pas assez pour me frapper d'étonnement, me voici à présent dans une maison opulente, sans y voir d'autre habitant que vous, c'est-à-dire un homme enveloppé dans un manteau. Que voulez-vous de moi?

DON GUTTIERE. — Que tu m'attendes ici un instant.

(Il sort.)

LUDOVICO. — Que signifient tous ces mystères et dans quelle situation terrible me vois-je entraîné ? Que Dieu me vienne en aide!

(Don Guttiere rentre.)

DON GUTTIERE. — Il est temps que tu entres, mais d'abord écoute-moi. Ce poignard te percera le cœur, si tu te refuses à ce que j'ai maintenant à te commander. Approche-toi de cette chambre, et regarde ; qu'y vois-tu?

LUDOVICO. — Une image de la mort, je ne sais quoi d'étendu sur un lit, avec un cierge de chaque côté, et sur le devant un crucifix. Qui cela est, je ne puis le dire, un morceau de soie couvre le visage.

DON GUTTIERE. — Eh bien ! à ce vivant cadavre que tu vois, il faut que tu donnes la mort.

LUDOVICO. — Enfin, que me commandez-vous ?

DON GUTTIERE. — De saigner cette femme, de laisser toute sa force s'en aller avec son sang. Il faut que, dans ces horribles moments, tu aies le courage de ne pas la quitter que tout son sang ne soit sorti par cette imperceptible blessure et qu'elle n'ait expiré. Pas un mot, si tu tiens à trouver de la pitié chez moi ; et obéis, si tu veux vivre.

LUDOVICO. — Seigneur, je suis si anéanti en vous écoutant, que je ne pourrai jamais vous obéir.

DON GUTTIERE. — Celui qui a résolu et qui ose accomplir un si cruel dessein n'hésitera pas à te donner la mort.

LUDOVICO. — Il faut bien que je sauve ma vie.

DON GUTTIERE. — Et tu feras bien. Je sais dans ce monde quelqu'un qui ne vit plus que pour tuer. Je te regarde d'ici, Ludovico, entre devant moi.

(Ludovico entre dans la chambre.)

SCÈNE XII

DON GUTTIERE.

DON GUTTIERE. — C'était le meilleur moyen de venger sans bruit mon injure. Le poison se reconnaît aisément, les blessures ne peuvent se cacher. Ainsi quand je raconterai sa mort, et dirai qu'il a fallu la saigner et que le bandage s'est défait, personne ne pourra me prouver le contraire. J'ai sagement fait d'amener ici cet homme dans le plus grand secret, car s'il était venu, le visage découvert, et s'était vu forcé de saigner une femme et de la saigner par force, ce serait une grande présomption contre moi. Mais s'il conte le fait, il ne pourra dire quelle était la femme. Et puis, une fois sortis d'ici, et quand nous serons bien loin de ma maison, qui m'empêchera de le tuer? Je suis le médecin de mon honneur, et je prétends le rappeler à la vie par une saignée. C'est par le sang que tout se guérit aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE XIII

Une rue.

LE ROI, DON DIEGO *rentrant chacun de leur côté. — La musique reprend derrière la scène.*

(On chante :)

Il chemine vers Consuegra,
Où il pense que seront
Le théâtre de mille tragédies
Les montagnes de Montiel.

LE ROI. — Don Diego?
DON DIEGO. — Sire?
LE ROI. — C'est dans cette rue que l'on chante, et nous ne pouvons savoir qui c'est? Serait-ce, d'aventure, le vent qui chante?
DON DIEGO. — Ne vous fatiguez pas, seigneur, à écouter

ces sottises. Ce n'est pas la première chanson qui vous aura importuné à Séville.

LE ROI. — Deux hommes viennent de ce côté.

DON DIEGO. — En effet. L'important n'est pas d'en obtenir une réponse, mais de savoir quels ils sont.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DON GUTTIERE *entraînant* LUDOVICO *les yeux bandés.*

DON GUTTIERE. — Et qu'il me faille encore tuer cet homme pour mettre une seconde clef à mon secret! Mais il faut d'abord m'éloigner de ces deux hommes, car rien pour moi ne serait pire que d'être reconnu ici. Je le laisserai en cet endroit.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LE ROI, DON DIEGO, LUDOVICO *les yeux bandés.*

DON DIEGO. — Sire, des deux hommes qui venaient vers nous, l'un est retourné sur ses pas, l'autre s'est arrêté.

LE ROI. — Et je ne sais qu'en penser : car si je le regarde à la faible clarté de la lune, son visage n'a pas de forme, et à l'aspect de ce corps confusément dessiné, on le prendrait pour un bloc de marbre blanc.

DON DIEGO. — N'allez pas plus loin, sire. J'irai à lui.

LE ROI. — Laissez, don Diego. Qui es-tu, l'homme?

LUDOVICO. — Deux motifs qui me troublent, seigneur, m'empêchent de vous répondre. D'abord, l'humble profession de celui qui vous parle, et qui n'est qu'un pauvre chirurgien (*il se découvre*), peu habitué à adresser la parole à des rois, car j'ai reconnu votre voix, à laquelle on ne se méprend guère; et, en second lieu, la singularité de l'aventure la plus rare que le vulgaire ait enregistrée dans le chaos confus de ses annales.

LE ROI. — Que vous est-il donc arrivé?

LUDOVICO. — Je vous le dirai à vous, mais à vous seul et à l'écart.

LE ROI. — Éloignez-vous un peu, don Diego.

DON DIEGO. — Je ne vois, cette nuit, que des choses étranges. Dieu veuille que nous sortions bien de celle-ci.

LUDOVICO. — Je n'ai pas vu son visage, mais au milieu de gémissements répétés, j'entendais qu'elle disait : « Je meurs « innocente. Que le ciel ne te demande pas compte de ma « mort! » Ce qu'ayant dit, elle a expiré. En ce moment l'homme a éteint les flambeaux, et je suis sorti comme j'étais entré. En arrivant dans cette rue, il a entendu du bruit, et m'y a laissé seul. Il me reste encore à vous prévenir, seigneur, que j'ai baigné mes mains dans le sang, et qu'en feignant de vouloir m'appuyer le long des murailles, j'ai marqué de sang toutes les portes. Ce signe aidera peut-être à retrouver la maison.

LE ROI. — Vous avez bien fait; venez me parler et me dire ce que vous aurez pu savoir. Prenez ce diamant : en le voyant, on vous laissera arriver jusqu'à moi, à quelque heure que vous veniez.

LUDOVICO. — Que Dieu vous garde, seigneur.

(Il sort.)

LE ROI. — Marchons, don Diego.

DON DIEGO. — Qu'est-ce donc, sire?

LE ROI. — L'aventure la plus surprenante du monde.

DON DIEGO. — Vous en êtes resté tout triste.

LE ROI. — Comment n'en serais-je pas profondément ému?

DON DIEGO. — Venez vous reposer, sire, voici le jour qui se montre sous les nuages dorés du matin.

LE ROI. — Je ne saurais me reposer que je n'aie trouvé une chose que j'ai à cœur.

DON DIEGO. — Vous ne remarquez pas que le soleil se lève et qu'on pourra vous reconnaître?

SCÈNE XV

LE ROI, DON DIEGO, COQUIN.

COQUIN. — Quand vous devriez me tuer, pour vous

avoir reconnu, sire, il faut que je vous parle. Écoutez-moi.

LE ROI. — Tu prends mal ton temps pour plaisanter, Coquin.

COQUIN. — Écoutez ce que je viens vous dire, car c'est sérieusement que je parle, et je veux vous faire pleurer, si je n'ai pu vous faire rire. Guttiere, trompé par de fausses apparences, s'est mis à être jaloux, et aujourd'hui il a conçu d'indignes soupçons, parce qu'il a surpris sa femme écrivant à l'infant un billet où elle le priait de ne pas quitter Séville, de peur que ce départ ne donnât à penser que c'était elle qui le faisait partir. Rien de plus innocent, et j'en répondrais; mais il est venu traîtreusement où elle était, lui a pris le papier, et laissant éclater sa jalousie, il a renvoyé ses domestiques, et fermant toutes les portes, il est demeuré seul avec elle. Moi, attendri de voir une malheureuse femme persécutée par son étoile, j'accours vous avertir, seigneur, pour que votre bras royal et irrésistible la sauve aujourd'hui de la mort.

LE ROI. — Comment te récompenserai-je de cette bonne action?

COQUIN. — En me déclarant libre sur-le-champ, et sans autre condition, de tout recours contre mes dents.

LE ROI. — Ce n'est pas l'heure de rire en ce moment.

COQUIN. — Ça ne l'a jamais été pour moi.

LE ROI. — Et puisque le jour ne paraît pas encore, allons de ce côté, don Diego.

COQUIN. — J'aurai là un prétexte pour entrer dans la maison. Je dirai que le jour m'a surpris dans le voisinage, et que j'ai voulu cacher la couleur de mes vêtements; et une fois dans la maison, nous verrons où en sont les choses, et le roi se souviendra qu'il est juge suprême.

DON DIEGO. — Je ne vois pas de meilleur moyen.

SCÈNE XVI

Une autre rue, où se trouve la maison de don Guttiere. On voit sur la porte la trace d'une main ensanglantée.

LES MÊMES.

COQUIN.— Vous êtiez si près de sa maison, sire, que vous y voici arrivé. Cette maison est la sienne.

LE ROI. — Attends, don Diego.

DON DIEGO. — Qu'avez-vous vu, sire?

LE ROI. — Ne vois-tu pas une main sanglante imprimée sur la porte?

DON DIEGO. — Sans aucun doute.

LE ROI, *à part*. — Guttiere est certainement le cruel qui a commis cette nuit une action si barbare. Je ne sais que faire. Il s'est vengé en homme prudent.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DONA LEONOR *et* INÈS *voilées*.

DONA LEONOR. — Je vais à la messe avant le jour, pour que personne ne me voie dans Séville, et ne puisse croire que j'oublie mon chagrin. Mais il y a ici du monde. Ah! Inès, que fait le roi devant cette maison?

INÈS. — Couvrez-vous bien, en attendant qu'il soit passé.

LE ROI. — Précaution inutile, je vous avais reconnue, Leonor.

DONA LEONOR. — Si je me couvrais, sire, ce n'était pas pour me soustraire à l'honneur de mettre ma vie à vos pieds.

LE ROI. — C'est moi qui devrais me cacher de vous, car je suis votre débiteur, vive Dieu! Je vous ai donné ma parole, et non sans grande raison, de satisfaire votre honneur, et je n'y manquerai pas à la première occasion.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DON GUTTIERE.

DON GUTTIERE, *derrière la scène.* — Ciel inexorable, je mourrai aujourd'hui de mon désespoir, si tu ne laisses de là-haut tomber sur moi un trait de ta foudre qui me réduise en cendres.

LE ROI. — Qu'est-ce donc?

DON DIEGO. — C'est don Guttiere qui sort de sa maison comme un fou furieux.

LE ROI. — Où allez-vous, Guttiere?

DON GUTTIERE, *sortant de chez lui.* — J'allais baiser vos pieds, seigneur, et vous raconter le plus affreux malheur, la tragédie la plus rare, objet tout à la fois d'étonnement, de saisissement et d'épouvante. Mencia, mon épouse bien-aimée, aussi chaste que belle, aussi vertueuse que charmante, la Renommée peut le dire tout haut, Mencia que j'adorais de toute mon âme, s'est vue hier soir attaquée d'une grave indisposition, indisposition de simple mortelle que semblait vouloir démentir sa perfection divine. Un médecin, je dis le plus fameux, le plus renommé, et qui s'est fait dans le monde une réputation immortelle, a ordonné une saignée, espérant par là lui rendre la santé et couper court à un mal si redoutable. Enfin, on la saigna, et comme la maison était déserte, et que je n'avais sous la main ni domestiques ni servantes, j'étais allé moi-même appeler le chirurgien. Ce matin, j'ai voulu entrer dans sa chambre pour la voir; mais ici ma langue devient muette, ici le souffle me manque : je vois les draps et les couvertures, tout le lit inondés de sang, et sur ce lit, ô Dieu! Mencia étendue morte, et qui avait perdu tout son sang pendant la nuit. Quoi de plus simple, hélas! qu'un bandage qui se défait? Mais comment prétendre exprimer par des paroles de si déplorables malheurs? Tournez les yeux de ce côté, et vous verrez le soleil ensanglanté, la lune éclipsée, les étoiles ternies et les sphères effacées; vous verrez la beauté la plus triste, la plus infortunée, qui, pour

m'accabler d'une mort plus cruelle, a voulu me laisser une âme.

(Ici on tire un rideau, et on voit Mencia étendue sur son lit.)

LE ROI, *à part.* — Singulier événement! Ici la prudence est nécessaire, et je saurai me contenir. Il s'est étrangement vengé. Couvrez ces tristes restes qui saisissent d'horreur, ce prodige qui épouvante, ce spectacle qui étonne, symbole du malheur. Guttiere, vous avez besoin d'être consolé, et afin que dans une perte si grande vous trouviez une compensation égale, donnez la main à Leonor. Il est temps que vous acquittiez votre dette, et que je tienne la parole que je lui ai donnée, de prendre parti, dans l'occasion, pour son mérite et sa réputation.

DON GUTTIERE. — Seigneur, lorsque les cendres d'un tel bûcher sont encore brûlantes, laissez-moi du moins quelque temps pour pleurer mon malheur. Vous ne voulez donc pas que l'expérience me serve?

LE ROI. — Cela doit être, il suffit.

DON GUTTIERE. — Seigneur, vous voulez donc que, libre à peine de la tempête, je retourne à la mer? Quelle sera mon excuse?

LE ROI. — L'ordre de votre roi.

DON GUTTIERE. — Seigneur, écoutez, à l'écart, mes raisons.

LE ROI. — Elles sont inutiles, mais parlez.

DON GUTTIERE. — Et si je me revois encore assez infortuné pour trouver, de nuit, dans ma maison, votre frère enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau?...

LE ROI. — N'en croyez pas de vains soupçons.

DON GUTTIERE. — Et si derrière mon lit, se rencontre, seigneur, la dague de don Enrique?...

LE ROI. — Dites-vous qu'il y a dans le monde mille servantes subornées, et appelez-en à la prudence.

DON GUTTIERE. — Quelquefois, seigneur, elle ne suffit pas. Et si, de nuit et de jour, je vois rôder autour de ma maison?...

LE ROI. — Vous vous plaindrez à moi.

DON GUTTIERE. — Et si, quand je me plains, je me vois,

en écoutant, menacé d'un malheur qui dépasse les autres?...

LE ROI. — Qu'importe, si sa beauté a toujours été une solide muraille, assurée contre la tempête?

DON GUTTIERE. — Et si, revenant à ma maison, je surprends quelque billet qui demande à l'infant de ne pas s'en aller?...

LE ROI. — Il y aura remède à tout.

DON GUTTIERE. — Et en est-il pour cela?

LE ROI. — Oui, Guttiere.

DON GUTTIERE. — Et lequel, seigneur?

LE ROI. — Le vôtre, Guttiere.

DON GUTTIERE. — Et c'est?

LE ROI. — Une saignée.

DON GUTTIERE. — Que dites-vous?

LE ROI. — Que vous feriez bien de faire laver les portes de votre maison. On y voit l'empreinte d'une main ensanglantée.

DON GUTTIERE. — Ceux qui exercent une profession mettent au-dessus de leur porte un écusson à leurs armes. Je fais métier d'honneur, voici pourquoi je mets sur ma porte ma main trempée dans le sang, parce que c'est avec le sang que se lave l'honneur, sire.

LE ROI. — Donnez-la donc à Leonor. Je sais que sa vertu en est digne.

DON GUTTIERE. — La voici. (*Il lui donne la main.*) Mais fais attention, Léonor, qu'elle est trempée dans le sang.

DONA LEONOR. — Peu m'importe. Elle ne m'étonne, ni ne m'épouvante.

DON GUTTIERE. — Fais attention que j'ai été le médecin de mon honneur, et que je ne renonce pas à ma profession.

DONA LEONOR. — Sers-t'en pour traiter ma vie, si elle est malade.

DON GUTTIERE. — A cette condition, voici ma main, et ici finit *le Médecin de son honneur*. Pardonnez les nombreuses fautes de l'auteur.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LA VIE
EST UN SONGE

(LA VIDA ES SUENO)

Écrit en 1634, imprimé en 1636.

NOTICE

SUR

LA VIE EST UN SONGE

Ticknor qui, dans sa belle histoire de la littérature espagnole, apprécie avec profondeur et avec une rare intelligence de l'Espagne un assez grand nombre des comédies de Calderon ne dit pas un mot de celle-ci. C'est tout au moins une preuve de la parfaite indépendance avec laquelle il sait se défendre des jugements convenus. Car, au dire de la plupart des critiques, *la Vie est un songe* passe pour le chef-d'œuvre de son auteur. Le silence de Ticknor à cet égard ne peut être qu'une protestation indirecte contre l'opinion de la majorité. Cette opinion, personne jusqu'ici ne paraît l'avoir combattue avec autorité. On pourra, en effet, trouver dans d'autres pièces des qualités d'un ordre plus dramatique, une trame d'un tissu plus serré, une peinture de mœurs plus précise et plus vigoureuse, une analyse plus exacte des passions, une succession de faits plus logique, un enchaînement de scènes mieux déduites, un style plus simple, sinon plus poétique ; le caractère aussi attachant que neuf et hardi de Sigismond suffit pour donner à cette pièce tout ce qui semble lui manquer d'ailleurs, et pour la maintenir dans le rang que la généralité des critiques lui a assigné. Elle est aussi de celles que Schlegel a traduites.

Mais ce qui surtout a mis hors de pair *la Vie est un songe*, c'est que ce caractère de Sigismond est la démonstration originale et vivante d'une pensée qui donne son vrai milieu à l'action, laquelle, sans cela, paraîtrait elle-même un rêve, car elle n'appartient à aucun temps, à aucun peuple. Elle se passe en Pologne, parce qu'il fallait bien qu'elle se passât quelque part. C'est quelque fable chevaleresque que Calderon

aura prise toute faite, mais dans laquelle il a mis une idée qui d'un roman souvent vulgaire fait un admirable poëme.

Quant à l'idée philosophique qui vivifie cette légende, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter ici à l'un des maîtres de la critique espagnole, qui fut aussi un des poëtes distingués de notre âge, l'analyse qu'il a donnée de cette œuvre de Calderon :

« Nous ne nous rappelons pas, dit Alberto Lista, si c'est dans Boccace ou dans les *Mille et une nuits* que nous avons lu ce conte d'un « prince qui, pour se désennuyer, fit enivrer un mendiant; puis, « quand celui-ci se réveilla, on lui fit croire pendant tout un jour qu'il « était roi ; on l'enivra ensuite de nouveau et on le renvoya à son ancienne misère. Dans ce conte trivial le génie de Calderon découvrit « un champ assez vaste pour y représenter les deux situations les plus « importantes de la vie humaine, à savoir l'illusion et l'expérience. « Dans la première, Sigismond n'est que l'homme physiologique. Le « pouvoir lui arrive et il ne sait en user que pour la vengeance. Il « insulte son père, il s'amourache successivement de deux femmes « qu'il trouve sur son chemin, il résiste aux avis qu'on lui donne; il « jette d'un balcon à la mer le premier qui le conseille, et veut donner la mort à un autre; ni la raison, ni l'honneur, ni le respect ne « le retiennent; il ne trouve de bon et d'agréable que l'adulation et « ce qui flatte ses passions.

« Sigismond se rendort et se réveille dans sa prison avec sa chaîne « au pied et son geôlier à ses côtés. Alors commence pour lui une « nouvelle existence, l'existence de l'homme moral, éclairé par l'expérience et par la raison. Il ne se confie plus aux biens de la vie qui « de nouveau viennent à lui. Il en jouit mais timidement; il réprime ses passions qui veulent se soulever de nouveau ; il fait un « bon usage de son bonheur, parce qu'il sait qu'il peut le perdre et « se doit éveiller dans une autre région auprès de laquelle la vie actuelle n'est qu'un songe.

« Tel est le plan magnifique développé par Calderon avec tout le « génie d'un grand poëte, avec toute la profondeur d'un grand philosophe. Que sont maintenant quelques défauts de style, fruits du « mauvais goût de l'époque et très-faciles à corriger? Qui peut s'y « arrêter, devant un tableau où se voit décrite avec une si grande « perfection toute l'histoire de l'homme ? »

C'est magistralement dit; mais Lista, en exposant avec cette admirable netteté l'idée première et profonde du drame, oublie une

seconde donnée morale qui est le point de départ du drame même : cette caverne où Sigismond a été élevé, loin des humains, d'où il sort une brute, où il rentre presque un homme, d'où il sortira un sage, qui donc l'y avait enfermé et pourquoi? C'était son père qui, versé dans la science des astres, avait lu dans le ciel qu'un jour ce fils le détrônerait. N'y avait-il pas là quelque réminiscence involontaire de la lutte d'Alphonse le Sage contre son fils Sancho? Que le poëte y ait pensé ou non, n'a-t-il pas voulu démontrer ici, à côté de la vérité principale qui est le fondement de sa comédie, cette autre vérité sublime que l'homme ne gagne rien à vouloir pénétrer d'avance le secret de la Providence, que ce qu'il a de mieux à faire c'est de se soumettre à sa volonté et de faire le bien, se reposant du reste sur la bonté divine? Ce second dessein, dans le drame, n'est pas moins évident que le premier, et c'est lui qui donne sa moralité à toute cette astrologie judiciaire qui, sans lui, paraîtrait souvent puérile.

Et maintenant, pour peu que l'on suppose ces deux idées circulant comme un double courant de vie à travers une action pleine d'intérêt, malgré toutes ses invraisemblances, on ne s'étonnera plus qu'un génie tel que Calderon, aussi fécond en ressources poétiques qu'en combinaisons dramatiques, ait fait de *la Vie est un songe* le plus original et le plus imposant de ses chefs-d'œuvre. Le caractère de Sigismond attire à lui tout le drame; mais on comprend qu'un caractère de cette sorte ne pouvait se mouvoir que dans un milieu romanesque de pure fantaisie. Aucune histoire n'eût offert au poëte ce qu'il a dû créer. Mais ce caractère de Sigismond anime à son tour tout ce qui l'entoure; je ne sais quelle vie qui vient de lui se répand sur les autres personnages; il leur donne le mouvement et le souffle, et il est l'inspiration commune des belles scènes, des sentiments généreux, des analyses délicates et fines, des élans sublimes, et même des situations comiques qui abondent dans le drame.

Lista ajoute : « Nous terminons cet article en disant que Calderon « reprit en sous-œuvre cette même fable, dans un de ses *Autos sacramentales*, qu'il a aussi intitulé : *la Vie est un songe*. Dans cet « *Auto*, le caractère de Sigismond est celui de l'homme en général, « preuve évidente que son plan, dans la comédie, était bien de dé« crire la nature humaine d'abord livrée à elle-même, et maîtrisée « ensuite par l'expérience désabusée. »

Ajoutons nous-même que c'était presque trente ans plus tard que Calderon revenait à cette pensée de sa jeunesse, déjà si gravement

exposée, pour la présenter de nouveau sous une forme plus religieuse et en quelque sorte ascétique. Le prêtre eut plus d'un de ces retours vers l'œuvre première du poëte. C'est ainsi que l'on retrouve encore dans le même recueil, trois *Autos* dont deux ont pour titre : *Psyché* et *Cupidon*, et le troisième : *le Peintre de son déshonneur*. Le peuple venait voir avec un empressement assaisonné cette fois de curiosité ce que le poëte avait pu mettre sous ces vieux titres, tandis que le poëte, tout en se réchauffant au souvenir de ses anciens triomphes, cherchait peut-être ainsi à se les faire pardonner des esprits chagrins.

Au surplus, ce qui doit nous rendre modestes et retenus, nous tous qui nous permettons d'écrire sur la littérature d'un pays qui n'est pas le nôtre, c'est de voir la candeur avec laquelle les maîtres de la critique espagnole comparent aux chefs-d'œuvre de leur scène des imitations complétement oubliées et produites sur la nôtre par des auteurs qu'on ne lit plus. C'est Lista lui-même qui nous donne une de ces leçons d'humilité, en prenant la peine de discuter, dans le beau travail dont nous avons cité quelque chose, une imitation que Boissy a faite de *la Vie est un songe*.

La Vie est un songe appartient à cette année critique de 1635 où mourut Lope de Vega, mais où Calderon fit voir par un double chef-d'œuvre, car le *Tétrarque de Jérusalem* est aussi de cette même année, que le créateur du théâtre espagnol n'était pas mort tout entier. On continuait cependant à lui attribuer les meilleures productions de son jeune rival. Les deux que nous venons de rappeler figurent dans une *loa* écrite vers la même date, en l'honneur de Lope de Vega, et où les titres de ses comédies les plus célèbres sont ingénieusement énumérés.

LA

VIE EST UN SONGE

PERSONNAGES

BASILIO, roi de Pologne.
SIGISMOND, prince.
ASTOLFO, duc de Moscovie.
CLOTALDO, vieillard.
CLARIN, gracioso.
ESTRELLA, infante.
ROSAURA, dame.
SOLDATS.

GARDES, MUSICIENS, CORTÉGE, DAMES, VALETS.

La scène est en Pologne, dans une forteresse peu éloignée de la capitale et dans la campagne.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I.

D'un côté, un mont escarpé, de l'autre, une tour dont la partie basse sert de prison à Sigismond. La porte qui fait face au spectateur est entr'ouverte. L'action commence à la nuit tombante.

ROSAURA, CLARIN.

Rosaura vêtue en homme apparaît en haut des rochers, et descendant vers la plaine; derrière elle vient Clarin.

ROSAURA. — Hippogriffe impétueux, qui luttes de vitesse avec le vent, éclair sans flamme, oiseau sans plumes colorées, poisson sans écailles, quadrupède sans instinct naturel, pourquoi t'élancer, t'emporter, te précipiter dans le confus labyrinthe de ces roches dépouillées? Arrête-toi sur cette montagne, où les bêtes pourraient bien aussi

avoir leur phaéton. Mais, sans chercher une autre route que celle que m'ouvrent les lois du destin, aveugle et désespérée, je descends les pentes escarpées et tortueuses de ce mont sourcilleux qui semble insulter au front du soleil. C'est mal, ô Pologne, recevoir un étranger que de tracer avec du sang ses premiers pas sur ton sol sablonneux, et, à peine arrivé, de l'abandonner aux peines[1]. Mon sort ne me le dit que trop. Mais où un infortuné trouve-t-il jamais de la pitié?

CLARIN. — Un infortuné, dites deux, et quand il s'agit de vous plaindre, ne me laissez pas en arrière, car si nous sommes deux qui avons quitté notre patrie pour chercher aventure, deux qui, à travers maintes folies et autant de malheurs, sommes arrivés jusqu'ici, deux enfin qui avons roulé du haut de la montagne, n'ai-je pas raison de me plaindre, quand j'ai eu part au chagrin, de me voir oublié dans le compte?

ROSAURA. — Je ne te fais point ta part dans mes plaintes, pour ne pas t'enlever, en pleurant tes disgrâces, le droit que tu as à tes propres consolations. Il y a tant de plaisir à se plaindre, disait un philosophe, que pour ce seul plaisir on devrait chercher les malheurs.

CLARIN. — Ce philosophe était un vieil ivrogne. Oh! comme on lui donnerait volontiers cent soufflets! Libre à lui ensuite de les trouver bien appliqués et de se plaindre. Mais qu'allons-nous faire, madame, seuls, à pied, et, à cette heure, égarés dans ces lieux déserts, quand le soleil s'en va vers un autre horizon?

ROSAURA. — Qui a jamais vu une pareille aventure? Mais si l'imagination n'abuse point mes regards, à la tremblante clarté que répand encore le jour, j'aperçois, je crois, un édifice.

CLARIN. — Ou mon désir me trompe, ou je vois aussi quelque chose de semblable.

ROSAURA. — Au milieu de rochers nus s'élève une habitation rustique, si mesquine qu'elle ose à peine regarder le soleil; l'architecture en est si grossière qu'au pied de

1. Il y a ici entre *apénas* et *á penas*, un jeu de mots intraduisible.

ces amas de roches qui offusquent la lumière du soleil, on dirait un bloc qui a roulé du sommet de la montagne.

CLARIN. — Approchons-nous, madame, et au lieu de regarder cette habitation, que ne demandons-nous à ceux qui l'habitent de nous y recevoir généreusement?

ROSAURA. — La porte en est ouverte; mais par cette affreuse bouche, on n'y voit naître que la nuit, car elle n'engendre que la nuit.

(On entend un bruit de chaînes.)

CLARIN. — Qu'est-ce que j'entends, ô ciel?

ROSAURA. — Je me sens de glace et de feu tout ensemble.

CLARIN. — C'est le bruit d'une chaîne? Que je meure si ce n'est pas l'âme en peine de quelque galérien; ma peur me le dit assez.

SCÈNE II

SIGISMOND *dans la tour*, ROSAURA, CLARIN.

SIGISMOND, *dans la tour*. — Hélas! malheureux!... hélas! infortuné!

ROSAURA. — Quelle triste voix!... je lutte avec une nouvelle peine et de nouveaux tourments.

CLARIN. — Moi avec de nouvelles terreurs.

ROSAURA. — Clarin!...

CLARIN. — Madame?...

ROSAURA. — Fuyons les dangers de cette tour enchantée.

CLARIN. — Je n'ai pas même le courage de fuir, quand il faut en venir là.

ROSAURA. — Mais n'aperçois-je pas une faible lumière, une clarté mourante, une pâle étoile qui, par ses défaillantes lueurs et par ses vacillants rayons, rend plus ténébreuse encore l'obscurité de cette habitation? Oui, à ces reflets incertains je crois distinguer de loin une sombre prison, sépulture d'un vivant cadavre; et, pour ajouter à mon épouvante, je vois là couché un homme vêtu d'une peau de bête, chargé de fers, et n'ayant pour toute com-

pagnie qu'un flambeau. Si nous ne pouvons fuir, écoutons d'ici ses tristes plaintes, sachons ce qu'il dit.

(La porte s'ouvre tout à fait, et on voit Sigismond enchaîné et vêtu de peaux de bêtes. La tour est éclairée.)

SIGISMOND. — Hélas ! malheureux ! hélas ! infortuné ! je voudrais savoir, ô ciel, puisque vous me traitez de la sorte, quel crime j'ai commis contre vous en naissant. Je sais que de naître c'était déjà commettre un crime ; c'était assez déjà pour provoquer votre justice et vos rigueurs, car le plus grand crime de l'homme c'est d'être né. Seulement je voudrais savoir, pour connaître à fond mon malheur, laissant de côté, ô ciel, ce crime d'être né, en quoi j'ai pu vous offenser encore pour me châtier de la sorte. Les autres ne sont-ils pas nés comme moi ? et si les autres sont nés, pourquoi ces priviléges dont je n'ai jamais joui ? L'oiseau naît avec la parure qui lui donne une beauté suprême, et à peine est-il une fleur qui a des plumes, un bouquet qui a des ailes, que, d'un rapide essor, il fend les plaines de l'air, dédaignant la douce chaleur du nid maternel qu'il délaisse pour toujours. Parce que j'ai plus d'âme, dois-je avoir moins de liberté ? La bête sauvage naît, et sa peau si richement tachetée, à peine est-elle devenue, sous le pinceau divin, une image des étoiles, qu'impitoyable et hardie, la nécessité de nature lui enseigne la cruauté et en fait l'épouvante du labyrinthe des bois. Et moi, avec des instincts merveilleux, dois-je avoir moins de liberté ? Le poisson naît, avorton des vagues et des algues marines, qui ne respire pas, et à peine, bateau revêtu d'écailles, se mire-t-il dans les eaux, qu'il s'en va où il veut, mesurant l'immensité des mers et ne reculant que devant ses profondeurs glacées. Et moi, avec plus d'intelligence, dois-je avoir moins de liberté ? Le ruisseau naît, couleuvre qui se déroule au sein des fleurs, et à peine, serpent d'argent, s'est-il brisé au milieu des fleurs, que par son doux murmure il célèbre la grâce du berceau embaumé que lui a donné la majesté des campagnes ouvertes à son cours rapide. Et moi, doué de plus de vie, dois-je avoir moins de liberté ? Quand cette douloureuse

pensée s'empare de moi, devenu un volcan, un Etna, je voudrais arracher de ma poitrine des lambeaux de mon cœur. Quelle loi, quelle justice, quelle raison permet de refuser à un homme le charmant privilége, le droit précieux que Dieu accorde au cristal des eaux, à un poisson, à une bête sauvage, à un oiseau?

ROSAURA. — Ces paroles ont éveillé en moi la crainte et la pitié à la fois.

SIGISMOND. — Qui donc a entendu mes plaintes? Est-ce Clotaldo?

CLARIN, *à part, à sa maîtresse.* — Dites que oui.

ROSAURA. — Ce n'est qu'un infortuné, hélas! qui, sous ces froides voûtes, a entendu tes gémissements.

SIGISMOND. — Alors je vais te donner la mort pour que tu ne saches pas que je sais que tu sais mes défaillances. (*Il saisit Rosaura.*) Uniquement parce que tu m'as entendu, je te mettrai en pièces entre mes bras nerveux.

CLARIN. — Moi je suis sourd et ne t'ai pas entendu.

ROSAURA. — Si tu es né homme, il doit suffire que je me jette à tes genoux pour obtenir mon pardon.

SIGISMOND. — Ta voix m'attendrit, ta présence m'inspire un respect qui me trouble. Qui es-tu? Car, quoique je ne sache presque rien du monde, cette tour ayant été tout à la fois mon berceau et ma tombe; quoique depuis ma naissance (si cela s'appelle naître) je n'aie vu que ce désert sauvage où je vis misérablement, squelette vivant et vivant frappé de mort; quoique je n'aie vu qu'un seul homme, que je n'aie parlé qu'à un seul homme qui partage ici mon malheur, et qui m'a donné quelque connaissance du ciel et de la terre; et quoique, ici, ce qui t'effrayera davantage et doit faire de moi à tes yeux un monstre humain, je sois, jouet des terreurs et des chimères, un homme entre les bêtes sauvages, une bête sauvage entre les hommes; enfin, quoiqu'au milieu d'une si grande infortune j'aie étudié la politique, enseigné par les animaux, averti par les oiseaux, et mesuré le cours harmonieux des astres, toi seul as suspendu mes ennuis, charmé mes yeux, étonné mon oreille. Chaque fois que je te regarde, tu fais naître en moi une admiration nouvelle, et plus je te regarde, plus

j'éprouve le désir de te regarder. Mes yeux, je crois, sont hydropiques, car vainement boire c'est mourir, ils ne se lassent pas de boire; et ainsi, sachant que de voir me donne la mort, je meurs du désir de te voir. Mais laisse-moi te voir et mourir, car je ne sais, quand de te voir me donne la mort, ce que je souffrirais à ne pas te voir; ce serait plus qu'une mort cruelle, de la fureur, de la rage, une douleur immense. J'exagère peut-être; mais c'est que donner la vie à un malheureux, c'est comme donner la mort à un heureux.

ROSAURA. — Dans ma terreur à te regarder, dans mon admiration à t'entendre, je ne sais ni ce que je puis te dire, ni ce que je puis te demander. Je ne dirai qu'une chose, c'est qu'en m'amenant aujourd'hui de ce côté, le ciel a voulu me consoler, si c'est une consolation pour le malheureux d'en voir un plus malheureux que soi. On raconte d'un sage qu'il était, un jour, si pauvre, si misérable, qu'il ne se soutenait qu'à l'aide de quelques herbes qu'il recueillait. Existe-t-il (se disait-il à part lui) un être aussi pauvre, aussi infortuné que moi? Et s'étant retourné, il trouva la réponse, voyant un autre sage ramasser les feuilles qu'il rejetait. J'allais par le monde, me plaignant de la fortune, et quand je disais, à part moi, est-il une autre personne que le sort accable davantage? tu m'as répondu, en excitant ma pitié; car si je rentre en moi-même, je me dis que tu ramasserais mes peines pour en faire tes joies. Mais si mes peines peuvent un moment te soulager, écoutes-en le récit, et prends-en ce que j'en aurai de trop. Je suis...

SCÈNE III

CLOTALDO, SOLDATS, SIGISMOND, ROSAURA, CLARIN.

CLOTALDO, *derrière la scène.* — Gardiens de cette tour, qui, lâches ou endormis, avez laissé passer deux personnes qui ont forcé la porte de la prison...

ROSAURA. — J'éprouve une nouvelle inquiétude.

SIGISMOND. — C'est Clotaldo, mon geôlier. Aurais-je à craindre de nouveaux malheurs?

CLOTALDO, *derrière la scène.* — Accourez, et plus vigilants une autre fois, sans qu'elles puissent se défendre, ou prenez-les, ou tuez-les.

VOIX, *derrière la scène.* — Trahison!

CLARIN. — Gardiens de cette tour, qui nous avez laissés entrer ici, puisque vous nous donnez à choisir, il sera plus facile de nous prendre.

(Entrent Clotaldo et les soldats, le premier avec un pistolet et tous le visage masqué.)

CLOTALDO, *à part, aux soldats, en entrant.* — Couvrez-vous tous le visage; car il importe, pendant que nous serons ici, que personne ne nous connaisse.

CLARIN. — Il y a des masques ici.

CLOTALDO. — O vous qui, dans votre ignorance, avez franchi les limites de ce lieu interdit, contrairement à l'ordre du roi qui défend que personne ose pénétrer le mystère caché dans ces rochers, rendez-vous, rendez vos armes, ou ce pistolet, serpent de métal, vous crachera au visage le venin pénétrant de deux balles, dont le feu et le bruit vont étonner l'air.

SIGISMOND. — Mais avant, ô mon maître et mon tyran, que tu ne leur fasses injure, ma vie sera brisée dans ces fers misérables. Vive Dieu! mes mains et mes dents m'y mettront en lambeaux, au milieu de ces rochers, avant de permettre que tu les maltraites et que j'aie à déplorer les outrages dont tu les menaces.

CLOTALDO. — Ne sais-tu pas, Sigismond, que tes malheurs sont si grands que, par l'arrêt du ciel, tu mourus avant de naître? Ne sais-tu pas que ces fers ont pour but de mettre à tes fureurs insolentes un frein qui les contienne, une roue qui les arrête? Pourquoi alors ces vains emportements? (*Aux soldats.*) Fermez la porte de cette étroite prison, et tenez-l'y caché.

SIGISMOND. — Ah! que vous faites bien, ô ciel, de m'ôter la liberté! Je me sentirais contre vous les forces d'un géant, et pour atteindre le soleil dans toute sa gloire, sur des assises de pierre j'entasserais des montagnes de marbre.

CLOTALDO. — C'est peut-être pour que tu ne le fasses pas, que tu souffres aujourd'hui tant de maux.

(Quelques soldats entraînent Sigismond et l'enferment dans sa prison.)

SCÈNE IV

ROSAURA, CLOTALDO, CLARIN, SOLDATS.

ROSAURA. — Puisque la fierté à ce point vous offense, je serais insensé de ne pas vous demander humblement une vie qui est à vos pieds. Que la pitié vous touche en ma faveur. Il serait étrange et cruel que l'humilité ne trouvât pas auprès de vous plus de sympathie que l'orgueil.

CLARIN. — Et si ni l'humilité ni l'orgueil ne vous touchent, — ces deux personnes qui jouent un si grand rôle dans les *Autos sacramentales*[1], — moi qui ne suis ni fier ni humble, mais entre deux, et moitié figue, moitié raisin, je vous conjure de nous venir en aide et de nous secourir.

CLOTALDO. — Holà!

LES SOLDATS. — Seigneur?...

CLOTALDO. — Otez-leur à tous deux leurs armes et bandez-leur les yeux, pour les empêcher de voir comment et d'où ils sortent.

ROSAURA. — Voici mon épée que je ne veux remettre qu'à vous, car enfin vous êtes ici le chef, et elle ne saurait se rendre à moindre que vous.

CLARIN, *à un soldat*. — Voici la mienne, que j'abandonne au moins brave. Prenez-la, vous.

ROSAURA. — Et si je dois mourir, je veux vous laisser, en reconnaissance de votre compassion, un gage qui a son prix, en souvenir de celui qui la ceignit jadis à son côté. Je vous recommande de la garder, car, bien que j'ignore le secret attaché à cette épée, je sais qu'elle enferme de grands mystères. Elle seule m'a donné le courage de venir, en Pologne, me venger d'un outrage.

1. L'humilité et l'orgueil se retrouvent souvent, en effet, personnifiés dans les *Autos sacramentales* de Calderon.

CLOTALDO. — Qu'est-ce ceci, grand Dieu? Mes inquiétudes et mes alarmes redoublent avec mes soucis et mes chagrins. Qui te la donna?

ROSAURA. — Une femme.

CLOTALDO. — Son nom?

ROSAURA. — Je dois le taire.

CLOTALDO. — D'où sais-tu, ou pourquoi supposes-tu qu'il y a un secret dans cette épée?

ROSAURA. — Celle qui me l'a donnée, m'a dit : Pars pour la Pologne, et par ruse, art ou adresse, tâche que les nobles et les principaux du pays te voient cette épée; je sais que l'un d'eux se fera ton protecteur et ton appui. Mais, de peur qu'il ne fût mort, elle ne voulut pas alors le nommer.

CLOTALDO, *à part.* — Que le ciel me protége! qu'ai-je entendu? De tels événements sont-ils des illusions ou des réalités? Je ne sais encore qu'en penser. Voilà bien l'épée que je laissai à la belle Violante, en lui promettant que celui à qui je la verrais trouverait en moi la tendresse d'un frère et le dévouement d'un père. Que faire, hélas! dans un si cruel embarras, si celui qui apporte l'épée doit trouver le trépas au lieu de ma protection, frappé d'avance, en arrivant à mes pieds, d'une sentence de mort? Quelle étrange perplexité! quelle affreuse destinée! quel sort inconstant! Ce jeune homme est mon fils, et le gage répond aux avertissements de mon cœur qui, pour le voir, frappe à la porte de ma poitrine, y bat des ailes, et, ne pouvant forcer l'obstacle, fait comme le prisonnier qui, entendant du bruit dans la rue, se précipite à la fenêtre. Ainsi mon cœur, ne sachant ce qui se passe et entendant le bruit, court regarder aux yeux qui sont les fenêtres de l'âme, d'où il se répand en larmes. Que dois-je faire? ô ciel! que faire? Le conduire au roi? Hélas! c'est le conduire à la mort. Le cacher au roi? Je ne le puis, ce serait manquer à ma foi de vassal. D'une part, l'amour paternel, de l'autre, la loyauté m'engage. Mais quoi! puis-je hésiter? La fidélité au roi ne passe-t-elle pas avant la vie et l'amour paternel? Donc que ma loyauté triomphe, et de mon fils advienne que pourra! D'ailleurs n'a-t-il pas dit qu'il ve-

nait pour venger un outrage? Or, l'homme outragé est infâme. Ce n'est pas mon fils; non, ce n'est pas mon fils, et mon noble sang ne coule pas dans ses veines. Mais, s'il lui est arrivé un de ces malheurs auquel nul ne peut échapper ! l'honneur est d'une matière si fragile qu'un rien le brise, qu'un souffle le ternit. Que peut faire de plus un noble cœur, que peut-il faire de plus que de venir, à travers mille périls, chercher réparation à son honneur? C'est mon fils, c'est mon sang, je le reconnais à ce grand courage. Ainsi, entre un doute et l'autre, le meilleur parti à prendre est d'aller au roi et de lui dire que c'est mon fils, et qu'il le tue s'il veut. Il se peut que le soin de mon honneur le touche, et si j'obtiens de lui que mon fils vive, je l'aiderai moi-même à venger son injure. Mais si le roi, inflexible dans sa rigueur, le condamne à mourir, il mourra sans savoir que je suis son père. (*A Rosaura et à Clarin.*) Suivez-moi, étrangers; ne craignez pas, non, ne craignez pas d'être seuls à souffrir, car, dans notre perplexité mutuelle, je ne sais de vivre ou de mourir lequel est le plus grand malheur.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une salle dans le palais.

Entrent d'un côté ASTOLFO *et des soldats, et de l'autre* L'INFANTE ESTRELLA *et ses dames. — Derrière la scène, musique militaire, bruit de tambours et de trompettes.*

ASTOLFO. — A l'apparition de vos charmantes clartés, fugitives comme les comètes, les hautbois et les trompettes, les oiseaux et les fontaines mêlent leurs salves diverses. Associant, à votre aspect céleste, leur musique et leurs douces merveilles, les uns sont des clairons ailés, les autres des oiseaux de métal; et en vous, madame, les oiseaux saluent l'aurore, les trompettes Pallas, et les fleurs la déesse Flore; car vous êtes, raillant le jour que déjà la nuit évite, l'aurore dans sa vive allégresse, Flore

dans la paix, Pallas dans la guerre, et dans mon âme la reine du monde.

ESTRELLA. — Si les paroles des hommes doivent se mesurer à leurs actes, vous avez tort de m'adresser ces douces flatteries que dément tout cet appareil belliqueux auquel je m'efforce de me soustraire. Rien ne ressemble moins, ce me semble, aux douceurs que j'entends que les rigueurs que je vois ; et remarquez que c'est une action basse, digne seulement des bêtes féroces, mère de la perfidie et de la trahison, que de caresser avec la bouche, quand on tue avec l'intention.

ASTOLFO. — Vous me connaissez mal, Estrella, si vous doutez de la sincérité de mes hommages. Veuillez m'entendre seulement, et vous verrez si je me trompe. Eustorgue III, roi de Pologne, mourut laissant pour héritiers Basilio et deux filles de qui vous et moi nous sommes nés. Je ne veux point vous fatiguer de ce qui n'a que faire ici. Clorilène, qui maintenant dans un monde meilleur repose sous un pavillon d'étoiles, fût l'aînée, et vous êtes sa fille. La seconde, votre tante, est ma mère, que Dieu garde mille années! La belle Recisunda se maria en Moscovie, où je naquis d'elle. Revenons maintenant au point de départ. Basilio, qui à présent fléchit sous le poids commun des années, toujours plus enclin à l'étude qu'attiré par l'amour des femmes, est devenu veuf et n'a point d'enfants, et vous et moi nous aspirons à lui succéder dans ses États. Nous alléguons, vous, que vous êtes la fille de sa sœur aînée ; moi, que je suis homme, et que, bien que fils de la cadette, je dois vous être préféré. Nous avons exposé le différend à notre oncle. Il a voulu nous mettre d'accord, et il nous a cité à comparaître aujourd'hui dans ce lieu. Voilà dans quelle intention j'ai quitté la terre de Moscovie, et pourquoi je suis venu ici, décidé, au lieu de vous faire la guerre, à attendre que vous me la fassiez. Oh! veuille l'amour, ce dieu sage, que le vulgaire, cet astrologue qui ne se trompe guère, ait été aujourdhui prophète en ce qui me concerne ; et qu'un traité soit conclu qui fasse de vous une reine, mais une reine de mon consentement, votre oncle vous donnant sa couronne pour ajouter à votre gloire,

votre mérite vous assurant la victoire et mon amour l'empire.

ESTRELLA. — Mon cœur ne se laissera pas vaincre en générosité. Je ne voudrais de la couronne impériale que pour vous l'offrir, quoique mon amour redoute de vous trouver ingrat; je crains, en effet, que tous vos beaux discours ne soient démentis par ce portrait que je vois sur votre poitrine.

ASTOLFO. — Je veux vous satisfaire à cet égard... Mais (*On entend un bruit de tambours.*) réservons cela pour un autre moment. Cet instrument sonore nous avertit que le roi sort avec son conseil.

SCÈNE VI

LE ROI BASILIO, *avec son cortège*, ASTOLFO, ESTRELLA, DAMES, SOLDATS.

ESTRELLA. — Sage Thalès...
ASTOLFO. — Docte Euclide...
ESTRELLA. — Qui parmi les signes...
ASTOLFO. — Qui parmi les étoiles...
ESTRELLA. — Aujourd'hui gouvernez...
ASTOLFO. — Aujourd'hui résidez...
ESTRELLA. — Et qui décrivez...
ASTOLFO. — Qui calculez, qui mesurez....
ESTRELLA. — Leur cours...
ASTOLFO. — Leur influence...
ESTRELLA. — Souffrez que par d'humbles enlacements...
ASTOLFO. — Souffrez que pour les embrasser avec amour...
ESTRELLA. — Je sois le lierre de ce tronc.
ASTOLFO. — Je me prosterne à vos pieds.

BASILIO. — Embrassez-moi, cher neveu, chère nièce, vous qui venez à moi avec un si loyal empressement, une si vive tendresse, et croyez qu'aucun de vous n'aura à se plaindre de moi, et que vous serez tous deux également contents. Succombant aux poids des années, je ne vous demande à présent qu'un peu de silence; quant à votre approbation,

c'est à l'événement à vous la demander. Prêtez-moi votre attention, mes chers enfants : illustre cour de Pologne, et vous nos parents, nos amis, nos vassaux, vous saurez que dans le monde j'ai mérité par ma science le surnom de docte, et que pour me défendre du temps et de l'oubli, les pinceaux de nos Timante, les marbres de nos Lysippe m'ont, dans le monde entier, proclamé le grand Basilio. Vous savez aussi que les sciences que j'apprécie le plus et que je cultive de préférence sont les mathématiques supérieures, auxquelles j'emprunte le secret de disputer au temps, de ravir à la renommée le privilége et le soin de m'apprendre jour à jour ce qui se passe ; car, lorsque je vois présentes sur mes tables astronomiques les nouveautés des siècles à venir, j'enlève au temps le mérite de raconter ce que j'ai dit avant lui. Ces cercles de neige, ces pavillons de verre que le soleil illumine de ses rayons, que la lune embrasse de sa douce clarté, ces orbes de diamant, ces globes de cristal que parent les étoiles, où brillent les signes, ont été l'étude principale de ma vie ; les livres où, sur un papier de diamant, dans des manuscrits de saphir, le ciel écrit, en lettres d'or et avec des caractères lumineux, les événements de notre destinée, favorables ou contraires, je suis arrivé à les lire si facilement que, dans leurs cours, je suis par la pensée leurs rapides mouvements. Et plût au ciel qu'avant que mon génie eût pénétré leur étendue et eût été le dépositaire de leurs secrets, ma vie eût été la première victime de leur colère et y eût trouvé sa fin tragique ! car aux malheureux leur mérite même est le fer qui les frappe, et leur savoir les condamne à être homicides d'eux-mêmes. Disons-le hautement, mais ma vie le dira plus haut encore, et si vous voulez vous en convaincre, je réclame ici de nouveau votre silencieuse attention. De Clorilène, mon épouse, j'eus un fils infortuné dont la naissance épuisa les prodiges du ciel. Avant que le vivant tombeau du sein de sa mère (car naître et mourir se ressemblent beaucoup) le rendît à la clarté du jour, sa mère bien souvent entrevit dans son sommeil un monstre déchirer ses entrailles, et de son sang tout couvert, vipère humaine, lui donner la mort en

naissant. Le jour des couches arriva et les présages s'accomplirent, car il est rare que mentent ceux qui annoncent des malheurs. L'enfant naquit sous une si fatale étoile, que le soleil, comme taché de sang, semblait provoquer la lune à un combat furieux, et la terre lui servant de palissades, les deux flambeaux du ciel luttaient avec toute leur lumière, sinon avec toutes leurs forces. La plus grande, la plus effroyable éclipse que le soleil ait subie, depuis qu'il pleura la mort du Christ avec des larmes de sang, fût à coup sûr celle-ci, car son disque noyé dans un vivant incendie put se croire en proie au dernier paroxisme. Les cieux s'obscurcirent, les édifices tremblèrent, il tomba des nues une pluie de pierres, les fleuves charrièrent du sang. Au milieu de cette frénésie, de ce délire du soleil, naquit Sigismond qui, dès en naissant, laissa voir ce qu'il serait un jour, car il donna la mort à sa mère avec une cruauté qui semblait dire: Je suis homme, puisque ainsi je commence à payer les bienfaits reçus. — Ayant alors recours à ma science, je lus dans un livre et partout que Sigismond serait le plus intraitable des hommes, le plus cruel des princes, le plus impie des rois; que par lui son royaume serait la proie des factions, une école de trahison, une académie de tous les vices; qu'emporté par ses fureurs, il ajouterait à tous ses crimes celui de mettre le pied sur moi; que, prosterné à ses genoux, je le dis en rougissant, je verrais la plante de ses pieds s'essuyer à mes cheveux blancs. Qui n'ajoute foi au mal, surtout au mal qu'il a lu dans les livres dont il fait son étude et où son amour-propre est flatté de savoir lire? Croyant donc à ces terribles pronostics et aux malheurs que m'annonçait le destin, je résolus d'enfermer la bête féroce qui venait de naître, pour voir si le sage pouvait maîtriser l'influence des étoiles. Je fis répandre le bruit que l'Infant était mort en naissant. Je fis à l'avance bâtir une tour au milieu des anfractuosités de ces montagnes dont les rayons du jour trouvent à peine le chemin, l'entrée leur en étant fermée par ces roches gigantesques. Ce que je viens de vous dire motiva les décrets publics en vertu desquels il fut défendu, sous les peines les plus sé-

vères, que personne osât pénétrer dans une partie de la montagne. Là est Sigismond, malheureux, pauvre et chétif, sous la garde de Clotaldo qui seul fraye avec lui, seul le voit et lui parle. Clotaldo lui a enseigné les sciences, l'a instruit dans la foi catholique, et a été l'unique témoin de ses misères. Il y a ici trois choses : la première, c'est, ô ma Pologne, que vous m'êtes si chère, que j'ai voulu vous soustraire à l'oppression et à l'obéissance d'un tyran ; car celui-là ne saurait être un bon roi qui mettrait sa patrie et son empire en un tel péril. La seconde, c'est qu'il est à considérer qu'ôter à mon sang le droit qu'il tient des lois divines et humaines, c'est manquer à la charité chrétienne ; car aucune loi n'a dit que pour empêcher un autre d'être un tyran et un oppresseur j'avais, moi, le droit de l'être ; et si mon fils doit être un tyran, pour l'empêcher de commettre des crimes, c'est moi qui les commets. La troisième et dernière enfin, c'est que je puis avoir eu grand tort de donner si aisément crédit à l'influence des horoscopes ; car, bien que son penchant l'emporte vers l'abîme, peut-être l'eût-il vaincu, parce que la destinée la plus sinistre, l'inclination la plus violente, la planète la plus implacable peuvent bien incliner le libre arbitre, mais ne le forcent pas irrésistiblement. Et ainsi incertain et ballotté entre une cause et l'autre, j'imaginai un remède qui va bien vous surprendre. Je vais demain, sans qu'il sache qu'il est mon fils et votre roi, placer Sigismond, qui n'a jamais eu que ce nom, sous mon dais et sur mon siége, sur mon trône enfin, pour qu'il y règne sur vous et vous gouverne, et j'entends que vous lui juriez tous obéissance. Par là, j'obtiens trois avantages qui correspondent aux trois choses que je vous ai dites. Le premier, c'est que, s'il se montre sage, prudent et bon, et donne ainsi un complet démenti au destin qui a prophétisé sur lui tant de chimères, vous jouirez de votre prince légitime qui n'a connu jusqu'ici que les montagnes et n'a eu pour compagnie que les bêtes sauvages. Le second, c'est que si, audacieux, violent et cruel, il lâche le frein et donne carrière à ses vices, j'aurai, secourable à mon peuple, rempli mon devoir. En dépossédant alors Sigismond, j'agirai en roi

ferme, et ferai, en le rendant à sa prison, acte de justice et non de crainte. Le troisième, c'est que le prince étant tel que je vous le dis, et moi vous aimant comme je fais, mes chers vassaux, je vous donnerai des rois plus dignes du sceptre et de la couronne, à savoir mon neveu et ma nièce qui, confondant leurs droits en un seul, et unis par les nœuds du mariage, recevront ainsi la récompense qu'ils ont méritée. Voilà ce que je vous ordonne comme roi, ce que je vous demande comme père; comme savant, ce que réclame de votre sagesse; vieillard, ce que mon expérience vous recommande. Et si le Sénèque espagnol a dit qu'un roi était l'humble esclave de la république, c'est ce que j'implore de vous comme esclave.

ASTOLFO. — Si c'est à moi qu'il appartient de répondre, comme étant celui, en effet, qui est ici le plus intéressé, au nom de tous, je demande que Sigismond reparaisse; il est votre fils, cela nous suffit.

TOUS. — Rendez-nous notre prince, c'est lui que nous voulons pour roi.

BASILIO. — Tant de déférence me touche et j'en rends grâce à mes vassaux. Accompagnez à leur appartement ces deux colonnes de mon empire; demain, vous verrez Sigismond.

TOUS. — Vive le grand roi Basilio!

SCÈNE VII

BASILIO, CLOTALDO, ROSAURA, CLARIN.

CLOTALDO, *au roi*. — Puis-je parler à Votre Majesté?

BASILIO. — Oh! Clotaldo, sois le bienvenu!

CLOTALDO. — Je le suis toujours quand je me trouve à vos pieds. Mais cette fois, seigneur, le sort perfide et cruel fait exception à la règle, et les circonstances font violence à la coutume.

BASILIO. — Qu'est-ce donc?

CLOTALDO. — Un événement, seigneur, un malheur qui m'est arrivé, et qui aurait pu être pour moi le plus grand des bonheurs.

BASILIO. — Achève.

CLOTALDO. — Ce beau jeune homme a témérairement pénétré dans la tour, où il a vu le prince, et c'est...

BASILIO. — Cessez de vous affliger, Clotaldo : si cela fût arrivé un autre jour, j'avoue que je l'eusse regretté ; mais le secret n'existe plus, et il importe peu qu'on le sache, puisque je l'ai révélé moi-même. Venez me voir tout à l'heure, j'ai à vous apprendre beaucoup de choses, et à vous confier le soin de beaucoup d'autres. Je vous avertis que vous allez avoir un rôle capital dans le plus grand événement que le monde ait encore vu. Quant à ce prisonnier, pour que vous ne croyiez pas que je veuille châtier votre négligence, je lui pardonne.

(Il sort.)

CLOTALDO. — Vivez mille siècles, grand roi !

SCÈNE VIII

CLOTALDO, ROSAURA, CLARIN.

CLOTALDO, *à part*. — Le ciel a pris pitié de mon sort. Puisque ce n'est plus nécessaire, je ne dirai pas qu'il est mon fils. (*Haut*.) Étrangers, vous êtes libres.

ROSAURA. — Je vous baise mille fois les pieds.

CLARIN. — Et moi je les vise[1], car à une lettre de plus ou de moins on ne regarde pas entre amis.

ROSAURA. — Vous m'avez donné la vie, seigneur, et puisque c'est par vous que je vis, je veux être éternellement votre esclave.

CLOTALDO. — Ce n'est pas la vie que je t'ai donnée, car un homme bien né, quand il a reçu un outrage, ne vit plus ; et puisque tu veux te venger d'un outrage, comme tu me l'as dit toi-même, je n'ai pu te donner la vie, puisque déjà tu ne l'avais plus, car une vie infâme n'est pas une vie. (*A part*.) J'excite ainsi son courage.

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible, et pour moi, je l'avoue, incompréhensible, qui repose sur le changement non pas d'une lettre, comme le dit Clarin, mais de deux. (*Beso*, — *viso*, selon l'édition d'Hartzenbusch.)

ROSAURA.—Je confesse que je ne l'ai pas, quoique je l'aie reçue de vous; mais, avec la vengeance que je médite, je laverai si bien mon honneur, que ma vie, foulant aux pieds les dangers, méritera d'être un présent de vous.

CLOTALDO. — Reprends la brillante épée que tu as portée. Teinte du sang de ton ennemi, elle suffira, je le sais, à ta vengeance. Une épée qui a été mienne... (je parle ainsi parce que je l'ai tenue un instant dans mes mains) saura te venger.

ROSAURA. — Je la ceins de nouveau en votre nom, et sur elle je jure de me venger, mon ennemi fut-il cent fois encore plus puissant.

CLOTALDO. — Il l'est donc beaucoup?

ROSAURA. — Il l'est au point que je crois devoir vous taire quel il est, non que je craignisse de confier de plus grandes choses à votre prudence, mais de peur que la généreuse faveur que vous me témoignez ne se tourne contre moi.

CLOTALDO. — Ce serait, au contraire, me mettre dans ton parti que de me le dire; tu empêcherais de la sorte que je me rangeasse du côté de ton ennemi. (*A part.*) Ah! si je pouvais savoir son nom!

ROSAURA. — Pour que vous ne croyiez pas que j'estime trop peu la confiance que vous me témoignez, sachez que mon ennemi n'est rien moins qu'Astolfo, duc de Moscovie.

CLOTALDO, *à part.* — J'ai peine à supporter la douleur qui me frappe; reçu au cœur, le coup est plus rude que je ne le supposais. Approfondissons un peu les choses. (*Haut.*) Si tu es né Moscovite, ton seigneur légitime a pu difficilement te faire outrage. Retourne dans ta patrie et renonce à l'aveugle dessein qui peut te perdre.

ROSAURA. — Tout mon prince qu'il est, je sais qu'il a pu me faire outrage.

CLOTALDO. — Il ne l'a pu, quand il aurait, dans l'emportement de la colère, porté la main sur ton visage. (*A part.*) O ciel!

ROSAURA. — L'outrage est plus grand encore.

CLOTALDO. — Parle donc, car tu ne saurais atteindre au delà de ce que j'imagine.

ROSAURA. — Je voudrais le dire... mais le respect, la vénération, la crainte que j'éprouve en vous regardant, font que je n'ose vous dire que ce vêtement que je porte est un mensonge et n'annonce pas qui je suis. Et maintenant, si je ne suis pas ce que je parais être et qu'Astolfo soit venu ici pour épouser Estrella, jugez par là s'il a pu m'outrager. J'en ai dit assez.

(Rosaura et Clarin s'en vont.)

CLOTALDO. — Écoute, attends, arrête! Quel est ce confus labyrinthe dont la raison ne peut trouver le fil? Mon honneur est outragé, mon ennemi est puissant, je ne suis qu'un simple vassal et celle-ci est une femme! Que le ciel me montre mon chemin! Le pourra-t-il, quand au fond de l'abîme où je me vois, tout le ciel n'est que présages, le monde entier un prodige?

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Un salon du palais.

BASILIO, CLOTALDO.

CLOTALDO. — Tout a été exécuté comme vous me l'avez ordonné.

BASILIO. — Raconte-moi comment tout s'est passé.

CLOTALDO. — Je vais vous le dire, seigneur. Nous avons employé le bienfaisant breuvage que vous avez commandé, et auquel on a mêlé la vertu de certaines herbes dont l'irrésistible pouvoir et la force secrète maîtrisent si bien et ravissent à lui-même l'entendement humain qu'ils font d'un homme un vivant cadavre, et dont la puissance lui ôte, en le plongeant dans un profond sommeil, ses sens et ses facultés... Il n'y a pas à discuter si cela est possible, puisque l'expérience nous a dit tant de fois, seigneur, et avec raison, que la médecine exploite des secrets naturels, et qu'il n'y a point d'animal, de plante, ni de pierre qui n'ait de qualité propre. Et quand la perversité humaine a su découvrir les mille poisons qui donnent la mort, comment s'étonner que les poisons qui tuent, après qu'on a corrigé leur violence, ne fassent plus qu'endormir? Laissons donc de côté le doute, s'il est possible que l'on doute encore, après qu'il a été prouvé par des raisons si évidentes[1]... — Donc, avec ce breuvage

1. Je ne crois pas, comme le célèbre éditeur de Madrid, qu'il manque ici quelque chose. Je crois plutôt que l'honnête Clotaldo se sera aperçu (plus encore que le lecteur) que sa digression était peu opportune, et qu'il sera brusquement revenu au sujet.

composé d'opium, de pavot et de jusquiame, je suis descendu dans l'étroite prison de Sigismond; je l'ai entretenu un instant des lettres et des sciences qu'il a étudiées dans la muette nature, et du ciel, divine école où il a appris la rhétorique des oiseaux et des bêtes féroces. Puis, pour élever son intelligence vers la haute entreprise que tu médites, j'ai pris pour thème le rapide essor d'un aigle superbe qui, dédaignant la sphère des vents, s'élance dans les régions supérieures du feu, éclair de plume, comète éperdue. J'exaltai son vol altier, et je dis : « Oui, tu « es bien le roi des oiseaux, et il est juste que tu les pré« fères à tout le reste. » Il n'en fallut pas davantage. Dès que l'on touche à ce sujet de la majesté royale, il s'en empare avec une noble fierté; car le sang qui coule dans ses veines le porte, le pousse et l'anime aux grandes choses. Il s'écria: « Quoi donc? dans l'inquiète république des oi« seaux, il y en a aussi qui jurent obéissance à d'autres? et « puisque nous voici sur ce sujet, je me console de mes « malheurs, car si j'obéis, c'est par force. Jamais, de ma « propre volonté, je ne me serais soumis à autre homme. » Quand je l'ai vu retombé dans l'état de fureur où le jettent habituellement ces pensées, je lui ai offert le breuvage, et à peine la liqueur a-t-elle passé de la coupe dans sa poitrine que ses forces l'abandonnent; il tombe dans un profond sommeil, une sueur froide court sur ses membres et ses veines, et si j'avais pu ignorer que ce n'était là qu'une mort apparente, j'aurais moi-même douté qu'il fût vivant. Sur ces entrefaites arrivaient les personnes à qui vous avez confié la suite de cette expérience, et, le plaçant dans une voiture, elles l'ont amené jusqu'à votre appartement où tout était prêt pour le recevoir d'un manière conforme à son rang. Là, on le couche dans votre lit, où, dès que le sommeil léthargique aura perdu sa force, on le servira comme si c'était vous-même, car telle est votre volonté; et si vous croyez me devoir quelque récompense pour vous avoir obéi, je ne vous demande qu'une chose, si je ne suis pas trop indiscret, c'est que vous veuillez bien me dire quelle a été votre intention, en faisant ainsi amener Sigismond au palais.

BASILIO. — Clotaldo, tu as, en effet, grandement raison de t'étonner, et tu es le seul à qui je veuille dire ma pensée. Mon fils Sigismond, tu ne le sais que trop, est menacé par l'influence de son étoile des plus tragiques disgrâces. Je veux voir s'il n'est pas possible que le ciel ait menti; si ce jeune homme, qui, dans sa condition misérable, nous a donné tant de preuves de son humeur intraitable, ne pourrait pas s'adoucir, se calmer du moins, et, vaincu par une prudente fermeté, changer de caractère; car c'est l'homme après tout qui commande aux étoiles. Voilà ce que j'ai voulu faire en l'amenant dans un lieu où il apprendra qu'il est mon fils et pourra montrer ses qualités. Si l'épreuve tourne réellement à son avantage, il régnera. Mais s'il fait voir une âme cruelle et tyrannique, je le renverrai à sa chaîne. Maintenant tu me demanderas peut-être si, pour faire cette expérience, il était nécessaire de l'amener ici endormi. Je veux te satisfaire et ne laisser aucune de tes questions sans réponse. S'il apprenait aujourd'hui qu'il est mon fils, et qu'il dût se voir demain ramené dans sa prison et condamné à son ancienne misère, il est certain, avec son caractère, qu'il y tomberait dans le désespoir. Sachant ce qu'il est, comment pourrait-il se consoler? Je veux du moins, si la chose tourne mal, lui laisser la ressource de se dire que tout ce qu'il a vu n'était qu'un rêve. De cette manière, nous obtenons un double avantage: d'abord, nous étudions son caractère, car une fois réveillé il donnera libre carrière à ses pensées et à ses actions, et en second lieu, je lui prépare une consolation; car, bien qu'il se voie obéi maintenant et qu'ensuite il puisse être rendu à ses fers, il pourra croire qu'il a rêvé; et il fera bien de le croire, car dans ce monde, cher Clotaldo, pour tous tant que nous sommes, vivre c'est rêver.

CLOTALDO. — Les arguments ne me manqueraient pas pour prouver que vous n'êtes pas dans le vrai; mais la chose est sans remède, et si j'en crois certains signes, le prince est éveillé, et le voilà qui s'avance vers nous.

BASILIO. — Moi, je me retire; mais toi, en qualité de son gouverneur, approche-toi de lui, et de tous les em-

barras qui vont assaillir sa raison tire-le en te servant de la vérité.

CLOTALDO. — Vous me permettez donc de la lui dire?

BASILIO. — Oui; et peut-être que la sachant, et averti du danger, il réussira plus aisément à se vaincre.

(Il sort.)

SCÈNE II

CLARIN, CLOTALDO.

CLARIN, *à part*. — Grâce à quatre coups de bâton qu'il m'en a coûté pour arriver ici, et que j'ai reçus d'un hallebardier dont la barbe est aussi rouge que la livrée, je verrai tout ce qui se passe. Il n'y a pas de fenêtre plus sûre que celle qu'on apporte avec soi, sans avoir à la demander à un distributeur de billets; car à toutes les fêtes, avec un peu de rouerie et sans un denier dans sa poche, on se met à la fenêtre de son effronterie.

CLOTALDO. — C'est Clarin, le valet, hélas! de celle qui, messagère d'infortunes, apporte en Pologne le secret de mon outrage. Qu'y a-t-il de nouveau, Clarin?

CLARIN. — Il y a, seigneur, que votre généreuse protection, disposée à venger les injures de Rosaura, lui a conseillé de reprendre les habits de son sexe.

CLOTALDO. — Et je l'ai fait pour empêcher qu'on ne l'accuse de légéreté.

CLARIN. — Il y a que, changeant de nom, et prenant adroitement le titre de votre nièce, elle a si bien monté en grade que la voilà dès aujourd'hui établie dans le palais comme dame de la belle Estrella.

CLOTALDO. — J'ai dû sans hésiter prendre son honneur à mon compte.

CLARIN. — Il y a encore qu'elle attend que viennent le temps et l'occasion où vous prendrez fait et cause pour son honneur.

CLOTALDO. — C'est sagement calculé; car c'est le temps après tout qui...

CLARIN. — Il y a enfin que, passant pour votre nièce, elle

est fêtée et suivie comme une reine. Il y a que moi, qui l'accompagne, je meurs de faim, et que personne ne se souvient de moi, sans prendre garde que je suis Clarin[1], et que si ledit Clarin se fait entendre, il peut aller dire ce qui se passe au roi, à Astolfo et à Estrella; car clairon et valet sont deux choses qui ne s'accommodent guère d'un secret; et il se pourra faire, si je fais tant que de parler, que l'on chante pour moi le fameux couplet :

Clairon qui sonne à l'aurore
Ne sonne pas mieux[2].

CLOTALDO. — Ta plainte est trop fondée, j'y ferai droit. En attendant, veux-tu me servir?

CLARIN. — Voici le seigneur Sigismond.

SCÈNE III

MUSICIENS *qui chantent et* VALETS *qui présentent des vêtements à* SIGISMOND, *lequel entre tout effaré.* CLOTALDO, CLARIN.

SIGISMOND. — Que le ciel me soit en aide! que vois-je? Que le ciel me soit en aide! qu'aperçois-je? Ce n'est pas sans crainte que je regarde, c'est en doutant beaucoup que je crois. Moi, dans des palais somptueux! moi, dans la soie et le brocard! moi, entouré de valets si brillants, si empressés! Moi, m'éveiller dans un lit si moelleux! moi, au milieu de tant de gens attentifs à m'offrir des vêtements! Dirai-je que je suis le jouet d'un songe? je me sens trop bien éveillé. Ne suis-je pas Sigismond? Détrompez-moi si je m'abuse, mon Dieu! Dites-moi ce qui s'est passé dans mon imagination pendant que je dormais, et comment il se fait que je me vois ici. Mais, quoiqu'il arrive, qu'ai-je à m'en inquiéter? Je veux me laisser servir, advienne que pourra!

1. Clarin en espagnol veut dire clairon.
2. Il se chante dans la scène x de la IIe journée de la comédie de Calderon, qui a pour titre : *Dans cette vie tout est verité et tout est mensonge*, où il a, comme on sait, traité le sujet d'*Héraclius*.

PREMIER VALET (*À part, au second et à Clarin.*) — Comme il est triste !

DEUXIÈME VALET. — Qui ne le serait comme lui, après de telles aventures ?

CLARIN. — Moi.

DEUXIÈME VALET. — Va donc lui parler.

PREMIER VALET, *à Sigismond.* — Faut-il que l'on recommence à chanter ?

SIGISMOND. — Non, je ne veux pas que l'on chante davantage.

DEUXIÈME VALET. — Vous voyant si pensif, j'ai voulu vous divertir.

SIGISMOND. — Non, mes chagrins n'ont pas besoin de la distraction du chant ; je n'aime que la musique militaire.

CLOTALDO. — Que Votre Altesse, Seigneur, me donne sa main à baiser. Je veux être le premier à lui témoigner mon obéissance.

SIGISMOND, *à part.* — C'est Clotaldo. Comment celui qui me traitait si rigoureusement dans ma prison me traite-t-il aujourd'hui avec tant de respect ? Que se passe-t-il donc à mon égard ?

CLOTALDO. — Dans le grand trouble où vous jette votre nouvel état, votre raison, votre intelligence éprouvent bien des doutes. Je veux vous en délivrer, si je puis, en vous apprenant, seigneur, que vous êtes l'héritier du trône de Pologne. Si on vous a tenu confiné dans la retraite, c'était pour obéir à l'inclémence du sort qui menaçait ce royaume de mille événements tragiques, le jour où le laurier de la royauté couronnerait votre front auguste. Mais, dans la conviction que vous saurez vaincre l'influence des étoiles, ce qui n'est nullement impossible à un cœur magnanime, on vous a tiré de la tour où vous viviez pour vous amener dans ce palais, pendant que vos sens étaient livrés au sommeil. Votre père, le roi, mon seigneur, viendra bientôt vous voir, et de lui vous apprendrez le reste.

SIGISMOND. — Mais, traître, vil et infâme, qu'ai-je besoin d'en apprendre davantage, du moment que je sais qui

je suis, pour montrer dès aujourd'hui et mon orgueil et mon pouvoir? Comment as-tu pu trahir ta patrie jusqu'à me cacher, jusqu'à me refuser, contre toute raison et tout droit, le rang qui m'était dû?

CLOTALDO. — Malheureux que je suis!

SIGISMOND. — Tu as été traître à la loi, tu as trompé le roi, tu as été cruel envers moi; c'est pourquoi le roi, la loi et moi nous te condamnons pour tes affreux méfaits à mourir de mes mains.

DEUXIÈME VALET. — Seigneur!...

SIGISMOND. — Que nul ne cherche à me retenir, ce serait peine perdue; et, vive Dieu! si tu te mets devant moi, je te jette par la fenêtre.

DEUXIÈME VALET. — Fuyez, Clotaldo.

CLOTALDO. — Malheur à toi qui te livres à l'excès de ton orgueil, sans savoir que tu rêves.

DEUXIÈME VALET. — Remarquez...

SIGISMOND. — Arrière!

DEUXIÈME VALET. — Qu'il n'a fait qu'obéir au roi.

SIGISMOND. — Il ne devait pas obéir au roi en une chose qui n'était pas juste. J'étais son prince, moi.

DEUXIÈME VALET. — Il n'avait pas à examiner si c'était bien ou mal fait.

SIGISMOND. — Je te soupçonne d'être mal avec toi-même, puisque tu m'obliges à te répondre.

CLARIN. — Le prince parle fort bien, et vous agissez fort mal.

DEUXIÈME VALET. — Qui vous a permis à vous de prendre une pareille licence?

CLARIN. — Moi qui l'ai prise.

SIGISMOND. — Et qui es-tu, toi? Parle.

CLARIN. — Un homme qui se mêle des affaires d'autrui. Je suis chef de l'emploi et le plus fieffé intrigant que l'on connaisse.

SIGISMOND. — Dans ce monde si nouveau pour moi, il n'y a que toi qui me plaise.

CLARIN. — Seigneur, je suis né pour plaire à tous les Sigismond de la terre.

SCÈNE IV

ASTOLFO, SIGISMOND, CLARIN, VALETS, MUSICIENS.

ASTOLFO. — Heureux mille fois le jour où vous vous montrez, ô prince, soleil de Pologne, et remplissez de splendeur et d'allégresse tous ces horizons embrasés d'une clarté céleste! Comme le soleil, vous sortez du sein des montagnes. Levez-vous donc enfin, et si votre front se couronne tardivement du laurier éclatant, qu'il le garde du moins de longues années.

SIGISMOND. — Dieu vous garde!

ASTOLFO. — Vous ne me connaissez pas encore; j'excuse par là le peu d'empressement de votre accueil. Je suis Astolfo, duc de Moscovie et votre cousin. Nous pouvons traiter d'égal à égal.

SIGISMOND. — En vous disant Dieu vous garde, ne vous ai-je pas fait un accueil assez empressé? Mais puisque, faisant sonner qui vous êtes, vous vous plaignez de mon salut, la première fois que je vous verrai, je dirai à Dieu qu'il ne vous garde pas.

DEUXIÈME VALET, *à Astolfo.* — Votre Altesse voudra bien considérer que, né au milieu des montagnes, il a ces manières avec tout le monde. (*A Sigismond.*) Seigneur, Alstolfo préfère...

SIGISMOND. — Il m'a ennuyé avec l'air si grave qu'il a pris pour me parler, et la première chose qu'il a faite a été de mettre son chapeau sur sa tête.

DEUXIÈME VALET. — Il est Grand[1].

SIGISMOND. — Je suis plus grand que lui.

DEUXIÈME VALET. — Toutefois, il est convenable que vous ayez l'un pour l'autre plus d'égards que n'en ont les autres entre eux.

SIGISMOND. — Et vous, de quoi vous mêlez-vous, je vous prie?

1. Dans la Pologne de Calderon, les Grands, paraît-il, ont, comme en Espagne, le droit de se couvrir devant le roi.

SCÈNE V

ESTRELLA, LES MÊMES.

ESTRELLA. — Que Votre Altesse, seigneur, soit mille fois la bienvenue sous le dais qui l'attendait et la reçoit avec bonheur; qu'en dépit des mécomptes, elle y siége auguste et glorieuse, et compte sa vie par siècles et non par années.

SIGISMOND, *à Clarin.* — Dis-moi maintenant, toi, qu'elle est cette beauté souveraine? Qu'elle est cette déesse mortelle qui à ses pieds divins voit le ciel prosterner son éclat? quelle est cette femme si belle?

CLARIN. — Seigneur, c'est votre cousine Estrella.

SIGISMOND. — C'est le soleil, veux-tu dire. (*A Estrella.*) Bien que vous ayez raison de me féliciter du bonheur que je retrouve, je ne veux être félicité que de celui que j'ai de vous voir. Je vous remercie donc, Estrella, de me féliciter d'un bien dont je ne suis pas digne. Croyez qu'en vous levant sur l'horizon, vous ajouterez à l'éclat du plus brillant flambeau. Que laisserez-vous à faire au soleil, si vous vous levez avec le jour? Permettez-moi de baiser votre main dont la coupe de neige enivre le zéphir.

ESTRELLA. — Est-on un plus délié courtisan?

ASTOLFO, *à part.* — Je suis perdu.

DEUXIÈME VALET, *à part.* — Je vois le chagrin d'Estrella et je voudrais écarter le danger. (*A Sigismond.*) Songez, seigneur, qu'il n'est pas juste de se permettre ainsi, et devant le prince Alstolfo...

SIGISMOND. — Ne vous ai-je pas dit de ne point vous mêler de mes affaires?

DEUXIÈME VALET. — Je dis ce qui est juste.

SIGISMOND. — Tout cela m'ennuie. Rien ne me paraît juste que ce qui est de mon goût.

DEUXIÈME VALET. — Je vous ai pourtant ouï dire, seigneur, qu'il ne faut obéir qu'à ce qui est juste et bon.

SIGISMOND. — Tu as pu aussi m'entendre dire que je jetterai par la fenêtre le premier qui m'ennuira.

DEUXIÈME VALET. — Ce n'est point avec moi qu'on fait de ces choses-là.

SIGISMOND. — Non? Vive Dieu, nous allons l'essayer.

(Il l'enlève dans ses bras et court vers le balcon. Tout le monde le suit.)

ASTOLFO. — Que viens-je de voir?

ESTRELLA. — Courons tous pour l'empêcher.

(Elle sort.)

SIGISMOND, *revenant.* — Il est tombé du balcon dans la mer[1]. Vive Dieu! il a vu que cela peut se faire.

ALSTOLFO. — Mesurez un peu mieux vos actions et soyez moins violent. Il y a aussi loin d'une montagne à un palais que d'une bête fauve à un homme.

SIGISMOND. — Prenez garde, si vous parlez si haut, de ne plus trouver de tête où puisse tenir votre chapeau.

(Astolfo sort.)

SCENE VI

BASILIO, SIGISMOND, CLARIN, VALETS.

BASILIO. — Que s'est-il donc passé?

SIGISMOND. — Mais rien. Un homme m'ennuyait et je l'ai jeté par ce balcon.

CLARIN, *à Sigismond.* — Je vous avertis que c'est le roi.

BASILIO. — Dès le premier jour, ton arrivée a coûté la vie à un homme?

SIGISMOND. — Il me soutenait que cela ne pouvait se faire, j'ai gagné la gageure.

1. « La Pologne n'a point de ports : Calderon n'a donc pu placer « l'action de son drame dans une ville maritime. Au reproche que ces « deux vers ont attiré au poëte, il est, je crois, très-facile de répondre. « Du temps de Calderon, on disait déjà la *mer d'Ontigola*, et c'est un « étang. Plus tard on a appelé *mer* le grand étang des jardins de la « Granja. *Il est tombé du balcon à la mer* doit donc vouloir dire, selon ce « qui précède : il est tombé du balcon dans l'étang du palais; il est « tombé dans l'étang qui est sous le balcon du palais. »

(Note d'Hartzenbusch, édition de Madrid.)

BASILIO. — Je suis désolé, prince, d'arriver si mal à propos. Quand je croyais te trouver en garde contre toi-même et déjà triomphant de l'influence du sort et des étoiles, je te vois en proie à la fureur, et ton premier acte a été un grave homicide. Comment pourrai-je à présent te presser dans mes bras, quand je sais que les tiens ont déjà appris à donner la mort? Qui peut voir dégaîner et ne pas craindre le poignard qui vient de faire une blessure mortelle? Qui a pu voir, et ne pas être ému, le lieu où l'on a donné la mort à un autre homme? Le plus fort ne résiste pas à son instinct naturel. Moi qui vois dans tes bras l'instrument de cette mort et qui regarde le lieu ensanglanté, je me retire de tes bras. J'étais venu avec la douce pensée d'entourer ton cou d'une étreinte paternelle, mais je m'en retourne comme je suis venu : tes bras me font peur.

SIGISMOND. — Je me passerai de ces embrassements, comme je l'ai fait jusqu'ici. Un père qui a pu user d'assez de rigueur pour m'écarter de ses côtés, pour me faire élever comme une bête fauve, pour me traiter en monstre et rechercher ma mort, qu'ai-je à faire de ses embrassements, quand il me ravit la qualité d'homme?

BASILIO. — Plût au ciel et à Dieu que je ne te l'eusse jamais donnée! je n'entendrais pas tes paroles, je ne verrais pas tes emportements.

SIGISMOND. — Si vous ne me l'aviez pas donnée, je n'aurais pas à me plaindre de vous; mais une fois donnée, je vous reproche de me l'avoir ôtée. Donner est l'action la plus noble et la plus glorieuse, mais donner pour ôter est la plus grande des bassesses.

BASILIO. — Me voilà bien récompensé pour avoir fait de toi, d'un humble et pauvre prisonnier, un prince!

SIGISMOND. — De quoi donc ai-je à vous rendre grâce en ceci? Tyran de ma volonté, que me donnez-vous, quand vieux et caduc vous allez mourir? Me donnez vous rien qui ne m'appartienne? Vous êtes mon père et mon roi; donc, toute cette grandeur, la nature me la donne par droit de naissance; j'en jouis, mais sans vous rien devoir, et je pourrais même vous demander compte du temps

où vous m'avez pris la liberté, la vie et l'honneur. Remerciez-moi donc de ne rien vous redemander, quand c'est vous qui êtes mon débiteur?

BASILIO. — Tu es un barbare et un téméraire; le ciel a tenu parole, et c'est à lui que j'en appelle en te qualifiant de superbe et de présomptueux. Et quoique tu saches maintenant qui tu es et que tes yeux se soient ouverts, et quoique tu sois en un lieu où tu te mets au-dessus de tout le monde, prends bien garde à l'avis que je te donne: sois doux et humble, car tout ceci n'est peut-être qu'un rêve, bien qu'il te semble que tu sois éveillé.

SIGISMOND.— « Tout ceci n'est peut-être qu'un rêve, bien « qu'il me semble que je sois éveillé? » Je ne rêve pas, puisque je touche, puisque je sais ce que j'ai été et ce que je suis; et tu as beau te repentir maintenant, tu ne saurais revenir sur le passé. Je sais qui je suis, et malgré tes soupirs et tes regrets, tu ne peux empêcher que je ne sois l'héritier de cette couronne. Si jadis je me suis laissé jeter dans les fers, c'est que j'ignorais qui j'étais; mais maintenant je sais qui je suis, et je me sais un composé d'homme et de bête fauve.

SCÈNE VII

ROSAURA *en habits de femme*, SIGISMOND, CLARIN, VALETS.

ROSAURA, *à part*. — Je viens ici rejoindre Estrella, et j'ai grand'peur de rencontrer Astolfo. Clotaldo désire qu'il ignore qui je suis et qu'il ne me voie point. Il importe, dit-il, à mon honneur. Je me confie à l'affection de Clotaldo. Que ne lui dois-je pas? il protége ici ma vie et mon honneur.

CLARIN, *à Sigismond*. — Qu'est-ce qui vous a plu davantage de tout ce que vous avez vu et admiré ici?

SIGISMOND. — Rien ne m'a étonné, je m'attendais à tout. Mais si quelque chose avait pu m'étonner dans le monde, c'eût été, à coup sûr, la beauté de la femme. Je lisais un jour dans mes livres que ce qui a dû coûter le plus de travail à Dieu, c'est l'homme, qui est un monde en

raccourci ; mais je croirais plutôt que c'est la femme qui est un abrégé du ciel. Elle est supérieure à l'homme en beauté, de toute la distance qui sépare le ciel de la terre, surtout celle que je vois.

ROSAURA, *à part.* — Le prince est ici, je me retire.

SIGISMOND. — Écoute, femme, arrête; ne joins pas l'occident à l'orient, en fuyant dès les premiers pas. Tu n'as qu'à joindre l'orient à l'occident, la lumière à l'ombre froide, pour replonger le jour dans la nuit. Mais que vois-je?

ROSAURA. — Ce que je vois, j'y crois et j'en doute tout ensemble.

SIGISMOND, *à part.* — J'ai déjà vu cette beauté quelque part.

ROSAURA, *à part.* — J'ai vu cette pompe, cette grandeur dans les ténèbres d'une étroite prison.

SIGISMOND, *à part.* — Ah! je retrouve ma vie. Femme, car l'homme ne saurait imaginer un nom plus doux, qui es-tu? Sans te voir, déjà je t'adore et ma foi s'attache à toi, de telle sorte qu'il me semble t'avoir déjà vue. Qui es-tu, femme céleste?

ROSAURA, *à part.* — Il me faut dissimuler. (*Haut.*) Je suis une dame infortunée d'Estrella.

SIGISMOND. — Que dis-tu là? Dis plutôt le soleil auquel cette étoile emprunte sa lumière, car son éclat lui vient de tes rayons. J'ai vu au royaume des parfums, dans la région des fleurs, présider la divinité de la rose, et elle était leur impératrice, parce qu'elle était la plus belle. J'ai vu, au pays des pierres précieuses, le diamant l'emporter sur toutes les autres, et il était leur empereur, parce qu'il était le plus brillant. Dans l'inquiète république des étoiles, j'ai vu, au premier rang de cette cour étincelante, s'avancer comme une reine l'étoile de Vénus. Dans des sphères plus parfaites, j'ai vu le soleil se faire un cortége de toutes les planètes et trôner au centre comme le premier flambeau du jour. Pourquoi si, parmi les fleurs, les étoiles, les pierreries, les signes, les planètes, c'est la beauté qui décide de la préférence, sers-tu moins belle que toi,

quand tu es, comme la plus belle, soleil, astre de Vénus, diamant, étoile et rose?

SCÈNE VIII

CLOTALDO *dans la coulisse*, SIGISMOND, ROSAURA, CLARIN, VALETS.

CLOTALDO, *à part*. — C'est à moi qu'il appartient de réduire Sigismond, puisque je l'ai élevé. Mais que vois-je?

ROSAURA. — Vos louanges me touchent, et mon silence répond pour moi et avec plus d'éloquence. Quand la raison est embarrassée pour répondre, la langue qui parle le mieux, seigneur, est celle qui sait le mieux se taire.

SIGISMOND. — Ne t'éloigne pas, attends encore. Veux-tu donc laisser mes sens dans les ténèbres?

ROSAURA. — Je demande à Votre Altesse la permission de me retirer.

SIGISMOND. — T'en aller avec tant de presse, ce n'est pas la demander, c'est la prendre.

ROSAURA. — Si vous ne me la donnez, il faudra bien que je la prenne.

SIGISMOND. — Tu feras que de courtois je deviendrai grossier. Il y a dans la résistance je ne sais quel poison qui irrite ma patience.

ROSAURA. — Et quand ce poison, source de colère, de fureur et de rage, triompherait de votre patience, il n'oserait, il ne pourrait porter atteinte au respect qui m'est dû.

SIGISMOND. — Ne fut-ce que pour éprouver si je le puis, je suis capable de manquer de réspect à ta beauté, car j'ai un penchant irrésistible à vaincre l'impossible. Aujourd'hui j'ai précipité de ce balcon un homme qui me disait que cela ne se pouvait faire. Pour voir si je le puis, je trouverai tout simple de jeter ton honneur par la fenêtre.

CLOTALDO, *à part*. — C'est qu'il y tient. Que faire, mon Dieu, quand, pour la seconde fois, je vois mon honneur compromis par un fol emportement?

ROSAURA. — On avait bien raison de craindre que votre

tyrannie ne préparât à ce royaume infortuné des scandales inouïs, et ne le menaçât de crimes, de trahisons, de violences, de meurtres. Mais qu'attendre d'un homme qui n'a d'humain que le nom, audacieux, cruel, farouche, barbare et despote, élevé enfin parmi les bêtes sauvages?

SIGISMOND. — C'était pour ne pas entendre ces injures de ta bouche que je me montrais si courtois, croyant par là mériter tes égards; mais si, en parlant ainsi, je suis ce que tu dis, vive Dieu! tu ne l'auras pas dit sans raison. Allons, qu'on nous laisse seuls, qu'on ferme cette porte et que personne n'entre.

(Clarin et les valets sortent.)

ROSAURA, *à part.* — Je suis morte! (*A Sigismond.*) Considérez...

SIGISMOND. — Je suis un despote, et c'est en vain que tu veux me fléchir.

CLOTALDO, *à part.* — Quelle situation terrible; je vais me montrer pour le retenir, quand il devrait me donner la la mort. (*Il paraît.*) Arrêtez, seigneur, et songez...

SIGISMOND. — C'est la seconde fois que tu excites ma colère, vieillard insensé et caduc; ne comptes-tu pour rien mon ressentiment et ma fureur? Comment oses-tu pénétrer jusqu'ici?

CLOTALDO. — Accouru à l'appel de cette voix, je venais vous dire d'être plus modéré, si vous voulez régner, et de ne pas vous montrer cruel vous croyant le maître de tous; car tout ceci est peut-être un songe.

SIGISMOND. — Tu excites ma rage en me parlant de mes illusions; je vais te donner la mort pour voir si je rêve ou suis éveillé.

(Il tire sa dague, Clotaldo lui retient le bras et se jette à ses genoux.)

CLOTALDO. — C'est le seul moyen de sauver ma vie.

SIGISMOND. — Téméraire, ôte ta main de ma dague.

CLTOALDO. — Je ne l'ôterai pas qu'il ne vienne quelqu'un pour contenir votre fureur.

ROSAURA. — O ciel!

SIGISMOND. — Lâche, te dis-je, vieillard imbécile, fou, barbare, ou je t'étouffe dans mes bras.

(Ils luttent ensemble.)

ROSAURA. — Venez, accourez tous, on tue Clotaldo!

(Entre Astolfo, au moment où Clotaldo tombe aux pieds de Sigismond, et il se jette entre eux.)

SCÈNE IX

ASTOLFO, SIGISMOND, CLOTALDO.

ASTOLFO. — Que se passe-t-il, mon prince? votre noble fer se souillerait-il dans un sang glacé? Que votre brillante épée rentre dans le fourreau.

SIGISMOND. — Quand je l'aurai teinte de ce sang infâme.

ASTOLFO. — Sa vie a cherché un refuge à mes pieds, et ma venue doit lui servir à quelque chose.

SIGISMOND. — Elle te servira à mourir, je vengerai ainsi par ta mort tout le déplaisir que tu m'as donné toi-même.

ASTOLFO. — Je défends ma vie; ce n'est pas offenser la majesté royale.

(Astolfo tire l'épée et ils se battent.)

CLOTALDO. — Ne le tuez pas, seigneur.

SCÈNE X

BASILIO, ESTRELLA *et leur suite*; SIGISMOND, ASTOLFO, CLOTALDO.

BASILIO. — Quoi? des épées ici?

ESTRELLA, *à part*. — C'est Astolfo!... O ciel! quel surcroît de peines!

BASILIO. — Ce n'est rien, puisque nous voici.

(Ils rengaînent.)

SIGISMOND. — C'est encore trop, quoique vous soyez venu. Je voulais tuer ce vieillard.

BASILIO. — Sans respect pour ses cheveux blancs?

CLOTALDO. — Seigneur, ce ne sont que les miens, vous allez voir qu'il n'y a aucun mal.

SIGISMOND. — Étrange prétention de vouloir que je respecte des cheveux blancs. (*Au roi.*) Je pourrai bien quel-

que jour voir les vôtres à mes pieds. Je ne suis pas encore vengé de la manière inique dont vous m'avez élevé.

(Il sort.)

BASILIO. — Mais avant que tu ne les voies, tu retourneras dormir en un lieu où tu seras persuadé que tout ceci est un rêve.

(Le roi sort avec Clotaldo et sa suite.)

SCÈNE XI

ESTRELLA, ASTOLFO.

ASTOLFO. — Il est rare, hélas! que le destin mente, quand il annonce des malheurs. Aussi certain dans le mal qu'il est douteux dans le bien, quel bon astrologue ferait celui qui se bornerait à prédire de tels événements! Ils ne manqueraient jamais de s'accomplir. Sigismond et moi nous en sommes un exemple, Estrella; chacun de nous, à sa manière, en fournira une preuve. Pour lui, il a prédit des cruautés, des emportements, des malheurs, des meurtres, et en tout il a dit vrai, puisque tout finit par arriver. Pour moi, madame, quand je considère ces rayons charmants dont le soleil n'est que l'ombre et le ciel une fugitive image, si je dis que la destinée m'a annoncé des félicités, des trophées, des triomphes, tous les biens, je dis mal et je dis bien tout ensemble; car, pour parler vrai, il faut dire qu'elle me promet des faveurs et ne me dispense que des dédains.

ESTRELLA. — Ces galanteries, je n'en doute pas, sont d'évidentes vérités; mais elles s'adressent sans doute à cette dame dont vous aviez le portrait suspendu au col, Altesse, quand vous êtes arrivé ici; et s'il en est ainsi, elle seule a droit à ces déclarations. Allez lui en réclamer le prix, car dans les cours d'amour, comme dans les autres, ce sont des actions sans valeur que les protestations et les serments qu'on a usés au service d'une autre dame et d'un autre roi.

SCÈNE XII

ROSAURA *derrière la coulisse*, ESTRELLA, ASTOLFO.

ROSAURA, *à part*. — Grâce à Dieu, mes malheurs ont atteint leur dernier terme. Que peut-on craindre après ce que j'ai vu ?

ASTOLFO. — Ce portrait quittera ma poitrine pour ne recevoir que l'image de votre beauté. Où Estrella est entrée, il n'y a plus place pour l'ombre, ni pour l'étoile, là où est apparu le soleil. Je vais le chercher. (*A part.*) Pardonne-moi cet outrage, belle Rosaura. Voilà, hélas! pendant l'absence, la fidélité que se gardent les hommes et les femmes!

(Il sort.)

(Rosaura s'avance.)

ROSAURA, *à part*. — Je n'ai rien pu entendre, car je craignais d'être vue.

ESTRELLA. — Astrea!

ROSAURA. — Madame!

ESTRELLA. — Je me réjouis que ce soit toi qui vienne. J'ai un secret que je ne veux confier qu'à toi.

ROSAURA. — C'est trop d'honneur, madame, pour qui a le devoir de vous obéir.

ESTRELLA. — Je te connais depuis peu de temps, Astrea; mais il n'en a pas fallu davantage pour te gagner toute ma confiance. C'est pourquoi, et sachant d'ailleurs qui tu es, je m'enhardis à te confier ce que bien souvent je me suis caché à moi-même.

ROSAURA. — Je suis votre servante.

ESTRELLA. — Pour te le dire en deux mots, mon cousin Astolfo, il suffirait de dire mon cousin, car il y a des choses qui se disent rien qu'en y pensant, doit se marier avec moi, si la fortune permet qu'un seul bonheur me dédommage de tant de chagrins. J'ai vu avec peine qu'en arrivant il portait au cou le portrait d'une dame. Je lui en ai parlé avec douceur. Comme il est courtois et qu'il m'aime, il est allé le chercher et il doit me le rapporter

ici. J'éprouve un véritable embarras à le recevoir de ses mains. Reste ici, et quand il reviendra, tu le prieras de te le remettre. Je ne t'en dis pas davantage. Tu es belle, tu as de l'esprit, tu dois savoir ce que c'est que l'amour.

SCÈNE XIII

ROSAURA.

ROSAURA. — Plût à Dieu que je l'ignorasse! Dieu me soit en aide! où trouver assez de prudence pour démêler le parti le plus sage dans une occasion aussi grave! Est-il au monde une personne que le ciel dans sa rigueur ait frappée de tant de disgrâces, ait assiégée de plus de chagrins? Que faire au milieu de tant d'incertitudes, où il semble impossible de trouver une raison qui me soulage, un soulagement qui me console? Depuis mon premier malheur, pas un événement, pas un accident qui n'ait été un malheur de plus. Héritiers d'eux-mêmes, ils se succèdent les uns aux autres; à l'exemple du phénix, ils renaissent les uns des autres; ils vivent de leur mort, et le tombeau de leurs cendres est toujours brûlant. Un sage disait qu'ils étaient lâches, parce qu'il lui semblait qu'ils n'allaient jamais seuls. Je dis, moi, qu'ils sont braves, car ils vont en avant et ne tournent jamais le dos. Quand on les prend avec soi, on peut tout oser, sans craindre que dans aucune occasion ils vous abandonnent. J'en suis un exemple, moi qui dans tous les événements dont ma vie a été remplie ne me suis jamais trompée sur eux, et jamais ils ne se sont lassés qu'ils ne m'aient vue, blessée par la fortune, dans les bras même de la mort. Que faire, hélas! dans l'occasion présente? Si je dis qui je suis, Clotaldo, qui protége ma vie et mon honneur peut se trouver offensé; ne m'a-t-il pas dit d'attendre du silence la réparation de mon honneur? Si je laisse ignorer à Astolfo qui je suis, et qu'il vienne à me voir, comment dissimuler? Ma voix, ma langue, mes yeux auront beau s'efforcer de feindre, le cœur leur dira qu'ils mentent. Que faire? Mais à quoi bon

chercher ce que je ferai, s'il est évident que l'occasion venue, si bien que j'y aie pensé, que je me sois préparée et mise en garde, la douleur fera de moi ce qu'elle voudra? Car personne n'est le maître de ses souffrances; et puisque mon âme ne peut prendre sur elle de décider ce qu'elle doit faire, que la douleur arrive aujourd'hui à son paroxysme, que la peine atteigne son apogée, sortons une bonne fois des doutes et des avis contraires. Mais jusqu'à cette dernière épreuve, soutenez-moi, mon Dieu, soutenez-moi!

SCÈNE XIV

ASTOLFO *avec le portrait*, ROSAURA.

ASTOLFO. — Voici, madame, le portrait. Mais, grand Dieu!...

ROSAURA. — Qu'est-ce qui arrête Votre Altesse? de quoi s'étonne-t-elle?

ASTOLFO. — De t'entendre, Rosaura, et de te voir.

ROSAURA. — Moi, Rosaura? Votre Altesse se trompe, si elle me prend pour une autre dame. Je suis Astrea, et mon humble personne ne méritait pas cette gloire de vous causer un si grand trouble.

ASTOLFO. — C'est assez feindre, Rosaura, l'âme ne s'y méprend jamais; et si elle voit en vous Astrea, comme Rosaura, elle vous aime.

ROSAURA. — Je ne comprends pas Votre Altesse, je ne saurais lui répondre; tout ce que je puis vous dire c'est que Estrella (véritable étoile de Vénus) m'a commandé de l'attendre ici et de vous prier, en son nom, de me remettre ce portrait (en quoi elle a bien raison) et de le lui reporter moi-même.

ASTOLFO. — Quelques efforts que tu fasses, que tu sais mal feindre, ô Rosaura! Dis donc à tes yeux de mettre leur musique d'accord avec celle de ta voix. Un instrument ne peut que sonner faux, s'il cherche à ajuster et à mesurer les paroles mensongères qui sortent de la bouche sur le sentiment sincère qui s'échappe de l'âme.

ROSAURA. — Je n'ai qu'une chose à répondre, c'est que j'attends le portrait.

ASTOLFO. — Puisqu'il te plaît de pousser jusqu'au bout la plaisanterie, je veux te répondre sur le même ton. Tu diras, Astrea, à l'infante qui me demande un portrait que ce serait l'estimer trop peu et lui répondre avec trop peu de courtoisie que de me borner à le lui envoyer; et que, pour la mettre en état de l'apprécier mieux, je lui envoie l'original. Tu peux le lui porter toi-même, puisque tu le portes avec toi, pour peu que tu te portes toi-même.

ROSAURA. — Quand un homme s'est engagé, altier, vaillant et opiniâtre, à mener à fin une entreprise, se laisse-t-il persuader de recevoir en échange quelque chose de mieux? s'il ne rapporte pas ce qu'il est allé prendre, on le traite de sot au retour. Je suis venue chercher un portrait, et si je rapporte un original, valût-il cent fois mieux, je me serai mal acquittée de ma commission. Que Votre Altesse daigne donc me remettre ce portrait, je ne saurais m'en retourner sans lui.

ASTOLFO. — Mais si je ne puis le donner, comment t'y prendras-tu pour l'avoir?

ROSAURA. — De cette manière. (*Elle cherche à lui enlever le portrait.*) Lâche-le, ingrat.

ASTOLFO. — Tes efforts sont inutiles.

ROSAURA. — Vive Dieu! on ne le verra pas dans les mains d'une autre femme.

ASTOLFO. — Tu es terrible, sais-tu?

ROSAURA. — Et toi, perfide.

ASTOLFO. — Allons, ma Rosaura.

ROSAURA. — Moi tienne? tu mens.

(Ils cherchent à s'arracher le portrait.)

SCÈNE XV

ESTRELLA, ROSAURA, ASTOLFO.

ESTRELLA. — Astrea, Astolfo, que signifie ceci?

ASTOLFO, *à part.* — Estrella!

ROSAURA, *à part.* — Que l'amour m'inspire une ruse

pour ravoir mon portrait! (*A Estrella.*) Si vous voulez savoir ce que c'est, je vous le dirai, madame.

ASTOLFO. — Que prétendez-vous?

ROSAURA. — Vous m'avez commandé d'attendre le duc et de lui demander certain portrait de votre part. Je restai seule, et comme l'esprit passe aisément d'une idée à l'autre, en vous entendant parler de portrait, celui-ci me fit penser à un autre de moi que j'avais ici; je voulus le voir; quand on est seule, on s'amuse d'un enfantillage. Je le laissai tomber à terre. Astolfo, qui revenait dans le moment avec le portrait de l'autre dame, qu'il vous rapportait, s'empara du mien, et il met si peu d'empressement à vous remettre celui que vous lui demandez qu'au lieu d'en donner un, il veut en garder un autre, et je ne puis obtenir par persuasion ni prières qu'il me rende le mien. Impatiente et prompte à m'irriter, j'ai voulu le lui ôter. Ce portrait qu'il tient à la main, c'est le mien; vous le verrez, en vous assurant s'il me ressemble.

ESTRELLA. — Lâchez ce portrait, Astolfo.

(Elle le lui enlève de la main.)

ASTOLFO. — Madame...

ESTRELLA. — Il n'est point mal, en vérité.

ROSAURA. — N'est-ce pas le mien?

ESTRELLA. — Qui pourrait en douter?

ROSAURA. — Dites-lui maintenant de vous donner l'autre.

ESTRELLA. — Prends ton portrait et va-t'en.

ROSAURA, *à part.* — J'ai mon portrait; advienne maintenant que pourra.

SCÈNE XVI

ESTRELLA, ASTOLFO.

ESTRELLA. — Donnez-moi maintenant le portrait que je vous ai demandé, car, bien que je ne pense vous revoir, ni vous parler de ma vie, je ne veux pas, non, je ne veux pas qu'il reste en votre pouvoir, ne fût-ce que parce que j'ai eu la sottise de vous le demander.

ASTOLFO, *à part.* — Comment sortir de cet imbroglio? (*Haut.*) Je voudrais, belle Estrella, vous prouver mon obéissance ; mais je ne puis vous donner le portrait que vous me réclamez, parce que...

ESTRELLA. — Vous êtes un amant grossier et mal appris ; je ne veux plus que vous me le donniez, parce que je ne veux pas que vous me rappeliez, si je le prenais, que j'ai pu vous le demander.

(Elle sort.)

ASTOLFO. — Écoutez-moi, songez, remarquez bien... Le diable soit de Rosaura ! Comment, par où, de quelle manière es-tu venue en Pologne pour te perdre et me perdre avec toi ?

(Il sort.)

SCÈNE XVII

La prison du prince dans la tour.

SIGISMOND, *comme au commencement, vêtu de peaux de bêtes, enchaîné et couché à terre ;* CLOTALDO, *deux* VALETS *et* CLARIN.

CLOTALDO. — Laissez-le où il est, son orgueil vient finir où il est né.

UN VALET. — Je rattache la chaîne comme elle était.

CLARIN. — Ne vous réveillez pas, ô Sigismond, pour vous voir perdu, votre destinée si différente de ce qu'elle était, pour voir que votre feinte gloire n'était qu'une ombre de la vie, une lueur de la mort.

CLOTALDO. — A un discoureur si habile, il est bon que l'on prépare un logis où il puisse argumenter tout à son aise. (*Aux valets.*) Voici l'homme que vous devez arrêter et enfermer dans cette chambre.

(Il désigne la pièce à côté.)

CLARIN. — Moi, seigneur, et pourquoi?

CLOTALDO. — Parce qu'on ne saurait garder trop étroitement, et de façon à ce qu'il ne puisse se faire entendre, un clairon qui sait de tels secrets.

CLARIN. — Ai-je donc voulu donner la mort à mon

père? — Non. Ai-je donc jeté par la fenêtre un malencontreux Icare? Est-ce que je dors ou si je veille? Pourquoi m'enferme-t-on?

CLOTALDO. — Tu es clairon.

CLARIN. — Eh bien je serai cornet et me tairai. C'est un instrument sourd.

(On l'entraîne et Clotaldo reste seul.)

SCÈNE XVIII

BASILIO *enveloppé d'un manteau*, CLOTALDO, SIGISMOND *endormi*.

BASILIO. — Clotaldo!

CLOTALDO. — Seigneur! c'est ainsi que vient Votre Majesté?

BASILIO. — Une sotte curiosité de voir ce qui se passe ici et ce que fait Sigismond m'a, hélas! amené jusqu'à cette tour.

CLOTALDO. — Le voici retombé dans son misérable état.

BASILIO. — Ah! prince infortuné et né sous une triste étoile! Va l'éveiller maintenant que l'opium qu'il a bu lui a ôté sa vigueur et sa force.

CLOTALDO. — Seigneur, il est tout agité et il parle.

BASILIO. — De quoi rêve-t-il à présent? Écoutons un peu.

SIGISMOND, *rêvant*. — C'est un prince généreux que celui qui châtie les tyrans. Que Clotaldo meure de ma main, et que mon père me baise les pieds.

CLOTALDO. — Il menace de me tuer.

BASILIO. — Et moi de m'infliger un châtiment ignominieux.

CLOTALDO. — Il veut m'ôter la vie.

BASILIO. — Et me voir prosterné à ses pieds.

SIGISMOND, *rêvant*. — Que ma valeur sans égale se déploie dans les vastes horizons du grand théâtre du monde; et pour que ma vengeance soit à ma hauteur, que l'on

voie le prince Sigismond triompher de son père. (*Il s'éveille.*) Mais où suis-je? hélas!

BASILIO, *à Clotaldo.* — Il ne faut pas qu'il me voie. Tu sais ce qu'il te reste à faire; je l'écouterai d'ici.

(Il se retire à l'écart.)

SIGISMOND. — Suis-je bien moi? Est-ce moi qui, prisonnier et chargé de fers, me vois dans cet état? O tour, n'es-tu pas mon tombeau?... Oui. Dieu me soit en aide! que de choses j'ai rêvées!

CLOTALDO, *à part.* — Il faut que je m'approche et que je dissipe ses doutes. (*A Sigismond.*) Est-ce décidément l'heure de vous éveiller?

SIGISMOND. — Oui, c'est l'heure de m'éveiller.

CLOTALDO. — Allez vous dormir ainsi tout le jour? — Depuis que j'ai suivi dans son vol pesant l'aigle qui s'est enlevé à mes yeux, pendant que vous étiez ici, vous ne vous êtes pas éveillé une seule fois.

SIGISMOND. — Non, et je ne sais si, en ce moment même, je suis éveillé; car, si je ne m'abuse, Clotaldo, je dors encore, et l'erreur ne me paraît pas grande, car si ce que j'ai vu et touché était un rêve, ce que je vois à présent n'est guère plus certain; et je m'étonne peu que, dans mon accablement, je rêve éveillé, ayant si bien vu quand je dormais.

CLOTALDO. — Racontez-moi ce que vous avez rêvé.

SIGISMOND. — En supposant que ce fût un rêve, je dirai non ce que j'ai rêvé, Clotaldo, mais ce que j'ai vu. Je me trouvai, à mon réveil, dans un lit (douce et cruelle illusion!) brodé de si vives et fraîches couleurs, qu'on eût dit la couche des fleurs tissée des mains du printemps. Une multitude de nobles, prosternés à mes pieds, m'appelaient leur prince, et me présentaient des parures, des bijoux, des vêtements. Tu es venu alors changer en allégresse le calme de mes sens, en m'apprenant mon bonheur, car, tout misérable que me voici maintenant, j'étais prince de Pologne.

CLOTALDO. — Vous m'avez sans doute bien récompensé pour la bonne nouvelle?

SIGISMOND. — Assez mal. Je t'appelais traître, et d'une âme emportée et farouche deux fois j'ai voulu te donner la mort.

CLOTALDO. — Tant de rigueur envers moi?

SIGISMOND. — J'étais le maître de tous et de tous je me vengeais. Seulement, j'aimais une femme... et ce n'était pas une illusion, je crois, car tout a disparu et cela seul est resté.

(Le roi s'en va.)

CLOTALDO, *à part.* — Le roi s'est senti tout ému de l'entendre et s'en est allé. (*A Sigismond.*) Comme nous avions parlé de cet aigle, quand vous vous êtes endormi, vous avez rêvé d'empire. Mais, même en songe, Sigismond, il faudrait respecter celui qui vous éleva avec tant de peine; même en songe, on ne perd rien à bien faire.

(Il sort.)

SCÈNE XIX

SIGISMOND *seul.*

SIGISMOND. — Il dit vrai. Réprimons donc cette humeur farouche, cette fureur, cet esprit de domination, si jamais le rêve recommence; et c'est inévitable, puisque nous sommes dans un monde si étrange qu'y vivre ce n'est que rêver, et que l'expérience m'enseigne que l'homme qui vit rêve ce qu'il est, jusqu'au moment où il s'éveille. Le roi rêve qu'il est roi, et vivant dans son illusion, il commande, il dispose, il gouverne. Et ces ovations qu'il reçoit et qui ne lui sont que prêtées, la mort les couvre de cendres, déplorable fin des choses! Et que l'on veuille encore régner, quand il faut finir par s'éveiller dans le sommeil de la mort! Le riche rêve de sa richesse qui lui donne tant de soucis; le pauvre rêve qu'il subit sa misère et sa pauvreté. Il rêve, celui qui commence à grandir; il rêve, celui qui s'agite et sollicite; il rêve, celui qui offense et outrage. Dans ce monde, en un mot, chacun rêve ce qu'il est, sans que nul s'en

rende compte. Je rêve que je suis ici, chargé de ces fers, et j'ai rêvé que je me voyais dans une autre condition plus flatteuse. Qu'est-ce que la vie? — Une fureur. Qu'est-ce que la vie? — Une illusion, une ombre, une fiction, et le plus grand bien est peu de chose, car toute la vie est un rêve, et les rêves mêmes ne sont que rêves.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

(Un cachot dans la tour de Sigismond.)

CLARIN *seul.*

CLARIN. — On me tient enfermé dans une tour enchantée, à cause de ce que je sais. Que me fera-t-on pour ce que j'ignore, si on me tue pour ce que je sais? Un homme d'un si bon appétit en être réduit à mourir plein de vie! j'ai pitié de moi-même. Tout le monde dira : je le crois bien, et on a bien raison de le croire; mais ce silence ne va guère à mon nom de Clarin, et je ne puis me taire. Les araignées et les rats sont ici ma seule compagnie; les jolis oiseaux que voilà! Grâce aux songes de cette nuit, j'ai ma pauvre tête remplie du tapage de mille clarinettes, de trompettes, de sonneries, de processions, de croix, de flagellants; et de ceux-ci les uns montent, les autres descendent; les uns s'évanouissent à la vue du sang dont les autres sont couverts. Moi, à dire vrai, si je m'évanouis, c'est de n'avoir rien à manger; car je me vois dans une prison où je n'ai d'autre remède que de lire, le jour, dans le philosophe Nicomède, la nuit, dans le concile de Nicée. Si on fait un saint du silence pour quelque nouveau calendrier, saint Secret sera mon patron, puisque je jeûne à son intention et que je chôme sa fête. Après tout, j'ai bien mérité le châtiment qui m'est infligé, puisque, étant valet, j'ai pu me taire, ce qui est un affreux sacrilége.

(Bruit de tambours, de clairons et de voix derrière la scène.)

SCENE II

CLARIN, SOLDATS.

PREMIER SOLDAT, *derrière la scène.* — Voici la tour où il est; jetez la porte en bas et entrez tous.

CLARIN. — Vive Dieu! il est clair que c'est moi que l'on cherche, puisque l'on dit que je suis ici. Que peut-on me vouloir?

PREMIER SOLDAT, *derrière la scène.* — Entrez.

(Entrent plusieurs soldats.)

DEUXIÈME SOLDAT. — Il est ici.

CLARIN. — Il n'y est pas.

TOUS LES SOLDATS. — Seigneur...

CLARIN, *à part.* — Ils sont ivres, sans aucun doute,

PREMIER SOLDAT. — Vous êtes notre prince, nous n'admettons, nous ne voulons que notre seigneur légitime, et non un prince étranger. Laissez-nous embrasser vos genoux.

LES SOLDATS. — Vive notre grand prince!

CLARIN. — Vive Dieu! c'est pour tout de bon. C'est peut-être l'usage dans ce royaume de prendre chaque jour un homme pour en faire un prince, et de le renvoyer ensuite dans la tour. Oui, j'ai déjà vu les choses se passer ainsi. Eh bien, jouons notre rôle.

LES SOLDATS. — Donnez-nous vos pieds à baiser.

CLARIN. — Je ne le puis, j'en ai besoin pour moi. Que feriez-vous d'un prince sans pieds?

DEUXIÈME SOLDAT. — Nous avons tous dit à votre père lui-même que nous ne reconnaissions que vous pour prince et non le duc de Moscovie.

CLARIN. — Vous avez manqué de respect à mon père? Vous en êtes bien capables.

PREMIER SOLDAT. — Ç'a été loyauté de notre part.

CLARIN. — Si c'est par loyauté, je vous pardonne.

DEUXIÈME SOLDAT. — Venez restaurer votre empire. Vive Sigismond!

TOUS. — Vive Sigismond!

CLARIN, *à part.* — Sigismond? disent-ils. Bon, ils appellent ainsi tous ces princes de hasard.

SCÈNE III

SIGISMOND, CLARIN, SOLDATS.

SIGISMOND. — Qui a nommé ici Sigismond?

CLARIN, *à part.* — Serais-je un prince de comédie[1]?

PREMIER SOLDAT. — Qui est Sigismond?

SIGISMOND. — Moi.

DEUXIÈME SOLDAT, *à Clarin.* — Comment donc, misérable effronté, te faisais-tu passer pour Sigismond?

CLARIN. — Moi, Sigismond? je le nie; c'est vous qui m'avez Sigismondé[2]. Il n'y a donc ainsi d'autres misérables et d'autres effrontés que vous.

PREMIER SOLDAT. — Grand prince Sigismond, car le signalement que nous avons est bien le vôtre, et de confiance nous vous proclamons notre seigneur : votre père, le grand roi Basilio, craignant que les cieux n'accomplissent une prophétie qui le menace de se voir vaincu par vous et prosterné à vos pieds, prétend vous ravir votre droit de succession et le transférer à Astolfo, duc de Moscovie. Il a dans ce but réuni son conseil; mais le peuple, déjà informé qu'il a un roi légitime, ne veut pas qu'un étranger vienne régner sur lui, et mettant noblement en mépris le fatal horoscope, il est venu vous chercher où vous vivez prisonnier, afin que, soutenu par ses armes, et sortant de cette tour pour sauver votre couronne et votre sceptre, vous les arrachiez à un tyran. Suivez-nous donc; dans ce lieu désert vous acclame une armée nombreuse de plébéiens et de bannis; la liberté vous attend, écoutez ses accents!

1. Le texte dit *principe huero. Huero*, c'est un œuf sans germe. On s'est borné à rendre le sens.

2. *Vosotros fuisteis los que me Segismundisteis.* M. Damas-Hinard m'a donné l'exemple, que j'ai suivi, de traduire littéralement, au risque de commettre un barbarisme.

VOIX, *derrière la scène.* — Vive Sigismond ! vive Sigismond !

SIGISMOND. — Qu'est ceci, ô ciel ? Vous voulez donc qu'une autre fois je rêve de grandeurs que le temps doit détruire ? Vous voulez qu'une autre fois je revoie parmi les ombres et les ébauches de la destinée je ne sais quelle majesté vaine que le vent emporte ? Une autre fois vous voulez que je touche de la main le désabusement ou le péril auxquels toute puissance humaine naît humblement assujettie ? Non, non, je ne veux pas me voir de nouveau en proie aux caprices de ma fortune ; et maintenant que je sais que toute cette vie est un songe, disparaissez, vains fantômes qui, pour tromper mes sens endormis, feignez d'avoir un corps, une voix, lorsque, en réalité, vous n'avez ni voix ni corps. Arrière les majestés feintes, arrière les pompes fantastiques, arrière les illusions qui, sous l'haleine tiède du moindre zéphyr, s'évanouissent, comme l'amandier fleuri voit ses fleurs, pour s'être hâtées d'éclore sans prendre conseil du temps, tomber au premier souffle, et ses boutons rosés se flétrir et perdre leur beauté, leur parure et leur éclat ! Je vous connais maintenant ; je vous connais et je sais que c'est là ce qui arrive à quiconque s'endort. Pour moi, plus de mensonges, car, désabusé de tout, je sais que la vie n'est qu'un songe.

DEUXIÈME SOLDAT. — Si vous craignez que nous vous trompions, tournez les yeux vers ces montagnes superbes ; vous y verrez le peuple qui attend là-haut pour vous obéir.

SIGISMOND. — Je l'ai vu, ce peuple, aussi clairement, aussi distinctement que je le vois aujourd'hui, et c'était un songe.

DEUXIÈME SOLDAT. — Les grands événements, seigneur, ne sont jamais venus sans être annoncés ; et c'est ainsi que vous avez rêvé ce qui vous arrive.

SIGISMOND. — Tu dis bien, ce fut une annonce ; et si ces choses doivent arriver, la vie étant si courte, rêvons, mon âme, rêvons cette fois encore ; mais faisons-le avec prudence et avec l'idée qu'il faudra s'éveiller au meilleur moment de l'aventure. Averti et préparé d'avance, le

désenchantement sera moindre, car on se rit du malheur quand on l'a devancé par la pensée; et avec cette conviction que la puissance, fût-elle certaine, elle n'est toujours qu'un emprunt et doit retourner à son maître, risquons-nous et ne craignons rien. Vassaux, je vous rends grâce de votre fidélité. Vous avez en moi un souverain qui mettra tout son courage et toute son habileté à vous délivrer de la servitude étrangère; battez aux champs et vous verrez si je sais combattre. Oui, je prendrai les armes contre mon père, et j'accomplirai la prophétie du sort. Il est écrit que je le verrai à mes pieds. (*A part.*) Mais si je dois m'éveiller avant, ne ferais-je pas mieux de ne pas le dire, quand il n'est pas sûr que je le fasse?

TOUS. — Vive, vive Sigismond!

SCÈNE IV

CLOTALDO, SIGISMOND, CLARIN, SOLDATS.

CLOTALDO. — Ciel! d'où vient ce tumulte?

SIGISMOND. — Clotaldo!

CLOTALDO. — Seigneur! (*A part.*) Il va de nouveau appesantir sa colère sur moi.

CLARIN, *à part.* — Je parie qu'il le précipite du haut des rochers.

(Il sort.)

CLOTALDO. — Je viens me mettre à vos pieds, je sais que c'est pour mourir.

SIGISMOND. — Lève-toi, mon père, lève-toi; c'est toi que je veux prendre pour guide et pour conseil de mes actions; c'est toi, je le sais, qui m'a loyalement élevé. Embrasse-moi.

CLOTALDO. — Que dites-vous?

SIGISMOND. — Que je rêve et que je veux faire le bien; car on ne perd rien à le faire, même en songe.

CLOTALDO. — Si vous prenez pour règle de bien faire, seigneur, il est certain que je ne vous offenserai pas en me proposant la même règle. Vous voulez déclarer la guerre à votre père? Je ne puis ni vous conseiller ni vous servir

contre mon roi. Me voici à vos pieds, donnez-moi la mort.

SIGISMOND. — Vilain, traître, ingrat. (*A part.*) Mais, ô ciel, calmons-nous, je ne sais pas encore si je suis éveillé. Clotaldo, j'envie votre vertu et je vous en remercie; allez servir le roi, nous nous retrouverons sur le champ de bataille. (*Aux soldats.*) Vous, appelez aux armes.

CLOTALDO. — Je vous baise mille fois les pieds.

(Il sort.)

SIGISMOND. — Allons régner. O fortune! ne m'éveille pas si je dors; et si je règne, en effet, ne m'endors pas. Mais, songe ou vérité, bien agir voilà l'essentiel. Si c'est vérité, pour cela même; sinon, afin de nous faire des amis pour quand nous nous réveillerons.

(Les tambours battent et ils sortent.)

SCÈNE V

Un salon du palais.

BASILIO, ASTOLFO.

BASILIO. — Qui peut, Astolfo, comprimer la furie d'un cheval emporté? Qui peut contenir le courant d'un fleuve qui se précipite vers la mer, impétueux et superbe? Qui aura le bras assez ferme pour arrêter un rocher détaché du sommet d'un mont? Tout semble facile à retenir, plutôt que l'insolente colère d'une multitude. Qui le prouve mieux que ces deux cris poussés par deux partis et que l'écho répète dans la profondeur des montagnes, l'un disant *Astolfo* et l'autre *Sigismond?* Ces montagnes où le peuple est allé proclamer celui-ci, et que la guerre rendra plus horribles, sont le théâtre funeste où la fortune va représenter ses tragédies.

ASTOLFO. — Suspendons, Sire, pour aujourd'hui, cette grande allégresse; laissons de côté les ovations et le bonheur charmant que j'espérais recevoir de votre main généreuse. Si la Pologne, où j'espère encore régner un jour,

se refuse aujourd'hui à mon obéissance, c'est afin sans doute que je commence par la mériter. Faites-moi donner un cheval, et, plein d'une noble fierté, descendra comme l'éclair celui qui se vante d'être la foudre.

(Il sort.)

BASILIO. — Ce qui est infaillible n'admet guère de remède, et la prévision ne met pas à l'abri du danger; contre ce qui doit être la défense est impossible, et plus on veut éviter le sort, plus on s'y livre. Dure loi! sort fatal! horreur terrible! on croit fuir le péril, et on va au péril. Avec la précaution que j'ai voulu prendre je me suis perdu moi-même, et j'ai anéanti ma patrie.



SCÈNE VI

ESTRELLA, BASILIO.

ESTRELLA. — Si par votre présence, Sire, vous n'essayez de réprimer le tumulte qui va éclater et qui, se propageant d'un parti à l'autre, envahit et divise les rues et les places, vous verrez votre royaume nager dans des flots sinistres et se teindre de la pourpre de son propre sang. Déjà la ville est en proie aux plus grands malheurs, aux plus lamentables tragédies; si grande est déjà la ruine de votre empire, si grande est l'étendue des catastrophes sanglantes qui étonnent le regard et qui épouvantent l'oreille. Le soleil se trouble, le vent est tout ensemble violent et irrésolu. Chaque pierre est une pyramide, chaque fleur un monument, chaque édifice un vaste sépulcre, chaque soldat un squelette vivant[1].

1. Je ne réponds pas d'avoir partout compris Calderon; mais dans ce passage, plus que dans tout autre, j'ai éprouvé une grande difficulté à pénétrer le fond de sa pensée. Il semble qu'à mesure que la situation s'élève l'expression devrait devenir plus claire : c'est trop souvent le contraire qui arrive.

SCÈNE VII

CLOTALDO, BASILIO, ESTRELLA.

CLOTALDO. — Dieu soit loué! J'arrive vivant à vos pieds.

BASILIO. — Clotaldo! quelles nouvelles de Sigismond?

CLOTALDO. — La multitude, monstre déchaîné et aveugle, a pénétré dans la tour et en a tiré le prince qui, appelé une seconde fois aux honneurs de l'empire, s'est montré résolu et a déclaré avec fierté qu'il accomplirait les oracles du ciel.

BASILIO. — Donnez-moi un cheval, et que j'aille en personne triompher d'un fils ingrat; je cours défendre ma couronne, et si la science s'est trompée, que le fer répare l'erreur.

(Il sort.)

ESTRELLA. — Et moi, aux côtés du Soleil, je veux être Bellone. J'espère placer mon nom près du sien, et, portée sur les ailes de la gloire, rivaliser avec Pallas.

(Elle sort. — On appelle aux armes.)

SCÈNE VIII

ROSAURA, *qui retient* CLOTALDO.

ROSAURA. — Quoique votre courage s'impatiente et murmure, écoutez-moi. Je sais que la guerre est partout; vous savez que j'arrivai en Pologne, pauvre, humble et malheureuse, et que, secourue par vous, je trouvai en vous compassion et pitié. Vous m'avez commandé, hélas! de vivre dans le palais sous un déguisement, de dissimuler ma jalousie en me cachant d'Astolfo. Il m'a vue à la fin, et fait si peu de cas de mon honneur qu'après m'avoir vue il doit, cette nuit, entretenir Estrella dans un jardin. J'en ai pris la clef, et je vous fournirai le moyen d'y entrer pour mettre fin à mes peines. Vous pouvez ainsi, avec tout votre courage et toute votre énergie, prendre fait et cause pour mon

honneur, puisque vous êtes résolu à me venger en lui donnant la mort.

CLOTALDO. — Il est vrai, Rosaura, que, du premier instant où je vous ai vue, je me suis senti porté à faire pour vous (vos larmes m'en furent témoins) tout ce qui serait en mon pouvoir. Mon premier soin fut de vous faire quitter ces vêtements d'emprunt, afin que, s'il vous voyait, Astolfo vous retrouvât sous vos propres habits et n'imputât pas à légèreté une folle témérité qui peut porter atteinte à l'honneur. Je cherchai en même temps comment je ferais pour rétablir votre honneur, dussé-je, tant je l'avais à cœur, donner la mort à Astolfo. Voyez jusqu'où allait ma fureur! Mais Astolfo n'était pas mon roi, et il n'y avait là ni de quoi m'étonner ni de quoi m'effrayer. J'allais donc lui donner la mort, quand Sigismond voulut me la donner à moi-même, et dans ce moment ce fut Astolfo qui, au mépris de son propre danger, fit, pour me défendre, des efforts qui, passant le courage, atteignirent la témérité. Comment pourrai-je à présent, dites-moi, pour peu que j'aie l'âme reconnaissante, donner la mort à qui m'a donné la vie? et ainsi partagé entre les deux, vous ayant donné la vie et de lui l'ayant reçue, je ne sais de quel côté me ranger, je ne sais pour quel parti prendre fait et cause. Engagé envers vous par ce que j'ai donné, je le suis envers lui par ce que j'ai reçu. Dans l'occasion qui se présente, rien ne satisfait mon cœur, étant à la fois un créancier qui réclame et un obligé qui doit.

ROSAURA. — Je n'ai pas à vous apprendre que, de la part d'un homme de cœur, autant il est noble de donner, autant il est bas de recevoir; et, ce principe établi, vous ne lui devez pas de reconnaissance, à supposer même qu'il vous ait donné la vie. C'est vous qui m'en devez, car il est évident qu'il a contraint votre vieillesse à faire une action basse, quand, moi, je l'obligeais à en faire une généreuse; donc il vous a offensé, donc je vous ai obligé, puisque vous m'avez donné, à moi, ce que de lui vous avez reçu; et ainsi vous devez, dans un si grand péril, accourir au secours de mon honneur, puisque je le préfère de toute la distance qu'il y a entre donner et recevoir.

CLOTALDO. — S'il y a noblesse du côté de celui qui donne, il doit y avoir reconnaissance de la part de celui qui a reçu. Ayant su donner, j'ai mérité par là l'honorable nom de généreux; laissez-moi celui de reconnaissant, puisque j'ai pu l'obtenir en me montrant reconnaissant autant que libéral, et qu'il est aussi honorable de donner que de recevoir.

ROSAURA. — Je vous ai dû la vie, et, en me la donnant, vous m'avez dit vous-même qu'une vie sans honneur n'était plus la vie. Je n'ai donc rien reçu de vous, car ce que j'ai reçu de votre main c'était une vie qui n'était pas la vie; et si vous devez être libéral, avant d'être reconnaissant, comme je l'ai entendu de votre bouche, j'attends que vous me donniez la vie, car ce n'est pas elle que vous m'avez donnée; et si donner constitue la vraie grandeur, commencez par vous montrer généreux, vous serez ensuite reconnaissant.

CLOTALDO. — Cédant à la force de vos raisons, je serai d'abord généreux. Je vous donnerai tous mes biens, Rosaura, et vous entrerez dans un couvent. Je ne vois pas de moyen plus sage que celui que je vous propose; vous échappez à un crime et vous trouvez un refuge sacré. Lorsque le royaume est en proie à tant de divisions et de calamités, je suis de trop noble race pour en augmenter le nombre. Grâce au remède que je dis, je suis fidèle au roi, généreux envers vous, reconnaissant envers Astolfo. Décidez ici, entre nous, ce qui vous convient le mieux. Mais vive Dieu! je serais votre père, que je ne pourrais faire davantage.

ROSAURA. — Et vous seriez mon père, que je ne souffrirais pas de vous cette injure; et comme vous ne l'êtes point, je n'accepte pas.

CLOTALDO. — Qu'espérez-vous donc faire?

ROSAURA. — Tuer le duc.

CLOTALDO. — Tant d'audace chez une dame qui n'a jamais connu son père?

ROSAURA. — Oui.

CLOTALDO. — Qui vous pousse à cela?

ROSAURA. — Ma réputation.

CLOTALDO. — Songez que vous trouverez dans Astolfo...
ROSAURA. — Mon honneur brave tout.
CLOTALDO. — Votre roi et l'époux d'Estrella.
ROSAURA. — Vive Dieu ! il n'en sera rien.
CLOTALDO. — C'est pure extravagance.
ROSAURA. — Je le vois bien.
CLOTALDO. — Alors triomphez-en.
ROSAURA. — Je ne saurais.
CLOTALDO. — Vous y perdrez...
ROSAURA. — Je le sais.
CLOTALDO. — La vie et l'honneur.
ROSAURA. — Je n'en doute pas.
CLOTALDO. — Que prétendez-vous donc ?
ROSAURA. — Mourir.
CLOTALDO. — C'est dépit.
ROSAURA. — C'est honneur.
CLOTALDO. — C'est folie.
ROSAURA. — C'est valeur.
CLOTALDO. — C'est frénésie.
ROSAURA. — C'est rage et fureur.
CLOTALDO. — Enfin, n'est-il point de frein pour cette passion aveugle?
ROSAURA. — Aucun.
CLOTALDO. — Et qui vous aidera?
ROSAURA. — Moi.
CLOTALDO. — C'est sans remède?
ROSAURA. — Sans remède.
CLOTALDO. — Cherchez bien s'il n'y a pas d'autres moyens...
ROSAURA. — Aucun autre moyen de me perdre.

(Elle sort.)

CLOTALDO. — Ah ! s'il faut absolument que tu te perdes, attends, ma fille, et perdons-nous tous ensemble.

(Il sort.)

SCÈNE IX

La campagne.

SIGISMOND, *vêtu de peaux de bêtes*, SOLDATS *en marche*, CLARIN.

(On entend un bruit de tambours.)

SIGISMOND. — Ah! si Rome m'eût vu aujourd'hui, dans les triomphes de son premier âge, comme elle se fût réjouie de l'occasion si rare de mettre à la tête de ses grandes armées une bête féroce pour qui eût été peu de chose la conquête du firmament. Mais, ô mon esprit, abaissons ce vol ambitieux, ne gâtons pas d'avance cette ovation incertaine, si je dois regretter, quand je serai éveillé, de ne l'avoir obtenue que pour la perdre. Moindre elle aura été et moins j'y aurai de regret, s'il faut y renoncer.

(On entend le son d'un clairon.)

CLARIN. — Sur un cheval rapide (qu'on me le pardonne, mais il vient trop à propos pour ne pas le peindre), sur un coursier qui à mes yeux reproduit une carte, car le corps, c'est la terre, l'âme qui gonfle sa poitrine, c'est le feu, l'écume de sa bouche, c'est la mer, et le souffle de ses narines, c'est l'air, chaos confus où dans l'âme, l'écume, le corps et le soufle, je retrouve avec admiration le feu, la terre, la mer et le vent, donc sur un coursier à la robe tachetée et gris pommelé, qui vole au lieu de courir, arrive en votre présence une femme intrépide.

SIGISMOND. — Sa lumière m'éblouit.

CLARIN. — Vive Dieu! c'est Rosaura.

(Il se retire à l'écart.)

SIGISMOND. — Le ciel la rend à mes regards.

SCÈNE X

ROSAURA *avec une casaque, une épée et une dague;* SIGISMOND, SOLDATS.

ROSAURA. — Généreux Sigismond, dont l'héroïque majesté sort de la nuit de ses ombres au grand jour de ses

exploits, et comme le soleil qui, dans les bras de l'Aurore, rend aux plantes et aux roses son bienfaisant éclat, et sur les nues et les monts, quand il dresse son front couronné, répand ses clartés, épanche ses rayons, baigne les hautes cîmes, ainsi puissiez-vous vous lever sur le monde, brillant soleil de Pologne, et secourable à une femme infortunée, qui vient se jeter à vos pieds, l'accueillir parce qu'elle est femme et malheureuse, deux titres dont le moindre suffit, dont le moindre est déjà trop pour un homme qui se targue d'être vaillant. J'ai paru trois fois devant vous, et trois fois vous avez ignoré qui je suis, car à chacune vous m'avez vue sous un costume et avec un air différents. La première, vous m'avez vue en homme, dans la rigoureuse prison où votre triste vie me fit oublier mes propres malheurs; la seconde, vous m'avez vue femme, le jour où l'éclat de votre royauté fut un songe, un fantôme, une ombre; la troisième, c'est celle-ci, où appartenant à l'un et à l'autre sexe, avec les parures d'une femme je porte les armes d'un homme. Et pour que, touché de compassion, vous soyez plus empressé à me protéger, souffrez que je vous apprenne les tragiques événements de ma vie. Je suis née à la cour de Pologne, d'une mère noble, qui dut être bien belle, car elle fut bien malheureuse. Elle attira les regards d'un perfide que je ne nomme pas, parce que j'ignore son nom, mais dont la valeur m'est révélée par la mienne, et je regrette de n'être pas née payenne pour me persuader, folle que je suis, que ce dut être un de ces dieux qui, pluie d'or, cygne ou taureau, dans leurs métamorphoses, ont coûté bien des larmes à Danaé, à Léda et à Europe. Quand je croyais allonger mon récit en vous citant ces histoires des traîtres de la fable, il se trouve que je vous ai dit ici, en peu de mots, comment ma mère, trop sensible à d'amoureuses séductions, fut belle comme pas une et comme toutes infortunée. Cette sotte excuse d'une promesse de mariage lui gagna le cœur à ce point qu'aujourd'hui encore elle en pleure la pensée, car le traître fut un autre Énée, si infidèle à Troie, qu'il la quitta, lui laissant son épée. Qu'elle demeure au fourreau, l'épée du traître, je l'en ferai sortir avant la fin de cette

histoire. De ce nœud malencontreux qui n'attache ni ne retient, mariage ou crime, c'est tout un, je naquis si pareille à ma pauvre mère que je fus le vivant portrait, la copie parfaite, non de sa beauté, mais de ses malheurs et de ses œuvres. Il est donc bien inutile que je vous raconte comment, triste héritière de sa mauvaise fortune, son infortune fut la mienne. Tout ce que je puis vous dire, c'est le nom de celui qui s'est fait un trophée de mon honneur et a ravi les dépouilles de ma bonne renommée : Astolfo ! hélas ! en le nommant, mon cœur s'indigne et souffre d'avoir à le traiter d'ennemi ; Astolfo fut l'amant ingrat qui, oubliant sa victoire (car d'un amour passé on oublie jusqu'à la mémoire), vint en Pologne, appelé à l'honneur d'y régner et d'y épouser Estrella, le cruel flambeau de ma ruine. Une heureuse étoile unit, dit-on, deux amants; qui pourra croire désormais que c'en est une aussi qui les sépare? Outragée, abusée, je restai triste, je restai folle, je restai morte, je restai moi-même, c'est-à-dire, en un mot, livrée à toute la confusion de l'enfer, renaissante dans une autre tour de Babel, et me condamnant au silence (car il y a des peines et des angoisses que le cœur laisse mieux entendre que la bouche). Je racontai les miennes en me taisant, jusqu'à ce qu'un jour, étant seule avec ma vigilante mère, elle força, hélas! la prison, et toutes à la fois elles s'échappèrent de ma poitrine, tombant les unes sur les autres. Je n'eus pas trop d'embarras à les dire, car lorsqu'on sait que la personne à qui on raconte ses faiblesses a eu elle-même les siennes, il semble qu'on la soulage et qu'on salue ses fautes en passant, car le mauvais exemple est bon parfois à quelque chose. Enfin, elle écouta mes tristes aveux avec bonté, et chercha à me consoler par les siens. Un juge qui a failli absout si aisément! Éclairée par sa propre expérience, et n'ayant trouvé ni dans le temps ni dans une confiance trop généreuse la réparation de son honneur perdu, elle n'y vit pas non plus le remède de mes malheurs. Il lui parut que le meilleur parti à prendre c'était de suivre Astolfo et de le contraindre par toutes sortes de bons procédés à payer la dette de mon honneur. Et pour qu'il m'en coutât moins,

ma bonne fortune voulut que je prisse des habits d'homme. Elle me ceignit donc une ancienne épée qui est celle que vous voyez à mon côté. Le moment est venu d'en tirer la lame du fourreau, comme je le promis à ma mère, qui, se confiant aux signes qu'elle porte, me dit : « Pars pour la « Pologne, et fais en sorte que les plus nobles voient cette « épée dans tes mains. Il se peut que chez l'un d'eux tes « malheurs trouvent un accueil compatissant et tes « chagrins une consolation. » J'arrivai donc en Pologne. Je ne vous raconterai pas, c'est inutile, et vous le savez déjà, comment mon cheval prenant le mors aux dents m'emporta du côté de votre caverne, où vous vous étonnâtes si fort de me voir. Laissons de côté que là aussi Clotaldo se prend de passion pour ma cause, demande au roi ma vie que le roi lui accorde ; comment apprenant qui je suis, il me conseille de reprendre les habits de mon sexe, d'entrer au service d'Estrella, pour détourner d'elle, par mes artifices, l'amour d'Astolfo, et empêcher leur mariage. Laissons de côté que là vous me revîtes avec quelque embarras, et sous ce vêtement de femme confondant les deux personnages; laissons de côté tout cela, et arrivons à ceci que Clotaldo, persuadé qu'il lui importe qu'Astolfo et la belle Estrella se marient et règnent sur la Pologne, me conseilla, contrairement à mon honneur, de renoncer à toute prétention. Mais ayant vu, ô vaillant Sigismond, à qui le ciel commet aujourd'hui le soin de sa vengeance, puisqu'il permet que vous brisiez les portes de la prison rustique où vous vous êtes montré quant aux sentiments une bête sauvage et quant à la patience un rocher; ayant vu que vous preniez les armes contre votre pays et contre votre père, je viens vous soutenir, mêlant aux brillants attributs de Diane les armes de Pallas, et revêtant tout ensemble la soie et l'acier, devenus l'ornement de ma personne. Marchons donc, intrépide héros ! Il importe à tous deux d'empêcher et de rompre ce mariage concerté : à moi, pour ne pas laisser s'unir à une autre celui qui m'a donné le nom d'épouse, et à vous, de peur que, joignant leurs états, ils ne rendent, en joignant leurs forces et leur pouvoir, notre victoire douteuse. Femme, je viens implorer de vous la ré-

paration de mon honneur; homme, je viens vous animer à reprendre votre couronne. Femme, je cherche à vous attendrir en embrassant vos genoux; homme, je viens vous servir de mon épée et de ma personne. Et si comme femme vous veniez me parler d'amour, comme homme, songez-y, je vous donnerais la mort pour la juste défense de mon honneur; car, dans cette audacieuse poursuite, je veux être femme pour me plaindre à vous, homme pour gagner de l'honneur.

SIGISMOND, *à part*. — Ciel! s'il est vrai que je rêve, car il n'est pas possible que tant de choses entrent dans un rêve, Dieu me soit en aide! Heureux qui saurait se tirer bien de toutes ou ne penser à aucune! Vit-on jamais tant de peines et tant de doutes? Si je n'ai fait que rêver la grandeur où je me suis vu, comment cette femme vient-elle à présent m'en rappeler des détails si précis? C'était donc vérité et non pas rêve? Et si c'était vérité (nouvelle confusion, hélas! et non moindre que la première), comment l'appelai-je un rêve? La gloire est-elle donc si semblable à un rêve, que la plus vraie est tenue pour menteuse et la plus fausse pour certaine? Y a-t-il si peu de différence de l'une à l'autre, que l'on se demande si ce que l'on voit, ce dont on jouit est mensonge ou vérité? La copie ressemble-t-elle si fort à l'original, que l'on doute si elle n'est, en effet, que la copie? Si donc il en est ainsi, s'il faut s'attendre à voir s'évanouir dans l'ombre la grandeur et la puissance, la pompe et la majesté, sachons profiter de ce moment qui nous appartient, puisqu'on ne jouit de tout cela que pendant l'heure fugitive d'un songe. Rosaura est en mon pouvoir, mon âme adore sa beauté, mettons à profit l'occasion; que l'amour méconnaisse les lois de la vertu et de la confiance qui l'ont amenée à mes pieds. Ceci est un rêve, et puisque c'est un rêve, rêvons bonheur à présent, viendra assez tôt le tour du chagrin. Mais mes propres paroles m'entraînent vers d'autres pensées. Si ce n'est qu'un rêve, si ce n'est qu'une vaine gloire, qui donc pour une gloire humaine consent à perdre une divine gloire? Quel bien passé est plus que songe? Qui a joui de félicités rares et ne s'est dit en lui-même, en les res-

sassant dans sa mémoire : « Tout ce que j'ai vu là, évidem-« ment je l'ai rêvé. » Donc, si cela aussi doit passer, si le désir est une belle flamme que convertit en cendres le premier vent qui souffle, allons à ce qui est éternel, gloire impérissable, où ni les félicités ne s'évanouissent, ni les grandeurs ne s'effacent. Rosaura a souffert dans son honneur, il est du devoir d'un prince de rendre l'honneur et non de l'ôter. Vive Dieu! je dois reconquérir son honneur avant ma couronne. Fuyons l'occasion, elle est trop dangereuse. (*A un soldat.*) Sonnez l'alarme. Je veux aujourd'hui même livrer bataille, avant que l'ombre obscure n'ensevelisse dans les sombres eaux les rayons d'or du soleil.

ROSAURA. — Seigneur, vous me quittez ainsi? et ni mes chagrins ni mes larmes n'auront de vous une seule parole? Seigneur, comment est-il possible que vous n'ayez pour moi ni un regard ni une minute d'attention? Pourquoi détournez-vous le visage?

SIGISMOND. — Rosaura, il importe à l'honneur que pour vous être secourable je sois d'abord cruel envers vous. Ma voix ne vous répond pas pour que mon honneur vous réponde. Je ne vous parle pas, afin que mes œuvres vous parlent pour moi. Je ne vous regarde pas, parce que, dans une occasion si délicate, il faut que je ne regarde pas à votre beauté, si je veux regarder à votre honneur.

(Il sort et les soldats avec lui.)

ROSAURA. — Que signifient, ô ciel, ces énigmes? Après tant de chagrins, il me faut encore douter du sens des réponses qui me sont faites!

SCÈNE XI

CLARIN, ROSAURA.

CLARIN. — Madame, puis-je vous parler?

ROSAURA. — Ah! Clarin, où donc étais-tu?

CLARIN. — Enfermé dans une tour, jouant ma vie aux cartes et ne sachant comment le jeu tournerait. Heureusement j'ai eu Quinola. Mais j'ai vu le moment où j'éclatais.

ROSAURA. — Et pourquoi?

CLARIN. — Parce que je sais le secret de votre naissance, et en effet, Clotaldo... Mais quel est ce bruit?

ROSAURA. — Qu'est-ce que ce peut être?

CLARIN. — Il sort du palais assiégé une troupe armée pour repousser et vaincre celle du fier Sigismond.

ROSAURA. — Lâche que je suis, comment ne suis-je pas encore à son côté, pour étonner le monde? Quoi déjà on combat avec tant de furie sans ordre et sans mesure?

(Elle sort.)

SCÈNE XII

CLARIN, SOLDATS *derrière la scène.*

PLUSIEURS VOIX. — Vive notre invincible roi!

AUTRES VOIX. — Vive notre liberté!

CLARIN. — Vive la liberté et le roi! Qu'ils vivent, à la bonne heure, cela ne me fait aucun mal, pourvu que je tire mon épingle du jeu, et que me tenant aujourd'hui à l'écart dans une si grande confusion, je joue le rôle de Néron qui ne se plaignait de rien. Si, pourtant, j'ai à me plaindre de quelque chose, c'est de moi. Caché dans ce coin, je verrai d'ici toute la fête; le lieu est sûr et bien défendu, au milieu de ces rochers; la mort ne m'y dénichera pas; deux figues pour la mort!

(Il se cache. — Les tambours battent et on entend un bruit d'armes.)

SCÈNE XIII

BASILIO, CLOTALDO *et* ASTOLFO *fuyant;* CLARIN *caché.*

BASILIO. — Est-il un roi plus malheureux? un père plus cruellement persécuté?

CLOTALDO. — Votre armée vaincue s'enfuit en désordre.

ASTOLFO. — Et les traîtres l'emportent.

BASILIO. — Dans de pareilles batailles, le vainqueur est

toujours loyal, c'est le vaincu qui est le traître. Fuyons, Clotaldo, la rigueur inhumaine d'un fils dénaturé.

(On tire derrière la scène et Clarin blessé tombe du lieu où il est.)

CLARIN. — Que le ciel ait pitié de moi!

ASTOLFO. — Quel est ce malheureux soldat qui vient de tomber tout sanglant à nos pieds?

CLARIN. — Je suis un malheureux qui, en voulant me préserver de la mort, ai été au devant d'elle. Je la fuyais et je l'ai rencontrée. Il n'y a pas de lieu secret pour la mort; d'où il résulte clairement que celui qui cherche le plus à éviter ses coups est précisément celui qu'ils atteignent. Retournez, retournez au combat, au milieu du feu, du sang et des armes; il y a plus de sécurité que dans la montagne la mieux gardée, car il n'est pas de chemin assuré contre la puissance du destin et contre l'inclémence du sort. Vous croyez en fuyant échapper à la mort, et vous allez mourir, si Dieu a décidé que vous deviez mourir.

(Il tombe derrière la scène.)

BASILIO. — « Et vous allez mourir, si Dieu a décidé que « vous deviez mourir! » Avec quelle éloquence, ô ciel, il confond notre erreur et appelle notre ignorance à de plus hautes pensées, ce cadavre qui parle par la bouche d'une blessure! Le sang qui coule de cette langue nous apprend que l'homme s'épuise en impuissants efforts contre une force et une cause supérieures. C'est en voulant préserver ma patrie des meurtres et des séditions que je l'ai livrée moi-même à ceux dont je prétendais la délivrer.

CLOTALDO. — Il est vrai, seigneur, que le sort sait tous les chemins et découvre celui qu'il cherche au lieu le plus secret des rochers, mais il n'est pas chrétien de dire qu'il n'y a point de remède à sa fureur. Il en est, au contraire, et l'homme sage triomphe du sort; et si vous ne vous sentez pas à l'abri de la souffrance et du malheur, cherchez le moyen de vous en préserver.

ASTOLFO. — Clotaldo, Seigneur, vous parle en homme qui a la sagesse de l'âge mur, et moi avec l'intrépidité de la jeunesse. Je vois dans ces halliers épais un cheval qui

a la rapidité du vent, montez-le et fuyez; moi, pendant ce temps, je protégerai votre retraite.

BASILIO. — Si Dieu veut que je meure, ou si la mort m'attend ici, je veux aller au-devant d'elle et la voir face à face.

(On appelle aux armes.)

SCÈNE XIV

SIGISMOND, ESTRELLA, ROSAURA, SOLDATS, SUITE.

UN SOLDAT. — On a vu le roi se cacher entre les arbres, dans le fourré du bois.

SIGISMOND. — Suivez-le; n'y laissez pas une plante sans l'examiner, tige à tige et rameau par rameau.

CLOTALDO. — Fuyez, sire.

BASILIO. — Eh! pourquoi?

ASTOLFO. — Que prétendez-vous faire?

BASILIO. — Éloignez-vous, Astolfo.

CLOTALDO. — Que voulez-vous faire?

BASILIO. — Essayer, Clotaldo, d'un dernier moyen. (*A Sigismond.*) Si c'est moi que vous cherchez, prince, me voici à vos pieds, foulez cette neige de mes cheveux blancs. (*Il s'agenouille.*) courbez ma tête sous vos pieds, et marchez sur ma couronne. Humiliez, traînez dans la poussière l'honneur de mon âge et celui de mon rang; prenez vengeance de mon honneur, faites de moi votre captif, et en dépit de toutes mes précautions, que le destin accomplisse sa volonté, que le ciel soit fidèle à sa parole.

SIGISMOND. — Noble cour de Pologne, qui avez été témoin de tant de prodiges, écoutez, c'est votre prince qui vous parle. Ce qui a été déterminé par le ciel, ce qu'a écrit de son doigt sur une table d'azur, Dieu, dont les volontés se gravent sur les pages de ce livre azuré que les astres ornent de leurs lettres d'or, ne trompe jamais, ne ment jamais. Qui trompe et qui ment, c'est celui qui pour abuser de ces décrets cherche à en pénétrer et à en expliquer le sens. Mon père, qui est ici présent, pour se dérober à mon naturel farouche, fit de moi une brute, une bête fé-

roce humaine, de sorte que, lors même que par la noblesse de ma race, par la générosité de mon sang, par la hauteur de ma condition, je serais né docile et humble, il eût suffi d'une telle façon de vivre, d'une éducation de ce genre pour rendre mes mœurs féroces. Le beau moyen de les corriger! Si on disait à un homme quelconque : « une bête « inhumaine te donnera la mort, » regarderait-il comme un bon remède d'éveiller celles qu'il trouverait endormies? Si on lui disait : « l'épée que tu portes à la ceinture te don- « nera la mort, » ce serait assez mal s'y prendre, pour y échapper, que de la tirer du fourreau et de la tourner contre sa poitrine. Si on lui disait : « les vagues de la mer doivent « t'ensevelir dans leurs sépulcres d'argent, » il aurait tort, je crois, de s'embarquer, lorsque l'Océan irrité dresse ses montagnes de neige, ses crêtes hérissées de cristal. Il lui arrivera comme à celui qui, menacé d'une bête féroce, l'éveille; comme à celui qui, ayant à se défier d'une épée, la tire du fourreau; comme à celui qui s'expose aux vagues courroucées de la mer. Et quand mon naturel farouche, écoutez-moi, je vous prie, eût été une bête féroce endormie, ma fureur une épée sans tranchant, ma violence une mer débonnaire, ce n'est ni par l'injustice, ni par la vengeance que l'on triomphe de la fortune, on ne fait que l'irriter davantage. Et ainsi veut-on vaincre sa fortune, c'est par la prudence et la modération qu'il la faut prendre. Ce n'est pas avant que le mal arrive que doit s'en garder et s'en défendre celui qui le prévoit; il peut, la chose est claire, s'en mettre humblement à l'abri, mais ce n'est que quand l'occasion est venue, car celle-ci, on ne l'empêche pas de venir. Voyez plutôt ce rare spectacle, cette chose surprenante, horrible, ce prodige. Quoi de plus étrange, en effet, que de voir, après tant d'inutiles efforts, mon père et mon roi indignement prosterné à mes pieds? Le ciel ainsi l'avait décrété; il a eu beau faire pour détourner la sentence, il n'a pu y réussir. Et moi qui n'ai ni sa valeur, ni sa science, ni ses cheveux blancs, j'aurais pu la vaincre? (*A Basilio.*) Relevez-vous, seigneur, et donnez-moi la main. Maintenant que le ciel vous a convaincu que vous aviez pris le mauvais moyen pour détourner la sen-

tence, ma tête attend humblement que vous vous vengiez sur elle. Me voici prosterné à vos pieds.

BASILIO. — Mon fils, une si belle action te fait de nouveau le fils de mes entrailles. Tu es prince, à toi sont dus la palme et le laurier. Tu as vaincu, que tes hauts faits te couronnent!

TOUS. — Vive, vive Sigismond!

SIGISMOND. — Puisque je puis désormais prétendre à de grandes victoires, la plus grande de toutes sera de me vaincre aujourd'hui moi-même. — Qu'Astolfo donne la main à Rosaura; il sait qu'il doit cette réparation à son honneur, et c'est moi qui la réclame.

ASTOLFO. — J'ai contracté, je l'avoue, des obligations envers elle; mais songez qu'elle ne sait elle-même qui elle est, et c'est bassesse et infamie que d'épouser une femme...

CLOTALDO. — N'achevez pas, arrêtez. Rosaura, Astolfo, est aussi noble que vous, et mon épée le soutiendra en champ clos. Elle est ma fille, et c'est assez.

ASTOLFO. — Que dites-vous?

CLOTALDO. — J'ai attendu qu'elle pût être mariée et honorée pour découvrir sa naissance. Ce serait une longue histoire. Enfin, elle est ma fille.

ASTOLFO. — Puisqu'il en est ainsi, je tiendrai ma parole.

SIGISMOND. — Et pour qu'Estrella ne reste pas sans consolation, en perdant un prince si vaillant et si renommé, je veux lui donner de ma propre main un époux qui, par le mérite et la fortune égale Astolfo, s'il ne le surpasse. (*A Estrella.*) Donne-moi la main.

ESTRELLA. — Je gagne encore à mériter un tel bonheur.

SIGISMOND. — Quant à Clotaldo, qui a loyalement servi mon père, mes bras lui sont ouverts et l'attendent avec toutes les faveurs qu'il pourra me demander.

UN SOLDAT. — Si vous honorez de la sorte ceux qui ne vous ont pas servi, à moi qui ai soulevé tout le royaume et qui vous ai tiré de la tour où vous étiez enfermé, que me donnerez-vous?

SIGISMOND. — Cette même tour; et pour que tu n'en sortes jamais jusqu'à ta mort, j'y mettrai des gardes.

Une fois la trahison accomplie, on n'a que faire du traître.

BASILIO. — Ta sagesse nous étonne tous.

ASTOLFO. — Quel changement s'est opéré en lui!

ROSAURA. — Quelle sagesse et quelle prudence!

SIGISMOND. — Qu'y a-t-il là qui vous étonne? Un songe a été mon maître, et je crains encore, dans le trouble où je suis, qu'il ne faille m'éveiller et me retrouver une seconde fois dans mon étroite prison; et n'en dût-il rien être, il suffit de le rêver, car j'ai appris par là que toute félicité humaine passe, après tout, comme un songe, et je veux profiter du temps que peut durer la mienne pour vous demander le pardon de mes fautes. C'est le propre des nobles cœurs que de savoir pardonner.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

A OUTRAGE SECRET

SECRÈTE VENGEANCE

(A SECRETO AGRAVIO SECRETA VENGANZA)

Imprimé en 1637.

NOTICE

SUR

A OUTRAGE SECRET
SECRÈTE VENGEANCE

Le *Médecin de son honneur* pouvait tout aussi bien porter en second titre celui du drame dont nous allons parler. Dans ce drame, comme dans l'autre, c'est un mari qui se croyant outragé frappe en cachant la main qui châtie. *A outrage secret secrète vengeance*, écrit quatre ans après le *Médecin de son honneur*, c'est-à-dire en 1637, repose sur le même ordre de sentiments, et là comme ici, la jalousie est subordonnée au point d'honneur. C'est encore un mari jaloux, mais c'est surtout un mari qui ne veut à aucun prix que l'on suppose que son honneur a pu courir le moindre risque. Ici seulement le complice est frappé avec la coupable, s'il y a une coupable. Dans l'autre pièce, il avait échappé par son rang, peut-être aussi par l'imprévu de sa fuite, au ressentiment de l'offensé.

Dans celle-ci, les caractères sont autres, plus variés, plus étudiés. Quand on reproche à Calderon de retomber souvent dans les mêmes types, c'est faute le plus souvent d'y regarder d'assez près. Don Lope d'Almeida ressemble aussi peu à Guttiere Alfonso Solis que doña Leonor à doña Mencia.

Toutes deux ont aimé, avant leur mariage, un autre homme que celui qu'elles ont épousé; mais doña Mencia a oublié ce premier sentiment, et elle aime fidèlement son mari, tandis que doña Leonor, Espagnole mariée par procuration en Portugal à quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu, quand elle lui a été amenée, et retrouvant tout à coup, dans ce

pays où tout lui est étranger, celui qu'elle a aimé et qu'elle avait cru mort, ne puise pas assez dans le sentiment du devoir la force de résister à un premier amour et à des souvenirs encore trop vifs. Elle se défend mal, et si elle ne succombe pas tout à fait, rien n'assure qu'un jour ou l'autre elle ne succombera pas. Cette situation atténue quelque peu l'horreur du dénoûment. Don Guttiere par lui-même est médiocrement intéressant. C'est un gentilhomme accompli ; il aime sa femme, mais il tient avant tout à ce que le monde soit convaincu qu'il en est aimé, et au premier doute, il frappe, inflexible comme l'honneur, disons mieux, comme l'opinion. S'il aime sa femme, il aime plus encore son honneur, et il ne craint pas d'immoler la femme qu'il aime à l'apparence même de cet honneur implacable.

Don Lope de Almeida prévient déjà par lui-même. C'est un de ces vaillants Portugais qui continuent dans l'Inde par des miracles de tous les jours le miracle de la conquête première. Revenu à Lisbonne, après avoir illustré son nom et accru la gloire de ses ancêtres, il épouse une jeune fille qui doit se trouver heureuse de prendre le nom d'un tel homme. Il l'aime sincèrement, et dès qu'il a pu soupçonner le danger dont le menace la présence de don Luis, il lutte d'abord loyalement, en galant homme, en homme qui a vécu, et qui sait, sans avoir lu Shakespeare, que « le nom de la femme, c'est fragilité » ; mais il a au fond du cœur, comme Guttiere Solis, la religion de l'honneur, et on sent qu'après avoir averti, hésité, il ne faillira pas. L'honneur frappe, mais l'amour a lutté. Le spectateur n'en demande pas davantage.

On a fait la remarque que Calderon a imité dans le *Médecin de son honneur* tout un monologue de Tirso de Molina. La comédie de Tirso a pour titre le *Jaloux prudent*, et roule sur le même fond de sentiments et d'idées : la tyrannie de l'honneur et de l'opinion. « Que les lois du « monde fassent dépendre notre honneur d'une femme, l'honneur, cette « chose d'un si grand poids, d'une plume légère ! Ciel ! faut-il que le « mariage l'attache à nous avec une corde si fragile que la plus forte est « de laine? » Mais cela dit, le jaloux de Tirso, qui est presque un vieillard, pensera comme les autres qu'à cela il n'y a qu'un remède, c'est de tuer sa femme sans bruit. Seulement, courtisan et déjà vieux, don Sancho y regardera à plusieurs fois, avant de tuer doña Diana. Écoutez-le : « Si le vulgaire sait ma vengeance, et que j'amène au grand jour « mon offense restée secrète jusqu'ici, l'aurai-je ainsi vengée? » Et plus loin : « L'outrage qui est secret demande une satisfaction secrète. » C'est

presque textuellement, on le voit, le titre de Calderon. Celui du *Médecin de son honneur* n'était-il pas en germe, en idée, dans cet autre passage : « Que celui dont le mal vient lentement cherche lentement « le remède; mais, d'après les lois de la médecine, celui-là n'est pas « un médecin prudent qui à une maladie soudaine n'oppose pas un « soudain remède. » Et plus loin encore : « Cherchez à vous guérir, « mon honneur, puisque vous voilà tombé dans le lit du déshonneur « et de l'outrage. » Et ailleurs enfin : « Celui qui est en santé pré- « vient le mal et se saigne pour l'empêcher de venir : se saigner en santé « c'est le moyen d'éviter bien des maux. » Est-ce que ces divers passages, est-ce que cette dernière phrase surtout, à laquelle Tirso n'attachait sans doute d'autre sens que celui d'une comparaison familière et juste, n'avaient pas pu donner à Calderon l'idée de son terrible dénoûment, dans le *Médecin de son honneur?*

Don Guttiere qui est dans la force de l'âge, avec un reste de l'impétuosité de la jeunesse, va droit à sa vengeance, et s'il délibère avec lui-même, la délibération est courte. Sur un simple soupçon, il a quitté, avant de se marier, une femme qu'il aimait; on sent que celle qu'il épouse le trouvera implacable. Don Sancho, qui s'est laissé marier, pour complaire à son maître, à une femme jeune, belle et passionnée, a plus de ménagements à garder. Il éprouve tous les emportements de la jalousie et tous les scrupules de l'honneur, mais dans la mesure de son âge et de sa position. Il est *jaloux*, mais *prudent*. Ces deux mots forment le titre de la pièce, et ils en sont aussi le fond. L'honneur lui donne les mêmes conseils qu'à don Guttiere et à don Lope; mais je ne sais quel complaisant pressentiment de l'innocence de sa femme le retient encore. Il se résignera peut-être à punir une coupable, mais il ne voudrait pas immoler une innocente même au sentiment de l'honneur. Il hésite, parce qu'il espère encore. Dans un mari de cet âge, il y a toujours un peu du père, et tout père frappe à côté. Celui-ci avertit avant de frapper; on dirait qu'il veut d'abord essayer de faire peur. Écoutons-le, car ici encore nous retrouverons Calderon, ou plutôt c'est Calderon qui, en écrivant son drame, se souviendra de Tirso de Molina.

« J'ai lu d'un mari offensé par un grand, qu'il se vengea de celui-ci en « secret. Il invita, pendant l'été, son ennemi à se baigner avec lui, et « comme pour jouer, au moment où ils entraient ensemble dans l'eau, « le prenant dans ses bras, il l'entraîna ainsi au milieu de la rivière, « où il vengea son injure, en faisant de ses bras la corde et du courant

« le bourreau ; puis il ressortit de l'eau, en criant : — Au secours, mon
« ami se noie, venez tous le secourir ! Et de cette sage manière, son
« honneur reçut un nouvel être, son agresseur un châtiment mérité,
« et nul ne sut l'offense. »

La pauvre jeune femme, à qui cette anecdote est racontée, commence à s'inquiéter; mais ses alarmes se changent en terreur, lorsque le mari ajoute :

« J'ai lu aussi que ce mari prudent ayant vu sa femme endormie,
« mit le feu à l'appartement ; car la complice doit avoir le même sort
« que le principal coupable. Puis, fermant la porte sur elle, après qu'il
« se fut bien assuré de sa mort, et que la flamme eut dispersé son ou-
« trage dans les cendres, pour que personne n'en eût connaissance, il
« sortit tout nu, et demanda à grands cris de l'eau pour éteindre le feu. »

N'est-ce pas à ces deux récits, sauf quelques détails destinés à les rendre plus vraisemblables, que Calderon a emprunté le double dénoûment de son drame : *A outrage secret secrète vengeance?*

Décidé à frapper, don Lope d'Almeida garde mieux son secret. Si don Sancho laisse échapper le sien, c'est qu'il ne frappera jamais. Diana qui a compris, et qui, bien qu'innocente, éprouve une peur salutaire, commence par se mettre en sûreté, et *donnant du temps au temps* (c'est encore le titre d'une comédie de Calderon), elle fait si bien que la vérité se découvre et que son innocence éclate au grand jour.

Tout est bien qui finit bien. Cet heureux dénoûment, qui soulage à la fois le spectateur et don Sancho, répand une teinte plus douce sur la comédie de Tirso ; tout est sérieux, malgré quelques échappées comiques, dans le drame de Calderon. Au lieu d'un poëme de fantaisie, on a une scène tragique taillée en pleine histoire, ou du moins c'est une catastrophe domestique à laquelle l'histoire sert de fond. Elle arrive, la veille même du jour où l'héroïque dom Sébastien doit s'embarquer pour cette téméraire campagne d'où il ne reviendra pas, quelques-uns diraient en Portugal, d'où il n'est pas encore revenu ; et cette grande date semble ajouter quelque chose au saisissant effet du drame, en lui donnant une réalité plus complète. Dom Sébastien n'y apparaît que de profil, mais avec une certaine grandeur que relève le pressentiment de sa mélancolique destinée. Dans la première scène, don Lope d'Almeida demande au monarque la permission de déposer l'épée du soldat pour se marier; et dans la dernière, déjà veuf, il sollicite de lui la faveur de l'accompagner en Afrique. L'action se noue

et se dénoue entre ces deux scènes : l'une pleine des promesses du bonheur rêvé, l'autre toute sillonnée des éclairs d'une double vengeance, accomplie dans le mystère de la tempête et dans le secret de la nuit.

Dans la variété des caractères que le poëte a ingénieusement mêlés à l'action, on ne manquera pas de distinguer celui de don Juan. Le sentiment de l'amitié tient une grande place dans les âmes espagnoles; il est peint ici de touchantes couleurs. L'amitié fidèle et réservée de don Juan se dessine avec noblesse dans la situation délicate du mari et de la femme.

A outrage secret secrète vengeance est encore une des pièces de Calderon que Schlegel a traduites.

A OUTRAGE SECRET

SECRÈTE VENGEANCE

PERSONNAGES

LE ROI DON SEBASTIEN.
DON LOPE DE ALMEIDA.
DON JUAN DE SILVA.
DON LUIS DE BENAVIDES.
DON BERNARDINO, vieillard.
LE DUC DE BRAGANCE.
DONA LEONOR, dame.
SIRENA, suivante.
MANRIQUE, valet.
CELIO, idem.
UN BATELIER.
SUITE, SOLDATS.

La scène est à Lisbonne, aux environs d'Aldea Gallega et ailleurs.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Vue extérieure d'une quinta du roi.

LE ROI DON SÉBASTIEN, DON LOPE DE ALMEIDA, MANRIQUE, SUITE.

DON LOPE. — Une première fois, grand roi, je vous ai demandé cette autorisation, et une autre fois déjà, vous avez trouvé bon que je me mariasse. Mais moi qui, toujours attentif à vos désirs, les cherche sur votre visage, je viens vous rendre compte de mon choix, et vous demander de pouvoir, avec votre agrément, accrocher mes armes au râtelier, et de permettre que Mars cède le pas à l'Amour, quand j'aurai reçu en paix, au lieu du noble laurier, l'olivier sacré. Je vous ai fidèlement servi et n'attends que cette faveur pour récompense dernière de mes services; et

avec cette favorable permission, j'irai aujourd'hui même au-devant de mon épouse bien-aimée.

LE ROI. — Je suis heureux de votre bonheur et de cet accroissement à votre fortune, et je me réjouis de votre mariage. Si je n'étais occupé de la guerre que je dois porter en Afrique, je serais votre parrain [1].

DON LOPE. — Puisse durer éternellement le laurier divin qui couronne votre tête!

LE ROI. — J'ai une haute estime pour votre personne.

(Le roi se retire avec sa suite.)

SCÈNE II

DON LOPE, MANRIQUE.

MANRIQUE. — Vous voilà content?

DON LOPE. — Je saurais mal, en effet, dissimuler la joie que me donne ma glorieuse fortune. Ah! si je pouvais voler!

MANRIQUE. — Vous iriez, je crois, plus vite que le vent.

DON LOPE. — Ce serait peu encore, le vent est un élément paresseux. Si l'Amour me prêtait ses ailes, j'irais d'un vol enflammé et aveugle, car se livrer au vent, c'est fendre des vagues d'air, celles de l'amour sont de feu.

MANRIQUE. — Si vous voulez que je sois de votre avis, et me persuade que vous avez un motif pour courir ainsi, dites-moi où vous allez avec tant de presse.

DON LOPE. — Me marier.

MANRIQUE. — Et vous ne croyez pas que c'est une erreur à étonner le monde, qu'un homme mette tant de presse à aller se marier, Seigneur? Si aujourd'hui que vous allez vous marier vous accusez la lenteur du vent, que vous restera-t-il à faire, quand vous irez pour être veuf?

1. En Espagne et en Portugal, les nouveaux époux se donnent des parrains et des marraines.

SCÈNE III

DON JUAN DE SILVA, *pauvrement vêtu*, DON LOPE, MANRIQUE.

DON JUAN, *à lui-même.* — En quel autre état j'espérais te revoir, ô ma noble patrie, le triste jour où je quittai ton rivage! Pourquoi suis-je revenu le fouler de nouveau? Il vaut toujours mieux pour un malheureux vivre en un pays où il n'est pas connu. Il y a ici quelqu'un; évitons qu'on m'aperçoive en si misérable équipage.

DON LOPE. — Attends. Le croirai-je? Est-ce réalité? est-ce une illusion? Don Juan!

DON JUAN. — Don Lope!

DON LOPE. — Je doutais d'un si grand bonheur, et mes bras attendaient pour s'ouvrir.

DON JUAN. — Arrêtez! Je dois me défendre des empressements de quelqu'un qui semble si favorisé de la fortune; un homme qui revient si pauvre, cher don Lope, a-t-il le droit, ô sort importun! de presser une poitrine comblée de tous les biens?

DON LOPE. — Je repousse cette manière de voir, car si la fortune donne les biens de la terre, c'est le ciel qui donne un ami tel que vous, et entre la fortune et le ciel il y a un abîme.

DON JUAN. — Vos paroles me raniment; mais la misère n'est pas le plus grand de mes maux; jugez ce que doit être un malheur plus grand encore que la pauvreté! Et pour que mes chagrins trouvent quelque soulagement, s'il en est pour eux, écoutez-moi, don Lope, avec attention. A cette fameuse conquête de l'Inde, où la nuit a choisi sa tombe et le soleil son berceau, nous prîmes part tous deux, et nous fûmes liés d'une telle amitié que pour deux corps nous n'avions qu'une âme et un cœur. La soif de la gloire et non celle des richesses nous avait poussés à cette audacieuse entreprise de chercher, à travers l'Océan, un pays que la science même avait ignoré tant d'années, et auquel on n'avait pas cru jusqu'à nos jours. La noblesse portu-

gaise confia à sa fortune des navires dont les merveilles certaines dépassent les aventures imaginaires de Jason. Mais je laisse le soin de les louer à une douce voix plus digne de raconter les immortels exploits de cette invincible nation. Le grand Luis de Camoëns, en écrivant ce qu'elle a fait, témoigne, par la plume et par l'épée, du génie et de la valeur de ses compatriotes. Quand la mort de votre père, noble don Lope, vous rappela en Portugal, je demeurai dans l'Inde, avec quelle renommée, vous le savez, et entouré d'amis qui, désormais perdus pour moi, ajoutent au sentiment de mes disgrâces; mais en réalité c'est plutôt ma consolation. Voyez si je suis malheureux, moi qui, jamais malvenu de la fortune, ne lui ai donné l'occasion de me persécuter. Il y avait, à Goa, une dame dont le père avait amassé dans le commerce des biens immenses. Elle était belle, elle était spirituelle; l'esprit et la beauté, ennemis d'ordinaire, s'étaient reconciliés en elle. Je lui rendis des soins, et j'eus le bonheur d'obtenir d'elle quelque retour. Mais qui a commencé par gagner, qui ensuite n'a pas fini par perdre? Qui n'a été heureux en commençant, et n'a pas vu ensuite son bonheur décliner? Rien ne se ressemble davantage que le jeu, la fortune et l'amour. Don Manuel de Sosa (le fils du gouverneur Manuel de Sosa), un homme de grande résolution, très-brave et très-courtois, généreux et sage (parce que je lui ai ôté la vie, ce n'est pas une raison pour lui ôter l'honneur), amoureux de Violante (c'est le nom de celle qui fut l'occasion de mon aventure et de mon malheur), était publiquement mon rival à Goa. Je m'inquiétais peu de sa prétention amoureuse; car me sachant préféré, comme je l'étais, la peine d'un compétiteur dédaigné augmentait encore mon bonheur. Un jour que le soleil s'était levé dans tout son éclat (et plût à Dieu que son éternelle splendeur fut demeurée ensevelie dans une nuit éternelle!), Violante sortit avec le soleil. Mais il suffisait que j'eusse désiré que l'un des deux ne parût pas, pour qu'ils parussent l'un et l'autre. Accompagnée de domestiques, elle se rendit au rivage, où il y avait beaucoup de monde, parce qu'il venait d'entrer un navire dans le port, et cet empressement à le voir fut

l'origine de ce grand concours et de mon malheur. Nous étions, Sosa et moi, dans un groupe nombreux, tous militaires et amis, lorsque Violante vint à passer. Elle avait si grand air, qu'il n'y eut personne dont le cœur ne courut après elle; sa démarche légère attirait sur ses pas toutes les imaginations. Un capitaine dit alors : « Quelle belle « créature! » A quoi don Manuel répondit : « Et le reste « est à l'avenant. — Elle est cruelle? — Je ne le dis « pas pour cela, répliqua Sosa, mais parce que, en sa « qualité de belle, elle a choisi le pire. » Je lui dis alors : « Personne n'a été honoré de ses faveurs, parce qu'il « n'est personne au monde qui les mérite, ou s'il y a « quelqu'un, c'est moi. — Tu mens! » s'écria Sosa. Ici, je ne puis continuer, car ma voix muette, ma langue troublée, mon corps glacé, mon cœur palpitant, mes sens anéantis, ma douleur incurable, tout me répète encore cet outrage. O tyrannique erreur des hommes! ô vil préjugé du monde! qu'une parole sotte ou insensée puisse faire tache à un honneur acquis par tant d'années de vigilance sur soi-même, et qu'une vieille réputation d'honneur soit à la merci d'un mot échappé! que l'honneur, qui est un diamant, il suffise, ô ciel, d'un souffle insignifiant pour l'embraser et le réduire en cendres! et quand son éclat est plus pur que le soleil, qu'une haleine puisse ternir ce soleil! Mais, emporté par la passion, je m'écarte trop de mon récit; pardonnez, j'y reviens. A peine don Lope eut-il prononcé ces paroles, que mon épée rapide passa du fourreau dans sa poitrine, si rapide qu'il parut à tous que sa voix et mon épée avaient, en se rencontrant, imité l'éclair et la foudre. Il tomba sur le sable, baigné dans son sang, pendant que je me réfugiais dans une église, bâtie en ce lieu par les religieux de saint François. Son père était le gouverneur, je n'avais rien de mieux à faire que de me cacher. Pendant trois jours, rempli de crainte et de terreur, j'habitai vivant un sépulcre. Qui pourrait croire que mon adversaire étant le mort, c'était moi qui étais enseveli? Au bout de ces trois jours, par amitié ou par bienveillance, le capitaine de ce navire qui venait d'entrer dans le port, et qui retournait à Lisbonne, me reçut, une

nuit, à son bord, sous le manteau des ténèbres auxquelles je dois la vie. J'y demeurai caché jusqu'à ce que ce miracle du vent et des eaux fendit les vagues de Neptune. Injuste contradiction du monde! Ou n'accusez pas d'infamie l'homme qui se laisse déshonorer, ou excusez-le, s'il se venge. Mais châtier celui qui reçoit un affront, et ne pas pardonner à qui châtie cet affront, c'est une erreur étrange. Je suis arrivé aujourd'hui à Lisbonne, et je suis si pauvre que je n'osais y entrer. Voilà, cher don Lope, mes aventures déjà moins tristes, heureuses même, puisqu'elles m'ont fourni l'occasion de me retrouver dans vos bras. Je vous ouvre mille fois les miens, si un malheureux tel que moi mérite encore de vous, ô grand don Lope de Almeida, merci, honneur et protection.

DON LOPE. — J'ai écouté avec attention, don Juan de Silva, ces plaintes qui, baignées de vos larmes, ont passé de votre cœur sur vos lèvres, et plus j'y songe, plus il me semble qu'il n'y a pas d'opinion, si subtile soit-elle dans ses jugements, qui puisse mettre en suspicion votre bonne renommée. Qui, en naissant, n'est soumis d'avance aux inclémences du temps et de la fortune? Qui peut se croire à l'abri d'une intention malveillante, assuré contre une âme double qui entretient une main perfide, une langue venimeuse? Personne. Celui-là seul peut se dire heureux qui, ainsi que vous, laisse son honneur en bon lieu et son injure châtiée. L'honneur est sauf, et de méchantes ombres ne sauraient ternir, ne sauraient obscurcir votre antique honneur. Et aujourd'hui je veux que l'on voie dans notre amitié la vertu de ces plantes si absolument opposées, que l'une consume par la chaleur et l'autre pénètre par le froid, vénéneuses toutes deux, mais qui, en se mêlant, se neutralisent de telle sorte qu'elles assurent la santé. Vous êtes triste, moi je suis joyeux; partageons entre nous, et tempérant la joie par la tristesse et la tristesse par la joie, faisons deux parts égales de mon allégresse et de votre chagrin, de mon contentement et de votre douleur, de mon bonheur et de votre mauvaise étoile, afin que ni le plaisir ni la peine ne puissent tuer aucun de nous. J'ai épousé, en Castille, par procuration, la plus belle des

femmes, mais dans une épouse la beauté est la moindre des qualités : je dis la plus riche, la plus vertueuse, la plus sage dont l'imagination puisse se former une idée. Doña Léonor de Mendoza est son nom ; aujourd'hui même, mon oncle don Bernardino arrive avec elle à Aldea Gallega, où je vais la recevoir, en habits de fête, comme vous voyez, et où l'attend une belle barque, si heureuse de la porter qu'elle accuse de paresse les ailes légères du Temps, car bien qui tarde n'arrive jamais à propos, quand il arrive. Jugez de mon bonheur, qui s'accroît encore de tout celui que votre venue y ajoute, don Juan. Si vous voilà pauvre, n'en ayez ni regret ni scrupule. Je suis riche, ma maison, ami, ma table, mes chevaux, mes domestiques, mon honneur, ma vie, mon bien, tout est à vous. Consolez-vous, puisque la fortune vous a laissé un ami véritable et n'a rien pu contre vous, n'ayant pu vous ôter ni cette valeur qui vous soutient, ni cette âme qui vous anime, ni ce bras qui vous défend. Ne me répondez pas, laissez là les vains compliments, inutiles entre amis, et venez être témoin du bonheur qui m'attend. C'est aujourd'hui que mon épouse doit entrer à Lisbonne, et ces trois lieues de mer (qui pour moi sont de feu), nous les ferons avec elle, car déjà sans doute elle est à l'autre bord.

DON JUAN. — Que votre noblesse, don Lope, ne perde pas son lustre au contact de ma pauvreté : c'est l'habit et non le sang que respecte le monde.

DON LOPE. — Et c'est l'erreur du monde de ne pas voir, de ne pas comprendre que l'or revêt le corps, mais que c'est la noblesse qui pare l'âme. Venez avec moi. (*A part.*) O mes soupirs, enflez les voiles du navire, si sur ces mers de feu naviguent les esquifs de l'amour !

(Ils sortent.)

MANRIQUE. — Je vais prendre les devants sur l'une de ces barques qu'on appelle *muletas*, et, à l'aide de mes bonnes béquilles, j'irai demander des étrennes à ma nouvelle maîtresse, pour avoir été le premier à lui annoncer l'arrivée de son époux. Le premier jour, aucune femme ne

refuse des étrennes; ce jour-là, elle a rompu son ban, si on peut le dire d'une demoiselle[1].

(Il sort.)

SCÈNE IV

Une campagne voisine d'Aldea Gallega.

DON BERNARDINO, DONA LEONOR, SIRENA.

DON BERNARDINO. — Au pied de cette gracieuse colline couronnée de fleurs, où le printemps a réuni sa cour, vous pouvez prendre un peu de repos, belle Leonor, en attendant l'arrivée de l'heureux don Lope, votre époux, et réprimer ces douces larmes. Il est d'ailleurs assez naturel que sur la frontière du Portugal, vous éprouviez quelque regret à prendre congé de la Castille.

DONA LEONOR. — Illustre don Bernardino de Almeida, si je pleure, ce n'est pas que je sois indifférente à l'honneur que me procurent le sort et mon heureuse étoile. En me voyant si près du bonheur, j'ai éprouvé une douce émotion, car la joie aussi a ses larmes.

DON BERNARDINO. — Vous vous disculpez avec un à-propos plein de grâce, et ne fût-ce que pour entendre l'excuse, je vous saurais gré de la faute. Je veux vous laisser plus libre de vous distraire de cette mélancolie; vous pouvez vous reposer ici, et vous mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil. Que le ciel vous garde!

(Il sort.)

SCÈNE V

DONA LEONOR, SIRENA.

DONA LEONOR. — Il est parti, Sirena?
SIRENA. — Oui, madame.

1. Il y a dans ce couplet de dix vers deux passages à peu près intraduisibles: d'abord un jeu de mots sur *muletas*, qui, en portugais, signifie une espèce particulière de barques, et en espagnol des béquilles, puis un autre sur le mot *forzada*. Nous nous en sommes tiré comme nous avons pu.

DONA LEONOR. — Et personne ne peut nous entendre?

SIRENA. — J'ai idée que nous sommes seules.

DONA LEONOR. — Alors, ô mon Dieu, que ma peine éclate et s'exhale librement de mon sein! Que se fonde en larmes la douleur qui me tue, le feu qui dévore mon âme! Que mes ennuis se traduisent en pleurs dans mes yeux, en soupirs dans ma bouche, et que, sans trêve et sans repos, tout s'embrase en moi, car mes paroles sont de feu et de feu sont mes larmes. Sur la mer terrible où je navigue, battue du vent, que ma vie et la flamme qui la dévore embrasent tout ce que peut consumer le feu le plus violent, car ma voix est feu et vent, mes larmes feu et gémissements.

SIRENA. — Que dites-vous, madame? Songez à votre honneur et au danger que vous courez.

DONA LEONOR. — Toi qui sais mon chagrin, toi qui connais ma mort, c'est toi qui me réprimandes de la sorte, toi qui veux retenir mes larmes, toi qui me conseilles de me taire?

SIRENA. — J'écoute votre plainte inutile.

DONA LEONOR. — Ah! Sirena, quand une plainte est-elle inutile? La fleur se plaint quand le zéphyr effleure ses feuilles, à l'heure où le soleil meurt et s'ensevelit dans une tombe de diamants. Le mont superbe se plaint des injures du vent, quand sa violence le secoue; et l'écho, cette nymphe qui n'est plus qu'une voix, se plaignant de son mal, répète le dernier accent. Il se plaint, car il sait aimer, le lierre, qui a perdu le dur rocher qu'il aima. Avec un accent suave se plaint le timide oiseau, surpris par la trahison, et dans sa prison dorée, il prétend par là soulager sa peine, car enfin on entend la plainte, si on ignore le sens de la chanson. La mer se plaint à la terre, lorsque ses langues humides effleurent les lèvres de l'écueil qui l'arrête; le feu se plaint, quand il comprime la foudre qui fait la guerre au monde. Pourquoi donc t'étonner que ma poitrine succombe à la violence de ma douleur, si tout se plaint dans ce monde, les montagnes, la pierre, l'oiseau, la fleur, l'écho, le soleil, le lierre, la terre, la foudre, la mer et le vent?

SIRENA. — Oui, sans doute; mais quel remède trouvez-

vous dans le désespoir? Don Luis est mort, vous êtes mariée, qu'espérez-vous désormais?

DONA LEONOR. — Ah! ma belle Sirena, dis plutôt que don Luis est mort et que je suis morte aussi. Puisque le ciel m'y force, tu me verras dans ce calme fatal, sans plaisir, sans vie, sans âme; morte, oui, mariée, non. Ce qu'une fois j'aimai, ce qu'une fois j'appris, je pourrai le perdre, hélas! l'oublier, jamais; l'oubli où fut l'amour? l'amour aurait menti. Qui oserait nier une vérité si éclatante? Celle qui est née constante n'oubliera pas, si elle a aimé, n'a pas aimé, si elle oublie. Souviens-toi de ce que j'éprouvai, lorsque sa mort me fut annoncée. Je me mariai alors par contrainte, et comme pour me venger de moi-même; mais, pour la dernière fois, prenons ici congé de ma douleur. Amour, je t'ai permis de m'accompagner; mais tu resteras ici, tu ne saurais me suivre jusqu'à l'autel de l'honneur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MANRIQUE.

MANRIQUE. — Heureux je suis d'être arrivé, deux fois heureux d'être venu, trois fois heureux d'avoir pu le premier imprimer mes lèvres sur l'empreinte de ce pied qui, prodigue de fleurs, est un printemps dans l'été. Et puisque j'ai pu parvenir jusqu'à vous, je baise, je rebaise tout ce qu'il est permis de baiser sans offenser Dieu.

DONA LEONOR. — Qui êtes-vous?

MANRIQUE. — Le plus humble serviteur de don Lope, mon seigneur, mais non le moins hâbleur, qui a devancé son maître pour mériter une étrenne, en vous disant qu'il arrive.

DONA LEONOR. — J'aurais dû le penser[1], vous avez raison, prenez. Et en quelle qualité servez-vous don Lope?

MANRIQUE. — Un homme doué de cette humeur peut-il autrement s'appeler que gentilhomme?

1. Je force un peu le sens. Don Juan Eugenio Hartzenbusch opine qu'il manque ici quelques vers.

DONA LEONOR. — Et de quoi êtes-vous gentilhomme ?

MANRIQUE. — De la bouche du rire [1], un valet à qui on laisse le souci de tout, le valet de carreau de la bande, et fait du bois que l'on veut : s'il s'agit de garder, majordome; quand j'attends un habit de mon maître, son valet de chambre; son maître d'hôtel, quand je prends pour moi le meilleur morceau; son secrétaire peu fidèle, quand je jette aux vents ses secrets; son écuyer, et des plus fringants, quand, pour ne pas aller à pied, et sous prétexte de promener la bête, je sors à cheval dans la rue; lorsqu'une chose vaut la peine qu'on me la cache, son contrôleur, et puis son teneur de comptes [2], car à tous les passants je conte tout, et de tout j'avertis chacun; son chef d'office pour mettre la main sur ce qui vient du marché; son pourvoyeur, pour faire danser l'anse du panier; son cocher, le jour où il me confie ses amours, et vaillant dès qu'il s'agit de fuir; d'où je déduis clairement que de mille façons diverses, le servant toujours comme je fais, je m'acquitte séparément de chaque emploi, et me plains dans tous de mon maître.

(Doña Leonor et Sirena s'entretiennent à part.)

SCÈNE VII

DON BERNARDINO, DON LUIS *et* CELIO *qui se tiennent à quelque distance de* DONA LEONOR; SIRENA *et* MANRIQUE.

DON LUIS *à don Bernardino.* — Je suis marchand, et les diamants sont ma partie : ce sont des pierres aujourd'hui, c'étaient jadis des rayons de soleil : un grain brut qu'il perfectionne et pénètre de sa lumière, dans le sein embrasé de la mine. Je passe de Lisbonne en Castille, et dans ce bourg j'ai vu une merveille du ciel sous les traits d'une dame que vous accompagnez. J'ai su par la

1. Allusion à la charge, qui existait encore avant la dernière révolution, des gentilshommes de *casa y boca*. Ils tenaient surtout leur place dans les cérémonies de la chapelle royale, ce que les mots ne paraissent pas impliquer ici.

2. *Contador*, en espagnol, signifie à la fois conteur de sornettes et caissier; de là le jeu de mots qu'on a essayé de rendre.

renommée qu'elle est mariée ou va se marier, et comme toutes les dames ont un goût marqué pour ces marchandises, et qu'il n'est pas de bon mariage sans les parures et les bijoux, je voudrais vous montrer quelques-uns de ceux que j'ai là, et qui brillent plus que les étoiles, pour voir si de l'occasion et du désir naîtra pour moi quelque aubaine, chemin faisant.

DON BERNARDINO. — Vous avez eu là une heureuse, une excellente idée, et vous arrivez à propos. Elle est triste, et je veux, pour la divertir et l'égayer un peu, lui acheter un bijou. Attendez-moi un instant, je vais d'abord la prévenir.

DON LUIS. — Veuillez, seigneur, en preuve de mon honnêteté, lui porter ce diamant. (*Il le lui donne.*) Il lui suffira de le voir, pour en connaître la valeur et la beauté, et je ne doute pas qu'elle ne vous permette de m'amener à ses pieds.

DON BERNARDINO. — C'est une pierre rare. Quelle eau! quel éclat! quelle pureté! (*Il s'approche de Leonor.*) Il est arrivé ici, divine Leonor, un marchand avec des bijoux d'un grand prix, riches, coûteux et beaux. Secouez un peu cette mélancolie; je voudrais, pour vous en distraire, vous offrir ceux qui vous plairont dans son écrin. Il vous envoie comme échantillon ce diamant, vrai flambeau, qui, par sa belle et vive lumière, prouve qu'il est bien un brillant fils du soleil. Prenez ce diamant.

(Il le lui donne.)

DONA LEONOR, *à part.* — Que vois-je, ô ciel?

DON BERNARDINO. — Eh bien?

DONA LEONOR, *à part.* — Je n'en crois pas mes yeux.

DON BERNARDINO. — L'appellerai-je?

DONA LEONOR, *à part.* — Malheureuse que je suis! ce diamant est bien le même... Dis-lui qu'il vienne, Sirena. (*Don Bernardino s'éloigne un peu.*) (*A part.*) Que l'amour me tire de cette peine, de cet enchantement, de cet abîme! Ce diamant que tu vois, dont les feux se peuvent comparer à ceux du soleil, je le donnai à don Luis de Benavides; c'est un gage de moi devenu sien; ou mes

larmes m'aveuglent, ou c'est le même. Il faut que je sache comment il est revenu dans mes mains.

SIRENA. — Dissimulez, les voici.

(Don Luis s'avance.)

DON LUIS. — C'est moi, belle dame...

DONA LEONOR, *à part*. — Ame de ma peine cruelle, incarnation de mon rêve!

SIRENA. — Dissimulez mieux, madame, et taisez-vous; je vois maintenant d'où vient votre surprise.

DON LUIS. — C'est moi, madame, qui voudrais être arrivé à temps pour profiter de l'occasion d'un placement si désiré et que j'ai attendu si longtemps. J'apporte avec moi des bijoux d'une incomparable richesse, et entre autres une Constance que vous apprécierez certainement, car il me semble qu'elle rehausserait encore cette rare beauté, si j'étais assez heureux pour que ma constance se vît sur votre cœur. J'ai aussi un petit Cupidon en diamants, d'une grande valeur. J'ai voulu faire cet amour de pierres de cette qualité, pour qu'en le faisant de la sorte, ceux qui l'accusent d'être léger et facile ne le trouvent solide que chez moi. J'ai un Cœur où ne se voit aucune pierre fausse; de belles bagues, dont une avec des Souvenirs. Une émeraude que j'avais, on me l'a volée en chemin, sans doute à cause de la perfection de sa couleur. Elle était jointe à un saphir, mais on ne m'a pris que l'émeraude et on m'a laissé la pierre bleue que voici. Aussi m'écriai-je dans mon chagrin : « Par quel esprit de vengeance m'a- « vez-vous ravi l'espérance pour me donner la jalousie? » Si votre beauté le permet, je mettrai ma gloire à lui montrer le cœur, les souvenirs, l'amour et la constance.

DON BERNARDINO. — Le marchand a de l'esprit; pour lui donner l'envie de voir ses beaux bijoux, il lui fait l'explication des noms qu'ils portent[1]!

DONA LEONOR. — Bien que vos bijoux méritent sans doute tout le bien que vous en dites, l'occasion n'est pas

1. Le spectateur avait-il vraiment besoin que don Bernardino lui fît ce commentaire? Le piquant de la scène c'est que des quatre personnages qui y figurent, celui qui prétend expliquer la pensée du marchand est précisément le seul qui n'en comprend pas le vrai sens.

bonne pour les montrer. En voyant votre bel étalage, je me serais tenue pour contente, si vous étiez venu plus tôt, mais vous arrivez trop tard. Que dirait-on de moi, si quand je suis mariée, quand j'attends mon noble époux, j'occupais ici non ma mélancolie, mais mon imagination à regarder ce cœur, cet amour, cette constance? Ne me les montrez pas; je regretterais que, pour être regardés mal à propos, vos souvenirs perdissent de leur prix. Reprenez votre diamant. Je perds en lui, je le sais, une lumière éclatante et fidèle, comparable au soleil lui-même; mais n'accusez pas les caprices de mon humeur. Accusez-vous vous-même qui n'avez su prendre ni le temps ni l'occasion.

(On entend du bruit derrière la scène.)

MANRIQUE, *après avoir regardé*. — C'est don Lope, mon seigneur, qui arrive.

DON LUIS, *à part*. — Est-il un malheur comparable à mon malheur, une douleur égale à ma douleur?

DONA LEONOR, *à part*. — Quelle rage!

DON LUIS, *à part*. — Quelle cruauté!

DON BERNARDINO. — Allons le recevoir.

(Il sort.)

MANRIQUE. — Qu'on se taise et écoutons la première sottise. Un futur qui aime sa dame et qui se voit en face d'elle, comme il ne joue qu'un jeu de sottises, est un joueur qui en dit et en fait en même temps.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

DONA LEONOR, DON LUIS, SIRENA, CELIO.

DON LUIS. — Que pourras-tu me répondre, femme si volage, si légère, si variable, si inconstante et si vaine, femme enfin, femme, qui puisse expliquer ton changement et ton oubli?

DONA LEONOR. — J'ai cru à ta mort, je l'ai pleurée, voilà ce qui a donné lieu à mon changement, mais sans me contraindre à l'oubli; car maintenant que je te revois,

si je n'étais déjà mariée, tu verrais aujourd'hui, à ma décision, si je suis changeante, et femme comme tu dis. J'ai été mariée par procuration.

DON LUIS. — Par procuration ! Eh bien, par procuration sois avertie que, par procuration, tu as brisé mon sort; que, par procuration, tu m'as anéanti; que, par procuration, tu m'as arraché l'âme; que, par procuration, tu m'as donné la mort. Tu m'as cru mort, dis-tu, et ce n'a pas été une fausse apparence, car me croire absent, c'était la même chose; tu as bien dit.

DONA LEONOR. — Je ne puis, je ne puis répondre, hélas! car voici mon époux, non, mon ennemi. Mais puisque tu m'accuses, quand je te suis fidèle, ce que je lui dirai, c'est à toi aussi que je vais le dire.

(Don Luis se retire à l'écart.)

SCÈNE IX

DON LOPE, DON BERNARDINO, DONA LEONOR, SIRENA, DON LUIS ET CELIO *un peu à l'écart.*

DON LOPE. — Lorsque la renommée aux cent voix exaltait votre rare beauté, je vous aimais sur la foi de son récit, ô Leonor; sur sa foi, je vous élevais un temple dans mon âme.

Maintenant qu'elle vous regarde, étonnée et ravie, l'âme qui vous aimait, qui vous chérissait, accuse l'image qu'elle s'était formée de vous, vous trouvant en réalité plus belle qu'elle ne vous rêvait.

Vous seule êtes digne de vous-même. Heureux celui qui parvient à vous mériter, et plus heureux encore, s'il réussit à vous apprécier dignement!

Mais comment pourrait-il jamais vous oublier ou vous offenser? Celui qui, avant de vous voir, a pu vous aimer, malaisément pourra vous oublier, après vous avoir vue.

DONA LEONOR. — J'ai signé ma défaite avant de vous avoir vu, et, vivant ou mort, je ne vivais qu'en vous. Ce que j'aimais de vous, ce n'était qu'une ombre de vous, mais il m'a suffi que cette ombre fût la vôtre. Heureuse mille

fois si je pouvais vous aimer comme mon cœur se l'était promis! Ma vie acquittait ainsi la dette commune, en se soumettant humblement à la destinée.

J'ai une excuse, lorsque, tremblante et craintive, j'ose vous regarder. Si mon amour récompense mal un amour si généreux, c'est de vous et non de moi qu'il faut vous plaindre; car, quoique je vous estime comme époux, il m'est impossible de vous aimer comme vous êtes[1].

DON LOPE. — Maintenant, cher oncle et seigneur, souffrez que je vous serre dans mes bras.

DON BERNARDINO. — Liens éternels de la parenté, de l'amour et de l'amitié. Mais pour éviter maintenant qu'on ne nous accuse de lenteur, allons nous embarquer.

DON LOPE. — Aujourd'hui, la mer adore une autre Vénus.

MANRIQUE. — Et puisque voilà le galant et la dame glorieusement mariés, pardonnez, noble assemblée, les fautes de l'auteur. Ici se termine l'histoire.

(Sortent don Lope, doña Leonor, don Bernardino, Manrique et Sirena.)

SCÈNE X

DON LUIS, CELIO.

CELIO. — Et maintenant, seigneur, que vous savez à quoi vous en tenir, revenez à vous-même, pensez à votre santé et à ne pas vous laisser mourir. Je ne vois plus aucun moyen possible.

DON LUIS. — Il y en a un, Celio.

CELIO. — Qui est?

DON LUIS. — De mourir, c'est le dernier remède. Mourons donc puisque j'ai vu Leonor mariée, puisque Leonor s'est jouée de mon amour, s'est jouée de mon espérance.

1. Nous devons ici faire remarquer au lecteur que le compliment de don Lope et la réponse de Leonor forment deux sonnets dans le texte. Il n'est pas rare de voir les dramatiques espagnols introduire ainsi, aux meilleurs endroits de leurs comédies, des échantillons des divers genres de la poésie lyrique et élégiaque. Ne dirait-on pas que le poëte veut ici donner raison à la plaisanterie de Manrique?

Mais qu'est-ce qui me tuera, si la jalousie m'a laissé vivant? Mon cœur toutefois cherche encore à se consoler, en se flattant de je ne sais quelle espérance; tout en parlant à son mari, ne semblait-elle pas s'excuser auprès de moi de son oubli et de son changement?

CELIO. — Comment s'excuser auprès de vous? C'est à moi que vous dites de pareilles folies?

DON LUIS. — Voici quelles ont été ses paroles, écoute si elles ne s'adressaient pas à moi :

« — J'ai signé ma défaite avant de vous avoir vu, et, vivant ou mort, je ne vivais qu'en vous. Ce que j'aimais de vous, ce n'était qu'une ombre de vous, mais il m'a suffi que cette ombre fût la vôtre.

« Heureuse mille fois, si je pouvais vous aimer, comme mon cœur se l'était promis! Ma vie acquittait ainsi la dette commune, en se soumettant humblement à la destinée.

« J'ai une excuse, lorsque, tremblante et craintive, j'ose vous regarder; si mon amour récompense mal un amour si généreux, c'est de vous et non de moi qu'il vous faut plaindre; car, bien que je vous estime comme époux, il m'est impossible de vous aimer comme vous êtes. »

Et puisqu'elle s'est excusée ainsi de son changement, gardons cette folle espérance, poison subtil, poignard doré. S'il faut que la douleur me tue, mieux vaut encore, ô ciel! que ce soit le bonheur; et si je dois mourir de jalousie, il est plus doux de mourir d'amour. Que ma téméraire destinée s'accomplisse et poursuive un but si glorieux. J'aimerai Leonor, dût-il m'en couter la vie.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Une salle dans la maison de don Lope, à Lisbonne.

SIRENA, MANRIQUE.

MANRIQUE. — Sirena de mes entrailles, qui, pour augmenter ma peine, es la sirène en personne, puisque tu ravis et abuses, reviens enfin de la rigueur avec laquelle tu traites mon amoureux souci, car l'amour ne se gêne guère pour blesser de ses flèches même un pauvre valet; accorde-moi une faveur de ta main.

SIRENA. — Que pourrais-je t'accorder?

MANRIQUE. — Beaucoup de choses; mais je ne veux d'autre trésor que cette faveur verte qui fait de toi la dame en titre de la Rosette ou l'éminence de la Toison[1].

SIRENA. — C'est un ruban que tu veux?

MANRIQUE. — Oui.

SIRENA. — Le temps est loin ou un galant se contentait d'un ruban.

MANRIQUE. — D'accord; mais si j'avais celui-ci, répandant à flots les saillies heureuses, je ferais aujourd'hui mille et cent et un sonnets en ton honneur.

SIRENA. — Pour me voir à ce point sonnettée, je te le donne; mais va-t'en, car voici ma maîtresse.

(Manrique sort.)

1. Je traduis littéralement, mais en renonçant à expliquer le vrai sens de cette plaisanterie de Manrique.

SCÈNE II

DONA LEONOR, SIRENA.

DONA LEONOR. — Je reviens décidée. Voilà qui est dit, Sirena. Il faut que ma rigueur se déclare, car ma vie et mon honneur ne m'appartiennent plus : ils sont à mon époux. Va dire à don Luis qu'étant ce qu'il est, un noble gentilhomme, à qui sa double qualité de soldat et d'Espagnol fait un devoir de la courtoisie, une femme (ne dis pas Leonor, à un gentilhomme il suffit que l'on dise une femme) le supplie d'oublier son amour; que l'on s'étonne de son assiduité dans cette rue, et que Portugal ne souffre pas les galanteries de Castille. Que je le prie de nouveau, les yeux baignés de larmes, de s'en retourner en Castille, et qu'il doit prendre son parti de ne pas faire de moi une mauvaise épouse; car, fière et offensée, s'il ne le fait pas, vive Dieu! il pourra nous en coûter la vie à tous deux.

SIRENA. — Voilà bien ce que je lui dirai, si je puis lui parler.

DONA LEONOR, — Quitte-t-il jamais cette rue? Mais ce n'est pas là qu'il faut lui parler, va le trouver à son logis.

SIRENA. — C'est beaucoup risquer, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE III

DON LOPE, DON JUAN, MANRIQUE, DONA LEONOR.

DON LOPE, *à part*. — Ah! honneur, que tu me dois de reconnaissance!

DON JUAN. — Le moment approche du départ de l'expédition.

DON LOPE. — Il n'y a pas dans tout Lisbonne un gentilhomme ou un hidalgo qui ne veuille être le premier à acheter de sa mort une gloire éternelle.

MANRIQUE. — C'est juste; mais moi je pense autrement,

et ne veux qu'on fasse de ma mort ni une *loa*[1], ni un intermède, ni une comédie.

DON LOPE. — Tu ne songes donc pas à t'embarquer pour l'Afrique?

MANRIQUE. — Peut-être que si; mais seulement pour voir du pays et avoir davantage à conter, non pour violer la loi à laquelle je crois et sous laquelle je vis. Je ne vois pas qu'elle distingue entre maure et chrétien, dans le commandement qu'elle fait de ne pas tuer; et vous verrez tous deux comme je le garde. Je ne suis pas chargé d'interpréter les commandements.

DON LOPE. — Ma Leonor!

DONA LEONOR. — Cher époux! tant de temps sans me voir! L'amour gémit de tout le temps qu'on lui dérobe.

DON LOPE. — Que vous êtes bien une Castillane! Laissons de côté les vains compliments et les flatteries sans fin; nous autres Portugais, nous ne séparons pas le sentiment de la raison, car celui qui aime ôte à ce qu'il sent tout ce qu'il ajoute à ce qu'il dit. Si l'amour est aveugle en vous, chez moi il est muet.

MANRIQUE. — Et chez moi, il a le diable au corps.

DON LOPE. — Chaque fois que je suis triste, Manrique, je te vois content et joyeux.

MANRIQUE. — Et dites-moi, à choisir entre deux passions diverses, laquelle vaut le mieux, la gaieté ou la tristesse?

DON LOPE. — La gaieté.

MANRIQUE. — Que demandez-vous donc? que je renonce au meilleur pour le pire? Vous êtes triste, vous, c'est la passion mauvaise, donc c'est à vous de changer et de passer du côté de la gaieté. Il est plus raisonnable, ce me semble, que de triste vous deveniez gai, que si de gai je devenais triste.

1. Le gracioso joue ici sur la double signification du mot *loa*, qui veut dire à la fois louange et une espèce de prologue que Calderon met souvent en tête de certaines de ses pièces, de celles surtout qui ont un caractère mystique ou officiel.

SCÈNE IV

DON LOPE, DONA LEONOR, DON JUAN.

DONA LEONOR. — Vous êtes triste, seigneur? Mon cœur a à se plaindre de vous ou j'ai à me plaindre de lui, s'il n'a aucune part à votre chagrin.

DON LOPE. — Des devoirs inévitables, dont j'ai accepté l'héritage avec le sang de mes aïeux, et que m'imposent également les lois divines et humaines, m'appellent et m'arrachent à cette douce paix, à cet oubli où je laissais languir les lauriers de ma race. Le fameux Sébastien, notre roi, et que puisse-t-il vivre à jamais, héritier des siècles, à l'imitation du phénix! porte aujourd'hui la guerre en Afrique. Pas un seul cavalier ne reste en Portugal; tous se sont éveillés à la voix de la renommée. Je voudrais l'accompagner dans cette expédition; mais je suis marié, et je n'ai pas voulu offrir mes services, avant d'en avoir obtenu la permission de ta bouche, ma Leonor. Fais-moi cette grâce, c'est un honneur et un plaisir que je veux te devoir.

DONA LEONOR. — Ayant à me demander pareille chose, vous ne devez épargner, en effet, ni les prières qui m'animent, ni les discours qui m'encouragent; mais vouloir vous absenter, cher maître de mon cœur, et par mes conseils, c'est demander que je prononce moi-même ma sentence de mort. Partez donc, mais sans que ma bouche vous le dise. La volonté ne saurait vous refuser ce que l'abnégation vous accorde. Mais, pour que vous voyiez à quel prix je mets votre vaillante inclination, je repousse les conseils de l'amour, je ne veux écouter que ceux de la valeur. Allez servir don Sébastien, dont le ciel prolonge les jours! le sang des nobles est le patrimoine des rois, et je ne veux pas que l'on dise que la lâcheté des femmes ôte le courage à un homme, quand, au contraire, leur devoir est de l'accroître. Voilà ce que mon cœur vous conseille, quoiqu'il vous chérisse comme lui-même; mais il vous le dit, comme si c'était un autre qui parlât, s'il le sent comme étant à vous.

(Elle sort.)

SCÈNE V

DON LOPE, DON JUAN.

DON LOPE. — Avez-vous jamais vu une telle valeur?

DON JUAN. — Elle mérite que la renommée la célèbre avec toutes ses voix et ses plumes.

DON LOPE. — Mais vous, que me conseillez-vous?

DON JUAN. — Moi, don Lope, je parlerai autrement.

DON LOPE. — Parlez.

DON JUAN. — Quand on a renoncé aux lauriers de Mars, et que, dans un doux repos, on a ceint une fois son front de la palme pacifique, pourquoi, dites-moi, ressaisir son bouclier et le nettoyer de la poussière et de la rouille où maintenant il dort? C'est moi qui devrais aller à cette expédition, si ce meurtre ne me condamnait à vivre dans la retraite et caché; et j'aurais tort de m'offrir : accusé d'un délit, on a mauvaise grâce à paraître devant un roi. Si cette excuse me suffit à moi, vous avez la vôtre, qui n'est pas moins bonne : le soldat a rempli tous les engagements du soldat. Ne partez pas, ami, et croyez-moi, quoique ce soit un homme qui vous retienne et une femme qui vous encourage.

(Il sort.)

SCÈNE VI

DON LOPE.

DON LOPE. — Dieu me protége ! heureux qui pourrait se donner un bon conseil, si, en pareille occasion, on peut se conseiller soi-même ! Que ne puis-je faire de moi deux parts, pour trouver dans l'une le repos que me refuse l'autre ! Mais je dis mal. Que ne puis-je tirer de moi une autre moitié, pour que, séparées de la sorte, la voix puisse se plaindre sans que le cœur l'entende, pour que le cœur puisse sentir sans que la voix parle ! Que ne puis-je, sans me voir et sans m'entendre, me faire à moi-même mon procès ! Lâche aujourd'hui, audacieux hier, j'ai honte de moi-même. Que je

parle de la sorte et que de la sorte je pense! Faut-il que l'homme ait mille yeux pour voir, mille oreilles pour entendre ce qui l'irrite, et n'ait qu'une langue pour s'en plaindre! Il faudrait être tout langue et n'avoir ni yeux, ni oreilles, si on veut que le cœur, écrasé sous le poids qui l'oppresse, ne se soulève pas, n'éclate pas comme une mine. Maintenant plaignons-nous. Mais je ne sais par où commencer; ayant toujours vécu plein d'honneur, dans la paix comme dans la guerre, si j'ai à me plaindre de quelque offense, il n'est pas étonnant que je n'aie jamais appris comment on se plaint. Prend-on des précautions contre ce qu'on ne croit pas avoir à craindre? Ma langue osera dire que j'ai?... Arrête, ma langue, pas un mot, pas une syllabe sur mon affront; car si tu m'offenses, il pourra se faire que, châtiée par ma vie ou par ma mort, offenseur et offensé tout ensemble, je m'outrage à la fin et me venge. Ne dis pas que je suis jaloux; je l'ai dit, et le mot sorti de mon gosier ne peut plus y rentrer. Ai-je pu le dire, sans que de mon cœur à mes lèvres ma poitrine ait été brûlée, consumée par ce souffle, cette respiration, cet infâme venin si distinct, si différent de tous les autres, que ces derniers produisent leurs effets des lèvres à la poitrine, quand c'est de la poitrine aux lèvres que celui-ci produit les siens? Quel serpent, quel aspic est mort de son propre venin? Cela n'arrive qu'à moi seul, ô ciel! que ma douleur naisse de moi-même et que par elle je meure. Je suis jaloux et je l'ai dit, que Dieu m'assiste! Quel est ce cavalier castillan qui, cloué à ma porte, à mes grilles, au seuil de ma maison, paraît une statue vivante? Dans la rue, à l'église, héliotrope assidu de mon honneur, il en aspire éternellement les rayons. Que Dieu m'assiste! d'où vient que Leonor me permet si aisément de m'absenter et d'un visage joyeux, et non-seulement me le permette, mais me parle de telle façon et m'adresse de tels discours, qu'ils me forceraient à faire la campagne, quand je n'en aurais pas le dessein? Pourquoi enfin don Juan de Silva me conseillait-il de ne pas partir, de ne pas m'absenter? Ne serait-il pas naturel que, dans cette occasion, mon ami et mon épouse me donnassent des conseils tout contraires?

Ne serait-il pas mieux, ce serait mieux, en effet, que les rôles fussent changés, que don Juan m'encourageât et que Leonor me retînt ? Oui, ce serait mieux, cent fois mieux. Mais, après l'accusation, formulons aussi la défense. L'honneur ne veut pas que l'on condamne sur d'aussi futiles raisons. Ne se peut-il pas que Leonor m'ait donné de tels conseils, parce qu'elle est noble, virile, sage et prudente, et de peur, si je restais en arrière, que ma bonne renommée en souffrît? Cela est possible, en effet, car elle donne le conseil et regrette de le donner; c'est elle qui le dit. Ne se peut-il pas que don Juan m'ait conseillé de rester, parce qu'il lui semble que j'ai une bonne excuse, et parce qu'il voit que c'est faire du chagrin à Leonor. Oui, cela est possible. Et ne se peut-il pas aussi que les visées de ce galant s'adressent à une autre? Et, en mettant les choses au pire, qu'il courtise, qu'il espère, qu'il regarde, qu'il aime, en quoi par là m'outrage-t-il, m'offense-t-il? Leonor est qui elle est, et je suis qui je suis, et nul ne saurait porter atteinte à une réputation si bien assise, à une renommée si solide. On le peut cependant, hélas! Ce soleil éclatant et pur, un nuage ne l'éclipse pas, mais il ose le tenter; il ne le tache pas, mais il finit par le troubler et l'obscurcir. Honneur, te reste-t-il encore quelque subtilité à me dire, à m'exposer d'autres tourments pour m'affliger, d'autres peines pour me torturer, d'autres soupçons pour m'achever, d'autres frayeurs pour m'assiéger, d'autres outrages pour m'étouffer, d'autres craintes jalouses pour me faire affront? Non. Alors tu ne me tueras pas, si ton pouvoir ne va pas plus loin. Je saurai procéder sans bruit, avec mesure et prudence; je saurai être sur mes gardes, attentif, inquiet, vigilant, jusqu'à ce que je touche l'occasion qui décidera de ma vie ou de ma mort; et, en attendant qu'elle arrive, secourez-moi, ô cieux, secourez-moi!

(Il sort.)

SCÈNE VII

Une rue, devant la maison de don Lope.

SIRENA, *la tête voilée*, MANRIQUE *derrière elle*.

SIRENA, *à part*. — Je n'ai pu me cacher de Manrique, pour rentrer à la maison; il m'a suivie tout le long du bourg. Que faire?

MANRIQUE. — Eh! la femme voilée, qui regarde, chemine et se tait, qui s'en va armée en guerre, avec cette tournure provocante, la belle à la robe de soie, entre chien et loup, qui court, le vent en poupe, avec une mantille à ne rien laisser voir et des pantoufles de serge d'escot, parle ou lève ton voile, et que ta façade nous désabuse. Pour aller ainsi voilée et sans mot dire, il faut que l'on soit laide et sotte par-dessus le marché. J'avoue cependant que de cet air-là on peut tout espérer.

SIRENA. — C'est tout?

MANRIQUE. — Tout ce que sais.

SIRENA. — Et à combien de femmes as-tu déjà conté cela?

MANRIQUE. — Au contraire; il n'y a pas d'homme plus discret que moi; je veux être damné si, de tout aujourd'hui, j'ai parlé à plus de cinq. Eh! je me suis rangé.

SIRENA. — Grâce au ciel! je trouve enfin un homme ferme et constant. C'est comme moi, je n'ai guère que neuf galants.

MANRIQUE. — Je te crois, et pour que tu me croies à ton tour, je veux te faire voir une faveur de chacune. (*Il tire les objets à mesure.*) Voici d'abord une natte de cheveux; cette natte pécheresse a joué son rôle en son temps; frisée, défrisée et postiche, elle a été martyre et confesseur. Ce qui l'enlace, ce n'est pas un cordon de perles, ce sont de petites vermines[1] dont la vue seule me réjouit les yeux,

[1]. J'ai dû traduire littéralement ; libre au lecteur de se scandaliser, mais il me permettra de le renvoyer à l'admirable tableau de Murillo (*el Piojoso*), un des chefs-d'œuvre de l'école espagnole, au Louvre.

car en les regardant de loin, on dirait un panache noir semé d'une neige de mouches blanches. Cette mince baguette est de la barbe même de la baleine. On la tira d'un corsage, comme si on se fût arraché une côte, pour en régaler mon amour; c'est une baguette remplie de vertus rares, et qui excelle à faire ressortir une poitrine plate et à rentrer une épaule rebelle, car toute taille ment... par la barbe de la baleine. Le petit soulier que tu admires maintenant dans mes mains fut une maison où tu sauras que deux nains vécurent sans jamais se rencontrer. Voici un gant, et il n'y a pas à douter que, à l'exemple du rossignol, il ait été longtemps en mue; demande-le plutôt à ce parfum de suif de chevreau. Ce ruban me vient d'une dame de haut parage, mais je ne l'aime pas.

SIRENA. — Et pourquoi ?

MANRIQUE. — Parce que je sais qu'elle m'aime. N'est-ce pas un motif suffisant?

SIRENA. — Certes.

MANRIQUE. — Si jamais j'aime une femme, je veux qu'elle me mente, me trompe, se joue de moi, excite, à chaque instant, ma jalousie, me maltraite, me mette à la porte, et en fin de compte qu'elle me sollicite, la chose qui m'est le plus désagréable; car, après tout, si c'est chez elle une habitude, n'est-il pas juste que je me fasse un plaisir de ce dont on se fait généralement un chagrin?

SIRENA. — Et cette dame est belle?

MANRIQUE. — Non; en revanche, elle est malpropre.

SIRENA. — En vérité, c'est là une qualité précieuse.

MANRIQUE. — Un de ses yeux distille du sirop, l'autre pleure de l'huile.

SIRENA. — A-t-elle de l'entendement?

MANRIQUE. — Tout ce qu'elle dit, moi je l'entends, mais ce qu'on lui dit, elle ne l'entend guère; elle est entendue, quand on l'entend.

SIRENA. — Pour vous prouver que j'espère parvenir à vous aimer à votre manière, je ne vous demande que ce ruban.

MANRIQUE. — De tout mon cœur.

SIRENA. — Ah! malheureuse que je suis!

MANRIQUE. — Qu'y a-t-il donc?

SIRENA. — C'est mon mari qui vient de ce côté. Sauvez-vous vite, car c'est un diable que mon mari. Faites un tour dans la rue, en attendant qu'il soit passé; je vais vous attendre dans cette maison.

MANRIQUE. — L'asile est bien choisi, c'est justement là que je demeure, et j'y reviendrai, dès que je vous saurai en sûreté.

(Il sort.)

SIRENA. — Le vaurien a trouvé à qui parler.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

Une salle dans la maison de don Lope.

SIRENA.

SIRENA. — Je suis parvenue à rentrer sans avoir été reconnue. Je me suis joliment moquée de lui; mais il s'est plus encore moqué de moi, car il m'a laissé avec ma honte et mon affront. Qu'il ait dit que j'étais laide, peu importe, la chose fût-elle vraie. Que je sois sotte et malpropre, il n'importait pas davantage; mais que j'ai de l'huile à un œil et du sirop à l'autre! — Non certes! — Encore s'il eût dit que mes deux yeux pleuraient une même chose, je pourrais me taire; mais qu'un vaurien soit allé découvrir que mes yeux pleuraient l'un de l'huile, et l'autre du sirop!

SCÈNE IX

DONA LEONOR, SIRENA.

DONA LEONOR. — Sirena!

SIRENA. — Madame?

DONA LEONOR. — Que ton absence m'a paru longue! lui as-tu parlé?

SIRENA. — Voici sa réponse dans ce papier, et il a ajouté

de vive voix que s'il pouvait vous entretenir une seule fois, il s'en irait et vous laisserait tranquille.

DONA LEONOR. — Raison de plus pour que je m'afflige. Pourquoi as-tu pris ce papier?

SIRENA. — Pour vous l'apporter.

DONA LEONOR, *à part.* — Ah! pensée cruelle! comme aisément tu es entrée dans mon cœur!

SIRENA. — Mais quel mal y a-t-il à ce que vous le preniez et le lisiez?

DONA LEONOR. — Et tu peux m'en croire capable? Non, Sirena; il n'y a qu'une chose à faire, le brûler, le déchirer. (*À part.*) Comprends-moi donc, sotte que tu es, et prie-moi d'y répondre. Je meurs d'envie de le lire.

SIRENA. — Quelle faute, madame, a donc commis ce papier qu'on ne vous envoie ici que pour vous donner l'occasion de vous venger de lui?

DONA LEONOR. — Si je le prends, tu verras que ce n'est que pour le déchirer.

SIRENA. — Lisez-le d'abord, et vous le déchirerez après.

DONA LEONOR, *à part.* — A la bonne heure, mais pressemoi donc davantage. Tu es ennuyeuse; c'est pour toi au moins que je romps le cachet et que je lis, pour toi seule.

SIRENA. — Je le vois bien. Ouvrez-le donc.

DONA LEONOR. — Voici ce qu'il dit (*doña Léonor ouvre la lettre et lit*) : « Leonor, si je pouvais t'obéir, si je pouvais t'oublier, je pourrais vivre. Je serais généreux envers toi, si je pouvais l'être assez envers moi pour cesser de t'aimer; ta rigueur me menace d'une mort injuste, si je persiste à vivre en t'aimant. Plût à Dieu! et que mourût d'une seule fois celui qui tant de fois l'a inutilement essayé.

« Tu prétends que je t'oublie? Mais dédaigné et détesté, comment puis-je oublier? Ne faut-il pas que la lèvre se plaigne de la douleur de l'âme?

« Aime-moi, toi, et fais que j'aie à te rendre grâce de quelque faveur. Il me sera plus facile ensuite d'oublier : le bien peut s'oublier, jamais l'injure[1]. »

1. Cette lettre est encore un sonnet.

SIRENA. — Vous pleurez, en lisant ce papier? Ce sont gloires passées.

DONA LEONOR. — Je pleure sur de tristes souvenirs que j'y retrouve vivants.

SIRENA. — Qui aime bien tard oublie.

DONA LEONOR. — Comme celui qui m'a donné la mort est encore présent, le sang a coulé de ma récente blessure. Cet homme, par ses poursuites et ses offenses, me fera mourir ou me perdra (mourir vaudrait mieux encore), s'il ne s'éloigne d'ici.

SIRENA. — Mais vous pouvez faire qu'il s'éloigne.

DONA LEONOR. — Comment?

SIRENA. — En l'écoutant; ne dit-il pas que si vous l'écoutez une fois, il quittera Lisbonne.

DONA LEONOR. — Et comment le pourrai-je, Sirena? Car pour l'obliger à partir, je ferais l'impossible. Mais comment le faire venir?

SIRENA. — Écoutez-moi avec attention. Voici la nuit qui vient, c'est l'heure la plus sûre; il ne fait pas assez jour pour que l'on reconnaisse un homme, pas assez nuit pour craindre que les voisins le remarquent. Vous voyez que don Lope ne vient jamais à cette heure-ci. Don Luis est dans la rue, il n'y a pas à en douter. Il peut entrer dans cette salle, où vous vous entretiendrez tous deux, et alors vous pourrez lui dire ce que vous attendez de lui. Écoutez ce qu'il a à vous dire, et la fortune fera le reste.

DONA LEONOR. — Tu dis tout cela si couramment, que tu ne laisses pas à la crainte le temps de naître, ni même à l'honneur le loisir d'hésiter et de craindre.

(Sirena sort.)

SCÈNE X

DONA LEONOR.

DONA LEONOR. — Amour, voici l'heure du combat, mais je sais qui je suis, et je saurai me vaincre. Ce n'est pas ma faiblesse, c'est l'honneur qui me met en péril, c'est à lui de me défendre. S'il venait à me manquer, je serai là,

et si je ne savais me vaincre, je saurais me donner la mort. — Je suis toute tremblante. A chaque pas que j'entends, je crois entendre don Lope, et pour peu que le vent souffle, je me figure que c'est lui. S'il m'entendait? s'il me voyait? Voilà pourtant les effets de la peur..... et qu'une femme de mon rang s'expose à de tels dangers!

SCÈNE XI

SIRENA *et* DON LUIS, DONA LEONOR.

SIRENA. — Voici Leonor.

DON LUIS. — Hélas! que de fois j'ai souhaité cette occasion, et je voudrais maintenant ne l'avoir jamais rencontrée.

DONA LEONOR. — Vous voici dans ma maison, seigneur don Luis; voilà l'occasion que vous avez désirée. Parlez vite, et repartez. Épouvantée de moi-même, je me sens aux pieds des fers de glace, et mon âme peut faire de mon souffle un couteau qui me perce le cœur, un nœud qui me serre la gorge.

DON LUIS. — Vous savez, belle Leonor (à moins que vous n'ayez oublié les joies passées, et que déjà vous ignoriez ce que vous avez su), que dans Tolède, notre patrie, pardonnez-moi de vous le rappeler, je vous aimai tendrement, depuis le jour ou je vous aperçus dans la Vega, un matin que semant de nouvelles fleurs la plaine parfumée, ce que vos mains lui dérobaient, vos pieds le lui rendaient. Vous savez...

DONA LEONOR. — Arrêtez, je serai plus brève. Je sais que, pendant bien des jours, vous avez rôdé dans ma rue, et qu'à mes longs dédains vous avez opposé un amour obstiné, une foi constante, jusqu'au moment où je vous distinguai. Que ne réussissent à vaincre ces larmes d'amour que verse un homme qui aime bien? Déjà gagnée à votre amour, et la nuit se faisant notre fidèle complice (que ne peuvent une grille et un billet!), nous parlions de notre prochain mariage, quand on vous donna une compagnie, et il vous fallut aller servir le roi. Vous fûtes en Flandre...

DON LUIS. — Oui, j'y allai, et ceci laissez-moi le dire. Nous livrâmes un assaut où mourut intrépidement un cavalier aragonais, don Juan de Benavides. On confondit les noms, et le bruit courut que le mort c'était moi. Comme on croit vite à un mensonge! La nouvelle arrive à Tolède...

DONA LEONOR. — Je le dirai mieux. Je demeurai sans vie en l'apprenant, et revenant à la vie, je pleurais amèrement. Mais ici je me tais, quand je pourrais parler et des regrets profonds que je montrai, et de la tristesse dont je fus longtemps accablée. Mais les instances dont je fus assaillie me contraignirent enfin à me marier, à Tolède, par procuration.

DON LUIS. — Je l'appris en chemin, et espérant encore que je pourrais rompre ce mariage, je courus, jusqu'au moment où je vous vis et vous adressai, sous l'habit d'un marchand, des paroles à double sens.

DONA LEONOR. — J'étais déjà mariée, et puisqu'alors je vous tirai d'erreur, pourquoi être venu ici?

DON LUIS. — Uniquement pour voir si j'ai lieu de me plaindre. Si j'acquiers enfin la conviction que tu as manqué à la foi jurée, je retournerai aussitôt en Flandre, où la mort m'enverra bien quelque balle pour me tenir la promesse qu'elle a eu l'air de me faire une première fois.

SIRENA. — On monte l'escalier.

DONA LEONOR. — O ciel! que puis-je faire? Cette salle est obscure, il te faut y rester, et que l'on t'y voie seul, et après qu'on sera entré, tu pourras partir. Pars pour la Castille, peut-être retrouveras-tu une occasion pour achever de te plaindre.

SIRENA. — Je sors avec vous, madame.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE XII

DON LUIS.

DON LUIS. — Quel surcroît d'ennui et qui n'a d'égal que mon malheur! La salle est obscure, et la nuit descend,

funeste et voilée d'ombre. Je ne connais ni la maison, ni la porte; c'est la première fois que je viens ici. Peine cruelle! Sirena, dans son trouble, et Leonor m'ont laissé là fort en peine et ne sachant où aller.

SCÈNE XIII

DON JUAN, *qui entre à tâtons, rencontre* DON LUIS.

DON JUAN. — Et pas un flambeau d'allumé à pareille heure? — Mais qu'est ceci? Qui est là? On ne me répond pas?

DON LUIS, *à part.* — Voici enfin une porte pour sortir.

DON JUAN. — Répondez vite, où, déjà sortie du fourreau, mon épée va parler pour vous.

(Au moment où don Luis va entrer dans la chambre de doña Leonor, il est rejoint par don Juan; il dégaine, croise le fer avec lui, puis s'éloigne.)

SCÈNE XIV

DON LOPE *et* MANRIQUE, DON JUAN.

DON LOPE. — Un cliquetis d'épées et pas une lumière dans cette chambre?

DON JUAN. — J'entends marcher de ce côté.

MANRIQUE. — Je vais chercher un flambeau.

(Il sort.)

DON LOPE. — Des épées ici! J'ai lieu de m'étonner.

DON JUAN. — Je vous ai déjà demandé votre nom.

DON LOPE. — Mon nom? Qui me demande mon nom?

DON JUAN. — Quelqu'un qui, pour vous l'arracher, ouvrira mille bouches dans votre poitrine avec la pointe de ce fer.

SCÈNE XV

DONA LEONOR, SIRENA *et* MANRIQUE; DON LOPE, DON JUAN.

DONA LEONOR, *derrière la scène.* — Vite un flambeau!

(Entrent doña Leonor et Sirena, puis Manrique avec un flambeau.)

DON LOPE. — Don Juan !

DON JUAN. — Don Lope !

DONA LEONOR. — Ah ! ciel !

DON LOPE. — Que signifie tout ceci ?

DON JUAN. — J'entrais dans cette chambre, quand un homme en est sorti.

DONA LEONOR. — Quelqu'un qui sera entré pour voler.

DON LOPE. — Un homme ?

DON JUAN. — Oui, et quand je lui ai demandé qui il était, il n'a répondu qu'en se taisant.

DON LOPE, *à part.* — Il convient de dissimuler, pour que don Juan n'aille pas croire que je puis avoir une crainte si basse qui condamne ma valeur ! (*Haut.*) Il eût été bon, sur ma foi, que je vous tuasse. C'était moi qui sortais. N'ayant pas reconnu votre voix, et m'entendant demander mon nom dans ma maison, ma patience s'est lassée, la colère s'en est mêlée, et sans dire mot, j'ai répondu avec l'épée.

SIRENA. — Pour un peu, il arrivait ici un malheur.

DON JUAN. — Comment cela a-t-il pu se faire, quand l'homme que je dis est encore là dedans ; la chose est sûre, car il n'a pu prendre la porte par où vous êtes entré.

DON LOPE. — Je vous dis que c'était moi.

DON JUAN. — La chose est étrange.

DON LOPE, *à part.* — Ah ! le mal que peut vous faire un ignorant ami ! que le plus prudent, le plus sage ne puisse celer son injure à un ami sans jugement ! (*Haut.*) Si vous tenez pour certain qu'il est entré là dedans, faites bonne garde à cette porte, pendant que, pour m'assurer s'il en est ainsi, je vais fouiller toute la maison.

DON JUAN. — Vous pouvez le faire à votre aise, il ne sortira personne par cette porte.

DON LOPE. — Ne la quittez pas un instant, et tenez-vous en dehors. (*Don Juan sort.*) (*A part.*) S'il se trouve que je sois offensé, je mettrai toute ma fermeté à garder mon sang-froid, et ma vengeance fondée sur le silence sera un exemple pour le monde. (*Haut.*) Allons, Manrique, marche devant avec ce flambeau.

MANRIQUE. — Je n'ose, je suis peu friand de revenants.

DON LOPE, *à Manrique.* — De quoi as-tu donc peur ?

MANRIQUE. — De tout.

(Don Lope veut entrer dans la chambre, doña Leonor le retient.)

DONA LEONOR. — N'entrez pas là, seigneur, je puis vous certifier qu'il n'y a rien dans cet appartement.

DON LOPE, *à doña Leonor*. — Lâche-moi, te dis-je. (*A Manrique.*) Et toi, va-t'en d'ici. (*A part.*) Il est heureux que je n'aie pas ici d'autre témoin de mon malheur.

(Il prend le flambeau et entre. Manrique sort par une autre porte.)

SCÈNE XVI

DONA LEONOR, SIRENA.

DONA LEONOR. — Ah! Sirena, est-il un sort plus malheureux? Je suis désespérée et me donnerais volontiers la mort, car il est inévitable qu'il trouve là don Luis caché. Ah! Dieu! don Lope. Il a cru sortir par la porte qui donne dans mon appartement, et il était là. Mais pourquoi m'obstiner à douter de ce qui assurément est arrivé? Don Lope l'a vu, il lui a parlé. Que ferai-je? m'en aller, je ne le puis. Dans des catastrophes comme celle-ci, les pieds s'attachent à la terre, la peur leur met des chaînes qui les retiennent prisonniers. Je ne suis de la tête aux pieds que confusion et terreur.

SCÈNE XVII

DON LUIS *sort, l'épée à la main et enveloppé de son manteau jusqu'aux yeux*, DON LOPE *le suit, tenant son épée nue d'une main et le flambeau de l'autre.*

DON LOPE. — Ne vous couvrez pas ainsi le visage, cavalier.

DON LUIS. — Arrêtez, seigneur! A plonger son épée dans le sang d'un homme qui se rend, il y a plus de honte que de gloire. Je suis de Castille, où, jaloux d'un rival, je l'appelai en duel et lui donnai la mort en champ clos. Exilé pour ce motif, je suis venu me réfugier à Lisbonne. J'ai appris, ce matin, que le frère du mort a pris un déguise-

ment pour se venger de moi en trahison et sans danger. Ayant ce souci en tête, je passais dans cette rue, quand trois hommes m'ont assailli, à la porte de cette maison. Voyant bien (quoique le cœur parfois se fasse illusion) que la défense était impossible contre trois hommes armés, j'ai monté l'escalier, et eux, ou parce qu'ils me voyaient en lieu sûr, ou pour ne pas compromettre leur vengeance, ne m'ont pas suivi, et je me suis trouvé dans cette première salle, où j'ai attendu qu'ils fussent partis; et n'entendant plus aucun bruit dans la rue, j'ai voulu descendre. Mais, au sortir de l'appartement, j'ai rencontré un homme qui m'a dit : qui va là? M'imaginant que c'étaient encore mes ennemis, je ne leur ai pas répondu un mot. Passant d'une pièce à une autre, je suis arrivé jusqu'ici. Voilà pourquoi, seigneur, et comment vous m'avez trouvé caché dans votre maison. Maintenant, donnez-moi la mort, car ayant dit la vérité, et ne voulant pas que la vertu souffre sans motif aucun, je mourrai avec joie, content de voir mon être, ma vie, mon âme, victimes d'un ressentiment honorable et non d'une infâme vengeance.

DON LOPE, *à part.* — Vit-on jamais se réunir dans un homme tant d'anxiétés diverses? tant d'étonnements et de craintes, tant de peines et de malheurs? Si dans la rue, ô ciel, cet homme me donnait tant d'ennuis, combien ne doit-il pas m'en donner, caché dans ma propre maison? Assez, assez, pensée cruelle! assez, assez, ma patience! Tout cela peut être vrai; et ne serait-ce pas vrai, il n'y a pas de quoi donner lieu aux derniers emportements; souffre, dissimule, et tais-toi. (*Haut.*) Cavalier de Castille, je me félicite de ce que ma maison vous a offert un asile contre la trahison. Si je n'étais point marié, vous y trouveriez une hospitalité empressée, car un gentilhomme doit aide et protection aux nobles disgrâces. Ce que je pourrai faire sera de prendre parti pour vous dans toutes les occasions où vous aurez besoin de moi, et avec mon épée de votre côté, vos ennemis fussent-ils trois mille, vous ne leur tourneriez pas le dos une seconde fois. Maintenant, pour quitter ma maison sans être vu, vous allez prendre la porte bâtarde du jardin... Je vous l'ouvrirai... et si je prends toutes

ces précautions, c'est de peur que les domestiques, qui sont toujours les pires ennemis de leur maître, n'aillent raconter que je vous ai surpris chez moi, et qu'il ne me faille en dire la raison à tout le monde; car enfin, quoique personne ne puisse mettre en doute une vérité si claire, et que j'aie reçu moi-même toute satisfaction à cet égard, qui n'a à craindre la malignité? Qui peut échapper à un soupçon? Qui peut se défendre d'une méchante langue? Qui est à l'abri d'une mauvaise intention? et si on pouvait croire... mais que croirait-on? Si on pouvait imaginer, soupçonner que quelqu'un a osé entacher mon honneur... Que dis-je, mon honneur? ma réputation et ma renommée, quand ce ne serait qu'une servante, une esclave, vive Dieu! je lui ôterais la vie jusqu'au dernier souffle, je verserais son sang jusqu'à la dernière goutte, je lui arracherais jusqu'à l'âme, et si l'âme est chose visible, je la mettrais en morceaux. Venez, je vous éclairerai jusqu'à la sortie.

DON LUIS, *à part*. — Je sens ma voix glacée dans ma poitrine. Quelle fierté portugaise!

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XVIII

DONA LEONOR, SIRENA, *ensuite* DON LOPE.

DONA LEONOR. — Tout s'est encore mieux passé que je ne l'espérais, Sirena; c'est la première fois que le mal est moindre qu'on ne le craignait. Je puis enfin parler et mouvoir mes pieds glacés par la peur. Ah! Sirena, en quel état je me suis vue! Je commence à respirer.

(Don Lope revient.)

DON LOPE. — Leonor?

DONA LEONOR. — Seigneur, quelle est votre pensée? Ne savez-vous pas bien maintenant pourquoi cet homme était entré? Vous savez du moins qu'il n'y a pas de ma faute.

DON LOPE. — Un époux qui t'estime et qui t'aime pouvait-il avoir une telle pensée? Non, Leonor; seulement puisqu'il nous a dit quel il est...

DONA LEONOR. — N'a-t-il pas dit qu'un meurtre l'avait forcé de quitter la Castille? Je n'en sais pas davantage, moi, seigneur.

DON LOPE. — Ne prends pas la peine de te justifier, Leonor, c'est me tuer, vois tu? Toi, Leonor, que pouvais-tu savoir de plus? Mais il suffit qu'il nous l'ait confié, pour que son secret ne sorte pas d'ici. Et toi, Sirena, ne dis rien à personne, pas même à don Juan, de ce qui s'est passé entre nous trois.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DON JUAN.

DON JUAN, *à part*. — Don Lope tarde si longtemps à revenir, que je commence à en avoir quelque souci.

DON LOPE. — Pour Dieu, don Juan, je vous remercie de me faire ainsi courir par toute la maison, quand je suis sûr que c'était moi. Prenez un peu le flambeau et faites-moi le plaisir de la fouiller à votre tour.

DON JUAN. — A quoi bon, puisque vous me détrompez, en me disant que c'était vous? Je reconnais mon erreur.

DON LOPE. — C'est égal, visitons-la ensemble une seconde fois.

DONA LEONOR, *à part*. — Quelle prudence merveilleuse!

DON JUAN, *à part*. — Que de courage et de noble fierté!

SIRENA, *à part*. — Je meurs de peur.

DON LOPE, *à part*. — C'est ainsi que celui qui songe à se venger, en attendant une meilleure occasion, patiente, dissimule et se tait.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Vestibule d'un palais du roi à Lisbonne.

DON JUAN, MANRIQUE.

DON JUAN. — Où est don Lope?

MANRIQUE. — Il est entré dans le palais et je l'attends ici.

DON JUAN. — Va le chercher et dis-lui que je l'attends.

(Manrique sort.)

SCÈNE II

DON JUAN.

DON JUAN. — En attendant, réfléchissons ici, seul avec moi-même et sans passion, sur le chemin douteux où je suis entré, et le devoir de qui se propose d'éveiller sur l'intérêt de sa réputation l'attention d'un ami. Je suis l'ami de don Lope, et le suis à tel point que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, l'histoire n'en nomme aucun qui soit tenu à plus de reconnaissance. Je suis son hôte, je vis de son bien et j'en dispose, il me confie sa vie et son âme. Comment, ô ciel, pourrais-je payer d'ingratitude tant de confiance, d'amitié, d'égards? Pourrais-je me taire, quand je vois en péril la pureté de son honneur, et ne pas lui offrir ma vie pour l'aider à se venger? Puis-je entendre murmurer que ce Castillan adore Leonor, qu'il la courtise, que Leonor y donne lieu, et quand son honneur souffre, le savoir et le lui laisser ignorer? Non, je ne le puis pas, et s'il se donne

pour satisfait, je prends la vengeance à mon compte et aujourd'hui même je tue le Castillan. Je le vengerai sans son aide, avec prudence toutefois et en prenant de sages mesures. Mais la satisfaction ne résulte pas de l'intention des lèvres, si le bras de la vengeance n'est pas celui de l'offensé. Je vais dire nettement et sans détour à don Lope de ne pas parler au roi, de ne pas s'éloigner. Mais s'il me demande pourquoi, que lui répondre? C'est ici surtout que j'hésite; car à celui qui a conquis par sa valeur un honneur immortel, lui dire que cet honneur n'existe pas, c'est le lui ravir. Que doit faire un ami dans ma position? Si je me tais je l'offense, et je l'offense si je parle, et je l'offense encore si je châtie l'offense. Je suis le miroir où il se regarde. Comment ne pas le conseiller noblement? Mais le voici qui vient. Je ne veux pas qu'il ait à se plaindre de moi. C'est lui-même qui va me donner le conseil dont j'ai besoin.

SCÈNE III

DON LOPE, MANRIQUE, DON JUAN.

DON LOPE. — Retourne à la quinta, Manrique, et dis que je ne tarderai pas à m'y rendre, que j'attends le moment de parler au roi.

MANRIQUE. — Voici don Juan qui vient pour vous parler.

(Il sort.)

DON LOPE, *à part.* — Hélas! que peut-il s'être passé? que vient-il me dire? (*Haut.*) Eh bien, don Juan, qu'est-il arrivé? (*A part.*) Oh! comme l'homme qui a peur a toujours l'objet de sa crainte devant les yeux!

DON JUAN. — Je viens, cher don Lope, si toutefois nous sommes bien seuls, prendre votre conseil sur une affaire où je suis en doute.

DON LOPE, *à part.* — Préparons-nous à entendre quelque nouveau malheur. (*Haut.*) Parlez.

DON JUAN. — Un ami m'envoie consulter sur un point délicat, et je désire vous le soumettre.

DON LOPE. — Et c'est?...

DON JUAN. — Deux gentilshommes jouaient un jour l'un contre l'autre. Il se présente un cas douteux, et, à cette occasion, l'un des deux donne un démenti à l'autre. Le bruit des voix ne permit pas à l'offensé d'entendre alors le démenti. Mais un ami l'a su, et qu'on parle mal de son ami; et comme il l'aime d'une amitié fidèle, il se demande si c'est pour lui un devoir de le dire ouvertement à l'autre, qui est innocent de ce dont on l'accuse, ou s'il faut laisser son honneur en souffrance, n'ayant pas, lui, qualité pour le venger. Se taire, c'est aggraver l'outrage; le dire, c'est peut-être mal faire. Lequel vaut le mieux, le dire ou le taire?

DON LOPE. — Laissez-moi y songer un peu. (*A part.*) Honneur, tu t'avances beaucoup; un doute ajouté à tant d'autres suffira pour me rendre fou. Je vois dans l'exemple d'un autre ce qui s'est passé pour moi-même. C'est don Juan lui-même qui interroge. Sans doute il aura vu quelque chose. Le forcerai-je à le dire? non; mais à le taire, oui. (*Haut.*) Don Juan, mon avis, s'il faut que je le donne, c'est qu'on ne saurait en même temps être outragé et ignorer l'outrage. Celui qui a dissimulé son offense pour ne la pas venger, voilà le vrai coupable. Dans une si grave conjoncture, celui qui ne sait pas ne commet point de faute, mais bien celui qui sait et qui se tait. Quant à moi, ce que je puis dire, c'est que si un ami comme vous, liés tous deux comme nous le sommes, venait me dire pareille chose, osait penser, présumer de moi ce que vous dites, le premier sur qui je vengerais mon malheur, ce serait lui. C'est une chose trop cruelle pour être dite en face. Je ne comprends pas que, dans une telle extrémité, il y ait un argument qui tienne, et qu'on puisse dire à un homme : vous n'avez pas d'honneur. Mon plus grand ami me donnerait mon chagrin le plus grand! Dieu m'est témoin, je le dis encore, que si je me disais cela à moi-même, je me donnerais la mort, et mon meilleur ami, c'est moi.

DON JUAN. — Je sais de vous tout ce que je voulais savoir. Je vais trouver cet ami et lui conseiller de se taire. Que Dieu vous garde!

(Il sort.)

SCÈNE IV

DON LOPE.

DON LOPE. — Il est évident que c'est entre lui et moi que se passe ce qu'il attribue à un troisième, et qu'il sait que Leonor médite ma mort. Que celui qui a su mon affront sache aussi ma vengeance : le monde aussi la saura. Assez de patience, mon honneur : il ne s'agit plus d'attendre. Celui qui en vient à soupçonner ne doit pas en venir à croire, ni attendre que le mal arrive; et puisque sa légèreté se berce d'une si basse espérance, je retournerai près d'elle, j'observerai, j'attendrai que sa trahison me donne le signal, et ma vengeance servira d'exemple au monde.

SCÈNE V

LE ROI, SUITE, DON LOPE.

LE ROI. — Quoique je doive coucher cette nuit dans la quinta que le vulgaire appelle la Quinta du Roi, je ne veux pas rester aujourd'hui non plus à Lisbonne. Que toute la troupe se tienne prête. C'est de la quinta qu'on verra sortir la plus brillante armée, la plus digne par ses couleurs et ses plumes de rivaliser avec les rayons du soleil et avec les fleurs d'avril.

DON LOPE, *à part*. — Je n'aborde le roi qu'en tremblant. Ce tourment, cette rage, ce feu secret me font si lâche, si honteux de moi-même, si accablé, qu'il me semble que tout le monde doit savoir mon malheur. (*Haut.*) Laissez-moi, sire, vous baiser les pieds : mes lèvres seront heureuses de les effleurer de leur souffle.

LE ROI. — Ah! don Lope d'Almeida! si je pouvais, en Afrique, compter sur cette épée, je serais sûr de vaincre l'insolence moresque.

DON LOPE. — Et pensez-vous que mon épée puisse languir dans la paix et rester dans le fourreau que voici, quand vous tirez la vôtre, grand roi? Je vais mourir avec

vous. Quelle raison, seigneur, pourrait me retenir en Portugal, dans une telle occasion?

LE ROI. — N'êtes-vous pas marié?

DON LOPE. — Sans doute; mais cela ne fait pas que je ne sois qui je suis. C'est une raison, au contraire, d'aspirer à plus d'honneur et de renommée.

LE ROI. — Et comment votre épouse, une nouvelle mariée, prendra-t-elle votre départ?

DON LOPE. — Elle sera fière et honorée, sire, de vous avoir offert pour cette entreprise un soldat de plus dans son mari. Elle est noble et vaillante, seigneur, et regretterait plus que toute chose de ne pas me savoir à vos côtés. Si jusqu'ici je vous servais pour ma gloire, maintenant c'est pour la sienne que je vous servirai, autant que pour la mienne; et la douleur de la quitter ne fera pas obstacle à mon désir.

LE ROI. — Je le crois, mais je parlais ainsi parce qu'il ne me semblait pas juste de vous démarier sitôt, et c'est encore ma pensée. L'entreprise est haute, mais vous pourriez, don Lope, faire plus faute encore en votre maison.

(Le roi sort avec sa suite.)

SCÈNE VI

DON LOPE.

DON LOPE. — Dieu me protége! par quelle nouvelle épreuve devais-je encore passer? Qu'avez-vous entendu, mon âme? mes yeux, qu'avez-vous vu? Mon offense est-elle déjà si publique, que le bruit en soit venu à l'oreille du roi? Dois-je m'en étonner, et ne faut-il pas que la mienne soit la dernière à l'entendre? Est-il un homme plus infortuné? Ne valait-il pas mieux, ô ciel, si vous vouliez me punir, me lancer un trait de votre foudre, qui m'eût embrasé, dévoré et fait sentir le coup avant l'éclair, que cette parole du roi me disant avec une sévère gravité que je puis faire faute en ma maison? Mais quel trait plus terrible me faut-il invoquer, si, phénix du malheur, je renais de ma propre cendre? Ah! que ces montagnes et ces obélisques revêtus de lierre ne tombaient-ils sur mes

épaules et ne m'ensevelissaient-ils vivant? Ils m'eussent pesé moins, mille fois moins que cet affront sous lequel je succombe, et dont l'odieux fardeau m'accable et m'anéantit. Ah! honneur, que ne me dois-tu pas? Voyons, comptons ensemble, en quoi as-tu à te plaindre de moi? en quoi, dis-moi, t'ai-je offensé? A la gloire héritée de mes pères n'ai-je pas ajouté la mienne, et devant les plus grands dangers ai-je trop ménagé ma vie? Pour ne pas te mettre en péril, n'ai-je pas été, ma vie entière, affable avec le faible, courtois avec mes égaux, libéral avec le pauvre et bienvenu du soldat? Marié, hélas! marié, qu'ai-je à me reprocher? en quoi ai-je été coupable? N'ai-je pas choisi une femme dans une noble famille et d'antique vertu, et maintenant ma femme, est-ce que je ne l'aime pas? est-ce que je ne l'estime pas? Si donc je n'ai failli à aucun devoir, si dans ma vie il n'y a eu aucun acte où, par vice ou ignorance, j'aie provoqué tes représailles, honneur, pourquoi m'affrontes-tu? pourquoi? Quel tribunal a-t-on vu condamner l'innocent? Y a-t-il des sentences sans délit? des informations sans motif d'accusation, et là où il n'y a pas faute, doit-il y avoir châtiment? O lois insensées du monde! qu'un homme ait tout fait pour être honoré et ne puisse savoir s'il est offensé! Que la conduite d'autrui me soit imputée pour le mal et non pour le bien! Est-ce que jamais le monde a accordé plus d'estime à celui-ci, à cause des vertus de celui-là? Pourquoi donc, je le répète, cet autre serait-il en moindre estime pour les vices de celle qui rend si aisément l'altière citadelle de sa vertu aux flatteuses amorces de son caprice déréglé? Qui donc a mis l'honneur dans un vase si fragile? et qui jamais a fait des expériences avec des flacons, sans en avoir d'abord éprouvé le verre? Mais coupons court à de vaines paroles; si on veut accuser toutes les sottes coutumes dont on a souffert, c'est à n'en pas finir. Je ne saurais en réduire le nombre, la condition humaine est de s'y résigner. Je ne suis pas venu au monde pour les réformer, mais pour m'y soumettre et les venger au besoin. J'irai avec le roi, et revenant aussitôt sur mes pas, si je laisse le champ libre à l'offense, je l'aurai aussi pour le châtiment; ce sera la plus

exemplaire vengeance que le monde ait jamais vue. Je vais apprendre au roi, à don Juan, et même aux siècles futurs ce que c'est qu'un Portugais offensé.

(Il sort.)

SCÈNE VII

Au bord de la mer.

On entend un cliquetis d'épées derrière la scène, et on voit DON JUAN *en querelle avec quelques* SOLDATS; *ensuite* DON LOPE.

DON JUAN. — Lâches, j'ai reçu le démenti, mais je l'ai châtié.

UN SOLDAT. — Fuyons, son épée tue comme la foudre.

DON LOPE, *derrière la scène.* — N'est-ce pas don Juan que j'aperçois? Me voici à vos côtés.

(Il entre.)

UNE VOIX, *derrière la scène.* — Je suis mort!

DON JUAN, *revenant.* — Si je vous ai pour second, je ne crains plus le monde entier.

DON LOPE. — Ils sont en fuite. Qu'est-il arrivé, je vous prie, si vous ne tenez pas à les poursuivre?

DON JUAN. — Ah! don Lope, je suis mort! Je viens de recevoir de nouveau l'outrage que je croyais à jamais enseveli dans la vengeance. Mais, hélas! je me faisais illusion, la vengeance n'a pas suffi à ensevelir dans l'oubli l'offense reçue. Lorsque je m'éloignai de vous, je m'avançai jusqu'à cette plage battue par la mer, dans le même but qui vous amène, celui de retourner à la quinta où vous avez transporté votre maison, en prévision d'une absence prochaine. J'arrivai donc en me promenant. Il y avait là quelques hommes qui formaient un groupe, et comme je passais, l'un d'eux dit aux autres : « Voilà don Juan de Silva. » Moi, entendant mon nom, on l'entend toujours en pareil cas, je prêtai attentivement l'oreille. Un autre demanda : «Et quel est ce don Juan? — Tu n'as pas entendu parler « de son aventure, lui fut-il répondu? C'est celui qui reçut « un démenti de Manuel de Sosa. » Ne pouvant en supporter davantage, je tire l'épée, et en même temps je dis au soldat :

« C'est moi qui tuai don Manuel de Sosa, mon ennemi, et « sans lui donner le temps de prononcer le dernier mot de « son insulte. Je suis don Juan le vengé, et non don Juan le « démenti, puisque j'ai lavé mon honneur dans son sang. » J'ai dit, et les attaquant tous à la fois, je les ai poussés jusqu'ici, tous aussitôt ayant pris la fuite; car d'ordinaire les médisants sont lâches; c'est par derrière qu'ils font leur métier, et on n'en a guère connu de vaillant. Voilà mon tourment, don Lope, et vive Dieu! je ne sais à quoi tient que, dans l'excès de mon désespoir et fou de douleur, je ne me précipite dans la mer, ou avec cette épée je ne m'arrache la vie. « Celui-ci est le démenti, disait-il; et non, celui-ci est le « vengé. » Qui, dans ce monde, peut empêcher son malheur? N'est-ce pas faire assez que de le réparer? que de mettre désespérément sa vie en péril pour rester mort et honoré, plutôt que vivant et outragé? Mais il n'en est pas ainsi; il arrive trop souvent que pour se venger, pour satisfaire l'honneur outragé, on publie soi-même son outrage, parce que la vengeance dit ce que n'avait pas dit l'offense.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

DON LOPE.

DON LOPE. — « Parce que la vengeance dit ce que n'a-« vait pas dit l'offense. » Donc, en me vengeant de celui qui m'a offensé, je publie moi-même l'injure, et il est évident que la vengeance dira ce que le malheur n'a pas dit; et quand j'aurai hardiment vengé mes injures, le vulgaire abusé pourra dire : celui-ci est l'outragé et non celui-ci est le vengé, et si aujourd'hui ma main se baigne dans le sang, elle-même dira mon affront; car celui-là saura la vengeance, qui n'avait pas su l'offense. Je ne veux pas, ô ciel, la poursuivre publiquement, mais la tenir secrète et cachée. Un offensé prudent patiente, dissimule et se tait. Il y a plus d'honneur, plus de gloire à recueillir du secret. Je prépare mon œuvre en silence, ne voulant pas que la vengeance dise ce que n'avait pas dit l'outrage. Don Juan a

hardiment réparé son honneur, et cependant l'autre soldat ne disait pas : « Celui-ci est le vengé, mais celui-ci est le dé- « menti. » Faisons donc œuvre discrète et sage, et que ma vengeance soit telle que le soleil à peine la voie; car il me suffira que celui-là y croie, qui a cru à mon déshonneur, et en attendant la secrète occasion que je cherche, cœur outragé, patiente, dissimule et tais-toi. — Batelier!

SCÈNE IX

UN BATELIER, DON LOPE.

LE BATELIER. — Seigneur?

DON LOPE. — As-tu une barque prête?

LE BATELIER. — Oui, seigneur; je n'ai rien à vous refuser, bien que ce soit l'heure où toutes les barques vont et viennent sur le chemin de la quinta du roi. Chacun court derrière don Sébastien, notre roi, que Dieu garde!

DON LOPE. — Alors, prépare-toi, j'ai besoin d'aller jusqu'à ma quinta.

LE BATELIER. — Est-ce tout de suite?

DON LOPE. — Pourquoi pas?

LE BATELIER. — Je suis à vous dans un instant.

(Il sort.)

SCÈNE X

DON LUIS *qui entre lisant un papier*, DON LOPE.

DON LUIS, *à lui-même*. — Je veux relire ce billet où est l'arrêt de ma vie; le plaisir répété est un double plaisir (*Il lit*) : « Le roi va ce soir à sa quinta, vous pouvez y « venir, caché dans la foule; nous y trouverons l'occasion « d'achever vous de vous plaindre, moi de me justifier. Que « Dieu vous garde! *Leonor.* » Et pas une barque pour passer! Oh! contre-temps cruel! j'aimerais mieux que la fortune ne m'accordât jamais des faveurs dont elle m'empêche de jouir.

DON LOPE, *à part*. — Il vient de ce côté, en lisant un pa-

pier qui hâte ma vengeance. Qu'y lit-il? mon affront, sans doute. Qu'aisément l'honneur s'alarme! Je n'entends rien, je ne vois rien où je n'imagine retrouver ma peine.

DON LUIS, *à part*. — C'est don Lope.

DON LOPE, *à part*. — Dissimulons, ô mon courroux, et lâchant la bride à toute ma souffrance, attendons l'occasion favorable dans la patience et le secret; et puisque le serpent caresse avec une poitrine remplie de poisons, jusqu'au moment de verser mon venin, faisons comme lui. (*Haut.*) Vous faites bien peu d'estime de mes offres, seigneur cavalier, puisque vous ne réclamez de moi aucun bon office, quand j'espérais que vous alliez me donner l'occasion de vous servir. J'étais resté si touché de votre grande courtoisie, de votre discrétion et de votre courage, que je vous ai cherché dans tout Lisbonne pour offrir à votre valeur le secours de mon épée, si vous aviez à vous défendre une seconde fois de la vengeance d'un rival qui veut vous surprendre, et qui s'y prend de façon à vous donner la mort, au moment où vous y penserez le moins.

DON LUIS. — Seigneur don Lope, j'apprécie comme je le dois une faveur que j'espère payer un jour; mais, étranger comme je le suis, j'ai craint, seigneur, de réclamer l'honneur de votre protection. Je ne voulais pas vous commettre avec ce rival de qui vous me voulez défendre; outre que nous voici, je crois, raccommodés, car je lui parle comme je le fais ici avec vous.

DON LOPE. — Je le crois; mais songez au péril que vous pouvez courir : ce n'est jamais une amitié bien sûre que celle d'un homme qu'on a offensé.

DON LUIS. — Je pense le contraire, et je dis en retrouvant son amitié, de qui puis-je avoir quelque chose à craindre, si je suis sûr de mon ennemi?

DON LOPE. — Je pourrais vous opposer de bonnes ou de mauvaises raisons, mais je respecte votre opinion, et je garde la mienne. Mais, dites-moi, que cherchez-vous ici?

DON LUIS. — Je voudrais une barque pour aller jusqu'à la quinta du roi.

DON LOPE. — Vous arrivez à propos, et je pourrai vous être utile; je viens d'en fréter une.

DON LUIS. — Je me vois obligé d'accepter de vous ce service. Il est venu tant de monde qu'il n'y a plus moyen de passer, et je veux voir un spectacle qui jamais encore ne s'était vu, je crois.

DON LOPE. — Eh bien, nous irons ensemble. (*A part.*) Voici venir l'heure de ma vengeance.

DON LUIS, *à part.* — Quel homme en ce monde est plus heureux que moi ?

DON LOPE, *à part.* — Il est tombé dans mes mains; il n'en sortira pas vivant.

DON LUIS, *à part.* — Et c'est son mari qui me conduit vers elle!

SCÈNE XI

LE BATELIER, DON LOPE, DON LUIS.

LE BATELIER. — La barque est prête.

DON LOPE, *au batelier.* — Entrez-y le premier, j'attends un domestique; mais non, attendez-le plutôt, vous le connaissez; dites-lui que nous allons au bateau.

LE BATELIER. — N'y entrez pas sans moi; il n'est retenu que par une corde qui ne doit pas être bien solide.

DON LOPE. — Occupez-vous de chercher le domestique, nous vous attendons ici tous deux.

DON LUIS, *à part.* — Vit-on jamais pareille aventure? Ainsi c'est lui qui me mène où son honneur court si grand danger.

DON LOPE, *à part.* — Ainsi je le mène où je lui donnerai la mort.

(Ils sortent.)

LE BATELIER. — Ce domestique ne viendra pas, j'en ai peur, et je perds mon temps à l'attendre. Mais qu'est-ce que je vois? la corde a cassé et la barque est détachée. Dieu seul peut les tirer de là. Je crains bien que la mer ne soit leur tombeau à tous deux.

(Il sort.)

SCÈNE XII

Autre endroit de la plage, en vue de la quinta de don Lope.

MANRIQUE, SIRENA.

MANRIQUE. — Sirène dont l'aspect ravit, enchante et captive, viens-tu par hasard écouter sur cette plage comment chante la sirène de la mer? Écoute un sonnet héroïque, grave, discret, et qui vient à propos. Ne va pas le trouver importun; des mille et cent et un sonnets que tu sais, c'est le premier.

(Manrique tire un papier de sa poche et lit [1].)

SIRENA. — Quel beau sonnet tu as fait là! mais montre-moi le ruban, et voyons s'il est vert.

MANRIQUE, *à part.* — Du diable si je me souviens de ce que le ruban est devenu. J'étais, un jour, au bord du Tage, contemplant dans ses fraîches eaux, Sirena, ta beauté et ma félicité. Je tirai ce joli ruban de ma poche pour réjouir mon espérance, et te reprochais d'avoir changé. Je commençais à pleurer sur lui, je le baisais avec ardeur, quand un aigle, qui me vit le porter à mes lèvres, imagina que c'était quelque chose de bon à manger. Il descendit de son rocher, et, avec une grande résolution, m'arracha le ruban et remonta dans la nue. Je voulais d'un élan rapide m'élancer jusqu'à son aire, mais je ne pus me trouver un chaudron pour me couvrir la tête. C'est ainsi que s'est perdu le ruban et ton souvenir. Voilà, Sirena, ce qu'on appelle l'histoire du ruban vert.

SIRENA. — Écoute à ton tour ce qui m'arriva ici. Étant dans la campagne, je vis s'enlever un aigle : c'était le même. Voyant que ce ruban n'était pas chose qui se mangeât, il le laissa tomber tout près de moi, et m'étant approchée pour voir ce qui était tombé, je trouvai le ruban au milieu des fleurs. Vois si c'est bien celui-ci.

1. J'ai dû, à l'exemple des traducteurs qui m'ont précédé, renoncer à traduire ce sonnet qui n'est qu'une accumulation de pointes sur les diverses significations des mots *cinta*, *en cinta*, *su cinta*. Calderon a montré lui-même ce qu'il fallait penser de cet essai de style gongoresque, en le plaçant dans la bouche du gracioso.

MANRIQUE. — Une notable aventure, en vérité!

SIRENA. — Plus notable encore sera la vengeance.

MANRIQUE. — Laissons cela pour un autre jour, voici notre maîtresse qui vient.

(Il sort.)

SCÈNE XIII

DONA LEONOR, SIRENA.

DONA LEONOR. — Sirena!

SIRENA. — Madame?

DONA LEONOR. — Je me sens toute triste.

SIRENA. — Et ne pouvez-vous m'en dire la cause?

DONA LEONOR. — Tu ne la sais que trop. Écoute cependant. Depuis la triste nuit où, au milieu de mille embarras terribles, tu vis ma maison devenue une Troie embrasée, ta maîtresse justifiée aux yeux de tous, don Juan plus abusé que jamais, don Luis en liberté et don Lope complétement rassuré; depuis que, à cause d'une absence que don Lope médite, j'habite cette belle quinta, où des campagnes bien cultivées et de hautes montagnes encadrent une admirable nature et en relèvent l'éclat, j'y vis plus entourée que jamais de l'estime de don Lope; j'ai perdu, Sirena, toute crainte et le respect que je me dois à moi-même, et si je suis saine et sauve de l'aventure où je me suis jetée, je n'écoute plus qu'une audace sans frein. Le péril passé n'est un avertissement pour personne. A cela il faut ajouter que don Lope se montre plus tendre que jamais. Désabusé maintenant, s'il a craint quelque chose, il adore son désabusement et le convertit en amour. Oh! combien ont aimé de cette sorte! oh! combien ont aimé passionnément, qui n'ont reçu que des injures pour toute récompense! C'est un malheur auquel n'ont échappé ni les plus sages, ni les plus habiles. La femme la plus sensée, dès qu'elle se sent aimée, ne se souvient plus qu'elle aimait. Lorsque don Luis m'aimait, il semblait que je détestais don Luis; lorsque je n'avais rien à me reprocher, il semblait que j'eusse peur; et maintenant (folie des extrêmes), je n'aime

pas étant aimée, et, coupable, je n'ai pas peur. J'aime, au contraire, oubliée et offensée; et coupable, j'ose; et puisque, à ma grande joie, don Lope accompagne aujourd'hui le roi dans son expédition, j'écris à don Luis de me venir voir, pour que mon amour prenne fin, si je veux que le sien reprenne vie[1].

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DON JUAN.

DON JUAN, *à part.* — Je ne sais comment le cœur peut supporter de telles épreuves, sans se rendre aux coups réitérés de son double chagrin.

DONA LEONOR. — Seigneur don Juan, don Lope ne vient donc pas avec vous?

DON JUAN. — Je n'ai pu l'attendre, quoiqu'il m'ait dit qu'il viendrait, avant que le soleil ait enseveli ses rayons dans la mer.

DON LEONOR. — Comment l'espérer encore, quand déjà de pâles ombres couvrent le monde, et que le soleil disparaît sous de sombres nuages?

DON JUAN. — J'ai éprouvé un grand chagrin qui m'a jeté dans un état violent, et on ne peut guère attendre personne, quand on cherche à se fuir soi-même.

DON LUIS, *derrière la scène.* — Que le ciel me soit en aide!

DONA LEONOR. — Quelle voix gémissante nous apporte le vent?

DON JUAN. — Je ne vois personne sur la plage.

DONA LEONOR. — On aperçoit je ne sais quoi parmi les flots de la mer; la clarté mourante du jour ne permet pas de distinguer ce que c'est.

DON JUAN. — On dirait un homme qui se débat pour échapper à la mort. Puisque la pitié céleste semble l'amener de notre côté, allons lui offrir le secours de nos bras.

1. Tout ce long discours de Leonor, passablement subtil et affecté, est écrit en sixains (*sextillas*), suivant l'usage dont on a parlé dans une autre note.

SCÈNE XV

LES MÊMES, DON LOPE.

DON LOPE, *derrière la scène.* — Hélas! hélas!

DON JUAN, *derrière la scène.* — Il aborde!

DON LOPE, *derrière la scène.* — O terre! douce patrie de l'homme!

(Don Juan revient, et avec lui don Lope ruisselant, et une dague dans la main.)

DON JUAN. — Que vois-je, don Lope?

DONA LEONOR. — Mon époux!

DON LOPE. — Où trouver un port plus compatissant que celui qui avec tant de douceur accueille ma fatigue? Oh! Leonor, ô mon bien! devais-je espérer que le ciel me réservait, avec ses faveurs ordinaires, un si grand bonheur, en dédommagement d'une peine si grande? Mon ami!

DON JUAN. — Que s'est-il donc passé?

DON LOPE. — Ce bonheur inespéré cache, hélas! la plus grande catastrophe qu'ait vue le monde.

DONA LEONOR. — Puisque le ciel vient en aide à mes espérances et que je vous retrouve vivant, comment accuser la fortune, quand elle se serait livrée à ses tragiques habitudes?

DON LOPE. — Je parlai au roi, je vous cherchai, et ne vous trouvant pas, je frétai une barque. Au moment où elle allait fendre le flot, se présente à moi un brillant cavalier dont j'ai à peine retenu le nom, mais je crois bien que c'était un certain don Luis de Benavides, lequel me dit courtoisement qu'il était étranger, ce qui l'enhardit à se montrer indiscret. Il me prie de ne pas le juger trop sévèrement, s'il me demande de lui donner une place dans ma barque; qu'il est naturel qu'il veuille voir les troupes qui doivent se réunir dans la quinta du roi. Je ne pouvais guère lui refuser cette place. Nous venions d'entrer dans la barque, et celle-ci avait à peine senti le poids de nos deux corps (le batelier n'avait pas encore eu le temps de nous rejoindre), quand l'amarre, pourrie par les eaux

de la mer, rompt tout à coup, et une forte lame nous pousse au large. Je m'étais emparé des rames, mais sans pouvoir dominer le flot. Enfin la force m'abandonne, et nous voilà tous deux dans la barque, fendant au hasard les vagues azurées et en proie à toutes les angoisses de la mer. Tantôt j'occupais les hautes cimes des montagnes liquides, tantôt, sous une voûte de saphir, je croyais trouver une tombe dans ses arceaux. Enfin, poussé de ce côté et en vue des feux de la plage, la barque touche et se couvre d'eau et de sable. La violence du choc m'a séparé alors de ce généreux cavalier que je n'ai pu sauver, et qui, ne pouvant se secourir lui-même, s'est vu emporté par les vagues, où il a trouvé la sépulture et l'oubli.

DONA LEONOR. — Hélas !

(Elle tombe évanouie.)

DON LOPE. — Leonor, mon bien, mon épouse, pourquoi ce trouble cruel? Dieu du ciel! un froid de glace court dans ses veines. Ah! don Juan, il n'est pas étonnant que, me revoyant ainsi, elle n'ait pas été maîtresse de sa douleur. Un cœur de femme ne peut impunément écouter de pareils récits. Portez-la tous deux sur son lit.

(Don Juan et Sirena l'emportent.)

SCÈNE XVI

DON LOPE.

DON LOPE. — Qu'il sied bien à un homme de taire ses injures et d'ensevelir jusqu'à ses vengeances! Ainsi doit se venger celui qui sait attendre, se taire et patienter avec une prudente lenteur. A une injure qui se cache nous avons su, mon honneur, appliquer une vengeance cachée. Que j'ai bien saisi l'occasion, quand j'ai coupé la corde, quand je me suis emparé des rames pour m'éloigner de la plage, en feignant de vouloir m'en rapprocher! Et comme j'ai bien atteint mon but, puisque j'ai tué (ce poignard m'en est témoin) celui qui voulait m'outrager, celui qui attentait à mon honneur, et à qui j'ai donné dans un tombeau san-

glant un cercueil de cristal! Comme j'ai bien brisé la barque contre le bord, en laissant croire à tous que cela avait pu arriver naturellement, et sans que personne ait pris soupçon de moi! Et maintenant que, selon la loi de l'honneur, j'ai commencé par tuer le galant, je tuerai aussi Leonor, et le roi ne dira plus, quand il verra son sang rougir ce lit qu'elle n'a point encore souillé, que je ne dois pas le suivre, parce que je pourrais faire faute en ma maison. Cette nuit verra le complément de ma vengeance, et je trouverai, pour l'achever, un moyen plus prudent encore et plus impénétrable. Leonor, hélas! Leonor, aussi belle que légère, aussi infortunée que belle, ruine fatale de mon honneur; Leonor qui, vaincue par la douleur, abîmée dans ses regrets, s'est jouée de la mort dans les mains de la vie, Leonor mourra. Mais je ne veux confier mes desseins, parce qu'ils sauront les taire, qu'à la foi des quatre éléments. Ici, j'ai livré à l'eau et au vent la moitié de ma vengeance; là-bas, ma douleur confiera l'autre moitié à la terre et au feu. Cette nuit même, je veux sans pitié incendier ma maison. Je mets le feu à l'appartement, et pendant qu'il s'embrase, d'une main aveugle et hardie, je donnerai la mort à Leonor, afin que chacun présume que le feu a été son bourreau. Cet honneur dont j'étais si fier sortira plus brillant de l'impur alliage qui le souillait. C'est ainsi, et par une semblable expérience, que l'or sort épuré du creuset, sans ce grossier métal dont l'alliage le gâtait et ternissait son éclat. Ainsi la mer lave les souillures de ma grande infortune; que le vent ensuite l'emporte où pour jamais elle disparaisse! Que la terre se meuve pour ne pas la voir et que le feu en fasse des cendres! Et ainsi que la terre, l'eau, le feu et le vent consument, lavent, brûlent et dispersent le souffle impur qui osait altérer la splendeur du soleil!

(Il sort.)

SCÈNE XVII

LE ROI, LE DUC DE BRAGANCE, SUITE.

LE DUC. — La mer, pendant que le second soleil dormait dans sa sphère, réfléchit mollement les étoiles dans ses vagues.

LE ROI. — Duc, je suis venu par mer. J'aurais pu venir par terre; mais je me serais accusé de lenteur, quand il y avait une route plus courte. Et les flots se montrant si apaisés et si doux, que le ciel, comme un Narcisse d'azur, se contemplait dans leur pur cristal, j'ai voulu jouir du spectacle de ces barques innombrables qui ressemblent à autant de comètes enflammées, à autant de cygnes ailés, rivalisant de vitesse, et dont les unes courent avec des ailes, tandis que les autres volent avec des rames.

LE DUC. — La nuit fraîche et douce offre tous les plaisirs à la fois.

LE ROI. — Entre la terre et la mer, cette vue est délicieuse. A voir cette multitude de quintas abandonnant leurs pieds aux caresses des nymphes de la mer qui, paisibles et obéissantes, les baignent de leurs flots, on dirait une montagne transportée ici par un pouvoir magique, une forêt errante. Vues du sein de la mer, elles semblent se mouvoir. Adieu, ma douce patrie! Dieu permettra j'espère (car c'est sa cause que je vais défendre), que cette mer me ramène à toi, le front ceint du laurier triomphal de mille victoires sanglantes, ayant conquis à ma gloire un nouvel éclat, de nouveaux trophées à l'Église. J'espère voir...

VOIX, *derrière la scène.* — Au feu! au feu!

LE ROI. — Duc, quels sont ces cris?

LE DUC. — On crie au feu, et de ce côté la quinta la plus voisine, qui, si je ne me trompe, est celle de don Lope d'Almeida, me paraît toute en flammes.

LE ROI. — C'est un volcan de feu et de fumée d'où sortent impétueusement des nuées mêlées d'étincelles. Elle semble devenue la proie d'un affreux incendie qui l'assiége

de toutes parts. Il paraît impossible que personne puisse s'en échapper. Approchons, et voyons s'il est quelque remède à ce violent incendie.

LE DUC. — Seigneur! une telle témérité!

LE ROI. — Non, duc, ce n'est pas faire acte de témérité, mais de charité.

SCÈNE XVIII

DON JUAN, *à demi-nu*, LES MÊMES.

DON JUAN. — Quand je devrais me voir réduit en cendres, je veux sauver don Lope : c'est son appartement qui brûle.

LE ROI. — Retenez cet homme.

LE DUC. — Insensé, que prétendez-vous faire?

DON JUAN. — Léguer au monde l'exemple d'une amitié véritable. Et puisque vous voici, laissez-moi, sire, vous dire ce qui est arrivé. A peine nous étions-nous retirés, qu'en un moment, en un instant, le feu a éclaté avec une telle furie qu'il semblait vouloir se venger de sa propre violence. Don Lope d'Almeida est là avec son épouse, et je voudrais les sauver.

SCÈNE XIX

MANRIQUE, LES MÊMES.

MANRIQUE. — Je m'échappe en fuyant de cette maison, Énée d'une seconde Troie, et je jette des étincelles comme un diable de comédie. Je vais me plonger dans la mer, quoique, à mes yeux, ce soit un moindre mal d'être brûlé que de boire de l'eau.

SCÈNE XX

DON LOPE, *à demi-nu, et portant Leonor morte,* LES MÊMES.

DON LOPE. — Pitié, Dieu clément, et que je sauve sa vie, au risque de perdre la mienne. Leonor!

LE ROI. — Est-ce vous, don Lope?

DON LOPE. — Moi-même, sire, si toutefois la douleur, je ne dis pas le feu, me laisse assez d'âme et de vie pour vous reconnaître, pour vous parler, quand ma vie et mon âme, attentives à cette catastrophe, à cette épouvante, à cette horreur, à cette tragédie, gisent anéanties et muettes. Cette beauté morte, cette fleur glacée au milieu d'un si grand feu, et que le feu seul pouvait embraser, ne voulant pas, jaloux de son éclat, lui permettre de briller; cette femme, sire, fut mon épouse, noble, fière, chaste, vertueuse, et qui recevra des lèvres de la renommée cette louange éternelle. Celle-ci est mon épouse que je n'aimai d'un si tendre amour que pour regretter plus vivement de ne plus la voir, et de la perdre au milieu d'une telle catastrophe, c'est-à-dire enveloppée dans une flamme ardente, étouffée dans une épaisse fumée. Mais au moment où je m'efforçais de la sauver, elle a rendu sa vie dans mes bras. Peine cruelle! horreur affreuse! événement terrible! Il me laisse pourtant une consolation, et c'est de pouvoir vous servir, car ainsi redevenu libre, je ne ferai pas faute dans ma maison. Je vous suivrai, sire, jusqu'au moment où ma vie trouvera sa fin, si toutefois il est des infortunes qui finissent. (*A part, à don Juan.*) Et vous, vaillant don Juan, dites à ceux qui viendront vous demander conseil, comment on se venge, sans que personne le sache, et de manière à ce que la vengeance ne dise pas ce que l'injure n'a pas dit.

LE ROI. — Voilà un étrange malheur!

DON JUAN. — Que Votre Altesse daigne m'entendre à l'écart; il convient que vous ayez seul le secret de cet événement. Don Lope a eu des soupçons qui trop tôt ont passé à l'état de certitude, et avec une résolution prudente, voulant d'outrage secret tirer secrète vengeance, il a tué le

galant en pleine mer, étant seul avec lui dans une barque. Il a ainsi confié son secret à l'eau et au feu, afin que ceux qui avaient connu l'injure seuls aussi connussent la vengeance.

LE ROI. — C'est l'aventure la plus rare dont il ait été parlé depuis l'antiquité. *A outrage secret secrète vengeance.*

DON JUAN. — Telle est la véridique histoire du grand don Lope d'Almeida, et nous réclamons votre admiration, en mettant fin à cette tragi-comédie.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE MAGICIEN

PRODIGIEUX

(EL MAGICO PRODIGIOSO)

1637

NOTICE

SUR

LE MAGICIEN PRODIGIEUX

Si l'on en croit une note, écrite à la marge d'un manuscrit de cette pièce qui se trouve dans la bibliothèque de M. le duc d'Osuna, ce chef-d'œuvre aurait été composé en 1637, pour la fête du Saint-Sacrement, à Yepes, petite ville de la province de Tolède. Deux cents ans plus tard, le 21 novembre 1821, traduit en allemand par Charles Immermann, avec quelques restrictions dans les développements, il était représenté à Dusseldorf avec le même succès qu'il l'avait été jadis en Espagne. Le traducteur ajoute modestement que les merveilles de la mise en scène furent sans doute pour beaucoup dans ce succès. Mais sans doute aussi la meilleure part dut en revenir aux beautés de l'œuvre originale. Dans le magicien d'Antioche l'Allemagne avait reconnu sans effort un ancêtre du Faust de Goethe.

Ticknor ne s'y est pas trompé, et, parmi les drames religieux de Calderon, il assigne sans hésiter le premier rang au *Magicien prodigieux*. Ochoa, qui trouve la même analogie déjà signalée par des critiques antérieurs à Ticknor, la combat par des arguments qui, à notre avis, ne prouvent qu'une chose, c'est que le docteur Faust de Goethe est un Cyprien demeuré païen, tandis que le Cyprien de Calderon est un Faust qui n'a pas craint de se faire chrétien.

Au fond la légende est la même; mais Calderon l'a échauffée du souffle catholique de son génie et de son temps, tandis que dans l'œuvre sceptique du poëte moderne on respire l'air tour à tour brûlant et glacé du désert. Il y a, d'une création à l'autre, toute la distance qui sépare une œuvre qui est à la fois allemande et païenne

d'une inspiration profondément espagnole et catholique. Le poëme de Goethe, même dans les scènes pathétiques où Marguerite lui donne l'accent du cœur, laisse au fond de l'âme je ne sais quoi d'amer et de désolé. En s'abandonnant à Calderon, on passe par toutes sortes d'émotions poignantes; mais après avoir assisté au martyre de Justine et de Cyprien, on emporte dans le cœur quelque chose de leur douce et tranquille sérénité.

Veut-on savoir ce que la légende chrétienne avait fourni au poëte espagnol? Pour le poëte allemand, il y avait longtemps que cette légende s'était perdue dans le conte romantique du docteur Faust, et jamais sans doute Goethe n'éprouva le besoin de remonter plus haut.

Il y avait à Antioche, sous le règne de Dioclétien, un magicien célèbre du nom de Cyprien. Ses parents ayant reconnu en lui de rares dispositions pour ce côté mystérieux et sombre des idées philosophiques qui, depuis l'établissement du christianisme, s'était développé dans le paganisme, avaient dirigé toutes ses facultés vers l'étude des sciences occultes. En quelques années, il était devenu très-habile dans la magie. Pour s'y rendre plus habile encore, il avait parcouru l'Orient, visité ses anciennes écoles et ses nouveaux maîtres, puis il était revenu à Antioche où, pendant son absence, son nom avait encore grandi.

Or, à cette époque, vivait aussi à Antioche, une jeune fille d'une rare beauté, appelée Justine. Elle était née dans une famille payenne, mais les prédications d'un saint prêtre en avaient de bonne heure fait une chrétienne. Justine n'avait pas eu de peine à attirer ses parents au christianisme et à obtenir d'eux la permission de se consacrer uniquement à la sainte Vierge. Elle vivait dans la solitude et la prière, sans que ce double rempart l'eût préservée des poursuites d'un jeune libertin, nommé Agladio, qui, après avoir épuisé près d'elle tous les moyens ordinaires de la séduction, eut l'idée de recourir aux puissances infernales et s'adressa à Cyprien. Cyprien n'eût pas plutôt vu Justine, qu'il en devint lui-même éperdument épris, et pour triompher de sa chasteté, il appela à son aide toutes les ressources de son art, mais inutilement. Un signe de croix de la jeune chrétienne rendait vains tous les enchantements. Alors le magicien irrité se tourna vers Satan et lui demanda avec emportement ce qu'il fallait penser d'une science qui venait échouer ainsi contre l'innocence d'une enfant, et quel était ce Dieu qui la protégeait contre toutes ses poursuites. Satan

répondit que le Dieu du ciel et de la terre, le maître souverain de la nature, l'avait prise sous sa garde, et qu'un signe de croix suffisait pour éloigner d'elle tous les démons. — « J'ai donc été bien insensé « jusqu'ici, répliqua Cyprien, de te servir, quand je pouvais m'adresser « à plus puissant que toi. Si le signe de cette croix, sur laquelle est mort « le Dieu des chrétiens, a un tel pouvoir, quelle ne sera pas la puissance « de ce Dieu lui-même? » Et aussitôt allant trouver un de ses amis, nommé Eusebio, qui l'avait souvent pressé d'abandonner le culte des faux dieux, il lui demanda, en fondant en larmes, s'il pensait que, malgré toutes les infamies de sa vie passée, le Dieu de Justine le voulût admettre au nombre de ses serviteurs. Eusebio, pour unique réponse, le conduisit à l'évêque Anthime qui ne crut pas devoir laisser à un autre le soin de catéchiser un tel homme, et le prépara lui-même au saint baptême. Mais avant de recevoir ce signe de sa foi nouvelle, Cyprien porta à l'évêque tous ses livres de magie et voulut les brûler de sa main, en présence de tous les fidèles. Justine qui, pendant cette longue épreuve, avait secrètement prêté à Cyprien le secours de ses prières, dès que la conversion fut publique, pour en marquer sa joie et sa reconnaissance à Dieu, alluma une lampe, coupa ses beaux cheveux qu'elle offrit à la Vierge, et vendit ses joyaux, ses habits précieux et ses meubles, pour en distribuer le prix aux pauvres avec sa dot, puis elle se retira avec d'autres vierges à Damas.

A dater de ce jour, Cyprien et Justine séparés, mais unis de cœur et dans la foi, avancèrent du même pas dans les voies de la piété. Le bruit de leurs saintes œuvres se répandit bientôt hors d'Antioche, et la renommée en ayant porté la nouvelle jusqu'à Nicomédie, où se trouvait alors l'empereur Dioclétien, ce prince, comme pour préluder à la grande persécution qu'il méditait, envoya l'ordre d'arrêter ces deux chrétiens dont le nom venait l'importuner de si loin, et d'essayer sur eux le pouvoir des tourments. Mais les bourreaux ne pouvant triompher de leur constance, on en référa de nouveau à l'empereur qui, impatienté, commanda qu'on leur coupât la tête sans autre forme de procès, ce qui eut lieu le 26 septembre. C'est ce jour-là que leur fête est célébrée par l'église, qui n'a pas voulu séparer dans le triomphe ceux qui avaient été unis dans le combat.

Voilà sur quel fond solide, mais d'un intérêt à la fois mystique et romanesque, Calderon a construit ce drame merveilleux que nous n'hésitons pas à mettre à côté de la grande création de Goethe.

Cyprien, cet autre Faust, n'a pas besoin d'être rajeuni par la ba-

guette de Méphistophélès pour renaître à l'âge des passions. Le poëte le prend à l'âge que lui donne la légende, et il nous le montre glissant, comme nombre de ses contemporains, de l'étude d'un spiritualisme impuissant dans l'abîme des sciences occultes qui du moins donnent une pâture à son imagination. A cette époque, en effet, quand de l'école d'Athènes on ne sortait pas un Basile ou un Grégoire de Naziance, on y devenait un Julien. C'est sur cette pente que Calderon nous montre, au début et dans une scène charmante, son futur magicien. Tandis que tout ce qu'il y a encore de païens à Antioche dédient un nouveau temple à Jupiter, Cyprien, jeune et brillant patricien de cette ville, qui ne croit plus aux faux dieux, sans croire encore au *Dieu inconnu*, se dérobe au tumulte de la fête pour venir méditer dans le silence et la solitude d'un bois voisin sur les vérités de l'ordre philosophique et, en particulier, sur l'existence d'un Dieu un ou multiple, maître souverain et régulateur de toutes choses. Pendant qu'il est absorbé dans une phrase de Pline qui inquiète sa pensée, un étranger s'approche de lui, un voyageur qui s'est égaré aux portes d'Antioche, et qui, sous le prétexte de lui demander son chemin, en vient habilement à se faire raconter par le jeune homme ce qu'il fait seul dans ce bois ; et une question en amenant une autre, la discussion s'engage sur les grands problèmes posés dans la phrase de Pline. On croirait voir un étudiant fraîchement arrivé de Salamanque aux prises avec un écolier de Valladolid ou d'Alcala de Henarez. L'étranger, qui est un sophiste, battu par le sens encore droit du jeune homme, continue son voyage, mais en se jurant à lui-même d'attirer celui-ci sur un terrain plus dangereux que celui de la dialectique, celui de la passion.

Comment Cyprien rencontre Justine, et comment il en devient amoureux, et comment il trouve en elle la même résistance que ses jeunes amis, nous ne le raconterons pas. Ce n'est pas une analyse que nous faisons ici, nous nous bornons à étudier le procédé du poëte, et à faire voir comment peu à peu sa pensée s'empare de la légende pour l'agrandir et la vivifier.

Cependant Cyprien qui n'a pu triompher de la vertu de Justine, cherche contre elle une alliée dans la magie. La magie c'est le démon, et Cyprien lui vend son âme pour obtenir l'amour de Justine. C'est là où l'attendait le voyageur, qui n'est autre que Satan, pour prendre sa revanche. Enfermé une année entière dans une caverne, Cyprien y étudie, sous le maître auquel il s'est donné, tous les secrets de la science

infernale. Pendant qu'il travaille à devenir aussi habile que son maître, celui-ci, pour tenir sa promesse, le diable a de l'honneur à sa manière, mais surtout pour s'assurer une double proie, n'épargne rien afin de déshonorer Justine par de fausses apparences, et de la livrer par la honte à la séduction, puis de l'amener, émue et à demi séduite par toutes les influences voluptueuses de la chair et de la nature, sur les pas de celui qui s'est perdu pour la conquérir. La scène de la tentation est d'une incomparable poésie. La belle chrétienne sort triomphante de la lutte, et Satan qui n'a plus que ce moyen de tenir sa parole, c'est-à-dire de tromper encore son élève, livre à ses désirs un fantôme qui a pris la forme de Justine. Mais en soulevant le voile qui lui dérobe sa proie, Cyprien s'aperçoit que c'est un squelette qu'il va prendre dans ses bras : image éloquente, remarque éloquemment lui-même M. Ochoa, de toute science humaine qui n'a pas Dieu pour base. Et c'est alors que Cyprien reconnaît qu'il a fait fausse route, déchire hardiment le parchemin qu'il a signé de son sang et qui le lie à l'enfer, et court à Antioche présenter sa tête au baptême et au bourreau. Rien de plus simplement touchant que la scène où les deux amants se rencontrent au pied de l'échafaud.

Je me reproche d'avoir dit les deux amants. Le mot va trop au delà de ma pensée et de celle du lecteur. Mais en cherchant bien tout au fond du cœur de Justine, on y sent, sans qu'elle s'en rende compte à elle-même, je ne sais quel sentiment lointain et confus qui ne repousse pas tout à fait la passion de Cyprien. Pressée par lui, Justine lui avait répondu : — « Je ne saurais vous aimer, Cyprien, jusqu'à la « mort. » Au moment de mourir avec lui sur le même échafaud, elle lui dit : — « Je t'ai promis que je t'aimerais dans la mort, et en mourant « avec toi, Cyprien, j'accomplis ma promesse. » Ce que dit aujourd'hui la jeune martyre, est-ce bien ce qu'elle disait alors? Il y a, ce semble, dans les dernières paroles comme un aveu grave, mais indirect, et que, même en présence de la mort, la pudeur de la vierge ne pouvait faire plus complet ; c'est assez cependant pour que l'on soupçonne qu'elle a aimé. Il faut savoir gré à un poëte aussi passionné que Calderon de n'en avoir pas dit davantage, et d'avoir eu cette suprême réserve, si peu ordinaire aux poëtes de sa nation. La poésie méridionale n'a pas le génie des délicates réticences.

On trouvera sans doute que le *Magicien prodigieux* n'est pas sans une certaine analogie avec *Polyeucte*.

LE MAGICIEN PRODIGIEUX

PERSONNAGES.

CYPRIEN (1).
LE DÉMON.
FLORO.
LELIO.
MOSCON, valet.
JUSTINE, dame.
LIVIA, suivante.
LE GOUVERNEUR D'ANTIOCHE.
LISANDRO, vieillard.
FABIO, } valets.
CLARIN, }
UN VALET.
UN SOLDAT.
SOLDATS.
PEUPLE.

La scène est dans Antioche et hors de ses murs.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Un bois aux environs d'Antioche.

CYPRIEN, *vêtu en étudiant*, CLARIN *et* MOSCON, *portant des livres.*

CYPRIEN. — Dans l'attrayante solitude de cet agréable séjour, merveilleux labyrinthe d'arbres, de fleurs et de plantes, vous pouvez me laisser, laissant avec moi, et je ne connais pas de compagnie plus douce, les livres que je vous ai fait apporter de chez moi. Tandis qu'Antioche cé-

1. Nous faisons ici une application du système exposé dans l'avant-propos sur la traduction des noms propres, en laissant ceux des deux principaux personnages de ce drame tels qu'ils sont dans le martyrologe qui nous est familier.

lèbre par d'éternelles fêtes l'inauguration du temple qu'elle consacre aujourd'hui même à Jupiter, et la translation solennelle de la statue de ce dieu qu'elle va placer dans un plus digne sanctuaire, fuyant le tumulte de ses rues et de ses places, je veux employer à l'étude ce qui reste du jour. Retournez tous deux à Antioche, prenez part à ses fêtes, et venez me rechercher, quand le soleil ira s'ensevelir dans les flots qui, le recevant des nuages assombris, préparent à son grand cadavre d'or une tombe d'argent. Vous me retrouverez ici.

MOSCON. — Quoique j'aie grande envie de voir les fêtes, je ne puis, seigneur, m'empêcher, avant d'y aller, de vous dire au moins quatre ou cinq mille paroles. Se peut-il qu'un jour comme celui-ci, un jour de joie, de contentement et de plaisir pour tout le monde, vous veniez seul au milieu des champs, avec trois ou quatre volumes, et tourniez le dos aux jouissances qui vous attendent.

CLARIN. — Notre maître fait très-bien. Je ne connais rien de plus ennuyeux qu'un jour de procession avec ses confréries et ses danses.

MOSCON. — Pour tout dire, en un mot, Clarin, avec ton humeur artificieuse et tes habitudes hypocrites, tu n'es qu'un flatteur, car tu loues ce que fait le maître, et tu ne dis jamais ce que tu penses.

CLARIN. — Tu te trompes (ce qui est la manière la plus polie de dire en face à quelqu'un qu'il en a menti), je dis ce que je pense.

CYPRIEN. — C'est assez, Moscon; Clarin, c'est assez. Vous ne savez faire autre chose que vous chercher querelle l'un à l'autre, et il suffit que l'un soit d'un avis pour que l'autre soit de l'avis contraire. Partez, et comme je vous l'ai dit, revenez me chercher, lorsque la nuit tombante aura enveloppé de ses ombres ce brillant palais de l'univers.

MOSCON. — Veux-tu parier qu'après avoir dit qu'il n'y a rien de mieux que de ne pas aller aux fêtes, tu vas les voir?

CLARIN. — La conséquence est claire. Personne ne fait ce qu'il conseille aux autres de faire.

MOSCON, *à part.* — Je voudrais qu'il me poussât des ailes pour aller voir Livia.

(Il sort.)

CLARIN, *à part.* — S'il faut dire la vérité, ce qui par-dessus tout me ravit les sens, c'est Livia. Puisque voilà déjà plus de la moitié du chemin de fait, arrive à *na*, ô Livia, et sois, Livia, Liviana [1].

(Il sort.)

SCÈNE II

CYPRIEN.

CYPRIEN. — Me voici seul, et je pourrai enfin, si mon génie peut s'élever à ces hauteurs, étudier cette question qui me tient dans le doute, depuis que j'ai lu dans Pline la définition de Dieu exprimée par de mystérieuses paroles. Mon esprit n'arrive pas à trouver ce Dieu, en qui se confondent tant de mystères et d'attributs célestes. Je veux approfondir cette vérité cachée.

(Il se met à lire.)

SCÈNE III

LE DÉMON, *en habits de gala*, CYPRIEN.

LE DÉMON, *à part.* — Médite et discours tant que tu voudras, Cyprien, tu ne réussiras jamais à l'atteindre : je te la cacherai.

CYPRIEN. — J'entends du bruit derrière ces branches. Qui va là? Qui êtes-vous?

LE DÉMON. — Cavalier, je suis un étranger égaré depuis le matin dans ce bois, pendant que mon cheval, rendu de fatigue, se repose en paissant la verte émeraude de ces halliers. J'allais à Antioche pour des affaires importantes, lorsque, distrait par mes soucis, chacun a sa part de ces biens-là, j'ai perdu tout à la fois mon chemin, mes domestiques et mes compagnons de voyage.

1. *Liviana* veut dire : légère, inconstante. Je donne le jeu de mots pour ce qu'il vaut.

CYPRIEN. — Je m'étonne fort que vous ne vous soyez pas retrouvé, ayant devant vous les hautes tours d'Antioche. De tous les sentiers qui traversent ou longent ce bois, il n'en est pas un seul qui n'aboutisse à ses murs comme à son centre. Quel que soit celui que vous preniez, vous êtes sûr d'arriver.

LE DÉMON. — Le propre de l'ignorance est, en face de la science même, de ne pas savoir en profiter. Et comme je ne crois pas prudent d'entrer ainsi dans une ville étrangère, où je ne suis pas connu, seul et demandant ma route, je passerai ici le reste de la journée, jusqu'à ce que la nuit triomphe du jour. A votre habit, et d'après ces livres qui vous tiennent compagnie et vous divertissent, je présume que vous devez être grand étudiant, et je me sens porté d'une inclination naturelle pour ceux qui ont le goût de l'étude.

(Il s'assied.)

CYPRIEN. — Vous avez étudié?

LE DÉMON. — Non; je sais seulement ce qu'il faut savoir pour ne pas être un ignorant.

CYPRIEN. — Et quelles sciences avez-vous apprises?

LE DÉMON. — Un assez bon nombre.

CYPRIEN. — Même en en étudiant une seule pendant un long temps, on ne l'épuise pas, et vous, la vanité est grande, vous en savez plusieurs, sans avoir étudié?

LE DÉMON. — Oui, je suis d'un pays où, sans les apprendre, on possède les sciences les plus hautes.

CYPRIEN. — Oh! que cette patrie n'est-elle la mienne? Ici, plus on étudie, plus on ignore.

LE DÉMON. — Ce que je dis est si vrai que, sans avoir étudié, je concourus pour une chaire supérieure et faillis l'obtenir, ayant eu pour moi beaucoup de votes, et quoique je ne la gagnai point, il me suffit d'y avoir prétendu : il y a telle défaite qui n'est pas sans gloire. Si vous ne me croyez pas, dites-moi ce que vous étudiez, et nous discuterons. J'ignore l'opinion qui vous agrée, mais quand elle serait la bonne, je me charge de soutenir l'opinion contraire.

CYPRIEN. — Je suis charmé que votre esprit ait entamé

ce chapitre. Ce qui m'occupe, c'est un passage de Pline que j'ai une peine infinie à entendre. Je voudrais savoir quel est le Dieu dont il parle.

LE DÉMON. — C'est un passage, je me le rappelle parfaitement, où il s'exprime ainsi : « Dieu est une bonté, « une essence, une substance suprême : il est tout yeux et « tout mains. »

CYPRIEN. — C'est vrai.

LE DÉMON. — Quelle difficulté y trouvez-vous?

CYPRIEN. — Je ne trouve nulle part ce Dieu dont parle Pline. S'il est la bonté suprême, cette suprême bonté manque à Jupiter même, car nous le voyons en faute dans bien des occasions, pour ne parler que de Danaë séduite et d'Europe ravie. Comment se fait-il que dans la bonté suprême dont tous les actes sacrés devraient être divins se rencontrent les passions humaines?

LE DÉMON. — Autant de fausses histoires où les lettres profanes ont, sous les noms des dieux, prétendu masquer la philosophie morale.

CYPRIEN. — Cette réponse ne suffit pas. L'honneur de Dieu devrait être à une telle hauteur, que l'ombre même des fautes n'osât pas arriver jusqu'à son nom. Et en y regardant de plus près, si les dieux s'appellent la bonté suprême, il est nécessaire qu'ils ne veuillent que le bien. Alors comment se fait-il que l'un veuille une chose et l'autre une autre? C'est ce qui me frappe dans les oracles douteux que rendent habituellement leurs statues. Et pour que vous ne reveniez pas me dire que je me laisse égarer par les lettres profanes... à deux armées différentes deux oracles divins assurèrent le gain de la bataille, et l'une d'elles la perdit. N'est-il pas évident par là que deux volontés contraires ne peuvent aller à un même but? Donc, si elles vont en sens contraire, et que l'une soit bonne, il faut nécessairement que l'autre soit mauvaise. Une mauvaise volonté en Dieu, on ne peut même la concevoir. Il n'y a donc pas suprême bonté dans les dieux, s'il n'y a pas unité.

LE DÉMON. — Je nie la majeure; car les réponses de ces oracles peuvent avoir été faites en vue d'un résultat que votre esprit n'atteint pas, et qui est celui que se propose

la Providence. Celui qui perdit la bataille avait peut-être plus d'intérêt à la perdre, que celui qui la gagna à la gagner.

CYPRIEN. — Accordé; mais ce dieu ne devait point, les dieux ne pouvant pas tromper, assurer la victoire. C'était assez de permettre la défaite, sans assurer le contraire. Ensuite, si Dieu est tout yeux, un dieu quelconque devait voir clairement et distinctement ce qui allait arriver, et le voyant, ne pas certifier ce qui ne pouvait être. Enfin, quoiqu'un si grand dieu soit divisé en personnes distinctes, même dans la moindre circonstance, il ne peut être qu'unique en essence.

LE DÉMON. — Il importe aux desseins de la providence que sa voix agite ainsi les passions.

CYPRIEN. — Quand il aura besoin de les agiter, il aura les génies (il y en a de bons et de mauvais, au dire des doctes), qui sont certains esprits répandus parmi nous, et qui inspirent les œuvres bonnes ou mauvaises, argument notable sur lequel repose l'immortalité de l'âme. Et Dieu pourrait bien, sans aller jusqu'à faire voir qu'il sait mentir, se servir d'eux pour émouvoir les passions.

LE DÉMON. — Ces contradictions, remarquez-le bien, n'empêchent nullement que ces déités ne se confondent en un seul Dieu, puisque, dans les occasions importantes, elles ne se combattent jamais. On le voit bien dans la brillante machine de l'homme, qui fut l'œuvre d'une conception unique.

CYPRIEN. — Mais si cette création a été l'œuvre d'un seul Dieu, celui-là l'emporte sur les autres. Ou s'ils sont égaux, puisqu'il vous semble (et vous ne le nierez pas) qu'ils peuvent se trouver en désaccord sur quelques points, lorsqu'il a été question de créer l'homme, et que l'un a voulu le faire, un autre pouvait dire : « Je ne veux pas, « moi, qu'il se fasse. » Ensuite, Dieu étant tout mains, si l'un a créé l'homme, l'autre peut le défaire. Les deux mains étant égales en puissance, si elles sont mues par des volontés inégales, laquelle vaincra des deux ?

LE DÉMON. — Contre des propositions impossibles et

fausses il n'y a pas d'argument. Voyons, que concluez-vous de là?

CYPRIEN. — Qu'il y a un Dieu, bonté suprême, grâce suprême, tout yeux et tout mains, infaillible, qui ne trompe jamais, supérieur, un Dieu qui n'a à lutter contre aucun autre, que nul autre n'égale; un principe sans commencement, une essence, une substance, une puissance, une volonté unique; et quand, comme le nôtre, il se composerait d'une, de deux ou de plusieurs personnes, une divinité souveraine doit être unique dans son essence, et cause de toutes les causes.

LE DÉMON. — Comment nier une chose si évidente et si claire?

(Il se lève.)

CYPRIEN. — Et il vous en coûte beaucoup d'en convenir?

LE DÉMON. — Comment ne m'en coûterait-il pas de reconnaître que mon esprit a trouvé qui lui résiste? Les réponses ne me manqueraient pas, mais je me tais, parce je vois qu'on vient de ce côté, et qu'il est l'heure de reprendre le chemin de la ville.

CYPRIEN. — Allez en paix.

LE DÉMON. — Demeurez en paix. (*A part.*) Puisque l'étude t'a fait monter si haut, je m'arrangerai pour te faire oublier l'étude, en te livrant aux séductions d'une rare beauté. Et puisque j'ai la permission de poursuivre Justine de ma rage, d'un même effet je tirerai une double vengeance.

(Il sort.)

CYPRIEN. — Je n'ai vu de ma vie un homme si remarquable. Mais puisque mes valets me font attendre, je veux revoir encore ce passage, source de tant de doutes.

(Il se remet à lire sans regarder ceux qui arrivent.)

SCÈNE IV

LELIO, FLORO, CYPRIEN.

LELIO. — N'allons pas plus avant; ces rochers, ces ra-

meaux si touffus qu'ils repoussent le soleil lui-même seront les témoins de notre duel.

FLORO. — En garde! C'est aujourd'hui le tour des œuvres, si c'était hier celui des paroles.

LELIO. — Je sais que, sur le terrain, quand la langue se tait c'est le fer qui parle, et voici comment.

(Ils se battent.)

CYPRIEN. — Qu'est-ce ceci? Arrête, Lelio! arrière, Floro! Il suffit que je me jette entre vous, quoique désarmé.

LELIO. — D'où sors-tu, Cyprien, pour venir ainsi, dis-moi, faire obstacle à ma vengeance?

FLORO. — Es-tu un fruit inattendu de ces troncs et de ces rameaux?

SCÈNE V

MOSCON, CLARIN, LES MÊMES.

MOSCON. — Courons, c'est du côté de notre seigneur que résonne ce bruit d'épées.

CLARIN. — Moi, je ne cours jamais pour me rapprocher de ces choses-là; mais pour m'en éloigner, oui.

MOSCON ET CLARIN, *à la fois.* — Seigneur...

CYPRIEN. — Pas un mot de plus. — Comment? qu'est-ce? Deux amis qui par leur sang et leur renommée tiennent attachés sur eux les yeux et l'espérance de la ville entière, l'un fils du gouverneur d'Antioche, l'autre de l'illustre famille des Colaltos, aventurer de la sorte et livrer au hasard deux existences qui peuvent être l'honneur de leur patrie!

LELIO. — Cyprien, quoique le respect qu'à tant de titres je dois à ta personne retienne en ce moment mon épée, ne crois pas qu'elle se résigne à rester tranquille au fourreau. Tu es plus savant en fait de sciences que de duel, et tu ne peux savoir qu'il n'y a pas de considération qui, sur le terrain, de deux gentilshommes fasse deux amis, et qu'il faut que l'un ou l'autre meure dans le combat.

FLORO. — Je te dis la même chose, et te prie de te retirer avec tes gens, ayant vu par tes yeux que tu nous

laissais aux prises sans trahison ou avantage d'aucun côté.

CYPRIEN. — Si vous pensez que ma profession me rend étranger aux diverses lois du duel, qui sont l'étude préférée de la valeur et de la fierté, vous vous trompez. Ma naissance m'oblige aux mêmes devoirs que vous, et à savoir ce que c'est que l'honneur, ce que c'est que l'infamie. Pour me livrer à l'étude, je n'ai pas laissé s'amollir mon courage, et on a vu souvent les lettres et les armes se donner la main. Si, en venant sur le terrain, vous avez rempli une des conditions essentielles du duel, vous avez assez combattu pour écarter de vous toute calomnie, et vous pouvez maintenant me dire la cause de votre querelle. Si, après l'avoir entendue, je reconnais dans ce récit que l'un de vous est en droit de réclamer une satisfaction, je vous donne ma parole que je vous laisserai seuls tous deux.

LELIO. — A cette condition, qu'après avoir appris la cause de notre duel tu nous laisseras nous battre, je ne demande pas mieux que de te la raconter. J'aime passionnément une dame que Floro aime également. Vois maintenant comment tu pourras nous réconcilier. Il n'y a pas de moyen à l'aide duquel on puisse amener deux nobles jaloux à oublier leur mutuel ressentiment.

FLORO. — J'aime cette dame, et ne veux pas que le soleil lui-même se permette de la regarder; et puisque la chose est sans remède, et que tu nous as donné parole de nous laisser battre, laisse-nous le champ libre.

CYPRIEN. — Attendez; je veux en savoir davantage. Dites-moi, cette dame est-elle de celles à qui on peut, ou non, aspirer?

LELIO. — Elle est de si bonne maison et de si noble race, que si le soleil inspirait de la jalousie à Floro il aurait tort de s'en plaindre, car je crois que le soleil n'oserait même la regarder.

CYPRIEN. — Veux-tu l'épouser?

FLORO. — C'est toute mon ambition.

CYPRIEN. — Et toi?

LELIO. — Plût aux dieux qu'un si grand bonheur me fût

permis! Car, bien qu'elle soit pauvre au dernier degré, la vertu est une dot qui suffit.

CYPRIEN. — Mais si vous aspirez tous deux à vous marier avec elle, n'est-ce pas une action vaine, coupable et indigne que de vouloir d'abord la déshonorer? Que dira le monde, si l'un de vous l'épouse, après qu'il aura tué l'autre pour elle? Car, quoiqu'il n'y ait pas de motif pour qu'on le dise, il suffira qu'on le dise même sans motif. Je ne dis pas que vous deviez la servir et la courtiser en même temps, je n'ai garde de vous proposer un si lâche accommodement. Le galant qui commencera par admettre l'éventualité d'une telle situation en acceptera bientôt l'infamie. Je dis seulement que vous devez chercher à savoir lequel des deux est agréé, et ensuite...

LELIO. — Arrête et écoute. N'est-ce pas une basse et lâche action que d'aller demander à une dame quel est celui qu'elle choisit, quand elle ne peut choisir qu'entre Floro et moi? Si c'est moi qu'elle agrée, mon ennui s'accroît encore de l'ennui de voir qu'un autre aime celle que j'aime; si elle me préfère Floro, mon ressentiment s'exalte encore par l'idée qu'un autre est aimé de celle que j'aime. Il est donc inutile qu'elle se prononce, si, quelle que soit sa décision, nous devons en appeler à l'épée, le preféré au nom de son honneur, et l'autre dans l'intérêt de sa vengeance.

FLORO. — Je confesse que c'est une opinion reçue et établie, mais avec des dames chez qui l'amour se prend et se laisse. Ainsi, aujourd'hui même, je me propose de la demander à son père; et puisqu'il me suffit d'être venu sur le terrain et d'avoir croisé le fer, surtout quand il s'est trouvé quelqu'un pour mettre obstacle au combat, il ne m'en coûte nullement, Lelio, de remettre l'épée au fourreau.

LELIO. — Ton raisonnement m'a convaincu à demi; je pourrais y répondre; mais, juste ou faux, je me range de ton côté. J'irai aujourd'hui même la demander à son père.

CYPRIEN. — Puisque cette dame que vous servez tous deux ne court ici aucun danger, et que vous êtes d'accord

pour rendre hommage à sa vertu et à sa constance, dites-moi qui elle est. Avec le grand crédit dont je jouis dans Antioche, je m'offre à lui parler en faveur de tous deux, afin qu'elle soit avertie lorsque son père abordera ce sujet.

LELIO. — Bien dit.

CYPRIEN. — Qui est-elle?

FLORO. — Justine, fille de Lisandro.

CYPRIEN. — Quand vous l'avez nommée, j'ai reconnu que vos louanges étaient restées au-dessous de son mérite. Elle est vertueuse et elle est noble; je vais de ce pas la visiter.

FLORO, *à part*. — Que le ciel fléchisse en ma faveur son humeur toujours rebelle!

(Il sort.)

LELIO. — Que l'amour, en me choisissant, couronne mes espérances de laurier!

(Il sort.)

CYPRIEN. — Fasse le ciel que j'empêche des scandales et des malheurs!

(Il sort.)

SCÈNE VI

MOSCON, CLARIN.

MOSCON. — Votre Grâce a-t-elle entendu que notre maître va à la maison de Justine?

CLARIN. — Je l'ai entendu. Mais qu'importe qu'il y aille ou qu'il n'y aille pas?

MOSCON. — Il y a que Votre Grâce n'a rien à faire de ce côté.

CLARIN. — Et pour quelle cause?

MOSCON. — Parce que je meurs d'amour pour Livia, qui est la suivante de Justine, et que je ne veux pas que le soleil lui-même se permette de la regarder.

CLARIN. — Il suffit; je n'aurai jamais de querelle pour une dame qui doit devenir mon épouse.

MOSCON. — Cette opinion me plaît, et il est convenable

qu'elle dise qui lui agrée ou qui l'ennuie. Allons-y tous les deux et qu'elle choisisse.

CLARIN. — Le moyen est bon, quoique j'aie grand'peur qu'elle ne te choisisse.

MOSCON. — En serais-tu déjà persuadé ?

CLARIN. — Oui, les ingrates ne manquent jamais de choisir le pire.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Une salle dans la maison de Lisandro.

JUSTINE, LISANDRO.

JUSTINE. — Je ne puis me consoler, seigneur, d'avoir vu aujourd'hui l'erreur commune et grossière dans laquelle toute cette ville est tombée, en consacrant un temple et un autel à une image qui ne peut être une divinité; et si elle en revêt l'apparence, c'est le démon, je n'en doute pas, qui anime un bronze muet.

LISANDRO. — Tu ne serais pas qui tu es, ma belle Justine, si tu ne sentais, si tu ne pleurais, si tu ne déplorais cette tragédie, cette ruine où s'abîme aujourd'hui la divine religion du Christ.

JUSTINE. — Cela est certain; ne suis-je pas votre fille ? je ne la serais pas, si je ne déplorais toutes les tristesses que je vois.

LISANDRO. — Ah! Justine, tes larmes ne viennent pas de ce que tu es ma fille, non, je n'ai pas ce bonheur que tu la sois. Mais, ô Dieu! comment ai-je laissé échapper un secret si bien gardé ? L'émotion me l'a arraché.

JUSTINE. — Que dites-vous, seigneur?

LISANDRO. — Je ne sais. Je me sens confus et troublé.

JUSTINE. — Souvent je vous ai entendu dire ce que vous venez de répéter, et je n'ai jamais osé, seigneur, quelle que fût ma souffrance, approfondir votre anxiété ni interroger ma douleur. Mais voyant que j'ai tort de ne pas chercher à vous comprendre tout à fait, quand il s'agirait de quelque faute grave, je vous prie, seigneur, de déposer

votre secret dans mon oreille, puisque votre poitrine ne peut le contenir.

LISANDRO. — Justine, je t'ai caché jusqu'ici un grand secret, parce qu'à l'âge que tu avais, j'en redoutais toujours l'effet; mais te voyant désormais en état de voir et de juger, voyant d'ailleurs, pour ce qui est de moi-même, que d'aller donnant de ce bâton contre terre, c'est heurter aux portes de la mort, je ne puis, non, je ne puis te laisser dans cette ignorance, parce que, en me taisant, je ne remplirais pas mon devoir, et ainsi ce qui doit être un plaisir pour toi, pour moi sera une douleur.

JUSTINE. — J'éprouve une grande crainte.

LISANDRO. — Ma peine est grande, mais il faut se rendre au devoir et à la raison.

JUSTINE. — Tirez-moi, seigneur, de cette anxiété.

LISANDRO. — Écoute-moi donc. Belle Justine, je m'appelle Lisandro. Ne t'étonne pas si je commence par te dire mon nom; car, bien que tu le saches, à cause de ce qu'il va résulter de ce nom même, il convient que je te le rappelle, puisque ce nom est tout ce que tu connais de moi. Je suis Lisandro et naquis dans cette ville qui, bâtie sur sept montagnes, est une hydre de pierre, puisqu'elle a sept têtes; dans cette ville, qui est aujourd'hui le siége de l'Empire romain et la demeure du digne chrétien à qui elle a mérité seule de donner asile. J'y naquis d'humbles parents, si ceux-là peuvent avec raison être appelés humbles qui, au lieu de trésors, laisseront un héritage de grandes vertus. Mon père et ma mère étaient nés chrétiens, heureux descendants de fidèles qui, avec leur sang, eurent le bonheur de signer les épreuves de leur vie dans le triomphe de leur mort. Je fus élevé dans la religion chrétienne, et je suis tout prêt, pour la défendre, à donner mille fois ma vie. J'étais encore un jeune homme, lorsque arriva heureusement à Rome le sage Alexandre, notre pape, qui gouvernait alors le siége apostolique, sans avoir où le poser, car la cruelle tyrannie des gentils apaisant sa soif dans le sang des martyrs, l'Église primitive se voit encore forcée de cacher ses enfants; non qu'ils se refusent à mourir, non qu'ils craignent le martyre, mais de peur que la

cruauté païenne n'en finisse d'une fois avec tous, et que, dans l'Église anéantie, il ne demeure personne pour catéchiser le gentil, pour le prêcher et l'enseigner. Alexandre arriva donc à Rome, et étant allé le voir dans sa retraite, je reçus sa bénédiction, et de sa main clémente tous les ordres sacrés dont la dignité fait l'envie de l'ange, l'homme ayant seul cet auguste privilége. Alexandre m'ordonna de me rendre à Antioche, pour y prêcher en secret la loi du Christ. J'obéis, et à travers tant de nations diverses, j'arrivai à Antioche. Mais lorsque, du haut de ces hautes montagnes, je découvrais le faîte doré de ses monuments, le soleil me fit défaut, et, emportant le jour avec lui, chargea les étoiles de me tenir compagnie à sa place et comme une promesse qu'il reviendrait bientôt me visiter. Mais avec le soleil je perdis ma route, et misérablement égaré dans les sentiers inextricables d'un bois, je me trouvai en un lieu où les tremblants rayons de cette torche vivante ne se laissaient plus apercevoir, parce que les feuilles que le jour avait vues verdoyantes semblaient se transformer en d'obscurs nuages. Là, résigné à attendre que le soleil reparût à l'horizon, et laissant à l'imagination la liberté qui lui est naturelle, je m'entretins avec la solitude de mille sujets divers. J'y étais absorbé, lorqu'un léger soupir fut rapporté par l'écho affaibli à celui qui l'avait poussé. Tous mes sens se refugièrent dans mon oreille, et j'entendis de nouveau plus distinctement, mais plus faible encore, ce soupir, muet langage des malheureux, qui n'ont que lui pour se faire entendre : c'était le gémissement d'une femme auquel succéda la voix d'un homme qui disait tout bas : « Première tache au sang le plus noble, meurs de « ma main, plutôt que par celle d'un infâme bourreau. » La pauvre femme répondait doucement par ces brèves paroles: « Aie pitié de ton sang, si tu n'as pas pitié de moi.» Je voulus alors me montrer pour empêcher une cruauté si grande; mais je ne le pus, parce qu'aussitôt les voix cessèrent, et je vis l'homme sur un cheval se perdre entre les arbres. Ma compassion se sentit alors attirée par la voix qui, défaillante, entrecoupée, disait avec des pleurs et des gémissements : « Je meurs martyre, puisque je

« meurs innocente et parce que je suis chrétienne. » Me guidant sur la voix, j'arrivai bientôt en un lieu où une femme que l'on apercevait à peine luttait contre les dernières convulsions de la mort. Elle m'eut à peine entendu qu'elle fit un effort pour s'écrier : « Reviens-tu, ô sanglant « meurtrier, pour ne pas me laisser même ce reste de vie. » — « Ce n'est pas lui, répondis-je, mais quelqu'un qui « vient, amené peut-être par le ciel, pour vous assister dans « un si cruel instant. » — « Vous m'offrez, dit-elle, un se« cours inutile, ma vie s'éteint de moments en moments; « mais que votre pitié le réserve à cette infortunée que le « ciel condamne à hériter de mes malheurs, en la tirant « de mon tombeau. » Elle expira et je vis...

SCÈNE VIII

LIVIA, LISANDRO, JUSTINE.

LIVIA. — Seigneur, le marchand à qui vous devez cet argent vient vous chercher avec la justice. Je lui ai dit que vous n'y étiez pas; sortez par cette autre porte.

JUSTINE. — Combien je regrette que l'on vienne vous interrompre en ce moment où ma vie, mon âme et ma raison étaient suspendues à votre récit! Mais éloignez-vous maintenant, seigneur; que la justice ne vous trouve pas ici.

LISANDRO. — Hélas! à combien d'affronts expose la misère!

(Il sort.)

JUSTINE. — Ils vont sans doute entrer ici; j'entends venir du monde.

LIVIA. — Ce ne sont pas eux, c'est Cyprien.

JUSTINE. — Que peut nous vouloir Cyprien?

SCÈNE IX

CYPRIEN, CLARIN, MOSCON, JUSTINE, LIVIA.

CYPRIEN. — Je ne veux que vous offrir mes services.

Ayant vu la justice sortir de cette maison, mon amitié a osé en passer le seuil pour savoir seulement, elle le devait à Lisandro (*à part*) je me sens troublé... (*haut*), si par hasard... (*à part*) un froid de glace coule dans mes veines... (*haut*), si je puis vous être bon à quelque chose. (*A part.*) Je dis mal, ce n'est pas de la glace, c'est du feu.

JUSTINE. — Que le ciel vous garde mille années! Votre protection ne peut qu'honorer mon père, et lui être utile dans de graves intérêts.

CYPRIEN. — Je serai toujours prêt à vous servir. (*A part.*) Je ne sais ce qui me trouble et m'ôte la parole.

JUSTINE. — Il n'est pas en ce moment à la maison.

CYPRIEN. — Je puis alors, madame, vous dire ouvertement le motif qui m'amène ici. Celui que je vous ai dit n'est pas le seul qui cause ma visite.

JUSTINE. — Alors que voulez-vous?

CYPRIEN. — Que vous daigniez m'écouter. Je serai bref. Belle Justine, en qui la nature humaine montre avec orgueil tant de marques de la divinité, ce qui m'occupe en ce moment, c'est le soin de votre repos. Mais c'est une tyrannie, le résultat ne le fait que trop voir, que j'assure votre repos et que vous me preniez le mien. Lelio, poussé par l'amour qu'il vous porte (je ne vis jamais amour mieux justifié), Floro, entraîné par l'amour qu'il a pour vous (je ne vis jamais amour plus digne d'excuse), ont voulu se tuer l'un l'autre à cause de vous. A cause de vous, je les en ai empêchés (hélas!). Mais quelle méprise fatale que j'arrache les autres à la mort, pour que vous me la donniez à moi-même! Pour empêcher qu'il y ait du scandale dans la ville, je viens vous parler de leur part (et plût aux dieux que je ne fusse jamais venu vous parler!), pour que votre choix décide du sort de leur amour, comme arbitre de leur ardeur commune. Mais c'est chose cruelle, convenez-en, que j'accorde leur amour, et que par vous la jalousie m'entre au cœur. Je me suis donc offert, madame, à vous parler pour que vous choisissiez des deux, hélas! celui à qui vous permettez (infortuné que je suis!) de vous demander à votre père; voilà ce qui m'amène. Mais

voyez (je me meurs) s'il est juste (je suis tout tremblant) que je dise pour eux ce que je sens si bien pour moi-même.

JUSTINE. — Votre vile proposition m'étonne et m'indigne à tel point que la parole et la pensée me manquent à la fois; je n'ai donné ni à Lélio ni à Floro le droit de vous envoyer ici, et vous auriez pu vous-même apprendre de tous deux la sévérité de mon humeur.

CYPRIEN. — Si, vous sachant prévenue en faveur de l'un d'eux, je prétendais à vos bonnes grâces, mon amour serait sot, infâme et indigne d'un gentilhomme. Mais c'est, au contraire, parce que j'ai trouvé en vous la fermeté d'un roc contre les assauts de la mer, que je vous aime, et que la disgrâce des autres ne me touche point. Je ne veux pas que vous m'aimiez sur échantillon. Que dirai-je à Lelio?

JUSTINE. — Qu'il s'en tienne aux pénibles mécomptes d'un amour dédaigné depuis tant d'années.

CYPRIEN. — Et à Floro?

JUSTINE. — Qu'il ne cherche point à me voir.

CYPRIEN. — Et à moi-même?

JUSTINE. — Que votre amour craigne d'être audacieux.

CYPRIEN. — Quoi donc? l'amour n'est-il pas un dieu?

JUSTINE. — Est-il un dieu pour vous plus qu'il ne l'a été pour les deux autres?

CYPRIEN. — Oui.

JUSTINE. — Alors j'ai répondu à tous les trois à la fois.

(Elle sort, et Cyprien s'en va de son côté.)

SCÈNE X

CLARIN, MOSCON, LIVIA.

CLARIN. — Madame Livia...

MOSCON. — Madame Livia...

CLARIN. — Nous voici, lui et moi.

LIVIA. — Qu'est-ce que vous voulez, vous? Et vous, que voulez-vous?

CLARIN. — Si par bonheur vous l'ignorez, apprenez que nous vous aimons éperdument. Nous sommes d'accord pour nous tuer; mais craignant de faire du scandale dans la ville, nous prétendons que vous choisissiez l'un de nous.

LIVIA. — J'ai éprouvé un si grand courroux à vous entendre me parler de la sorte, que la douleur m'a laissée sans raison et sans entendement. Que j'en choisisse un? Comment écouter patiemment une proposition si importune? Un à moi! Croyez-vous donc que mon esprit ne puisse tenir tête à deux à la fois, que vous me proposez d'en choisir un seul?

CLARIN. — Deux en même temps! comment cela? tu n'en auras pas trop de deux?

LIVIA. — Non. Nous autres femmes, nous digérons les hommes deux par deux.

MOSCON. — Et comment arranges-tu cela?

LIVIA. — Quelle sotte insistance! vous chérissant d'une loyauté...

MOSCON. — Comment?

LIVIA. — *Alternative.*

CLARIN. — *Alternative!* Que veut dire ce mot?

LIVIA. — Que chacun aura son jour pour être aimé.

(Elle sort.)

MOSCON. — Bien! moi, je prends aujourd'hui.

CLARIN. — Demain sera plus long; je cède volontiers ce jour-ci.

MOSCON. — Livia enfin, pour qui je meurs, m'aime aujourd'hui et aujourd'hui je l'aime. Qu'on me laisse jouir de mon bonheur.

CLARIN. — Écoutez-moi, vous me connaissez.

MOSCON. — Pourquoi dites-vous cela? concluez.

CLARIN. — Pour que vous sachiez bien que demain, à midi sonnant, elle n'est plus à vous.

(Il sort.)

SCÈNE XI

Une rue.

FLORO *et* LELIO *en déshabillé de nuit; ils arrivent chacun de leur côté.*

LELIO, *à part.* — A peine la nuit obscure a-t-elle étendu son noir manteau sur le ciel, que je reviens adorer ces célestes demeures. Cyprien a pu retenir mon épée, mais non mon amour; on n'arrête pas une passion comme une épée.

FLORO, *à part.* — L'aurore doit me retrouver ici. Partout ailleurs je me sens mal à l'aise, car nulle part ailleurs je ne suis dans mon centre. Fasse l'amour que le jour vienne, et avec lui la réponse que doit m'apporter Cyprien et d'où dépend mon malheur ou ma félicité!

LELIO, *à part.* — J'ai entendu du bruit à cette fenêtre.

FLORO, *à part.* — On a fait du bruit sur ce balcon.

SCÈNE XII

LE DÉMON, *ouvrant une fenêtre de la maison de Lisandro,* FLORO, LELIO.

LELIO, *à part.* — Une masse sort de la fenêtre, autant que je puis voir.

FLORO, *à part.* — Quelqu'un paraît au balcon, que j'entrevois dans l'ombre.

LE DÉMON, *à part.* — Justine n'échappera pas à mes persécutions, et je veux commencer par la perdre de réputation.

(Il descend à l'aide d'une échelle.)

LELIO, *à part.* — Ah! malheureux! que vois-je?

FLORO, *à part.* — Infortuné! qu'ai-je vu?

LELIO, *à part.* — La masse noire s'élance du balcon à terre.

FLORO, *à part.* — C'est un homme qui sort de sa maison. Laisse-moi vivre, ô jalousie, jusqu'à ce que je sache qui c'est.

LELIO, *à part.* — Je prétends le connaître, et savoir une bonne fois qui jouit du bien qui m'échappe.

(Tous deux s'avancent l'épée à la main pour reconnaître celui qui est descendu du balcon.)

LE DÉMON, *à lui-même.* — Non-seulement je veux que désormais on méprise Justine, mais je remplirai la ville de haines et de meurtres. Ils viennent; que la terre s'ouvre, et que ma disparition les laisse dans le doute.

(Il s'enfonce dans la terre, et Floro et Lelio demeurent face à face.)

SCÈNE XIII

FLORO, LELIO.

LELIO. — Cavalier, qui que vous soyez, il m'importe de vous connaître, et je suis décidé à le savoir à tout prix; dites-moi qui vous êtes.

FLORO. — Si c'est pour savoir à qui le hasard a livré votre amoureux secret que vous le prenez de si haut, sachez que j'ai plus d'intérêt à vous connaître qu'il ne vous importe de savoir qui je suis. Chez vous, c'est curiosité; chez moi, c'est plus, c'est jalousie. Vive Dieu! je saurai quel est le maître de la maison, et qui, à pareille heure, a gagné, en sortant par ce balcon, ce que j'ai perdu, en pleurant à cette grille.

LELIO. — Voilà qui est fort, que vous veniez obscurcir à mes yeux ce qu'ils n'ont que trop vu, en m'attribuant à moi un délit qui n'appartient qu'à vous! Je veux savoir qui vous êtes, et donner la mort à qui me fait mourir de jalousie, en sortant à présent par ce balcon.

FLORO. — Quelle sotte réserve, de prétendre se cacher quand l'amour a tout découvert!

LELIO. — La langue cherche en vain à découvrir ce que le fer fera mieux voir.

FLORO. — C'est avec le fer que je vous réponds.

(Ils se battent.)

LELIO. — Je veux savoir quel est l'amant que Justine a reçu chez elle aujourd'hui.

FLORO. — C'est aussi mon dessein. J'y perdrai la vie, ou je saurai qui vous êtes.

SCÈNE XIV

CYPRIEN, MOSCON, CLARIN, FLORO, LELIO.

CYPRIEN. — Arrêtez, cavaliers, et laissez-moi espérer que j'arrive à temps pour empêcher le sang de couler.

FLORO. — Nul ne peut m'empêcher de poursuivre mon dessein.

CYPRIEN. — Floro!

FLORO. — Floro qui, l'épée à la main, n'a jamais su nier son nom.

CYPRIEN. — Me voici à ton côté, meure qui t'offense.

LELIO. — J'aurai moins de peine à vous combattre tous, qu'il ne m'en donnait seul.

CYPRIEN. — Lelio!

LELIO. — Moi-même.

CYPRIEN, *à Floro.* — Je ne suis plus ton second, ma place est entre vous. Mais qu'est-ce ceci? Deux fois en un jour, le hasard veut que je vous réconcilie?

LELIO. — Celle-ci sera la dernière, car nous voici réconciliés. Depuis que je sais quel est l'amant de Justine, mon espérance a renoncé à toute prétention. Si tu n'as pas encore vu Justine, je te prie de ne pas lui parler au nom d'un amour malheureux, ayant vu que Floro a secrètement obtenu ses faveurs. Il est descendu de ce balcon, après avoir joui du bien que je perds; et mon amour n'est pas assez ingénu pour aimer encore, quand sa jalousie est trop bien justifiée, et après un désabusement aussi certain.

(Il sort.)

SCÈNE XV

CYPRIEN, FLORO, MOSCON, CLARIN.

CYPRIEN. — Je te conseille de ne pas le suivre (cette ré-

vélation me tue), si c'est lui qui a perdu ce que tu as gagné et qu'il soit disposé à oublier, tu aurais tort de pousser à bout sa patience.

FLORO. — Lui et toi, vous poussez à bout la mienne avec tout ceci. Ne parle pas pour moi à Justine, car, bien que je ne renonce pas à me venger de son mépris, dût mon injure devenir publique, je renonce à l'espoir de lui appartenir, convaincu que celui-là n'est point gentilhomme, qui s'obstine encore, quand sa jalousie sait à quoi s'en tenir

SCÈNE XVI

CYPRIEN, MOSCON, CLARIN.

CYPRIEN, *à part.* — Qu'est-ce ceci, ô ciel, et qu'ai-je entendu? Ils sont jaloux l'un de l'autre et je suis jaloux de tous deux ! Ils sont dupes sans doute de quelque méprise, et je dois leur en savoir gré, puisque chacun de son côté se désiste de sa prétention ; et quoique ces discours recherchés par mon amour aient été une consolation pour moi, je souffre encore des douloureuses pensées qui s'y mêlent. (*Haut.*) Moscon, prépare-moi dès demain des habits de gala. Clarin, apporte-moi sans retard une épée et des plumes. L'amour aime à se mirer dans un objet brillant et paré. Arrière les livres et l'étude, et qu'on dise une fois de plus, si l'on veut, que l'amour tue le génie.

(Ils sortent.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

CYPRIEN, MOSCON *et* CLARIN, *richement vêtus.*

CYPRIEN, *à part.* — Pensées superbes, où m'entraînez-vous, si déjà vous tenez pour certain que ce sont de folles rêveries que vous poursuivez, et qu'en voulant atteindre le ciel, vous vous verrez d'un coup précipitées jusqu'au fond de l'abîme? J'ai vu Justine... Plût aux dieux que jamais je n'eusse vu Justine, ni, dans sa perfection divine, la lumière de la quatrième sphère! Deux amants aspirent à son amour, offensés l'un par l'autre, et moi, en proie à une double jalousie, je ne sais pas même quel est des deux celui qui m'offense. Je sais seulement que mes soucis me renvoient éperdu du dédain à l'injure, et de l'outrage aux ardents désirs. J'ignore tout le reste, sauf que, dans cette poursuite enflammée, Justine est la maîtresse de mon âme, Justine est celle que j'adore. (*Haut.*) Moscon!

MOSCON. — Seigneur?

CYPRIEN. — Vois si Lisandro est chez lui.

MOSCON. — J'obéis.

CLARIN. — Mais non, j'irai plutôt. Moscon ne peut aujourd'hui entrer dans cette maison.

CYPRIEN. — Oh! que vous me fatiguez avec vos éternelles disputes. Pourquoi ne le peut-il pas? Pourquoi?

CLARIN. — Parce qu'aujourd'hui n'est pas son jour, seigneur; c'est le mien, et je me charge volontiers de votre commission. Aujourd'hui, je puis entrer dans cette maison, Moscon ne le peut pas jusqu'à demain.

CYPRIEN. — Quelle nouvelle folie est-ce là, ajoutée à vos disputes habituelles? Ni lui ni toi n'irez là, car voici Justine elle-même dans tout son éclat.

CLARIN. — Elle vient de la ville et s'avance vers sa maison.

SCÈNE II

JUSTINE *et* LIVIA *en mantille*, CYPRIEN, MOSCON, CLARIN.

JUSTINE, *à part, à Livia.* — Ah! Livia, j'aperçois Cyprien.

CYPRIEN, *à part.* — Dissimulons les soucis de ma jalousie, jusqu'à ce que j'aie pu les approfondir d'avantage; je ne lui parlerai que de mon amour, si la jalousie m'en laisse la liberté. (*Haut.*) Ce n'est pas sans raison, madame, que j'ai changé de vêtements. C'est un serviteur de plus qui se met à vos pieds; que mes soupirs m'obtiennent la faveur de le mériter; donnez-moi du moins la permission de vous servir, si vous me refusez celle de vous aimer.

JUSTINE. — Mes dédains, seigneur, n'ont pas eu sur vous grand pouvoir, puisqu'ils n'ont pu...

CYPRIEN. — Ah! Dieu!

JUSTINE. — M'obtenir votre oubli. De quelle manière, faut-il vous dire, Cyprien, que c'est inutilement que vous assiégez ma porte? Vous y resteriez des jours, des mois, des années, que vous n'y recueilleriez que des refus : telle est ma sévérité, telle la fierté de mon humeur, que je ne saurais, Cyprien, vous aimer jusqu'à la mort.

(Elle fait mine de se retirer.)

CYPRIEN *la suivant.* — L'espérance que vous me donnez est déjà du bonheur pour moi. Si vous devez m'aimer dans la mort, l'échéance ne peut se faire attendre longtemps. Je l'accepte, et si vous voulez bien remarquer combien le terme est proche, commencez, Justine, à m'aimer, car, moi, je commence à mourir.

(Justine sort.)

SCÈNE III

CYPRIEN, MOSCON, CLARIN, LIVIA.

CLARIN. — Pendant que mon maître, triste et pensif, squelette vivant, s'occupe à désabuser son amour, ouvre-moi tes bras, Livia.

LIVIA. — Patience, il faut que j'examine si c'est bien ton jour; je ne veux pas charger ma conscience. — Mardi, oui; mercredi, non.

CLARIN. — Quels calculs fais-tu là? est-ce que Moscon réclame?

LIVIA. — Il peut s'être trompé, et je ne veux pas me tromper. Si je dois être juste envers chacun, je ne veux pas me damner, en donnant à l'un ce qui serait à l'autre. Mais tu as raison, c'est ton jour aujourd'hui.

CLARIN. — Alors, embrasse-moi.

LIVIA. — De tout mon cœur.

MOSCON. — Écoutez un peu, ma chérie, vous voyez avec quelle feu vous l'embrassez; je vous le dis, pour que demain vous m'embrassiez avec la même ardeur.

LIVIA. — Pourquoi me soupçonner de ne pas vouloir vous satisfaire? Que Jupiter m'épargne une aussi vilaine chose que de manquer à personne. Je vous embrasserai avec toute équité, quand ce sera votre jour.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

CYPRIEN, MOSCON, CLARIN.

CLARIN. — Du moins je ne le verrai pas.

MOSCON. — Et qu'est-ce que cela fait? En quoi peux-tu m'avoir offensé, parce que je m'en aperçois? Une fille qui ne m'appartient pas.

CLARIN. — En rien.

MOSCON. — J'ai donc raison de soutenir que je ne puis être blessé de ce qui ne s'est point passé dans mon jour. Mais que fait notre maître, absorbé comme le voilà?

CLARIN. — S'il parle, je veux l'entendre.

MOSCON. — Moi aussi.

CYPRIEN. — Hélas! hélas!

(Chacun des valets se rapproche de son côté, et Cyprien, en gesticulant, leur donne du bras dans le visage.)

Que tu puisses rebuter un pareil amour!

CLARIN. — Hélas! hélas!

MOSCON. — Hélas! hélas! moi aussi.

CLARIN. — On pourrait bien appeler ce lieu l'île des hélas!

CYPRIEN. — Vous étiez là tous deux?

CLARIN. — Moi du moins, je jurerais bien que j'y étais.

MOSCON. — Moi de même.

CYPRIEN. — Malheur, finis-en d'un coup avec moi, hélas! Le cœur humain s'est-il jamais vu dans une situation si terrible et si nouvelle?

(Ils sortent.)

SCÈNE V

La campagne.

CYPRIEN, CLARIN, MOSCON.

CLARIN. — Où allons-nous, Moscon?

MOSCON. — Nous le saurons, quand nous serons arrivés. Mais nous voici hors de la ville.

CLARIN. — Il était inutile d'en sortir, puisque nous n'allons pas étudier.

CYPRIEN. — Clarin, retourne à la maison.

MOSCON. — Et moi?

CLARIN. — Est-ce que tu vas rester ici?

CYPRIEN. — Laissez-moi l'un et l'autre.

CLARIN. — Il nous renvoie tous deux.

(Clarin et Moscon sortent.)

SCÈNE VI

CYPRIEN.

CYPRIEN. — Ne sois pas si puissante, ô ma mémoire, que de me persuader par tes doutes que c'est une autre âme qui me conduit. Je suis devenu aveugle, l'ambition m'a perdu, parce que j'ai jeté les yeux sur une beauté, parce que j'ai regardé une divinité, et au milieu des soucis inquiets d'une rigueur équivoque, je sais qui j'aime, mais j'ignore de qui je suis jaloux. Et cette passion, hélas! torture à ce point ma pensée, et ce tourment emporte si loin mon imagination, que je donnerais (dépit insensé, indigne d'une âme généreuse!) au génie le plus diabolique (sans en excepter l'enfer), oui, rendu et brisé par la souffrance, pour jouir de cette femme, je lui donnerais mon âme.

SCÈNE VII

LE DÉMON, CYPRIEN.

LE DÉMON, *derrière la scène*. — Je l'accepte.

(On entend un bruit de tonnerre avec tempête et éclairs.)

CYPRIEN. — Que vois-je, ô ciel tout à l'heure si pur? Le ciel, tantôt éclatant et tantôt voilé, rend au jour ou lui dérobe sa clarté. Du sein de la tempête éclate, dans la foudre et les éclairs, l'épouvante qu'elle ne peut plus contenir. Tout le ciel se couronne de nuages, et, gros d'horreurs, n'épargne plus la voûte hérissée de ce bois. Tout notre horizon est une ardente image du mont Gibel; le soleil n'est que brouillards, l'air n'est que fumée, le ciel n'est que feu. Il y a si longtemps que je t'ai abandonnée, ô philosophie, que je ne me rends plus compte de ces effets de la nature. La mer elle-même semble vouloir élever ses ruines désespérées au-dessus des nuages. Elle se hérisse, et sur l'aile des vents, elle jette son écume qui se brise en plumes légères et forme comme autant d'étincelles. Un navire en détresse semble ne savoir où se réfugier dans toute l'étendue de la

mer. Son asile le plus assuré, c'est encore la mer, quand il n'a rien à attendre de la pitié du port. Les cris d'épouvante, les gémissements sont un fatal présage de la mort qu'il redoute, et le délai qui lui est accordé ne sert qu'à donner le temps d'expirer à ceux qui attendent la mort. Autour même de ce navire les prodiges ne manquent pas; et ils ne viennent pas tous du ciel et des éléments. Poussé par la tempête, l'esquif vient se briser contre la terre. Et ce n'est pas la mer seule qui lui déclare la guerre ; je ne sais quel autre ennemi lui oppose un écueil, pour qu'il vienne s'y heurter, et que l'écume se tache de sang.

(On entend le bruit de la tempête et des voix derrière la scène qui s'écrient :)

Nous allons échouer.

LE DÉMON, *derrière la scène.* — Je veux atteindre la terre sur une planche, et y poursuivre mon dessein.

CYPRIEN. — Un homme se joue de son pouvoir et lui échappe, pendant que le navire, déjà saisi par les vagues, va chercher le palais des tritons, et que, dans un tourbillon écumant, sa coque dechirée en pièces n'est plus qu'un cadavre de la mer.

(Le démon apparaît tout trempé de l'eau de la mer, et comme sortant des flots.)

LE DÉMON, *à lui-même.* — Pour accomplir le prodige que je médite, j'ai dû feindre sur une mer de saphir cette épouvantable tempête, et sous une forme autre que celle où une fois déjà je me montrai à lui, quand je vis, dans ce bois, ma science vaincue, je viens lui faire une guerre nouvelle et plus heureuse, car j'aurai pour alliés son génie et son amour. (*Haut.*) Douce mère, terre chérie, donne-moi un asile contre ce monstre qui me rejette de son sein.

CYPRIEN. — Oubliez, ami, votre détresse, et le souvenir cruel de votre récente infortune, et reconnaissez dans l'excès de vos maux que nul bien n'est stable sous le soleil[1].

1. Sous la lune, dit l'original : *los cercos de la luna.*

LE DÉMON. — Qui êtes-vous, vous aux pieds de qui ma destinée m'amène?

CYPRIEN. — Quelqu'un qui, touché de pitié à l'aspect de tant de désastres et de malheurs, voudrait vous les rendre moins amers.

LE DÉMON. — Impossible. Il ne sera jamais d'adoucissement à mes peines.

CYPRIEN. — Et pourquoi?

LE DÉMON. — J'ai perdu tous mes biens... Mais j'ai tort de me plaindre, puisque avec la vie j'abandonne à l'oubli ma mémoire.

CYPRIEN. — Puisque la tempête a cessé sur la terre comme sur les flots, et que le ciel, retrouvant sa sérénité première, est redevenu doux, calme et limpide, si rapidement que l'affreux orage qui vient de le troubler nous ferait croire qu'il n'avait en vue que de submerger votre navire, dites-moi qui vous êtes, ne fût-ce que pour reconnaître la pitié que je vous témoigne.

LE DÉMON. — Il m'en a coûté pour arriver ici plus que vous n'avez vu et plus que je ne saurais vous raconter. De toutes mes infortunes, la moindre est la perte du navire. Vous voulez savoir si je dis vrai ?

CYPRIEN. — Oui.

LE DÉMON. — Je suis, puisque vous voulez le savoir, un résumé, un effrayant assemblage de félicités et de malheurs. J'ai perdu les unes et je déplore les autres. Je fus si brillant de ma personne, si héroïque par ma valeur, si noble par ma naissance, si docte par mon génie, qu'épris de mes qualités, un roi, le plus grand de tous, car tous le redoutent dès qu'ils le voient froncer le sourcil, dans son palais couvert de diamants et de saphirs (si je les appelais des étoiles, l'hyperbole serait faible encore), me nomma son favori. Cette faveur merveilleuse m'inspira un tel orgueil, que j'aspirai au dais royal et voulus mettre le pied sur son trône doré. L'audace passait toute mesure. Châtié, je le reconnais, j'étais fou, mais plus fou j'eusse été, si je me fusse repenti. Obstiné dans mon crime, et n'écoutant que mon courage, j'aimai mieux me précipiter avec grandeur que me soumettre par crainte. Si ma témérité fut

grande, je ne me vis pas tellement seul dans mon entreprise que de ses vassaux même un grand nombre ne se rangeât de mon côté. Vaincu enfin par l'armée qui lui était restée fidèle, quoique en partie vainqueur, je m'éloignai en jetant le venin par la bouche et la flamme par les yeux, lui jurant tout haut des vengeances, aussi publiques que l'avait été mon affront, et répandant parmi les siens le meurtre et le pillage. Pirate impitoyable, je cours les vastes champs de la mer, Argus de ses bas-fonds et lynx de ses écueils. Sur ce bateau qui s'est évanoui au souffle léger du vent, sur ce bateau dont la mer a fait une ruine qui n'a pas même laissé de poussière, je parcourais aujourd'hui, dans un secret dessein, ces plaines de cristal, pour examiner certain bois pierre à pierre et arbre par arbre; dans ce bois vit un homme qu'il faut que je trouve, car il a ma parole et j'ai la sienne. La tempête m'a assailli, et quoiqu'il eût été possible à mon génie d'enchaîner en même temps l'Eurus, le Notus et le Vulturne, je ne voulus pas, en désespoir de cause, écoutant d'autres motifs et ayant en vue un autre dessein, les changer aujourd'hui en zéphyrs favorables. (*A part :* J'ai dit que j'aurais pu et que je n'ai pas voulu, car je me souviens des instincts aventureux de son génie, et je l'attire aux séductions de la magie.) Ne vous étonnez ici ni du dépit contenu, ni du prodige : de l'un, parce que céder à la colère, c'était vouloir me tuer moi-même; de l'autre, parce qu'avec ma science je puis faire pâlir le soleil. Je suis, grâce à la magie qui est mon domaine, le dominateur puissant de ces mondes. Je les ai parcourus pas à pas, et pour que vous ne croyiez pas que je me glorifie sans motif, voyez si, dans ce moment même, vous voulez que de la nature inculte et sauvage de ce Nemrod des rochers, plus sauvage que celui de Babylone, je fasse à vos yeux surgir des aspects horribles, sans rien ôter à ces bois de leur riche verdure. Voilà ce que je suis, hôte solitaire de ces frênes et de ces saules, et si puissant que je sois, je viens vous demander votre appui, et je veux pour prix de celui que vous m'accorderez, vous payer le bien que je vous achète de tous les prodiges de mon art, car les expériences ne me coûtent rien, en vous of-

frant à votre gré (*A part :* Ici je l'atteins dans son amour) tout ce que pourra vous demander le désir le plus avide et le plus ardent. Et si vous hésitez encore à accepter, soit courtoisie, soit timidité, tenez-moi compte de mes bonnes intentions, si ce n'est pas inutilement que j'en fais montre à votre égard ; car pour prix de la pitié que vous me témoignez (je la reconnais et vous en sais gré), je veux être pour vous un ami si solide que ni la fortune, cette prodigieuse mère des événements qui, au milieu des éloges et des malédictions, tantôt favorable et tantôt contraire, se montre tour à tour avare ou généreuse ; ni le temps, cet amant des siècles qui, dans sa tâche éternelle, court et vole alternativement ; ni le ciel, le ciel lui-même dont les astres sont le plus bel ornement du monde, ne pourront d'un seul point m'éloigner de votre côté, si vous me venez en aide ; et tout cela même est peu auprès de ce que je me promets, si j'atteins le but que se propose ma pensée.

CYPRIEN. — Je puis dire que je dois de la reconnaissance à la mer, de ce que tu t'es perdu sur cette côte, de ce que tu es venu dans ce bois, où je ferai éclater les marques de l'amitié que je t'offre, si j'ai ce bonheur que tu veuilles bien être mon hôte. Suis-moi donc, et tu verras que je te regarde comme un ami sûr. Tu seras mon hôte, aussi longtemps que tu voudras user de ma maison.

LE DÉMON. — Ainsi tu m'avoues pour tien ?

CYPRIEN. — Que cet embrassement scelle les nœuds éternels de notre amitié. (*A part :* Oh ! si je pouvais obtenir de cet homme qu'il m'enseignât la magie ! Grâce à elle peut-être mon amour soulagerait en partie ma peine, ou peut-être aiderait-elle mon amour à conquérir le bel objet de ma rage, de ma fureur, de mon tourment.)

LE DÉMON, *à part.* — Je le vois déjà tout entier aux préoccupations de son génie et de son amour.

SCÈNE VIII

CLARIN *et* MOSCON, *accourant chacun de leur côté,* CYPRIEN, LE DÉMON.

CLARIN. — Êtes-vous vivant, seigneur ?

MOSCON, *à Clarin.* — Trêve aux civilités exagérées. Il est clair qu'il est vivant, puisque tu le vois.

CLARIN. — Je me suis servi de cette forme admirative pour dire, en valet de bonne maison, qu'il n'a échappé que par miracle à tous les coups de tonnerre qui ont sillonné cette montagne.

MOSCON. — Tu le vois, et tu ne reviens pas encore de ton étonnement?

CYPRIEN. — Ce sont mes domestiques. — Pourquoi êtes-vous revenus?

MOSCON. — Pour ajouter à vos ennuis.

LE DÉMON. — Ils ont l'humeur joyeuse.

CYPRIEN. — Mais ils m'excèdent, parce qu'ils m'abordent toujours avec une sottise nouvelle.

MOSCON. — Quel est cet homme, seigneur?

CYPRIEN. — Un hôte à moi, n'en soyez pas étonnés.

CLARIN. — Et à quoi bon des hôtes maintenant?

CYPRIEN, *au démon.* — Il ignore ce que tu vaux.

MOSCON. — Mon maître a raison. Es-tu son héritier?

CLARIN. — Non, mais cet hôte, si je ne me trompe, me fait l'effet de nous rester un an ou deux.

MOSCON. — D'où te vient cette idée?

CLARIN. — Quand un hôte ne fait que passer, on dit de lui : « Il ne fera pas beaucoup de fumée dans la maison, » et de celui-ci...

MOSCON. — Achève.

CLARIN. — Je présume...

MOSCON. — Quoi?

CLARIN. — Qu'il fera beaucoup de fumée au logis.

CYPRIEN. — Suis-moi, et viens te reposer des violences de la mer et de tes chagrins.

LE DÉMON. — Je t'obéis aveuglément.

CYPRIEN. — Je veux d'abord que tu te reposes.

LE DÉMON, *à part.* — Et moi que tu meures; et maintenant que j'ai réussi à me voir introduit chez toi, ma fureur va travailler à troubler par d'autres moyens la destinée de Justine.

(Cyprien et le démon sortent.)

CLARIN. — Sais-tu ce que je pense?

MOSCON. — Quoi?

CLARIN. — Que la tempête a fait éclater quelque volcan : j'ai senti une forte odeur de soufre.

MOSCON. — Il m'a semblé qu'elle sortait de l'hôte.

CLARIN. — Il use de mauvaises pastilles. Mais j'en sais la cause.

MOSCON. — Et c'est?

CLARIN. — Le pauvre cavalier doit avoir la gale, et il se sera enduit de pommade soufrée.

MOSCON. — Tu as mis le nez dessus.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

Une rue.

LELIO, FABIO.

FABIO. — Enfin, vous voilà encore dans cette rue?

LELIO. — J'y ai perdu la vie, et je reviens l'y chercher. Amour veuille que je la retrouve, hélas!

FABIO. — Vous voici à la porte de la maison de Justine.

LELIO. — Qu'importe, si mon amour est décidé à se déclarer davantage? Puisque j'en suis venu à voir que, la nuit, elle en écoute un autre, il ne faut pas s'étonner, si je prends le jour pour soulager mon souci. Retire-toi, il est mieux que j'entre seul. Mon père est gouverneur d'Antioche; je puis, sous ce prétexte, et grâce à la fureur qui me pousse à ma perte, entrer dans la maison de Justine, et me plaindre de l'affront qu'elle m'a fait.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

Une salle dans la maison de Lisandro.

JUSTINE, *et ensuite* LELIO.

JUSTINE. — Livia... Mais qui vient ici?
(Entre Lelio.)

LELIO. — C'est moi.

JUSTINE. — Quelle circonstance imprévue, seigneur, quelle témérité vous oblige?...

LELIO. — Je suis trop plein de ma jalousie pour m'inquiéter encore de votre honneur. Pardonnez, mais avec l'amour est parti aussi le respect.

JUSTINE. — Et vous êtes assez audacieux?...

LELIO. — Je suis furieux.

JUSTINE. — Pour entrer...

LELIO. — Je suis jaloux.

JUSTINE. — Ici...

LELIO. — Je ne me connais plus.

JUSTINE. — Sans prendre souci du scandale qui peut...

LELIO. — Ne vous affligez pas; vous n'avez plus grand'-chose à perdre.

JUSTINE. — Songez à ma réputation, Lelio.

LELIO. — Ce n'est pas à moi, Justine, qu'il faut parler ainsi, mais à celui qui sort, la nuit, par ce balcon. Sachez seulement que je connais vos déréglements. Que votre honneur n'affecte plus tant d'ingratitude et de sévérité envers mon amour. Si vous me témoignez un dédain si injuste, c'est que vous avez de l'amour pour un autre, et non parce que vous avez de l'honneur.

JUSTINE. — Taisez-vous, taisez-vous, ne dites pas un mot de plus. Qui a osé entrer dans ma maison? qui, pour m'offenser, a passé le seuil de cette porte, et ouvert la bouche? Êtes-vous assez aveugle, assez audacieux, assez insensé pour vouloir avec des chimères éclipser une pure lumière près de laquelle pâlit le soleil? Un homme? de ma maison?...

LELIO. — Oui.

JUSTINE. — Par mon balcon?...

LELIO. — Ma douleur ne le dit que trop, ingrate.

JUSTINE. — Oh! mon honneur, défendez-vous et défendez-moi!

SCÈNE XI

LE DÉMON, *paraissant à la porte à laquelle Justine tourne le dos,* LES MÊMES.

LE DÉMON, *à part.* — Ma fureur mène de front son double dessein, et je viens dans cette maison pour y faire éclater le plus grand scandale qu'ait vu le monde ; et puisque voilà déjà un de ses amants que le dépit aveugle, attisons le feu qui le dévore. Je veux me montrer à ses yeux, et feignant de m'échapper, disparaître dès qu'il m'aura vu.

(Il fait mine de vouloir entrer, et quand Lelio l'a aperçu, il s'enveloppe de son manteau et se dérobe.)

JUSTINE. — Homme, vous voulez donc me tuer?

LELIO. — Non, mourir seulement.

JUSTINE. — Qu'avez-vous donc vu, que vous changez encore de visage?

LELIO. — Je vois vos fourberies... Dites maintenant que j'invente à plaisir des affronts imaginaires. Un homme allait sortir de cette chambre, il a vu qu'il y avait quelqu'un ici, et s'enveloppant de son manteau, il s'est retiré.

JUSTINE. — Votre imagination se forge des chimères.

LELIO. — Peine cruelle!

JUSTINE. — Ainsi, ce n'est pas seulement de nuit, mais de jour aussi, que vous prétendez nier la lumière?

LELIO. — Que j'aie ou non le droit de la nier, je verrai du moins si je me trompe.

(Il entre dans la chambre où a paru le démon.)

JUSTINE. — Je ne veux pas vous en empêcher, afin que, grâce à cette permission, mon innocence voie s'évanouir ces vaines apparences du jour et de la nuit.

SCÈNE XII

LISANDRO, JUSTINE, LELIO *dans la chambre.*

LISANDRO. — Justine?

JUSTINE, *à part.* — Il me manquait cela! grand Dieu! si Lelio sortait, pendant que Lisandro est ici.

LISANDRO. — Je viens chercher près de toi la consolation de mes malheurs et de mes chagrins.

JUSTINE. — Qu'avez-vous donc, que votre visage porte la trace d'une tristesse profonde?

LISANDRO. — Comment s'en étonner, quand le cœur est déchiré? Les larmes m'empêchent de poursuivre.

(Lelio paraît à la porte de la chambre.)

LELIO, *à part.* — Je crois, en effet, que la jalousie se figure voir partout des fantômes. L'homme que j'ai vu n'est pas dans cette chambre, et je ne vois point par où il aurait pu s'échapper.

JUSTINE, *à part, à Lelio.* — Ne sortez pas, Lelio, mon père est là.

LELIO. — J'attendrai qu'il s'en aille, un peu soulagé dans mes maux. (*Il se retire.*)

JUSTINE. — Pourquoi ces larmes? pourquoi ces soupirs? Qu'avez-vous, seigneur? que venez-vous m'annoncer?

LISANDRO. — Je ressens la douleur la plus sensible, j'éprouve la peine la plus affreuse qu'une tendre pitié ait eu à déplorer, à l'aspect de tant de misérables dont une main cruelle va répandre le sang innocent. L'empereur Décius a envoyé au gouverneur un décret... Je ne puis achever.

JUSTINE, *à part.* — Vit-on jamais tourment pareil? Lisandro vient tout ému me parler des malheurs des chrétiens, et il ignore que Lelio peut l'entendre, le fils du gouverneur.

LISANDRO. — Enfin, Justine...

JUSTINE. — Ne poursuivez pas, seigneur, ce récit vous est trop pénible.

LISANDRO. — Laisse-moi te le redire, je me soulage en te le répétant; il ordonne par ce décret...

JUSTINE. — N'achevez pas, votre vieillesse a besoin d'un repos qui trompe ses fatigues.

LISANDRO. — Comment? lorsque, pour t'associer à de vives alarmes qui suffisent pour me tuer, je te rends compte du décret le plus cruel que le Tibre ait vu écrire sur ses bords, avec un sang qui va rougir ses eaux, tu me parles

d'autre chose? Ce n'est pas ainsi, Justine, que tu avais coutume de m'entendre raconter ces malheurs.

JUSTINE. — Seigneur, les temps ne sont plus les mêmes.

LELIO, *à l'écart et à part.* — Je n'entends pas tout ce qu'ils disent, il ne m'en vient que des lambeaux.

SCÈNE XIII

FLORO, JUSTINE, LISANDRO, LELIO, *dans la coulisse.*

FLORO, *à part.* — Tout est permis à un jaloux qui vient se désabuser d'une vertu hypocrite, et qui n'a plus de ménagements à garder. Voilà pourquoi j'étais venu jusqu'ici, mais son père est avec elle; j'attendrai une autre occasion.

LISANDRO. — Qui entre ainsi chez moi?

FLORO, *à part.* — Il n'est plus possible, hélas! que je m'en retourne sans lui parler, je trouverai un prétexte. Je suis...

LISANDRO. — Toi dans ma maison?

FLORO. — Je venais, si vous le permettez, vous parler d'une affaire importante.

JUSTINE, *à part.* — Prends pitié de moi, ô fortune, c'est trop d'épreuves à la fois!

LISANDRO. — Eh bien! qu'as-tu à me dire?

FLORO, *à part.* — Que lui dire pour me tirer d'embarras?

LELIO, *dans la coulisse.* — Floro entre et sort librement dans la maison de Justine! Si sa jalousie est feinte, la mienne n'est que trop véritable.

LISANDRO. — Tu changes de couleur!

FLORO. — Ne t'en étonne ni ne t'en effraye, je viens te donner un avis où ta vie même est intéressée. Tu as un ennemi qui en veut à tes jours, il suffit que je te le dise.

LISANDRO, *à part.* — Floro aura vu que je suis chrétien, et c'est pour cela qu'il m'avertit du péril que je cours; poursuis, Floro, et ne me cache rien.

SCÈNE XIV

LIVIA, JUSTINE, LISANDRO, FLORO, LELIO, *dans la coulisse.*

LIVIA. — Seigneur, le gouverneur me charge de vous appeler ; il vous attend à la porte.

FLORO.— Il vaudra mieux que j'attende (*à part*); en attendant, je penserai à mon prétexte. Il est juste que vous alliez le recevoir.

LISANDRO. — Je te sais gré de ta courtoisie. Je reviens à l'instant.

Il sort avec Livia.)

SCÈNE XV

JUSTINE, FLORO, LELIO, *dans la coulisse.*

FLORO. — Est-ce là cette fille vertueuse qui regardait comme d'impardonnables outrages les brises caressantes du zéphyr? Comment as-tu osé livrer, avec les clefs de ta maison, celles de ta pudeur?

JUSTINE. — Arrêtez, Floro, n'insultez pas grossièrement une réputation dont le soleil lui-même, après l'examen le plus sévère, a reconnu toute la pureté.

FLORO. — Il est un peu tard pour la vanter. Je sais à qui vous avez donné la libre entrée...

JUSTINE. — Me parler ainsi?

FLORO. — Par un balcon.

JUSTINE. — N'achevez pas.

FLORO. — Pour votre honneur...

JUSTINE. — Me traiter de la sorte?

FLORO. — Oui, c'est tout ce que mérite une hypocrite modestie.

LELIO, *à part.* — Floro n'était pas l'homme du balcon, il est clair qu'il y a un autre amant, puisque ce n'était ni lui ni moi.

JUSTINE. — Si vous êtes de noble race, n'insultez pas une femme noble.

FLORO. — Une femme noble, quand vous recevez un homme dans vos bras, et qu'il sort par votre balcon! L'ambition vous a séduite; comme il est le fils du gouverneur, vous vous êtes laissé prendre à la vanité de voir qu'il commandait dans Antioche.

LELIO, *à part*. — C'est de moi qu'il parle.

FLORO. — Sans prendre garde à d'autres défauts plus grands, dans son sang et dans ses mœurs, que couvre le manteau du pouvoir. Mais non...

LELIO, *se montrant*. — Arrête, Floro, et n'attaque pas un absent. Parler mal d'un rival est d'un cœur lâche, et je sors, pour que tu ne continues pas, honteux d'avoir tant de fois croisé le fer avec toi, sans t'avoir encore tué.

JUSTINE. — Qui, sans rien avoir à se reprocher, se vit jamais en si terribles passes?

FLORO. — Tout ce que j'aurais dit de toi par derrière, je te le dirai en face, et cette vérité n'a rien d'équivoque.

(Tous deux mettent la main sur la garde de l'épée.)

JUSTINE. — Arrêtez, Lelio; Floro, que faites-vous?

LELIO. — Je tire satisfaction d'une injure, là où l'injure m'a été faite.

FLORO. — Ce que j'ai dit, où je l'ai dit je le soutiens.

JUSTINE. — Délivrez-moi, ô ciel, de tant d'épreuves!

FLORO. — Et je saurai te châtier.

SCÈNE XVI

LE GOUVERNEUR, LISANDRO, SUITE, JUSTINE, LELIO, FLORO.

TOUS. — Arrêtez.

JUSTINE. — Ah! malheureuse!

LE GOUVERNEUR. — Que se passe-t-il ici? Mais quand je vois des épées nues, qu'ai-je besoin d'en demander davantage?

JUSTINE. — Quel malheur!

LISANDRO. — Quel chagrin!

LELIO. — Seigneur...

LE GOUVERNEUR. — Il suffit, Lelio, il suffit; tu es mon fils, et tout ce bruit vient de toi? C'est toi qui abuses de ma faveur pour mettre le trouble dans Antioche?

LELIO. — Remarquez, seigneur...

LE GOUVERNEUR. — Qu'on les emmène. Il ne saurait y avoir d'exception ni de privilége pour le sang, et le châtiment doit être égal, quand égales sont les fautes.

LELIO, *à part*. — J'entrai ici jaloux, et j'en sors outragé.

FLORO, *à part*. — Les peines s'ajoutent aux peines.

LE GOUVERNEUR. — Qu'on les mette dans des prisons séparées, et qu'ils y restent sous bonne garde. Et vous, Lisandro, est-il possible que vous ternissiez de si belles qualités, en souffrant?...

LISANDRO. — Non, ne vous laissez pas abuser par de vaines apparences. Justine ne savait rien de l'aventure.

LE GOUVERNEUR. — Ici, dans sa maison, vous voulez qu'elle l'ait ignorée, eux jeunes galants, et elle si belle? Dans des circonstances si délicates, je me contiens pour empêcher qu'on ne dise que, juge passionné, je prononce comme partie. Mais vous qui avez été la cause première de tout ceci, une fois la honte perdue, je ne doute pas que vous ne me procuriez quelque nouvelle occasion, et je la désire, où des fautes moins douteuses nous désabuseront de votre fausse vertu.

(Le gouverneur se retire avec ses gens, suivi de Lelio et de Floro.)

SCÈNE XVII

JUSTINE, LISANDRO.

JUSTINE. — Que mes larmes vous répondent.

LISANDRO. — Tu pleures trop tard et sans fruit. Ah! que j'eus tort, Justine, le jour où je me décidai à te dire qui tu es. Oh! que ne te laissé-je ignorer toujours que, sur le bord d'un ruisseau et dans ce bois, tu naquis d'un cadavre!

JUSTINE. — Je...

LISANDRO. — Ne cherche pas à te justifier.

JUSTINE. — Le ciel s'en chargera.

LISANDRO. — Trop tard, hélas!

JUSTINE. — Il n'y a pas, dans la vie, de terme qui arrive tard.

LISANDRO. — Pour châtier le vice.

JUSTINE. — Pour éprouver la vérité.

LISANDRO. — Sur ce que j'ai vu, je te condamne.

JUSTINE. — Je vous condamne, à mon tour, sur ce que vous ignorez.

LISANDRO. — Laisse que j'aille mourir où la douleur en finisse de mes jours.

JUSTINE. — Que je perde la vie à vos pieds, mais ne me laissez pas sans protection et sans appui.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVIII

Une salle dans la maison de Cyprien. Au fond une galerie d'où l'on aperçoit la campagne.

CYPRIEN, LE DÉMON, MOSCON, CLARIN.

LE DÉMON. — Depuis que je suis entré dans ta maison, tu n'as plus aucune gaieté. Une profonde mélancolie se lit sur ton visage. Pourquoi te priver d'une guérison sûre, en voulant me cacher ton mal? Je puis déclouer la machine des mondes, pour le moindre désir qui te poursuit et te fatigue.

CYPRIEN. — Il n'y a pas de magie au monde qui puisse venir à bout de ce qui me semble impossible. Mes soucis ont du malheur.

LE DÉMON. — Que ton amitié me les confie.

CYPRIEN. — J'aime une femme.

LE DÉMON. — Et c'est là ce que tu dis impossible?

CYPRIEN. — Si tu savais qui elle est...

LE DÉMON. — Je t'écoute avec attention, tout en riant de te voir si poltron.

CYPRIEN. — Le brillant berceau matinal du soleil nais-

sant qui, en se levant, sèche les larmes de l'aurore, vêtu de neige et de pourpre; la verte prison si fière de contenir la rose lorsque avril commence à fouler les jardins, et qu'au milieu de ses douces gelées l'aube répand ses larmes dans le ciel et ses sourires sur les champs; le ruisseau captif et qui n'ose même essayer[1] le plus suave murmure, parce que la gelée le retient prisonnier; l'œillet qui, dans un abrégé du ciel, est une étoile de corail; l'oiseau qui revêt les plus riches nuances, rapide guitare de plume, à la voix de cristal; le rocher qui se rit du soleil, quand il prétend le fondre, et que lui dérobant la neige, il laisse entier le granit; le laurier qui baigne son pied dans la neige qu'il foule, et devenant son vert Narcisse, se joue, sans craindre d'y périr, ici des ardeurs du soleil et là des froidures de l'hiver; enfin, le berceau, la pourpre, la neige, le champ, le soleil, le ruisseau, la rose, l'oiseau qui chante amoureusement, le sourire qui verse des perles, l'œillet qui boit le cristal des eaux, le rocher que rien ne dissout, le laurier qui sort pour voir s'il se couronne de rayons, voilà les éléments qui composent cette femme divine, et vois s'il y a de quoi t'étonner que je l'aime d'un amour si aveugle et si éperdu, que j'ai pris d'autres vêtements pour me tromper moi-même et paraître un autre homme. J'ai mis en oubli mes études, j'ai abandonné ma réputation au vulgaire, mon intelligence à ma passion, mon âme à mes larmes, mes espérances au vent, et ma raison au mépris. J'ai dit, et je ferai ce que j'ai dit, que je livrerais sans hésiter mon âme à quelque génie infernal, juge par là de l'excès de ma passion, s'il pouvait, pour prix de mon âme, donner cette femme à l'amour qui me dévore; mais je me plains vainement, et mon âme, je le crains, est trop peu de chose pour qu'en échange on me donne la femme que j'aime.

LE DÉMON. — Ton courage doit-il donc marcher sur les traces désespérées de ces amours que décourage un premier assaut? Sont-ils donc si loin de nous les exemples des beautés dont la vanité s'est rendue aux instances, à l'or-

1. Entre ses dents, dit le texte, *entre dientes*.

gueil, à la flatterie? Veux-tu obtenir l'objet de tes désirs, et lui faire une prison de tes bras?

CYPRIEN. — En doutes-tu?

LE DÉMON. — Dans ce cas, renvoie ces domestiques, et restons seuls tous deux.

CYPRIEN. — Sortez l'un et l'autre.

MOSCON. — Moi, j'obéis.

CLARIN. — Et moi aussi (*à part*), mais cet hôte est le diable.

(Il se cache.)

CYPRIEN. — Les voilà partis.

LE DÉMON, *à part*. — Clarin est resté, mais peu importe.

SCÈNE XIX

CYPRIEN, LE DÉMON, CLARIN, *caché*.

CYPRIEN. — Que veux-tu maintenant?

LE DÉMON. — Ferme cette porte.

CYPRIEN. — Nous voilà bien seuls.

LE DÉMON. — Tes lèvres ont dit ici même que, pour jouir de cette femme, tu donnerais ton âme?

CYPRIEN. — Oui.

LE DÉMON. — Eh bien, j'accepte le marché.

CYPRIEN. — Que dis-tu?

LE DÉMON. — Que j'accepte.

CYPRIEN. — Comment cela?

LE DÉMON. — Je puis tant de choses que je veux t'enseigner une science au moyen de laquelle tu pourras attirer vers toi la femme que tu adores. Si docte et si puissant que je sois, je ne puis l'appeler pour un autre. Passons nos écritures par devant nous-mêmes.

CYPRIEN. — Veux-tu par de nouveaux tourments allonger encore mon supplice? Ce que je t'ai offert est dans ma main, mais ce que tu m'offres n'est pas dans la tienne; car, contre le libre arbitre, je ne connais ni conjurations ni enchantements.

LE DÉMON. — Fais-moi seulement ton billet avec la condition voulue.

CLARIN, *à part, dans la coulisse.* — Peste! d'après ce que je viens de voir, ce diable n'est pas si sot. Moi lui faire un billet? Quand mes appartements devraient rester vingt ans sans locataires, je ne le ferais pas.

CYPRIEN. — Ce sont les amis légers qui trop souvent se laissent tromper, et non ceux qui se défient.

LE DÉMON. — Pour te montrer ce que je puis et ce que je veux, je vais te donner un indice qui ne sera qu'une légère marque de mon pouvoir. Qu'aperçois-tu de cette galerie?

CYPRIEN. — Beaucoup de ciel et une vaste plaine, un bois, un ruisseau, une montagne.

LE DÉMON. — De tout cela que préfères-tu?

CYPRIEN. — La montagne, car enfin c'est une image de celle que j'adore.

LE DÉMON. — Rivale superbe de la longue durée des années, qui te couronnes de nuages, comme impassible roi de ces campagnes, quitte le sol et lutte avec le vent. Considère que c'est moi qui t'appelle, et toi, vois si tu pourras attirer à toi une dame, quand moi je déplace une montagne.

(La montagne passe d'un côté à l'autre, dans le fond du théâtre.)

CYPRIEN. — Je n'ai jamais rien vu de si étonnant; je n'ai jamais vu si rare prodige.

CLARIN, *à part.* — Entre la crainte et la stupeur, je me sens deux fois tout tremblant.

CYPRIEN. — Oiseau que le vent emporte et dont les plumes sont les rames, navire qui sillonnes le vent, et dont les arbres sont les cordages, retourne à ton centre, et fais cesser l'admiration et l'épouvante.

(La montagne retourne à sa première place.)

LE DÉMON. — Si cette preuve ne te suffit pas, veux-tu que mes lèvres en commandent une autre? Veux-tu voir cette femme que tu adores?

CYPRIEN. — Oui.

LE DÉMON. — Déchirant les entrailles de la terre, monstre

des quatre éléments, fais paraître au jour la beauté que tu recèles dans tes flancs obscurs. (*Un rocher s'ouvre, et on aperçoit Justine endormie.*) Est-ce là celle que tu adores?

CYPRIEN. — C'est bien celle que j'idolâtre.

LE DÉMON. — Vois si je puis te la donner, puisque je l'amène où je veux.

CYPRIEN. — Inaccessible et divin objet de mes vœux, tes lèvres seront aujourd'hui le sanctuaire de mon amour, et j'y boirai le soleil goutte à goute et rayon à rayon.

LE DÉMON. — Arrête, tu ne peux y toucher qu'après avoir signé la parole que tu m'as donnée.

(Cyprien veut s'élancer, le rocher se referme.)

CYPRIEN. — Attends, pâle nuée où se dérobe le plus éclatant soleil qui se soit levé pour mon bonheur. Mais c'est le vent que j'embrasse; oui, je crois à ta science, oui, je me confesse ton esclave. Que puis-je faire pour toi? Que me demandes-tu?

LE DÉMON. — Pour ma sauvegarde, une cédule signée avec ton sang et de ta main.

CLARIN, *à part.* — Moi, je lui donnerais mon âme pour n'être pas demeuré ici.

CYPRIEN. — Ce poignard me servira de plume; ce linge blanc, de papier; et pour écrire, j'ai déjà, au lieu d'encre, pris du sang dans mes veines. (*Il écrit avec sa dague sur un morceau de linge, après s'être tiré du sang de l'un de ses bras.*) (*A part.*) Quelle horreur! quelle épouvante! je me sens glacé. « Je dis, moi, le grand Cyprien que je don-« nerai mon âme immortelle » (quelle fureur, quel oubli de moi-même!) « à celui qui m'enseignera l'art » (étrange confusion des choses!) « d'appeler à moi Justine, l'ingrate « que j'aime, et je le signe de mon nom. »

LE DÉMON, *à part.* — Le voilà donc qui rend hommage à mes artifices, celui qui élevait si haut la bannière de son intelligence et de sa raison! (*Haut.*) Est-ce écrit?

CYPRIEN. — Oui, et signé.

LE DÉMON. — A toi donc le soleil que tu adores.

CYPRIEN. — A toi pour l'éternité l'âme que je te livre.

LE DÉMON. — Ame pour âme, en échange de la tienne, je te donne celle de Justine.

CYPRIEN. — Et quel terme me demandes-tu pour m'enseigner la magie?

LE DÉMON. — Un an, à la condition...

CYPRIEN. — Ne crains rien.

LE DÉMON. — Qu'enfermés dans une caverne, sans étudier autre chose, nous vivions ensemble, uniquement servis tous deux par ce valet (*il met la main sur Clarin*) qui est resté ici par curiosité. En l'emmenant avec nous, nous assurons ainsi notre secret.

CLARIN, *à part.* — Oh! que ne suis-je parti! Qu'avec tant de bonnes gens qui attendent les voyageurs au passage, il ne se trouve pas un démon pour venir à point emporter ceux-là.

CYPRIEN. — C'est bien, mon génie et mon amour ont eu l'un et l'autre un bon lot. Justine sera mienne, et je ferai, par la nouveauté de mon savoir, l'étonnement du monde.

LE DÉMON. — J'ai réussi dans mon entreprise.

CLARIN. — Pas moi.

LE DÉMON. — Viens avec nous. (*A part.*) J'ai vaincu mon plus grand ennemi.

CYPRIEN.— Heureux mes désirs, si je possède un pareil trésor!

LE DÉMON, *à part.* — Mais l'envie qui me ronge ne sera pas satisfaite que je ne les aie gagnés tous deux. Allons, et dans les épais fourrés de ce bois, tu prendras aujourd'hui ta première leçon de magie.

CYPRIEN. — Allons, avec un tel maître pour mon génie, et pour mon amour une si charmante souveraine, le magicien Cyprien vivra éternellement dans le monde.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Un bois, et dans le fond une grotte.

CYPRIEN.

CYPRIEN. — Ingrate beauté que j'aime, l'heureux jour est arrivé, le jour fortuné, but de mon espérance, terme de mon amour et de ta fragilité. Ce mont qui se dresse sur ses puissantes bases vers l'Alcazar étoilé et cette obscure caverne, noire sépulture de deux vivants, ont été la double école où j'ai appris les secrets de la magie, et où j'ai fait voir que je pouvais presque en donner des leçons à mon maître. Voyant enfin que le soleil a accompli, d'une sphère à l'autre, le cercle entier de sa course, je suis sorti de ma prison pour examiner, à la clarté du jour, ce que je puis et ce que je vaux. Beaux cieux si purs, soyez attentifs à mes conjurations magiques; doux airs rapides, arrêtez-vous au docte retentissement de ma parole; grand rocher menaçant, tressaille à l'accent de ma voix; vieux troncs revêtus d'écorce, frémissez à l'horreur de mes gémissements; belles plantes fleuries, éveillez-vous, à l'écho de mes plaintes; doux oiseaux mélodieux, redoutez l'effet de mes sombres prodiges; bêtes cruelles et barbares, voyez les premières marques de mon ardeur sublime, afin, ô cieux, ô vents, ô rochers, ô troncs, ô plantes, et vous, oiseaux et bêtes sauvages, que vous restiez, confondus troublés, aveugles, éperdus, épouvantés à l'aspect d'une telle science; l'étude infernale de Cyprien ne saurait être vaine.

SCÈNE II

LE DÉMON, CYPRIEN.

LE DÉMON. — Cyprien?

CYPRIEN. — O mon savant maître!

LE DÉMON. — Pourquoi, écoutant de nouveau ta volonté plutôt que mes préceptes, pour quelle fin, pour quelle cause, dans quel but, par audace ou par ignorance, cherches-tu à voir la face brillante du soleil?

CYPRIEN. — Voyant que je puis désormais étonner, effrayer l'enfer, que j'ai étudié la magie avec tant de soin que tu ne saurais dire toi-même que tu me dépasses, si même tu m'égales; voyant que dans la magie il n'est aucune région qu'avec étude, art et fatigue, je n'aie parcourue, puisque j'ai pénétré jusqu'à la nécromancie elle-même, dont les lignes obscures m'ouvriront les sépultures, faisant que de leur sein elles rejettent les cadavres que l'avarice de la terre retient tyranniquement captifs, et dont les pâles lèvres répondent point par point à ma voix; voyant enfin accomplie la révolution de soleil que tu as fixée pour terme à ma vie d'épreuves, car en précipitant son cours dans l'étendue des cieux, et revenant ensuite sur ses pas et se refusant au désir des naturels de l'autre hémisphère, le soleil a complété aujourd'hui le cercle fatal de l'année, je veux atteindre le but de mes désirs, en attirant à ma voix le bien que j'espère. Aujourd'hui la rare, aujourd'hui la belle, aujourd'hui la divine, aujourd'hui l'incomparable Justine, appelée par mon amour, viendra dans mes bras, enchaînée de mille nœuds, car je n'entends pas donner un instant de répit à mon désir.

LE DÉMON. — Ni je ne veux que tu le lui donnes, si c'est là le but où tu aspires; trace donc sur la terre des caractères muets, et par des conjurations irrésistibles frappe le vent attentif à ton espérance et à ton amour.

CYPRIEN. — Je me retire en un lieu secret, où tu verras le soleil et la terre étonnés de m'entendre.

(Il sort.)

LE DÉMON. — Et je te le permets, parce que je sais, car ta science est la mienne, que l'enfer impitoyable, docile à tes invocations, peut ici par mes mains te livrer la belle Justine; car, bien que mon pouvoir, si grand qu'il soit, ne puisse asservir une volonté, il peut au moins étaler sous ses yeux de si attrayantes délices, qu'elle se sente entraînée à les rechercher, et celles que je ne peux forcer, je puis du moins les incliner.

SCÈNE III

CLARIN, LE DÉMON.

CLARIN. — Ingrate déité que j'adore, non l'ardente Lybie, mais la froide Livia, voici arrivé le moment où j'espère m'assurer si ton amour est véritable. Je sais déjà ce qu'il suffit de savoir pour juger si tu es chaste ou si tu fais semblant de l'être[1]. — J'ai si bien étudié ici la science magique qu'elle me fera voir (ah! malheureux que je suis!) si, par hasard, tu m'as offensé avec ce Moscon. Cieux chargés d'eaux (un autre a déjà dit purs), soyez attentifs à mes noires conjurations! Montagnes...

LE DÉMON. — Clarin, que dis-tu là?

CLARIN. — O savant maître, je suis devenu par concommitance si adroit dans la magie que je veux y voir si Livia, une fille aussi ingrate que belle, se permet quelque supercherie, pendant ce fatal voyage.

LE DÉMON. — Laisse là tes folies, et au plus épais de ces sombres rochers, va assister ton maître, et si tu tiens à contempler un si beau spectacle, va voir le terme de ses soucis. Je veux être seul.

CLARIN. — Moi j'aime la compagnie, et si je n'ai pas été jugé digne d'apprendre la magie, parce que je n'ai pas écrit et signé une cédule avec le sang de ma poitrine sur ce linge, maintenant (*il tire un mouchoir sale*: il n'est jamais plus propre, pour peu qu'on ait l'habitude de pleurer),

1. Il y a ici un jeu de mot très-vif que la décence ne permet guère de traduire, entre *casta*, chaste, et *casta*, race (*para ver si eres o haces casta*).

je le ferai, et pour te faire plus d'effet, en me donnant un coup de poing dans le nez, car ce n'est pas une objection, je suppose, que le sang vienne de la narine ou du bras.

(Il écrit avec le doigt sur le mouchoir, après s'être tiré du sang.)

« Je dis moi, le grand Clarin, que si j'obtiens que Livia soit cruelle, j'offre au diable... »

LE DÉMON. — Je te dis encore de me laisser tranquille et de t'en aller, loin de moi, rejoindre ton maître.

CLARIN. — J'y vais : ne te fâche pas; puisque tu ne veux pas prendre ma cédule quand je te la présente, c'est que tu es trop sûr de moi.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LE DÉMON.

LE DÉMON. — Allons, infernal abîme, empire désespéré de toi-même, détache de leur chaîne odieuse les esprits lascifs, et qu'ils aillent assiéger la virginale citadelle de Justine. Que sa chaste pensée se crée aujourd'hui mille vains et honteux fantômes, que son imagination s'en remplisse; et qu'avec une séduisante harmonie, tout provoque l'amour autour d'elle, les oiseaux, les plantes et les fleurs; que ses yeux ne voient rien qui ne devienne un doux trophée de l'amour; que ses oreilles n'entendent rien qui ne soit le tendre gémissement de l'amour, afin que désarmée du secours de la foi, elle vienne aujourd'hui chercher Cyprien, évoquée par sa science et guidée par mon esprit aveugle. Commencez, je me tais, afin que votre chant commence.

(Il sort.)

SCÈNE V

JUSTINE, MUSICIENS, *derrière la scène.*

(On chante derrière la scène.)

UNE VOIX. — « Quelle est la gloire suprême de cette vie? »

CHŒUR DE DIVERSES VOIX. — « L'amour, l'amour. »

UNE VOIX. — « Il n'est point de cœur où l'amour n'im-« prime le feu de son ardeur, car l'homme vit plus là où « il aime que là où il respire. L'amour n'estime que ce « qu'il sait vivant, l'arbre, la fleur, l'oiseau. Donc, de « cette vie la gloire suprême, c'est... »

LE CHŒUR. — « L'amour, l'amour. »

JUSTINE, *étonnée et inquiète.* — Imagination importune, flatteuse en apparence, quand donc t'ai-je donné sujet d'affliger mon cœur de la sorte ? D'où me vient ce feu, cette ardeur qui croît en moi d'instants en instants? Quel est ce malaise qui fatigue mes sens ?

LE CHŒUR, *derrière la scène.* — « L'amour, l'amour. »

JUSTINE, *un peu calmée.* — Qui me répond ainsi ? C'est ce tendre rossignol, amoureux de sa compagne, que j'aperçois sur une branche voisine. Tais-toi, ô rossignol, ne me fais pas soupçonner ici, par la douceur de tes plaintes, ce qu'un homme peut sentir, quand un oiseau sent ainsi. Mais non; j'ai vu une vigne lascive chercher, en se glissant, le tronc auquel elle s'enlace, et le vert feuillage sous lequel se cachent ses embrassements est aussi le fardeau qui pèse à l'arbre alangui. Oh ! par tes enlacements, ô vigne, ne me fais pas songer ainsi à qui tu aimes. Si des rameaux embrassent ainsi, je me demanderai, en te voyant, comment des bras s'enlacent; et si ce n'est la vigne, ce sera cet héliotrope qui regarde le soleil face à face, et qui se tourne incessamment vers ce beau foyer de lumière. Cesse de te lamenter, ô fleur, sur tes boutons fanés; mon cœur attristé voudrait savoir comment pleurent les yeux, si ainsi pleurent les feuilles. Cesse, amoureux rossignol; vigne touffue, détache-toi de l'arbre; fleur inconstante, arrête; ou dites-moi tous quel incurable poison est en vous ?

LE CHŒUR, *derrière la scène.* — « L'amour, l'amour. »

JUSTINE. — L'amour? L'ai-je éprouvé jamais? L'amour est chose vaine. Lelio, Floro et Cyprien n'ont jamais recueilli de moi que le dédain et l'oubli. Ne méprisai-je pas Lelio? n'abhorrai-je pas Floro? Et Cyprien (*en le nommant elle s'arrête, et depuis ce moment redevient inquiète*), ne l'ai-je

pas traité si durement que, se voyant haï de moi, il est parti, sans qu'on ait plus entendu parler de lui? Mais, hélas! c'est là, je crois, la seule occasion où mon désir a pu s'émouvoir; car depuis que j'ai dit qu'il s'était éloigné à cause de moi, je ne sais, infortunée que je suis! je ne sais quelle peine s'est emparée de moi. (*Elle s'apaise de nouveau.*) Mais c'était pure compassion de voir que pour moi s'est condamné à l'oubli un homme qui avait une si grande renommée entre ses semblables, et que j'en ai été la première cause. (*Elle recommence à s'inquiéter.*) Mais si c'était de la pitié, j'en éprouverais sans doute aussi pour Lelio et pour Floro, car c'est aussi à cause de moi qu'ils sont retenus dans une prison cruelle. (*Elle se calme de nouveau.*) Mais, arrêtez, hélas! ô vains discours, si la pitié seule suffit, n'accompagnez pas la pitié! Vous vous égarez si loin, que je ne sais, hélas! non, je ne sais pas si, sachant où il est, je n'irais pas maintenant le chercher.

SCÈNE VI

LE DÉMON, JUSTINE.

LE DÉMON. — Viens, je vais te le dire.

JUSTINE. — Qui es-tu, toi, qui entres ainsi jusque dans ma retraite, lorsque tout est fermé? Es-tu un monstre forgé par mon imagination troublée?

LE DÉMON. — Non, mais quelqu'un qui, touché de cette passion tyrannique qui t'a brisée et vaincue, a promis de te conduire aujourd'hui où est Cyprien.

JUSTINE. — Eh bien, tu n'y réussiras pas; cette peine, cette passion qui a affligé ma pensée, a pu égarer mon imagination, mais non mon consentement.

LE DÉMON. — Rien que d'y avoir pensé, tu l'as donné à demi; puisque le péché est commis, laisse aller ta volonté, quand elle a déjà fait la moitié du chemin.

JUSTINE. — Quelle que soit ma pensée, tu voudrais en vain me ravir la confiance. Penser, c'est commencer, oui sans doute; mais la pensée n'est pas dans ma main et l'action dépend de moi. Pour te suivre, il faut que je re-

mue le pied, et il peut résister; une chose est faire, autre chose discourir.

LE DÉMON. — Si une science supérieure exerce sur toi son pouvoir, comment feras-tu, Justine, pour vaincre, si elle incline avec tant de force qu'elle force le pas qu'elle incline?

JUSTINE. — J'userai de mon libre arbitre.

LE DÉMON. — Je saurai le contraindre.

JUSTINE. — S'il se laissait forcer, ce ne serait pas le libre arbitre.

LE DÉMON. — Viens où t'attend le plaisir.

(Il cherche à l'attirer à lui, et ne peut la faire mouvoir.)

JUSTINE. — Le plaisir coûte trop cher.

LE DÉMON. — C'est une paix séduisante.

JUSTINE. — Une servitude injuste.

LE DÉMON. — C'est le bonheur.

JUSTINE. — C'est un malheur cruel.

LE DÉMON. — Comment te pourras-tu défendre (*il la tire avec plus de force*), si mon pouvoir t'entraîne?

JUSTINE. — Ma défense est en Dieu.

LE DÉMON. — Tu as vaincu, femme, tu as vaincu (*il la lâche*), en ne te laissant pas vaincre. Mais puisque Dieu te défend ainsi, ma peine, ma fureur, ma rage auront de toi une image feinte, si la vraie Justine leur résiste; tu verras un esprit, créé uniquement pour cet objet, revêtir ta forme, et, confondue avec cette forme fantastique, tu vivras diffamée; et pour me venger de ta vertu, j'obtiens par là un double triomphe : d'abord je te déshonore, et ensuite d'une volupté imaginaire je fais un délit véritable.

(Il sort.)

SCÈNE VII

JUSTINE.

JUSTINE. — J'en appelle au ciel de cet outrage. Puisse le ciel faire évanouir cette apparence de ma réputation, ou comme la flamme dans l'air, ou comme la fleur à la gelée. Tu ne pourras pas... Mais, infortunée que je suis!

à qui parlé-je ainsi? N'y avait-il pas un homme ici, il y a un instant? Oui. — Mais non, je suis seule. — Non, mais si, je l'ai vu. Par où s'en est-il allé si vite? Est-ce une création de ma peur? Le danger que je cours est manifeste. Lisandro, ô mon père! seigneur! Livia!

(*Elle appelle à grands cris.*)

SCÈNE VIII

LISANDRO *et* LIVIA, *entrant chacun par une porte*, JUSTINE.

LISANDRO. — Qu'y a-t-il?

LIVIA. — Que se passe-t-il?

JUSTINE. — Avez-vous vu un homme sortir d'ici tout à l'heure? Infortunée que je suis! je lutte mal contre mes épreuves.

LISANDRO. — Un homme ici!

JUSTINE. — Vous ne l'avez pas vu?

LIVIA. — Non, madame.

JUSTINE. — Eh bien, moi je l'ai vu.

LISANDRO. — Comment cela se peut-il? tout l'appartement était fermé.

LIVIA, *à part.* — Elle aura vu Moscon que j'ai enfermé dans ma chambre.

LISANDRO. — Cet homme doit être un produit de ton imagination; ta profonde mélancolie l'aura formé des atomes du jour.

LIVIA. — Mon seigneur a raison.

JUSTINE. — Non, ce n'était pas une illusion, hélas! et je soupçonne un malheur plus grand, car je sens qu'on m'arrache le cœur de la poitrine. Quelque mortel enchantement s'accomplit sur moi, et il opère avec tant de force que si je n'avais Dieu pour moi, je me laisserais aller après mon mal. Mais Dieu non-seulement saura me défendre du pouvoir de cette tyrannique violence, mais il ne laissera pas en péril mon humble innocence. Livia, ma mantille. (*Livia sort.*) C'est surtout quand je souffre ces affreuses

tortures que je dois aller au temple saint où nos fidèles se réunissent en secret.

(Livia revient avec la mantille qu'elle place sur la tête et les épaules de Justine.)

LIVIA. — Voici la manti..e.

JUSTINE. — Le sanctuaire apaisera le feu caché qui me dévore.

LISANDRO. — Je veux t'accompagner.

LIVIA, *à part*. Je reviendrai respirer ici, dès que je les aurai mis dehors.

JUSTINE. — Puisque je vais me mettre sous votre garde, ô ciel, j'attends de votre faveur...

LISANDRO. — Sortons d'ici.

JUSTINE. — La cause est la vôtre, seigneur; défendez-vous, et défendez-moi.

(Justine et Lisandro sortent.)

SCÈNE IX

MOSCON, LIVIA.

MOSCON. — Sont-ils partis?

LIVIA. — Ils sont partis.

MOSCON. — Quelle peur ils m'ont faite!

LIVIA. — Mais pourquoi sortir de la chambre et te laisser voir? car elle t'a vu.

MOSCON. — Vive Dieu! chère Livia, je n'ai pas quitté un seul instant l'endroit où j'étais caché.

LIVIA. — Mais alors quel était donc cet homme?

MOSCON. — Le diable, sans doute, en personne. Que sais-je, moi? Allons, mon bien, ne te fâche pas pour si peu.

LIVIA. — Ce n'est pas pour cela.

(Elle soupire.)

MOSCON. Pourquoi donc?

LIVIA. — Belle demande, quand il y a tout un jour qu'il est enfermé avec moi? A-t-il donc oublié (*elle pleure*) qu'il faut que je pleure aujourd'hui l'absence de l'autre, son confident, n'ayant pas pleuré de tout hier. Dois-je

laisser croire de moi que je suis une femme si facile que, pendant toute une moitié d'année d'absence, j'ai manqué à la promesse que je m'étais faite à moi-même ?

MOSCON. — Qu'est-ce que la moitié d'une année ? Voilà une année entière qu'il a pu lui-même manquer à la sienne.

LIVIA. — C'est un mauvais calcul; car je suppose que je ne dois pas compter les jours où je ne l'aime pas; et si d'une année, hélas! je t'ai donné la moitié à toi, ce serait lui faire une trop cruelle injure que de mettre tout sur son compte.

MOSCON. — Quand j'avais cru, ingrate, que ta volonté tout entière m'appartenait, tu établis tes comptes avec une rigueur...

LIVIA. — Oui, Moscon, parce qu'enfin les bons comptes font les bons amis.

MOSCON. — Puisque ta constance est inflexible, adieu, Livia, jusqu'à demain ; seulement, je te recommande ma souffrance. Puisque tu prends si bien ses intérêts, sache aussi défendre les miens.

LIVIA. — Tu vois que je suis sans malice aucune.

MOSCON. — Je ne dis pas.

LIVIA. — De tout aujourd'hui tu ne dois pas me voir, mais demain, j'espère, il ne sera pas besoin de t'envoyer chercher.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

Un bois.

CYPRIEN, *abasourdi;* CLARIN, *derrière lui et l'épiant.*

CYPRIEN. — Sans doute les légions des étoiles se sont révoltées dans l'empire azuré, puisqu'elles me refusent leur influence. L'abîme sans fond a soulevé ses communes, puisqu'il ne me paye pas le tribut d'obéissance qu'il me doit. Mille fois j'ai chargé le vent de mes conjurations, mille fois j'ai sillonné la terre de caractères

magiques, sans qu'elle m'ait envoyé le soleil humain que je cherche, le ciel humain que j'attends dans mes bras.

CLARIN. — Cela t'étonne? Moi, voilà mille et une fois que je trace des dessins sur la terre, mille et une fois que j'assourdis le vent de mes cris, et Livia ne vient pas davantage.

CYPRIEN. — Une dernière fois je veux l'invoquer. — Écoute, belle Justine...

SCÈNE XI

On voit apparaître une figure fantastique de Justine, CYPRIEN, CLARIN.

LA FIGURE. — Me voici; évoquée par ta voix, j'erre dans ces montagnes. Que me veux-tu, Cyprien? que me veux-tu?

CYPRIEN. — Je suis troublé.

LA FIGURE. — Et puisqu'enfin...

CYPRIEN. — Je suis absorbé.

LA FIGURE. — Je suis venue...

CYPRIEN. — Pourquoi me troubler?

LA FIGURE. — Comme...

CYPRIEN. — De quoi ai-je peur?

LA FIGURE. — L'amour m'a trouvée...

CYPRIEN. — Qui me fait hésiter?

LA FIGURE. — Où tu m'appelles...

CYPRIEN. — Que redouté-je?

LA FIGURE. — Et après avoir subi la force de l'enchantement, je me dérobe à ta vue au plus épais du bois.

(Elle se couvre le visage de sa mantille et sort.)

CYPRIEN. — Attends, attends, Justine. Mais à quoi bon m'étonner et discourir? Je la suivrai, et ces halliers, où ma science l'a attirée, seront le théâtre ombragé, pour ne pas dire le lit sauvage de l'amour le plus prodigieux qu'ait jamais éclairé le ciel.

(Il sort.)

SCÈNE XII

CLARIN.

CLARIN. — Je renie une femme qui vient pour se faire épouser et qui apporte une odeur de fumée. Mais la puissance de l'enchantement l'aura trouvée coulant une lessive, ou assaisonnant un ragoût[1]; mais non, dans sa cuisine avec une mantille! J'ai une autre raison pour l'excuser; c'est tout simple (j'ai trouvé l'affaire, jamais une femme de bien ne sent meilleur), elle aura été surprise. Mais il l'a rattrapée, et, dans cette vallée inculte, luttant avec elle à bras-le-corps, car je ne conseille pas à l'amant le plus robuste de s'en tenir au jeu de mains, ils reviennent en ce même lieu. Je les épierai d'ici; je veux savoir une bonne fois comment on force une femme.

SCÈNE XIII

CYPRIEN, *traînant embrassée la figure fantastique de Justine.*

CYPRIEN. — Dans ce lieu, belle Justine, si bien caché que le soleil ne le pénètre pas de ses rayons, ni l'air de son souffle pur, ta beauté va devenir le trophée de mes études magiques. Pour t'obtenir, je n'ai eu peur de rien, rien ne m'a rebuté; tu me coûtes mon âme, belle Justine, mais la conquête est si grande, que je ne regarde pas au prix. Écarte le voile jaloux qui me dérobe la divinité; que le soleil ne se cache pas entre de pâles et obscurs nuages, laisse-moi contempler ses blonds rayons. (*Il lui ôte son voile et découvre un squelette.*) Mais, ô malheureux, que vois-je? c'est un cadavre muet et glacé qui m'attend dans ses bras! Qui donc a pu, en un instant, sur ces traits éteints, dans leur pâleur et leur décrépitude, effacer, avec les grâces de la jeunesse, la pourpre et le feu de la vie?

1. Le texte dit un *menudo*, plat d'entrailles de veau, de porc ou de mouton dont les Andalous sont très-friands. On a cru inutile de pousser la fidélité de la traduction jusqu'à appeler ce plat par son nom.

LE SQUELETTE. — Ainsi finissent, Cyprien, toutes les gloires du monde[1].

(Il disparaît. Clarin accourt en fuyant et jette ses bras autour de Cyprien.)

SCÈNE XIV

CLARIN, CYPRIEN.

CLARIN. — Si quelqu'un a besoin de peur, j'en ai un peu et beaucoup à lui revendre.

CYPRIEN. — Attends, ombre funèbre, je te cherche à présent dans un autre but.

CLARIN. — Moi, je suis un corps funèbre; ne le vois-tu pas à ma tournure?

CYPRIEN. — Qui es-tu?

CLARIN. — Je suis de telle sorte que je ne sais même pas, je crois, qui je suis.

CYPRIEN. — As-tu vu, dans le vent ou dans les profondeurs de la terre, un cadavre glacé laisser évanouir, en manière de poussière et de fumée, la pompe et l'éclat qu'il apporta avec lui?

CLARIN. — Vous savez que je n'ai pas de bonheur en fait d'espionnage?

CYPRIEN. — Qu'en a-t-on fait?

CLARIN. — Il s'est défait lui-même.

CYPRIEN. — Cherchons-le.

CLARIN. — Ne cherchons pas.

CYPRIEN. — Je veux savoir qu'en penser.

CLARIN. — Moi, je n'y tiens pas, seigneur.

SCÈNE XV

LE DÉMON, CLARIN, CYPRIEN.

LE DÉMON, *à part*. — Juste ciel! si mon être eut un jour

1. Calderon a emprunté toute cette scène à un incident merveilleux de la légende de Miguel de Manara. V. l'étude que nous avons publiée sur ce singulier et admirable personnage, qui attend encore sa canonisation. — *Don Miguel de Manara*, Paris, Douniol, 1860, 1 vol. in-18.

la science, la grâce, quand j'étais un esprit pur, je n'ai perdu que la grâce, la science m'est restée. Mais s'il en est ainsi, pourquoi votre injustice ne me laisse-t-elle pas même l'usage de ma science?

CYPRIEN, *sans le voir*. — Lucifer, mon savant maître?

CLARIN. — Ne l'appelez pas, il viendrait sous la forme d'un autre cadavre.

LE DÉMON. — Que me veux-tu?

CYPRIEN. — Que tu rachètes mon intelligence de l'horreur dans laquelle elle est absorbée.

CLARIN. — Moi qui ne veux pas être racheté, je me sauve de ce côté.

(Il sort.)

SCÈNE XVI

CYPRIEN, LE DÉMON.

CYPRIEN. — A peine, sur la terre sillonnée, j'avais prononcé les paroles convenues, lorsque, dans l'action qui se manifestait là-bas, Justine, ce divin objet de mon amour et de mon désir... Mais pourquoi perdre le temps à te raconter ce que tu sais déjà? Elle vient, je l'embrasse, et au moment où je lui enlève son voile, hélas! je ne découvre dans sa beauté qu'un squelette, une statue, une image, une reproduction de la mort, qui me dit d'une voix distincte, et j'en frémis encore: « Ainsi finissent, Cyprien, « toutes les gloires du monde. » Croire que c'est la magie enseignée par toi, pratiquée par moi, qui a fait défaut, ce n'est pas possible; j'ai exécuté le thème point par point, sans me tromper d'une ligne dans ses caractères muets, ni d'un mot dans ses conjurations mortelles. C'est donc toi qui m'as égaré dans mes opérations, puisque je ne trouve qu'un fantôme, là où je cherche la beauté réelle.

LE DÉMON. — Cyprien, ni toi ni moi nous n'avons mal calculé. Toi, si tu as apporté à l'opération ton génie perçant; moi, parce que je t'ai enseigné à cet égard tout ce que sait le mien. Le prodige dont tu as été saisi a une cause plus haute; mais il n'importe, je veux ton repos, et

par de plus sûrs moyens je te rendrai maître de Justine.

CYPRIEN. — Je n'y songe plus; la terreur m'a laissé dans une telle confusion d'esprit que je ne veux plus de tes moyens, et ainsi, puisque tu n'as pas rempli les conditions que mon amour t'avait faites, je ne te demande qu'une chose, c'est, puisque nous nous quittons, que tu me rendes ma cédule, le contrat étant nul.

LE DÉMON. — Je t'avais promis de t'enseigner une science capable d'attirer Justine vers-toi, à l'appel de ta voix, et puisque le vent te l'a apportée ici, le contrat est valable et j'ai tenu ma parole.

CYPRIEN. — Tu me promis que mon amour cueillerait le fruit que mon espérance souhaitait, dans ces ravins incultes.

LE DÉMON. — Je ne me suis engagé, Cyprien, qu'à l'amener.

CYPRIEN. — Non, tu avais pris l'engagement de me la livrer.

LE DÉMON. — Je l'ai vue dans tes bras.

CYPRIEN. — Ce n'était qu'un fantôme.

LE DÉMON. — C'était un prodige.

CYPRIEN. — De qui?

LE DÉMON. — De quelqu'un qui a voulu la couvrir de sa protection.

CYPRIEN. — Et ce quelqu'un, quel est-il?

LE DÉMON, *tremblant*. — Je ne veux pas te le dire.

CYPRIEN. — Je me servirai de ma science contre toi. Je t'adjure de me dire qui c'est.

LE DÉMON. — Un dieu qui veille sur Justine.

CYPRIEN. — Mais qu'importe un seul Dieu, puisqu'il y en a d'autres?

LE DÉMON. — Celui-là a dans sa main le pouvoir de tous.

CYPRIEN. — Il est donc un, puisque sa volonté seule est plus puissante que celle de tous les autres réunis?

LE DÉMON. — Je ne sais rien, je ne sais rien.

CYPRIEN. — Je renonce désormais à tout le pacte que j'avais fait avec toi, et au nom de ce Dieu, je te demande ce qui l'oblige à la protéger.

LE DÉMON, *après avoir lutté pour ne pas le dire.* — Le soin qu'elle a pris de garder son honneur pur et immaculé.

CYPRIEN. — Ce Dieu est donc la bonté suprême, puisqu'il ne permet pas l'injure? Mais que pouvait perdre Justine, si le crime restait caché ici?

LE DÉMON. — Son honneur, si la malice du vulgaire pénétrait ce secret.

CYPRIEN. — Ce Dieu est donc tout yeux, puisqu'il voit les calamités futures? Mais l'enchantement ne pouvait-il être si accompli qu'il n'aurait pu le vaincre?

LE DÉMON. — Non, son pouvoir est trop grand.

CYPRIEN. — Ce Dieu est donc tout mains, puisque tout ce qu'il veut, il le peut? Mais dis-moi, quel est ce Dieu en qui aujourd'hui j'ai trouvé tout ensemble qu'il est la bonté suprême, qu'il est le pouvoir absolu, qu'il est tout yeux et tout mains, ce Dieu que je cherche depuis tant d'années?

LE DÉMON. — Je ne le sais pas.

CYPRIEN. — Dis-moi quel il est.

LE DÉMON. — Avec quel horreur je prononce son nom! c'est le Dieu des Chrétiens.

CYPRIEN. — Et qu'est-ce qui a pu l'irriter contre moi?

LE DÉMON. — Justine est chrétienne.

CYPRIEN. — Et voilà donc comme il protége les siens?

LE DÉMON, *furieux.* — Oui, mais il est tard, trop tard pour que tu le trouves, parce qu'étant mon esclave, tu ne peux être son vassal.

CYPRIEN. — Moi, ton esclave?

LE DÉMON. — J'ai ta signature.

CYPRIEN. — Je saurai te la reprendre, car elle était conditionnelle, et je me flatte de te l'arracher.

LE DÉMON. — Comment?

CYPRIEN. — De cette manière.

(Il tire son épée en porte des coups au démon que le fer ne rencontre pas.)

LE DÉMON. — Tourne tant que tu le voudras ton épée furieuse contre moi, tu ne me blesseras pas, et pour ne te laisser aucun espoir de ce côté, je veux bien t'apprendre que c'est le démon qui a été ton maître.

CYPRIEN. — Que dis-tu?

LE DÉMON. — Que je suis le démon.

CYPRIEN. — Avec quelle stupeur je t'écoute !

LE DÉMON. — Afin que tu saches que tu es non-seulement esclave, mais mon esclave à moi.

CYPRIEN. — Moi, esclave du démon? l'esclave d'un maître si injuste?

LE DÉMON. — Oui, tu m'as offert ton âme, et depuis ce moment elle est à moi.

CYPRIEN. — Et il n'y a ni espérance, ni faveur, ni protection, ni recours qui puisse effacer un tel crime?

LE DÉMON. — Non.

CYPRIEN. — Pourquoi hésiter alors? Ne laissons pas ce fer aigu inutile dans ma main. Qu'il traverse ma poitrine et soit mon bourreau volontaire. Mais que dis-je? celui qui a pu sauver Justine de tes mains, ne peut-il m'en délivrer aussi?

LE DÉMON. — Non, tu as ton crime contre toi. Il ne protége pas le crime, mais la vertu.

CYPRIEN. — Si son pouvoir est souverain, le pardon et la récompense sont tout un dans sa main.

LE DÉMON. — Et aussi la récompense et le châtiment, puisqu'il est juste.

CYPRIEN. — On ne châtie pas celui qui se soumet. Je me soumets, puisque je travaille à le faire.

LE DÉMON. — Tu es mon esclave, et tu ne peux appartenir à un autre maître.

CYPRIEN. — J'en doute.

LE DÉMON. — Comment? quand j'ai là en mon pouvoir la signature que tu as écrite avec ton sang et de ta main?

CYPRIEN. — Celui qui a le pouvoir souverain et qui ne dépend de nul autre, triomphera de mes infortunes.

LE DÉMON. — De quelle manière?

CYPRIEN. — Il est tout yeux, il verra le moyen qui convient le mieux.

LE DÉMON. — Mais je l'ai.

CYPRIEN. — Il est tout mains, il saura rompre les liens qui m'attachent.

LE DÉMON. — Je te verrai plutôt mort dans mes bras.

(Ils luttent ensemble.)

CYPRIEN. — Grand Dieu des Chrétiens, j'ai recours à toi dans mes peines!

LE DÉMON, *rejetant Cyprien d'entre ses bras.* — C'est à lui que tu dois la vie.

CYPRIEN. — Il me donnera plus encore, puisque je le cherche. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII

Une salle dans le palais du gouverneur.

LE GOUVERNEUR, FABIO, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR. — Comment s'est faite leur capture?

FABIO. — Ils étaient tous cachés dans leur église, où ils adoraient leur Dieu. Je suis arrivé avec une troupe armée, j'ai enveloppé la maison entière, je les ai pris et les ai répartis dans différentes prisons; ici j'achève mon récit en disant que dans la déroute générale, j'ai arrêté la belle Justine et Lisandro, son père.

LE GOUVERNEUR. — Si tu désires des richesses, des emplois, des honneurs, et plus encore, comment, Fabio, m'apportes-tu toutes ces nouvelles, sans me demander ta récompense?

FABIO. — Si vous attachez quelque prix à ce que j'ai fait, je sais bien celle que vous m'accorderez.

LE GOUVERNEUR. — Parle.

FABIO. — La liberté de Lelio et de Floro, que vous retenez prisonniers.

LE GOUVERNEUR. — J'ai semblé, en les châtiant, vouloir faire un exemple dans cette ville; mais si je dois dire la vérité, Fabio, j'avais un autre motif pour les garder en prison toute une année. Je suis père, et je préservais ainsi Lelio de tout mal. Floro, son compétiteur, a une puissante parenté, et tous deux étant jaloux et obstinés dans leur amour, j'ai craint de les voir aux mains de nouveau. Je n'ai pas voulu prendre un parti, que je n'eusse écarté l'occasion. Dans ce but, je cherchais quelque prétexte pour bannir Justine de la ville, mais je n'en trouvais aucun.

Maintenant que sa vertu feinte me fournit l'occasion non-seulement de la bannir, mais de lui ôter la vie, qu'on les relâche. Tu vas te rendre à leurs prisons et me ramener ici, sans délai, Floro et Lelio.

FABIO. — Je vous baise mille fois les pieds, pour une faveur si précieuse.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII

LE GOUVERNEUR, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR. — Justine est enfin en mon pouvoir, atteinte et convaincue. Qu'attend donc ma rage, qu'elle n'a pas encore vengé sur cette femme les ennuis qu'elle m'a donnés? Qu'elle meure aux mains sanglantes du bourreau. Vous (*à un soldat*), écoutez... Je vous ordonne de l'amener ici à travers les clameurs et les insultes de la multitude. Une fois dans le palais, pour rien au monde elle ne devra en sortir vivante.

(Le soldat sort avec quelques autres.)

SCÈNE XIX

FABIO, LELIO, FLORO, LES MÊMES.

FABIO. — J'amène à vos pieds les deux prisonniers que vous avez envoyé chercher.

LELIO. — Moi qui ne veux être cette fois que votre fils, je ne vous regarde pas comme mon juge et avec les appréhensions d'un coupable, mais comme un père irrité et avec la crainte respectueuse d'un fils obéissant.

FLORO. — Et moi, en me voyant appelé près de vous, je redoute, seigneur, que ce ne soit pour m'infliger des châtiments que je ne mérite pas. Vous ne m'en voyez pas moins à vos pieds.

LE GOUVERNEUR. — Lelio, Floro, j'ai usé envers vous d'une juste rigueur; si je ne vous avais pas châtiés, j'aurais fait acte de père et non de juge; mais sachant que dans

de nobles cœurs le ressentiment ne dure pas toujours, et que d'ailleurs la cause de votre querelle n'existe plus, j'ai résolu de faire de vous deux amis. En témoignage de cette amitié, embrassez-vous ici tous deux.

LELIO. — Moi je regarde comme un bonheur de devenir aujourd'hui l'ami de Floro.

FLORO. — Je serai désormais celui de Lelio; voici ma main et ma parole.

LE GOUVERNEUR. — En foi de quoi je m'engage à vous rendre la liberté, et quant à votre amour, vous en êtes, je pense, assez désabusés pour être amis désormais.

SCÈNE XX

LE DÉMON, FOULE, LES MÊMES.

LE DÉMON, *derrière la scène.* — Gare au fou! gare au fou!

LE GOUVERNEUR. — Qu'est-ce donc?

LELIO. — J'irai voir.

(Il va jusqu'à la porte et revient aussitôt.)

LE GOUVERNEUR. — Tant de bruit dans le palais, d'où peut-il venir?

FLORO. — Il doit y avoir quelque motif sérieux.

LELIO. — Ce bruit, seigneur (écoutez un étrange événement), qui le cause? C'est Cyprien qui, après tant de jours, est revenu à Antioche, fou et dépourvu de jugement.

FLORO. — Sans doute la subtilité de son génie l'aura mis dans cet état.

LA FOULE, *derrière la scène.* — Gare au fou! gare au fou!

SCÈNE XXI

CYPRIEN, *à moitié nu*, FOULE, LES MÊMES.

CYPRIEN. — Je n'ai jamais été plus sensé, c'est vous autres qui êtes les fous.

LE GOUVERNEUR. — Cyprien, que veut dire tout ceci?

CYPRIEN. — Gouverneur d'Antioche, vice-roi du grand césar Decius, vous, Lelio et Floro, de qui j'ai été un ami si sincère, nobles illustres, et vous, grand peuple, écoutez-moi tous attentivement : c'est pour vous trouver tous réunis et vous parler que je viens au palais. Je suis Cyprien, le Cyprien qui fit, par ses études et par son génie, l'étonnement des écoles, qui fut un prodige de science. Je n'en tirai qu'une chose, un doute dont mon entendement confus n'a jamais pu sortir. Je vis Justine, et ne voyant plus que Justine, j'abandonnai la docte Minerve pour l'amoureuse Vénus. Repoussé par sa vertu, je m'obstinai dans mes sentiments, jusqu'à ce que mon amour, passant d'un extrême à l'autre, à un hôte que la mer m'avait jeté et qui trouva un port à mes pieds j'offris mon âme en échange de Justine, parce qu'il sut à la fois captiver mon amour par l'espérance et mon génie par la science. Je me suis fait son disciple et j'ai vécu avec lui au sein de ses montagnes, et je dois à ses leçons assidues de pouvoir transporter les monts d'une place à une autre ; et quoique je puisse aujourd'hui exécuter ces prodiges, je ne puis attirer une beauté à la voix de mon désir. Si je n'ai pu soumettre ce miracle de beauté, c'est qu'il y a un Dieu qui la garde, et l'ayant connu, je viens le confesser pour le Dieu suprême et immense. Le grand Dieu des Chrétiens est celui qu'ici je confesse hautement ; car, bien qu'il soit vrai que je suis maintenant esclave de l'enfer, et que de mon propre sang j'en ai signé l'écriture, de mon sang aussi je dois l'effacer par le martyre que j'espère. Si vous êtes mon juge, si d'une haine dure et sanglante vous poursuivez les Chrétiens, je le suis ; dans la montagne même, un vieillard vénérable m'en a imprimé le caractère qui est le premier sacrement du Christ. Qu'attendez-vous donc ? Que le bourreau vienne, qu'il sépare ma tête de mon corps, ou par d'affreux tourments qu'il éprouve ma constance ; me voici rendu et résolu à souffrir mille morts, parce que je sais à présent que, sans le grand Dieu que je cherche, que j'adore et que je vénère, toute gloire humaine n'est que poussière, fumée, cendre et vent.

(Il tombe le visage contre terre, et comme évanoui.)

LE GOUVERNEUR. — Ton audace, Cyprien, me plonge dans une telle stupeur que j'imagine une multitude de châtiments, sans me décider pour aucun. (*Il le foule aux pieds.*) Relève-toi.

FLORO. — Il est évanoui; on dirait une statue de glace.

SCÈNE XXII

SOLDATS, JUSTINE, LES MÊMES.

UN SOLDAT. — Seigneur, voici Justine.

LE GOUVERNEUR, *à part.* — Je ne veux pas voir son visage. (*Aux assistants.*) Sortons tous, et laissons-la avec ce vivant cadavre. Enfermés ensemble, peut-être changeront-ils de résolution, en se voyant mourir l'un l'autre; car s'ils refusent d'adorer mes dieux, ma fureur leur réserve une mort...

LELIO, *à part.* — Je reste suspendu entre l'amour et l'épouvante.

FLORO, *à part.* — J'éprouve tant d'émotions diverses que je ne sais ce que signifie ce que j'éprouve.

(Tous sortent, excepté Justine.)

SCÈNE XXIII

JUSTINE, CYPRIEN, *étendu à terre sans mouvement.*

JUSTINE. — Vous vous retirez tous sans me parler? Quand j'arrive le cœur content pour mourir, vous hésitez encore à me donner la mort, parce que je la désire? (*Elle aperçoit Cyprien.*) Mais c'est là sans doute mon supplice, attendre une mort lente, enfermée dans cette salle, en compagnie d'un mort, car un mort seul m'y tient compagnie. O toi qui retournes à la terre d'où tu es sorti, bienheureux es-tu, si c'est la foi que j'adore qui t'a mis dans l'état où je te vois!

CYPRIEN, *revenant à lui-même.* — Monstre superbe, qu'attends-tu, que tu hésites encore à rompre le fil de ma vie?

(*Il aperçoit Justine et se relève.*) Que Dieu me protége! (*A part.*) N'est-ce pas Justine que je vois?

JUSTINE. — Celui que je vois n'est-il pas Cyprien?

CYPRIEN, *à part.* — Non, ce n'est pas elle, c'est un fantôme que ma pensée se forge dans l'air.

JUSTINE, *à part.* — Non, ce n'est pas lui, le vent, pour me distraire, me forge des fantômes.

CYPRIEN. — Ombre de mon imagination...

JUSTINE. — Illusion de mon désir...

CYPRIEN. — Étonnement de mes sens...

JUSTINE. — Effroi de mes pensées...

CYPRIEN. — Que me veux-tu?

JUSTINE. — Que me veux-tu?

CYPRIEN. — Je ne t'appelais plus. — Qu'est-ce qui t'amène?

JUSTINE. — Dans quel but me cherches-tu? Je ne pensais plus à toi.

CYPRIEN. — Je ne te cherche pas, Justine.

JUSTINE. — Je ne viens pas non plus, appelée par toi.

CYPRIEN. — Alors comment te trouves-tu ici?

JUSTINE. — Je suis arrêtée, et toi?

CYPRIEN. — Moi aussi, je suis arrêté. Mais, dis-moi, Justine, quel délit ta vertu a-t-elle pu commettre?

JUSTINE. — Aucun, je suis victime de la haine que l'on porte à la foi du Christ que je vénère comme mon Dieu.

CYPRIEN. — Et tu le lui dois bien, Justine. Ton Dieu est si bon qu'il veille pour ta défense. Fais qu'il écoute mes prières.

JUSTINE. — Il le fera, si tu l'invoques avec une foi sincère.

CYPRIEN. — C'est ainsi que je l'invoque. Mais quoique je ne manque pas de confiance en lui, je crains l'énormité de mes fautes.

JUSTINE. — Aie confiance.

CYPRIEN. — Ah! que mes crimes sont immenses!

JUSTINE. — Plus immenses encore sont ses faveurs.

CYPRIEN. — Il aura pour moi des pardons?

JUSTINE. — N'en doute pas.

CYPRIEN. — Comment, quoique j'aie livré mon âme au démon lui-même, pour prix de ta beauté?

JUSTINE. — Le ciel a moins d'étoiles, la mer a moins de grains de sable, le feu a moins d'étincelles, le jour a moins d'atomes, le vent a moins de plumes qu'il ne pardonne de péchés.

CYPRIEN. — Je le crois, Justine, je le crois, et pour lui je donnerais mille fois ma vie. Mais on ouvre la porte.

SCÈNE XXIV

FABIO *amenant* MOSCON, CLARIN *et* LIVIA, *arrêtés;* CYPRIEN, JUSTINE.

FABIO. — Entrez et restez prisonniers avec vos maîtres.

(Il sort.)

LIVIA. — S'il leur plaît, à eux, d'être chrétiens, de quoi nous autres sommes-nous coupables?

MOSCON. — De beaucoup de choses. Nous servons, c'est un assez grand crime.

CLARIN. — Fuyant de la montagne, je suis venu ici donner d'un péril dans un autre.

SCÈNE XXV

UN VALET, LES MÊMES.

LE VALET. — Le gouverneur Aurelio fait appeler Justine et Cyprien.

JUSTINE. — Heureuse mille fois, si c'est pour la fin que je souhaite! Pas de faiblesse, Cyprien.

CYPRIEN. — J'ai la foi, l'ardeur et le courage. Si ma vie doit être la rançon de mon esclavage, celui qui donna sa vie pour toi, que ne fera-t-il pas, en donnant son corps pour Dieu?

JUSTINE. — Je t'ai dit que je t'aimerais dans la mort, et puisque voici que nous mourons ensemble, Cyprien, j'ai tenu ma promesse.

(Justine et Cyprien sortent avec le valet.)

SCÈNE XXVI

MOSCON, LIVIA, CLARIN.

MOSCON. — Avec quelle joie ils vont à la mort !

LIVIA. — Avec plus de joie nous continuerons à vivre tous les trois.

CLARIN. — Pas tant. Reste certain procès à vider, et quoique ce ne soit guère ici l'occasion, comme elle pourrait ne pas venir, tâchons de mettre le temps à profit.

MOSCON. — De quel procès parles-tu ?

CLARIN. — J'ai été absent...

LIVIA. — Parle.

CLARIN. — Une année entière, èt pendant un an, Moscon a été ici le maître, sans que je sois intervenu ; et au prorata, si tu veux que nous soyons égaux, pendant une autre année tu dois m'appartenir.

LIVIA. — Tu m'as donc cru capable de te manquer? J'ai pleuré tous les jours où c'était mon lot de pleurer.

MOSCON. — Et j'en suis témoin. Le jour qui ne m'appartenait pas, j'ai respecté notre amitié.

CLARIN. Je n'en crois rien ; aujourd'hui elle ne pleurait guère, quand je suis entré chez elle, et toi, tu étais là comme chez toi...

LIVIA. — Ce n'était pas aujourd'hui le jour de prier et de se lamenter.

CLARIN. — Si fait bien, car si j'ai bonne mémoire, le jour où je partis était à moi.

LIVIA. — Erreur.

MOSCON. — Je sais en quoi l'erreur a consisté. L'année était bissextile, et le nombre des jours était pair.

CLARIN. — Je me déclare satisfait. L'homme ne doit pas trop approfondir. Mais qu'est-ce ceci ?

SCÈNE XXVII

LE GOUVERNEUR, FOULE; *ensuite* FABIO, LELIO *et* FLORO, *tout bouleversés; à la fin,* LE DÉMON.

LIVIA. — La maison va s'écrouler.

MOSCON. — Quelle confusion! quel prodige!

LE GOUVERNEUR. — Sans aucun doute la machine des cieux se détraque.

(On entend un bruit de tempête. Entrent Fabio, Lelio et Floro.)

FABIO. — A peine sur l'échafaud le bourreau avait-il coupé la tête à Cyprien et à Justine, que toute la terre s'est émue.

LELIO. — Une nue tombe sur nous, dont le sein embrasé verse la foudre et l'éclair.

FLORO. — Il en sort, sur les écailles d'un serpent, un monstre horrible et difforme, qui, du haut de l'échafaud, semble nous imposer silence.

(On voit apparaître l'échafaud avec les têtes et les corps de Justine et de Cyprien, et tout en haut le démon sur un dragon.)

LE DÉMON. — Écoutez, mortels, écoutez ce que les cieux me commandent de rendre manifeste à tous, pour la défense de Justine. C'est moi qui, pour diffamer sa vertu, imaginai des fantômes, escaladai sa maison et pénétrai jusqu'à son appartement. Mais pour que le mépris ne puisse jamais atteindre sa pure renommée, je viens ici rétablir son honneur. Cyprien qui repose à côté d'elle, dans un heureux monument, Cyprien fut mon esclave, mais effaçant avec le sang de son col la cédule qu'il m'avait faite, il a rendu au linge sa blancheur première, et tous deux, en dépit de moi, s'élevant aux sphères du saint trône de Dieu, vivent dans un monde meilleur. Telle est la vérité, et je la dis parce que Dieu même me force à la dire, ayant si mal appris à le faire.

(Il tombe brusquement et s'enfonce dans la terre.)

LELIO. — Quelle épouvante!

FLORO. — Quelle confusion!

LIVIA. — Quel prodige !

TOUS. — Quel miracle !

LE GOUVERNEUR. — Ce sont autant d'enchantements que ce magicien a opérés en mourant.

FLORO. — Je ne sais si je dois en douter ou les croire.

LELIO. — Rien que d'y penser, j'en tombe dans la stupeur.

CLARIN. — Tout ce que j'en conclus, c'est que si c'est un magicien, c'est le magicien des cieux.

MOSCON. — Sans décider si notre amour est bien ou mal partagé, demandez pardon des fautes de l'auteur au *Magicien prodigieux*.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

L'ALCADE

DE ZALAMEA

(EL ALCALDE DE ZALAMEA)

Imprimé en 1651.

NOTICE

SUR

L'ALCADE DE ZALAMEA

L'Alcade de Zalamea fut imprimé en 1651, l'année même où Calderon entrait dans les ordres. Il y était donc conduit par une vocation sincère et non par aucun sentiment de dégoût des choses de la vie ou de l'art, car l'*Alcade de Zalamea* est sinon la meilleure, elle l'est, de l'avis du grand nombre, au moins la plus populaire de ses comédies. Si, en se faisant prêtre, Calderon eût voulu dire adieu au monde et au théâtre, il l'eût fait dans la plénitude de son génie, comme ces belles personnes qui, au lieu de donner à Dieu les restes d'une existence prodiguée au siècle, ensevelissent dans le cloître la fleur même de leur jeunesse et de leur beauté. On a vu, dans notre notice sur Calderon, dans quelle mesure noble, élevée, mais discrète, le grand poëte donna à Dieu la dernière partie de sa vie. En attendant, celui qui allait être un digne et excellent prêtre, portait dans l'*Alcade de Zalamea*, avec tout son génie, un don de peindre les caractères qui moins que jamais, cette fois, pouvait lui être contesté.

Si Ticknor ne parle pas plus de l'*Alcade de Zalamea* qu'il ne l'a fait de *la Vie est un songe*, c'est que, dans une histoire générale, on ne saurait parler de tout, car cette fois il ne peut y avoir de doute : un tel appréciateur n'a pu méconnaître tout ce qu'il y a d'intérêt, de puissance, de force, de nouveauté dans cette création, une des plus hardies du poëte. L'intérêt et la nouveauté résident dans la grandeur de l'action rapprochée de l'humilité de la scène et de la simplicité du principal personnage : c'est une tragédie dans un village, et le héros est un modeste laboureur. Cela ne pouvait se voir qu'en Espagne, un simple

alcade faisant exécuter, presque en face du roi, et sans attendre son assentiment, comme s'il pouvait craindre qu'il lui fît défaut, un arrêt de haute justice, rendu par lui, en dehors de toute considération de juridiction spéciale et privilégiée. Plus le coup part d'en bas, plus il témoigne hautement de la toute-puissance de cette démocratie espagnole qui semble dire comme le héros de Rojas, dans *Garcia del castañar : Del rey abajo ninguno* : au-dessous du roi personne. Et on pourrait encore rappeler ici cette fière devise de la Navarre et de l'Aragon, qui est plus ou moins celle de toutes les provinces de l'Espagne : « Réunis, nous sommes plus que vous, et chacun de nous est autant « que vous. Nous vous faisons notre roi, si vous gardez nos droits et nos « franchises, sinon, non. » Crespo est juge dans sa propre cause, mais on sent qu'il ne se venge pas. L'alcade fait justice au père comme il la ferait au dernier individu du village ; et ce qui le prouve, c'est que le roi, après le premier moment de surprise et peut-être de secret dépit, comprend si bien que l'alcade a agi en juge, sinon en légiste, qu'il l'approuve et le récompense. Et comment ? en le nommant alcade perpétuel. N'est-ce pas comme s'il lui disait : « Le glaive de la loi est « si bien placé dans ta main que je veux qu'il y reste toute ta vie. » Le plus impérieux des rois et le plus jaloux de son autorité, Philippe II, ne semble amené là que pour mieux confirmer le droit souverain de l'alcade laboureur. Le roi, au surplus, est ici contre la noblesse l'allié naturel du peuple : *Del rey abajo ninguno.*

Mais de ce qu'il a plu à Calderon de dire, en terminant sa pièce « Ici l'auteur met fin à cette histoire véritable, » en doit-on conclure que c'est là, en effet, une véritable histoire ? Rien ne prouve le contraire ; nulle part cependant on ne trouve trace de l'anecdote qui aurait servi de base à cette tragédie. Mais vrai ou inventé, le sujet sortait du fond des choses, et à l'époque même où vivait Calderon, ce qu'avait fait l'alcade de Zalamea, plus d'un alcade sans doute s'était vu en passe de le faire. Ce qui n'était que trop historique, c'étaient les excès auxquels s'emportaient alors les gens de guerre, et il faut savoir gré à Calderon d'avoir osé rappeler aux magistrats, par un exemple éclatant et populaire, que devant la loi, si humblement qu'elle fût représentée, le crime n'avait pas de franchises.

C'est tellement là la signification de l'*Alcade de Zalamea* qu'il y a très-peu d'années, à Séville, un éminent poëte dramatique, qui a joué un rôle important dans les derniers événements de l'Espagne, et transporté le drame de la scène dans la rue, ou pour mieux dire sur le pont

d'Alcolea, don Adelardo Lopez de Ayala, ayant voulu fêter dignement l'anniversaire de la naissance de Calderon, et choisir entre ses chefs-d'œuvre, pour le faire représenter, celui qui répond encore le mieux au sentiment démocratique de l'Espagne moderne, se souvint tout d'abord de l'*Alcade de Zalamea*, et écrivit pour cette représentation populaire une *loa* où la portée de l'œuvre antique fut mise en pleine lumière.

L'*Alcade de Zalamea*, si remarquable par sa signification historique et traditionnelle, a, au point de vue purement littéraire, un autre genre de mérite que quelques-uns s'obstinent encore à ne pas accorder à Calderon, et qui frappe ici les yeux les plus prévenus. Calderon s'y place au premier rang comme peintre de caractères. Caractères inventés ou caractères historiques, les uns ont sous sa plume autant de relief que les autres.

Le moment choisi par le poëte (il lui aurait été imposé par l'histoire que rien ne serait changé à notre thèse) est celui où Philippe II va prendre possession de cette couronne de Portugal qui doit tomber si vite de la tête de Philippe IV. Un corps d'armée qui le précède traverse l'Estrémadure, sous le commandement de don Lope de Figueroa, et un détachement de ce corps d'armée s'arrête, pour y passer la nuit, dans le village de Zalamea, où l'insolence du soldat ne s'attendait pas à rencontrer chez un simple alcade toute la fierté de la justice et la rigueur inflexible de la loi.

Philippe II et Figueroa, voilà déjà deux visages qui appelaient le pinceau d'un maître. Calderon les a rendus à la manière de Velazquez, son contemporain : le premier, qu'on ne fait qu'entrevoir, par quelques traits sobres mais fermes et profondément accusés; le second avec une touche complaisante, qui témoigne que le poëte en a fait sa chose, et qu'il l'eût donné à l'histoire, s'il ne l'eût reçu d'elle. Don Lope de Figueroa, ce vieux débris des guerres de Flandre et d'Italie, encore debout cependant, mais à qui les élancements de la goutte servent si bien à cacher les brusqueries de son humeur, au demeurant bon et loyal, est une des vivantes figures du tableau. Celle de l'alcade Crespo ne lui cède ni en énergie, ni en originalité. Simple, modeste, plein de déférence, mais roi chez lui, en attendant qu'il le devienne dans le conseil de son village, Crespo tient tête à don Lope avec une rudesse étudiée, qui n'est pas sans finesse, et se modèle avec une apparente bonhommie sur l'humeur de son hôte. Plus tard, quand il aura affaire au capitaine ravisseur de sa fille, le paysan

rusé s'effacera et ne laissera paraître que la double majesté du père et du juge. Isabelle, la jeune fille outragée, est si pure de cœur que le poëte a pu la faire reparaître, même après l'outrage, sans avoir à craindre de provoquer un autre sentiment que celui de l'indignation. Le fils de Crespo, jeune, aventureux, plein d'honneur, et qui attiré par l'odeur de la poudre et par l'éclat de l'uniforme, dédaigne le sillon paternel pour s'attacher à la fortune de don Lope, est bien le *rapaz* des romances espagnoles, hier presque un enfant, aujourd'hui un homme, comme le jeune Rodrigue, quand il s'agit de venger l'honneur de sa famille. Et ce capitaine Ataide, ce beau diseur, insolent et sans cœur, mais brave, et qui ne veut pas d'une femme qui lui donne la vie avec la main, n'est-il pas pris au cœur même de l'époque? Il n'est pas jusqu'aux *graciosos* qui ne soient marqués cette fois de traits à part et distincts : l'*Étincelle*, la vive cantinière, et son amant, non, le mot est trop noble, son associé complaisant, Rebolledo, le soldat dissolu, fanfaron, prêt à tout, l'un et l'autre étroitement liés à l'action, et ayant un rôle essentiel dans l'intrigue. Enfin le personnage épisodique de don Mendo jette un éclair de gaieté dans cette action sévère. Si Calderon, quoique soldat, n'a pas craint de mettre à nu cette plaie évidente de son temps, le soldat libertin et contempteur de la loi, noble, il n'a pas hésité davantage à faire rire du gentillâtre ruiné et poursuivant de ses hommages surannés et intéressés l'héritière, fille du riche vilain. Sans cette figure qui est un peu celle du bon hidalgo de la Manche, moins le côté héroïque, il manquerait, ce semble, quelque chose au tableau. Le village perdu dans les gorges de l'Estrémadure ne serait pas complet. Cet admirable ensemble témoigne à la fois et du vaste génie du poëte et de la rare indépendance de son inspiration. La protection de Philippe IV lui permit d'oser toutes les hardiesses que lui conseillait son génie. Molière, on l'a remarqué avec raison, dut à la familiarité de Louis XIV de pouvoir écrire avec toute la liberté du sien.

Nous n'avons rien dit encore de l'exécution de l'*Alcade de Zalamea*. Calderon a rarement écrit quelque chose d'aussi achevé. Oublions quelques métaphores exagérées, un certain nombre de méchants jeux de mots (et plut à Dieu que les soldats d'Ataide n'eussent pris de libertés qu'avec la langue et le goût!), et il nous sera permis de dire que le style, dans ce drame, est presque toujours à la hauteur de la pensée, c'est-à-dire qu'il a cette fière simplicité que réclame la vraie grandeur.

L'ALCADE
DE ZALAMEA

PERSONNAGES

LE ROI PHILIPPE II.
DON LOPE DE FIGUEROA.
DON ALVARO DE ATAIDE.
UN SERGENT.
REBOLLEDO, soldat.
L'ÉTINCELLE, vivandière.
PEDRO CRESPO, vieux laboureur.
JUAN CRESPO, son fils.
ISABELLE, sa fille.
INÈS, cousine d'Isabelle.
DON MENDO, hidalgo.
NUNO, son valet.
UN GREFFIER.
SOLDATS.
UN TAMBOUR.
LABOUREURS, SUITE.

La scène est à Zalamea et dans ses environs.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Campagne près de Zalamea.

REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE, SOLDATS.

REBOLLEDO. — Du diable soit de celui qui nous fait aller ainsi d'un endroit à un autre, sans nous laisser rafraîchir.

TOUS. — Amen!

REBOLLEDO. — Sommes-nous des gitanos pour aller de la sorte? Le beau plaisir de marcher au son d'un tambour, derrière un drapeau roulé!

PREMIER SOLDAT. — Tu commences déjà?...

REBOLLEDO. — Voilà un instant à peine que le tambour a cessé de nous rompre la tête.

SECOND SOLDAT. — Ne t'en plains pas, c'est plutôt le moment d'oublier la fatigue du chemin, à l'entrée du village.

REBOLLEDO. — A l'entrée de quoi? Je suis anéanti, et y arrivé-je vivant, Dieu sait si on nous y laissera loger. D'abord, ce sont les alcades qui vont dire au commissaire que si le détachement veut aller plus loin, ils donneront tout ce qu'il faudra. Le commissaire commencera par dire que c'est impossible, que la troupe est morte de fatigue. Mais si le conseil a quelque argent, j'entends le commissaire nous dire : « Seigneurs soldats, il y a ordre « de ne pas s'arrêter, continuons notre route. » Et nous, pauvres diables, nous obéirons sans réplique à l'ordre, pour lui ordre monacal, et pour moi ordre mendiant[1]. Vive Dieu! que j'arrive ce soir à Zalamea, et si le commissaire veut pousser plus loin, ordre ni prière n'y feront rien, il s'en ira sans moi. Ce ne sera pas la première entorse que, sans me vanter, j'aurai donné à la règle.

PREMIER SOLDAT. — Ce ne sera pas non plus la première qui aura coûté la vie à un pauvre soldat, aujourd'hui surtout que nous avons pour chef don Lope de Figueroa. Sa réputation de bravoure est faite; mais on sait aussi qu'il n'a pas l'âme tendre; toujours le blasphème à la bouche, et sans miséricorde pour ses meilleurs amis qu'il expédie sans procès.

REBOLLEDO. — Vous l'entendez? Eh bien, malgré tout cela, ce que je dis, je le ferai.

DEUXIÈME SOLDAT. — C'est bien parler pour un soldat!

REBOLLEDO. — Pour moi, peu m'importe; je n'ai de souci que pour cette pauvre petite (*montrant l'Étincelle*), qui accompagne notre personne.

L'ÉTINCELLE. — *Seor* Rebolledo, ne prenez pas la peine de vous affliger pour moi, vous savez que je suis venue au monde avec du poil au cœur; et cette crainte m'humilie. Si je suis entrée au service, c'est pour partager avec

1. Double allusion dont la malice était saisie sans peine par le spectateur, contemporain de Calderon, qui, familier avec les moines de tous ordres, savait quel ordre monacal vivait dans l'abondance, pendant que la misère était le partage des ordres mendiants.

grand honneur les fatigues du métier; car tant qu'à mener une vie douce, je n'aurais jamais quitté la maison du régidor, où rien ne manque. Pendant son mois d'exercice, les cadeaux pleuvent chez lui, et tant que le mois dure, il y a des régidors qui regardent peu à leurs comptes; et si j'ai pris le parti de suivre Rebolledo et de pâtir avec lui, sans lui être à charge... qu'a-t-il à s'inquiéter de moi et à quoi pense-t-il?

REBOLLEDO. — Vive le ciel! tu es la reine des femmes.

LES SOLDATS. — C'est bien la pure vérité. Vive l'Étincelle!

REBOLLEDO. — Oui, certes, vive l'Étincelle! surtout si, pour nous distraire de marcher par monts et par vaux, elle réjouit l'air de sa voix et nous régale d'une petite chanson.

L'ÉTINCELLE. — Mes castagnettes se chargent de répondre.

REBOLLEDO. — Je l'accompagnerai aussi, et les camarades jugeront et feront la part de chacun.

LES SOLDATS. — Vive Dieu! on ne peut mieux dire.

L'ÉTINCELLE, *chantant.*

Je suis, titiri, titiri, tina,
La fleur de la chanson.

REBOLLEDO, *chantant.*

Je suis, titiri, titiri, taina,
La fleur de la chanson.

L'ÉTINCELLE.

Que l'Enseigne s'en aille à la guerre,
Et que le capitaine s'embarque.

REBOLLEDO.

Tue des Maures qui voudra,
Ils ne m'ont fait à moi aucun mal.

L'ÉTINCELLE.

Que la pelle enfourne et défourne,
Et que le pain ne me manque pas.

REBOLLEDO.

Hôtesse, tuez-moi une poule,
Le mouton me fait mal[1].

1. Nous inclinons à croire, avec M. Damas-Hinard, qu'il n'y a ici

PREMIER SOLDAT. — Attends, et je le regrette, car la chanson nous plaisait fort; mais voici là-bas un clocher, et ce doit être l'endroit où nous devons faire halte.

REBOLLEDO. — Serait-ce Zalamea?

L'ÉTINCELLE. — Son clocher le dit. Ne regrettez pas tant la fin de la chanson, nous aurons mille occasions de la reprendre. Vous savez qu'il y en a qui pleurent pour la moindre chose, moi, pour la moindre chose, je chante; j'en ai cent autres à vous dire.

REBOLLEDO. — Faisons halte ici, et attendons que le sergent vienne avec l'ordre, pour savoir si nous devons entrer en corps ou par pelotons.

TROISIÈME SOLDAT. — Le voici qui arrive, mais il est seul pour le moment; ah! voilà aussi le capitaine.

SCÈNE II

LE CAPITAINE, LE SERGENT, LES MÊMES.

LE CAPITAINE. — Seigneurs soldats, félicitons-nous, nous nous arrêtons ici, et nous y ferons séjour jusqu'à ce que don Lope arrive avec le reste de la troupe restée à Llerena[1]; il est venu un ordre de la rassembler tout entière, et qu'elle ne parte pour Guadalupe qu'après que tout le tercio[2] aura été réuni; il arrivera bientôt lui-même, et vous aurez ainsi plusieurs jours pour vous reposer de vos fatigues.

REBOLLEDO. — C'est, en effet, une bonne nouvelle.

TOUS. — Vive notre capitaine!

LE CAPITAINE. — Le logement est fait; le commissaire distribuera les billets à mesure qu'on entrera.

aucune des allusions particulières auxquelles pourrait prêter le mot *carnero*, et que le soldat fait ici le dédaigneux : la chair du mouton est médiocrement estimée en Espagne.

1. On voit par ce nom de Llerena que la Zalamea du poëte est en Estrémadure; il y en a deux autres en Andalousie.

2. L'ancien tercio espagnol répond à peu près à notre régiment, avec plus d'importance peut-être.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — Il faut que je sache pourquoi Rebolledo chantait ce couplet :

Hôtesse, tuez-moi une poule,
Le mouton me fait mal[1].

(Ils sortent.)

SCÈNE III

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE. — Seigneur sergent, avez-vous mon billet?

LE SERGENT. — Oui, capitaine.

LE CAPITAINE. — Et où suis-je logé?

LE SERGENT. — Dans la maison d'un paysan, le plus riche laboureur de l'endroit, de qui j'ai appris, en outre, que c'est bien l'homme le plus vain du monde, et qu'il est plus orgueilleux et plus fier qu'un infant de Léon.

LE CAPITAINE. — Cette vanité sied bien à un paysan, parce qu'il est riche!

LE SERGENT. — On dit, capitaine, que c'est la meilleure maison du village; et, pour dire la vérité, je l'ai choisie pour vous, moins parce qu'il en est ainsi que parce que dans tout Zalamea il n'y a pas une aussi belle femme...

LE CAPITAINE. — Tu dis?

LE SERGENT. — Que la fille de ce vilain....

LE CAPITAINE. — Pour belle et vaine qu'elle soit, sera-ce, après tout, autre chose qu'une paysanne avec de grosses mains et de vilains pieds?

LE SERGENT. — Qui peut dire de pareilles choses?

LE CAPITAINE. — Comment croire le contraire, nigaud?

LE SERGENT. — Est-il un passe-temps plus agréable, même quand l'amour n'y est pour rien et qu'on ne cherche qu'à amuser son loisir, que la société d'une petite villageoise qui ne répond jamais juste à ce qu'on lui dit?

1. L'Étincelle paraît plus disposée que nous à trouver une allusion dans le couplet de Rebolledo. Accuserait-elle son amant de chercher la nouveauté et de se fatiguer du pâté d'anguilles?

LE CAPITAINE. — Eh bien, voilà ce qui de ma vie ne m'a amusé, même en passant; une femme que je ne vois pas recherchée dans sa mise et dans sa tenue n'est pas une femme pour moi.

LE SERGENT. — Pour moi, seigneur, toutes sont femmes. Allons un peu de ce côté, car, vive Dieu! je veux faire connaissance avec celle-là.

LE CAPITAINE. — Veux-tu savoir qui a raison de nous deux? Celui qui adore une beauté, en voyant celle qu'il aime, dira : « voici ma dame, » et non : « voici ma villageoise. » Si donc on appelle dame celle qu'on aime, il est clair que chez une villageoise ce nom de dame est d'emprunt. Mais quel est ce bruit?

LE SERGENT. — C'est un homme qui, au détour de la rue, vient de descendre d'un maigre Rossinante, et qui, lui-même, de taille et de visage, ressemble assez à ce don Quichotte dont Miguel de Cervantes a écrit les aventures.

LE CAPITAINE. — Quelle étrange figure!

LE SERGENT. — Allons, seigneur, il est temps.

LE CAPITAINE. — Sergent, que l'on porte d'abord mes effets au logis, puis reviens m'avertir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

DON MENDO, NUNO.

MENDO. — Comment va ma monture?

NUNO. — Éreintée; elle a de la peine à remuer.

MENDO. — As-tu recommandé au laquais, dis-moi, de la promener un moment?

NUNO. — La jolie pâture que voilà!

MENDO. — Rien ne délasse autant les animaux.

NUNO. — J'aimerais autant de l'avoine.

MENDO. — Et as-tu dit que l'on n'attache pas mes lévriers?

NUNO. — Ils en seront fort contents, mais ce n'est pas le compte du boucher.

MENDO. — C'est bon; et puisque voilà trois heures, mes gants et un cure-dents!

NUNO. — Et croyez-vous tromper le monde avec votre cure-dents?

MENDO. — Si quelqu'un osait penser à part soi que je n'ai pas mangé un faisan à mon dîner, je suis prêt à lui soutenir ici et partout qu'à part soi il en a menti.

NUNO. — Ne vaudrait-il pas mieux me soutenir moi-même? car enfin je suis à votre service.

MENDO. — Pures sottises! A propos, n'est-il pas arrivé, ce soir, des soldats dans le village?

NUNO. — Oui, seigneur.

MENDO. — Pauvres rôturiers! toujours des hôtes nouveaux! Je les plains.

NUNO. — Je plains plus encore ceux qui n'en attendent jamais.

MENDO. — Qui donc?

NUNO. — Les hidalgos. Et ne vous récriez pas, car, si on ne loge jamais personne chez les hidalgos, savez-vous quelle en est raison?

MENDO. — Quelle est-elle?

NUNO. — C'est pour qu'on n'y meure pas de faim.

MENDO. — Dieu fasse paix à l'âme de mon bon seigneur et père, car enfin il nous a laissé un bel arbre généalogique, peint d'or et d'azur, qui exempte de ces corvées moi et mon lignage.

NUNO. — J'aimerais assez qu'il vous eût laissé à part un peu de cet or.

MENDO. — Après tout, quand j'y songe, et s'il faut parler franc, je ne lui ai pas tant d'obligation de m'avoir engendré noble; je n'aurais jamais souffert, quoi qu'il eût fait, qu'un autre qu'un hidalgo m'engendrât dans le ventre de ma mère.

NUNO. — C'eût été difficile à savoir.

MENDO. — Le plus facile du monde.

NUNO. — Comment cela, seigneur?

MENDO. — Mais tu ne sais pas la philosophie, et partant tu ignores les principes.

NUNO. — En effet, seigneur, les principes et le reste,

depuis que je mange chez vous, car c'est une table divine que la vôtre : elle n'a ni commencement, ni milieu, ni fin [1].

MENDO. — Ce n'est pas de ces principes que je parle. Tu sauras que l'être qui naît est la substance des aliments dont les pères se sont nourris.

NUNO. — Vos pères mangeaient donc? Vous n'avez pas hérité d'eux cette habitude.

MENDO. — Ces aliments se convertissent ensuite en leur chair et leur sang. Si donc mon père se fût nourri d'oignons, j'en aurais aussitôt senti l'odeur, et me serais écrié : « Doucement, s'il vous plaît, il ne me convient pas d'être « le produit de pareils excréments. »

NUNO. — A présent je dis que vous avez raison.

MENDO. — Sur quoi?

NUNO. — Sur ce que la faim rend l'esprit très-subtil.

MENDO. — Imbécile! est-ce que j'ai faim, moi?

NUNO. — Ne vous fâchez pas; si vous ne l'avez point, elle peut venir. Il est déjà trois heures, et il n'y a pas de pierre blanche qui puisse mieux servir à enlever les taches que votre salive et la mienne.

MENDO. — Et cela suffit pour que moi j'aie faim? Que la canaille ait faim, à la bonne heure; mais nous ne sommes pas tous égaux. Est-ce qu'un hidalgo a besoin de dîner?

NUNO. — Ah! que ne suis-je hidalgo!

MENDO. — Mais laissons ce discours. Nous voici dans la rue d'Isabelle.

NUNO. — Mais si vous aimez Isabelle d'une si belle passion, que ne la demandez-vous à son père? De cette manière vous auriez chacun ce qui vous manque; vous de quoi dîner, et lui des petits-fils hidalgos.

MENDO. — Pas un mot de plus, Nuño, sur ce sujet. Je m'abaisserais au point de m'allier par force à un plat manant?

NUNO. — J'avais cru jusqu'ici qu'un homme tout plat [2]

1. Nuño joue ici sur le mot *principio*, qui, en Espagne, veut dire *principe*, *commencement*, et aussi *une entrée*.

2. Il y a ici sur le mot llaño, qui veut dire proprement *simple*, *uni*, un jeu de mot qu'il faut renoncer à traduire.

pouvait faire un excellent beau-père. On dit de quelques-uns que ce sont des pierres d'achoppement auxquels se butte souvent un gendre. Enfin, si vous ne songez pas à vous marier, pourquoi toutes ces démonstrations d'amour?

MENDO. — Et sans que j'épouse, est-ce qu'il n'y a point à Burgos un couvent de Huelgas [1], où on pourrait conduire la petite, quand j'en serais las? Regarde si tu ne la vois pas.

NUNO. — Je ne voudrais pas que Pedro Crespo m'aperçût.

MENDO. — Et qui oserait te toucher? n'es-tu pas à moi? Fais ce qu'ordonne ton maître.

NUNO. — Je le ferai, mais je ne m'assoirai pas pour cela à sa table [2].

MENDO. — Les valets ont toujours quelque proverbe à la bouche.

NUNO. — Bonne nouvelle! elle paraît à la grille avec sa cousine Inès.

MENDO. — Dis plutôt que pour la seconde fois, couronné de diamants, le soleil se lève dans l'après-midi.

SCENE V

ISABELLE *et* INÈS *à une fenêtre*, LES MÊMES.

INÈS. — Viens à la fenêtre, cousine, et ne crains rien; tu verras les soldats entrer dans le village.

ISABELLE. — Ne me parle pas de me mettre à la fenêtre, tant que cet homme sera dans la rue; tu sais, Inès, tout l'ennui que j'ai à l'y voir.

INÈS. — Il lui a pris là une singulière manie de te courtiser et de te faire fête.

ISABELLE. — Ce sont là toutes mes bonnes fortunes.

INÈS. — Tu as tort, selon moi, de t'en inquiéter.

1. Il y a, en effet, ou du moins il y avait encore à Burgos, avant la dernière révolution, un couvent de dames nobles, appelé *de las Huelgas*. Nous ignorons s'il a été respecté.

2. Allusion malicieuse au proverbe espagnol : Fais ce qu'ordonne ton maître, et assieds-toi à table avec lui.

ISABELLE. — Que veux-tu que je fasse?

INÈS. — T'en amuser?

ISABELLE. — M'amuser de ce qui m'ennuie?

MENDO, *s'approchant de sa fenêtre.* — Jusqu'à ce moment, j'aurais juré, foi d'hidalgo (et ce serment est inviolable), que le jour n'était pas levé; mais pourquoi m'en étonner? Je n'avais pas encore vu l'aurore qui annonce un nouveau jour.

ISABELLE. — Je vous l'ai déjà dit souvent, seigneur Mendo, vos galanteries sont peine perdue, et c'est inutilement que vous prodiguez vos amoureuses folies dans ma rue et devant ma maison.

MENDO. — Si les belles savaient combien les embellit encore le mépris, le dédain, la rigueur, la colère, elles ne voudraient jamais d'autre fard. Vous êtes charmante, sur ma vie; des injures, encore des injures.

ISABELLE. — Si les paroles ne suffisent pas, don Mendo, les actions vous toucheront peut-être davantage; rentrons, Inès, et donne-lui de la fenêtre par les yeux.

(Elle se retire.)

INÈS. — Seigneur chevalier errant, qui ne recherchez jamais que des aventures pareilles, moins bien armé sans doute pour une autre lice, qu'amour vous assiste!

(Elle s'en va.)

MENDO. — Inès, la beauté n'en fait qu'à sa guise. Nuño?

NUNO. — Les pauvres ont rarement la chance.

SCÈNE VI

PEDRO CRESPO, *puis* JUAN CRESPO, LES MÊMES.

CRESPO, *à part.* — Que je ne puisse entrer dans ma rue ou en sortir, sans voir ce hobereau la mesurer gravement de long en large!

NUNO, *à part, à son maître.* — Pedro Crespo vient de ce côté.

MENDO. — Allons de l'autre; c'est un rustre plein de malice.

(Entre Juan Crespo.)

JUAN, *à part.* — Que je ne puisse entrer chez nous, sans trouver ce fantôme à notre porte avec son panache et ses gants!

NUNO, *à part, à son maître.* — Bon! voilà le fils maintenant.

MENDO. — Ne te trouble pas et fais bonne contenance.

CRESPO, *à part.* — Ah! c'est Juanico qui vient de ce côté.

JUAN, *à part.* — C'est mon père.

MENDO, *à part, à Nuño.* — Dissimulons; Pedro Crespo, Dieu vous garde!

CRESPO. — Dieu vous garde!

(Mendo et Nuño sortent.)

SCÈNE VII

PEDRO *et* JUAN CRESPO.

CRESPO, *à part.* — Il s'entête. Un jour ou l'autre, je lui donnerai une leçon dont il se souviendra.

JUAN, *à part.* — Un de ces jours, je me fâcherai.— D'où venez-vous ainsi, mon père?

CRESPO. — De l'aire, mon fils. Je suis allé, cette après-midi, voir la moisson. Les gerbes sont magnifiques, et on dirait, de loin, des montagnes d'or, et de l'or le plus fin, épuré par toutes les puissances du ciel. Le vent est propice; d'un souffle léger il enlève la paille et laisse le grain de l'autre côté, ce qui pèse le moins laisse la place à ce qui pèse davantage. Oh! fasse le ciel que je parvienne à enserrer le tout dans nos greniers avant que quelque orage ne me l'emporte ou que le vent ne me le disperse! Mais toi, qu'as-tu fait?

JUAN. — Je ne sais trop comment le dire sans vous fâcher. J'ai fait, ce soir, deux parties de paume, et je les ai perdues toutes deux.

CRESPO. — Il n'y a pas de mal, si tu as payé.

JUAN. — Je n'ai pas payé, je n'avais pas assez d'argent pour cela, et je venais ici, seigneur, vous demander...

CRESPO. — Écoute, avant d'achever; il y a deux choses

qu'il ne faut jamais faire : ne pas promettre ce que tu n'es pas sûr de tenir, ne pas mettre au jeu plus que tu n'as devant toi, afin que si, par accident, l'argent vient à manquer, ta réputation reste entière.

JUAN. — Le conseil est digne de vous, et pour vous témoigner le cas que j'en fais, permettez-moi de le payer d'un autre : Ne donnez jamais de conseils à qui ne vous demande que de l'argent.

CRESPO. — Bien défendu.

(Ils sortent.

SCÈNE VIII

Sous le porche de la maison de Crespo.

PEDRO, JUAN, LE SERGENT.

LE SERGENT. — C'est ici que demeure Pedro Crespo?

CRESPO. — Qu'y a-t-il pour votre service?

LE SERGENT. — J'apporte chez lui les effets de don Alvaro d'Ataide, le capitaine de la compagnie qui est venue, ce soir, loger à Zalamea.

CRESPO. — Il suffit, n'en dites pas davantage; pour servir le roi, et le roi dans la personne de ses officiers, voici ma maison et mon bien, et pendant qu'on prépare l'appartement, laissez là les effets, et allez dire à votre capitaine qu'il peut venir, quand il lui plaira, disposer de tout ce qui m'appartient.

LE SERGENT. — Il va venir sur-le-champ.

(Il sort.)

SCÈNE IX

CRESPO, JUAN.

JUAN. — Riche comme vous êtes, vous soumettre ainsi à loger chez vous des gens de guerre!

CRESPO. — Le moyen de m'y soustraire et de m'en exempter?

JUAN. — On achète des lettres de noblesse.

CRESPO. — Ah! dis-moi, y a-t-il ici quelqu'un qui ne sache qui je suis, de race honnête et pure, mais plébéienne? Non certes. Qu'ai-je à gagner, à acheter du roi des lettres de noblesse, si je n'achète le sang avec le titre? On dira peut-être que je vaux mieux qu'avant? Pure sottise. Que dira-t-on? Que j'ai acheté pour cinq ou six mille réaux de noblesse. Je ne vois là que de l'argent et point d'honneur, l'honneur ne s'achète pas. Veux-tu que je te dise un petit conte; il est trivial, mais qu'importe? Un homme a été chauve toute sa vie, un beau matin il s'affuble d'une perruque; les gens ont-ils cessé pour cela de le croire chauve? Pas le moins du monde. Alors que dit-on, en le regardant? — Un tel porte bien la perruque. On ne voit pas qu'il est chauve, mais tout le monde sait qu'il l'est; qu'y a-t-il gagné?

JUAN. — De se délivrer d'une incommodité, de remédier à une infirmité, de se préserver du vent, du froid et du soleil.

CRESPO. — Je ne veux pas d'un honneur postiche; ma maison sera ce qu'elle est. Vilains ont été mes aïeux et mon père, vilains seront mes enfants. Appelle ta sœur.

JUAN. — Elle vient.

SCÈNE X

ISABELLE, INÈS, LES MÊMES.

CRESPO. — Ma fille, le roi, notre seigneur, que le ciel garde mille années! se rend à Lisbonne, où il va se faire couronner comme maître légitime de la contrée, et à cet effet des troupes s'acheminent de ce côté. Le vieux tercio de Flandre descend en Castille, ayant à sa tête un certain don Lope, qui, dit-on, est le Mars de l'Espagne. Nous allons avoir aujourd'hui des soldats dans la maison, et il importe qu'ils ne te voient pas. Ainsi, ma fille, il faut dès à présent te retirer là-haut, dans les chambres que j'occupais.

ISABELLE. — Je venais vous en demander la permission; je sais qu'en restant ici, je ne ferais qu'entendre

mille propos déplacés. Ma cousine et moi, nous nous tiendrons dans ces chambres hautes, sans que personne nous voie, pas même le soleil.

CRESPO. — Que Dieu vous garde! Juan, toi, reste ici à recevoir nos honorables hôtes, pendant que je chercherai dans le village de quoi leur faire fête.

(Il sort.)

ISABELLE. — Montons, Inès.

INÈS. — Montons, cousine; mais c'est folie de vouloir garder une femme, si elle ne veut pas se garder elle-même.

(Elles sortent.)

SCÈNE XI

LE CAPITAINE, LE SERGENT, JUAN.

LE SERGENT. — Voici la maison, seigneur.

LE CAPITAINE. — Apporte tous mes effets du corps de garde.

LE SERGENT, *à part, au capitaine.* — Je veux d'abord m'enquérir de notre villageoise.

(Il sort.)

JUAN. — Soyez le bienvenu dans cette maison; c'est pour elle un grand honneur que de recevoir un cavalier aussi noble que vous le paraissez. (*A part.*) Quelle grâce, qu'il a bon air! Que j'aimerais l'habit militaire!

LE CAPITAINE. — Je suis bien aise de vous voir.

JUAN. — Vous nous excuserez, si le logis n'est pas plus beau. Mon père voudrait que sa maison fût aujourd'hui un Alcazar; il est allé vous chercher des provisions, car il entend vous bien traiter, et je vais, moi, faire préparer votre appartement.

LE CAPITAINE. — Je voudrais reconnaître tant de bonne volonté.

JUAN. — Vous me trouverez toujours à vos pieds.

(Il sort.)

SCÈNE XII

LE SERGENT, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. — Quoi de nouveau, sergent? As-tu déjà vu cette fameuse villageoise?

LE SERGENT. — Vive Dieu! Je l'ai cherchée partout, dans la cuisine et dans les chambres, et je ne l'ai rencontrée nulle part.

LE CAPITAINE. — Il est clair que le vieux rustre la tient à l'écart.

LE SERGENT. — Je me suis enquis d'elle auprès d'une servante qui m'a répondu que son père la tenait dans ses chambres d'en haut, avec défense d'en descendre, sous aucun prétexte, et que le vieux était fort soupçonneux.

LE CAPITAINE. — Tous ces rustres sont remplis d'astuce. Si je la voyais ici librement, je n'en ferais sans doute aucun cas, mais il suffit que le bonhomme la tienne enfermée pour que, vive Dieu! je veuille entrer où elle est.

LE SERGENT. — Comment faire, seigneur, pour y entrer, sans éveiller les soupçons?

LE CAPITAINE. — Je n'en démordrai pas, cherchons une ruse.

LE SERGENT. — Qu'elle paraisse ou non ingénieuse à première vue, il n'importe guère; qu'elle réussisse seulement et elle n'en vaudra que mieux.

LE CAPITAINE. — En voici une.

LE SERGENT. — Parlez, j'écoute?

LE CAPITAINE. — Tu vas faire semblant... (*Voyant venir Rebolledo.*) Mais non, voici un soldat qui est plus éveillé, il jouera mieux le rôle.

SCÈNE XIII

REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE, LES MÊMES.

REBOLLEDO, *à l'Etincelle.* — Je viens précisément en parler au capitaine; nous verrons si le malheur me poursuivra toujours.

L'ÉTINCELLE. — Parle-lui donc de manière à te faire écouter. Trève enfin aux folies et aux extravagances.

REBOLLEDO. — Prête-moi un peu de ton savoir-faire.

L'ÉTINCELLE. — Peu ou beaucoup, il ne serait pas de trop.

REBOLLEDO. — Pendant que je lui parle, attends-moi ici. (*Il s'approche.*) Je viens vous supplier...

LE CAPITAINE. — Vive Dieu! je ferai pour Rebolledo tout ce que je pourrai. J'ai toujours aimé son courage et sa bonne grâce.

LE SERGENT. — C'est un fameux soldat.

LE CAPITAINE. — Voyons, de quoi s'agit-il?

REBOLLEDO. — J'ai perdu tout l'argent que j'avais, que j'ai et que je puis avoir, et me voilà ruiné au présent, au passé et au futur; permettez qu'à titre d'indemnité, pour ces jours-ci...

LE CAPITAINE. — Parle, que désires-tu?

REBOLLEDO. — L'Alferez me donne la préférence pour tenir le jeu de la compagnie [1]; j'ai beaucoup de charges, et, au bout du compte, je suis homme de bien.

LE CAPITAINE. — Rien de plus juste, je le reconnais, et l'Alferez saura que tel est mon bon plaisir.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — Le capitaine lui parle avec bonté. Oh! si je pouvais m'entendre appeler la *bolichera!*

REBOLLEDO. — Je me charge de le lui dire.

LE CAPITAINE. — Un mot auparavant. J'ai jeté les yeux sur toi pour l'exécution d'une idée qui m'est venue et qui doit me tirer d'un embarras.

REBOLLEDO. — Qu'attendez-vous pour le dire? Je ne tarderai à agir que le temps que je tarderai à savoir.

LE CAPITAINE. — Ecoute. Je veux monter là-haut pour voir si j'y trouve une personne qui cherche à s'y cacher de moi.

1. Autrefois, en Espagne, car aujourd'hui cela n'existe plus, nous assure-t-on, il y avait, dans les régiments, un soldat qui, tantôt désigné par un officier, tantôt s'emparant lui-même de l'emploi, avait la *surintendance* du jeu en usage parmi les soldats, et prélevait sur les joueurs une certaine redevance. Ce jeu était habituellement la boliche, espèce de jeu de boules; d'où on appelait *bolichero* celui qui en prenait la direction.

REBOLLEDO. — Et que n'y montez-vous?

LE CAPITAINE. — Je voudrais avoir pour cela un prétexte plausible. Je ferai semblant d'avoir une querelle avec toi. Tu te sauveras de ce côté. Irrité contre toi, je tirerai l'épée. Toi, dans l'excès de ta frayeur, tu pénétreras jusqu'où se cache de moi la personne que je cherche.

REBOLLEDO. — Je sais mon rôle.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — Allons, puisque le capitaine parle ainsi à Rebolledo, on m'appellera aujourd'hui même la *bolichera*.

REBOLLEDO, *élevant la voix.* — Vive Dieu! j'ai vu des larrons, des poules mouillées, des vauriens obtenir cette indemnité, et quand c'est un homme de bien qui la demande, on la lui refuse.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — Bon! voilà sa tête qui part!

LE CAPITAINE. — Et c'est à moi qu'on parle de la sorte?

REBOLLEDO. — Je n'aurais pas le droit de me fâcher, quand j'ai raison?

LE CAPITAINE. — Tu ne l'as pas, non plus que celui de me parler ainsi, et remercie-moi de ce que je ne châtie pas ton insolence.

REBOLLEDO. — Vous êtes mon capitaine, c'est pour cela que je me tais; mais, jour de Dieu!... si j'avais mon escopette sous la main...

LE CAPITAINE. — Que ferais-tu?

L'ÉTINCELLE. — Arrêtez, seigneur. (*A part.*) Voilà un homme mort.

REBOLLEDO. — Vous me parleriez autrement.

LE CAPITAINE. — Qu'est-ce qui m'arrête de tuer un drôle, un insolent?

REBOLLEDO. — Je fuis, mais par respect pour les insignes du grade.

LE CAPITAINE. — Tu auras beau fuir, je te tuerai.

L'ÉTINCELLE. — Il a déjà fait des siennes.

LE SERGENT. — Arrêtez, seigneur.

L'ÉTINCELLE. — Écoutez-moi.

LE SERGENT. — Arrêtez, attendez.

L'ÉTINCELLE. — Ah ! on ne m'appellera pas la bolichera !

(Le capitaine court derrière Rebolledo, et le sergent derrière le capitaine. Juan sort avec une épée dans la main, ensuite son père.)

SCÈNE XIV

CRESPO, JUAN, L'ÉTINCELLE.

JUAN. — Vite, accourez tous.

CRESPO. — Qu'est-il donc arrivé?

JUAN. — Que s'est-il passé?

L'ÉTINCELLE. — Le capitaine vient de tirer l'épée contre un soldat, et de le pousser par cet escalier.

CRESPO. — Quelle fatalité!

L'ÉTINCELLE. — Courez tous après lui.

JUAN. — C'était bien la peine de cacher avec tant de soin ma sœur et ma cousine!

(Ils sortent.)

SCÈNE XV

Une chambre dans la maison de Crespo.

REBOLLEDO *fuyant rencontre* ISABELLE *et* INÈS; *ensuite* LE CAPITAINE *et* LE SERGENT.

REBOLLEDO. — Mesdames, puisqu'un temple a toujours été un asile inviolable, que ce temple de l'amour en soit un pour moi.

ISABELLE. — Qui vous force à fuir ainsi?

INES. — Comment êtes-vous venu jusqu'ici?

ISABELLE. — Qui donc vous poursuit ou vous cherche?

(Entrent le capitaine et le sergent.)

LE CAPITAINE. — Moi, qui veux tuer ce misérable!... Et vive Dieu! si je croyais...

ISABELLE. — Modérez-vous, seigneur, ne fût-ce que parce qu'il s'est réclamé de moi; les hommes comme vous doivent protéger les femmes, moins pour ce qu'elles sont

que parce qu'elles sont femmes, et c'est assez pour vous, étant qui vous êtes.

LE CAPITAINE. — Il ne fallait pas moins qu'un tel asile pour le sauver de ma fureur. Votre grande beauté, madame, lui assure la vie. Mais est-il bien, je vous le demande, dans une occasion comme celle-ci, que vous commettiez sur moi l'homicide que vous m'empêchez de commettre sur un autre?

ISABELLE. — Seigneur cavalier, ne mettez pas si vite des conditions à la grâce que nous avons reçue de vous. Je vous supplie de pardonner à ce pauvre soldat; mais ne vous hâtez pas si fort de réclamer de moi la dette dont je vous suis redevable.

LE CAPITAINE. — Non-seulement votre beauté est d'une perfection accomplie, mais votre esprit n'est pas moins rare; discrétion et beauté ont fait un pacte en votre personne.

SCÈNE XVI

CRESPO *et* JUAN *avec des épées nues*, L'ÉTINCELLE, LES MÊMES.

CRESPO. — Qu'est-ce ceci, seigneur cavalier? Je tremblais de vous trouver occupé à tuer un homme, et...

ISABELLE, *à part*. — Que Dieu me soit en aide!

CRESPO. — Je vous trouve disant des douceurs à une femme. C'est un noble cœur que le vôtre, si la colère s'y éteint si vite.

LE CAPITAINE. — Celui à qui sa naissance impose des devoirs ne saurait s'en départir, et mon respect pour cette dame a fait taire en moi tout ressentiment.

CRESPO. — Isabelle est ma fille, seigneur, et c'est une paysanne et non une dame.

JUAN, *à part*. — Vive Dieu! tout ceci n'a été qu'une ruse pour pénétrer jusqu'ici. Je rougis dans l'âme de voir qu'on pense se jouer de nous. Il n'en sera pas ainsi. (*Haut.*) Seigneur capitaine, avec un peu de bonne volonté, vous auriez pu voir combien mon père est désireux de vous bien recevoir, et lui épargner cet outrage.

CRESPO. — De quoi vous mêlez-vous, jeune homme? de quel outrage parlez-vous? Si le soldat lui a manqué, ne devait-il pas courir après lui? Ma fille est très-sensible à la générosité qu'il a eue de pardonner à ce malheureux, et moi aux égards qu'il a pour elle.

LE CAPITAINE, *à Juan*. — Il est évident que je n'ai pas eu d'autres motifs, et pensez mieux à ce que vous dites.

JUAN. — J'ai bien vu ce qui en était.

CRESPO. — Que venez-vous donc nous dire?

LE CAPITAINE. — Votre seule présence m'empêche de châtier autrement ce jeune homme.

CRESPO. — Doucement, seigneur capitaine, je puis, moi, traiter mon fils comme je l'entends, mais vous, pas.

JUAN. — Et moi, tout souffrir de mon père, rien d'un autre.

LE CAPITAINE. — Et que sauriez-vous faire?

JUAN. — Mourir pour mon honneur.

LE CAPITAINE. — L'honneur d'un vilain?

JUAN. — C'est le même que le vôtre. S'il n'y avait pas de laboureurs, il n'y aurait pas de capitaines.

LE CAPITAINE. — Vive Dieu! c'est plus que je n'en puis souffrir.

CRESPO. — Prenez garde que me voici en travers.

(Tous trois tirent l'épée.)

REBOLLEDO. — Vive Christ! L'Étincelle, nous allons voir du grabuge.

L'ÉTINCELLE, *criant*. — Holà! du corps de garde!

REBOLLEDO, *à part*. — Alerte! don Lope!

SCÈNE XVII

DON LOPE, *en belle tenue et l'escopette au poing*, SOLDATS, UN TAMBOUR, LES MÊMES.

DON LOPE. — Qu'est-ce ceci? La première chose que je vois, en arrivant ici, c'est une querelle?

LE CAPITAINE, *à part*. — Que mal à propos tombe ici don Lope de Figueroa!

CRESPO, *à part.* — Jour de Dieu! mon jeune drôle tenait tête à tout le monde.

DON LOPE. — Que s'est-il passé? de quoi s'agit-il? parlez, ou, vive Dieu! hommes, femmes, la maison entière, je jette tout par les fenêtres; ce n'est pas assez de m'avoir fait monter jusqu'ici avec cette jambe qui me fait un mal de chien, et que je donne à tous les diables! Ainsi soit-il. Finira-t-on par me dire ce qui en est?

CRESPO. — Tout cela n'est rien, seigneur.

DON LOPE. — Parlez, dites la vérité.

LE CAPITAINE. — Voici : je suis logé dans cette maison; un soldat...

DON LOPE. — Allez donc.

LE CAPITAINE. — Un soldat m'a forcé de tirer l'épée contre lui. Il est entré ici en fuyant, j'y suis entré en le poursuivant; ces deux villageoises y étaient, et leur père ou leur frère, je ne sais trop ce qu'ils lui sont, ont pris la moucne de ce que j'ai pénétré jusqu'ici.

DON LOPE. — J'arrive à propos pour faire justice à tout le monde. Où est le soldat qui a forcé son capitaine à tirer l'épée contre lui?

REBOLLEDO, *à part.* — Est-ce que je vais payer pour tout le monde?

ISABELLE. — Voici l'homme qui est entré jusqu'ici en se sauvant.

DON LOPE. — Qu'on lui donne deux tours d'estrapade[1].

REBOLLEDO. — D'estra... Quoi! seigneur?

DON LOPE. — Deux tours d'estrapade.

REBOLLEDO. — Ce n'est pas mon affaire.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — De cette fois, on va me l'estropier.

LE CAPITAINE, *bas à Rebolledo.* — Pour l'amour de Dieu, Rebolledo, ne dis rien. Je ferai en sorte qu'on te relâche.

REBOLLEDO, *bas au capitaine.* — Comment! que je ne dise rien? Mais, si je me tais, on me liera les mains der-

1. *Tratos de cuerda.* L'estrapade, qui consistait à élever le condamné, les mains liées derrière le dos, au bout d'une pièce de bois, d'où on le laissait retomber rudement de tout son poids. Rebolledo joue ici sur le mot *trato*, qui signifie aussi *relations*, *traitement*, *manière de vivre*, etc.

rière le dos, comme à un malfaiteur. Le capitaine m'a commandé de feindre une querelle avec lui, pour avoir un prétexte d'entrer dans ces appartements.

CRESPO. — Voyez maintenant si nous avions tort.

DON LOPE. — Vous aviez tort d'exposer votre village à être mis sens dessus dessous. Holà! tambour, un roulement. Que tous les soldats rentrent au corps de garde et que de tout aujourd'hui aucun ne sorte, sous peine de mort; et pour que vous deux n'ayez plus rien à démêler l'un avec l'autre, restez tranquilles chacun de votre côté. Capitaine, cherchez un autre logement; dès ce moment, je prends celui-ci pour moi, jusqu'à ce que nous partions pour Guadalupe où est le roi.

LE CAPITAINE. — Vos recommandations sont des ordres pour moi.

CRESPO. — Rentrez, vous autres.

(Isabelle, Inès et Juan s'en vont. Les soldats se retirent avec le capitaine et l'Étincelle.)

SCÈNE XVIII

CRESPO, DON LOPE.

CRESPO. — Je vous rends mille grâces, seigneur, de m'avoir sauvé de l'occasion de me perdre.

DON LOPE. — Vous perdre, et comment?

CRESPO. — En tuant celui qui m'eût fait le plus petit outrage.

DON LOPE. — Savez-vous bien, vive Dieu! qu'il s'agit d'un capitaine?

CRESPO. — Oui, vive Dieu! mais eût-il été général, s'il eût touché à mon honneur, je le tuais.

DON LOPE. — Mais le premier qui touche à un fil de l'habit du dernier de mes soldats, vive Dieu! je le fais pendre.

CRESPO. — Vive Dieu aussi! le premier qui effleure un atome de mon honneur, je le pends, moi, aussi.

DON LOPE. — Savez-vous qu'étant qui vous êtes, vous devez supporter ces charges?

CRESPO. — Avec mon bien, oui; avec mon honneur, non. Mon bien et ma vie sont au roi; mais l'honneur est le patrimoine de l'âme, et l'âme est à Dieu seul.

DON LOPE. — Vive Christ! m'est avis que vous avez raison.

CRESPO. — Oui, vive Christ! je n'ai jamais tort.

DON LOPE. — Je suis éreinté, et cette jambe que m'a donnée le diable a besoin de repos.

CRESPO. — Qui vous dit le contraire? Le diable aussi m'a donné un lit, et il sera pour vous.

DON LOPE. — Et le diable l'a fait, votre lit?

CRESPO. — Oui.

DON LOPE. — Eh bien! je vais le défaire, car, vive Dieu! je suis fatigué.

CRESPO. — Eh bien! vive Dieu, reposez-vous.

DON LOPE, *à part* — Le vilain est têtu, il jure autant que moi.

CRESPO, *à part*. — Il est mauvais coucheur, le don Lope, nous ne ferons pas de vieux os ensemble.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue.

DON MENDO, NUNO.

DON MENDO. — Qui t'a conté tout cela?

NUNO. — Tout cela m'a été conté par Ginesa, sa servante.

DON MENDO. — Et le capitaine, à la suite de la querelle, vraie ou feinte, qu'il a eue dans sa maison, s'est mis à courtiser Isabelle.

NUNO. — Et de telle manière qu'on ne voit pas plus de fumée chez lui que chez nous. De tout le jour, il ne quitte pas sa porte, et, à tous moments, il lui envoie des messages. Avec eux, entre et sort un petit soldat, son confident.

DON MENDO. — Pas un mot de plus; c'est assez, c'est trop de poison pour l'avaler d'une seule fois.

NUNO. — Surtout quand on n'a pas dans l'estomac assez de force pour lui résister.

DON MENDO. — Parlons raison un moment, Nuño.

NUNO. — Plût à Dieu que ce fût une plaisanterie.

DON MENDO. — Et que lui répond-elle?

NUNO. — La même chose qu'à vous. Isabelle est une divinité dont les grossières vapeurs d'ici-bas n'atteignent pas le ciel.

DON MENDO. — Que Dieu te paye tes nouvelles.

(En faisant cette exclamation, il donne du revers de la main dans le visage de Nuño.)

NUNO. — Et qu'il vous envoie à vous une rage de dents;

vous m'en avez cassé deux; mais vous avez bien fait, si c'est pour réformer d'inutiles serviteurs. Le capitaine!

DON LOPE. — Vive Dieu! si je n'avais égard à l'honneur d'Isabelle, je le tuerais.

NUNO, *à part*. — Songez plutôt à votre tête.

DON MENDO. — J'écouterai d'ici; approche-toi de moi.

SCÈNE II

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, DON MENDO *et* NUNO *à l'écart*.

LE CAPITAINE. — Ce feu, cette passion, ce n'est pas seulement de l'amour, c'est de l'entêtement, c'est de la colère, c'est de la rage, c'est de la fureur!

REBOLLEDO. — Plût à Dieu, seigneur, que vous n'eussiez jamais vu la belle villageoise qui vous cause de si grands ennuis!

LE CAPITAINE. — Que t'a dit la servante?

REBOLLEDO. — Ne le savez-vous pas d'avance?

DON MENDO, *à part, à Nuño*. — Voilà qui est décidé, puisque la nuit étend ses sombres voiles, avant que ma prudence n'ait pris le meilleur parti, viens armer ton maître.

NUNO. — Avez-vous donc d'autres armes, seigneur, que celles qui sont peintes sur une tuile vernissée, au-dessus de la porte de votre maison?

DON MENDO. — Je présume qu'il y a dans ma sellerie quelque chose de convenable pour de pareilles entreprises.

NUNO. — Partons sans que le capitaine nous aperçoive.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO.

LE CAPITAINE. — Qu'une petite villageoise m'oppose

une si fière résistance, qu'elle ne m'ait pas répondu une seule parole favorable!

LE SERGENT. — Ces femmes-là, seigneur, ne s'éprennent pas des hommes qui vous ressemblent. Si quelqu'un de son espèce venait lui conter fleurette, elle ferait plus de cas de lui, outre que vos regrets ne sont pas de saison. Si vous partez demain, comment voulez-vous qu'en un seul jour une femme vous écoute et se rende?

LE CAPITAINE. — En un jour, le soleil éclaire le monde et disparaît; en un jour, tout un royaume est retourné; un jour fait d'un rocher un bel édifice. Il ne faut qu'un jour pour perdre ou gagner une bataille; en un même jour, la mer se soulève et s'apaise; un jour voit naître et mourir un homme; pourquoi en un jour mon amour ne pourrait-il connaître l'ombre et la lumière comme le soleil, la ruine et le trône comme un royaume; des gens et des animaux, comme la forêt; le calme et la tempête, comme la mer; la défaite et la victoire, comme la guerre; la vie et la mort comme un être doué de sentiments et de facultés? et après avoir grandi aussi en un jour pour faire mon malheur, en un jour aussi grandir assez pour faire mon bonheur? le bien serait-il donc plus lent à venir que le mal?

LE SERGENT. — Et il vous a suffi de l'avoir vue une seule fois pour en venir à cet excès de violence?

LE CAPITAINE. — Et que fallait-il de plus que la voir? D'une seule étincelle naît tout un incendie. Il ne faut qu'un moment pour que l'abîme éclate en torrents de soufre et de flamme. Un seul instant allume la foudre qui dévore tout ce qu'elle rencontre, ou le canon qui vomit l'horreur et la mort. Pourquoi s'étonner si, d'un seul coup, l'amour, cette quadruple flamme, volcan, incendie, foudre et canon, renverse, embrase, dévore et détruit?

LE SERGENT. — Ne disiez-vous pas qu'une vilaine n'était jamais belle à vos yeux?

LE CAPITAINE. — C'est cette idée même qui m'a perdu; celui qui croit aller à un danger va préparé à se défendre. Mais quand on pense n'avoir rien à craindre, c'est

alors que l'on court le plus de risques, car on est pris au dépourvu, si l'on rencontre un péril : je m'attendais à une paysanne, et c'est une déesse qui s'offre à mes yeux. Ne devais-je pas trouver un danger dans ma sécurité même? De ma vie je n'ai vu beauté si accomplie, si divine. Ah! Rebolledo, que ne ferais-je pas pour la voir?

REBOLLEDO. — Il y a dans la compagnie un soldat qui chante à ravir, et l'Étincelle, mon prévôt des jeux, est la première des femmes pour la chanson qui s'unit à la danse. Allons, seigneur, sous sa fenêtre, chanter, danser, faire de la musique; de cette façon, vous pourrez la voir et même lui parler.

LE CAPITAINE. — Don Lope loge dans la maison, je ne voudrais pas l'éveiller.

REBOLLEDO. — Et quand est-ce que don Lope dort, avec sa jambe? D'ailleurs, si l'on s'aperçoit de quelque chose, c'est à moi que l'on s'en prendra et non à vous; venez, déguisé, parmi les chanteurs.

LE CAPITAINE. — Il y aurait encore beaucoup à dire, mais ma passion passe par-dessus. Réunissez-vous tous ce soir, mais sans qu'on sache que l'ordre vient de moi. Ah! Isabelle, que de soucis tu me causes!

(Le capitaine et le sergent sortent.

SCÈNE IV

REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE.

L'ÉTINCELLE, *derrière la scène.* — Un moment!

REBOLLEDO. — Qu'est-ce, l'Étincelle?

L'ÉTINCELLE. — Un pauvre diable qui porte au visage la marque de ma main.

REBOLLEDO. — Et d'où est venue la querelle?

L'ÉTINCELLE. — Il a voulu me tricher et me faire voir des étoiles en plein midi. J'ai fini par me fâcher, et lui ai donné de ceci. (*Elle tire sa dague.*) Pendant que le barbier est en train de le recoudre, allons au corps de garde, où nous ferons nos comptes.

REBOLLEDO. — Que tu sois de mauvaise humeur, juste quand moi je suis de fête!

L'ÉTINCELLE. — Est-ce que l'un empêche l'autre? J'ai là mes castagnettes. Où faut-il chanter?

REBOLLEDO. — C'est pour la soirée, et il faut musique complète. Allons, ne t'arrête pas, et entrons au corps de garde.

L'ÉTINCELLE. — Je veux qu'on ne cesse de parler de moi dans le monde. Je suis l'Étincelle, la *bolichera.*

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une salle basse dans la maison de Crespo, avec une sortie sur un jardin; d'un côté une fenêtre.

DON LOPE, CRESPO.

CRESPO, *derrière la scène.* — Il fait ici plus frais. Dressez la table du seigneur Lope. Vous souperez là de meilleur appétit; car enfin, au mois d'août, on ne se refait de la chaleur du jour que par la fraîcheur du soir.

DON LOPE. — L'endroit est délicieux.

CRESPO. — C'est un bout de jardin réservé à ma fille. Asseyez-vous, le doux zéphyr qui frémit dans le feuillage de cette treille et dans la cime de ces arbres forme mille agréables murmures au bruit de cette fontaine, luth d'argent et de nacre, dont les cailloux d'or forment les cordes harmonieuses. Excusez-moi, si le concert ne se compose que d'instruments, et s'il n'y a point de chanteurs pour vous charmer, de voix pour vous distraire. Comme il n'y a ici d'autres musiciens que les oiseaux, ils ne veulent pas chanter la nuit, et je ne puis les y contraindre. Asseyez-vous et oubliez un moment cette souffrance continuelle.

DON LOPE. — Impossible! elle ne me laisse aucune trêve. Dieu me soit en aide!

CRESPO. — Qu'il vous soit en aide! Amen!

DON LOPE. — Que le ciel me donne de la patience. Asseyez-vous, Crespo.

CRESPO. — Je suis très-bien comme je suis.

DON LOPE. — Asseyez-vous.

CRESPO. — Puisque vous le voulez, j'obéis, seigneur; mais vous auriez dû n'y pas prendre garde.

(Il s'assied.)

DON LOPE. — Savez-vous à quoi je pense? C'est qu'hier, sans doute, la colère vous avait mis hors de vous.

CRESPO. — Jamais rien ne me met hors de moi.

DON LOPE. — Pourquoi donc, hier, avant que je vous l'aie dit, vous êtes-vous assis, et encore sur le meilleur siége?

CRESPO. — Parce que vous ne me le disiez pas, et aujourd'hui que vous me le dites, je voudrais ne le pas faire. Soyez poli avec ceux qui le sont, ni plus ni moins.

DON LOPE. — Hier, vous ne faisiez que gronder, pester, jurer. Aujourd'hui vous êtes tout miel, la réserve et l'urbanité même.

CRESPO. — Moi, seigneur, je réponds toujours sur le ton et dans la langue où l'on me parle. Hier, vous me parliez comme vous savez, et il fallait bien que la réponse fût à l'unisson de la demande; sans compter que j'ai pris pour principe de jurer avec celui qui jure, de prier avec celui qui prie. Je m'accommode à tout, et si bien que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, ne pensant qu'à votre jambe; et ce matin je me suis réveillé avec une douleur dans chacune des miennes; ne sachant pas au juste de laquelle vous souffriez, si c'est de la gauche ou de la droite, j'ai eu mal à toutes deux; dites-moi, je vous prie, laquelle est la malade, afin que je le sache et ne souffre que d'une.

DON LOPE. — N'ai-je pas grand sujet de me plaindre, si, depuis trente ans, faisant la guerre en Flandres, l'hiver par la gelée et l'été sous les feux du soleil, je n'ai jamais eu un jour de repos, et ne sais pas ce que c'est que d'être une heure sans souffrir?

CRESPO. — Que Dieu, seigneur, vous donne la patience.

DON LOPE. — Eh! que voulez-vous que j'en fasse?

CRESPO. — Alors qu'il ne vous la donne pas.

DON LOPE. — Je n'en ai que faire, ou plutôt que deux mille diables m'emportent avec elle!

CRESPO. — Amen! Et s'ils ne le font pas, c'est qu'ils ne savent rien faire de bon.

DON LOPE. — Jésus! mille fois Jésus!

CRESPO. — Qu'il soit avec vous et avec moi!

DON LOPE. — Vive Christ! c'est pour en mourir.

CRESPO. — Vive Christ! j'en suis fâché.

SCÈNE VI

JUAN *dressant la table*, DON LOPE, CRESPO.

JUAN. — Seigneur, votre dîner est prêt.

DON LOPE. — Et pourquoi mes gens ne viennent-ils pas me le servir?

CRESPO. — Avec votre permission, seigneur, c'est moi qui leur ai dit de n'en rien faire et de ne se mêler en rien de votre service; j'espère qu'avec l'aide de Dieu rien ne vous manquera chez moi.

DON LOPE. — Puisque mes gens ne doivent pas venir, faites-moi le plaisir de prier votre fille de descendre souper avec moi.

CRESPO. — Juan, dis à ta sœur de venir à l'instant.

(Juan sort.)

DON LOPE. — Ma méchante santé doit écarter de moi tout soupçon.

CRESPO. — Votre santé, seigneur, serait-elle comme je la souhaite, que je n'aurais sur vous aucun soupçon. C'est faire injure à mon dévouement; je suis sans inquiétude de ce côté. Quand j'ai défendu à ma fille d'entrer ici, c'est pour qu'elle n'entendît pas des conversations déplacées. Si tous les soldats étaient courtois comme vous, son devoir eût été d'être la première à les servir.

DON LOPE, *à part*. — L'homme est fièrement avisé; comme il se tient sur ses gardes!

SCÈNE VII

JUAN, INÈS, ISABELLE, DON LOPE, CRESPO.

ISABELLE. — Que voulez-vous de moi, seigneur?

CRESPO. — Le seigneur don Lope veut vous faire honneur. C'est lui qui vous appelle.

ISABELLE. — Seigneur, je suis votre servante.

DON LOPE. — C'est moi qui désire vous servir. (*A part.*) Quelle modestie avec une si grande beauté! (*Haut.*) Je vous invite à souper avec moi.

ISABELLE. — Il sera plus convenable que ce soit ma cousine et moi qui vous servions.

DON LOPE. — Asseyez-vous.

CRESPO. — Asseyez-vous, faites ce qu'ordonne don Lope.

ISABELLE. — Le mérite est dans l'obéissance.

(Elles s'asseyent. On entend dehors un bruit de guitares.)

DON LOPE. — Qu'est-ce ceci?

CRESPO. — Ce sont des soldats qui se promènent dans la rue, en chantant et jouant de la guitare.

DON LOPE. — Ils supporteraient mal les travaux de la guerre, si on ne leur laissait un peu de liberté. C'est un rude métier que celui de soldat, et il faut bien leur passer quelque chose.

JUAN. — Avec tout cela, c'est une jolie vie.

DON LOPE. — Auriez-vous du goût pour elle?

JUAN. — Oui, seigneur, si j'avais la protection de Votre Excellence.

SCÈNE VIII

SOLDATS, REBOLLEDO, LES MÊMES.

UNE VOIX, *derrière la scène.* — Nous serons mieux ici pour chanter.

REBOLLEDO, *derrière la scène.* — Un couplet pour Isabelle, et pour l'éveiller jette une pierre à sa fenêtre.

(On entend le choc d'une pierre contre une fenêtre.)

CRESPO, *à part.* — La musique s'adresse à une fenêtre déterminée. Patience!

UNE VOIX *chantant derrière la scène.*

Les fleurs du romarin,
Jeune Isabelle,
Aujourd'hui sont fleurs,
Et demain elles seront changées en miel.

DON LOPE, *à part.* — De la musique, passe; mais jeter des pierres, et venir donner des sérénades à la maison où je suis logé, c'est trop d'insolence. Cependant dissimulons, à cause de Crespo et de sa fille. (*Haut.*) Folies que tout cela!

CRESPO. — Ce sont des jeunes gens. (*A part.*) Si ce n'était pour don Lope, je les ferais...

JUAN, *à part.* — Si je pouvais attraper une vieille rondache qui est accrochée dans la chambre de don Lope...

(Il fait mine de sortir.)

CRESPO. — Où vas-tu, garçon?

JUAN. — Je vais dire qu'on apporte le souper.

CRESPO. — Il y a quelqu'un pour cela.

SOLDATS *chantant derrière la scène.*

Éveille-toi, Isabelle, éveille-toi.

ISABELLE, *à part.* — Qu'ai-je fait, mon Dieu, pour me voir exposée à pareille chose?

DON LOPE.—Je ne puis le souffrir davantage, ceci passe toutes bornes.

(Il renverse la table.)

CRESPO. — Toutes bornes, en vérité.

(Il renverse une chaise.)

DON LOPE, *à part.* — J'ai perdu patience. (*Haut.*) A-t-on jamais vu, dites-moi, qu'une jambe vous fasse autant souffrir?

CRESPO. — C'est ce que je disais.

DON LOPE. — J'ai cru que c'était autre chose, quand je vous ai vu renverser la chaise.

CRESPO. — Quand vous avez renversé la table, vous, je

n'ai rien trouvé de plus près de moi. (*A part.*) Dissimulons, honneur!

DON LOPE, *à part.* — Ah! si j'étais dans la rue! (*Haut.*) C'est bien, je ne veux pas souper, retirez-vous.

CRESPO. — A la bonne heure!

DON LOPE. — Isabelle, je vous salue.

ISABELLE. — Que Dieu vous garde!

DON LOPE, *à part.* — Ma chambre n'est-elle pas à la porte de la rue, et n'y ai-je pas vu une rondache?

CRESPO, *à part.* — La basse-cour n'a-t-elle pas une sortie, et n'ai-je pas quelque part une vieille épée?

DON LOPE. — Bonne nuit!

CRESPO. — Bonne nuit! (*A part.*) J'enfermerai mes enfants par dehors.

DON LOPE, *à part.* — Je m'arrangerai pour qu'on laisse la maison tranquille.

(Il s'en va.)

ISABELLE, *à part.* — Oh! mon Dieu, qu'ils cachent mal tous deux leur mauvaise humeur!

INÈS, *à part.* — Ils cherchent inutilement à se tromper l'un l'autre.

CRESPO. — Oh! là! garçon!

JUAN. — Mon père?

CRESPO. — Votre lit est de ce côté.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

La rue.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, L'ÉTINCELLE *et* REBOLLEDO, *avec des guitares,* SOLDATS.

REBOLLEDO. — Nous sommes mieux ici, l'endroit est plus opportun; que chacun fasse sa partie.

L'ÉTINCELLE. — Recommençons-nous?

REBOLLEDO. — Oui.

L'ÉTINCELLE. — Maintenant, je suis dans mon centre.

LE CAPITAINE. — Que cette villageoise n'ait pas même entr'ouvert une fenêtre!

LE SERGENT. — Ce n'est pas faute de nous avoir entendus dans la maison.

L'ÉTINCELLE. — Attends.

LE SERGENT. — Peut-être à mes dépens.

REBOLLEDO. — Seulement le temps de voir qui s'avance vers nous.

L'ÉTINCELLE. — Voyez donc, c'est un cavalier armé de toutes pièces.

SCENE X

DON MENDO *avec une lance*, NUNO, LES MÊMES.

DON MENDO, *à part, à Nuño.* — Vois-tu bien ce qui se passe?

NUNO. — Pas trop, mais je l'entends.

DON MENDO.—Qui peut, juste ciel, souffrir tant d'audace?

NUNO. — Moi.

DON MENDO. — Crois-tu qu'Isabelle ouvre sa fenêtre?

NUNO. — Elle l'ouvrira.

DON MENDO. — Elle ne le fera pas, drôle.

DON MENDO. — Elle ne le fera pas.

DON MENDO. — Ah! jalousie, peine cruelle! Je saurai bien les chasser d'ici à grands coups d'épée. Mais il faut cacher mon mécompte, jusqu'à ce que je sache s'il y a eu ici de sa faute.

NUNO. — Alors, asseyons-nous.

DON MENDO. — Bien, de cette manière, je ne serai pas reconnu.

REBOLLEDO. — Notre homme s'est assis. On dirait quelque âme en peine, qui rôde, le bouclier au dos, pour expier les lances qu'il a rompues dans sa vie; on dirait qu'il va parler.

L'ÉTINCELLE. — On le dirait, en effet.

REBOLLEDO. — Allons, l'Étincelle, une chanson nouvelle à faire couler le sang.

L'ÉTINCELLE. — Vous serez servi à point.

SCÈNE XI

DON LOPE *et* CRESPO, *chacun de leur côté, l'épée au poing, et couverts de leur bouclier.*

L'ÉTINCELLE, *chante.*

Vous connaissez Sampayo,
La fleur des Andaloux,
Le faraud de meilleure mine
Et le plus fameux des rufians.
Au bois il trouva la Criarde...

REBOLLEDO. — Ne lui cherchez pas querelle sur la date, l'assonance veut que ce soit un lundi[1].

L'ÉTINCELLE, *chante.*

Il trouva, dis-je, la Criarde,
Qui, entre chien et loup,
Causait avec le Garlo,
Dans la maison des brocs à vin.
Le Garlo qui fut toujours,
Quand il a une chose à cœur,
Aussi prompt que la foudre,
Mais la foudre sans le nuage,
Tira l'épée, et aussitôt
Frappant d'estoc et de taille...

CRESPO. — De cette manière.

DON LOPE. — Oui, sans doute, comme ceci.

(Don Lope et Crespo se jettent, l'épée à la main, sur les soldats et sur don Mendo et Nuño, et les chassent.)

DON LOPE, *revenant.* — Ils sont en fuite. (*Apercevant Crespo.*) Mais j'en vois encore un.

CRESPO, *revenant de son côté.* — En voici un dernier qui tient bon, quelque soldat, sans doute.

DON LOPE. — Il aura son affaire, comme les autres.

CRESPO. — Je ne veux pas que celui-ci reste, et mon épée lui fera quitter la place.

DON LOPE. — Allons, fuyez avec les autres.

1. Il y a ici quelque chose qu'on ne saurait traduire, et qui tient au mécanisme particulier de la versification espagnole.

CRESPO. — Fuyez vous-même, ou je vous apprendrai à jouer des jambes.

(Ils se battent.)

DON LOPE, *à part.* — Vive Dieu! il se bat bien.

CRESPO, *à part.* — Il se bat bien, vive Dieu!

SCÈNE XII

JUAN *l'épée à la main*, DON LOPE, CRESPO.

JUAN, *à part.* — Fasse le ciel que je le rencontre... Mon père, je suis à votre côté.

DON LOPE. — Serait-ce Pedro Crespo?

CRESPO. — Lui-même. Serait-ce don Lope?

DON LOPE. — Don Lope en personne. N'aviez-vous pas dit que vous ne sortiriez pas? Que signifient ces exploits?

CRESPO. — Je me disculpe, en répondant que j'ai fait comme vous.

DON LOPE. — L'offense était pour moi, non pour vous.

CRESPO. — Cessons de feindre; je suis venu me battre, pour vous tenir compagnie.

SCÈNE XIII

SOLDATS, LE CAPITAINE, LES MÊMES.

VOIX DE SOLDATS, *derrière la scène.* — Réunissons-nous pour exterminer ces vilains.

LE CAPITAINE, *derrière la scène.* — Prenez garde...

(Entrent plusieurs soldats et le capitaine.)

DON LOPE. — Un moment! où allez-vous? Que signifient ces violences?

LE CAPITAINE. — Les soldats s'amusaient à chanter dans cette rue, sans bruit et sans scandale; ils ont eu une querelle, et je cherche à les retenir.

DON LOPE. — Don Alvaro, je sais parfaitement de quoi il s'agit; et puisque le village est en émoi, je veux éviter des malheurs plus grands. Il va faire jour. J'ordonne, pour empêcher que les choses ne se gâtent davantage,

qu'avant ce soir, votre compagnie ait quitté Zalaméa. Et cela fait, ne recommençons pas, car, une autre fois, vive Dieu! je rétablirais la paix à coups d'épée.

LE CAPITAINE. — Je ferai en sorte que la compagnie parte dès le matin. (*A part.*) Tu vas me coûter la vie, ô trop belle villageoise!

CRESPO, *à part.* — Don Lope a la tête vive, nous serons bons amis.

DON LOPE. — Venez vous-en avec moi, vous, je ne veux pas qu'on vous rencontre seul.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE XIV

MENDO, NUNO *blessé.*

DON MENDO. — Ta blessure est-elle sérieuse, Nuño?

NUNO. — Elle le serait moins encore que je ne la recevrais pas de meilleure humeur, et ce serait toujours plus que je ne voudrais.

DON MENDO. — Je n'ai eu de ma vie un plus grand chagrin.

NUNO. — Ni moi non plus.

DON MENDO. — Il est tout simple que j'en sois furieux. C'est à la tête qu'a porté le coup?

NUNO. — Oui, dans tout ce côté.

(On entend un bruit de tambour.)

DON MENDO. — Quel est ce bruit?

NUNO. — C'est la compagnie qui s'en va aujourd'hui.

DON MENDO. — Quel bonheur! je n'aurai donc plus à craindre la rivalité du capitaine.

NUNO. — Ils partent dans la journée.

SCÈNE XV

LE CAPITAINE *et* LE SERGENT *d'un côté*, DON MENDO *et* NUNO *de l'autre.*

LE CAPITAINE. — Sergent, tu partiras avec toute la com-

pagnie, avant le coucher du soleil. Mais lorsque ce brillant flambeau disparaîtra dans la froide écume de l'Océan espagnol, souviens-toi que je t'attends, à l'entrée de ce bois. Car je veux aujourd'hui même trouver ma vie dans la mort du soleil.

LE SERGENT, *à part, au capitaine.* — Chut! voici le revenant du village.

DON MENDO, *à part, à Nuño.* — Tâchons de passer sans qu'ils s'aperçoivent de mon chagrin. Toi, Nuño, ne laisse voir aucune faiblesse.

NUNO. — J'aurais de la peine à faire le joli cœur.

(Don Mendo et Nuño s'en vont.)

SCÈNE XVI

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE. — Moi, je retourne au village; je me suis mis d'intelligence avec une servante, pour essayer d'arriver jusqu'à cette belle homicide. Quelques cadeaux l'ont amenée à favoriser ma passion.

LE SERGENT. — Si vous revenez, seigneur, que ce soit du moins bien accompagné; car enfin il n'y a pas à se fier à ces rustres.

LE CAPITAINE. — Je le sais. Tu désigneras quelques hommes pour venir avec moi.

LE SERGENT. — Je ferai tout ce que vous me commanderez. Mais si, par hasard, don Lope s'avisait de reparaître, et qu'il vous reconnût?

LE CAPITAINE. — C'est une crainte que mon amour n'a plus. Don Lope aussi s'en va, aujourd'hui même, à Guadalupe, où il doit rassembler tout le tercio. Je l'ai su, en allant tout à l'heure prendre congé de lui. Le roi lui-même doit s'y trouver; il est en chemin.

LE SERGENT. — Je vais, seigneur, exécuter vos ordres.

LE CAPITAINE. — Songe qu'il y va de ma vie.

SCÈNE XVII

REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

REBOLLEDO. — Vous me devez de belles étrennes, seigneur...

LE CAPITAINE. — Et de quoi, Rebolledo?

REBOLLEDO. — Je les mérite assurément, car je viens vous dire...

LE CAPITAINE. — Quoi?

REBOLLEDO. — Que nous avons à craindre un ennemi de moins.

LE CAPITAINE. — Lequel? parle vite.

REBOLLEDO. — Ce jeune garçon, frère d'Isabelle. Don Lope l'a demandé au père qui le lui a donné, et il l'emmène à la guerre. Je l'ai rencontré, seigneur, dans la rue, tout rayonnant, tout flambant neuf, et mêlant à certains restes de laboureur des commencements de soldat. De sorte qu'il n'y a plus que le vieux pour nous donner de la tablature.

LE CAPITAINE. — Tout marche bien, surtout si je suis aidé par celle qui me fait espérer que je pourrai, cette nuit, parler à Isabelle.

REBOLLEDO. — N'en doutez pas.

LE CAPITAINE. — Je reviendrai ce soir. Maintenant, il faut que je rejoigne la troupe qui se met en chemin. Vous viendrez tous deux avec moi.

(Il sort.)

REBOLLEDO. — C'est peu, vive Dieu! Quand il en viendrait deux autres, et quatre autres, et six autres.

L'ÉTINCELLE. — Et moi, si tu reviens, que deviendrai-je? Je ne suis pas tranquille, si je rencontre celui qui est allé se faire recoudre chez le barbier.

REBOLLEDO. — Je ne sais trop que faire de toi. Aurais-tu, dis-moi, le courage de m'accompagner?

L'ÉTINCELLE. — Pourquoi non? N'ai-je pas l'habit, le cœur, et le courage d'un soldat?

REBOLLEDO. — L'habit, en effet, ne manquera pas; n'avons-nous pas encore celui du page qui est parti l'autre jour?

L'ÉTINCELLE. — Je prendrai sa place.

REBOLLEDO. — Partons, voici le drapeau qui marche.

L'ÉTINCELLE. — Ah! je vois bien maintenant pourquoi j'ai tant chanté : « Amour de soldat ne dure pas une heure. »

(Ils s'en vont.)

SCÈNE XVIII

DON LOPE, CRESPO, JUAN.

DON LOPE. — Je vous suis reconnaissant de bien des choses; mais d'aucune autant comme de m'avoir donné votre fils pour soldat. Je vous en remercie du fond de l'âme.

CRESPO. — C'est un serviteur que je vous donne.

DON LOPE. — C'est un ami que je reçois de vous. Sa bonne mine, son courage, son goût pour les armes m'ont gagné le cœur.

JUAN. — Je serai toujours à vos ordres, et vous verrez avec quel zèle je vous suivrai et chercherai à vous obéir en tout.

CRESPO. — Ce que je vous demande, seigneur, c'est que vous l'excusiez, s'il ne réussit pas bien à vous servir; car, dans l'école des champs, les charrues, les pelles, les fourches, sont nos seuls livres; et l'enfant n'aura pu y apprendre ce que dans les palais des riches enseigne l'urbanité du monde.

DON LOPE. — Maintenant que le soleil perd de sa force, il est temps que je parte.

JUAN. — Je vais voir, seigneur, si la litière arrive.

(Il sort.)

SCÈNE XIX

ISABELLE, INÈS, DON LOPE, CRESPO.

ISABELLE. — Et vous partiez, seigneur, sans prendre congé de qui ne demande qu'à vous servir; c'est mal.

DON LOPE, *à Isabelle.* — Je ne serais pas parti sans vous baiser les mains, et vous prier de daigner me pardonner la liberté que je prends et qui a son excuse; ce n'est pas le don qui récompense, mais l'hommage. Cette médaille, quoique entourée de riches diamants, arrivera pauvre dans vos mains; je vous prie cependant de l'accepter et de la porter au col en mémoire de moi.

ISABELLE. — Je regrette beaucoup que vous ayez eu la pensée de payer si généreusement notre hospitalité, car, de l'honneur que nous avons reçu, c'est nous qui restons les débiteurs.

DON LOPE. — Ceci n'est pas une indemnité, mais un gage d'amitié.

ISABELLE. — Comme gage d'amitié, et non comme indemnité, je l'accepte. Je vous recommande mon frère, puisqu'il est assez heureux pour mériter d'être admis au nombre de vos serviteurs.

DON LOPE. — Je vous affirme de nouveau que vous pouvez être tranquille à son égard, il vient avec moi.

SCÈNE XX

JUAN, LES MÊMES.

JUAN. — La litière est prête, seigneur.

DON LOPE. — Adieu donc.

CRESPO. — Que Dieu vous garde!

DON LOPE. — Adieu, don Pedro Crespo!

CRESPO. — Adieu, noble don Lope!

DON LOPE. — Qui vous eût dit, le premier jour que nous nous sommes vus ici, que nous deviendrions de si bons amis pour la vie?

CRESPO. — Je l'eusse dit, seigneur, si j'avais pu deviner, en vous écoutant, que vous étiez...

DON LOPE. — Achevez-donc, pour Dieu!

CRESPO. — Un fou d'une si bonne espèce.

(Don Lope sort.)

SCÈNE XXI

CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS.

CRESPO, *à son fils.* — Pendant que le seigneur don Lope fait ses derniers préparatifs, écoute bien, mon fils, devant ta cousine et devant ta sœur, ce que j'ai à te dire. Grâce à Dieu, Juan, tu sors d'un sang plus pur que le soleil, mais plébéien. Je te dis l'un et l'autre : ceci, pour que tu n'humilies pas ton orgueil et ton courage, au point que, te défiant de toi-même, tu n'oses, par des moyens honnêtes, aspirer à devenir plus que tu n'es; cela, pour que tu ne descendes pas, par une sotte vanité, au-dessous de toi-même. Use de l'une et l'autre vue avec une égale humilité, parce qu'étant humble, une juste appréciation des choses te fera prendre le meilleur parti, et que cette même humilité te fera mettre en oubli des choses qui, chez les orgueilleux, tournent souvent contre eux. Combien dans le monde ont tels défauts que leur humilité efface; et combien n'en ont pas qui, pour s'être attiré la haine, n'en ont pas été plus avancés! Sois courtois par-dessus tout, sois libéral et affable; car c'est le chapeau et l'argent qui font les amis; et tout l'or qu'engendre le soleil dans les entrailles des Indes ou que la mer a englouti ne vaut pas l'avantage d'être aimé. Ne dis point de mal des femmes, la plus humble a son prix, je te le dis; et ce sont elles après tout qui nous mettent au monde. Ne te bats point pour la moindre chose; lorsque je vois dans nos villages tant de maîtres enseigner l'art de se battre, je me dis souvent, à part moi : Ce n'est point là l'école qu'il nous faut; ce n'est point à se battre avec adresse, avec grâce, avec courage qu'on doit exercer un homme, mais à savoir pourquoi il se bat; et j'affirme que s'il n'y avait qu'un maître pour enseigner, non comme il faut se battre, mais pourquoi, tout le monde lui enverrait ses enfants. Avec ces conseils et avec l'argent que tu emportes pour ton voyage, et pour te faire, en arrivant, deux vêtements complets, la protection de don Lope et ma bénédiction, j'espère, Dieu

aidant, te voir un jour en meilleure posture. Adieu, mon fils, je sens que je m'attendris en te parlant.

JUAN.—Vos leçons, mon père, se gravent dans mon cœur, où elles vivront aussi longtemps que je vivrai moi-même. Donnez-moi votre main à baiser; et toi, ma sœur, ouvre-moi tes bras; car don Lope, mon seigneur, est déjà parti, et il me faut le rejoindre.

ISABELLE. — Mes bras voudraient te retenir.

JUAN. — Adieu, ma cousine.

INÈS. — Ma voix ne te dit rien; mes yeux parlent pour elle. Adieu.

CRESPO. — Allons, pars vite, chaque fois que je te regarde, je regrette davantage que tu partes; mais il le faut, j'ai donné ma parole.

JUAN. — Que le ciel reste avec vous tous!

(Il s'en va.)

CRESPO. — Que Dieu aille avec toi!

SCÈNE XXII

CRESPO, ISABELLE, INÈS.

ISABELLE. — Vous avez pris là un cruel parti.

CRESPO. — A présent que je ne le vois plus, je parlerai avec moins d'émotion. Qu'eût-il fait avec moi, que d'être toute sa vie un fainéant, un vaurien? Qu'il aille servir le roi!

ISABELLE. — Je regrette seulement qu'il parte de nuit.

CRESPO. — Marche de nuit en été, c'est plutôt plaisir que fatigue; et il faut, avant tout, qu'il rejoigne don Lope. (*A part.*) Je fais le brave devant les autres, mais cet enfant m'a tout attendri.

ISABELLE. — Rentrez chez vous, mon père.

INÈS. — Puisqu'il n'y a plus de soldats, restons encore un moment à la porte, à prendre le frais du soir; les voisins ne tarderont pas à sortir aussi.

CRESPO. — Je reste aussi; quand je vois blanchir le chemin, je m'imagine y voir Juan. Inès, va me chercher un siége.

INÈS. — Voici un petit banc.

ISABELLE. — On dit que, cette après-midi, la commune a choisi ses magistrats.

CRESPO. — C'est toujours ici l'usage, au mois d'août.

(Ils s'asseyent.)

SCÈNE XXIII

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE, et SOLDATS, *enveloppés de leurs manteaux jusqu'aux yeux*, CRESPO, ISABELLE, INÈS.

LE CAPITAINE, *à part, à ses soldats.* — Ne faites pas de bruit; toi, Rebolledo, avance et avertis la servante que je suis dans la rue.

REBOLLEDO. — J'y vais; mais qu'est-ce que je vois? du monde devant la porte.

LE SERGENT. — Et moi, aux reflets de la lune sur les visages, j'imagine que celle-ci est Isabelle.

LE CAPITAINE. — C'est elle, mon cœur me l'a dit mieux que la lune. Nous arrivons, au bon moment. Si une fois arrivés nous ne reculons pas, nous ne serons pas venus pour rien.

LE SERGENT. — Êtes-vous en état d'écouter un conseil?

LE CAPITAINE. — Non.

LE SERGENT. — Alors je ne vous le donnerai pas. Faites à votre guise.

LE CAPITAINE. — Je m'élance hardiment, j'enlève Isabelle; vous autres, l'épée au poing, empêchez qu'on ne me suive.

LE SERGENT. — Nous sommes venus avec vous, c'est pour vous obéir.

LE CAPITAINE. — Souvenez-vous que l'endroit où nous devons nous retrouver, c'est le bois voisin, sur la droite, en quittant la route.

REBOLLEDO. — L'Étincelle?

L'ÉTINCELLE. — Quoi?

REBOLLEDO. — Garde les manteaux.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — Quand on va se battre, le

meilleur, je crois, est de garder les habits; on dit cela pour ceux qui vont se baigner, mais qu'importe?

LE CAPITAINE. — Je veux arriver le premier.

CRESPO. — Nous avons assez joui de la fraîcheur du lieu, rentrons dans la maison.

LE CAPITAINE, *à part, à ceux qui le suivent.* — C'est le moment; à moi, les amis!

(Les soldats se jettent en avant, retiennent Crespo et Inès, et s'emparent d'Isabelle.)

ISABELLE. — Ah! traître! Qu'est-ce ceci, seigneur?

LE CAPITAINE. — C'est une fureur, un délire d'amour.

(Ils l'enlèvent et sortent.)

ISABELLE, *derrière la scène.* — Ah! traître! Mon père!

CRESPO. — Ah! les lâches!

ISABELLE, *derrière la scène.* — Mon père! mon cher père!

INÈS. — Je ferai bien de rentrer dans la maison.

(Elle rentre.)

CRESPO. — Vous avez vu que j'étais sans épée, infâmes, lâches, traîtres!

REBOLLEDO. — Rentrez, si vous ne voulez pas que la mort soit votre dernier châtiment.

CRESPO. — Quand mon honneur est mort, que m'importe la vie? Ah! si j'avais une épée! Mais les suivre sans armes, à quoi bon? Et si je cours chercher une épée, je les perds de vue. Que faire? Destins cruels, partout le danger est le même.

SCÈNE XXIV

INÈS *avec une épée,* CRESPO.

INÈS. — Tenez, voici votre épée.

CRESPO. — Elle vient à propos, je retrouve l'honneur, ayant une épée pour vous poursuivre.

SCÈNE XXV

La campagne.

CRESPO, *qui se bat contre* LE SERGENT, REBOLLEDO *et les* SOLDATS, *ensuite* ISABELLE.

CRESPO. — Lâchez votre proie, traîtres, misérables; je la reprendrai, ou j'y perdrai la vie.

LE SERGENT.— Vaine entreprise, nous sommes en nombre.

CRESPO. — Mes malheurs aussi sont en nombre et combattent tous pour moi... mais la terre manque sous mes pieds.

(Il tombe.)

REBOLLEDO. — Tuez-le.

LE SERGENT. — Ce serait trop vraiment de lui ôter la vie avec l'honneur; il vaut mieux l'attacher dans le bois, et l'y laisser pour l'empêcher de donner l'alarme.

ISABELLE, *derrière la scène.* — Mon père, mon seigneur!

CRESPO. — Ma fille!

REBOLLEDO.— Entraîne-le à l'écart, comme tu disais.

CRESPO. — Ma fille, mes soupirs seuls peuvent te suivre.

(On l'entraîne.)

SCÈNE XXVI

ISABELLE *et* CRESPO, *derrière la scène.*

ISABELLE. — Ah! malheureuse!

(Entre Juan.)

JUAN, *paraissant.* — Quelle voix déchirante!

CRESPO, *derrière la scène.* — Ah! malheureux!

JUAN.— Quel triste gémissement! A l'entrée de ce bois, mon cheval s'est abattu sous moi, il se relève et s'enfuit, et je cours après lui, à travers les broussailles. J'entends d'un côté des voix lamentables, et de l'autre de tristes gémissements qui m'arrivent confus et que je ne puis re-

connaître. Deux nécessités puissantes sollicitent à grands cris mon courage; mais si le danger est égal des deux parts, ici c'est un homme, là c'est une femme qui appelle. C'est à elle qu'il faut aller; c'est obéir à mon père qui m'a dit ces deux choses, de ne me battre qu'à bon escient, et d'honorer la femme. J'honore ainsi les femmes, et à bon escient je me bats.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

L'intérieur d'un bois.

ISABELLE, *éplorée.* — Ah! que la belle clarté du jour ne se lève jamais plus à mes yeux, pour que je n'aie pas à rougir de moi devant elle! O toi, fugitif printemps des innombrables étoiles, ne te hâte pas de céder la place à l'aurore qui, foulant tes plaines d'azur, vient avec son sourire et ses larmes effacer tes douces lueurs, et, s'il le faut, que ce soit du moins avec ses larmes, non avec son sourire. Et toi, ô roi des astres, demeure plongé dans la froide écume de la mer, laisse la triste nuit prolonger cette fois son douteux empire, et permets que l'on dise de ta divinité, devenue attentive à mes prières, qu'elle obéit à sa propre volonté et non à un ordre supérieur. Pourquoi te hâterais-tu de faire voir dans ma destinée le crime le plus horrible, la violence la plus cruelle que le ciel ait permise pour se venger des hommes? Mais, hélas! ta tyrannie est inexorable; pendant que je te prie de retarder ta course, mes yeux voient ta face majestueuse s'élever au-dessus des monts. Infortunée, hélas! assaillie, poursuivie de tant de peines, de tourments, d'ignominies, voilà que ton courroux aussi prend parti contre mon honneur. Que faire? où aller? Si je laisse mes pas égarés se tourner vers la maison paternelle, quel affront nouveau pour mon vieux père qui n'avait d'autre bonheur, d'autre joie que de se mirer dans le pur cristal de mon honneur, honteusement souillé désormais d'une tache ineffaçable. Si, par respect pour lui ou par crainte, je redoute, dans mon dés-

espoir, de retourner vers lui, je m'expose à ce que l'on dise que j'ai été complice de mon infamie, et mon aveugle imprudence abandonne l'innocence aux lâches interprétations de la malice. Combien j'ai eu tort de me dérober par la fuite à la rencontre de mon frère! Ne valait-il pas mieux que son noble courroux me donnât la mort, en apprenant ma déplorable destinée? Je veux l'appeler, qu'il revienne, animé d'une fureur vengeresse, et m'arrache la vie. Que l'écho répète ma voix confuse et dise...

SCÈNE II

CRESPO, ISABELLE.

CRESPO, *derrière la scène*. — Ah! reviens et tue-moi; la mort sera un bienfait de ta main. Ce n'est pas être compatissant que de laisser la vie à un infortuné.

ISABELLE. — Quelle est cette voix? je l'entends à peine, j'ai peine à la reconnaître.

CRESPO, *derrière la scène*. — Donnez-moi la mort, par pitié!

ISABELLE. — Ciel! ciel! un autre ici qui appelle la mort, un autre infortuné, malgré lui condamné à vivre. Mais, que vois-je?

(Elle écarte quelques branches et découvre Crespo attaché à un arbre.)

CRESPO. — S'il y a dans ce bois quelqu'un de sensible à la pitié, qu'il vienne me donner la mort. Mais, ô ciel! qu'ai-je vu?...

ISABELLE. — Les mains liées derrière le dos et attaché au tronc d'un chêne...

CRESPO.— Attendrissant les cieux de sa voix suppliante...

ISABELLE. — C'est mon père.

CRESPO. — C'est ma fille que je vois.

ISABELLE. — Mon père, mon seigneur!

CRESPO. — Ma fille! Approche et détache ces liens.

ISABELLE. — Je n'ose, mon père. Si mes mains détachent les liens qui vous retiennent, je n'oserai plus vous raconter mes malheurs; une fois les mains libres et sans

honneur, votre colère me donnera la mort, et je veux d'abord vous raconter mes malheurs.

CRESPO. — Arrête, Isabelle! arrête, n'achève pas; il est tels malheurs, Isabelle, qui, pour être dits, n'ont pas besoin d'être racontés.

ISABELLE. — J'ai beaucoup de choses à vous apprendre; en les écoutant votre vertu s'en irritera et voudra les punir avant d'avoir tout entendu. Je jouissais, cette nuit, de la sécurité paisible que ma jeunesse se promettait de l'ombre de vos cheveux blancs, quand ces traîtres masqués m'enlevèrent. Contre leur audace l'honneur n'était pas un suffisant secours. C'est ainsi que le loup affamé arrache aux mamelles de sa mère une innocente brebis. Ce capitaine, cet hôte perfide, qui, le premier jour, introduisit dans la maison cet abîme inouï de trahisons, de ruses, de querelles, m'enleva dans ses bras pendant que d'autres traîtres, des soldats aussi, protégeaient sa fuite. Ce bois obscur, qui est à la sortie du village, lui servit d'asile. Les bois ne sont-ils pas l'asile de toutes les violences? Ici je me vis deux fois sans connaissance, et cessai même d'entendre votre voix qui me suivait, et qui, emportée par le vent, allait, de loin en loin, s'affaiblissant avec la distance. D'abord, j'avais distinctement entendu vos paroles; bientôt ce ne furent plus des paroles, mais un vain bruit répandu dans le vent; au lieu de mots distincts, ce n'était que l'écho lointain d'un appel confus. Ainsi, quand un clairon s'éloigne, il reste longtemps dans l'oreille qui l'écoute, sinon le bruit, au moins la vibration qui le rappelle. Le traître, alors, voyant que personne ne le suit, que personne ne vient à mon secours, car la lune elle-même, était-ce vengeance ou cruauté? cachait, hélas! dans de sombres nuages cette clarté qu'elle emprunte au soleil, essaya une seconde fois, et cent fois, hélas! de justifier son amour par d'hypocrites paroles. Quoi de plus audacieux que de vouloir ainsi, d'un instant à l'autre, changer l'offense en caresse? Malheur, malheur à l'homme qui cherche à gagner une âme par la violence! Il ne voit donc pas que, pour l'amour vainqueur, l'unique trophée c'est l'aveu de celle que l'on aime, et que vouloir possé-

der, sans l'âme, une beauté outragée, c'est se contenter d'une femme belle mais non vivante? Quelles prières, quelles véhémentes paroles, tantôt humble, tantôt fière, ne lui adressai-je pas? mais en vain, car... (ici que ma voix se taise!) orgueilleux... (que mes larmes deviennent muettes!) audacieux... (que mon cœur gémisse!) grossier... (que mes yeux pleurent!) brutal... (que la haine se taise en moi!) violent... (que le souffle me manque!) effronté... (revêtez-moi de deuil!) Ici, ce que la voix ne peut dire l'action le fait comprendre; je cache mon visage de honte, je pleure l'outrage que je n'ose exprimer, je tords mes mains de rage, ma poitrine éclate de colère. Comprenez, mon père, ces démonstrations, puisqu'il n'y a pas de paroles pour dire ce qu'elles signifient. Enfin, au bruit de mes plaintes emportées par le vent, et qui ne demandaient plus secours au ciel, mais justice, l'aube parut, et, prenant sa lumière pour guide, j'entendis du bruit parmi les branches, et, regardant qui ce pouvait être, je reconnais mon frère. Ah! Dieu! les secours n'arriveront donc jamais à temps à une infortunée? A la douteuse clarté du matin, qui, si elle n'éclaire pas encore, montre déjà les objets, il voit le dommage, sans qu'il soit besoin de le lui dire; car le chagrin a des yeux de lynx qui pénètrent les choses. Sans dire un mot, il tire l'épée dont vous l'avez armé, le jour même. Le capitaine, qui voit arriver ce tardif secours, tire aussi la sienne et se met en défense. Ils s'élancent tous deux : l'un attaque, l'autre riposte, et pendant qu'ils combattent avec fureur, craintive et désolée, voyant que mon frère ignore encore si je suis coupable ou non, pour ne pas exposer ma vie en me disculpant, je me sauve et m'enfonce dans les détours inextricables du bois, pas si vite pourtant que je ne m'arrête parfois à regarder à travers les branches des arbres, désirant de savoir ce que je fuyais. Bientôt mon frère blessa le capitaine; celui-ci tomba; mon frère veut alors lui porter un dernier coup, quand ceux qui cherchaient leur capitaine se mettent en devoir de le venger. Mon frère veut se défendre; mais voyant qu'il avait affaire à toute une escouade, il s'échappe; ils ne le suivent pas, plus em-

pressés à porter secours au blessé qu'à le venger. Ils le prennent dans leurs bras et le rapportent du côté du village, sans s'inquiéter de son crime et de tous les dangers dont il est menacé, résolus à pourvoir au plus pressé. Quant à moi, devant cet enchaînement de catastrophes, aveugle, éperdue, désolée, j'ai été, j'ai couru à travers le bois, au hasard et sans guide, jusqu'à ce que, prosternée à vos pieds, avant de recevoir la mort de votre main, je vous ai raconté mes malheurs. A présent que vous les savez, tournez contre ma vie votre épée et votre courage. Pour vous le rendre plus facile (*elle le détache*), mes propres mains détachent ces liens dont vous pouvez maintenant enlacer le cou de votre fille. Je suis votre fille, j'ai perdu l'honneur, vous êtes libre. Couvrez-vous de gloire, en m'arrachant la vie, et qu'on dise de vous que, pour ressusciter votre honneur, vous avez donné la mort à votre fille.

(Elle se met à genoux.)

CRESPO. — Relève-toi, Isabelle, ne reste pas plus longtemps à genoux. Sans ces événements qui nous éprouvent et nous affligent, les peines seraient ignorées et nous ne saurions pas le prix du bonheur. Ces douloureux événements sont faits pour les hommes, et il faut qu'ils s'impriment fortement dans nos cœurs. Partons, Isabelle, et retournons à la maison. Ton frère est en péril, et il nous faut faire les plus actives recherches pour savoir ce qu'il est devenu et le mettre en sûreté.

ISABELLE, *à part.* — O fortune! il y a ici ou beaucoup de prudence ou une grande dissimulation.

CRESPO. — Partons.

SCÈNE III

Une rue à l'entrée du village.

CRESPO, ISABELLE.

CRESPO, *à part.* — Vive Dieu! si la nécessité et le besoin de se faire panser ont forcé le capitaine de revenir au village, je crois qu'il lui vaudra mieux mourir de cette

blessure pour en éviter une autre et mille autres, car je ne serai pas tranquille qu'il n'ait expiré de ma main. Allons, ma fille, rentrons chez nous.

SCÈNE IV

LE GREFFIER, CRESPO, ISABELLE.

LE GREFFIER. — Seigneur Pedro Crespo, je vous apporte une bonne nouvelle et vous félicite.

CRESPO. — Une bonne nouvelle, greffier? et laquelle?

LE GREFFIER. — Le conseil vous a aujourd'hui même nommé alcade, et, pour inaugurer votre charge, vous avez deux grandes affaires. La première est la venue du roi qui sera ici aujourd'hui ou demain, à ce qu'on dit. L'autre, c'est que des soldats viennent de rapporter secrètement au village, pour le faire panser en toute hâte, ce capitaine qui avait hier ici sa compagnie. Il ne dit pas qui l'a blessé, mais si on parvient à le savoir, ce sera une grosse affaire[1].

CRESPO, *à part*. — Ciel! quand je songe à me venger, le bâton de la justice remis entre mes mains me fait l'arbitre de mon honneur! Comment pourrais-je prévariquer, si, dans ce moment même, on me confie le soin d'empêcher que les autres ne prévariquent? Mais des choses de cette importance ne s'examinent pas légèrement. (*Au greffier.*) Je suis infiniment reconnaissant de l'honneur qui m'est fait.

LE GREFFIER. — Venez à la salle du conseil, et après avoir pris possession du bâton de justice[2], vous pourrez sur-le-champ procéder à l'enquête.

CRESPO. — Je vous suis. (*A sa fille.*) Rentre à la maison.

ISABELLE. — Que le ciel ait pitié de moi! Dois-je vous accompagner, mon père?

1. Dans l'ancienne Espagne l'alcade était à la fois maire, juge de paix et juge de première instance au civil et au criminel. Il n'a plus guère que les attributions de maire.

2. La *vara*, signe de la dignité de l'alcade, était un bâton noir, surmonté d'une pomme d'ivoire. Il n'a plus aujourd'hui de marque distinctive que le cordon qui est invariablement noir.

CRESPO. — Ma fille, votre père est alcade, il saura vous faire rendre justice.

(Ils s'en vont.

SCÈNE V

Une maison de Zalamea. — Le logement du capitaine.

LE CAPITAINE *blessé, avec un bandage*, LE SERGENT.

LE CAPITAINE. — La blessure n'était rien. Pourquoi m'avez-vous ramené ici?

LE SERGENT. — Qu'en pouvait-on savoir, avant qu'on vous eût pansé? Maintenant que le pansement est fait, il faut prendre garde de ne pas exposer la vie pour la blessure. Mais fallait-il vous laisser perdre tout votre sang?

LE CAPITAINE. — A présent que me voilà pansé, nous aurions tort de nous arrêter ici; les autres sont-ils là?

LE SERGENT. — Oui.

LE CAPITAINE. — Mettons-nous donc à couvert de ces vilains. Si on arrive à savoir que je suis ici, il faudra peut-être en venir aux mains.

SCÈNE VI

REBOLLEDO, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

REBOLLEDO. — La justice vient d'entrer ici.

LE CAPITAINE. — Qu'ai-je à démêler avec la justice ordinaire[1]?

REBOLLEDO. — Je dis seulement qu'elle est entrée.

LE CAPITAINE. — Il ne pouvait rien m'arriver de mieux, et je n'ai plus rien à craindre des gens du village, quand ils sauront que je suis ici. La justice civile ne peut que me renvoyer au conseil de guerre de qui je relève; et quoiqu'il y ait du louche dans l'affaire, je suis tranquille.

1. En Espagne, en effet, comme chez nous encore au siècle dernier, les militaires avaient leurs *fueros* et ne relevaient pas de la justice civile.

REBOLLEDO. — Le vilain aura sans doute porté plainte.

LE CAPITAINE. — C'est ce que je crois.

SCÈNE VII

CRESPO, LE GREFFIER, LABOUREURS, LES MÊMES.

CRESPO, *derrière la scène.* — Gardez toutes les portes, et que pas un soldat ne sorte d'ici. S'il veut sortir, qu'on le tue.

(Pedro Crespo se présente avec la *vara* d'alcade et suivi des laboureurs.)

LE CAPITAINE. — Comment osez-vous entrer ici? Mais que vois-je?

CRESPO. — Pourquoi pas? La justice a-t-elle besoin de permission? Non, que je sache.

LE CAPITAINE. — La justice, à supposer que vous soyez alcade depuis hier, n'a rien à voir avec moi, songez-y.

CRESPO. — Pour Dieu, seigneur, ne vous emportez pas. Je viens seulement, avec votre permission, remplir une formalité, et il importe que nous soyons seuls.

LE CAPITAINE, *au sergent et à Rebolledo.* — Retirez-vous.

CRESPO, *aux laboureurs.* — Retirez-vous également (*à part, au greffier*), mais ne perdez pas de vue ces soldats.

LE GREFFIER. — J'aurai l'œil sur eux.

(Les laboureurs, le sergent, Rebolledo et le greffier se retirent.)

SCÈNE VIII

CRESPO, LE CAPITAINE.

CRESPO. — Je me suis servi de mon titre d'alcade et de l'autorité de la justice pour vous contraindre à m'écouter. Maintenant je dépose le bâton, et je veux, comme un simple particulier, vous dire mes peines. (*Il dépose la vara contre le mur.*) Nous voici seuls, seigneur don Alvaro; parlons tranquillement, sans permettre aux ressentiments

que nous tenons emprisonnés dans nos cœurs d'éclater avec trop de violence. Je suis homme de bien. Maître de choisir ma naissance, j'aurais voulu, Dieu m'en est témoin, qu'il n'y eût pas en moi la moindre tache, le plus petit défaut qui fît souffrir mon amour-propre. Ici, parmi mes égaux, j'ai toujours mérité la considération; le conseil et mes concitoyens m'accordent leur estime. J'ai passablement de bien, et, grâce au ciel, je ne connais guère dans tout le voisinage de plus riche laboureur que moi. Ma fille a été élevée dans la retraite, et, je le crois, avec une grande réputation de sagesse et de vertu. Ainsi fut sa mère, — que Dieu l'ait en son paradis! Pour prouver ce que j'avance, il suffira de dire, seigneur, que je suis riche, et que personne ne parle mal de moi; que je ne suis pas fier, et que personne ne songe à me manquer; et cela dans un petit village dont les habitants n'ont qu'un défaut, celui de s'en chercher les uns aux autres. Et plût à Dieu, seigneur, que l'on se contentât de les savoir! Que ma fille soit très-belle, rien ne le dit mieux que vos emportements, et si je ne le dis pas moi-même, c'est que je ne le pourrais sans pleurer. De là est venu tout mon malheur; mais ne vidons pas jusqu'à la lie la coupe d'amertume, qu'il en reste encore pour éprouver notre courage. Toutefois, seigneur, ne laissons pas les choses aller à l'abandon, et sachons nous-mêmes faire quelque chose pour les améliorer. Vous voyez si ma douleur est extrême, je voudrais la cacher et je ne puis. Dieu sait que si je pouvais la tenir secrète et l'ensevelir au fond de mon âme, je ne serais pas ici avec mon dessein, et plutôt que de parler, je me résignerais à tout. Mais forcé de chercher un remède à un outrage si public, et considérant que venger l'outrage, ce n'est pas y porter remède, ballotté d'un parti à l'autre, je n'en vois qu'un qui me convienne et me paraisse vous convenir à vous-même. Et c'est qu'à l'instant même vous vous empariez de tout mon bien, sans que pour ma subsistance et celle de mon fils, que j'amènerai tout à l'heure à vos pieds, je me réserve un seul maravédis. Nous irons ensuite demander l'aumône, si nous n'avons pas d'autre ressource pour vivre. Et si aujourd'hui même il

vous plaît de nous appliquer la marque des esclaves[1] et de nous vendre, ce sera autant d'ajouté à la rançon que je vous offre. Rendez-nous seulement l'honneur que vous nous avez ravi, le vôtre n'y perdra rien. Ce que vos enfants pourraient perdre à être mes petits-fils, ils le regagneront avec usure, seigneur, par l'avantage de vous avoir pour père. Le proverbe castillan dit avec raison que c'est le cheval qui porte la selle. Voyez (*il se met à genoux*)! je vous le demande à genoux, et je pleure sur ma barbe blanche que ma poitrine croit sentir se fondre en eau. Que vous demandé-je? l'honneur que vous m'avez pris vous-même, bien qu'il m'appartienne; et de la manière dont je vous le demande, à genoux, j'ai l'air de vous réclamer ce qui est à vous et non à moi. Considérez que je pourrais le reprendre de mes mains, et ne veux que le recevoir des vôtres.

LE CAPITAINE. — La patience m'échappe. Sachez-moi gré, vieillard importun et bavard, de ne pas vous tuer sur l'heure de ma main, votre fils et vous. Si je ne vous traite pas plus sévèrement tous deux, rendez-en grâce à la beauté d'Isabelle. Si vous voulez une réparation, les armes à la main, je ne ne vous crains guère; préférez-vous vous adresser à la justice, vous n'avez aucune juridiction sur moi.

CRESPO. — Ainsi mes larmes ne vous touchent pas?

LE CAPITAINE. — Les larmes d'un vieillard, d'un enfant, d'une femme, y prend-on garde?

CRESPO. — Une pareille douleur n'obtiendra pas de vous une parole de consolation?

LE CAPITAINE. — Quelle autre consolation vous faut-il, quand je vous laisse la vie?

CRESPO. — Voyez, prosterné à vos pieds, je vous redemande à grands cris mon honneur.

LE CAPITAINE. — Quel ennui!

CRESPO. — Songez que je suis à présent l'alcade de Zalademéa.

1. Le texte dit un *s* et un *clou* (*esclavo*), genre de rébus que l'on goûte assez en Espagne. Il est probable qu'anciennement on y marquait ainsi les esclaves.

LE CAPITAINE — Vous n'avez sur moi aucune juridiction, le conseil de guerre m'enverra réclamer.

CRESPO. — C'est votre dernier mot?

LE CAPITAINE. — Oui, vieillard décrépit et fastidieux.

CRESPO. — Il n'y a donc plus de remède?

LE CAPITAINE. — Le meilleur est de vous taire.

CRESPO. — Il n'y en a pas d'autre?

LE CAPITAINE. — Non.

CRESPO. — Eh bien, je jure Dieu que vous me le paierez. Holà!

(Il se relève et reprend la *vara*.)

SCÈNE IX

LES LABOUREURS, CRESPO, LE CAPITAINE.

UN LABOUREUR, *derrière la scène.* — Seigneur alcade?

(Entrent les laboureurs.)

LE CAPITAINE *à part.* — Qu'oseraient faire ces vilains?

LE GREFFIER. — Qu'ordonnez vous?

CRESPO. — J'ordonne que l'on arrête le capitaine.

LE CAPITAINE. — Voilà de singulières violences! avec un homme de ma sorte, un officier du roi, cela est impossible.

CRESPO. — Nous essaierons. Vous ne sortirez d'ici que prisonnier ou mort.

LE CAPITAINE. — Je vous en avertis, je suis capitaine en activité.

CRESPO. — Suis-je, moi, un alcade en retraite[1]? Rendez-vous prisonnier sur-le-champ.

LE CAPITAINE, *à part.* — Ne pouvant lutter contre tous, il faut bien que je me rende. Je porterai ma plainte au roi.

CRESPO. — Et moi la mienne. Heureusement le roi n'est pas loin d'ici; il nous entendra tous deux. Il convient de remettre cette epée.

1. Il y a ici une antithèse intraduisible mot à mot : je suis un capitaine *vivant*, dit don Alvaro; et moi, répond Crespo, suis-je un alcade *mort?*

LE CAPITAINE. — Est-il dans l'ordre que...

CRESPO. — Comment non? vous êtes prisonnier.

LE CAPITAINE. — Traitez-moi avec respect.

CRESPO. — Ceci est dans l'ordre. (*Aux alguazils.*) Conduisez-le respectueusement à la maison du conseil; mettez-lui avec respect les fers aux pieds et une chaîne au cou, et veillez soigneusement, toujours avec respect, à ce qu'il ne parle à aucun soldat. Mettez également ceux-ci en prison et au secret, comme de juste, parce qu'il faudra bientôt prendre avec respect leur déclaration à tous trois. (*Au capitaine.*) Et ceci est entre nous, si je trouve les charges suffisantes, avec le plus grand respect, je vous ferai pendre, j'en jure Dieu.

LE CAPITAINE. — Ah! vilains, vous êtes les maîtres!

(Les laboureurs emmènent le capitaine.)

SCÈNE X

REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE, CRESPO, LE CAPITAINE.

LE GREFFIER. — Ce page et ce soldat sont les seuls que j'aie pu arrêter; l'autre s'est échappé.

CRESPO. — Celui-ci est le drôle qui chante. Avec un certain tour de gosier que je lui prépare, il ne chantera plus de sa vie.

REBOLLEDO. — Est-ce un crime de chanter, seigneur?

CRESPO. — C'est un mérite, au contraire, et j'ai certain instrument où tu chanteras mieux encore. Décide-toi à parler...

REBOLLEDO. — Sur quoi?

CRESPO. — Sur tout ce qui s'est passé cette nuit.

REBOLLEDO. — Votre fille le sait mieux que moi.

CRESPO. — Parle, ou tu vas mourir.

L'ÉTINCELLE, *à part.* — Rebolledo, nie tout résolûment; tu seras, si tu nies, le sujet d'une belle chanson que je chanterai.

CRESPO. — Et vous ensuite, qui en chantera une autre en votre honneur?

L'ÉTINCELLE. — A moi, on ne peut me donner la torture.

CRESPO. — Peut-on savoir pourquoi?

L'ÉTINCELLE. — C'est une chose établie, et il n'y a pas de loi qui l'ordonne.

CRESPO. — Et la raison?

L'ÉTINCELLE. — Excellente.

CRESPO. — Quelle est-elle?

L'ÉTINCELLE. — Je suis enceinte.

CRESPO. — A-t-on vu effronterie pareille? Mais la colère m'emporte. N'êtes-vous point page d'infanterie?

L'ÉTINCELLE. — Non, seigneur, de cavalerie.

CRESPO. — Décidez-vous à faire votre déclaration.

L'ÉTINCELLE. — On déclarera, soyez tranquille, et plus qu'on ne sait. Le pire serait de mourir.

CRESPO. — C'est le moyen d'échapper tous deux à la torture.

L'ÉTINCELLE. — S'il en est ainsi, étant née pour chanter, je chanterai.

(Elle chante.)

On veut me donner la torture.

REBOLLEDO, *chantant.*

Et moi que me donnera-t-on?

CRESPO. — Y pensez-vous?

L'ÉTINCELLE. — Nous préludons, puisque nous allons chanter.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE XI

Une salle dans la maison de Crespo.

JUAN.

JUAN. — Depuis que j'ai blessé le traître dans le bois, depuis que, me battant avec lui, j'ai détourné l'épée, en voyant arriver ses nombreux complices, j'ai parcouru le bois et l'ai fouillé dans tous les sens, sans pouvoir ren-

contrer ma sœur. Je me suis hasardé à venir jusqu'au village et à rentrer dans la maison, où je veux raconter à mon père tout ce qui s'est passé. Je verrai ce qu'il me conseillera pour sauver à la fois ma vie et mon honneur.

SCÈNE XII

INÈS, ISABELLE *éplorée*, JUAN.

INÈS. — Ne t'abandonne pas ainsi à la douleur; vivre dans une telle affliction, ce n'est pas vivre, c'est mourir.

ISABELLE. — Et qui t'a dit, hélas! chère Inès, que je n'abhorre pas la vie?

JUAN. — Je dirai à mon père... (*A part.*) Mais quoi? ne vois-je pas Isabelle? elle-même. Qu'attends-je donc?

(Il tire sa dague.)

INÈS. — Mon cousin!

ISABELLE. — Mon frère, que vas-tu faire?

JUAN. — Me venger du péril où tu as mis aujourd'hui ma vie et mon honneur.

ISABELLE. — Écoute...

JUAN. — Vive Dieu! il faut que je te tue.

SCÈNE XIII

CRESPO, LABOUREURS, LES MÊMES.

CRESPO. — Qu'y a-t-il donc?

JUAN. — Je veux tirer satisfaction d'une injure, venger un affront, châtier...

CRESPO. — Assez, tu t'égares, mon fils. Oses-tu bien venir ici?

JUAN. — Que vois-je ici, mon père?

CRESPO. — Oser vous présenter devant moi, après avoir tout à l'heure blessé un capitaine dans le bois!

JUAN. — Seigneur, si je l'ai blessé, ce fut loyalement et en défendant votre honneur.

CRESPO. — Assez, Juan, assez, dis-je. Holà! qu'on le mène aussi en prison.

JUAN. — Traiter votre fils avec cette rigueur, mon père?

CRESPO. — Je ne traiterais pas autrement mon propre père. (*A part.*) J'assure ainsi sa vie, et on ne manquera pas de dire que je suis un juge comme il y en a peu.

JUAN. — Écoutez ma défense. J'ai blessé un traître, et j'ai voulu aussi tuer ma sœur.

CRESPO. — Je le sais. Mais il ne suffit pas que je le sache comme Pedro Crespo, je dois le savoir comme alcade, et il me faut informer sur les faits; et jusqu'à ce que j'aie constaté la part du délit qui résulte pour toi de la cause, je dois te garder en prison. (*A part.*) Il me sera facile de le justifier.

JUAN. — Je ne comprends pas votre dessein. Ayant perdu l'honneur, vous arrêtez qui vous le rend et vous préservez qui vous l'ôte?

(On l'emmène en prison.)

SCÈNE XIV

CRESPO, ISABELLE, INÈS.

CRESPO. — Isabelle, viens signer ta plainte contre celui qui t'a outragé.

ISABELLE. — Après avoir voulu cacher l'outrage que je pleure, vous allez maintenant le rendre public? Si vous ne pouvez le venger, sachez du moins le taire.

CRESPO. — Non, et puisque mes devoirs d'alcade ne me permettent pas de satisfaire mon honneur comme je le voudrais, je le ferai de cette manière. (*Isabelle sort.*) Inès, apporte la vara. Puisqu'il n'a pas voulu que la chose se terminât par la douceur, on la conclura par la force.

(Inès sort.)

SCÈNE XV

DON LOPE, SOLDATS, CRESPO.

DON LOPE, *derrière la scène.* — Arrête, arrête.

CRESPO. — Qu'est-ce donc? Qui donc aujourd'hui descend ainsi chez moi? Qui donc entre dans ma maison?

(Entre don Lope suivi de soldats.)

DON LOPE. — O Pedro Crespo, c'est moi qui, revenant dans le village quand j'étais déjà à moitié chemin, et ramené, je le crains, par une mauvaise affaire, n'ai pas cru devoir descendre ailleurs, étant votre ami comme je le suis.

CRESPO. — Dieu vous garde, c'est toujours un grand honneur que vous me faites.

DON LOPE. — Votre fils n'a point paru là-bas.

CRESPO. — Vous en saurez bientôt le motif. Mais veuillez me dire, seigneur, celui qui vous ramène. Vous paraissez fort ému, seigneur.

DON LOPE. — L'insolence dépasse tout ce qu'on saurait imaginer : c'est la plus grande folie que jamais homme ait commise. Un soldat, qui m'a rejoint en route, est venu me prévenir que... Je vous avoue que j'étouffe de colère.

CRESPO. — Achevez.

DON LOPE. — Qu'un petit alcade d'ici retient en prison le capitaine; et, vive Dieu! dans toute cette campagne, je n'avais jamais, comme aujourd'hui, senti cette jambe maudite, qui m'a empêché d'arriver plutôt pour châtier cet insolent. Mais, par Jésus-Christ, je ferai mourir sous le bâton ce triple malotru.

CRESPO. — Eh bien! vous avez fait une course inutile, car je crois que l'alcade ne recevra pas vos coups de bâton.

DON LOPE. — Il les recevra, vous dis-je, qu'il le veuille ou non.

CRESPO. — La chose me paraît moins claire, et je ne crois pas que personne au monde eût pu vous donner un pire conseil. Savez-vous pourquoi il l'a arrêté?

DON LOPE. — Non, mais quel que soit le motif, que la partie intéressée me demande justice; je sais, quand il le faut, faire couper des têtes comme un autre.

CRESPO. — J'ai peur que vous ne compreniez pas, seigneur, ce qu'est dans son village un alcade ordinaire.

DON LOPE. — Quelque vilain, au bout du compte.

CRESPO. — Un vilain tant qu'il vous plaira, mais si entêté que s'il lui prend fantaisie de faire étrangler le capitaine, rien ne pourra l'en empêcher, vive Dieu !

DON LOPE. — Vive Dieu ! on l'en empêchera ; et si vous voulez en avoir le cœur net, dites-moi où il demeure.

CRESPO. — Bien près d'ici.

DON LOPE. — Venez-donc me le faire voir, votre alcade.

CRESPO. — C'est moi.

DON LOPE. — Vive Dieu ! je m'en doutais.

CRESPO. — Vive Dieu ! c'est comme je vous le dis.

DON LOPE. — Eh bien, Crespo, ce qui est dit est dit.

CRESPO. — Eh bien, seigneur, ce qui est fait est fait.

DON LOPE. — Je suis venu réclamer le prisonnier et châtier...

CRESPO. — Et moi je le retiens en prison pour ce qu'il a fait ici.

DON LOPE. — Savez-vous bien qu'il est au service du roi, et que son juge c'est moi ?

CRESPO. — Savez-vous bien qu'il a enlevé ma fille de chez moi ?

DON LOPE. — Savez-vous bien que je suis le maître de cette affaire ?

CRESPO. — Savez-vous bien qu'il m'a insolemment ravi l'honneur, dans le bois voisin ?

DON LOPE. — Savez-vous combien l'emporte sur la vôtre la juridiction que j'exerce ?

CRESPO. — Savez-vous bien que je lui ai offert la paix à genoux, et qu'il l'a repoussée ?

DON LOPE. — Vous entreprenez sur une juridiction qui n'est pas la vôtre.

CRESPO. — Il a bien entrepris sur mon honneur qui n'est pas le sien.

DON LOPE — Vous aurez satisfaction et je me porterai garant.

CRESPO. — Je n'ai jamais demandé à un autre de faire pour moi ce que je puis faire moi-même.

DON LOPE. — Il faut que j'emmène le prisonnier ; j'y suis engagé d'honneur.

CRESPO. — Moi, de mon côté, j'ai fini la procédure.

DON LOPE. — Qu'est-ce que cela, une procédure?

CRESPO. — Quelques feuilles de papier que je couds l'une à l'autre, à mesure que je recueille la déclaration des témoins.

DON LOPE. — J'irai le réclamer à la prison.

CRESPO. — Je ne vous en empêche pas. Je vous avertis seulement qu'il y a ordre de recevoir à coups d'arquebuse le premier qui s'approche.

DON LOPE. — Je ne crains pas les balles, nous nous connaissons. Mais il ne faut rien aventurer dans une affaire comme celle-ci. Holà! soldat, cours, et que toutes les compagnies qui ont été logées ici, ces jours derniers, et qui sont en marche reviennent en bon ordre dans ce village, formées en bataillons, les balles dans les mousquets et les mèches allumées.

UN SOLDAT. — On n'ira pas les chercher bien loin, car ayant appris ce qui est arrivé, elles sont rentrées dans le village.

DON LOPE. — Vive Dieu! nous allons voir si on me livre ou non le prisonnier.

CRESPO. — Vive Dieu! je ferai auparavant ce que j'ai à faire.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI

La prison.

DON LOPE, LE GREFFIER, SOLDATS, CRESPO, *tous derrière la scène.*

(On entend un bruit de tambours.)

DON LOPE. — Soldats, voici la prison où est le capitaine. Si on ne vous le livre pas, mettez-y le feu sur-le-champ et brûlez-la; et si le village fait mine de se défendre, brûlez tout le village.

LE GREFFIER. — Ils peuvent incendier la prison, ils n'auront pas le prisonnier.

SOLDATS. — Meurent les vilains!

CRESPO. — Qu'ils meurent! Eh bien, est-ce tout?

DON LOPE. — Il leur est arrivé du secours; forcez la prison, venez, brisez la porte.

SCÈNE XVII

Entrent DON LOPE *et les* SOLDATS *d'un côté, et de l'autre* LE ROI *avec sa suite*, CRESPO *et les* LABOUREURS.

LE ROI. — Que signifie ce tumulte?... J'arrive, et voilà comme je vous trouve?

DON LOPE. — C'est bien, seigneur, la plus insigne témérité d'un vilain! et, vive Dieu! que si Votre Majesté eût tardé un moment à entrer dans le village, elle eût trouvé une illumination générale.

LE ROI. — Qu'est-il donc arrivé?

DON LOPE. — Un alcade a fait arrêter un capitaine, et quand je le réclame, on refuse de me le rendre.

LE ROI. — Et quel est cet alcade?

CRESPO. — Moi, seigneur.

LE ROI. — Et quelle raison me donnez-vous?

CRESPO. — Cette procédure, où le crime est prouvé, un crime digne de mort: il s'agit d'une jeune fille, enlevée, violée dans un bois, et qu'on a refusé d'épouser, quand son père l'a demandé à genoux.

DON LOPE. — Celui-ci est l'alcade, et il est aussi le père.

CRESPO. — Il n'importe à l'affaire. Si un étranger venait porter plainte, ne devrais-je pas lui faire justice? Oui. Alors pourquoi ne ferais-je pas pour ma fille ce que je ferais pour tout autre? Outre qu'ayant arrêté mon fils, j'ai bien le droit d'être juste envers sa sœur. Donc, si la procédure n'est pas régulière, si j'y ai mis de la partialité, si j'ai suborné quelque témoin, s'il y a autre chose que ce que j'ai dit, si cela est, qu'on me donne la mort.

LE ROI. — La procédure est régulière; mais vous n'avez pas autorité pour exécuter la sentence, c'est le droit d'un

autre tribunal; il fera justice; ainsi remettez le prisonnier.

CRESPO. — Sire, j'aurai de la peine à le remettre; comme il n'y a ici qu'un tribunal, quelque sentence qu'il rende, il l'exécute lui-même; ainsi l'arrêt est exécuté.

LE ROI. — Que dites-vous?

CRESPO. — Si vous en doutez, sire, tournez les yeux de ce côté et regardez : voici le capitaine.

(Une porte s'ouvre et on aperçoit le capitaine assis sur une chaise et ayant subi le supplice du garrot [1].)

LE ROI. — Comment! vous avez osé?...

CRESPO.—Sire, vous avez dit que la sentence était régulièrement rendue; il n'y a donc pas eu de mal à l'exécuter.

LE ROI. — Le conseil n'aurait donc pas su le faire?

CRESPO. — Sire, toute votre justice forme un seul et même corps. S'il a plusieurs bras, qu'importe que je tue avec celui-ci tel homme que devait tuer celui-là? Qu'importe une erreur dans la forme, quand au fond l'équité est satisfaite?

LE ROI. — Mais s'il en est ainsi, pourquoi, étant capitaine et gentilhomme, ne lui avez-vous pas fait trancher la tête?

CRESPO. — Le voulez-vous savoir, sire? Comme nos gentilshommes se conduisent bien dans le pays, le bourreau que nous avons n'a pas appris à décapiter; d'ailleurs, ceci regarde le mort, et jusqu'à ce qu'il se plaigne lui-même, nul n'a le droit de s'en mêler.

LE ROI. — Don Lope, c'est une affaire finie, la mort a été justement donnée; qu'importe un vice de forme, quand au fond l'équité est satisfaite? Qu'il ne reste ici aucun de vos soldats. Faites-les partir le plutôt possible, j'ai hâte d'arriver en Portugal. (*A Crespo.*) Vous, soyez toute votre vie l'alcade de Zalamea.

(Il s'en va.)

CRESPO. — Sire, il n'y a que vous pour savoir honorer la justice.

(Le roi sort avec sa suite.)

1. C'est-à-dire qu'il a été étranglé dans cette posture, au moyen d'un tourniquet attaché au poteau. Le garrot (*garrote*) est encore l'instrument du supplice usité en Espagne.

DON LOPE. — Rendez grâce à l'heureuse arrivée de Sa Majesté.

CRESPO. — Quand le roi ne serait pas venu, la chose était sans remède.

DON LOPE. — Ne valait-il pas mieux vous adresser à moi et me livrer le prisonnier? il eût réparé l'honneur de votre fille.

CRESPO. — Elle entre dans un couvent; elle a choisi un époux qui ne regarde pas à la qualité.

DON LOPE. — Rendez-moi les autres prisonniers.

CRESPO. — Qu'on les fasse sortir à l'instant.

(Le greffier sort.)

SCÈNE XVIII

REBOLLEDO, L'ÉTINCELLE, SOLDATS, *puis* JUAN, DON LOPE, CRESPO, SOLDATS *et* LABOUREURS.

DON LOPE. — Il ne manque ici que votre fils; il est mon soldat, je n'entends pas qu'il reste votre prisonnier.

CRESPO. — Je veux le punir aussi, seigneur, de la faute qu'il a commise en blessant son capitaine. Son honneur a pu l'y contraindre, mais il pouvait s'y prendre autrement.

DON LOPE. — C'est bien, Pedro Crespo. Faites qu'on l'appelle.

CRESPO. — Le voici.

(Entre Juan.)

JUAN. — Seigneur, votre serviteur est à vos pieds, il vous suivra partout.

REBOLLEDO. — Je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de chanter.

L'ÉTINCELLE. — Si fait bien moi, toutes les fois que j'apercevrai l'instrument de tout à l'heure.

CRESPO. — Ici l'auteur met fin à cette histoire véritable, pardonnez-lui ses fautes.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

AIMER
APRÈS LA MORT

(AMAR DESPUES DE LA MUERTE)

Déjà écrit en 1651.

NOTICE

SUR

AIMER APRÈS LA MORT

Aimer après la mort est de cette même année 1651, où fut représenté l'*Alcade de Zalamea*, ou du moins cette comédie fut imprimée cette même année-là.

Un des écrivains qui ont traduit avant nous la comédie de Calderon déclare qu'il a préféré le second titre, le *Siége de l'Alpujarra*, au premier, parce que celui-ci offre un sens amphibologique. L'amphibologie est évidente, en effet : aimer après la mort ne veut pas précisément dire aimer après la mort de l'objet aimé, ce qui est la pensée du poëte. Nous avons cependant préféré ce titre à l'autre, parce qu'il est plus que l'autre dans les habitudes de l'esprit espagnol et de Calderon lui-même, qui se plaît volontiers à mettre une pensée, un proverbe, une maxime dans le titre de ses comédies. Mais peut-être aucun de ces deux titres n'était-il le véritable, car dans la liste dressée par Calderon pour le duc de Veraguas, cette comédie est désignée par ce troisième titre : *El Tuzani de la Alpujarra;* et on se demande pourquoi les éditeurs ne l'ont pas conservé.

Tuzani est le héros de l'aventure dont l'Alpujarra est le théâtre. Et comme, à côté et au-dessus de cette aventure de Tuzani, il y a ce grand chapitre de l'histoire d'Espagne, la révolte des Morisques, sous Philippe II, on a voulu voir une double action dans ce drame. Nous ne l'y voyons pas, pour notre part. Qu'y a-t-il là, en effet? un épisode de cette guerre, lequel a pour fond cette guerre même. Il est vrai que là où se montre don Juan d'Autriche, il est difficile qu'il ne soit pas le premier, et presque le seul. Nous convenons aussi que les amours et

la vengeance de Tuzani ne remplissent peut-être pas assez la scène pour en occuper toujours le premier plan. Mais d'une part don Juan lui-même n'apparaît ici que de profil, quoique, par un anachronisme voulu, le poëte nous le représente déjà couvert du laurier de Lépante, quand il n'avait pas même encore cueilli les tristes palmes de l'Alpujarra; et d'autre part, il peut y avoir dans l'ensemble de l'œuvre défaut de cohésion et de proportion, sans qu'il y ait dualité d'action et d'intrigue. A moins qu'on ne regarde comme un second sujet les amours de Mendoza et de celle qui plus tard épousera Aben Humeya; mais, si peu liée que soit cette intrigue secondaire à la principale, elle ne gêne nullement celle-ci, ni ne lui fait ombre. Contentons-nous de reconnaître ce défaut de proportion et par suite l'espèce de décousu qui en résulte dans le drame. Sous le rapport de la conception première et de la combinaison scénique, il eût été aisé de trouver une œuvre plus complète et d'une unité plus rigoureuse, le *Prince constant*, par exemple, ou le *Dernier duel d'Espagne*. Mais celle que nous avons préférée, à part même l'intérêt très-vif du sujet et l'admirable caractère de Tuzani, présentait sous un jour nouveau et inattendu le génie de Calderon, et par là elle appartenait de plein droit à un recueil destiné à faire connaître le poëte sous toutes ses faces.

Il est assez rare, en effet, que Calderon mette les Maures sur la scène. Ici il y a mis ce qui ressemble le plus aux Maures, nous voulons dire les Morisques, et il l'a fait avec une impartialité, on dirait presque une sympathie dont il était impossible de ne pas être frappé. On en conclurait volontiers qu'il blâmait les mesures impolitiques qui, en 1568, poussèrent les Morisques à la révolte, et qu'il ne partageait pas le préjugé de race et de religion auquel Cervantes lui-même n'avait pas échappé, et d'où sortit, sous le règne de Philippe III, la décision fatale qui commença la ruine et la décadence de l'Espagne. Calderon, il est vrai, n'avait pas été captif chez les Maures, et il lui était plus facile d'être juste. Plus avancé d'ailleurs de presque un demi-siècle dans l'ère moderne qu'ouvre le *Don Quichotte*, et que Cervantes ne fit qu'entrevoir, tout en l'annonçant, il a respiré un air moins imprégné des passions de la croisade; il commence à comprendre que d'habiles ouvriers sont une richesse dans l'État, et qu'il eût été politique de faire à un intérêt supérieur le sacrifice de ne pas s'apercevoir qu'un grand nombre de Morisques cachaient encore sous les apparences d'un christianisme de fraîche date un reste des croyances de leurs pères : une génération ou deux auraient tout nivelé.

Quoi qu'il en soit, si dans *Aimer après la mort*, Calderon est juste pour les chrétiens et les Espagnols, il a pour les Maures une pitié qui est d'abord de la justice, et qui ne craint pas de s'élever parfois jusqu'à la sympathie et à l'admiration.

Cette fois il avait bien emprunté à une histoire véritable le sujet de son drame. On le trouve du moins raconté tout au long dans un livre très-populaire en Espagne, et qui tient tout à la fois de l'histoire et du roman : l'*Histoire des guerres civiles de Grenade*, par l'archiprêtre Ginès Pérès de Hita. Comme nos devanciers, nous rapporterons tout le passage du livre où se trouve l'émouvante et dramatique aventure de Tuzani. Martinez de la Rosa pouvait l'y prendre à son tour, ou dans Calderon; mais si on a dit qu'il l'a fait, on s'est trompé. *Aben Humeya*, ce drame de l'exil, écrit à Paris et à Paris même applaudi, ne se rapproche de celui de Calderon qu'en ce qu'il appartient à la même époque. Martinez de la Rosa, ce patriote des jours antiques et ce poëte des temps nouveaux, avait trop bien parlé, un jour, de Calderon, pour oser se permettre d'entrer en lutte avec lui.

Pour en revenir au récit de Pérès de Hita, on aimera, en le lisant, à se rendre compte de la manière dont Calderon tirait parti des faits, quand il n'inventait pas, et comment il usait de l'histoire, quand elle lui apportait son drame presque tout fait.

« A l'époque de l'investissement de Galera, se trouvait dans la place une jeune sœur du capitaine Maleh, qui avait été y voir des dames, ses proches parentes. Elle fut tuée après l'assaut, ainsi qu'un grand nombre d'autres femmes. Elle était extrêmement belle, et la réputation de la beauté de Maléha était répandue dans tout le royaume de Grenade..... Quinze Morisques environ, hommes ou femmes, se sauvèrent du sac de Galera par l'aqueduc qui y conduit les eaux de la rivière. Ils racontèrent ce qui s'était passé, et le roi Aben-Abo, qui avait déjà réuni quinze mille hommes pour dégager la place, en reçut un grand déplaisir.

« Le capitaine Maleh apprit à Purchena ces événements. Il en fut extrêmement affligé, et chercha quelqu'un qui pût aller secrètement à Galera, savoir des nouvelles de sa sœur, reconnaître son corps parmi les cadavres, si elle était morte, et savoir où on l'avait emmenée, si elle était captive. Un jeune Maure, qui voulait être le beau-frère de Maleh, et qui courtisait sa sœur depuis longtemps, s'offrit pour ce message, s'engagea à savoir de ses nouvelles, et, si elle était prison-

nière, à se présenter à don Juan, à la racheter et à aller s'établir avec elle à Huescar ou à Murcie.

« Dans ce dessein, le Maure prit congé de Maleh, monta sur un beau cheval et prit le chemin de Galera. Arrivé à Orce, il trouva la ville déserte ; néanmoins il enferma son cheval avec tout ce dont il avait besoin dans une maison qu'il connaissait, et entra dans Galera à minuit, par un temps pluvieux. Il fut consterné de trouver cette ville si différente de ce qu'elle était auparavant ; il était épouvanté de voir les rues pleines de cadavres sur lesquels il trébuchait à chaque pas, et, ne pouvant pas même se reconnaître dans ces rues, à cause des traverses dont on les avait coupées, il fut obligé d'attendre le jour pour retrouver la maison où logeait sa dame, quoiqu'il la connût bien. Il passa ainsi la nuit debout, appuyé contre un retranchement, sans cesse effrayé par les hurlements des chiens, et les miaulements des chats. Ces animaux abandonnés semblaient, par leurs cris douloureux, témoigner combien ils ressentaient leur malheur et la perte de leurs maîtres.

« Au lever de l'aurore, le Maure courageux monta dans un lieu d'où il pouvait apercevoir le camp de don Juan, fut émerveillé de sa grandeur, et revint en hâte dans la maison que sa maîtresse avait habitée. En entrant dans la cour, il y vit plusieurs hommes morts, et plus loin plusieurs femmes égorgées, entre lesquelles était sa chère Maléha. Il la reconnut fort bien ; quoiqu'elle fût morte depuis trois jours, elle était aussi belle que si elle eût été encore vivante. Seulement elle était toute blanche à cause de la perte de son sang. Elle était en chemise, les Chrétiens l'ayant dépouillée de ses autres vêtements, et cela indiquait encore quelques sentiments d'honnêteté dans le soldat qui l'avait tuée, puisque cette chemise était riche et brodée en soie verte, suivant la coutume des Morisques.

« Le jour de la prise de la ville, on avait sonné la retraite à la nuit tombante, et depuis, la pluie avait été si violente que les Chrétiens n'avaient pu revenir dans la place pour en abattre les fortifications, comme l'avait ordonné don Juan. C'était pour cela que le corps de Maléha se trouvait encore revêtu de sa chemise ensanglantée. Elle avait reçu deux blessures, toutes les deux à la poitrine, et c'était un spectacle digne de grande compassion, de voir une telle beauté traitée avec une telle barbarie.

« Lorsque le Maure eut reconnu sa dame, il la prit dans ses bras, et, pleurant à chaudes larmes, il lui disait mille choses tendres et plaintives, et couvrant de baisers sa bouche décolorée, il s'écriait : « Mon bien,

espérance de mon amour! t'ai-je donc servie sept ans pour n'obtenir cette faveur dont j'aurais fait ma plus douce gloire, que lorsque tes lèvres glacées m'apprennent que la mort a triomphé de tes attraits? Cruel chrétien! comment as-tu pu avoir le détestable courage d'ôter du monde une telle perfection? N'as-tu jamais été amoureux? Ne savais-tu pas ce qu'était une belle femme? Si jamais tu as été épris, ne te souvenais-tu pas que tu avais aimé, et que ta dame que tu trouvais belle, avait sans doute quelque trait de celle-ci? Son regard seul ne suffisait-il pas pour arrêter ta main furieuse? Si quelque Maure t'avait blessé dans un combat, c'était sur un Maure que tu devais te venger et non pas sur un ange. Croyais-tu, en la frappant, vaincre un ennemi? Croyais-tu augmenter la gloire de ton général, en versant le sang d'une beauté telle que n'en avait jamais vue le royaume de Grenade? Tu as mal agi, chrétien; c'était contre des guerriers qu'il fallait montrer ta valeur. Tu as donné la mort à celle qui me donnait la vie..... Que ne la faisais-tu prisonnière! au lieu d'un esclave tu en aurais eu deux; je serais venu partager ses chaînes et je t'aurais servi comme captif. Chrétien, tu as mal agi. Je te jure par l'âme de cette infortunée, que je te chercherai et que je te payerai le prix que ton lâche forfait a mérité. » Et il le fit, comme nous le verrons plus loin, parce qu'on finit ordinairement par trouver ce qu'on cherche bien.

« Après avoir donné un libre cours à sa douleur, après avoir mille fois embrassé sa maîtresse morte, il résolut d'attendre la nuit afin d'enlever son corps et de le porter jusqu'au vallon de l'Almanzora. Mais, voyant l'impossibilité d'exécuter ce projet, il se résolut à ensevelir sa malheureuse maîtresse, et ayant trouvé une pioche, il creusa une fosse au pied d'un mur et l'y enterra. Ensuite il prit un charbon et écrivit sur le mur, en arabe, l'inscription suivante :

« Ci-gît la belle Maléha, sœur de Maleh; moi, Tuzani, je l'ai ensevelie, parce qu'elle était ma dame et ma déesse; un chien de chrétien l'a égorgée, mais je le chercherai, je le rencontrerai, et il mourra de ma main. »

« Tuzani ne voulut pas demeurer plus longtemps à Galera; il repartit par l'aqueduc, et, comme il continuait de pleuvoir et de neiger, il put s'en retourner sans être vu. Il reprit son cheval à Orce et fut d'une traite à Purchena, où il raconta à Maleh quel avait été le massacre des femmes et des enfants, et comment il avait vu Maléha morte; Maleh en fut au désespoir et pleura amèrement la mort de cette sœur bien-aimée.

« ..... Voici ce qui arriva à ce brave Maure, qui était de Cantoria. Il était vaillant et avait beaucoup d'esprit; ayant été élevé dès son enfance chez de vieux chrétiens, il parlait si bien la langue castillane, que personne ne pouvait le prendre pour un Morisque. A peine est-il de retour à Purchena que, déterminé à venger la mort de sa dame, il quitte lés bords de l'Almanzora, en habit de soldat chrétien, sa bonne épée à son côté, et sur l'épaule une arquebuse à rouet, dont il avait appris le maniement à Valence. Muni d'ordres de Maleh, pour que les Maures ne l'arrêtassent pas, il se rendit à Baza, et de là au camp de don Juan, où il s'engagea dans le tercio de Naples. »

L'auteur raconte ici le siége de Tijola, et comment Tuzani facilita l'évacuation de cette place par la garnison : après d'autres détails et faits militaires, il continue ainsi :

« Avant d'aller plus loin, je dois parler de Tuzani qui était, en qualité de soldat, dans l'armée de don Juan. Il conservait toujours dans sa mémoire le souvenir de la mort de la belle Maléha. Il l'avait adorée pendant sa vie, et montra encore plus après son trépas le grand amour qu'il avait pour elle. Son idée était toujours présente à sa pensée, son portrait ne quittait jamais le sein qui avait brûlé pour elle, et son amant répétait sans cesse le serment qu'il avait fait de venger sa mort, si la fortune amenait à sa portée le chrétien qui la lui avait donnée. Pour parvenir à le découvrir, il se mêlait parmi les soldats, et lorsqu'il en voyait quelques-uns réunis, il se joignait à eux et commençait bientôt à mettre la conversation sur le sac de Galera. « Certes, camarades, disait-il, il n'y eut jamais d'action plus brillante, ni un tel massacre de Maures. Pour ma part, je puis bien avouer que j'ai tué au moins quarante femmes et des plus belles, sans compter les hommes et les enfants. » Là-dessus, les soldats s'empressaient, selon leur habitude, de réciter à l'envi leurs prouesses, de dire tout ce qu'ils avaient pillé et brûlé, combien ils avaient égorgé de monde. Un jour, comme il était sur ce propos, un soldat lui répondit : « Il faut que vous ayez un cœur de fer, si vous avez fait tout ce que vous dites. Car, après tout, c'est un spectacle déplorable que la mort d'une femme, surtout si elle est belle. Pourquoi punir ces malheureuses créatures des fautes que font les hommes? Quant à moi je n'en ai tué qu'une, et j'en ai eu des regrets jusqu'au fond de l'âme, surtout lorsque, après sa mort, d'autres femmes que j'avais épargnées, m'eurent appris qu'elle était la sœur du capitaine Maleh de Purchena. Et l'on voyait bien en

effet que c'était une femme de condition, à ses habits, à ses bracelets, à ses pendants d'oreille que je lui enlevai après sa mort. Je lui laissai seulement sa chemise, quoiqu'elle fût riche aussi, pour ne pas la laisser nue. Il me semble que je la vois, elle était brodée de soie verte; d'autres soldats voulurent la lui enlever, mais je les en empêchai. Le regret que j'eus de l'avoir tuée fut très-grand, parce que c'était une des plus belles femmes qu'il y eût au monde. Vive Dieu! elle était morte et faisait encore mourir d'amour tous ceux qui la voyaient. Tous me chargeaient de malédictions, disant : « Malheur au vilain, à « l'indigne soldat qui put ravir au monde une telle beauté! » C'était au point que des soldats et même des capitaines venaient l'admirer et l'un disait : « — J'en aurais bien donné cinq cents ducats. » L'autre : « — Si je l'avais rencontrée, je l'aurais offerte au roi, lui seul est digne « d'un tel présent. » Et véritablement, camarade, en la voyant morte, couchée par terre, avec cette chemise brodée, ces cheveux blonds comme des fils d'or, épars sur son sein, on eût dit un ange. Un fameux peintre qui est ici, à l'armée, dans la compagnie du capitaine Bertrand de la Peña, qui fut tué à ce même assaut, passa un jour entier à faire son portrait, et si ressemblant, qu'il étonne. On lui en a offert jusqu'à trois cents ducats : il n'en a pas fait plus de cas que de trois cents maravédis. Voyant que tout le monde me maudissait, honteux et désespéré, je sortis de Galera et jurai de ne plus commettre une telle action; et, en vérité, comme je suis bon soldat, j'ai toujours cette pauvre fille qui me pèse sur le cœur. »

« Tuzani avait été fort attentif à toutes les paroles du chrétien; il reconnut que c'était lui qui avait tué sa dame, et toutes les paroles par lesquelles le soldat avait vanté les appas de sa victime étaient autant de poignards aigus qu'il enfonçait dans le cœur du Maure. Celui-ci disait en lui-même : Traître, tu payeras cette mort, ou je ne serai pas Tuzani. Enfin il fut tellement ému, qu'à mesure que l'autre parlait, il pâlissait, et au point que les autres soldats s'en aperçurent et l'en avertirent. Il revint à lui et demanda au soldat s'il avait conservé quelque chose des dépouilles de la Maure. « Il ne m'en reste rien, lui répondit « celui-ci, que les pendants d'oreille et une bague; j'ai vendu le reste « à Baza, et, si je trouvais aujourd'hui qui voulût m'acheter ces bijoux, « je m'en déferais volontiers, pour essayer si j'aurais la main heureuse « au jeu. » — « Je les achèterai, dit Tuzani, et, si nous sommes « d'accord, je les porterai à Vélez-el-Blanco, pour les montrer à une « de ses sœurs qui est esclave du marquis. » — « Vous n'avez qu'à

« venir à ma baraque, voir s'ils vous conviennent, les payer et les « emporter. » — « Volontiers, partons, avec la permission de la com- « pagnie. »

« Ils se rendirent ensemble au campement du soldat, qui tira de son sac deux pendants d'oreilles et une bague que Tuzani reconnut à l'instant pour les avoir vus cent fois à sa dame. Il ne put s'empêcher de soupirer douloureusement, et les larmes lui vinrent aux yeux ; il se contint cependant, et fut bientôt d'accord sur le prix. Il paya sur-le-champ, prit les bijoux, les serra dans son sein, et proposa au soldat d'aller se promener avec lui dans les environs d'Andarax. Lorsqu'ils furent un peu éloignés du village, Tuzani demanda au soldat : — « Reconnaîtriez-vous le portrait de cette Maure que vous avez tuée, « si je vous le montrais. » — « A l'instant, répondit le soldat, elle « ne sort pas de ma mémoire; il me semble qu'il n'y a pas une « heure que je l'ai tuée. » — « Était-ce par hasard celle-ci? » Le soldat la reconnaît à l'instant et dit : — « C'est elle-même, je suis « émerveillé de la voir. » Le Maure s'écria alors : — « Dis-moi, « homme sans honneur, soldat infâme, pourquoi égorgeas-tu cette « beauté? Apprends qu'elle était tout mon bien, que je devais m'unir « à elle, et que ton crime a détruit toutes mes espérances de bonheur. « Il faut que je la venge, l'épée à la main; défends-toi donc; nous « verrons si tu me tueras comme tu as tué mon épouse, si l'acier de « ton épée joindra mon sang au sien, si tu triompheras de nos deux « vies, et si tu es si habile à tuer les amants. »

« A ces mots, il dégaîna et attaqua le soldat avec violence; celui-ci, quoique étonné, ne perdit pas courage; il se montra brave comme un lion, et chargeant à son tour Tuzani, ils combattirent vaillamment d'estoc et de taille; mais le Maure était adroit dans l'escrime et blessa grièvement son malheureux adversaire, en lui disant : — « Reçois le prix de ta barbarie; c'est la belle Maléha qui « t'envoie la mort. » Frappé mortellement, le chrétien tomba sur le carreau, et là, le Maure lui porta un second coup de pointe : — « Tu as frappé de deux coups ma dame, lui dit-il, tu dois mourir « de deux blessures. » Et il s'éloigna sur-le-champ, se retirant dans la montagne, d'où il ne rentra que le soir à Andarax.

« ..... Le soldat mourut peu d'heures après; il se nommait Francisco Garcès ; il était de Péal de Becerro, et faisait la guerre comme volontaire et sans solde.

Ginès Pérès raconte ensuite comment Tuzani fut trahi par un de ses compatriotes qui était au service de don Juan.

« ..... Alors Tuzani vit qu'il avait été vendu par ce Morisque, mais ne perdit point de son courage et demanda au prince pourquoi il le faisait arrêter. Don Juan s'enquit sur-le-champ de lui du lieu de sa naissance. Voyant qu'il était découvert, le Maure ne voulut rien nier : — « Je suis, dit-il, de Finis, village entre Cantoria et Purchena; je « suis cavalier maure et mon nom est Tuzani;... j'ai pris cet habit « pour tuer un misérable qui, dans l'assaut de Galera, égorgea ma « maîtresse qui était la plus belle personne du monde, tandis qu'il « pouvait la faire prisonnière. Je jurai de le chercher et de lui donner « la mort. Je l'ai cherché et je l'ai tué, il y a deux jours. Telle est la « vérité; que Votre Altesse fasse de moi ce qu'il lui plaira. Si je meurs, « je serai content, parce que j'ai vengé ma maîtresse, ce qui était « mon seul désir. J'espère de la bonté de Dieu que je la verrai après « ma mort, et qu'elle n'aura point à se plaindre que je l'aie laissée « sans vengeance. Je mourrai chrétien, et je sais qu'elle l'était aussi, « car nous étions d'accord que je devais l'enlever pour aller nous ma- « rier à Murcie, où nous aurions attendu la fin de la guerre. C'est « pour cela qu'elle avait demandé à son frère de l'envoyer à Galera, « sous prétexte de voir ses parentes. Le sort n'a pas voulu qu'il en « fût ainsi; Galera s'est soulevée; elle a été prise d'assaut, ma dame « a été tuée; je l'y ai trouvée morte; je l'ai ensevelie avec larmes; « sur son tombeau j'ai écrit mon amour et ma douleur; j'ai juré de « la venger, je l'ai vengée. Maintenant tu me fais arrêter; je mourrai « content, si je meurs par les ordres d'un prince si illustre. J'ai seu- « lement à t'adresser une prière, garde le portrait de ma dame, pour « qu'il ne tombe pas dans les mains de quelque misérable indigne « de le toucher. Prends aussi ces trois bijoux; ils semblent de peu de « valeur, mais comme ils lui ont appartenu, ils n'ont point de prix. » Ayant ainsi parlé sans changer de visage, il fléchit le genou et offrit au prince le portrait et les bijoux de Maléha.

« Le prince, émerveillé de la valeur de Tuzani, du sang-froid avec lequel il avait raconté son histoire, et compatissant à sa mauvaise fortune, s'approcha, prit le vélin et les joyaux : en les lui remettant, Tuzani poussa un profond soupir, comme si, en donnant ces gages, il donnait sa maîtresse elle-même, et avec elle son cœur. Don Juan regarda le portrait, et fut émerveillé de la beauté de la Maure, ainsi que les autres cavaliers, qui dirent tous devant le prince que Tuzani avait

agi en brave soldat et bon cavalier, en vengeant la mort d'une si belle dame.

« Tuzani se disculpa ensuite de sa part dans l'évacuation de Tijola.

« Don Lope, considérant la valeur de ce soldat, se leva, et après deux et trois jurements, il dit au prince : — « Le soldat s'est bien « justifié, il n'y a pas de quoi le faire mourir, et si Votre Altesse le « laisse libre ou lui rend ses armes, je la prie de me le donner pour « ma compagnie, car je jure Dieu que, si quelqu'un me tuait ma maî- « tresse, je le tuerais, et lui et tous ceux de son lignage. » Le prince, pour satisfaire don Lope et tous les autres chefs, ordonna de délivrer le Maure et de lui rendre ses armes.

— « Allez, mon ami, lui dit don Lope, allez à ma compagnie : « j'aime à y voir des soldats tels que vous, et pour que vous me ser- « viez plus volontiers, je garde votre portrait, je veux dire celui de « votre dame, et je le ferai encadrer pour qu'il ne se gâte pas. » Tuzani lui répondit : — « Je sais bien, Mars de notre âge, que tu « seras désormais le maître de ma fortune, bonne ou mauvaise, mais « il me semble que je perds ma dame une seconde fois. Je te servirai « en bon et loyal soldat, si la perte de cette vaine peinture ne pré- « cipite pas ma mort. » Don Lope qui savait ce que c'est qu'avoir une folie en tête, craignit que la perte de ce portrait ne causât à ce soldat une mélancolie qui le conduirait au désespoir et de là à la mort. — « Tenez, dit-il à Tuzani, gardez votre consolation et restez « près de moi, parce que je suis sûr d'avoir en vous un vaillant ami. » On lui rendit aussi les bijoux de Maléha, et il sortit de l'appartement, laissant tout le monde dans l'admiration de son courage.

« ..... Depuis lors il prit le nom de Fernand de Figueroa, et ne quitta plus don Lope. Il était avec lui à la bataille de Lépante et à l'assaut de Maestricht. Après la mort de son général, à Monzon, Tuzani se retira à Villa-Nueva de Alcaudete, où s'étaient réfugiés les Morisques de Vélez-el-Rubio, et où il avait des neveux, fils de ses frères. Je cherchai à l'y voir dans un voyage que je fis à Madrid ; je lui parlai, et il me fit la relation que j'ai insérée dans cette histoire. Je vis le portrait de la belle Maléha qui était encadré et qui me parut la plus belle chose que j'aie vue. Autour de ce cadre, quoique petit, étaient ces mots arabes : *Day fati Maleha aynia*. Ce qui signifie, *belle dame de mes yeux*[1].

1. Ou Maléha, dame de mes yeux.

« Telle est l'histoire de Tuzani, et c'est lui même qui m'a informé de tout, de la même manière que je l'ai raconté[1]. »

Dans ce récit, Calderon pouvait aisément découper une comédie de cape et d'épée. Lui reprocherons-nous d'avoir laissé le drame dans le large cadre de l'histoire? Le côté romanesque lui-même y gagne en grandeur et en réalité. Seulement, en prenant le sujet au début même de la guerre, il a répandu une certaine langueur sur l'exposition. Entre la première et la seconde journée, deux années s'écoulent, d'où il résulte que s'il n'y a pas deux actions dans le drame, il y a au moins deux parties distinctes dans la même action. Un moderne eût fait de la première un prologue qui eût mené le spectateur jusqu'au cœur de la guerre et du drame. Le poëte dramatique, en Espagne, a rarement eu ce sentiment de l'unité concentrée. Il s'abandonne au courant des choses et des faits, faisant halte où le pathétique et l'intérêt l'arrêtent, se hâtant et passant vite, dès que les événements se hâtent et se précipitent eux-mêmes.

Dans *Aimer après la mort*, il arrive un peu, comme dans *la Vie est un songe*, que le personnage principal appelle à lui tout l'intérêt et le mouvement de l'action. Mais ce qui allait de soi avec les personnages d'invention qui entourent Sigismond, n'était possible ni avec don Juan d'Autriche ni avec don Lope de Figueroa. Et si peu que le poëte s'arrête à les peindre, encore faut-il qu'il les peigne. Il le fait dans une juste mesure, mais d'un pinceau qui se néglige un peu et qui ne donne guère qu'une esquisse enlevée. On reconnaît sans peine, toutefois, le bourru original de l'*Alcade de Zalamea*, et pas plus ici que là, on ne sait pas bien si ses vivacités sont des accès de goutte ou de mauvaise humeur. Pour don Lope, un trait vif suffisait; mais on eût aimé voir cette attrayante figure de don Juan d'Autriche étudiée de plus près. Dans le groupe chrétien, un seul caractère se détache avec force, c'est celui du soldat Garcès, le meurtrier cupide et joueur de Maléha. Un trait cependant intéresse dans ce personnage énergique, c'est le remords qu'il ne peut cacher d'avoir tué la belle Morisque, et c'est ce remords qui le dénonce et le livre à la vengeance de Tuzani.

On a jugé avec quelque sévérité le personnage du *gracioso*, le Maure Alcuzcuz. Son charabia impatiente, j'en conviens. Nous ne pouvons,

1. *Historia de las Guerras civiles de Granada*, por don Ginés Perez de Hita, chap. XXII et suiv.

à cet égard, que répéter ici ce que nous écrivions nous-même ailleurs d'un autre *gracioso* de même race, celui que Calderon a placé dans la *Vierge du Sanctuaire*. « Après leurs longues luttes avec les musulmans, les Espagnols ont dû arriver plus vite que nous à se moquer d'un ennemi que, par tant de victoires, ils avaient appris à ne plus craindre. Rien ne manque à la parodie, et l'ivrogne Ali fait du castillan ce que les nègres de nos vaudevilles font de la langue française. Dans la comédie qui s'écrivait en Espagne, il y a deux siècles, le Juif et le Maure étaient, l'un avec une nuance de mépris de plus, l'autre avec un sentiment de haine plus prononcé, ce qu'ont été, il y a trente ans, sur notre théâtre, l'Anglais et l'Allemand, c'est-à-dire le but ordinaire des railleries, la victime immolée à la foule[1]. »

1. *Tolède et les bords du Tage*, page 186. — Paris, Michel Lévy. 1840.

AIMER
APRÈS LA MORT

PERSONNAGES

DON ALVARO TUZANI.	GARCÈS, soldat.
DON JUAN MALEC, vieillard.	DONA ISABELLE TUZANI.
DON FERNANDO DE VALOR.	DONA CLARA MALEC.
ALCUZCUZ, Morisque[1].	BEATRIZ, } suivantes.
CADI, vieillard morisque.	INÈS, } suivantes.
DON JUAN DE MENDOZA.	UN DOMESTIQUE.
LE SEIGNEUR D. JUAN D'AUTRICHE.	MORISQUES des deux sexes.
DON LOPE DE FIGUEROA.	SOLDATS chrétiens.
DON ALONSO DE ZUNIGA, corregidor.	SOLDATS morisques.

La scène est à Grenade et dans divers points de l'Alpujarra [2].

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Une salle dans la maison de Cadi, à Grenade.

MORISQUES *en vestes et en caleçons courts*, FEMMES MORISQUES *en corsages blancs et avec des guitares*, CADI *et* ALCUZCUZ.

CADI. — Les portes sont fermées?

1. C'est le nom que prirent les Maures restés en Espagne après la prise de Grenade, et dont la persécution avait fait à la longue de mau vais chrétiens. Quant au nom d'Alcuzcuz, les dramatiques espagnols donnent volontiers de ces noms pittoresques à leurs *graciosos*. Celui-ci était de mise en pareil sujet. Grâce à notre province d'Alger, le mot de couzcouz est devenu aussi familier à un lecteur français que pouvait l'être celui de cuzcuz à un Espagnol, contemporain de Calderon.
2. Chaîne de montagnes du royaume de Grenade.

ALCUZCUZ. — Oui, les portes être formées[1].

CADI. — Que personne n'entre sans le mot de passe, et que la fête continue. Célébrez notre saint jour, qui est le vendredi, selon l'usage de notre nation, sans que cette race de chrétiens, au milieu de laquelle nous vivons à présent, sous le joug d'une si grande misère, puisse calomnier et tourner en dérision nos cérémonies.

TOUS. — Continuons.

ALCUZCUZ. — Si moi ausi entrer en danse faire des bûchettes de mes os.

UN SEUL, *chantant.*

Quoique dans une triste captivité,
Par un mystérieux décret d'Allah,
L'empire africain déplore
Sa misérable destinée...

TOUS, *chantant.*

Vive sa loi !

UN SEUL, *chantant.*

Vive la brillante mémoire
De ce glorieux exploit
Qui de la libre Espagne
Fit une Espagne captive.

TOUS, *chantant.*

Vive sa loi !

ALCUZCUZ, *chantant.*

Vive cette escarmouche
Que faire le calife Muza,
Quand donner sur la nuque
A la vieille Espagne.

TOUS, *chantant.*

Vive sa loi !

(On frappe rudement derrière la scène.)

CADI. — Qu'est-ce ceci ?

UN MORISQUE. — On force les portes.

CADI. — Sans doute on veut nous surprendre dans nos

1. Dans le drame espagnol, le Maure, ainsi qu'il a été dit dans la notice, est assez souvent le personnage ridicule, comme le nègre sur la scène française. Ici cependant les Maures ont souvent le beau rôle.

réunions. Le roi, par ses édits, les ayant défendues, la justice, qui a vu entrer dans cette maison un grand nombre de Morisques, nous a suivis à la piste.

(On frappe de nouveau.)

ALCUZCUZ. — Décamper moi.

SCÈNE II

DON JUAN MALEC, LES MÊMES.

MALEC, *derrière la scène*. — Comment tardez vous à ouvrir à quelqu'un qui frappe de la sorte ?

ALCUZCUZ. — Inutilement frapper à la porte qui n'avoir pas d'abord frappé au cœur.

UN MORISQUE. — Que faire?

CADI. — Cacher tous les instruments et ouvrir, en disant que vous êtes venus me rendre visite.

UN AUTRE. — Admirablement trouvé.

CADI. — Dissimulons tous. Cours, Alcuzcuz, qu'attends-tu?

ALCUZCUZ. — Je crains, si ouvrir la porte, que l'alguazil donner à moi cent coups de bâton sur le ventre, et ventre d'Alcuzcuz aimer mieux Alcuzcuz que coups de bâton[1].

(Alcuzcuz ouvre, et entre don Juan Malec.)

MALEC. — Bannissez toute crainte.

CADI. — Quoi! seigneur don Juan, vous dont le sang illustre de Malec a pu faire un vingt-quatre de Grenade[2], quoique d'origine africaine, vous venir de la sorte dans ma maison?

MALEC. — Et ce n'est pas sans de graves raisons que je vous cherche. Qu'il me suffise de vous dire que ce sont mes malheurs qui m'amènent chez vous.

CADI, *à part*, *aux Morisques*. — Il vient sans doute pour nous reprendre.

1. V. la note de la page 449, sur le cuzcuz ou couzcouz.

2. Plusieurs des ayuntamientos de l'ancienne Espagne se composaient de vingt-quatre membres, d'où le nom en avait été donné à chacun de leurs titulaires.

ALCUZCUZ. — Alors rien de perdu, nous prendre être pire que nous reprendre.

CADI. — Qu'y a-t-il pour votre service ?

MALEC. — Remettez-vous tous, amis, de l'alarme que vous cause ma visite. Aujourd'hui, comme nous entrions en séance, le président du conseil de Castille nous a envoyé, au nom du roi Philippe II, une lettre contenant des ordres dont l'exécution est confiée aux soins de la ville. Le secrétaire de l'ayuntamiento l'a ouverte et a commencé à la lire à haute voix. Toutes les instructions renfermées dans cette lettre étaient dirigées contre vous. Que l'on a eu raison d'appeler la fortune la pareille du temps ! tous deux, en effet, sur une roue et avec deux ailes, tantôt pour le bien, tantôt pour le mal, courent toujours et jamais ne s'arrêtent. De ces dispositions, quelques-unes étaient déjà anciennes ; d'autres sont nouvelles, sur lesquelles on insiste davantage, et en raison desquelles nul de la nation africaine, qui n'est plus que la froide cendre de cette invincible flamme dont l'Espagne a été embrasée, ne peut donner des fêtes, organiser des bals, porter de la soie, se voir aux bains, ni parler en aucune maison dans son idiome propre, sinon en langue castillane. Moi qui étais le plus ancien, j'ai dû le premier prendre la parole ; j'ai dit que sans doute c'était une mesure équitable de mettre peu à peu en oubli la coutume africaine, mais que ce n'était pas une raison pour le faire avec tant de furie ; qu'il fallait donc, dans le cas présent, procéder avec modération, parce que la violence est de trop, là où déjà l'habitude commence à manquer. Don Juan, don Juan de Mendoza, de l'illustre maison du grand marquis de Mondejar, dit alors : « Don Juan Malec parle avec passion, parce que la nature « le porte à songer d'abord à l'intérêt des siens ; c'est pour « cela qu'il remet sans cesse et ajourne le châtiment dû « aux Morisques, race vile, basse et abjecte. — Seigneur don Juan de Mendoza, répliquai-je, lorsque l'Es« pagne était sous le joug des Maures, captive dans sa « propre patrie, il y eut des chrétiens qui vécurent mêlés « aux Arabes, et qu'on appelle aujourd'hui les Mozarabes. « Ils ne s'offensent, ni ne se regardent comme déshonorés

« pour l'avoir été, car souvent il y a plus de gloire à sup-« porter la mauvaise fortune qu'à la surmonter; et quant « à ce qu'ils ne sont plus qu'une race humble, abaissée et « esclave, ceux qui furent des chevaliers maures ne doi-« vent plus rien aux chevaliers chrétiens, depuis le jour où « ils ont reçu avec le baptême leur foi catholique et « sainte, surtout ceux qui, ainsi que moi, comptent tant de « rois... — Oui, dit-il, mais de rois maures. — Comme si, « répliquais-je, il cessait d'être royal parce qu'il est Maure, « étant chrétien, le sang des Valor, des Cégris, des Ve-« negas et des Grenade. » D'une parole à l'autre, enfin, comme nous étions entrés sans épée, les têtes s'échauffèrent. Maudite soit l'occasion, mille fois maudite, où, faute d'épée, on combat avec la langue : c'est la pire des armes, car une blessure se guérit mieux qu'une parole. Il faut que je lui en aie adressé quelqu'une de terrible pour que (je frémis de le dire), m'arrachant le bâton des mains, peine cruelle! avec ce bâton... mais cela même est déjà trop, il y a de telles choses qu'il en coûte plus de les dire que de les supporter. Cet outrage que je me suis attiré pour vous défendre, cette offense que j'ai subie pour revendiquer vos droits, vous atteignent tous, puisque je n'ai pas de fils pour laver l'honneur de mes cheveux blancs, mais seulement une fille, consolation qui afflige plus qu'elle ne repose. Debout, vaillants Morisques, noble secte de l'Afrique, les chrétiens ne parlent que de vous faire esclaves. L'Alpujarra (cette sierra qui dresse sa tête au soleil et qui, peuplée de villes, est un océan de rochers et de verdure, dont les populations sillonnent les vagues d'argent, et portent les noms de Galera, de Berja, de Gavia), l'Alpujarra nous appartient tout entière. Retirons-y des armes et des provisions; élisons un chef de l'antique race des Aben-humeyas, il en reste plusieurs en Castille, et d'esclaves refaites-vous hommes libres. Pour moi, quoiqu'il en coûte à mon orgueil, j'irai persuadant à tous que ce serait bassesse, que ce serait infamie, que mon injure vous atteignît tous, sans que la vengeance vous fût commune.

CADI. — Pour l'entreprise que tu médites...

UN AUTRE. — Pour la campagne que tu proposes...

CADI. — J'offre ma vie et mes biens.

L'AUTRE. — J'offre ma vie et mon âme.

UN AUTRE. — Nous disons tous la même chose.

UNE MORISQUE. — Et moi, au nom de toutes les Morisques de Grenade, j'offre mes bijoux et mes parures.

(Malec et plusieurs Morisques sortent.)

ALCUZCUZ. — Moi qui n'avoir dans Vivarambla[1] qu'une petite boutique d'huile, de vinaigre, de figues, de noix, de raisins secs, d'oignons, d'ail, de primeurs, de rubans, de balais de palmiers, de fil, d'aiguilles, de bésicles, de papier blanc et de papier gris, d'assaisonnements, d'épingles de tête, de tabac, de cannes, de plumes, de pains à cacheter, offrir de porter tout cela sur mon dos, pour me voir un jour, si j'en viens à mes fins, le marquis, le comte ou le duc de tous les Alcuzcuz de la terre.

UN MORISQUE. — Tais-toi, tu es fou.

ALCUZCUZ. — N'être pas fou.

UN AUTRE MORISQUE. — Si tu n'es pas fou, il est clair que tu es ivre.

ALCUZCUZ. — Non pas être. Seigneur Mahomet commander dans son alcoran ne pas boire vin, et de ma vie je n'en ai bu... par les yeux; si par hasard lui me tenter, pour ne pas violer la loi, moi le boire par le menton.

(Il sort.)

SCÈNE III

Une salle dans la maison de Malec.

DONA CLARA, BEATRIZ.

DONA CLARA. — Laisse-moi, Beatriz, pleurer mes peines et mes ennuis. Que mon malheur et mes chagrins ont à rendre grâce à mes yeux! Ne pouvant tuer celui qui a porté atteinte à mon honneur, laisse-moi du moins sentir les outrages dont j'hérite, et si je ne puis tuer, que du

1. Vivarambla est toujours la place populaire de Grenade, et nous sommes persuadé qu'aujourd'hui encore on y trouverait plus d'une boutique comme celle-ci, munie des mêmes denrées et tenue par quelque autre Alcuzcuz.

moins je puisse mourir. Que la nature s'est montrée peu généreuse envers nous! Que nous donne-t-elle? tout au plus un peu d'esprit, une beauté où l'honneur peut trébucher, mais où il ne trouve aucun support! Quoi de plus pénible que de voir que nous pouvons ôter l'honneur à un père, à un mari, et que nous ne pouvons le leur rendre? Si j'étais née homme, Grenade et le monde verraient aujourd'hui si avec un jeune homme le Mendoza serait aussi arrogant, aussi hardi qu'il l'a été avec un vieillard!... Et je ne renonce pas à lui faire entendre que si je suis une femme, ce n'est pas une raison pour que je l'épargne. Celui qui a cherché querelle à un vieillard pourra aussi bien s'en prendre à une femme; mais ce n'est là qu'une espérance folle, et ce n'est que parler. Oh! si la vengeance pouvait venir à mes mains! Et ma plus grande peine, hélas, malheur! c'est de me voir ainsi, ayant perdu le même jour un père et un époux; car assurément don Alvaro Tuzani ne me voudra plus pour femme.

SCÈNE IV

DON ALVARO, DONA CLARA, BEATRIZ.

DON ALVARO. — Dois-je prendre en mauvais augure, belle Clara, d'entendre mon nom dans ta bouche, quand mon amour ne regarde à rien; car si la voix est un écho du cœur, j'imagine que celui-ci, quand il se fond en larmes, doit répandre au dehors ses peines. Je suis donc une de tes peines, puisque tu me rejettes de ton cœur.

DONA CLARA. — Je ne puis nier que mon cœur ne soit rempli de peines, et que tu n'y sois pour quelque chose, n'étant pas la moindre de toutes. Le ciel me sépare de toi; vois si tu n'es pas la plus grande! Mon amour est si grand, que je ne puis plus être ta femme, ne voulant pas te donner pour femme la fille d'un homme sans honneur.

DON ALVARO. — Clara, je ne veux pas te rappeler ici quel respect j'ai toujours gardé dans mon amour pour toi, avec quelle vénération je n'ai cessé de t'adorer. Je

veux seulement me justifier d'avoir osé venir jusqu'ici avant de t'avoir vengée. Je ne saurais faire pour toi un plus grand effort que de différer ta vengeance. Ce n'est pas à une femme qu'il faut parler des lois du duel, et je pourrais aussi consoler ta peine et ton désespoir, en te disant de ne pas pleurer, de ne rien regretter; car, ce qui se passe en l'absence de l'épée (et surtout quand la justice est présente) n'outrage, n'offense ni n'affronte. Mais je laisse de côté cette double considération. Mon excuse est celle-ci : c'est qu'en entrant ici, avant d'avoir satisfait à l'honneur de ton père, en perçant le cœur de Mendoza, je fais acte de prudence, parce qu'il est reçu que l'offensé n'est justement vengé de l'offenseur que s'il le tue lui-même, ou par les mains de son fils ou d'un frère plus jeune. Ici donc, quoique la vengeance qu'il désire ne soit pas impossible à l'honneur, je dois faire une chose, c'est de demander ta main à don Juan, et une fois son fils, j'aurai le droit, je suppose, de venger son injure. Je ne suis venu que pour cela, Clara, et si jusqu'ici une grande pauvreté m'a rendu lâche à te demander, après ce qui s'est passé, je ne réclame pour dot que son affront; et il fera sagement de me l'accorder, car tout le monde sait que l'outrage est la dot du pauvre.

DOÑA CLARA. — Je ne veux pas non plus, don Alvaro, te rappeler, quand je pleure, avec quelle sincérité je t'adore, avec quelle fidélité je t'aime. Je n'ai que faire de dire que je meurs aujourd'hui sous le poids d'une double offense; que gagnée à ton amour, que t'aimant d'amour tendre, tu es l'âme de ma vie et la vie de mon âme. Je me borne à dire, dans mon trouble cruel, que celle qui hier eût été ton esclave ne sera pas aujourd'hui ta femme. Car si tu n'avais pas hier le courage de me demander, et si tu l'as aujourd'hui, je ne veux pas, moi, que le monde parlant légèrement de toi, prétende que pour faire de moi ta femme, il y ait eu à ajouter à moi-même. Riche et honorée, je ne me croyais pas encore digne de toi; mais comme j'attachais mon bonheur à t'appartenir, c'était assez pour moi que d'espérer. Vois, si je puis aujourd'hui mettre un châtiment à la place d'une faveur, et prendre le monde à

témoin que tu as dû attendre que j'eusse perdu l'honneur pour te marier avec moi.

DON ALVARO. — J'y aspire pour te venger.

DONA CLARA. — Je m'y refuse par respect pour toi.

DON ALVARO. — N'est-ce pas, Clara, te prouver mon amour?

DONA CLARA. — N'est-ce pas, Alvaro, te montrer mon estime?

DON ALVARO. — Tu ne pourras t'en excuser.

DONA CLARA. — Je pourrai me donner la mort.

DON ALVARO. — J'irai dire mon amour à don Juan.

DONA CLARA. — Je dirai que c'est mensonge.

DON ALVARO. — Est-ce loyauté de parler ainsi?

DONA CLARA. — C'est honneur,

DON ALVARO. — Est-ce bien aimer?

DONA CLARA. — C'est être fidèle. Je jure au ciel de n'être jamais la femme d'un autre homme, tant que je n'aurai pas vu mon honneur assuré contre toute situation exceptionnelle; et c'est uniquement à quoi j'aspire.

DON ALVARO. — Qu'importe si?...

BÉATRIZ. — Mon maître arrive par le corridor avec une suite nombreuse.

DONA CLARA. — Entre dans cette chambre.

DON ALVARO. — Quel malheur!

DONA CLARA. — Rigueur cruelle!

(Don Alvaro et Beatriz sortent.)

SCÈNE V

DON ALONSO DE ZUNIGA, DON FERNANDO VALOR *et* DON JUAN MALEC, DONA CLARA, DON ALVARO *caché*.

MALEC. — Clara...

DONA CLARA. — Mon père...

MALEC, *à part*. — Hélas! qu'il m'est pénible de te rencontrer! (*Haut.*) Entre là dedans, Clara.

DONA CLARA, *à part, à son père*. — Que se passe-t-il?

MALEC. — De là tu entendras tout.

DON ALONSO. — Don Juan de Mendoza est retenu pri-

sonnier dans l'Alhambra. Il faut donc, en attendant que l'affaire s'arrange, que vous restiez vous-même prisonnier chez vous.

MALEC. — J'accepte la prison, et je promets de n'en pas sortir.

VALOR. — Vous n'y resterez pas longtemps. Puisque le seigneur corrégidor (la justice n'entre jamais dans les affaires d'honneur) me laisse le soin de réconcilier les parties, je ferai de mon mieux pour y réussir.

DON ALONSO. — Seigneur don Fernando de Valor, avec des maximes également vraies, on sort d'un mauvais pas; c'est qu'il n'y a d'offense possible, c'est de règle, ni dans le palais du roi, ni dans une salle de justice. Nous sommes tous du conseil et du tribunal, donc il n'y a pas offense.

VALOR. — Le moyen que je propose est celui-ci...

DON ALVARO, *à part, à doña Clara.* — Entends-tu bien?

DONA CLARA. — Oui.

VALOR. — Et je n'en vois pas de meilleur dans la circonstance. Écoutez-moi.

MALEC. — Pauvre honneur que celui qui se guérit avec un remède!

VALOR. — Don Juan Mendoza aussi brillant cavalier qu'il est illustre, n'est point marié; et don Juan Malec, dans les veines duquel coule encore le sang des rois de Grenade, possède une fille renommée pour son esprit et pour sa beauté. S'il veut être vengé, son gendre seul a droit de prendre en main sa cause. Que don Juan épouse doña Clara; et il est évident...

DON ALVARO, *à part.* — Malheureux que je suis!

VALOR. — Que ne pouvant lui-même venger sur lui l'offense, et se trouvant tout ensemble intéressé dans son honneur, en qualité d'adversaire et d'offenseur, et comme fils, en qualité d'offensé, et n'ayant d'ailleurs personne qui puisse désormais l'offenser par cette même raison, il demeure en sûreté. Don Juan, de son côté, ne pouvant se donner la mort à lui-même, dans cet abîme de contradictions, se verra contraint de renfermer son affront en lui-même. De sorte qu'un homme ne pouvant s'outrager lui-même, et don Juan, devenant le sage maître et arbitre

de l'outrage, et n'ayant plus de qui se venger, l'honneur de tous deux reste en bon lieu ; car enfin, l'offenseur et l'offensé ne sauraient tenir dans le même homme.

DON ALVARO, *à part, à doña Clara.* — Je me charge de répondre.

DONA CLARA. — Au nom de Dieu, ne me perds pas.

DON ALONSO. — Cette décision convient aux deux parties.

MALEC. — Il peut y avoir un obstacle imprévu ; je crains que Clara ne ruine toute notre espérance.

DONA CLARA, *à part.* — Le ciel m'apporte ma vengeance.

MALEC. — Je ne sais si ma fille voudra pour mari un homme qu'elle a eu tant de sujet de haïr.

DONA CLARA, *se présentant.* — Je l'accepte, mon père. Il importe peu, si c'est là-dessus que votre opinion se fonde, que je vive sans joie, pourvu que vous ne viviez pas sans honneur. Si en moi vous aviez eu un fils, le ressentiment l'eût appelé au combat, ou pour tuer ou pour bien mourir. N'étant que votre fille, mon devoir est de vous satisfaire de la façon que je puis ; et ainsi je serai sa femme. On en conclura que je défends votre honneur à ma manière, et que je cherche avant tout votre bonne renommée. (*A part.*) Et si je ne le puis en tuant, je veux vous venger en mourant.

DON ALONSO. — Votre esprit seul était capable de résumer dans ma pensée une si rare conclusion.

VALOR. — Je ne doute plus de ses heureux résultats. Qu'on écrive ce qui vient d'être convenu, afin que je le porte à Mendoza.

DON ALONSO. — Nous irons tous deux le lui porter.

MALEC. — Je veux user de ce moyen, en attendant que l'insurrection éclate.

VALOR. — Tout ceci aura une bonne fin, du moment que je m'en mêle.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE VI

DON ALVARO, DONA CLARA.

DON ALVARO. — Je le ferai, oui, je le ferai, et afin de ne

jamais revoir un cœur si changeant dans une si noble poitrine. Et si je n'ai pas fait ici quelque violence, quand tu m'as donné la mort, ce n'est ni le respect, ni la crainte qui m'ont retenu; c'est mon bon plaisir, et parce qu'une femme si belle...

DONA CLARA. — Infortunée que je suis!

DON ALVARO. — Qui dans le même temps, avec une intention vile, une foi perfide, des manières hardies, offre sa main à un homme, et en cache un autre dans sa chambre, cette femme, je ne veux pas que l'on dise que je l'ai tant aimée.

DONA CLARA. — Retiens, Alvaro, retiens ces paroles que t'arrache une méprise, le temps me justifiera.

DON ALVARO. — Ce ne sont pas choses dont on se justifie.

DONA CLARA. — Peut-être.

DON ALVARO. — N'ai-je pas entendu de mes oreilles que tu donnerais ta main à Mendoza?

DONA CLARA. — Oui, mais tu ne sais pas le fond de mon dessein.

DON ALVARO. — Quel fond? me donner la mort. Vois s'il y a quelque chose qui te justifie : il a outragé ton père et il m'a donné la mort.

DONA CLARA. — Le temps, ô Alvaro, pourra te désabuser quelque jour, et t'apprendre que ma foi est constante, et que ce changement est même dans tes intentions.

DON ALVARO. — Vit-on jamais une fraude si subtile? Dis, ne lui donnes-tu pas ta main?

DONA CLARA. — Oui.

DON ALVARO. — Ne dois-tu pas être sa femme?

DONA CLARA. — Non.

DON ALVARO. — Quel milieu peut-il donc y avoir?...

DONA CLARA. — Ne me fais pas d'inutiles questions.

DON ALVARO. — Entre lui donner sa main et ne pas être sa femme?

DONA CLARA. — Lui donner la main, c'est peut-être l'attirer dans mes bras, mais pour l'y mettre en pièces. Es-tu satisfait, maintenant?

DON ALVARO. — Non, car s'il meurt dans de si beaux nœuds, il ne fera que laisser en mourant une vie désormais sans charme. Tes bras, ô Clara, sont de trop aimables bourreaux; mais, puisque tel est ton dessein, avant qu'il se voie dans tes bras, même pour y mourir, je saurai guérir, en le tuant, la douleur de ma blessure.

DONA CLARA. — Est-ce là de l'amour?

DON ALVARO — C'est de l'honneur.

DONA CLARA. — Est-ce là bien aimer?

DON ALVARO. — C'est jalousie.

DONA CLARA. — Écoute, mon père vient d'écrire. Comment faire pour te retenir?

DON ALVARO. — Ah! que j'aurais peu à faire pour me retenir moi-même!

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Une salle dans l'Alhambra.

DON JUAN DE MENDOZA, GARCÈS.

MENDOZA. — La colère n'a jamais raison.

GARCÈS. — Ne vous excusez pas. Vous avez très-bien fait de mettre la main sur lui, un nouveau chrétien; parce qu'il est vieux, se croit-il le droit de s'attaquer à un Gonzalès de Mendoza?

MENDOZA. — Il y a une foule de gens que leurs richesses rendent superbes, altiers et arrogants.

GARCÈS. — Pour ceux-là, le connétable don Inigo (la recette était merveilleuse) portait une épée à la ceinture et une autre qui lui tenait lieu de canne, et comme on lui demandait, un jour, pourquoi il portait deux épées: — « Celle que j'ai au côté, répondit-il, est pour celui qui la « porte ainsi; cette autre, qui me sert de bâton, pour ce« lui qui n'en porte aucune et qui se permet d'être inso« lent. »

MENDOZA. — Par là, il montrait à merveille que les gentilshommes doivent avoir deux armes pour deux sortes de

querelles; et puis que ce sont les épées qui ont le dessus [1], donne-moi celle que tu portes, pour qu'aucun événement ne me surprenne sans épée, même prisonnier comme je le suis.

GARCÈS. — Je me félicite d'être entré chez vous aujourd'hui, si vous avez des ennemis, et que je puisse vous être bon à quelque chose.

MENDOZA. — Et en quel état reviens-tu de Lépante, Garcès [2] ?

GARCÈS. — Comme un soldat qui a eu la bonne fortune de servir, dans une si grande occasion, sous la main et la discipline du rejeton de cet aigle divin qui, dans son vol infatigable et sans pareil, a tenu le monde sous ses ailes.

MENDOZA. — Et comment est le seigneur don Juan?

GARCÈS. — Content de sa campagne.

MENDOZA. — Elle a été grande?

GARCÈS. — Écoutez plutôt. Avec la ligue...

MENDOZA. — Arrête, je vois entrer une femme voilée.

GARCÈS. — J'ai du malheur. J'avais beau jeu pour placer mon romance, et voilà une figure qui me fait perdre le coup.

SCÈNE VIII

DONA ISABELLE TUZANI *voilée*, LES MÊMES.

DONA ISABELLE. — Seigneur don Juan de Mendoza, est-il permis à une femme, qui vient vous visiter en prison, de s'informer simplement comment vous vous y trouvez?

MENDOZA. — Pourquoi pas? — Laisse-nous, Garcès.

GARCÈS. — Prenez garde, seigneur, ce pourrait être...

MENDOZA. — Sois sans crainte et sans inquiétude, j'ai reconnu la voix.

1. Le personnage emprunte ici ses métaphores au jeu de cartes dont on se sert en Espagne.

2. On a déjà remarqué, dans la notice, que Calderon a avancé de plusieurs années la date de la bataille de Lépante. Il ne pouvait l'ignorer, mais c'était une manière d'agrandir l'horizon de son drame.

GARCÈS. — En ce cas, je me retire.

MENDOZA. — Tu le peux en toute assurance.

(Garcès sort.)

SCÈNE IX

DONA ISABELLE, DON JUAN DE MENDOZA.

MENDOZA. — Je ne sais lequel croire de mes yeux ou de mes oreilles, car des uns ou des autres je ne sais qui ment ou qui dit vrai. Si j'en crois mes yeux, vous ne paraissez pas ce que vous êtes, et si j'en crois mes oreilles, vous n'êtes pas ce que vous paraissez. Faites-moi la grâce d'écarter le léger nuage apparent de ce voile, afin que la lumière ayant dissipé l'ombre, mes yeux et mes oreilles puissent dire aujourd'hui que le soleil s'est levé deux fois.

DONA ISABELLE. — Comme je ne veux pas, don Juan, que vous vous demandiez davantage qui est celle qui vous cherche, je vais me découvrir; il en coûterait trop à ma jalousie de vous donner la peine de deviner à qui vous devez cette visite. Je suis...

MENDOZA. — Isabelle! Madame! Vous, dans ma maison, et sous ce costume hors de la vôtre! Vous, me chercher ainsi! Comment, dites-moi, comment pouvais-je croire à un bonheur si incroyable? J'étais bien forcé d'en douter.

DONA ISABELLE. — A peine ai-je su ce qui se passait et que tu étais retenu ici prisonnier, que mon amour n'a pu attendre plus longtemps à se mettre en quête de toi, et, profitant de ce que mon frère, don Alvaro Tuzani, n'était pas rentré, je suis venue te voir avec une seule suivante (vois si tu me dois de la reconnaissance), que j'ai laissée à la porte.

MENDOZA. — Il y a là, Isabelle, de quoi me faire oublier tous mes malheurs, puisque je leur dois...

SCÈNE X

INÈS *en mantille, toute troublée*, LES MÊMES.

INÈS. — Ah! madame!

DONA ISABELLE. — Qu'as-tu donc, Inès?

INÈS. — C'est don Alvaro, mon seigneur, qui vient ici.

DONA ISABELLE. — M'aurait-il reconnue, si bien masquée que je sois venue?

MENDOZA. — Quelle rencontre fatale!

DONA ISABELLE. — S'il m'a suivie, je suis morte.

MENDOZA. — Tu es avec moi, que crains-tu? Entre dans cette chambre, et refermes-en la porte sur toi; il aura beau te chercher, il ne te trouvera pas, s'il ne commence par me donner la mort.

DONA ISABELLE. — Je suis en grand danger. Viens à mon aide, ô ciel, viens à mon aide!

(Les deux femmes se cachent.)

SCÈNE XI

DON ALVARO, DON JUAN DE MENDOZA, DONA ISABELLE *cachée*.

DON ALVARO. — Seigneur don Juan de Mendoza, je tiens à vous parler seul.

MENDOZA. — Je suis seul.

DONA ISABELLE, *à part, dans la coulisse.* — Comme il est pâle!

DON ALVARO. — Je vais d'abord fermer cette porte.

MENDOZA. — Fermez-la. (*A part.*) L'aventure est bonne!

DON ALVARO. — Maintenant que la voilà fermée, écoutez-moi avec attention. J'ai appris tout à l'heure que venait vous chercher...

MENDOZA. — C'est vrai.

DON ALVARO. — Dans cette prison...

MENDOZA. — Et on ne vous a pas menti.

DON ALVARO. — Quelqu'un qui par là m'offense jusque dans l'âme et dans la vie.

DONA ISABELLE, *dans la coulisse.* — Peut-il se déclarer davantage?

MENDOZA, *à part.* — Ciel! plus d'espérance pour elle!

DON ALVARO. — Et j'ai voulu venir, avant que les autres

n'arrivent et ne cherchent à cimenter une réconciliation odieuse, prendre la défense de mon honneur.

MENDOZA. — Voilà que je ne comprends plus.

DON ALVARO. — Je vais parler plus clairement.

DONA ISABELLE, *dans la coulisse.* — Je respire; ce n'est pas moi qu'il cherche.

DON ALVARO. — Le corrégidor prétend s'entremettre avec don Fernando de Valor, parent de don Juan Malec, pour sceller ces amitiés nouvelles, et il est de mon intérêt de m'y opposer : la raison, on en pourrait alléguer beaucoup, je ne veux pas vous la donner; mais enfin, quoi qu'il arrive, je viens savoir de vous, par pur caprice, si vous serez aussi brave contre un jeune homme que vous l'avez été contre un vieillard; en un mot, je viens simplement me couper la gorge avec vous.

MENDOZA. — Vous m'auriez obligé de me dire en moins de mots ce que vous attendiez de moi. J'ai cru, dans mon premier trouble, qu'il s'agissait d'autre chose, ce qui me donnait quelque inquiétude; ceci ne m'en donnant aucune, et comme il n'est pas dans mes habitudes de refuser de personne la partie que vous m'offrez, avant qu'on ne m'apporte ce traité de paix dont on s'occupe, dites-vous, et qu'il vous importe d'empêcher par tel motif que ce soit, tirez l'épée.

DON ALVARO. — Je ne viens que pour cela. Car il m'importe de vous donner la mort plus tôt que vous ne le pensez.

MENDOZA. — Le champ est assez libre, ce me semble.

(Ils se battent.)

DONA ISABELLE, *dans la coulisse.* — Je tombe d'un malheur dans un autre. Voir aux mains son frère et son amant, et ne pouvoir les séparer!

MENDOZA, *à part.* — Quelle valeur!

DON ALVARO, *à part.* — Quelle adresse!

DON ISABELLE, *à part dans la coulisse.* — Que ferai-je? J'assiste à une partie, en faisant des vœux pour chaque côté; car, perdue ou gagnée, il y va de mon sort.

DON ALVARO. — Je me suis heurté à cette chaise et je suis tombé.

DONA ISABELLE. — Arrête, don Juan. (*A part.*) Mais que fais-je? Le cœur m'a emportée.

DON ALVARO. — Vous avez mal fait de me cacher qu'il y avait ici quelqu'un.

MENDOZA. — Si c'est pour vous sauver la vie, de quoi vous plaignez-vous? C'est moins un allié pour moi qu'un second adversaire, puisque c'est vous qu'on vient secourir. C'est mal fait pourtant, car je sais les lois de la chevalerie, et vous voyant tomber par accident, je vous eusse laissé vous relever.

DON ALVARO. — J'ai à remercier cette dame de deux choses. Elle est venue me donner la vie, et m'a épargné l'ennui de la recevoir de vous, de telle sorte que, libre de cette obligation envers vous, je puis continuer le combat.

MENDOZA. — Qui vous retient, don Alvaro?

(Ils se battent de nouveau.)

DONA ISABELLE, *à part dans la coulisse.* — Oh! si je pouvais crier au secours!

(On frappe à la porte derrière la scène.)

DON ALVARO. — On frappe à la porte.

MENDOZA. — Que ferons-nous?

DON ALVARO. — Que l'un de nous meure et que le survivant aille ouvrir.

MENDOZA. — Vous dites bien.

DONA ISABELLE, *entrant.* — Mais moi j'ouvre pour qu'on entre.

DON ALVARO. — N'ouvrez pas.

MENDOZA. — N'ouvrez pas.

(Doña Isabelle ouvre.)

SCÈNE XII

DON FERNANDO DE VALOR, DON ALONSO, *ensuite* INÈS, DONA ISABELLE *voilée*, DON ALVARO, DON JUAN DE MENDOZA.

DONA ISABELLE. — Cavaliers, les deux hommes que vous voyez ici, veulent se tuer.

DON ALONSO. — Arrêtez, puisque vous êtes ici à les que-

reller et qu'ils vous querellent aussi, il est clair que c'est pour vous qu'ils se battent.

DONA ISABELLE, *à part.* — Malheureuse que je suis! J'ai voulu me sauver, et c'est ce qui m'a perdue.

DON ALVARO. — Pour empêcher que courre aucun péril une dame à qui je dois la vie, je dirai la vérité, et pourquoi je me battais ici. L'amour n'est pour rien dans ce duel. Parent de don Juan Malec, je prenais pour lui fait et cause.

MENDOZA. — Et c'est la vérité. Le hasard avait amené cette dame chez moi.

DON ALONSO. — Puisque tout va cesser, grâce à la réconciliation convenue, il vaut mieux que tout finisse sans effusion de sang. Le triomphe est plus grand, quand il ne coûte pas de sang. (*Entre Inès.*) Mesdames, vous pouvez sortir.

DONA ISABELLE, *à part.* — C'est la seule chose qui m'ait réussi.

(Les deux femmes sortent.)

SCÈNE XIII

DON ALONSO, DON ALVARO, DON JUAN DE MENDOZA DON FERNANDO DE VALOR.

VALOR. — Seigneur don Juan de Mendoza, vos parents et les nôtres trouvent bon que l'affaire ne sorte pas d'ici, comme on dit en Castille, et se règle en famille. Donnez la main à doña Clara, le phénix de Grenade, et alors devenant partie...

MENDOZA. — Assez, seigneur don Fernando Valor; j'y vois beaucoup d'inconvénients. Si doña Clara est le phénix, elle peut rester en Arabie. Dans nos montagnes de Castille, nous n'avons pas besoin de phénix; parents ou alliés n'ont que faire de disposer d'un homme comme moi pour réparer l'honneur d'autrui, outre qu'il ne convient pas de mêler le sang des Mendoza avec le sang des Malec, et que les nom de Mendoza et de Malec sonnent assez mal ensemble.

VALOR. — Don Juan de Malec est un homme...

MENDOZA. — Comme vous.

VALOR. — Oui, puisqu'il descend aussi des rois de Grenade, et que tous ses ascendants et les miens ont porté la couronne.

MENDOZA. — Eh bien, les miens, sans être rois, ont été plus que des rois maures, puisqu'ils ont été montagnards[1].

DON ALVARO. — Tout ce que pourra dire ici le seigneur don Fernando, je suis prêt à le soutenir en champ clos.

DON ALONSO. — Il n'y a plus ici de magistrats. Je sais, quand il le faut, redevenir cavalier. J'étais Zuniga en Castille, avant de porter ici la vara de la justice. Je la dépose donc, et partout, quand et comme il vous plaira, à côté de don Juan, on me retrouvera.

SCÈNE XIV

UN DOMESTIQUE, LES MÊMES.

LE DOMESTIQUE. — Voilà du monde qui entre.

DON ALONSO. — Dissimulons tous. Je reprends ma charge. Vous, don Juan, demeurez ici prisonnier.

MENDOZA. — Je vous obéis en tout.

DON ALONSO. — Vous deux, retirez-vous.

MENDOZA. — Et si vous avez quelque satisfaction à demander...

DON ALONSO. — Vous nous retrouverez, don Juan et moi, où il vous plaira...

MENDOZA. — L'épée à la main.

DON ALONSO. — Et avec la cape seulement.

(Don Alonso sort, et don Juan le reconduit.)

VALOR. — Et mon honneur souffre cela !

DON ALVARO. — Et mon honneur y consent !

VALOR. — Et parce que je me suis fait chrétien, voilà l'affront qui m'attendait !

1. Nous regrettons de ne pas trouver pour traduire *montañes* un autre mot que celui de *montagnard*, qui, en français, offre plusieurs sens. Mais le lecteur comprendra sans peine qu'il s'agit ici de ces anciens héros de l'Espagne qui descendirent avec Pélage des montagnes des Asturies, et commencèrent la longue délivrance de l'Espagne chrétienne.

DON ALVARO. — Et parce que j'ai épousé sa loi, personne ne se souvient de moi !

VALOR. — Vive Dieu, c'est lâcheté, de ne pas songer à la vengeance !

DON ALVARO. — Vive le ciel, c'est infamie, que je néglige de me venger !

VALOR. — Que le ciel me donne seulement l'occasion !...

DON ALVARO. — Que le sort me donne l'occasion !...

VALOR. — Si les cieux me la donnent jamais !...

DON ALVARO. — Si jamais le sort me la donne !

VALOR. — Je ferai que bientôt vous verrez...

DON ALVARO. — Pleurer l'Espagne mille fois...

VALOR. — Le courage...

DON ALVARO. — L'audace de ce bras superbe et fort...

VALOR. — Le courage des orgueilleux Valor !

DON ALVARO. — Et des vaillants Tuzani !

VALOR. — M'avez-vous entendu ?

DON ALVARO. — Oui.

VALOR. — Alors que la langue se taise et que les mains commencent à parler.

DON ALVARO. — Et qui vous dit qu'il ne faut pas qu'elles commencent ?

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

La sierra de la Alpujarra. — Environs de Galera.

Bruit de tambours et de trompettes.

Entrent des SOLDATS, DON JUAN DE MENDOZA *et* LE SEIGNEUR DON JUAN D'AUTRICHE.

DON JUAN D'AUTRICHE. — Montagne révoltée dont l'âpreté inculte, dont l'effrayante hauteur, dont la puissante structure, de leur poids, de leur masse et de leur front fatiguent la terre, retrécissent l'air et embarrassent le ciel; repaire infâme de bandits qui, du fond de ces abîmes où se forment tes bruyants orages, fais retentir ici ta voix et en Afrique tes tonnerres : voici venir le jour, le jour fatal de ton antique perfidie, car avec moi viennent unis ma vengeance et ton châtiment. Je suis un peu confus cependant de voir la mince gloire que les cieux préparent à ma renommée; car cela s'appelle tuer et non vaincre, et ce sont triomphes peu dignes de moi que d'écraser une immonde multitude de larrons, que de soumettre une bande de brigands, et ainsi que la postérité sache bien que j'appelle cela un châtiment et non une victoire. Mais je voudrais connaître l'origine de cette ardente et féroce insurrection.

MENDOZA. — Écoutez-moi donc avec attention. Ceci, aigle héroïque du nord, ce que vous voyez est l'Alpujarra, la rustique muraille, le sauvage rempart des Morisques qui, aujourd'hui mal protégés par lui, voudraient, montagnards africains, reconquérir l'Espagne. Elle est d'un accès

difficile par ses hauteurs, impénétrable par ses escarpements, inexpugnable par sa situation, invincible par les forces qu'elle renferme. Elle a quatorze lieues de tour, et à ses quatorze lieues les replis de ses ravins en ajoutent plus de cinquante; car, entre une pointe et l'autre, il y a des vallées qui l'embellissent, des champs qui la fertilisent, des jardins d'un aspect délicieux. Elle est toute peuplée de bourgs et de villages : si bien que, quand le soleil se couche, on dirait, aux lueurs qu'il laisse derrière lui, des rochers que la nature aurait arrondis elle-même, au milieu des halliers, et qui auraient roulé des sommets sans aller jusqu'au pied de la montagne. De toutes ces populations, les trois principales sont Berja, Gavia et Galera, places d'armes des trois chefs qui gouvernent aujourd'hui le reste. L'Alpujarra peut contenir trente mille Morisques : c'est le nombre qu'il y en a maintenant, sans compter les femmes et les enfants, et ils ont de quoi y nourrir un grand nombre de troupeaux; quoique la plupart d'entre eux se nourrissent moins de viande que de fruits secs ou sauvages, ou des légumes qu'ils cultivent, parce que ce n'est pas seulement la terre, mais les rochers eux-mêmes qu'ils enseignent à produire des herbages. Car, dans la science de l'agriculture, ils ont acquis une si grande habileté, qu'il ne faut que leur bêche pour rendre les pierres mêmes fertiles.

Si j'ai été pour quelque chose dans la cause de leur rébellion, permettez, je vous prie, à ma langue de le passer sous silence, quoiqu'il vaille mieux dire que j'en fus la cause première et non les sévères mesures qui leur furent si pesantes. C'est pourtant ce que je serais forcé de dire. Mais si la faute en doit être à quelqu'un, mieux vaut qu'on me l'impute. Enfin, seigneur, que mon emportement en ait été l'occasion, ou que la chose ait éclaté parce que, le lendemain de ma querelle, l'alguasil-major voulut retirer à Valor, à la porte de l'Ayuntamiento, une dague qu'il tenait cachée, ou soit enfin que, déjà irrités du joug qui les opprimait, le désespoir de voir sans relâche arriver de la cour de nouveaux ordres qui les oppriment, les ait contraints à se concerter pour se soulever, toujours est-il que, sans

que nul s'en aperçût, ils parvinrent à amasser dans l'Alpujarra des munitions, des armes et des richesses de tout genre. Pendant trois ans, cette multitude de gens sut tenir sa trahison secrète. Chose étonnante et qui pénètre d'admiration, que, parmi plus de trente mille hommes qui eurent le secret de cette trahison, il ne s'en soit pas rencontré un seul pour révéler jamais ou laisser soupçonner ce secret de tant de jours. Quelle ignorance, quelle erreur que de dire qu'entre trois personnes un secret est en péril! Les premiers signes, par où se révéla la foudre que forgeaient dans ces rochers la trahison et l'orgueil, furent les vols, les meurtres, le pillage de beaucoup d'églises, des insultes, des sacriléges, des parjures; de telle sorte que Grenade, baignée dans son sang, et élevant ses plaintes vers le ciel, devint un misérable théâtre de malheurs et de tragédies. La justice voulut porter remède au mal; mais se voyant méconnue et foulée aux pieds, elle se mit tout entière en défense, elle échangea la vara contre le fer, mit la force à la place des ménagements, et ce qui avait commencé par une simple résistance finit en guerre civile. Le corrégidor fut tué; la ville, inquiète pour elle-même, appela aux armes, et convoqua la milice du pays. Elle ne suffit pas. La fortune, qui aime les nouveautés, se rangea toujours du côté des insurgés, de sorte que tout était malheurs pour nous : malheurs insupportables qui ont beau s'acharner, n'en finissent jamais. Cependant l'inquiétude augmentait chez nous, chez eux croissait l'orgueil et de toutes parts le dommage; car on sait qu'ils attendent du renfort de l'Afrique, et leur disputer l'entrée du pays, c'est diviser nos forces. Outre que si, une fois, ils acquièrent une certaine puissance, les autres Morisques agiront en conséquence. Ceux d'Estramadure, de Castille et de Valence, n'attendent, pour se déclarer, que quelque victoire de ceux-ci. Et pour que vous voyiez que, malgré leur audace et leur résolution, ce sont d'habiles politiques, apprenez comment ils se gouvernent; nous l'avons su de quelques espions tombés entre nos mains. La première chose qu'ils ont faite a été de se choisir un chef. Il y eut bien en cette élection quelques rivalités entre don Fernando de Valor

et un autre homme d'égale naissance, don Alvaro Tuzani; mais don Juan Malec les mit d'accord, et il fut convenu que don Fernando régnerait en épousant la charmante doña Isabelle, sœur de Tuzani. (*A part.*) Oh! qu'il m'en coûte de rappeler le souvenir de ce Tuzani à qui ils ont témoigné assez de respect, s'ils ne l'ont pu faire roi, pour faire leur reine de sa sœur! Valor couronné, la première chose qu'il ose ordonner pour prendre en toute chose le contre-pied de nos coutumes, ou pour satisfaire les siens en leur rendant les leurs, c'est que personne ne garde un nom chrétien ni fasse cérémonie chrétienne; et pour donner le premier l'exemple, il signe Aben-Humeya, nom des rois de Cordoue, de qui il descend. Il défend qu'on parle une autre langue que l'arabe, qu'on porte un autre costume que le maure, qu'on suive une autre religion que celle de Mahomet; puis il distribue habilement ses forces. Galera, cette ville que vous voyez la plus rapprochée de nous, et dont la nature a construit les murailles et creusé les fossés, avec un art si singulier, qu'on ne saurait la prendre sans verser des flots de sang, Galera est devenue l'apanage de Malec, de Malec, père de Clara, qu'on appelle aujourd'hui Maleca. A Tuzani, il a donné Gavia la haute, et lui s'est fortifié dans Berja, cœur qui vivifie ce géant de pierre. Telles sont les dispositions dont on peut se rendre compte d'ici, et telle est, seigneur, la Alpujarra dont les sauvages hauteurs semblent se détacher pour se prosterner à vos pieds.

DON JUAN. — Tout ce que vous venez de dire, don Juan, est digne d'un Mendoza et de vous. Parler ainsi, c'est être deux fois loyal. (*On entend un bruit de tambours derrière la scène.*) Mais que signifie ce bruit de tambours?

MENDOZA. — Ce sont les troupes qui arrivent, seigneur, et que l'on passe en revue.

DON JUAN. — Quelle est celle-ci?

MENDOZA. — Celle-ci arrive de Grenade et de tous les bords qu'arrose le Génil.

DON JUAN. — Et qui la conduit?

MENDOZA. — Le marquis de Mondejar, qui est le comte

de Tendilla, alcaïde perpétuel de l'Alhambra et du pays de Grenade.

DON JUAN. — Son nom fait trembler le Maure jusqu'en Afrique. (*Nouveau bruit de tambours.*) Et celle-ci ?

MENDOZA. — Celle de Murcie..

DON JUAN. — Et qui la commande ?

MENDOZA. — Le grand marquis de los Velez.

DON JUAN. — Sa renommée et ses exploits rendront sa chronique illustre.

(Les tambours résonnent encore.)

MENDOZA. — Ceux-ci viennent de Baëza, et ils ont pour capitaine un soldat auquel la renommée devrait élever des statues éternelles comme sa gloire. C'est Sancho de Avila, seigneur.

DON JUAN. — Tout ce qu'elle pourra dire sera peu, si la voix qui tentera de le louer n'ajoute que c'est le disciple du duc d'Albe, élevé dans son école à vaincre et à ne jamais être vaincu.

(Nouveau bruit de tambours.)

MENDOZA. — Qui arrive maintenant, c'est le vieux tercio de Flandre qui, pour prendre part à cette entreprise, est descendu de la Meuse au Genil, échangeant les perles du nord contre les perles du midi.

DON JUAN. — Et qui vient avec lui ?

MENDOZA. — Un miracle de valeur et de noblesse, don Lope de Figueroa.

DON JUAN. — On m'a raconté des choses singulières de son intrépidité et de son peu de patience.

MENDOZA. — Tourmenté de la goutte, il supporte impatiemment les entraves qu'elle met à son activité guerrière.

DON JUAN. — Je suis curieux de le connaître.

SCÈNE II

DON LOPE DE FIGUEROA, LES MÊMES.

DON LOPE. — Vive Dieu! de ce côté, Votre Altesse ne l'emporte pas sur moi d'un atome; il n'y a que le plaisir

de me voir à vos pieds qui ait pu me faire supporter ces maudites jambes.

DON JUAN. — Comment êtes-vous?

DON LOPE. — Comme un homme qui, pour vous servir, arrive de Flandre en Andalousie, et il fallait bien puisque vous ne veniez pas à la Flandre, que la Flandre vînt à vous.

DON JUAN. — Que le ciel me permette de lui rendre, un jour, sa visite. — Amenez-vous de bons soldats?

DON LOPE. — Si bons, que l'Alpujarra fût-elle l'enfer, et eût-elle le diable pour Alcaïde, ils y entreront, seigneur, excepté pourtant ceux qui ont la goutte, et ne peuvent escalader les rochers, parce qu'ils viennent...

SCÈNE III

UN SOLDAT, GARCÈS, ALCUZCUZ, LES MÊMES.

UN SOLDAT, *derrière la scène.* — Arrêtez!

GARCÈS, *derrière la scène.* — Il faut que j'arrive. Arrière!

(Entre Garcès avec Alcuzcuz sur son dos.)

DON JUAN. — Que veut dire ceci?

GARCÈS. — J'étais en vedette au pied de cette sierra. J'entends du bruit dans certaines branches, je m'arrête pour voir qui c'est, et je trouve ce chien en arrêt derrière, et faisant sans doute office d'espion. Je l'ai attaché avec la corde de mon mousquet, et pour qu'il vous livre ce qui se passe là-bas, je vous l'apporte sur mon dos.

DON LOPE. — Bon soldat, vive Dieu! en avez-vous beaucoup comme cela?

GARCÈS. — Votre seigneurie pense-t-elle que tout le bon est en Flandre?

ALCUZCUZ, *à part.* — Mauvais çà! Pauvre Alcuzcuz, votre gosier sentir la corde.

DON JUAN. — Je vous connaissais déjà. Ces exploits-là ne m'étonnent pas de vous.

GARCÈS. — Oh! qu'il en coûte peu aux princes pour récompenser! Ils se tirent d'affaire avec un compliment.

DON JUAN. — Avancez ici.

ALCUZCUZ. — Vous parler-à moi?

DON JUAN. — A vous.

ALCUZCUZ. — Si près être grande faveur. — Être bien ici.

DON JUAN. — Qui êtes-vous?

ALCUZCUZ, *à part*. — La ruse être ici nécessaire. (*Haut.*) Alcuzcuz, un pauvre petit Morisque, entraîné de force dans l'Alpujarra. Moi être chrétien dans ma conscience, savoir la trine (doctrine) chrétienne, le *Credo*, le *Salve reina*, le *Part nostro* et les quatorze commandements de l'Église. Comme moi dire être chrétien, les autres vouloir me donner la mort. Moi courir et, en fuyant, tomber dans les mains de qui me prendre. Si me donner la vie, moi vous dire tout ce que penser là-bas, et vous mener où vous entrer sans la plus petite résistance.

DON JUAN, *à part, à Mendoza*. — Je présume qu'il ment, mais il se peut aussi qu'il dise la vérité.

MENDOZA. — Il y en a, sans doute, beaucoup dans le nombre qui font encore profession d'être chrétiens. Je sais une dame qu'ils ont emmenée par force.

DON JUAN. — Il ne faut ni tout croire ni douter de tout. Garcès, aie l'œil sur ton prisonnier.

GARCÈS. — Je m'engage à en rendre bon compte.

DON JUAN. — Nous verrons bientôt si, dans ce qu'il dit, il ment ou dit vrai; et maintenant, don Lope, allons faire le tour des quartiers, et consulter entre nous par où il faut commencer.

MENDOZA. — Que Votre Altesse y regarde à deux fois : l'entreprise paraît médiocre, elle a cependant son importance. Il y a certaines occasions, celle-ci est du nombre, où s'il y a peu d'honneur à réussir, il y a de la honte à échouer; il faut donc y faire d'autant plus d'attention, moins pour gagner que pour ne pas perdre.

(Sortent don Juan d'Autriche, don Juan de Mendoza, don Lope et les soldats.)

SCÈNE IV

GARCÈS, ALCUZCUZ.

GARCÈS. — Vous, comment vous appelez-vous?

ALCUZCUZ. — Riz : si chez les Morisques j'étais Alcuzcuz, chez les chrétiens je dois être Riz; de potage morisque être passé à potage chrétien.

GARCÈS. — Alcuzcuz, vous voilà mon esclave. Dites la vérité.

ALCUZCUZ. — Volontiers.

GARCÈS. — Vous avez dit au seigneur don Juan d'Autriche...

ALCUZCUZ. — C'était le seigneur?...

GARCÈS. — Que vous le conduiriez à un endroit par où on peut entrer dans la sierra.

ALCUZCUZ. — Oui, mon maître.

GARCÈS. — Il amène avec lui, pour vous soumettre, le marquis de los Velez, le marquis de Mondejar, Sancho de Avila et don Lope de Figueroa : je voudrais qu'on ne dût qu'à moi de pouvoir pénétrer dans ces montagnes; mène-moi là, je veux voir ce passage et le reconnaître.

ALCUZCUZ, *à part*. — Moi jouer un tour à ce chrétien et retourner dans la Alpujarra. (*Haut.*) Vous venir avec moi.

GARCÈS. — Un moment, attends. J'ai laissé mon dîner sur le feu, dans le corps de garde, quand je suis sorti pour prendre la faction; je veux aller le chercher. Pour ne pas perdre de temps, je l'emporterai dans un bissac, et, chemin faisant, je mangerai.

ALCUZCUZ. — A votre aise.

GARCÈS. — En route maintenant.

ALCUZCUZ, *à part*. — Saint Mahomet, puisque toi être mon prophète, conduire moi, et moi aller à la Mecque, quoique aller de ceca en meca [1].

(Ils sortent.)

1. Expression proverbiale qui signifie proprement : *aller de droite et de gauche*. On a laissé l'expression textuelle, pour conserver le jeu de mot, bon ou mauvais.

SCÈNE V

Un jardin dans Galera.

MORISQUES *et* MUSICIENS, *et*, *derrière*, DON FERNANDO VALOR *et* DONA ISABELLE TUZANI.

VALOR. — Au pied de ce rocher couronné, où le printemps, sans doute, a réuni sa cour, pour qu'au milieu de toutes les nuances de sa charmante république la rose reçoive le serment des fleurs à leur reine, viens mollement t'asseoir, ma belle épouse. Chantez, vous autres, et voyons si la musique sait dissiper la mélancolie.

DONA ISABELLE. — Vaillant Aben-Humeya, dont le noble orgueil ne devra pas seulement sa couronne au chêne de l'Alpujarra, mais au laurier sacré, ennemi du soleil, quand l'Espagnol pleurera sa captivité cruelle; ma tristesse inconsolable ne vient pas du mépris de ton amour et de cette grandeur : c'est un don fatal de la destinée. Telle est la cruauté de la fortune que, si elle nous accorde un bien, aussitôt elle nous le fait acheter par un mal. Cette peine ne naît d'aucune autre cause (*à part :* Plût à Dieu qu'il en fût ainsi!) que de cette rigoureuse condition de la fortune. Et si elle est si envieuse, comment puis-je perdre cette appréhension du mal, quand je ne puis cesser d'être si heureuse?

VALOR. — Si c'est le sentiment du bonheur qui fait que je te vois si triste, je regrette, ma Lidora, de ne pouvoir te consoler. Je crains, au contraire, que ta mélancolie n'augmente chaque jour, car chaque jour voit s'accroître ton empire et mon amour. Chantez, chantez, célébrez sa beauté. La musique et la mélancolie ont toujours fait bon ménage ensemble.

MUSICIENS.

Il n'est besoin que vous disiez
De qui vous êtes, mes joies;
On sait assez que vous êtes miennes,
Par le peu que vous durez.

SCÈNE VI

MALEC, *qui vient parler à* DON FERNANDO *en fléchissant le genou, et, des deux côtés,* DON ALVARO *et* DONA CLARA, *qui se montrent en costumes moresques et s'arrêtent aux portes,* BEATRIZ, LES MÊMES.

DONA CLARA, *à part.*

« Il n'est besoin que vous disiez
« De qui vous êtes, mes joies.

DON ALVARO, *à part.*

« On sait assez que vous êtes miennes.
« Par le peu que vous durez. »

(Les instruments continuent à jouer, quoique le dialogue continue.)

DONA CLARA, *à part.* — Combien je regrette d'avoir entendu maintenant répéter cette chanson!

DON ALVARO, *à part.* — Quel trouble cette voix a fait naître en moi!

DONA CLARA, *à part.* — Quand mon père vient pour s'occuper de mon mariage!...

DON ALVARO, *à part.* — Quand l'amour, compatissant à mon amour, me prépare un si grand bonheur!

DONA CLARA, *à part.* — O ma gloire, écoutez...

DON ALVARO, *à part.* — Écoutez, ô mes désirs...

LES MUSICIENS, DONA CLARA *et* DON ALVARO, *à part.*

On voit assez que vous êtes miennes
Par le peu que vous durez.

MALEC. — Puisque l'amour trouve si bien sa place au milieu du tumulte de Mars, je puis vous dire, seigneur, que je prétends donner un mari à ma fille.

VALOR. — Quel est, dis-moi, l'heureux mortel?

MALEC. — Votre beau-frère Tuzani.

VALOR. — Le choix est aussi heureux que sensé, car dociles tous deux à leur étoile, lui ne saurait vivre sans elle, et elle mourrait sans lui. Où sont-ils?

(Don Alvaro et doña Clara s'avancent.)

DONA CLARA. — Me voici heureuse à vos pieds.

DON ALVARO. — Et moi fier de baiser ta main.

VALOR. — Viens dans mes bras, et puisque notre saint Alcoran, dont nous reconnaissons tous la loi, ne veut d'autre cérémonie que l'échange des arrhes, que Tuzani offre les siennes à la divine Maleca.

DON ALVARO. — Tout est peu pour toi, dont la brillante lumière éclipse le plus brillant flambeau. Je crains donc d'offrir des diamants au soleil, car c'est rendre au soleil ce qui lui appartient. Ceci est un Cupidon armé de ses flèches; car, même taillé en diamants, Cupidon vient se prosterner à tes pieds. Cela est un rang de perles, et si on ignorait que ce sont des larmes de l'aurore, on pourrait croire que tu vas les cueillir toi-même. Voici un aigle superbe de la couleur de mon espérance, car un aigle seul peut oser regarder en face le soleil qu'il regarde ainsi. Ce beau rubis qui ne me suivra plus, maintenant que voilà arrêtée la roue de ma fortune, fera une épingle pour ta coiffure. Ces souvenirs... mais ne les prends pas. Je veux, dans un si doux moment, que tu gardes mon souvenir, sans que j'aie besoin de te l'offrir [1].

DONA CLARA. — J'accepte tes arrhes, Tuzani, et reconnaissante de ton amour, je te promets de les porter toute ma vie, pour l'amour de toi.

DONA ISABELLE. — Et moi, je vous félicite de ce lien immortel (*à part*) qui doit encore augmenter ma peine.

MALEC. — Et maintenant que les mains s'unissent pour célébrer l'union des âmes.

DON ALVARO. — Je me mets à tes pieds.

DONA CLARA. — Non, que nos bras scellent notre éternelle union.

TOUS DEUX. — Je suis heureux...

(Au moment où ils se donnent la main on entend un bruit de tambours au dehors.)

1. *Memorias*, dit le texte. On appelle ainsi, d'après le dictionnaire de l'académie espagnole, deux ou plusieurs anneaux que l'on portait réunis pour se rappeler quelque chose que l'on voulait faire; on en laissait pendre un. Calderon, on a pu le voir, a déjà parlé de ce bijou dans sa comédie : *A outrage secret secrète vengeance.*

TOUS. — Mais qu'est-ce que ceci?

MALEC. — Ce ne sont pas des tambours morisques; ce sont des tambours espagnols dont le bruit assourdit ces rochers.

DON ALVARO. — Qui vit jamais plus cruelle disgrâce?

VALOR. — Suspendons le mariage, jusqu'à ce qu'on sache ce qu'il y a de nouveau.

DON ALVARO. — Hélas! seigneur, ne le savez-vous pas? J'étais heureux, que peut-il y avoir de plus nouveau? Le soleil regardait à peine mon bonheur que les armes espagnoles ont éclipsé sa pure lumière.

(Le tambour recommence à battre.)

SCÈNE VII

ALCUZCUZ, *un bissac sur l'épaule*, LES MÊMES.

ALCUZCUZ. — Grâce à Mahomet et à Allah, j'ai pu enfin arriver à vos pieds.

DON ALVARO. — Où donc as-tu été, Alcuzcuz?

ALCUZCUZ. — Tout le monde arriver.

VALOR. — Que t'est-il arrivé?

ALCUZCUZ. — Moi être aujourd'hui en faction, et venir derrière moi quelqu'un qui me prendre et me porter lui et deux autres à un don Juan qui être arrivé maintenant, et moi faire semblant d'être bon petit chrétien et lui dire que croire en Dieu, et lui ne pas me tuer. Moi captif du soldat chrétien qui n'avoir pas à s'en vanter. A peine lui ai-je dit moi savoir un sentier par où pouvoir entrer dans l'Alpujarra que lui vouloir le regarder. Lui se cacher de ses camarades, et me donnant le bissac où tenir dîner, et entrer tous deux, en marchant par un côté inconnu; mais à peine me voir seul avec lui, sans lui pouvoir me suivre, que sauver moi dans la montagne, et rester lui sans captif et sans dîner; car, lui essayer de me suivre, mais une troupe de Maures se montrer et le faire fuir, et moi venir avec l'avis que très-près avoir laissé don Juan de Andustriche en campagne, qui être accompagné, dit-on, par le grand marquis de Mondejo, avec le marquis de Lurbel, et celui qui

dompte les frénétiques, don Lope Figure Roma et Sancho Débil avec lui. Tous aujourd'hui venir à l'Alpujarra contre toi[1].

VALOR. — N'en dis pas davantage, c'en est assez pour irriter mon courage.

DONA ISABELLE. — De cette cime élevée où le soleil, brisant ses rayons, craint d'amortir son éclat ou d'éteindre son flambeau, on aperçoit confusément les escadrons armés qui foulent les confins de notre territoire.

DONA CLARA. — Grenade amène une nombreuse milice à cette expédition.

VALOR. — Plusieurs mondes seraient peu, s'ils prétendent me vaincre, quand celui qui se flatte de soumettre ce merveilleux labyrinthe serait le fils de la cinquième planète[2], comme il est le fils de Charles-Quint. Vainement ils couvrent ces horizons de leurs enseignes martiales; ces rocs seront leurs bûchers funèbres, ces montagnes seront leurs tombeaux. Mais puisque l'occasion vient nous chercher, au lieu de nous prendre au dépourvu, qu'elle nous trouve préparés et attendant le choc de toute leur puissance. Ainsi, que chacun reprenne son poste : que Malec s'en aille à Galera, Tuzani à Gavia; moi j'attendrai à Berja, et qu'Allah vienne en aide à celui auquel il enverra l'ennemi! Notre cause est la sienne. Ces fêtes qu'attendait l'amour, nous les célébrerons, quand la victoire se sera déclarée pour nous.

(Sortent don Fernando Valor, doña Isabelle, Malec, les Morisques et les musiciens.)

SCÈNE VIII

DON ALVARO, DONA CLARA, ALCUZCUZ *et* BEATRIZ *à l'écart.*

DONA CLARA, *à part.*

« Pas n'est besoin que vous disiez
« De qui vous êtes, mes joies.

1. On reconnaît assez tous ces noms héroïques sous leur déguisement ridicule.
2. Mars.

DON ALVARO, *à part.*

« On voit assez que vous êtes miennes
« Par le peu que vous avez duré.

DONA CLARA, *à part.* — Félicités perdues et mortes avant que de naître!

DON ALVARO, *à part.* — Roses cueillies avant le temps, fleurs coupées hors de saison!

DONA CLARA, *à part.* — Si, pour vous flétrir et vous emporter, il ne faut qu'un souffle léger!

DON ALVARO, *à part.* — Ne dites pas que vous avez joui du bonheur...

DONA CLARA, *à part.* — Ne naissant que pour mourir, il n'est besoin que vous regrettiez...

DON ALVARO, *à part.*

Pas n'est besoin que vous disiez...

DONA CLARA, *à part.* — Joies d'un infortuné, vous êtes le fruit mort-né de ma peine, puisque vous expirez avant que de naître. Si, par hasard, vous vous êtes trompées dans votre poursuite, et que vous m'ayez prise pour une autre, ne perdez pas même un instant avec moi. Laissez-moi et cherchez le maître

De qui vous êtes, mes joies.

DON ALVARO, *à part.* — Félicités, c'était merveille de venir à moi, aussi êtes-vous vite mortes; car, étant merveilles, force vous était de vivre si peu. J'ai été fou de joie, je le suis maintenant de tristesse. Comme on voit bien, ô joies, que vous appartenez à un autre que vous cherchez! Et vous, ô peines,

Que bien on voit que vous êtes miennes!

DONA CLARA, *à part.* — Si vous prétendiez être des joies, vous avez bien fait...

DON ALVARO, *à part.* — Puisque deux fois vous l'avez été, de vous défaire en une seule.

DONA CLARA, *à part.* — Deux fois à dater d'aujourd'hui vous serez bien heureuses...

LES DEUX ENSEMBLE, *et à part.* — Vous le faites voir par la presse avec laquelle vous vous en retournez, quand vous venez me soulager.

DON ALVARO, *à part.* — Par la lenteur que vous mettez à venir.

DONA CLARA, *à part.*

Et par le peu que vous durez[1].

DON ALVARO. — Je m'entretenais seul avec moi-même, parce que je ne sais si, au milieu de tant de peines, j'aurai la force de te parler, Maleca. Quand mon amour touchait à cette palme victorieuse, le voilà de nouveau condamné à attendre dans l'ennui : et il se tait, parce que la langue ferait un stérile effort pour s'élever à la hauteur des sentiments.

DONA CLARA. — L'homme a la liberté de parler, puisqu'il peut se taire, mais il n'a pas celle d'entendre qui dépend d'un autre que de soi, et telle est ma stupeur que, uniquement occupée à sentir, je n'entendrais pas ce que tu me dirais. Comment t'étonner que, dans un si grand chagrin, tu te sentes impuissant à parler, quand je me trouve incapable d'entendre?

DON ALVARO. — Le roi m'envoie à Gavia, tu vas à Galera, et l'amour, luttant contre l'honneur, cède à sa tyrannie. Reste à Galera, chère épouse, et que le ciel compatissant permette que le siége qui nous attend, que la puissance qui menace de s'appesantir sur nous, vienne me chercher à Gavia, pour te laisser tranquille à Galera.

DONA CLARA. — De sorte que je ne pourrai te voir, que ne s'achève d'abord cette guerre de Grenade?

DON ALVARO. — Tu me verras, au contraire; je viendrai toutes les nuits, car deux lieues au plus qu'il y a de Galera à Gavia, ce serait une pitié que mon désir ne pût les franchir.

DONA CLARA. — L'amour, je le crois, sait franchir de plus grandes distances. Moi, je serai à t'attendre à la poterne du rempart.

1. Il est aisé de recomposer ici dans le texte une glose du quatrain que les musiciens ont chanté dans la scène V. Cette glose se divise en sept dizains placés tour à tour, en *à parte*, dans la bouche des deux personnages, et dont chacun des quatre premiers se termine par l'un des vers du quatrain. Les trois derniers, alternativement récités par les mêmes personnages, rentrent davantage dans le mouvement de la scène.

DON ALVARO. — Et moi, sûr de ton amour, j'irai chaque nuit au rempart. Mais ouvre-moi tes bras, en gage de ta foi.

(On entend un bruit de tambours.)

DONA CLARA. — Les tambours recommencent à battre.

DON ALVARO. — Quel malheur!

DONA CLARA. — Quel chagrin!

DON ALVARO. — Quelle souffrance!

DONA CLARA. — Quelle douleur! Est-ce là aimer?

DON ALVARO. — C'est mourir.

DONA CLARA. — L'amour est-ce autre chose que la mort?

(Ils sortent.)

SCENE IX

BEATRIZ, ALCUZCUZ.

BEATRIZ. — Alcuzcuz, approche-toi, puisque nous voilà seuls.

ALCUZCUZ. — Zarilia, cette invitation être pour le bissac ou pour moi?

BEATRIZ. — Tu seras donc toujours aussi gouailleur, quand tout est tristesse autour de nous? Écoute.

ALCUZCUZ. — Cette gentillesse être pour moi ou pour le bissac?

BEATRIZ. — Pour toi. Mais puisqu'il se met ainsi en travers de mon amour, je veux voir ce qu'il y a dedans.

ALCUZCUZ. — Donc être pour lui, et non pour moi.

BEATRIZ. — Ceci est du lard (*elle tire les objets à mesure que les vers les désignent*), et tu as tort de l'apporter de cette manière. Ceci est du vin. Hélas! il n'y a là que du poison. Je ne veux ni le voir, ni le toucher; Alcuzcuz, songe que cela peut te donner la mort, si tu t'avises d'y goûter.

(Elle sort.)

SCÈNE X

ALCUZCUZ.

ALCUZCUZ. — Tout être rempli de poison! oui, moi le croire, puisque Zara le dire. Elle être un serpent et se connaître en venin, et être une raison plus claire encore que Zara a vu du poison, quand n'y pas goûter, elle qui être si gourmande. Petit chrétien voulait tuer Alcuzcuz, pas de doute. Ah! quelle méchanceté! Mahomet m'avoir délivré parce que moi lui promettre aller à la Mecque voir l'os de sa jambe [1]. (*Bruit de tambours.*) Le son s'entendre plus près, et moi voir déjà la montagne s'emplir de soldats. Je veux suivre Tuzani. Y a-t-il par ici quelqu'un qui vouloir de ce poison?

(Il sort.)

SCÈNE XI

Environs de Galera.

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUEROA, DON JUAN DE MENDOZA, SOLDATS.

MENDOZA. — D'ici on voit mieux les positions, depuis que le soleil sur son déclin reste comme suspendu dans le ciel. Cette ville qui, à main droite, semble depuis des siècles s'écrouler sur le dur rocher qui lui sert d'assiette, c'est Gavia la haute, et celle-ci qui est à sa gauche, et dont les tours et les rochers semblent rivaliser ensemble dans les nues, c'est Berja, et celle-ci est Galera; et on lui a donné ce nom, soit parce qu'elle a reçu d'abord la forme d'une galère, soit parce qu'en effet, battue par des vagues de fleurs, au milieu d'un océan de rochers, on dirait qu'elle s'abandonne au vent et se meut à son gré.

DON JUAN. — De ces deux places il nous faut assiéger l'une ou l'autre.

1. *Zancanon*, un os de jambe dénudé. Les mauvais musulmans appellent ainsi par dérision les reliques de Mahomet.

DON LOPE. — Examinons celle qui se prête le mieux à notre dessein, et la main à l'ouvrage; on n'a que faire ici des jambes.

DON JUAN. — Qu'on m'amène ce Morisque prisonnier, et sachons s'il faut croire ou non ce qu'il dit. Où est Garcès à qui je l'ai donné en garde?

MENDOZA. — Je ne l'ai pas revu depuis.

SCÈNE XII

GARCÈS, LES MÊMES.

GARCÈS, *derrière la scène.* — Hélas! bon Dieu!

DON JUAN. — Voyez ce que c'est.

(Entre Garcès blessé et chancelant.)

GARCÈS. — C'est moi qui arrive à vos pieds, mort ou peu s'en faut.

MENDOZA. — C'est Garcès.

DON JUAN. — Que t'est-il arrivé?

GARCÈS. — Que Votre Altesse me pardonne une faute, en faveur de l'avis que j'apporte.

DON JUAN. — Parle.

GARCÈS. — Ce Morisque, ce prisonnier que vous m'avez donné en garde, vous dit qu'il était venu pour vous livrer l'Alpujarra. Moi, seigneur, avec le désir de connaître le passage et d'être le premier à y pénétrer, l'ambition de l'honneur n'a rien à voir avec celle du profit, je lui dis de me le montrer. Je le suivis seul dans ces labyrinthes, où parfois le soleil se perd lui-même, lui qui les parcourt tous les jours. A peine s'est-il vu avec moi engagé entre deux collines que, grimpant dans les rochers, il a poussé des cris, et à ces cris, ou à ceux que répétait l'écho, ont répondu des troupes de Maures qui, se précipitant des rochers, ont couru sur leur proie comme des chiens qu'ils sont. Je me suis inutilement défendu et, couvert de mon sang, je courrais à travers la montagne en cherchant à me dérober derrière le feuillage, quand, arrivé sous les murs de Galera, j'aperçois une ouverture, un bâillement

mélancolique du rocher servant de base à la ville, qui, sous le poids de l'édifice, aura gémi sans doute, et qui, pour continuer à gémir toujours, ne se sera pas refermé et sera resté entr'ouvert. Je m'y jetai, et soit qu'ils ne m'aient pas vu, soit que, me croyant enterré, ils m'y aient laissé pour mort, j'ai pu reconnaître le passage. Enfin Galera est minée par les artifices du temps, qui pour un siége de rochers est le meilleur des ingénieurs, et pour peu que vous le dominiez, vous pourrez le faire sauter en vous emparant, ce qui sera facile, de cette ouverture, sans attendre les lenteurs d'un siége; et pour ma vie qui vous appartient, je vous offre toutes celles que renferme Galera, sans que ma rage se laisse attendrir, sans que mon épée se laisse désarmer par la pitié envers les enfants, par la clémence envers les vieillards, ou par le respect envers les femmes, et je ne puis rien dire de plus fort.

DON JUAN. — Emportez ce soldat. (*On l'enlève.*) Je considère comme de bon augure, don Lope de Figueroa, ce que nous venons d'apprendre de Galera; depuis que j'ai su qu'il y avait dans l'Alpujarra une place appelée Galera, j'ai songé à y mettre le siége, pour voir si, sur terre comme sur mer, je serai heureux avec les galères.

DON LOPE. — Qu'attendez-vous donc? Allons prendre nos postes. Cette heure-ci est la meilleure. La nuit nous permettra d'approcher davantage sans bruit. — Que le tercio marche sur Galera.

UN SOLDAT. — Faites passer le mot d'ordre.

UN AUTRE. — Faites passer.

PLUSIEURS SOLDATS. — A Galera!

DON JUAN. — Cieux, donnez-moi sur la terre la même fortune que sur l'eau, afin qu'opposant cette bataille navale à ce siége en ligne je puisse dire un jour que, sur terre et sur mer, j'ai remporté deux victoires si confuses que moi-même j'ai peine à démêler, du siége ou de la bataille navale, quelle fut la bataille et quel fut le siége.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

Les murs de Galera.

DON ALVARO, ALCUZCUZ, *ensuite* DONA CLARA.

DON ALVARO. — Je confie aujourd'hui à ta foi, Alcuzcuz, ma vie et mon honneur. Tu comprends que si on savait que j'ai quitté Gavia pour venir à Galera c'en serait fait, en un moment, de mon honneur et de ma vie. Garde ici ma jument, pendant que j'entre dans le jardin. Je reviens dans un instant, car il faut que nous soyons rentrés dans Gavia avant que l'on y ait remarqué notre absence.

ALCUZCUZ. — Moi, toujours prêt à vous servir, et quoique je sois venu en si grande hâte que vous ne m'avez pas même laissé le temps de porter cette besace dans mon logis, moi rester sans bouger à mon poste.

DON ALVARO. — Si tu bouges d'ici, je t'arrache la vie! vive Dieu!

(Doña Clara sort par une poterne.)

DONA CLARA. — Est-ce toi?

DON ALVARO. — Quel autre serait aussi fidèle?

DONA CLARA. — Entre vite, de peur qu'on ne te reconnaisse, si je t'arrête sur le rempart.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

ALCUZCUZ, *ensuite* DES SOLDATS.

ALCUZCUZ. — Vive Allah! moi, m'endormir! Vous, être ennuyeux, seigneur sommeil. N'y avoir pas de pire métier que celui d'entremetteur : dans tous les autres, travailler pour soi-même; l'entremetteur travailler pour les autres. Holà! jument. — Je reviens à mon conte. Le sommeil me vaincre ainsi! Le cordonnier se faire quelquefois des souliers; quelquefois le tailleur se faire un vêtement neuf; le cui-

sinier goûter si son ragoût est bon; le pâté tenter une fois, et le pâtissier le manger; enfin, l'entremetteur seul ne faire rien pour lui-même : car, coudre l'habit et ne le pas porter, assaisonner un plat et ne pas le goûter!... Holà! La jument se détacher et s'en aller au galop. (*Il disparaît en courant, et dit derrière la scène:*) — Holà! jument, arrête, et faire ce que moi te demander. Moi faire ensuite pour toi autre chose que toi me demander. Je ne puis l'attraper. — Ah! Alcuzcuz! (*Il revient.*) Vous, avoir fait une belle affaire! Sur quoi à présent revenir mon maître? Lui me tuer, être certain; car, être positif, ne pouvoir revenir à temps à Gavia. Je l'entends me dire : « — Donne-moi « ma jument. » — « Je ne l'ai pas. » — Qu'en as-tu fait? » « — Elle m'est échappée. » — « Par où? » — « Par les mon- « tagnes. » — « Je te tuerai. » — Zas, et il me donne de sa dague par la poitrine. Mais si devoir mourir, Alcuzcuz, par ce fer et avoir des morts à choisir, mourons par le poison : être une mort plus douce. Allons, je déteste la vie. (*Il tire une outre de sa besace et boit.*) Mieux valoir mourir ainsi, un homme du moins ne pas mourir baigné dans son sang. Comment être moi? je me sens bien; le poison n'être pas fort, et si moi prétendre mourir, être besoin plus de poison. (*Il boit.*) N'être pas froid ce que je bois, le poison être chaud. (*Il boit.*) Oui, et ensuite, brûler ici dedans; il faut plus de poison. (*Il boit.*) Je meurs bien peu à peu. Il a l'air, je crois, de se fâcher, car il commence à faire de l'effet. Mes yeux se troubler, ma langue devenir épaisse, et ma bouche sentir le fer. Puisque je meurs, c'est charité ne pas laisser poison pour tuer un autre. (*Il boit.*) Où être ma bouche, que je ne la rencontre plus?

(Bruit de tambours derrière la scène.)

SOLDATS (*derrière la scène*). — Sentinelles de Galera, aux armes!

ALCUZCUZ. — Qu'être ceci? Mais s'il y a des éclairs, qui doute y avoir aussi du tonnerre?

SCÈNE XV

DON ALVARO *et* DOÑA CLARA *effrayés*, ALCUZCUZ.

DONA CLARA. — Seigneur, la sentinelle fait feu du haut des tours.

DON ALVARO. — Sans doute, à la faveur du silence de la nuit et protégée par les ténèbres, l'armée chrétienne s'est portée sur Galera.

DONA CLARA. — Pars, ami, toute la forteresse est en mouvement.

DON ALVARO. — Et il sera glorieux pour moi que l'on dise que je suis parti, laissant ma dame assiégée!...

DONA CLARA. — Hélas! mon Dieu!

DON ALVARO. — Et que j'ai tourné le dos?

DONA CLARA. — Oui, car à défendre Gavia il y va de ton honneur, et peut-être aussi l'attaquent-ils! Il faut aussi songer a cela.

DON ALVARO. — Qui se trouva jamais dans une si cruelle perplexité? L'amour et l'honneur m'appellent chacun de leur côté.

DONA CLARA. — Réponds à la voix de l'honneur.

DON ALVARO. — Je veux répondre à l'un et à l'autre.

DONA CLARA. — De quelle manière?

DON ALVARO. — En t'emmenant avec moi. Si je me perds, en te laissant et en ne te laissant pas, que mon amour et mon honneur courent la même fortune, le même danger. Viens avec moi, une jument qui défie le vent nous emportera tous deux.

DONA CLARA. — Je suis mon époux; je n'aventure rien, je suis à toi.

DON ALVARO. — Oh! Alcuzcuz!

ALCUZCUZ. — Qui appelle?

DON ALVARO. — C'est moi. La jument sur l'heure.

ALCUZCUZ. — La jument?

DON ALVARO. — Qu'attends-tu?

ALCUZCUZ. — J'attends la jument qui m'avoir dit qu'elle aller revenir.

DON ALVARO. — Où est-elle donc?

ALCUZCUZ. — Elle s'est enfuie; mais être jument de parole, et revenir tout à l'heure, dans un moment.

DON ALVARO. — Vive Dieu! traître!...

ALCUZCUZ. — Ne pas toucher à moi, vous retenir; moi, être empoisonné, et tuer avec l'haleine.

DON ALVARO. — Il faut que je te tue.

DONA CLARA. — Arrête! hélas!

(Elle va pour le retenir et se blesse la main.

DON ALVARO. — Qu'est-ce donc?

DONA CLARA. — En voulant te retenir, je me suis blessé la main à ta dague.

DON ALVARO. — Ce sang coûtera la vie d'un homme.

DONA CLARA. — Au nom de la mienne, je te demande de ne pas le tuer.

DON ALVARO. — Que ne peut sur moi ta prière? Saignes-tu beaucoup?

DONA CLARA. — Non.

DON ALVARO. — Enveloppe ta main avec ce mouchoir.

DONA CLARA. — Puisqu'il n'est plus possible que je te suive, pars au plus vite. On ne prendra pas la ville en un jour, et demain je te promets de m'en aller avec toi: le chemin nous sera toujours ouvert de ce côté.

DON ALVARO. — Dans cette espérance, j'accepte.

DONA CLARA. — Qu'Allah te guide!

DON ALVARO. — Pourquoi, si la vie m'est odieuse?

ALCUZCUZ. — Avoir ici ce qu'il faut pour la perdre. M'être resté un peu de ce doux poison.

DONA CLARA. — Pars vite.

DON ALVARO. — Avec quelle tristesse je m'en vais!

DONA CLARA. — Et moi? avec quelle affliction je reste!

DON ALVARO. — Ne sais-je pas qu'une étoile contraire...

DONA CLARA. — Ne sais-je pas qu'un destin fatal...

DON ALVARO. — S'interpose toujours...

DONA CLARA. — Se met sans cesse...

DON ALVARO. — Entre mon amour...

DONA CLARA. — Aux travers de mes désirs...

DON ALVARO. — Toujours attentive à me nuire?

DONA CLARA. — Et jette à tout moment une épée chrétienne entre nous?...

ALCUZCUZ. — Ceci, est-ce dormir ou mourir? Mais tout le monde dire que être une même chose; et être vrai, car moi ne pas savoir si je meurs ou si je m'endors.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Environs de Galera.

DON ALVARO, *sans voir* ALCUZCUZ *endormi à terre.*

DON ALVARO. — Nuit pâle et froide, mon espérance fie à ton silence son entreprise, mon amour son bonheur, mon âme son trophée; car, malgré cette mer d'étoiles, la belle Maleca répandra sur toi une plus vive lumière, lorsque, ravie dans mes bras amoureux, elle m'enlacera doucement. Sur l'aile du souci, je suis arrivé à un quart de lieue environ de Galera. Ce ravin, où la nature a formé, sans le secours de l'art, d'épais labyrinthes de feuillages ni bien confus ni trop distincts, sera pour cette nuit l'asile de mon cheval; et, profitant de ce que personne ne me voit, je l'attacherai au tronc de cet arbre, et sa bride me le gardera aujourd'hui plus fidèlement que ne le fit hier un homme qui... (*Il se heurte à Alcuzcuz.*) Mais il n'y a pas d'accident qui n'inquiète un cœur amoureux; et c'est avec juste raison que celui-ci émeut mon courage, qui fait qu'en approchant du mur, je trébuche contre un misérable cadavre. Tout ce que j'ai vu aujourd'hui, tout ce que j'ai trouvé, m'a été une cause d'étonnement, d'horreur, d'épouvante. Ah! malheureux! Ah! pauvre infortuné, qui t'es fait de la montagne un tombeau! Mais non... heureux plutôt toi, qui, par la mort, as échappé aux angoisses de ta destinée! Avec quelles ombres je lutte!

(Alcuzcuz se réveille.)

ALCUZCUZ. — Qui marche sur moi?

DON ALVARO. — Que vois-je? qu'entends-je? qui va là? qui es tu?

ALCUZCUZ. — Alcuzcuz, que vous avoir envoyé attendre ici avec la jument, et qui être ici sans que personne m'avoir vu. Si vouloir retourner aujourd'hui à Gavia, pourquoi partir si tard? Mais toujours, au moment de se séparer, avoir grande paresse entre les amants.

DON ALVARO. — Que fais-tu là, Alcuzcuz?

ALCUZCUZ. — Comment demander à Alcuzcuz que fais-tu, quand lui t'attendre depuis que toi être entré par la poterne de la muraille, pour voir Maleca?

DON ALVARO. — Qui a jamais vu chose pareille? Comment? depuis la nuit dernière où cela s'est passé, tu es encore ici?

ALCUZCUZ. — Que parlez-vous de la nuit dernière, si n'y avoir qu'un instant que m'être endormi avec un poison que prendre moi pour me tuer par peur, parce que la jument s'être échappée dans les ravins? Mais puisque la jument être revenue, et le poison ne pas tuer moi, Allah avoir tout fait pour le mieux : partons.

DON ALVARO. — Quelles folies! Tu étais ivre, l'autre nuit.

ALCUZCUZ. — S'il y a des poisons qui enivrent, moi l'être, et le croire maintenant, car ma bouche sentir le fer, ma langue et mes lèvres être sèches comme des pierres à fusil, mon palais être de l'amadou, et trouver à tout un goût de vinaigre.

DON ALVARO. — Va-t'en d'ici. Je ne veux pas que tu viennes encore mettre obstacle à mon bonheur : cette nuit, à cause toi, j'ai manqué la plus belle occasion, et je ne veux pas, à cause de toi, perdre encore celle-ci.

ALCUZCUZ. — Moi n'avoir pas la faute, mais bien Zara; parce qu'elle m'assurer que c'était du poison, et moi le boire pour me faire mourir.

(On entend du bruit derrière la scène.)

DON ALVARO. — J'entends du monde qui vient de ce côté. Attendons derrière ces branches qu'il soit passé.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

GARCÈS, SOLDATS.

GARCÈS. — Voici l'ouverture de la mine qui aboutit au mur. Avancez, avancez sans bruit, personne ne nous a encore vus. Le feu y est; d'un moment à l'autre, on peut s'attendre à voir la montagne sauter, et répandre dans l'air des nuages de poudre. Dès que la mine aura éclaté, n'attendons pas une minute pour aller occuper la porte qu'elle nous aura laissée libre, et nous mettre en embuscade dans le fourré.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

DON ALVARO, ALCUZCUZ, *puis des* MORISQUES *et* DON LOPE.

DON ALVARO. — As-tu entendu quelque chose?

ALCUZCUZ. — Rien entendu.

DON ALVARO. — Nul doute, c'est une ronde qui parcourt la montagne; c'est pourquoi j'ai dû me tenir caché. Sont-ils partis?

ALCUZCUZ. — Ne le voir pas vous?

DON ALVARO. — C'est le moment de nous approcher du mur. (*On entend un coup de feu derrière la scène.*) Mais qu'entends-je?

ALCUZCUZ. — N'y avoir pas de bouche qui plus clairement parler que la bouche d'un canon, quoi qu'on en ignore le langage.

(Explosion d'une mine.)

MORISQUES, (*derrière la scène.*) — Dieu du ciel! assistez-nous?

ALCUZCUZ. — A mon aide, Mahomet! et qu'Allah te garde!

DON ALVARO. — On dirait que tout le monde de cristal, que tout le globe de diamant vient de s'arracher de ses essieux immortels.

DON LOPE, *derrière la scène*. — La mine a éclaté; tous à la brèche qu'elle vient de faire!

(Bruit de tambours.)

DON ALVARO. — Que d'Etnas, que de monts Gibels, que de Vésuves, que de volcans sur toutes les montagnes qui les engendrent ainsi!

ALCUZCUZ. — De quoi donc parler vous? ne voir moi que feu et fumée[1].

DON ALVARO. — Vit-on jamais situation plus terrible? La ville est livrée à toutes les barbaries de la guerre, et pour la couvrir d'horreur, une vipère de salpêtre, un aspic de poudre éclatés en lambeaux dévorent toutes ses entrailles. C'est l'Espagne acharnée sur sa proie. Je ne serais ni noble, ni amant, si je ne me jetais dans le feu au secours de ma dame, si je ne grimpais au mur et ne m'ouvrais passage à travers les créneaux. Si je puis enlever la belle Maleca dans mes bras, que Galera et le monde entier brûlent ensuite s'ils veulent.

(Il sort.)

ALCUZCUZ. — Moi n'être ni noble, ni amant, si Zara rester dans une telle confusion. Mais qu'importe, moi n'être ni amant, ni noble? Y avoir toujours assez de nobles et d'amants; et si moi m'échapper, Zara et Galera brûler ensuite tant qu'elles voudront.

(Il sort.)

SCÈNE IV

Ruines de Galera.

DON JUAN DE MENDOZA, DON LOPE DE FIGUEROA, GARCÈS, SOLDATS; *ensuite* MALEC, MORISQUES *et* DONA CLARA.

DON LOPE. — Qu'il ne reste pas âme qui vive! A feu et à sang toute la ville!

GARCÈS. — Je vais y mettre le feu!

(Il sort.)

1. Ici Alcuzcuz se permet sur l'Etna, le mont Gibel et les volcans, des pointes qu'on eût vainement cherché à traduire.

SOLDAT. — Moi prendre ma part du pillage.

(Entrent Malec et plusieurs Morisques.)

MALEC. — Je servirai seul de rempart à la ville; voici ma poitrine.

(On se bat.)

MENDOZA. — Seigneur, celui-ci est Ladin, l'alcaïde.

DON LOPE. — Rends-toi.

MALEC. — Qu'appelles-tu me rendre?

DONA CLARA, *derrière la scène.* — Ladin, seigneur, mon père!

MALEC, *à part.* — C'est Maleca. Oh! que ne puis-je faire deux parts de moi-même!

DONA CLARA, *derrière la scène.* — Un chrétien me donne la mort.

MALEC. — Ah! que ceux-ci me tuent sans que je me défende, et en finissent à la fois de ta vie et de la mienne!

DON LOPE. — Meurs, chien, et va de ma part porter un compliment à Mahomet.

(Les chrétiens avancent et repoussent les Morisques.)

SCÈNE V

Après que le combat s'est terminé derrière la scène, entrent des SOLDATS, GARCÈS, DON LOPE *et* DON JUAN DE MENDOZA.

PREMIER SOLDAT.—Jamais on n'avait pris autant de diamants et de bijoux.

SECOND SOLDAT. — De cette fois me voilà riche.

GARCÈS. — Qu'aucune vie n'échappe à mon épée, pour belle ou décrépite qu'elle soit. Je ne demande qu'à retrouver cet infâme petit Morisque, pour revenir bien vengé.

DON LOPE. — Puisque voilà Galera entière qui brûle, fais sonner la retraite, avant que le feu n'attire du secours.

MENDOZA. — En retraite, faites passer l'ordre.

SOLDATS. — En retraite, faites passer.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

DON ALVARO, *ensuite* DONA CLARA.

DON ALVARO. — Entre des montagnes de feu, par des mers de sang, trébuchant sur des morts, mon amour a voulu que je parvinsse à la maison de Maleca, ruine misérable où deux fois ont triomphé et le fer et le feu. Ah! chère épouse! Ma mort ne se fera pas attendre, si j'arrive trop tard. Où peut être Maleca? Je n'aperçois personne.

DONA CLARA, *derrière la scène*. Hélas!

DON ALVARO.—Ces plaintes inarticulées que répand la voix gémissante du vent, ces hélas! répétés sont autant de traits poignants qui m'entrent dans le cœur. Vit-on jamais malheur plus grand? A ces lueurs que jette plus confuses le feu qui s'apaise, je vois une femme qui les éteint avec son sang... et c'est Maleca! Justes cieux! ou rendez lui la vie ou tuez-moi!

(Il sort et rapporte doña Clara, les cheveux épars, le visage ensanglanté et à demi vêtue.)

DONA CLARA. — Soldat espagnol, en qui je ne trouve ni rigueur ni pitié; ni pitié puisque tu m'as blessée, ni cruauté puisque tu ne m'as pas achevée, tourne encore une fois ton fer contre mon sein. Songe que c'est une rigueur sans pareille de ne te montrer ni assez cruel, ni assez compatissant.

DON ALVARO. — Divinité infortunée (car il est, hélas! des divinités infortunées, comme peuvent l'apprendre de toi toutes celles qui traversent les fortunes humaines)! celui qui te tient dans ses bras ne songe pas à te tuer; il voudrait, au contraire, faire deux moitiés de sa vie.

DONA CLARA. — Tes paroles me disent que tu es un Arabe d'Afrique, et si, femme et malheureuse, j'ai des titres à ta pitié, je veux te devoir une grâce. Gavia a pour alcaïde Tuzani, mon époux; va le trouver sans délai, et porte-lui de ma part ce dernier et étroit embrassement. Tu lui diras que son épouse, tombée dans son sang, sous les coups d'un soldat espagnol, plus avide de dia-

mants et de bijoux que d'honneur, gît mourante dans Galera.

DON ALVARO. — L'embrassement que tu me donnes, pas n'est besoin que je le porte à ton époux; il vient le recevoir lui-même comme sa dernière joie en ce monde. Le malheur, hélas! ne se fait jamais attendre.

DONA CLARA. — Une seule voix, ô mon bien, pouvait me rendre le souffle, pouvait faire ma mort heureuse. Laisse, laisse que je t'embrasse, que je meure dans tes bras, que je meure...

(Elle expire.)

DON ALVARO. — Oh! qu'il est, qu'il est ignorant celui qui dit que l'amour sait de deux vies n'en faire qu'une! Si ces miracles étaient possibles, ou tu ne serais pas morte ou moi je vivrais; car, en ce moment, ou tu vivrais, ou je ne mourrais pas, et nous serions égaux. Cieux qui avez vu mes peines, montagnes qui avez vu mes malheurs, vent qui entendez mes plaintes, flammes qui voyez mes tortures, comment tous permettez-vous que votre plus pure clarté s'éteigne, que votre plus belle fleur se fane, que le plus doux soupir vous manque? Hommes qui savez comment on aime, conseillez-moi dans cette conjoncture, dites-moi, dans cette catastrophe, que doit faire un amant qui venant voir sa dame, la nuit même où il doit cueillir le fruit d'un si long amour, la trouve baignée dans son sang, lis revêtu du plus délicat émail, or épuré au feu du creuset le plus sévère? Que doit faire ici un malheureux qui voit transformé en un tombeau le lit nuptial qui l'attendait, et qui dans dans l'image la plus adorée, qu'il suivait comme une divinité, ne trouve qu'un cadavre? Mais non, ne me répondez pas, vous n'avez rien à me conseiller; celui qui, en de telles disgrâces, n'écoute pas la voix de sa douleur, n'écoutera aucun conseil. Oh! inexpugnable Alpujarra, ô théâtre du plus lâche exploit, de la plus hideuse victoire, de la gloire la plus infâme! Oh! plût au ciel que jamais, jamais tes montagnes, que jamais, jamais tes vallées n'eussent vu sur leur cime, n'eussent vu dans leurs sentiers la beauté la plus infortunée! Mais que sert

de me plaindre, si de mes plaintes, pour n'être que des plaintes, le vent même ne prend aucun souci?

SCÈNE VII

DON FERNANDO VALOR, DONA ISABELLE TUZANI, MORISQUES, DON ALVARO, DONA CLARA *morte*.

VALOR. — Quoique avec ses langues de feu Galera nous ait appelés à son aide, nous arrivons trop tard.

DONA ISABELLE. — Et pour voir ses murs et ses places réduites en cendres envoyer vers les étoiles des pyramides de flammes.

DON ALVARO. — Ne vous étonnez pas d'arriver si tard, quand moi aussi je suis arrivé tard.

VALOR. — Ah! quel triste présage!

DONA ISABELLE. — Quel misérable objet d'étonnement!

VALOR. — Que se passe-t-il ici?

DON ALVARO. — C'est la plus grande peine, c'est la douleur la plus grande, c'est le malheur le plus cruel, c'est la disgrâce la plus amère. Car, voir mourir et mourir de la manière la plus triste, la plus lamentable, ce que l'on aime, c'est le comble des chagrins, c'est le comble des infortunes, c'est le plus effroyable de tous les maux. Maleca, hélas! mon épouse est (tourment affreux!) celle que (douleur odieuse!) pâle et sanglante (événement cruel, irréparable!) vous voyez devant vous. Une main perfide a percé son cœur d'une atroce blessure, au milieu des flammes. Qui ne s'étonnerait de la voir éteindre le feu, et que l'épée prenne à partie le diamant? Je vous prends tous à témoin, tous, du plus sacrilége outrage, de l'action la plus barbare, de l'horreur la plus épouvantable, monument terrible de l'amour et de la fortune. Mais, depuis ce moment, soyez-le tous aussi, oui, tous, de la plus grande, de la plus noble, de la plus terrible vengeance qu'auront gardée dans leurs chroniques les bronzes éternels, les marbres immortels. Car à cette beauté morte, fleur tranchée, rose fanée, qui merveille meurt, comme merveille elle est née, je fais le serment, et c'est un nouvel hommage que lui

rend mon amour, de venger sa mort; et puisque Galera à qui ce nom n'a pas été donné pour rien, en perdition sur les mers de pourpre où elle s'abîme, sur cet océan de flammes qui bat ses flancs, s'en va à la dérive, précipitée du haut de ces rochers dans cette vallée profonde; et puisqu'on entend à peine le tambour des Espagnols et qu'ils se retirent, je m'attacherai à les poursuivre jusqu'à ce qu'entre tous je trouve son meurtrier; je vengerai sinon sa mort, au moins mon désespoir, afin que le feu qui le voit, le monde qui le sait, le vent qui l'entend, la fortune qui l'a fait, le ciel qui l'a permis, les hommes, les bêtes féroces, les poissons, les oiseaux, le soleil, la lune, les étoiles et les fleurs, l'eau, la terre, le feu et l'air, sachent, connaissent, publient, voient, remarquent et comprennent que dans une poitrine arabe, dans un cœur arabe, il y a un amour qui survit à la mort, et qu'elle même ne puisse se vanter qu'elle a eu le pouvoir de séparer les deux plus fermes amants.

(Il sort.)

VALOR. — Attends, arrête.

DONA ISABELLE. — Tu aurais plutôt fait d'arrêter la foudre.

VALOR. — Enlevez cette beauté malheureuse. Ne vous laissez pas décourager par le spectacle de cette Troie barbare, de ce rustique hommage offert à la guerre, tombant en horreur à la terre, et dispersée en cendres dans l'air, Morisques de l'Apujarra, si, pour venger de tels désastres, votre roi Aben-Humeya n'a pas ceint inutilement cette épée.

(Il sort.)

DONA ISABELLE. — Plût au ciel que l'on vît ces montagnes superbes, Atlas du feu qui les consume, du vent qui les agite, s'ébranler et tomber, afin qu'avec elles puissent finir tant de malheurs!

(Ils s'en vont.)

SCÈNE VIII

Camp aux environs de Berja.

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE, DON JUAN DE MENDOZA, SOLDATS.

DON JUAN. — Maintenant que Galera rendue s'éternise dans ses ruines, et que, dans sa propre cendre, elle est tout ensemble le foyer et le Phénix; maintenant que, dans le désordre du ciel, je vois en elle comme un fragment de l'ardente sphère, où dévorant et aveugle, le feu est le minotaure et la fumée le labyrinthe, il est inutile que nous attendions davantage, et avant que l'Aurore ait vu durcir les perles qu'elle pleure sur l'écume de la mer, il faut que le camp commence à marcher sur Berja. Mon cœur audacieux, invincible, ne saurait trouver de repos que je n'aie vu Aben-Humaya mort à mes pieds ou vaincu.

DON LOPE. — Si vous voulez, seigneur, que nous fassions de Berja ce que nous avons fait de Galera, vous serez content de vos soldats : allons! Mais, si nous pesons bien les ordres du roi, son intention n'est pas, ce me semble, de détruire des peuples qui sont ses vassaux, mais de faire des exemples et de tempérer le châtiment par le pardon.

MENDOZA. — Je pense comme don Lope; il faut qu'ils vous croient cruel et compatissant à la fois; ils ont vu le côté sévère de votre visage; qu'ils en voient le côté clément. Que leur pardon témoigne de votre générosité, seigneur. Que votre rigueur commence à s'adoucir; la valeur se reconnaît mieux au pardon; la cruauté qui tue n'est pas la valeur.

DON JUAN. — Mon frère, il est vrai, m'envoie pour pacifier ce pays; mais ma colère ne sait prier que les armes à la main. Cependant, puisqu'il me laisse disposer à mon gré du châtiment et du pardon, je veux que le monde soit té-

moin que, dans toute occasion, j'use du pardon, l'épée au poing, et du châtiment, en tenant compte des prières[1].

MENDOZA. — Seigneur...

DON JUAN. — Vous irez à Berja, où se trouve maintenant Valor, et vous lui direz de ma part que je vais à Berja. Vous annoncerez publiquement le pardon et le châtiment, et, faisant égales la part du bien et celle du mal, vous lui direz que, s'il veut se rendre à quartier, j'accorderai à tous les révoltés un pardon général, en vertu duquel ils pourront revenir vivre au milieu de vous et reprendre leurs biens et leurs charges; que des dommages passés ma sévère justice ne veut pas d'autre réparation. Qu'il se rende enfin, ou sinon je soufflerai sur Berja les cendres de Galera

MENDOZA. — Je vais m'acquitter de vos ordres.

(Il sort.)

SCÈNE IX

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE, SOLDATS.

DON LOPE. — Jamais le sac d'une ville n'a rapporté tant de profits : il n'est pas de soldat qui ne revienne riche.

DON JUAN. — Galera avait tant de trésors que cela cachés dans son sein?

DON LOPE. — On le voit assez à la joie de vos soldats.

DON JUAN. — Je voudrais seulement, pour présenter à ma sœur et à ma reine quelques trophées de cette guerre, racheter aux soldats tout ce qui serait digne d'être envoyé.

DON LOPE. — Dans la même intention, j'ai acheté moi-même quelques objets, et ce rang de perles que j'ai acquis d'un homme qui l'avait gagné, je vous l'offre comme la plus belle chose que vous puissiez donner, seigneur.

DON JUAN. — Il est beau, en effet, et je ne veux pas m'excuser de le prendre, pour vous obliger vous-même à accepter plus tard ce que vous pourriez me demander en

1. Calderon est ici tout près de gâter le don Juan d'Autriche que lui donnait l'histoire. Il renverse les rôles en faisant Philippe II plus clément qu'il ne le fut en réalité.

échange. Apprenez à recevoir de moi, puisque vous m'apprenez si bien à donner.

DON LOPE. — Le meilleur prix que je puisse recevoir de mon cadeau, c'est que vous disposiez de lui et de moi.

SCÈNE X

DON ALVARO, ALCUZCUZ, LES MÊMES.

DON ALVARO, *sans voir don Juan.* — Aujourd'hui, Alcuzcuz, je ne veux que toi pour compagnon et pour ami, dans l'entreprise où je me lance.

ALCUZCUZ.— Vous faire bien de vous fier à moi, quoique moi ne pas savoir ce que votre courage chercher ici. (*A part, à don Alvaro.*) Mais, chut! voici Son Altesse.

DON ALVARO. — C'est là don Juan?

ALCUZCUZ. — Oui, ma foi.

DON ALVARO. — Je suis curieux de voir de près un homme de son mérite et de sa réputation.

DON JUAN. — Comme les perles sont égales!

DON ALVARO, *à part.* — Et quand je ne voudrais pas le regarder avec attention, je m'y vois bien forcé. Ce collier de perles, hélas! que tu vois dans ses mains, je ne le reconnais que trop, c'est celui que je donnai moi-même à Maleca.

DON JUAN. — Allons-nous-en d'ici, don Lope. De quel étonnement ce soldat est resté saisi, en me regardant!

DON LOPE. — Eh! qui ne demeure étonné, seigneur, en vous regardant en face!

(Don Juan et don Lope sortent avec les soldats.)

SCÈNE XI

DON ALVARO, ALCUZCUZ.

DON ALVARO. — Je suis resté muet et saisi de stupeur.

ALCUZCUZ. — Puisque nous voilà seuls, seigneur, vous dire à moi pourquoi descendre de l'Alpujarra et venir ici.

DON ALVARO. — Tu le sauras bientôt.

ALCUZCUZ. — Moi n'avoir pas besoin de savoir plus que d'être venu jusqu'ici pour me repentir de suivre vous.

DON ALVARO. — Et pourquoi?

ALCUZCUZ. — Écouter vous, et moi le dire. Moi, seigneur, avoir été prisonnier d'un petit soldat chrétien qui, si lui me voir dans le camp, me tuer.

DON ALVARO. — Mais comment pourrait-il te reconnaître, déguisé comme tu es? Ayant changé de vêtements l'un et l'autre, nous pouvons passer parmi eux pour chrétiens, sans éveiller aucun soupçon. Nous n'avons plus rien de Morisque.

ALCUZCUZ. — Oui, vous passer aisément pour chrétien, vous qui bien parler la langue, vous qui n'avoir pas été prisonnier, vous qui avoir l'air Espagnol. Mais moi qui ne savoir pas prononcer, moi qui avoir été prisonnier, moi qui n'avoir jamais porté ce costume, comment éviter, moi, le châtiment?

DON ALVARO. — En ne parlant qu'à moi. Qui fera d'ailleurs attention à un domestique?

ALCUZCUZ. — Et si quelqu'un me faire des questions?

DON ALVARO. — Tu ne répondras pas.

ALCUZCUZ. — Et qui pouvoir ne pas répondre?

DON ALVARO. — Celui qui sait combien il a intérêt à se taire.

ALCUZCUZ. — Mahomet seul pouvoir rendre muet par force un si grand bavard que moi.

DON ALVARO. — Je ne doute pas, non, je ne doute pas, hélas! que tu ne voies dans mon audacieuse entreprise une extravagance de l'amour, puisque, idolâtre adorateur d'un soleil couché, je prétends, parmi trente mille soldats, en trouver un que je suis à la piste, et sans avoir de lui aucune espèce de signalement. Mais qu'importe un prodige de plus, là où tout est prodige? Je sais, je ne sais que trop qu'il m'est impossible d'atteindre ma vengeance. Mais que ferais-je, si je ne tentais l'impossible? J'ai rencontré le premier indice infaillible; mais je l'ai reconnu en vain, car don Juan est don Juan, et ce n'est pas un gentilhomme comme lui qui serait allé plonger sa

main dans le sang d'une femme. Celui-là ne donnerait pas une garantie de sa valeur, une preuve de sa noblesse, qui n'adorerait pas une beauté qui se défend elle-même; donc ce n'est pas lui qui a commis cette cruauté. L'indice ment; amour, tes renseignements ont menti; un autre, un autre a été le vil, le bourreau, le traître.

ALCUZCUZ. — Et vous être venu pour cela?

DON ALVARO. — Oui.

ALCUZCUZ. — Alors retourner nous au plus vite. Comment le trouver sans l'avoir connu?

DON ALVARO. — Je puis ne pas y réussir, mais j'espère.

ALCUZCUZ. — C'est comme la lettre : « A mon fils Jean, à la cour, qui aller habillé de brun. »

DON ALVARO. — Toi, tu n'as autre chose à faire...

ALCUZCUZ. — Moi savoir que devoir parler par signes, si venir quelqu'un.

DON ALVARO. — Oui.

ALCUZCUZ. — Allah! mettre un frein à ma langue.

SCÈNE XII

SOLDATS, LES MÊMES.

PREMIER SOLDAT. — Le gain est bien partagé ainsi, parce que celui qui fait les cartes, puisqu'il joue pour deux, doit toujours avoir quelque chose en sus.

SECOND SOLDAT. — Et pourquoi le gain n'est-il pas égal, quand la perte l'eût été?

TROISIÈME SOLDAT. — C'est cela qui serait juste.

PREMIER SOLDAT. — Écoutez. Moi, je ne voudrais pas avoir querelle avec des camarades pour une question d'intérêt. Qu'il y ait seulement un homme qui dise que la chose doit être ainsi, et je ne réplique pas un mot.

SECOND SOLDAT. — Appelons le premier venu. Holà! soldat!...

ALCUZCUZ, *à part.* — A moi parler, mais moi pas répondre. Motus!

SECOND SOLDAT. — Tu ne réponds pas?

ALCUZCUZ. — Ah! ah! ah!

TROISIÈME SOLDAT. — Il est muet.

ALCUZCUZ, *à part.* — S'ils savaient qu'être une feinte!

DON ALVARO, *à part.* — Le malheureux va me perdre si je ne m'en mêle; il faut détourner le danger. (*Haut.*) Pardonnez, hidalgos, si ce domestique n'entend pas; on voit assez qu'il est muet.

ALCUZCUZ, *à part.* — N'être pas muet, mais dans une occasion comme celle-ci être pic, repic et capot, parceque n'avoir rien à répondre.

SECOND SOLDAT. — Ce que j'avais à lui dire, vous pourrez le faire mieux que lui, c'est un doute à éclaircir.

DON ALVARO. — Je serais charmé de vous rendre ce service.

LE PREMIER SOLDAT. — J'ai gagné pour nous deux, parmi l'argent qui était au jeu, ce bijou, un petit Cupidon...

DON ALVARO, *à part.* — Ah! ciel!

PREMIER SOLDAT. — De diamant.

DON ALVARO. — Ah! Maleca! les bijoux de tes noces sont les dépouilles de tes funérailles. Comment pourrai-je la venger, si les indices du meurtrier vont d'un extrême à l'autre, d'un soldat à une Altesse?

PREMIER SOLDAT. — En partageant le gain, je lui donne le Cupidon à compte de ce que j'ai gagné pour lui. Il dit qu'il ne veut pas de bijoux. N'est-il pas juste qu'ayant gagné pour les deux, ce soit moi qui choisisse?

DON ALVARO. — Je veux apaiser la querelle, puisque j'arrive à propos, en donnant pour ce bijou l'argent qu'il représentait; mais à une condition, c'est qu'on me dira d'abord d'où vous le tenez, pour que j'aie toute sécurité.

SECOND SOLDAT. — Tout ce qui se joue ici est sûr, tout provenant du sac de Galera, et ayant été pris sur ces chiens de Morisques.

DON ALVARO, *à part.* — Qu'il me faille, ô ciel, entendre et supporter de telles choses!

ALCUZCUZ, *à part.* — Et moi, à défaut de tuer, ne pouvoir seulement parler!

PREMIER SOLDAT. — Je vous mettrai en rapport avec celui qui l'a apporté ; à telles enseignes qu'il m'a raconté ici l'avoir arraché, avec d'autres bijoux, à une belle Morisque qu'il a tuée.

DON ALVARO, *à part*. — Hélas!

PREMIER SOLDAT.— Venez, vous l'entendrez de sa bouche même.

DON ALVARO, *à part*. — Je ne l'entendrai pas, car je ne saurai pas plus tôt quel il est, que je le tuerai à coups de poignard. (*Haut.*) Allons.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

Vue extérieure d'un corps de garde.

SOLDATS, *et ensuite* GARCÈS, DON ALVARO *et* ALCUZCUZ.

UN SOLDAT, *derrière la scène*. — Arrêtez!

UN AUTRE, *derrière la scène*. — Arrière!

(On se bat derrière la scène.)

UN SOLDAT, *derrière la scène*. — Je le tuerai quand le monde entier voudrait le défendre.

UN AUTRE SOLDAT. — Il est avec notre ennemi.

UN AUTRE. — Alors, mon cher, tuons-le.

GARCÈS, *derrière la scène*.—Je suis seul, mais qu'importe que j'aie tous les autres contre moi?

(Entre Garcès se querellant avec des soldats et don Alvaro les retenant; derrière vient Alcuzcuz.)

DON ALVARO. — Tant d'hommes contre un seul! soldats, c'est une infamie, c'est une lâcheté. Arrêtez, ou vive Dieu! c'est moi qui vous arrêterai.

ALCUZCUZ, *à part*. — Moi venir pour de belles choses, ne pas parler et tomber au milieu d'une querelle.

UN SOLDAT. — Je suis mort.

(Il tombe derrière le théâtre.)

SCÈNE XIV

DON LOPE, SOLDATS, LES MÊMES.

DON LOPE. Que se passe-t-il ici?

UN SOLDAT. — Il est mort; sauvons-nous de peur qu'on ne nous prenne.

(Ceux qui se battaient s'enfuient.)

GARCÈS, *à don Alvaro*. — Je vous dois la vie, soldat, j'acquitterai ma dette.

(Il sort.)

DON LOPE. — Arrêtez.

DON ALVARO. — Je ne me sauve pas.

DON LOPE. — Rendez vos armes. Otez-lui son épée.

DON ALVARO, *à part*. — Ah! ciel! (*Haut*.) Que Votre Seigneurie veuille bien remarquer que je ne l'avais tirée que pour mettre la paix, et que je n'avais rien à voir dans la querelle.

DON LOPE. — Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous trouve dans le corps de garde, l'épée à la main, et un mort à vos pieds.

DON ALVARO, *à part*. — Rien à dire pour ma défense. A qui est-il jamais arrivé d'être venu pour tuer un homme, et de se voir en pareil danger pour avoir sauvé la vie à un autre?

DON LOPE. — Et vous? vous ne donnez pas votre épée? Bien! vous parlez par signes. Je vous ai cependant entendu parler ailleurs, si j'ai bonne mémoire. Qu'on retienne ces deux-ci prisonniers dans le corps de garde, pendant que je poursuis les autres.

ALCUZCUZ, *à part*. — Deux choses m'inquiétaient : me taire et me voir dans une querelle. Maintenant est-ce trois? Si moi bien compter, une, deux, trois; oui, trois. Être arrêté, me taire et avoir dispute.

(On les emmène.)

SCÈNE XV

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE, *ensuite* DON JUAN DE MENDOZA.

DON JUAN. — Que s'est-il passé, don Lope?

DON LOPE. — Une querelle, seigneur, où il y a eu un homme de tué.

DON JUAN. — Si on ne châtie pas des excès pareils, nous aurons chaque jour mille tragédies. Mais il faut user de la justice avec modération.

(Entre don Juan de Mendoza.)

MENDOZA. — Je baise les pieds de Votre Altesse.

DON JUAN. — Quoi de nouveau, Mendoza? que répond Aben-Humeya?

MENDOZA. — Arrivé en vue de Berja, je fis donner par le trompette un signal de paix. Une muette bannière blanche répondit au sourd appel de la trompette. Introduit avec un sauf-conduit, je fus amené devant le trône... devant le ciel d'Aben-Humeya. Je dis bien, car, à ses côtés, était assise la belle doña Isabelle Tuzani, qui est aujourd'hui Lidora et leur reine. Selon l'usage de leur loi, ils me font asseoir sur un coussin, avec toutes les prééminences d'un ambassadeur. (*A part.*) Ah! que sottement, amour, tu éveilles le souvenir des délices endormies (*haut*), pendant qu'il déploie lui-même toute l'autorité d'un roi! Je rends compte de votre message, et à peine le bruit s'est-il répandu que vous pardonnez à tous, que, dans les places et dans les rues, le peuple se répand avec des cris d'allégresse. Mais Aben-Humeya, n'écoutant que sa valeur et son orgueil, furieux de voir combien la nouvelle de ce pardon met tout le monde en joie, m'adresse cette réponse : « Je suis roi de l'Alpujarra, et, quoiqu'elle ne « forme qu'une petite puissance pour mon courage, l'Es- « pagne avant peu se verra tout entière à mes pieds. Si « tu ne veux pas voir la mort de don Juan, dis-lui qu'il « s'en retourne, et si quelque misérable Morisque prétend « jouir de son pardon, emmène-le avec toi et qu'il aille

« servir Philippe dans cette guerre. Ce ne sera qu'un « ennemi de plus que j'aurai à vaincre. » Il m'a congédié avec ces paroles, et j'ai laissé toute l'Alpujarra sous les armes, mais toute partagée en bandes contraires, les unes criant : Espagne, et les autres : Afrique; de sorte que désormais divisés entre eux, ils ont dans leurs propres murailles leur ruine la plus assurée et la guerre la plus redoutable.

DON JUAN. — Jamais un usurpateur ne doit compter sur une assiette plus solide, sur plus de durée, sur plus de force; car ceux qui, au début, sont les premiers à le soutenir, sont aussi, à la fin, les premiers à l'abandonner, peut-être baigné dans son sang. Et puisque l'Alpujarra est ainsi, avant qu'ils ne deviennent des vipères humaines qui se donnent la mort à elles-mêmes, que tout le camp marche sur Berja, et triomphe d'eux, avant qu'ils ne triomphent d'eux-mêmes; ne leur en laissons pas la gloire, si nous pouvons la faire nôtre.

SCÈNE XVI

Une prison dans le corps de garde.

ALCUZCUZ *et* DON ALVARO *les mains attachées.*

ALCUZCUZ. — Puisque nous être seuls ici un moment et pouvoir parler, je voudrais savoir, de vous, seigneur Tuzani, si, quand vous quitter l'Alpujarra et venir ici, ce être pour tuer ou pour mourir.

DON ALVARO. — Pour mourir et non pour tuer.

ALCUZCUZ. — Celui qui vouloir apaiser une querelle prendre le pire rôle.

DON ALVARO. — Comme je n'étais pas coupable, je n'ai opposé aucune résistance; si ce noble cœur se fût mis en défense, mille soldats eussent bientôt lâché prise.

ALCUZCUZ. — Avec tout cela, moi parier pour les mille.

DON ALVARO. — Enfin, j'ai perdu l'occasion de voir l'infâme qui s'est vanté d'avoir donné la mort à une femme, en lui arrachant ses bijoux.

ALCUZCUZ.— N'être pas encore le pire, mais avoir commandé nous confesser. A quoi bon venir le confesseur, si croire nous chrétiens?

DON ALVARO. — Puisque j'ai tout perdu, je vendrai du moins chèrement ma vie.

ALCUZCUZ. — Mais que penser faire à présent?

DON ALVARO. — Avec un poignard que je tiens caché dans ma ceinture, et que j'ai toujours gardé sous ma casaque, donner la mort à cette sentinelle.

ALCUZCUZ. — Avec quelles mains?

DON ALVARO. — Ne peux-tu avec tes dents couper ce nœud par derrière?

ALCUZCUZ. — Par derrière, et avec mes dents? L'ouvrage n'être pas si simple.

DON ALVARO. — Approche et romps ou dénoue cette corde...

ALCUZCUZ. — J'y suis.

DON ALVARO. — Je prendrai garde si on te voit.

ALCUZCUZ, *il le détache.* — C'est fait; vous rompre la mienne.

DON ALVARO. — Je ne puis, il entre quelqu'un.

ALCUZCUZ. — Ainsi, moi rester avec la corde, et sans parler.

(Ils se retirent.)

SCÈNE XVII

UN SOLDAT *faisant sentinelle*, GARCÈS *enchaîné*, LES MÊMES.

UN SOLDAT.—Parmi ceux que vous voyez, il y a ce camarade à vous, qui a courageusement tiré l'épée pour vous défendre, et un muet qui le sert.

GARCÈS. — Quoique je regrette de m'être laissé prendre par cette bande de soldats qui m'a poursuivi, ce qui me console un peu, c'est de n'avoir pas à regretter de ne pouvoir délivrer celui qui m'a donné la vie, car je dois parler à sa décharge. Vous allez dire à mon seigneur don Juan de Mendoza, que je suis retenu ici en prison, qu'il me fasse la grâce et la faveur de venir me voir, pour demander ma

tous deux, car j'ai toujours ouï dire, vous le savez comme moi, que, s'il y a deux accusés pour un meurtre, et qu'il n'y ait qu'une seule blessure, et pas de préméditation ni de trahison, on ne fait mourir qu'un des deux, et en pareil cas, c'est le plus laid qui meurt.

ALCUZCUZ, *à part.* — La peste étouffer celui qui parler ainsi!

LE SOLDAT. — Et ainsi de vous trois, c'est le muet qui mourra.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII

DON ALVARO, GARCÈS, ALCUZCUZ.

ALCUZCUZ, *à part.* — Être clair, parce qu'il n'y avoir pas dans le monde de figure plus laide que la mienne.

GARCÈS. — J'espère que vous me ferez encore une grâce après celle que vous m'avez faite.

ALCUZCUZ, *à part.* — La loi être que le plus laid mourir!

GARCÈS. — Que je sache à qui je dois la vie.

DON ALVARO. — Je ne suis qu'un soldat venu ici en volontaire...

ALCUZCUZ. — Qu'il faille le plus laid mourir!

DON ALVARO. — Sans autre intention que de trouver un homme. Tel est le motif qui m'a amené.

ALCUZCUZ, *à part.* — Et dire le plus laid devoir mourir!

GARCÈS. — Je pourrais peut-être vous renseigner. Comment s'appelle-t-il?

DON ALVARO. — Je l'ignore.

GARCÈS. — Dans quel tercio a-t-il servi?

DON ALVARO. — Je ne le sais pas non plus.

GARCÈS. — Avez-vous son signalement?

DON ALVARO. — Pas davantage.

GARCÈS. — Ah! bien, vous le trouverez, si vous ne savez ni son nom, ni son signalement, ni sous qui il sert.

DON ALVARO. — Pourtant, sans savoir ni son nom, ni son signalement, ni qui il sert, je l'avais presque trouvé.

GARCÈS. — Ce ne sont pas de petites énigmes que les

vôtres, mais ne vous en inquiétez pas, car Son Altesse en apprenant ce qui se passe, me donnera certainement la vie. Il m'a assez d'obligations pour cela; car sans moi, il ne serait pas entré dans Galera, et alors l'occasion perdue, nous la retrouverons à nous deux; car, étant votre obligé, je dois me ranger à votre côté pour le mal comme pour le bien, vive Dieu!

DON ALVARO. — Est-ce donc vous qui êtes entré le premier dans Galera?

GARCÈS. — Plût à Dieu que ce n'eût pas été moi!

DON ALVARO. — Pourquoi donc, si vous en avez eu la gloire?

GARCÈS. — Parce que, depuis le jour où j'y mis le pied le premier, je ne sais quelle influence, je ne sais quel sort, je ne sais quelle étoile me poursuit, que, depuis ce jour maudit, il n'y a pas de chose qui n'ait mal tourné pour moi.

DON ALVARO. — Et d'où vous vient cette idée?

GARCÈS. — Je ne sais, à moins que ce ne soit pour y avoir donné la mort à une Morisque. Tout le ciel s'en sera offensé, car sa beauté en était la vive image.

DON ALVARO. — Elle était si belle que cela?

GARCÈS. — Oui.

DON ALVARO, *à part*. — Ah! chère épouse perdue! (*Haut.*) Comment cela arriva-t-il?

GARCÈS. — Le voici. Un jour que j'étais de faction dans un fourré dont les rameaux épais traînaient sur la longue queue du noir manteau de la nuit, je fis prisonnier un Morisque. Je ne veux pas vous raconter, ce serait trop long à dire, comme quoi il me trompa, en m'entraînant au milieu de certains rochers, où ses cris attirèrent toute l'Alpujarra. En cherchant à me sauver, je me cachai dans une grotte. Il suffit que vous sachiez que c'était la mine même qui conçut dans ses entrailles de pierre l'incendie qui devait éclater plus tard. Ce fut moi qui fis connaître cette mine au seigneur don Juan d'Autriche, ce fut moi qui gardai les artifices, la nuit suivante, moi qui défendis l'entrée de la batterie contre les autres, moi enfin qui, au milieu des flammes, pénétrai dans la ville, salamandre

humaine, jusqu'à ce que, traversant des globes de flammes, j'arrivai à une maison fortifiée qui était sans doute la place d'armes de l'ennemi, puisque toutes ses forces s'y étaient retirées; mais on dirait que mon récit vous fatigue et que vous l'écoutez sans intérêt.

DON ALVARO. — Non, c'est que j'étais distrait par mes chagrins, poursuivez.

GARCÈS. — J'arrivai, en effet, plein de colère et de rage, à la maison de Malec, qui était tout ce que je cherchais, palais ou maison forte, dans le moment même où don Lope de Figueroa, le lustre et l'honneur de sa patrie, s'était emparé de l'Alcazar que le feu assiégeait de toutes parts, et dont l'alcaïde avait été tué. Moi qui, en cherchant la gloire, ne négligeais pas le profit, quoique profit et honneur ne marchent guère bien ensemble, dans mon avidité je parcourus toutes les salles, j'entrai dans toutes les pièces, jusqu'à une petite chambre, retraite dernière de la plus belle Africaine que mes yeux aient jamais vue. Ah! qui pourrait la peindre? Mais ce n'est pas le moment de faire de pareilles peintures. Confuse enfin, et toute troublée de me voir, et comme si les courtines d'un lit étaient celles d'un rempart, elle se cache derrière et s'en couvre; mais je vois des larmes dans vos yeux, et votre visage est devenu tout pâle.

DON ALVARO. — C'est un souvenir de mes malheurs qui ressemblent beaucoup à ceux-ci.

GARCÈS. — Ayez, ayez confiance, si vous pensez encore à cette occasion perdue; au moment où on ne la cherche plus, on la trouve.

DON ALVARO. — Vous avez bien raison, continuez.

GARCÈS. — J'entrai derrière elle, et je la trouvai couverte de tant de bijoux, tellement chargée de parures, qu'on eût dit une fiancée qui attendait son époux, et se préparait pour ses noces plutôt que pour ses funérailles. Émerveillé d'une telle beauté, je voulus l'épargner, pour que son cœur me payât la rançon de sa vie; mais à peine m'étais-je enhardi à saisir sa main blanche, qu'elle me dit : « Chrétien, si c'est ta convoitise plus que la passion de la « renommée qui te pousse à me tuer, car le sang d'une

« femme est plus fait pour souiller une épée que pour la « faire reluire, que tous ces bijoux satisfassent ta soif des « richesses, et respecte l'honneur de ma couche et la foi « pure de cette âme, où se cachent des mystères qu'elle « ignore encore elle-même. » Je m'approche alors...

DON ALVARO.—Arrête, écoute, attends, n'approche pas... Mais que dis-je? mes distractions me jettent hors de moi. Continuez, tout cela ne m'importe guère. (*A part.*) Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Mais il m'est plus odieux de voir cet homme la désirer que la tuer.

GARCÈS. — Elle poussa des cris pour appeler à la défense de son honneur et de sa vie. Moi, voyant arriver du monde et que l'une des deux victoires m'échappait, je ne voulus pas les perdre toutes deux, ni que les autres soldats vinssent partager mon butin, et changeant l'amour en vengeance (la passion passe souvent d'un extrême à l'autre), emporté par je ne sais quelle furie, par quelle rage qui alors me poussa le bras (c'est une infamie rien que de le dire), ou pour lui arracher une parure de diamants et un collier de perles, au mépris de tout un ciel de neige et de pourpre, je lui perçai la poitrine.

DON ALVARO. — Et ce coup de poignard fut comme celui-ci?

(Il tire un poignard et en frappe Garcès.)

GARCÈS. — Hélas! mon Dieu!

ALCUZCUZ. — Cela être fait.

DON ALVARO. — Meurs, traître.

GARCÈS. — Et c'est toi qui me tues?

DON ALVARO. — Oui; car cette beauté morte, cette rose effeuillée, était l'âme de ma vie, et est aujourd'hui la vie de mon âme. C'est toi que je cherche, toi, derrière qui me pousse l'espérance de venger enfin sa beauté.

GARCÈS. — Ah! tu me prends sans armes et en trahison!

DON ALVARO. — La vengeance n'a pas de règles. Don Alvaro Tuzani, son époux, est celui qui te tue.

ALCUZCUZ. — Et moi, chien de chrétien, être Alcuzcuz qui, dans l'occasion que tu sais, t'enlever ta besace.

GARCÈS. — Pourquoi me donnais-tu la vie, si tu devais me donner la mort? Holà! sentinelle, sentinelle de garde!

(Il meurt.)

SCÈNE XIX

DON JUAN DE MENDOZA, SOLDATS, DON ALVARO, ALCUZCUZ, GARCÈS *mort.*

MENDOZA, *derrière la scène.* — Quels sont ces cris? Ouvrez la porte, c'est Garcès qui appelle, et je viens le chercher. (*Entrent don Juan de Mendoza et des soldats.*) Qu'est-ce ceci?

(Don Alvaro enlève l'épée d'un soldat.)

DON ALVARO. — Lâche cette épée. Seigneur don Juan de Mendoza, je suis Tuzani, si mon audace vous étonne, celui qu'on appelle la foudre de l'Alpujarra. Je suis venu venger la mort d'une beauté souveraine, car celui-là n'aime pas, qui ne venge pas les injures de celle qu'il aime. Vous, je vous ai cherché dans une autre prison où nous nous mesurâmes à armes égales, corps à corps et face à face; si vous venez me chercher dans celle-ci, vous pouviez venir seul, étant qui vous êtes, cela suffisait. Si c'est le hasard qui vous amène, qu'un homme noble protége de nobles disgrâces, ordonnez qu'on ouvre cette porte.

MENDOZA. — Je me réjouirais, Tuzani, de pouvoir, dans une désolation comme celle-ci, couvrir honorablement votre retraite, mais, vous le voyez, je ne puis manquer au service du roi; et le bien de son service demande qu'on vous tue, quand on vous trouve dans son armée, et je dois être le premier à vous porter le premier coup.

DON ALVARO. — Il importe peu que vous me fermiez cette porte, je me l'ouvrirai à coups d'épée.

(Ils se battent.)

UN SOLDAT. — Je suis mort.

(Il fuit et tombe derrière la scène.)

UN AUTRE. — C'est une furie déchaînée de l'abîme.

DON ALVARO. — Non, je suis Tuzani, que vous recon-

naîtrez à ses coups, et que la renommée appellera le vengeur de sa dame.

(Les soldats s'enfuient.)

MENDOZA. — C'est ta mort que tu verras d'abord.

ALCUZCUZ. — Moi faire une question : et le laid toujours mourir?

SCÈNE XX

DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE, SOLDATS, DON ALVARO, DON JUAN DE MENDOZA, ALCUZCUZ, GARCÈS *mort.*

DON LOPE. — Qu'est-ce que tout cela? D'où vient tout ce tumulte?

DON JUAN. — Qu'est-ce donc, Mendoza?

MENDOZA. — Une chose fort étrange, seigneur; c'est un Morisque qui est venu seul de l'Alpujarra pour tuer un homme, lequel, dit-il, a tué sa dame, dans le sac de Galera, et qu'il a poignardé.

DON LOPE. — Il avait tué ta dame?

DON ALVARO. — Oui.

DON LOPE. — Tu as bien fait. Ordonnez, seigneur, qu'on le laisse aller. Son crime est plus digne de louange que de châtiment. Vous tueriez celui qui tuerait votre dame, vive Dieu! où vous ne seriez pas don Juan d'Autriche.

MENDOZA. — Faites attention que c'est Tuzani, et qu'il est de notre intérêt de le prendre.

DON JUAN. — Rends-toi, Tuzani.

DON ALVARO. — Vous me le commandez, mais ce n'est pas mon avis; et par respect pour vous, je me borne, pour toute défense, à vous tourner le dos.

(Il sort.)

DON JUAN. — Poursuivez-le tous, poursuivez-le.

(Ils sortent tous à la poursuite de don Alvaro.)

SCÈNE XXI

Vue extérieure des murs de Berga.

DONA ISABELLE *et* SOLDATS MORISQUES *sur le rempart, ensuite* DON ALVARO, DON JUAN D'AUTRICHE *et* SOLDATS.

DONA ISABELLE. — Avec ce drapeau blanc fais des signaux au camp des chrétiens.

(Entre don Alvaro.)

DON ALVARO. — Je me suis frayé un chemin à travers les piques et les hallebardes, et me voici au pied de cette montagne.

UN SOLDAT, *derrière la scène.* — Avant qu'il n'entre dans le fourré, tire-lui un coup de mousquet.

DON ALVARO. — Vous êtes trop peu contre moi, entourez-moi, si vous l'osez.

UN MORISQUE. — Montez à Berga.

DONA ISABELLE. — Attends, Tuzani, seigneur!

DON ALVARO. — Lidora, c'est moi que tout ce monde poursuit.

DONA ISABELLE. — Ne crains rien.

(Doña Isabelle et les Morisques quittent le rempart.)

DON JUAN, *derrière la scène.* — Ravagez le pays, arbre par arbre, branche par branche, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé.

(Entre d'un côté don Juan d'Autriche avec ses soldats, et de l'autre doña Isabelle avec ses Morisques.)

DONA ISABELLE. — Généreux don Juan d'Autriche, rejeton de l'aigle sublime qui regarde le soleil face à face, toute cette montagne que tu vois, rebelle jusqu'ici à tes espérances, une femme, si tu l'écoutes, viens la mettre à tes pieds. Je suis doña Isabelle Tuzani, qui, retenue ici malgré moi, ai vécu morisque en apparence, mais catholique dans l'âme. J'étais l'épouse d'Aben-Humeya, dont la mort tragique a ensanglanté la couronne et les armes; les morisques, informés que tu leur accordais un pardon général, résolurent de se rendre. Telle est la mobilité du

vulgaire, que ses desseins d'aujourd'hui, il les effacera demain. Voyant qu'Aben-Humeya leur faisait noblement honte de leur lâcheté, au moment où la compagnie de garde prenait le service du palais, son capitaine s'est emparé des portes, et est entré jusqu'à la salle du trône où il a dit : « Rends-toi au roi d'Espagne. » — « M'arrêter! moi? » s'est-il écrié, et comme il se jetait sur son épée et que la foule criait : « Vive le nom sacré d'Autriche! » un soldat lui a porté un coup de pertuisane à la tête, cette tête qui avait paru digne de porter la couronne, et qui a montré que l'infortune était faite pour elle aussi bien que le bonheur. Il est tombé à terre et avec lui toutes les espérances qui tenaient le monde attentif à ses hauts faits, dont la seule menace, même avant le coup, a pu faire chanceler l'Espagne. Si en venant déposer à tes pieds héroïques la couronne sanglante du vaillant Aben-Humeya, j'ai mérité d'avoir un pardon que tu étends aujourd'hui à tous les autres, que le noble Tuzani ait aussi le sien; et prosternée à tes pieds, je serai plus fière d'être ton esclave que de continuer à régner.

DON JUAN. — C'est peu me demander; lève-toi, charmante Isabelle. Que Tuzani vive, et que son action demeure écrite comme la plus héroïque aventure d'amour sur les tables de bronze de la renommée et de l'oubli[1].

DON ALVARO. — Permettez-moi de vous baiser les pieds.

ALCUZCUZ. — Et moi, avoir aussi mon pardon?

DON JUAN. — Oui.

DON ALVARO. — Ici finit AIMER APRÈS LA MORT OU LE SIÉGE DE L'ALPUJARRA.

1. On traduit littéralement ce dernier mot qui paraît en complète contradiction avec celui qui précède.

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE ET DU PREMIER VOLUME.

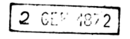


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, 6, rue des Poitevins

